





BIBLIOTHÈQUE

SACREE.

XI.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins S.-J., n°. 14.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes; celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES
RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

FEIJOO (dom Benoît - Jérôme), Bénédictin espagnol. On a de lui, *theatro critico universal*, ou discours différens sur toutes sortes de matières pour détruire les erreurs communes, traduits de l'espagnol du père dom B. J. Feijoo, B, par d'Hermilli. Cet ouvrage, fort célèbre en Espagne, était d'abord de 3 vol. in-4°; mais il se trouve aujourd'hui compris dans la collection des œuvres de cet auteur, en 16 vol., édition de 1741; savoir, 8 vol. du théâtre, 1 vol. d'additions et correspondance, 5 vol. de lettres imprimées séparément contre Soto et Maner, et. une apologie contre ce dernier. Dans la 26^e lettre du 1^{er} vol., le savant Espagnol y combat la vérité de la sainte Ampoule de Reims. Aucun auteur contemporain ne parle de ce prodige; et Hincmar, archevêque de Reims, qui fleurissait dans le neuvième siècle, et qui mourut l'an 882,

c'est-à-dire près de quatre cents ans après le baptême de Clovis, est le premier qui en fasse mention. Le même Hincmar dit que Clovis fut baptisé le samedi saint, tandis qu'il conste par une lettre de saint Avit, évêque de Vienne qui écrivit à ce prince pour le féliciter de son baptême, qu'il reçut ce sacrement la veille de Noël. (L'abbé Velli, dit le jour de Noël, tom. 1, pag. 54 de son Histoire de France.) Hincmar dit encore que le roi Clovis envoya, par le conseil de saint Remy, une couronne enrichie de pierres précieuses au pape Hormisdas; ce qui ne peut être, puisque Clovis mourut l'an 511, et que Hormisdas ne fut élevé sur le trône pontifical que l'an 514. L'auteur examine dans ses autres ouvrages les préjugés et les erreurs vulgaires qui ont cours sur toutes sortes de matières, comme la morale, la politi-

que, la physique, la chimie, la médecine, la musique, l'astrologie, les éclipses, les comètes; il attaque les professeurs de différentes Facultés, et il écrit avec assez de sincérité, même pour ce qui regarde différens préjugés et différens abus de sa nation. On a répondu à ses critiques par un grand nombre de brochures que l'auteur a réfutées. Dans le premier discours qui a pour titre, *la Voix du peuple*, il combat cette maxime qui regarde la voix du peuple comme la voix de Dieu; dans un autre discours intitulé, *des Guerres philosophiques*, il donne une idée des systèmes d'Aristote, de Descartes et de Gassendi, et des différentes manières dont on a attaqué ces systèmes, surtout par rapport à la religion; ce morceau est d'autant plus curieux, qu'il nous fait connaître l'état présent de la philosophie en Espagne; un troisième discours sur l'Histoire naturelle, a pour but de détromper le vulgaire de plusieurs erreurs sur les merveilles de la nature, sur le phénix, la licorne, le basilic, la salamandre, la remore, l'escarboucle: on y trouve des avis très-judicieux, et d'excellentes règles de critique en ce genre; dans le discours des Prophéties supposées, il y a beaucoup de recherches et d'érudition. Dom Feijoo examine tout ce que les anciens ont rapporté de fausses prophéties, celles des hérétiques anciens et modernes, celles qu'on attribue

communément à saint Malachie, et y fait remarquer les différens caractères de supposition; dans le discours des Arts divinatoires, tels que la chiromancie, l'oniromancie, l'onomancie, l'apantomancie...., il dit que ces illusions se réfutent mieux par le mépris que par le raisonnement; il y joint l'art cabalistique moderne. Dans le discours sur l'usage de la magie, il dit qu'on ne peut nier qu'il n'y ait eu des sorciers et des sortilèges; mais qu'il y en ait eu en aussi grand nombre que le pense le vulgaire, c'est, selon lui, une idée qui doit son origine à la grossièreté du peuple. Il fait voir par un détail qui suppose beaucoup de lecture, que si l'on examine les histoires des magiciens les plus célèbres, il ne s'en trouvera aucune qui ne paraisse fabuleuse dans ses circonstances. Le théâtre critique de don Feijoo sur les erreurs vulgaires, a été aussi traduit en italien par Marc-Antoine Franconi. (*Journal des Savans*, 1728, pag. 508 de la première édition... 1742, pag. 212... 1745, pag. 486.)

FÉLIBIEN (André), écuyer, sieur des Avaux et de Javerçi, historiographe du roi et de ses bâtimens, né à Chartres en l'an 1619, étudia à Paris où il se fit bientôt connaître par son goût pour les lettres et les beaux-arts. Le roi le fit historiographe de ses bâtimens en 1666, et l'honora de la grade de ses antiques. Il fut aussi secrétaire de l'Académie royale d'architec-

ture, et l'un des huit académiciens de l'Académie royale des inscriptions et médailles frappées pour le roi, établie en l'an 1663 par Colbert. Félibien mourut le 11 juin 1695, avec la réputation d'un savant, plus recommandable encore par sa rare probité et son amour pour la religion, que par la variété de ses talens. On a de lui entre autres ouvrages, 1° une Paraphrase sur les lamentations de Jérémie, en 1644; une autre sur le Cantique des Trois Enfans, et une autre sur le psaume *Miserere*. Le père Le Long, *Bibliothèque sacrée*, pag. 722, réunit ces trois écrits en 1 vol. in-12, qu'il dit avoir paru en 1646. 2° Un Éloge de Louis XIV, sous le titre de *Portrait du Roi*, fait à l'occasion d'un tableau, Paris, 1663, in-4°. 3° Une traduction du Château de l'âme, par sainte Thérèse, et la description de l'abbaye de la Trappe, en 1670. Nous ne parlons point de ses autres ouvrages qui ne sont point de notre objet, tels que les Principes de l'Architecture, Entretiens sur la vie et les ouvrages des peintres, etc.

FÉLIBIEN (Jacques), frère du précédent, fut pourvu de la cure de Vineuil, à une demi-lieue de Blois, en 1668, et nommé ensuite à un canonicat de la cathédrale de Chartres, dont il prit possession le 10 mai 1689. Il y fut reçu archidiacre de Vendôme le 2 juillet 1695, et y mourut le 25 novembre 1716,

âgé de 80, ou 82 ans. On a de lui, 1° les Cérémonies du Baptême, mises en français avec des réflexions et des prières, à Blois, chez Alexis Moëtte. 2° Un traité du Sacrement de Baptême, et des obligations que les chrétiens y contractent, avec des prières du matin et du soir, tirées des prières de l'Eglise, et un catéchisme abrégé pour l'usage des enfans. 3° Entretiens sur l'histoire de la conversion d'un jeune gentilhomme hollandais qu'il avait connu dans le temps qu'il était curé de Vineuil; cet écrit, dédié à la reine d'Angleterre, fut imprimé en 1697. 4° Instructions morales en forme de catéchisme sur les Commandemens de Dieu, tirées de l'Ecriture, à Chartres, 1693, in-12. Il y a à la fin une explication des cérémonies du Baptême, de sa dignité, de ses obligations, avec des prières et des réflexions chrétiennes. 5° Le Symbole des Apôtres, expliqué par l'Ecriture - Sainte, à Blois, in-12, 1696, et réimprimé depuis à Chartres. 6° Un Commentaire latin sur l'ancien Testament qui devait composer 6 vol. in-4°, pour servir de continuation, ou de supplément à celui de Jansénius, évêque d'Ypres, qui avait seulement travaillé sur le Pentateuque, les Proverbes, l'Ecclesiaste, la Sagesse, Habacuc, Sophonie. Le titre est : *Vetus Testamentum cum commentariis ex fonte hebraïco, versione septuaginta interpretum, et va-*

riis auctoribus collectis : accesserunt argumenta librorum et capitum , tam stricta quàm soluta ratione novo studio composita ; et chronologia à principio mundi usque ad obitum S. Joannis Evangelistæ. Félibien donna pour essai son Commentaire sur Osée, imprimé à Chartres, in-4°, 1702. Il fit ensuite imprimer en 1703, dans la même ville chez la veuve d'Étienne Massot, son commentaire sur le Pentateuque, sous ce titre : *Pentateuchus historicus, sive quinque libri historici, Josue, Judices, Ruth, primus et secundus Regum, cum commentariis ex fonte hebraïco, versione septuaginta Interpretum, et variis auctoribus collectus.* La suite de ce commentaire n'a pas été imprimée. On a encore de Félibien d'autres ouvrages manuscrits, comme des instructions sur les sacrements, tirées de l'Écriture-Sainte, des conciles et des Pères qui ne vont que jusqu'à la moitié de ce qui peut regarder le Sacrement de Pénitence; la traduction du Missel et du Bréviaire; une autre traduction de quelques ouvrages de saint Éphrem et de saint Grégoire de Nazianze; la Vie de saint Fulgence et celle de Pierre de Blois; des Entretiens sur les menaces, punitions et imprécations contenues dans l'Écriture-Sainte; enfin une bonne Chronologie française, depuis le commencement du monde jusqu'à la centième année de Jésus-Christ.

Dom Liron parle de Félibien dans sa Bibliothèque chartraine, pag. 282 et 318, mais d'une manière très-superficielle et si peu exacte, qu'il en fait deux personnes différentes, dit Drouet dans sa nouvelle édition de Moréri, au mot FÉLIBIEN (Jacques).

FÉLIBIEN (dom Michel), fils d'André, et neveu de Jacques Félibien, naquit à Chartres en 1665, et entra à dix-sept ans dans la congrégation de Saint-Maur où il soutint la réputation que ceux de sa famille s'étaient acquise dans la république des lettres. Il mourut dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, le 10 septembre 1719, et laissa, 1° une lettre circulaire sur la mort de madame de Harcourt, abbesse de Montmartre, imprimée en 1699. 2° La Vie de madame d'Humières, abbesse et réformatrice de l'abbaye de Mouchi, à Paris, 1711, in-8°. Il y a à la fin de cette vie un petit écrit de cette vertueuse abbesse, intitulé : *Sentimens de piété sur l'Eucharistie*, tirés des Psaumes. 3° L'Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, à Paris, 1706, volume in-fol., avec des dissertations pleines de recherches et d'érudition. En 1713, dom Félibien publia le projet de l'Histoire de la ville de Paris, et travailla à le remplir jusqu'à sa mort. Dom Lobineau continua son travail, et fit imprimer cette histoire en 5 vol. in-fol., à

Paris en 1725. Dom Félibien a encore composé la vie de saint Anselme, avec des réflexions sur les ouvrages de ce saint docteur; mais cet écrit n'a point été imprimé. (Dom Le Cerf, *Biblioth. des Aut. de la congrég. de Saint-Maur.*)

FÉLICIEEN, martyr et frère de saint Prime, aussi martyr. (*Voyez PRIME.*)

FÉLICIEEN, martyr et compagnon de saint Victor de Marseille, aussi martyr. (*Voyez VICTOR.*)

FÉLICIEEN, hérétique arien, au commencement du cinquième siècle, soutenait qu'on devait examiner les questions de religion par la raison, et ensuite par l'Écriture. C'est contre lui que saint Augustin a écrit le livre de l'unité de la Trinité. (Pratéole, au mot FÉLICIEEN.)

FÉLICIEEN DE VEGA, de Lima dans l'Amérique, fut archevêque de Mexique, et mourut en 1640. On a de lui des lettres canoniques, un commentaire sur le second livre des Décrétales et un traité des censures, imprimés à Lima en 1635. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, 1980.)

FÉLICISSIME, diacre et compagnon du martyre de saint Xiste. (*Voyez XISTE.*)

FÉLICISSIME, confesseur, ou martyr, et compagnon de saint Rogatien. (*Voyez ROGATHEN.*)

FÉLICISSIME, diacre schismatique de Carthage dans le troisième siècle, forma un schisme contre saint Cyprien, et troubla la paix de l'Église d'Afrique. (*Voyez SAINT CYPRIEN.*)

FÉLICITÉ (sainte), dame romaine, vivait du temps des empereurs Antonin-le-Débonnaire, Marc-Aurèle et Lucius Verus. Elle était chrétienne et avait sept fils chrétiens comme elle, Janvier, Félix, Philippe, Silanus, Alexandre, Vital et Martial. Vers l'an 164, on l'arrêta avec ses sept fils. Le préfet de Rome, nommé Publius, les fit comparaître devant son tribunal, et conjura la mère d'avoir au moins compassion de la jeunesse de ses enfans. Félicité lui répondit que la compassion à laquelle il l'exortait la rendrait la plus cruelle des mères. Puis se tournant vers ses enfans, elle leur dit : « Levez vos yeux au » ciel, mes enfans, regardez » là-haut : c'est là que Jésus- » Christ vous attend avec ses » Saints pour vous recevoir : » combattez généreusement pour » le salut de vos ames : mon- » trez-vous fidèles et demeurez » fermes dans la foi de Jésus- » Christ. » Le préfet la fit souffleter, et fit venir ses sept fils l'un après l'autre pour les interroger. Les ayant trouvés tous sept inébranlables dans la foi, il commanda qu'on les fouettât et qu'on les mît en prison. On les fit mourir ensuite par divers supplices. L'ainé mourut sous

les coups d'escourgées de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton; le quatrième fut précipité; les trois autres eurent la tête tranchée, de même que leur mère qui fut exécutée la dernière. Leur fête est marquée au 10 de juillet dans l'ancien calendrier romain, sans qu'il y soit fait mention de sainte Félicité, dont la fête se trouve au 13 novembre dans les plus anciens sacramentaires et dans tous les Martyrologes. Les actes de ces saints martyrs sont bons et fidèles, quoiqu'ils n'aient pas tous les caractères des originaux. On peut les voir dans Surius et dom Thierry Ruinart. (Tillemont , *Mém. ecclés.* t. 2. Baillet, t. 2, 10 juillet.)

FÉLICITÉ, martyr et compagne de sainte Perpétue (*Voy. PERPÉTUE.*)

FÉLICULE, Vierge et martyre romaine, fut accusée d'être chrétienne durant la persécution de Domitien, comme on le croit. On l'éprouva en toutes manières; après qu'on l'eut fait mourir, le prêtre saint Nicomède alla retirer son corps du cloaque où on l'avait jeté, et l'enterra sur le chemin d'Ardée, dans une petite terre à deux ou trois lieues de la ville de Rome. Les habitans de Parme prétendent l'avoir aujourd'hui dans une église de leur ville, dédiée à saint Paul. Sa fête est marquée au 13 juin dans le Martyrologe

romain moderne. (Baillet, t. 2, 13 juin.)

FÉLIN, martyr de Pérouse et compagnon de saint Gratignan. (*Voyez GRATIGNAN.*)

FÉLINUS SANDÆUS, Jurisconsulte. (*Voyez SANDEI* (Félinio).

FÉLIX, Gouverneur de la Judée et prédécesseur de Porcius Festus, voulant faire plaisir aux Juifs en quittant son gouvernement, laissa saint Paul dans les liens à Césarée de Palestine. (*Act. 24, 27.*)

Papes.

FÉLIX (saint) I^{er}, du nom, pape, était, à ce que l'on croit, fils de Constance, ou Constantin, citoyen romain. Il succéda à saint Denis le 3 janvier 269. Il trouva l'Église agitée par les erreurs que Paul de Samosate, évêque d'Antioche, avait introduites contre les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et il écrivit sur ce sujet à Maxime, évêque d'Alexandrie, une lettre dont il nous reste un fragment dans les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine. On lui en attribue trois autres qui sont supposées. Il encouragea beaucoup les fidèles à souffrir dans la persécution d'Aurélien. Il entra lui-même dans la lice des souffrances, et il en sortit victorieux, ce qui lui mérita le titre de martyr, quoiqu'il n'ait point apparemment fini sa vie dans les

tourmens. Ce fut le 1^{er} janvier de l'an 274 qu'il mourut, après quatre ans onze mois et vingt-neuf jours de pontificat. Saint Eutichien lui succéda. Les Martyrologes font mention de lui au 30 mai. (Eusèbe, Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. 3. Baillet, tom. 2, 30 mai.)

FÉLIX II, fut intrus sur le Saint-Siège par l'autorité de l'empereur Constance, malgré le peuple et le clergé, après le bannissement du pape Libère, arrivé en 355. Il y a cependant des auteurs qui le mettent au nombre des papes légitimes et même des saints martyrs. Baronius composa une dissertation pour prouver qu'il n'était, ni Saint, ni martyr. Le cardinal Santorio prit sa défense; mais il n'aurait pas été écouté si, dans le temps de la dispute, on n'eût découvert sous un autel de l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien à Rome, un cercueil de marbre où, d'un côté, étaient les reliques des saints martyrs Marc, Marcellin et Tranquillin, et de l'autre, un corps avec cette inscription : *le corps de saint Félix, pape et martyr, qui a condamné Constance*. Baronius qui rapporte ce fait, se rendit à ce témoignage. L'histoire du martyre du pape Félix II, par Constance, que l'on suppose avoir été excommunié par ce pape, est insoutenable, puisqu'il est certain que Félix n'excommunia point ce prince, et qu'il lui survécut, n'étant mort

que sous l'empire de Valentinien et de Valens, comme l'assurent Marcellin et Fauste, deux prêtres de Rome qui vivaient de son temps. Mais il ne serait peut-être pas impossible de soutenir sa sainteté et sa papauté, en disant avec quelques auteurs, qu'après avoir été d'abord intrus, il devint pape légitime; savoir, depuis le 29 août 358 jusqu'au 11 novembre 359. Quoi qu'il en soit, après que le pape Libère eut été rétabli sur le siège de Rome, Félix se retira dans une de ses terres où il mourut. On lui attribue quelques lettres qui sont supposées: (Sozomène, lib. 4, cap. 11. Théodoret, lib. 2, cap. 17. Le père Papébroch, *Dissertation sur les Papes*. Le père Fronteau, *Notes sur l'ancien Calendrier romain*. Le père Pagi, dans sa *Critique à l'an 355 et 357*. Fleury, de Tillemont, *Mém. ecclés.* tom. 6. Dupin, *Biblioth. ecclés.* quatrième siècle. Baillet, tom. 2, 29 juillet.)

FÉLIX III, romain, bisaïeul de saint Grégoire-le-Grand, fut élu le 6 mars de l'an 483, après Simplicius. Il rejeta l'hénotique, ou l'édit d'union de l'empereur Zénon, excommunia ceux qui le recevaient, et condamna Pierre Mongus, faux évêque d'Alexandrie et Pierre Le Foulon, faux évêque d'Antioche, dans un concile qu'il fit tenir à Rome l'année même de son élévation. L'année suivante 484, il fit tenir un autre concile à Rome, dans

lequel il déposa Acace de Constantinople, après avoir inutilement essayé de le gagner par ses légats et ses lettres pleines de douceur. Il en assembla encore un l'an 487 pour la réconciliation de ceux qui s'étaient fait rebaptiser par les ariens, dans la persécution des Vandales en Afrique, et écrivit sur ce sujet une épître synodale aux prélats de cette province. Après avoir saintement gouverné l'Église pendant huit ans onze mois dix-neuf jours, il mourut aussi saintement le 25 février de l'an 492. Sa fête est marquée à ce jour dans le Martyrologe romain où il est appelé le quatrième de ce nom. On lui attribue des lettres, dont il y en a qui sont véritablement de lui, et d'autres qui n'en sont pas. Les premières sont, une lettre à l'empereur Zénon touchant l'autorité du concile de Chalcédoine; une à Acace de Constantinople, à laquelle il joignit un acte qu'il qualifie sa plainte à l'empereur Zénon; une autre au même Acace, pour lui marquer les motifs de sa condamnation faite dans le concile que le pape Félix tint dans l'église de Saint-Pierre sur la fin de juillet 484; une autre lettre à l'empereur Zénon, et une au clergé et au peuple de Constantinople; une aux abbés Rufin, Talassius et aux moines de Constantinople; une autre à l'empereur Zénon, et une à Fravita, prêtre de Sainte-Thècle, au faubourg de Syques qui avait été mis à la

place d'Acace sur le siège patriarchal de Constantinople; une autre à Talassius et aux autres abbés de Constantinople, pour leur défendre de communiquer avec l'évêque de cette ville, jusqu'à ce qu'ils en eussent ordre du siège apostolique; une autre à Fravita; une à l'empereur Anastase, successeur de Zénon; une à Zénon, évêque de Séville, que nous n'avons plus; une à saint Césaire d'Arles, que d'autres attribuent à Félix IV. Les lettres supposées sont celles qu'on dit avoir été écrites à Pierre Le Foulon qui ne fut jamais évêque d'Antioche sous le pontificat de Félix, si ce n'est après la déposition d'Acace: or le pape ne reconnaissait alors ni Acace pour évêque, ni Pierre Le Foulon; ils n'étaient ni l'un ni l'autre dans la communion du Saint-Siège. Cependant les lettres que nous avons sous le nom de Félix à Pierre Le Foulon, supposent clairement que ce dernier était reconnu pour évêque par Félix, et qu'il lui était, de même qu'Acace, uni de communion. (Saint Grégoire, pape, *hom.* 38, *in Evang.* et lib. 4, *dialog.* cap. 16. Baronius. *Bollandus.* Le père Papebroch, *dans son effort de Critique sur la Chronologie des Papes.* Baillet, tom. 3, 30 décembre. Dom Ceillier, *Hist des Aut. sacr. et ecclés.* t. 15, p. 148 et suiv.)

FÉLIX IV, natif de Bénévent, succéda à Jean I^{er}, le 24 juillet de l'an 526. Il gouverna quatre

ans deux mois deux jours avec beaucoup de zèle et de piété. Il bâtit dans Rome, en un lieu appelé *la Rue sacrée*, l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien, et rebâtit celle de Saint-Satur-nin, martyr, qui avait été consumée par les flammes. Il mourut le 25 septembre 530. Boniface II lui succéda. On lui attribue trois épîtres, l'une à tous les évêques, l'autre à Sabinus, la troisième à Césaire d'Arles. Les deux premières sont supposées, et la troisième est attribuée par quelques uns à Félix III. (Gennade, *de Script. eccles.* cap. 86. Du Chêne, *Vies des Papes*. Dupin, sixième siècle. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* t. 16, p. 205 et 206.)

FÉLIX V, antipape, auparavant Amé, ou Amédée VIII, premier duc de Savoie, fut élu le 17 novembre 1439 au concile de Bâle, abdiqua le 7 avril 1449, et mourut en 1451. (Guichenon, *Hist. de Savoie*. Genebrard. Sponde, etc.)

Martyrs.

FÉLIX, prêtre et martyr de Valence en Dauphiné, était disciple de saint Irénée, évêque de Lyon, qui l'envoya prêcher la foi à Valence en Dauphiné, avec les diacres Fortunat et Achillée. Ils y souffrirent beaucoup; et, après plusieurs tourmens, ils furent condamnés à mort par un officier des troupes, nommé Corneille, qui faisait la fonction de Juge dans Valence.

On croit que leur mort arriva vers l'an 211. On fait leur fête le 23 d'avril, et l'on honore leurs reliques dans la cathédrale de Valence, et dans celle d'Arles, où l'on en transporta une partie considérable. Leurs actes n'ont point d'autorité. (Baillet, tom. I, 23 avril.)

FÉLIX, martyr et compagnon de saint Nemesien. (*Voyez NEMESIEN.*)

FÉLIX, martyr et compagnon de saint Adaucte. (*Voyez ADAUCTE.*)

FÉLIX et NABOR, martyrs dans le Milanais, souffrirent sous l'empereur Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, vers l'an 304. Leur culte était célèbre dès le temps de saint Ambroise qui parle d'eux dans le chap. 13 du liv. 7 sur saint Luc, et dans sa lettre à sa sœur Marcelline, sur l'invention des saints Gervais et Protas. On fait leur fête le 12 juillet, et l'on conserve leurs reliques à Milan dans leur église qui a pris le nom de Saint-François dans ces derniers siècles. C'est tout ce que l'on sait de ces deux Saints, dont les actes n'ont point d'autorité. (Baillet, t. 2, 12 juillet.)

FÉLIX, martyr de Girone en Espagne, était de la ville de Scillite, dans la province proconsulaire d'Afrique. Il passa en Occident avec Cucuphat, qu'il laissa à Barcelonne. Pour lui, il alla à Girone où il trouva les tourmens et la couronne du martyr qu'il fuyait, vers l'an 304. On fait sa fête le premier août.

(Grégoire de Tours , dans son *recueil de la Gloire des Martyrs*. Baillet , tom. 2 , 1^{er} août.)

FÉLIX , prêtre et martyr de Sutri en Toscane , fut cité devant le tribunal de Turcius , que l'empereur Aurélien avait envoyé dans ce pays vers l'an 275 , pour tourmenter les chrétiens. Ce juge , l'ayant interrogé et trouvé inflexible dans ses réponses , ordonna qu'on le frappât sur la bouche à coups de pierre , et le saint mourut dans ce supplice. On en fait la fête le 23 de juin. Ses actes , quoique non originaux , ne laissent pas d'avoir quelque autorité. (Tillemont , *Hist. de la persécution d'Aurélien*. Baillet , tom. 2 , 23 juin.)

FÉLIX , martyr , fils de sainte Félicité. (*Voyez* FÉLICITÉ.)

FÉLIX de Tonise , ou Thinnis en Afrique , martyr , mourut pour la foi dans la prison , vers le quatrième siècle. On croit que c'est de lui que parle saint Augustin dans le sermon sur le psaume 127 , où il nous apprend que Félix , après avoir confessé Jésus-Christ devant le juge , fut mis dans une prison , où on le trouva mort le lendemain. (Baillet , tom. 3 , 6 novembre.)

FÉLIX , martyr et marchand de Sedeloë , qu'on croit être la petite ville de Saulieu dans le territoire d'Autun , fut assommé à coups de bâton , pour avoir confessé Jésus-Christ avec saint Andoche et saint Thyrese , qu'il avait logés dans sa maison. Son corps était à Autun , dans l'abbaye

de filles fondée par la reine Brunehaut , sous le nom de la Sainte-Vierge et de Saint-Andoche. On y faisait sa fête le 24 septembre. (Baillet , tom. 4 , 24 septembre.)

FÉLIX , l'un des dix-huit martyrs de Saragosse , et compagnon de saint Luperque. (*Voyez* LUPERQUE.)

FÉLIX , évêque africain , et martyr en Italie , gouvernait l'Eglise de Thibare , dans la province proconsulaire , comme le croit Baronius , lorsque l'édit de Dioclétien qui ordonnait d'abattre les églises et de brûler les saintes Écritures , fut apporté en Afrique , et publié dans sa ville épiscopale le 5 juin de l'an 303. Ayant refusé de donner les saintes Écritures , le curateur de la ville l'envoya au proconsul qui était à Carthage , et celui-ci l'envoya au préfet du prétoire de Rome , qui le fit conduire , chargé de grosses chaînes , à l'empereur Maximien Hercule , qui était en Sicile. On le fit repasser en Italie , où il eut la tête tranchée à Venouse , ville de la Pouille. Sa fête est marquée au 24 d'octobre dans le martyrologe romain. On lui donne divers compagnons de son culte qui peuvent s'entendre de ceux qui souffrirent avec lui en Italie , et de ceux qui l'accompagnèrent dans sa première confession en Afrique. (Baillet , tom. 4 , 24 octobre.)

FÉLIX , religieux espagnol et compagnon du martyre de saint Anastase , sous les Sarrasins. (*Voyez* ANASTASE.)

FÉLIX, évêque d'Abbir, ou d'Abar, dans la province proconsulaire, et l'un des quatre mille neuf cent soixante-seize martyrs et confesseurs d'Afrique, sous les Vandales, dans le cinquième siècle, que l'Eglise honore le 12 octobre. (Baillet, tom. 3, 12 octobre.)

FÉLIX, compagnon du martyre de saint Georges, diacre sous les Sarrasins d'Espagne. (*Voyez* GEORGES.)

Autres Saints et grands Hommes.

FÉLIX (saint), prêtre de Nole et confesseur de Jésus-Christ, naquit à Nole en Campanie, d'un père nommé Hermias, originaire de Syrie, officier des armées, qui était venu demeurer en Italie. S'étant consacré à Jésus-Christ dès sa jeunesse, saint Maxime, évêque de Nole, qui l'affectionnait beaucoup à cause de son esprit et de sa vertu, l'éleva au sacerdoce, et se déchargea sur lui de ce que ses infirmités ne lui permettaient pas de faire pour le gouvernement de son diocèse. Ce saint évêque s'étant caché durant la persécution de Dèce, ou de Valérien, la fureur des tyrans tomba toute entière sur Félix. Ils le fouettèrent cruellement, le jetèrent dans une obscure prison, lui chargèrent le cou et les mains de chaînes, et le couchèrent sur des morceaux pointus de pots cassés. Il en sortit de la façon miraculeuse qu'on peut voir dans la vie de saint Maxime,

pour aller délivrer ce saint évêque, prêt à expirer de froid et de faim dans les montagnes où il s'était retiré. Félix revint ensuite à Nole où les idolâtres, qui le cherchaient l'épée à la main, l'eussent infailliblement tué, si Dieu ne l'eût dérobé à leur fureur par un double miracle qu'il fit sur-le-champ, en les aveuglant pour les empêcher de le reconnaître dans la place publique où il exhortait le peuple, et en le couvrant d'une toile d'araignée subitement formée devant la mesure d'un bâtiment ruiné où il s'était caché. La nuit suivante il se retira dans une vieille citerne à demi sèche, où l'on croit qu'il demeura près de six mois, durant lesquels la Providence lui procura la nourriture de chaque jour par le ministère d'une femme dont la maison tenait à la citerne, sans qu'elle sût ce qu'elle faisait, ni qu'elle connût la personne qu'elle servait.

La paix ayant été rendue à l'Eglise de Nole, Félix sortit de sa citerne, et reprit les fonctions de son ministère avec autant de zèle qu'auparavant, sans qu'après la mort de l'évêque Maxime il fût possible au peuple de vaincre son humilité, pour lui faire occuper sa place. Il n'eut pas moins d'éloignement des richesses que des honneurs, n'ayant point voulu redemander son bien qui avait été proscrit dans la persécution, ni accepté celui qu'une dame de piété, nommée Archelaïde, lui offrit. Il se contenta donc d'un

petit jardin et d'une pièce de terre d'un arpent et demi, qu'il loua pour la labourer lui-même et en tirer sa subsistance. Il acheva ainsi la carrière de sa vie mortelle dans les exercices continuels du travail, de la pénitence, du zèle et de la charité. Il mourut peu de temps avant le règne de Dioclétien, ou vers l'an 256, ou en 266. Son corps a toujours été honoré à Nole, et il s'est fait un grand nombre de miracles à son sombeau, attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice Sévère, et par le pape Damase. On fait sa fête le 14 janvier. Son histoire a été traitée par saint Paulin en quinze poèmes, dont saint Grégoire de Tours a composé un abrégé de sa vie. On peut voir aussi Bollandus. (Le Brun, dans son édition des *OEuvres de saint Paulin*. Dom Thierry Ruinart. Ant. Muratori, dans ses anecdotes milanaïses. Du Fossé et Tillemont, qui ont composé une vie nouvelle du Saint. Baillet, t. 1, 14 janvier.)

FÉLIX (saint), évêque de Trèves, dans le quatrième siècle, était un homme d'une vie très-édifiante et très-sainte. Il fut placé sur le siège de Trèves l'an 386 par les évêques ithaciens, c'est-à-dire, du parti d'Ithace, évêque d'Ossobone en Espagne, dont les autres évêques évitaient la communion, parce qu'ils avaient poursuivi la mort des Priscillianistes. Ithace fut déposé dans un concile assemblé par saint Ambroise à Milan; et

Félix demeura séparé de la communion des évêques catholiques, comme ayant été ordonné par des schismatiques. Ce jugement fut confirmé par un concile tenu à Turin; et quoique Félix pût justifier de son ordination, il aima mieux sacrifier sa dignité au bien de la paix, en quittant son siège, pour se retirer dans un monastère qu'il avait fondé près de Trèves, où il mourut dans l'exercice de la prière et de la pénitence. Il fut enterré le 26 mars, jour de sa fête, dans une église magnifique qu'on prétend qu'il avait fait bâtir sous le nom de la Sainte-Vierge et des martyrs de la Légion Thébéenne, et Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles. (Sulpice Sévère, dans son histoire. Bollandus, Baillet, tome 1^{er}, 26 mars.)

FÉLIX (saint), évêque de Nantes, dans le sixième siècle, était sorti d'une des plus nobles et des plus anciennes familles d'Aquitaine. Il naquit à Bourges l'an 513, deux ans après le consulat de son grand-père, s'il est vrai qu'il fût petit-fils de Félix, qui avait été consul avec Secundin, l'an 511. Il fut élu évêque de Nantes, en 549, ou 550, il assista au concile de Paris de l'an 557, à celui de Tours, de l'an 566, ou 567, encore à celui de Paris de l'an 573. Il acheva la grande église commencée par son prédécesseur Eumèle, ou Eumène, et en fit la dédicace le 30 septembre 568; il mourut en 582, ou selon d'autres en

584, le 8 janvier. On fait mémoire de lui dans les Martyrologes nouveaux au 7 juillet. Fortunat dit, en parlant de ce saint évêque, qu'il était encore plus illustre par ses vertus, par son éloquence et par son savoir, que par sa naissance. Il possédait si bien la langue grecque, qu'on eût dit qu'elle lui était naturelle. Il était poète et orateur, et avait, à ce qu'on croit, fait en vers le panégyrique de sainte Radegonde, qui est perdu. (Il est parlé de quelques-unes de ses lettres dans saint Grégoire de Tours, lib. 5, cap. 5. Fortunat, lib. 3, cap. 4, 5, 6, 7 et 8. Baillet, *Vies des Saints*, 7 juillet. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccles.*, t. 16, p. 562. Travers, *Histoire abrégée des Evêques de Nantes*, dans le t. 7, part. 2 des *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le père Desmolets, de l'Oratoire.)

FÉLIX (saint), archevêque de Ravenne, fut ordonné à Rome par le pape Constantin, vers l'an 708. Il refusa d'accomplir les promesses qu'il avait faites à l'Eglise romaine dans sa consécration; et, soutenu par quelques personnes puissantes, il engagea le peuple de Ravenne à secouer le joug de l'empereur, et le clergé à se révolter contre l'Eglise de Rome. L'Empereur Justinien II, informé de ses mouvemens, envoya contre lui Théodore Patrice, général de l'armée de Sicile, qui prit la ville, et emmena l'archevêque et tous les

rebelles chargés de chaînes à Constantinople. A son arrivée, le prince lui fit crever les yeux, et l'envoya en exil dans le Pont. Il donna des preuves si sincères du repentir de sa faute, qu'il fut renvoyé à Ravenne par Justinien même, selon quelques-uns, ou selon d'autres, par Philippicus, son successeur. Il passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, jusqu'à sa mort arrivée l'an 716, selon Agnellus. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Apollinaire, et son épitaphe que l'on voit encore aujourd'hui, lui donne la qualité de *très-saint évêque*. Il était aussi éloquent et savant. Il avait recueilli les sermons de saint Pierre Chrysologue, l'un de ses prédécesseurs, et les avait mis dans l'ordre qu'ils sont encore aujourd'hui, avec une préface où il faisait l'éloge de ces discours et de leur auteur: il avait aussi composé des homélies qu'il fit brûler avant de mourir, et un commentaire sur l'évangile de saint Matthieu. Dom Ceillier, qui ne parle point de ces homélies, dit que Félix fit brûler ce commentaire; mais dom Liron assure que de tous ses ouvrages on ne conserva que ce commentaire, ou explication de l'Evangile, où il est parlé du jugement dernier, et qu'on lit le dernier dimanche de la Pentecôte. (Ughel, t. 12, *Ital. sacr.*, pag. 342. Dom Liron, *Singularités historiques et littéraires*, p. 466 et suiv. Dom Ceillier,

Hist. des Aut. sacr. et eccl's., tom. 18, pag. 35.)

FÉLIX, moine, bénédictin anglais, dit de *Croulandt*, vers l'an 730, était rhétoricien et poète. On a de lui, l'histoire des abbés de Croulandt ; la vie d'un reclus nommé Guthlac, rapportée par Surius, etc. (Balæus, Leland et Pitsæus, de *Script. angl.*)

FÉLIX, évêque d'Urgel, qui avait été maître d'Elipand, fait évêque de Tolède, vers l'an 780, fut consulté par celui-ci, comment il reconnaissait Jésus-Christ, *en tant qu'homme*, pour fils de Dieu ; s'il le croyait fils par nature, ou seulement par adoption. Félix répondit que Jésus-Christ, *en tant qu'homme*, ou selon la nature humaine, n'est que fils *adoptif et nuncupatif*, c'est-à-dire, de nom seulement. Sur cette réponse, Elipand répandit cette doctrine dans les Asturies et la Galice, et Félix dans la Septimanie et en Allemagne, où il voyagea. Il fut condamné dans le concile de Ratisbonne de l'an 792, et envoyé par Charlemagne à Rome, où il abjura ses erreurs entre les mains du pape Adrien 1^{er}, mais depuis, y étant retombé, il fut condamné au concile de Francfort, en 794, et à celui de Rome sous Léon III, en 799. Charlemagne l'ayant mandé à Aix-la-Chapelle, il y fut convaincu par Alcuin, et abandonna, au moins en apparence, son erreur, pour embrasser la doctrine de l'Eglise, en faisant une confession orthodoxe, que nous avons encore.

Il fut relégué en même temps à Lyon, où il vécut environ quinze ans. Agobard, qui en fut évêque depuis, assure dans un écrit qu'il a fait contre Félix, déjà mort, qu'il avait eu une conférence avec lui, où il l'avait forcé de reconnaître la vérité, et qu'il n'avait pas publié cette conférence, sur l'assurance que Félix lui avait donnée de ne plus enseigner son erreur ; ce qu'il n'avait pas laissé de faire secrètement. (Baronius, A. C., 792, 794 et seq. Sandere, *Hæres.* 131. Dupin, *Biblioth. des Aut. eccl's*, huitième siècle. Dom Rivet, *hist. littéraire de la France*, tom. 4.)

FELIX DE VALOIS (saint), collègue de saint Jean de Matha, dans l'institution de l'Ordre de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs, naquit le 19 avril, 1127, dans le pays de Valois qui lui a donné son surnom. Résolu de se consacrer tout entier au service de Dieu, il se retira dans un bois du pays de Galevesse, qui est aux extrémités du Valois, de la Brie et du Soissonnais. Là, dans un ermitage composé d'une cellule et d'un petit oratoire, il pratiqua la pénitence la plus austère, n'étant presque connu que de Dieu seul jusqu'à l'âge de soixante ans, que Jean de Matha vint se mettre sous sa conduite. Ils travaillèrent ensemble avec une ferveur égale à s'avancer dans la carrière de la perfection évangélique. Il n'y avait point d'austérités qu'ils ne pratiquassent ;

mais la contemplation faisait leur principal exercice. Après quelques années de cette vie toute divine, Jean découvrit à Félix la pensée que Dieu lui avait inspirée le jour de sa première messe, sur les moyens de travailler à la délivrance des chrétiens pris par les infidèles. Ils partirent sur la fin de l'an 1197, pour aller communiquer leur dessein au pape Innocent III, qui l'approuva, et qui voulut aussi bientôt après, ériger la petite communauté qu'ils avaient laissée à leur ermitage, en un nouvel Ordre religieux, dont saint Jean de Matha fut constitué le ministre général. Jean et Félix, de retour de Rome, fondèrent le monastère qui a passé depuis pour le chef de l'Ordre, dans un lieu appelé Cerfroid, entre Gandelu et La Ferté-Milon. Saint Jean de Matha se voyant obligé d'aller à Rome une seconde fois, laissa la conduite de son Ordre en France à saint Félix, qui le multiplia beaucoup, sans que des soins si importants et si pénibles lui fissent rien relâcher de sa régularité, de son oraison, de ses austérités, jusqu'à sa mort précieuse, qui arriva le 4 novembre de l'an 1212. On fait sa fête le 20 novembre. *Voyez* SAINT JEAN DE MATHA. (Baillet, tom. 3, 20 novembre.)

FÉLIX (François), de l'Ordre des Frères-Mineurs. dans le dix-septième siècle, a donné, 1^o des traités de la fin de l'homme, de la béatitude, des actes humains, de la bonté et de la

malice des actions de la conscience, des habitudes et des vertus, à Alcalá, en 1642. 2^o De la Vision de Dieu, du Péché actuel, originel et habituel, de la grâce, de la justification et du mérite, *ibid.*, en 1645. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle.*, pag. 2081.)

FÉLIX ALAEMIN, espagnol, capucin de la province des deux Castilles, prédicateur savant et vraiment apostolique, a publié divers ouvrages en sa langue naturelle; savoir, entre autres, 1^o le Miroir de la vraie et de la fausse contemplation, distribué en quatre livres in-4^o, à Madrid, 1691. 2^o Des tromperies des démons, et des vices, 2 vol. in-4^o, *ibid.* 1693, 1694 et 1714, in-fol. 3^o Le Portrait d'un véritable Prêtre, et le manuel de ses obligations, *ibid.*, 1704, in-4^o. 4^o De la béatitude naturelle et surnaturelle de l'homme; *ibid.*, 1723, in-fol. 5^o La porte du salut, et le miroir de la vraie et de la fausse confession, *ibid.*, 1724, in-fol. 6^o Exhortation à l'exacte observation du Décalogue, *ibid.*, 1714, in-fol. 7^o Le Trésor des bienfaits cachés dans le Symbole des Apôtres, *ibid.*, 1727, in-fol. 8^o Les Juifs mahométans et les hérétiques combattus, *ibid.* 1727, in-4^o. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, t. 1, p. 344.)

FÉLIX BRANDIMARTE, capucin de Sicile, fut provincial de la province de Palerme, consul-

teur et censeur de l'inquisition, et mourut en 1685, avec la réputation d'un homme docte, éloquent et prudent. On a de lui, 1° *Arcus triumphalis panegyricus in laudem S. Rosaliæ, virginis Panormitanæ*, 1659. 2° *Sapientiæ tubæ scientia, id est, tractatus scholasticus de arte sacra concionandi, in quo sex distinctionibus omnia comprehenduntur, quæ sacris necessaria sunt concionatoribus pro concionibus dicendis, simul et componendis*, à Palerme 1667, in-4°. 3° Divers sermons, in-4°. 4° *Cursus theologicus ad mentem Scoti per quatuor annos juxta quatuor sententiarum libros commodis lectionibus distributus, novis recentiorum doctrinis locupletatus, et in quatuor tomos divisus, quibus etiam superadditur quintus, in quo pro fide tuendâ ipsius sacræ theologiæ fit usus et praxis.* (Mongitore, tom. 1, *Biblioth. sic.* Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. franc.*, tom. 1, pag. 344.)

FÉLIX DE CANTALICE (saint), capucin, naquit à Cantalice dans le territoire de Citta-Ducale en Ombrie, l'an 1513, de parens qui n'étaient, ni riches, ni pauvres, mais fort pieux et très-attentifs à donner une éducation chrétienne à leurs enfans. Félix, le plus jeune de quatre, fut d'abord chargé du soin des troupeaux, et ensuite engagé au service d'un gentilhomme de Citta-Ducale où il resta vingt-deux ans. Il alla ensuite à Rome pour se présenter chez les capu-

cins qui l'envoyèrent à Ascoli où il prit l'habit de frère lai, ou convers, à l'âge de trente ans, en 1543. Ce fut alors qu'il fit l'apprentissage des austères vertus qui l'ont rendu si célèbre, et qu'il augmenta toujours dans le couvent de Rome où il fut envoyé trois ans après sa profession. L'office de quêteur qu'il y exerça, quoique dissipant par lui-même, ne lui fit rien perdre de son recueillement, ni de son union intime avec Dieu qu'il ne perdit jamais de vue jusqu'à la mort. On se plaçait dans les rues de Rome pour le voir passer, les yeux baissés, ou dans un silence édifiant, ou récitant son chapelet pour les bienfaiteurs de son Ordre. Il ne parla jamais à personne que lorsque la nécessité, ou la charité, ou la bienséance l'y força; et toujours avec une modestie, une douceur, une onction qui charmaient et qui versaient dans tous les cœurs l'esprit de dévotion dont le sien était pénétré. Le Capitole, les palais, les places publiques, les fêtes, les jeux, les magnificences de Rome, tout était sanctifié dans ses entretiens; il trouvait partout de pressans motifs d'élever à Dieu les âmes les plus attachées au monde; il n'était pas sitôt de retour à son couvent, que sa première attention était de se dérober à la compagnie des autres, et son plus doux plaisir de passer la plus grande partie de la nuit dans la contemplation des choses célestes, et dans la

pratique de la pénitence. Il marcha plus de trente-six ans les pieds nus, sans sandales dans toutes les saisons de l'année. Deux courtes planches pour se reposer, et une croix de bois pour élever son esprit à Dieu, faisaient tous les meubles de sa cellule. Rarement il dormait sur ces planches mal ajustées, sans autre chevet qu'un petit fagot de sarment, et le plus souvent il ne prenait que deux heures de sommeil à genoux et demi courbé, la tête appuyée sur sa main. Il se fit une loi, à l'imitation de saint François, de jeûner rigoureusement sept carêmes toutes les années de sa vie ; il ne prenait les lundis, les mercredis et les vendredis, que du pain et de l'eau, et s'abstenait de toute nourriture depuis le jeudi saint jusqu'au jour de Pâques. Toutes les nuits il prenait une discipline sanglante dans l'Église, malgré les travaux continuels dont il était épuisé, et une colique bilieuse qui de temps en temps le tourmentait cruellement, mais dont il faisait ses délices, ainsi que de toutes les autres douleurs et afflictions, qu'il avait coutume d'appeler les fleurs du paradis. Son humilité était si sincère et si profonde, qu'au milieu des honneurs que lui rendaient les grands et les petits, il se regardait comme le plus méprisable des hommes et un grand pécheur indigne de vivre. Dans la peste qui désola Rome l'an 1580, Félix, déjà âgé de soixante-sept

ans et presque consumé de travaux et de pénitences, se dévoua au service des malades. On le vit entrer sans crainte dans toutes les maisons frappées de la contagion, exhortant les uns à la pénitence, servant les autres et fournissant à leurs besoins, faisant administrer les Sacremens aux mourans, et portant de ses propres mains les corps morts pour leur rendre les derniers devoirs. Il montra la même ardeur dans une famine arrivée à Rome en 1585, et mourut le 18 mai 1587, âgé de soixante-quatorze ans, dont il en avait passé près de quarante-quatre dans l'Ordre des Capucins. Urbain viii le déclara bienheureux par sa bulle *In specula*, le 1^{er} octobre 1625. Innocent x commença sa canonisation le 6 février 1652, et Clément xi la termina par son décret du 8 mai 1709. La cérémonie s'en fit à Rome le 28 mai 1712. (Le père Jean-François de Dieppe, capucin, *Vie de saint Félix de Cantalicè*, imprimée à Rouen l'an 1714.)

FÉLIX DE COMMERCY, a traduit de latin en français un livre très-rare, intitulé : *Symbolum mundi, hoc est, doctrina solida de Deo, spiritibus, mundi religione, ac de bono et malo, superstitioni pagane ac christianæ opposita*. Eleutheropoli, anno 1668. Comme on accusait d'athéisme l'auteur de cet ouvrage, Félix de Commerceny entreprit sa défense dans une lettre apologétique qu'il joignit à cet ouvrage où il montre qu'il n'y

à rien qui ressente l'athéisme. L'ouvrage a été imprimé en 1706. On croit que le nom de Félix de Commercy est un nom feint. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

FELIX-MARIE (Fr.), capucin de Naples, est auteur d'un ouvrage italien intitulé : *Raccolta di trattadi, opusculi lettere et sermoni di SS. Padri, greci et latini, intorno ai doveri degli Ecclesiastici, tratti in italiano e illustrati con capiosissime note*; in Napoli, 1754, in-4°, tome 1. Ce premier tome, qui doit être suivi de plusieurs autres, est dédié au pape Benoît xiv. (*Journal des Savans*, 1755, p. 444.)

FELIZE, ou CATZ (Mathias), de Zélande, religieux de l'Ordre de Saint-François, dans le seizième siècle, fut provincial de son Ordre dans les Pays-Bas, et mourut le 6 mars 1576, à Louvain, où il avait été gardien et professeur de théologie. On a de lui : *Catholica elucidatio decalogi*, à Anvers 1573, in-8°, et puis à Paris en 1576 et 1604. *Catholica elucidatio institutionis christianæ*, à Anvers 1575. *In 2 sententiarum*. Il y en a qui nomment cet auteur, *Felisius*, ou *Felsius à Brouershaven*. (Valère André, *Biblioth. belg.* Le père Jean de saint Antoine, *Biblioth. Univ. francis.* tome 2, pag. 352.)

FELL (Jean), Anglais, protestant, évêque d'Oxford, donna, conjointement avec Jean Pearson, évêque de Chester, une très-belle édition des œuvres de

saint Cyprien en 1682. Fell et Pearson moururent en 1686. (*Journal des Savans de l'an* 1683.)

FELLE (Guillaume), dominicain, né à Dieppe, mais professé à Metz, vers l'an 1660, voyagea dans l'Afrique, dans l'Asie et dans l'Europe, qu'il parcourut presque entière. Il fut docteur en théologie, et aumônier de Jean III, roi de Pologne. Il mourut à Rome en 1710, et laissa entre autres ouvrages, 1° *Resolutissima ac profundissima omnium difficultum argumentorum, quæ unquam à Christi nativitate potuerunt afferre hæretici contra beatæ Virginis cultum*, 1687, in-4°. 2° *Brevissimum fidei propugnaculum*, à Venise, 1684, in-4°. 3° *Lapis theologorum*. 4° *La ruina del quietismo e dell' amor puro*, dédié au pape Clément xi et à Philippe v, roi d'Espagne, et imprimé à Gênes en 1702. Le père Echard dit que le même auteur avait composé trente autres ouvrages qui lui sont inconnus. (Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, p. 775.)

FELLON (le père Th. Bernard), jésuite. Nous avons de lui, 1° Paraphrase des psaumes de David et des cantiques de l'Église, avec une application suivie de chaque psaume et de chaque cantique à un sujet particulier, propre à servir d'entretien avec Dieu, in-12, 4 vol. 2° Traité de l'amour de Dieu, divisé en douze livres, avec un discours préliminaire à la tête

de chaque livre, et à la fin de chaque tome un recueil de maximes spirituelles, de sentences, et de pieuses affections, tirées du corps de l'ouvrage, selon la doctrine, l'esprit et la méthode de S. François de Sales, dédié à la Reine, in-12, 3 vol. (*Journal des Savans* 1739, pag. 253.)

FELOAGA, connu sous le nom de dom Antonio de Fe-loaga, è Ozcoide, savant Juris-consulte espagnol, natif de Pampelune dans la Navarre, enseigna la jurisprudence civile et canonique dans l'Université de Salamanque. Il fut ensuite chevalier de Saint-Jacques, avocat du roi au conseil des Indes, et mourut à Madrid le 24 novembre de l'an 1658. On a de lui, *Phenix juridica ad l. Quisquis, c. ad leg. jul. majest.*, etc. (Nicolas Antonio, *Bibl. script. Hispan.*)

FÉLON, vassal qui ne voulait pas reconnaître son seigneur, ou qui violait le serment de fidélité qu'il lui avait juré. Parmi les différentes étymologies données par Brodeau sur l'article 43 de la coutume de Paris, n. 2 du mot *Félon*, celle qui le dérive du latin *fel*, paraît assez juste, le *fiel* étant le siège de la colère; de sorte que ce mot *félon* signifie en vieux français un homme cruel et inhumain.

FÉLONIE, action violente et injurieuse du vassal envers son seigneur. Le crime de félonie emportait la commise, c'est-à-dire, la confiscation du fief ser-

vant au profit du seigneur dominant. Félonie se disait aussi du forfait du seigneur envers son vassal. En ce cas, le Seigneur qui commettait félonie contre son vassal, ne tombait pas en commise au profit du vassal; mais celui-ci était affranchi de la mouvance envers lui, et relevait directement du suzerain du félon.

Le vassal était coupable de félonie, quand malicieusement il mettait la main sur son seigneur, qu'il le maltraitait et outrageait de paroles injurieuses, ou qu'il machinait sa mort et son déshonneur. Le vassal qui avait commis félonie envers son seigneur, ne perdait pas son fief *ipso jure*; il fallait qu'à la poursuite du seigneur, il fût rendu un jugement qui l'ordonnât; c'est pourquoi si le seigneur ne se plaignait pas de l'offense à lui faite par son vassal, il était censé lui avoir remis l'injure qu'il en avait reçue, et il ne pouvait transmettre le droit de la commise en la personne de ses héritiers.

La peine de la félonie était (outre la perte du fief) la mort, ou les galères, le bannissement, l'amende honorable, ou simple amende, suivant l'atrocité de l'injure; ce qui dépendait du fait et des circonstances, et aussi de la qualité du vassal et de celle du seigneur.

Le crime de félonie ne se pouvait commettre qu'envers le propriétaire du fief, et non pas envers l'usufruitier, si ce n'était à l'égard d'un bénéficiaire; auquel cas le fief ne se commettait

point au profit du bénéficiaire, mais au profit de son Église. (Voy. le dictionnaire de Brillou, sous le mot Félonie; Despeisses, tom. 2, p. 28 et suiv. Dumoulin, sur l'art. 43 de la Coutume de Paris; Henrys, t. 1, liv. 3, ch. 1, quest. 4; de Ferrière, sur l'art. 43 de la Coutume de Paris; dans son dictionnaire de Droit et de Pratique, sous le mot Félonie; Denisart, Collect. de Juris., tom. 1, sous le même mot.)

FELTON (Jean), Anglais, docteur d'Oxford, surnommé l'*Homiliaire*, ou le Prédicateur, à cause de son talent pour la chaire, florissait vers l'an 1440. Il fut vicaire de l'église de Sainte-Magdelaine aux portes d'Oxford, et laissa divers recueils de sermons; un ouvrage intitulé, *Alphabetum theologicum*, qui est un extrait de Robert de Lincoln; un autre traité qui avait pour titre, *Lectura Sacrae-Scripturae*, etc. (Pitseus, de Script. angl.)

FELTRI, petite ville d'Italie dans l'État de Venise; située sur la rivière d'Ason, au pied des Alpes, à six lieues de Trevigni vers le nord. La tradition du pays est qu'elle fut bâtie par les Feltriens, et ensuite habitée par les Troyens, les Celtes, les Cenomanois, les Senonois, les Germains et les Gaulois. Les Romains s'en rendirent maîtres, et en firent une ville municipale. Les rois Totila et Attila la détruisirent; et ses évêques l'ayant rebâtie la gouvernèrent sous le titre de comte. Elle subit

le joug des Scaligers, des Visconti, et se donna à la république de Venise le 15 juillet 1404. Les Allemands et les Français la réduisirent presque à rien en 1510; mais elle reprit bientôt sa première splendeur, par les soins des Vénitiens. Il y fait si froid, que le vin gèle dans le calice. Elle fut éclairée des lumières de la foi dès les premiers siècles de l'Église. L'évêque de Belluno y a tenu son siège depuis le pontificat d'Innocent III jusqu'à celui de Pie II. Les habitants de cette ville et ceux de Feltri étant continuellement en guerre, on les concilia, en convenant que le premier évêque qui mourrait de ces deux villes, celui qui survivrait prendrait la place de l'autre, et serait seul évêque des deux. Anselme étant mort, Torrentin de Feltri prit le titre d'évêque de Belluno et de Feltri. Pie II changea cette disposition en 1462, et chaque Église a eu depuis son évêque particulier. La cathédrale, dédiée au prince des apôtres, est desservie par un doyen, un archidiaque, douze chanoines et huit mansionnaires. Il n'y a qu'une paroisse dans la ville, elle est dans la cathédrale même; trois monastères d'hommes, quatre de filles. Le diocèse est borné par celui de Padoue, de Ceneda, de Belluno, de Bresce et de Trente. L'évêque est suffragant d'Aquilée.

Évêques de Feltri.

1. Frontejus se sépara en

588 de la juridiction de Sévère, patriarche d'Aquilée, tombé dans l'hérésie. Laurent souscrivit pour lui au concile du patriarche Élie.

2. Endregotte siégeait sous Charlemagne, en 769.

3. Amat assista au concile de Mantoue en 826.

4. Albert, vers l'an 961.

5. Rupert, en 967.

6. Benoît de Podavena, en 973.

7. Rigison, en 1031.

8. Macilin, en 1046.

9. Oderic, en 1047.

10. Aribon siégeait en 1101.

11. Gibert, 1140.

12. Adam Beninversi, de Padoue, en 1160.

13. Drudon, en 1164.

14. Adonic, en 1180.

15. Torrentin de Curte, de Feltri, réunit, du consentement du pape Innocent x, cette Église et celle de Belluno en 1204.

16. Philippe, de Padoue, abbé de Pompole, évêque de Feltri et de Belluno en 1209.

17. Othon, de Turin, en 1225.

18. Alexandre de Foco, de Feltri, en 1241, mort en 1246.

19. Tison de Camino, élu en 1247, transféré à Concordia, en 1252.

20. Eléazar du Château, de Belluno, mort en 1259.

21. Alger Villalta, de Feltri, chef des Guelphes, succéda à Eléazar en 1259, et mourut en 1290.

22. Jacques Casalis, de Pa-

doue, de l'Ordre de Saint-François, nommé au mois de mars 1291, eut la tête tranchée en 1298.

23. Alexandre, de Plaisance, succéda à Jacques en 1298 au mois d'avril, mourut en exil en 1320.

24. Manfrède de Collalto, transféré de Ceneda le 14 avril 1320, fut tué en 1321 vers la fin de mai.

25. F. Grégoire, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, transféré de Sorra en Sardaigne en 1322, mourut en 1328.

26. Gorgias de Lusia, doyen de Feltri, nommé par Jean xxii au mois de février 1328, mourut en 1348.

27. Henri de Valdeich, en 1350, mort en 1353.

28. Jacques de Bruna, de Padoue, nommé en 1353, mourut en 1369.

29. Antoine de Nateriis de Montagna, de Padoue, élu le 27 mai 1369, mourut le 18 septembre 1392.

30. Albert de Saint-Georges, de Padoue, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1393, mourut en 1398.

31. Jean de Capitegalli, de Rome, moine de Saint-Benoît, nommé en 1398, et transféré à Novare en 1404.

32. Henri Scarampi, d'Asti, nommé en 1404, assista au concile de Constance en 1416, et mourut en 1440.

33. F. Thomas Thomasini, de Venise, de l'Ordre de Saint-Dominique, évêque de Macerata,

transféré au mois d'octobre 1440, mourut en 1447.

34. Jacques Zeni, de Venise, nommé en 1447, fut transféré à Padoue en 1459.

35. François de Lignamine, de Padoue, secrétaire d'Eugène IV, nommé évêque de Ferrare, et ensuite de Feltri en 1460, mourut à Rome en 1462.

36. Théodore Lelius, ou de Lellis, nommé par Pie II en 1462, et de là transféré par le même à Trevigni en 1465.

37. Ange Fassoli de Chiozza, nommé en 1465, mourut à Rome en 1488.

38. André Trivisani, de Venise, nommé en 1488, mourut en 1504.

39. Antoine Piazzamani, de Venise, nommé le 21 août 1504, mourut en 1512.

40. Laurent Campège, de Boulogne, nommé le 12 novembre 1512, fut fait cardinal par Léon X.

41. Thomas Campège, frère du précédent, nommé par la translation de Laurent à Boulogne le 27 mai 1520. Il assista au concile de Trente. Il mourut le 11 janvier 1564.

42. Philippe-Marie Campège, neveu et coadjuteur du précédent, lui succéda en vertu de la cession qu'il lui fit le 17 avril 1559, et siégea jusqu'en 1584, qu'il mourut à Venise le 11 mars.

43. Jacques Rovelli, coadjuteur du précédent, lui succéda en 1584, et siégea vingt-six ans. Il assista au concile d'Aquilée en 1596, et mourut en 1610.

44. Augustin Gradonici, de Venise, nommé par Paul V, le 29 mars 1610, fut transféré à Aquilée par Urbain VIII en 1628. Il rebâtit la cathédrale.

45. Jean Paul Savio, de Venise, évêque de Sébenico, transféré en 1628 le 29 mai, passa à Adria le 19 décembre 1639.

46. Zerbin Lugo Bassani, évêque de Molopotamie, nommé le 9 janvier 1639, mourut au mois de janvier 1647.

47. Siméon Disnic, de Sebenico, évêque de Nona, transféré en 1649, siégea vingt-trois ans.

48. Marc Marchiani de Vicenze, nommé le 18 mars 1662, mourut l'année suivante.

49. Barthélemy Giera, d'Aquilée, chanoine de Vérone, nommé le 11 février 1664, mourut le 7 avril 1681.

50. Antoine Pulcenico, clerc de Concordia, nommé le 24 avril 1684. (*Ital. sacr.* t. 5, p. 368.)

FELTRI (Ange-Marie de Saint-Antoine), clerc régulier des écoles pies. Nous avons de lui : *sancti Hilarii, Pictavorum Episcopi, de piorum statu in sinu Abrahæ, ante Christi mortem sententia, nunc primum illustrata ab Angelo Maria Feltri a sancto Antonio, clerico regulari scholarum piarum.* Neapoli, excudebat S. Raymundi, 1762, in-4°. Cet ouvrage de saint Hilaire est accompagné de notes excellentes, qui font voir très-clairement que le sentiment de saint Hilaire est le même sur cette importante question, que celui de S. Augustin, de S. Jean Chrysos-

tôme, et des autres anciens Pères. On y justifie aussi pleinement la doctrine de S. Augustin sur cette matière, que des auteurs téméraires soutenaient être contraire à celle de l'Église, et on y montre au contraire que saint Augustin, en traitant cet objet, ne recommande rien tant que la tradition des Pères, le consentement de l'Église, et l'autorité des docteurs. (*Annales typographiques*, septembre 1763, n. 147, pag. 200.)

FELTZIUS (Jean-Henri), professeur en Droit, et recteur de l'Université de Strasbourg, a donné : 1^o *Dissertatio juris publici de electorum juribus, prærogativis; aut. J. H. Peltzio U. J. D. Pandect. et jur. can. Professore P. O. cap. tom. can. Universitatis Argentoratensis Rectore*, in-4^o. C'est une explication des prérogatives que la Bulle d'Or et les anciens usages de l'empire attribuent aux électeurs; détail de ces prérogatives: il y examine la question, si les cardinaux et les archiducs sont supérieurs en dignité aux électeurs, et il prouve que non. L'auteur ne fait que toucher ces matières, et ne les approfondit pas. 2^o *Specimina differentiarum Juris communis et Juris gallicani circa materiam restitutionis in integrum*, in-4^o. L'auteur marque quatre différences qui se trouvent dans le Droit commun et dans le Droit français, sur la matière des restitutions en entier. (*J. des Sav.*, 1713, p. 238 de la 1^{re} édit. et 203 de la 2^e.)

FEMME. Le Seigneur ayant envoyé un profond sommeil à Adam, tira une côte de son côté dont il forma la femme qu'il lui donna pour compagne et pour aide. Il l'assujétit ensuite à l'empire de l'homme : *sub viri potestate eris*. (*Gen.* 3, 16.) L'homme est donc le maître et le chef de sa femme, ainsi que de sa famille; et, suivant les lois divines et humaines, sa femme lui doit être soumise, docile, attentive à le prévenir et à lui plaire en tout ce qui est juste et raisonnable. (*Voyez* MARI et MARIAGE.)

Le sexe qui distingue l'homme et la femme, fait entre eux cette différence, pour ce qui regarde leur état, que les hommes sont capables de toutes sortes d'engagemens et de fonctions, si ce n'est que quelques uns en soient exclus par des obstacles particuliers; et que les femmes sont incapables, par la seule raison du sexe, de plusieurs sortes d'engagemens et de fonctions. (*Domat*, liv. 1, tit. 2, sect. 1.) Ainsi les femmes ne peuvent exercer une magistrature, ni être tutrices, sinon de leurs enfans, etc.; c'est ce qui rend leur condition en plusieurs choses moins avantageuse, et en d'autres aussi moins onéreuse que celle des hommes.

La femme mariée devient participante du nom, du rang, de l'état, des honneurs, des qualités, droits et prérogatives de son mari pendant le mariage, et tant qu'elle reste en viduité; mais si une veuve se remarie à un hom-

me de moindre condition que le premier mari, elle perd les droits qui lui étaient attribués à cause de son premier mariage, suivant une loi des empereurs Valens et Valentinien, dont la disposition était suivie en France, et non en Angleterre, où encore aujourd'hui, quand une femme titrée épouse un homme qui ne l'est pas, elle conserve son premier nom et son premier rang, si elle le juge à propos, et ne prend pas celui de son second mari. (Denissart, *Coll. de jur.* au mot FEMME.)

Comme la femme vit sous la dépendance de son mari, elle n'a point d'autre domicile que le sien, à moins qu'elle ne soit séparée de corps et d'habitation; elle est même obligée de le suivre, quand il serait banni, excepté néanmoins s'il était banni hors le royaume, ou s'il était un vagabond.

Une femme mariée en pays coutumier ne pouvait pas s'obliger valablement sans être autorisée de son mari; autrement le contrat était nul, tant à son égard qu'à l'égard de son mari. Mais en pays de Droit écrit, une femme mariée pouvait contracter toutes sortes d'obligations sans être autorisée de son mari, si l'on en excepte celles par lesquelles elle se serait chargée de quelque obligation contractée par une autre personne, lesquelles étaient nulles par le Sénatus-consulte velléien, qui avait lieu parmi nous en pays de Droit écrit. (De Ferrière, *Dict. de Droit et de Prat.*, au mot FEMME MARIÉE.

Selon les principes établis par les articles 223, 224, 225 et 226 de la coutume de Paris, les femmes mariées ne pouvaient, ni contracter, ni s'obliger, ni vendre, ni hypothéquer leurs biens, si elles n'y étaient spécialement autorisées par leurs maris. Elles ne pouvaient pas non plus intenter aucune action, ni paraître seules en justice. C'est d'après un acte de notoriété du Châtelet de Paris, du 19 juin 1699, qui dit que, généralement parlant, une femme en puissance de mari ne peut agir en son nom, et que l'on ne peut aussi agir valablement contre elle seule; ce droit appartient au mari, tant passivement qu'activement. Ceci souffre partout deux exceptions : l'une, quand une femme est séparée de biens, parce qu'alors elle devient, par l'autorité de la justice, *sui juris*; l'autre, quand elle est autorisée : ce qui se fait de deux manières; savoir, par justice, lorsque le mari ne veut, ni agir dans les affaires de sa femme, ni l'autoriser; car pour lors le juge y supplée, et secourt la femme abandonnée en l'autorisant en justice à la poursuite de ses droits. (Voyez cet acte et Denissart, à l'endroit cité plus haut.)

Par le droit canonique les femmes sont de même exclues de toutes fonctions spirituelles; une femme ne peut donc recevoir aucun Ordre ecclésiastique. Que si une abbesse a l'exercice d'une juridiction par un droit tout particulier, elle ne peut toutefois excommunier ni absoudre.

Une femme, même religieuse, ne peut, ni encenser à l'autel, ni toucher les vases sacrés. Elle ne peut non plus s'approcher de l'autel pour servir les ministres de l'église. Une femme, quelque sainte qu'elle soit, ne peut, ni prêcher, ni enseigner. Elle pouvait toutefois exercer un patronage. (Décus, n. 42.) Elle pouvait aussi posséder des titres de bénéfices, qu'on appelait en ce cas *fémminins*. Ainsi jugé par un arrêt célèbre du grand-conseil, qu'un titre de bénéfice féminin dans son origine ne pouvait devenir masculin par la force de la possession, et que le même titre ne pouvait être en même temps et féminin et masculin. Cet arrêt, dont Piales rapporte l'espèce à la fin de son traité des commendes, aux addit. ch. 14, fut rendu au rapport de Maussi de Condé, le ... septembre 1747, en faveur de la dame Éléonore du Maine-du-Bourg, prieure du monastère de la Sainte-Trinité de Marcigny, et les dames religieuses de ce monastère, Ordre de Cluny, contre Dominique de La Rochefoucault, grand-vicaire du diocèse de Bourges, et Charles-Nicolas de Chaumont, tous deux prétendant droits au prieuré de Marcigny.

FEMME CAPTIVE, apôtre des Ibériens dans le quatrième siècle. Le Martyrologe romain propose au 15 décembre le culte d'une sainte femme dont le nom n'est point connu dans l'histoire, et qui convertit les Ibériens à la foi. Elle était captive chez ces

peuples du temps de l'empereur Constantin, et la pureté de sa vie attirant leur admiration, ils lui demandaient ce que cela voulait dire. Elle leur répondit que c'était la manière dont elle servait le Christ son Dieu. Ayant ensuite rendu la santé à la reine du pays qui était malade, et le Roi qui s'était égaré à la chasse ayant promis qu'il adorerait Jésus-Christ seul, s'il se retrouvait, comme il arriva en effet, il voulut accomplir sa promesse, et faisant assembler ses sujets, il leur persuada d'embrasser la religion de Jésus-Christ. Il fit bâtir une église; et, par le conseil de la femme captive, il envoya une ambassade à l'empereur Constantin pour lui demander des prêtres et des évêques. Ce grand prince le satisfut avec une bonté royale et chrétienne, témoignant qu'il sentait plus de joie de cette conversion que d'une grande conquête. On ne sait rien davantage de la femme captive que l'Église honore sous le nom appellatif de sainte *chrétienne*, servante. Cette histoire est rapportée par Rufin qui l'avait apprise d'un prince d'Ibérie, nommé Bacurius qui était dans le pays lorsqu'elle arriva, et qui vint demeurer dans l'empire romain, où Théodose l'avait fait comte des domestiques. (Socrate, Sozomène et Théodoret en parlent aussi. Baillet, tom. 3, 15 décembre.)

FÉMY, *Fidemium*, abbaye de l'Ordre de S.-Benoît, était située dans le Cambresis aux frontières

du Hainaut, dans un village qui porte le même nom. Elle fut commencée l'an 1080 par deux gentilshommes anglais qui, abandonnant leur patrie pour vivre dans la retraite, allèrent à Rome où le pape leur donna la règle de Saint-Benoît. L'un d'eux, nommé Étienne, fut le premier abbé de ce lieu, et l'église est dédiée sous l'invocation de saint Étienne premier martyr. Nicolas, évêque de Cambrai, et les chanoines de sa cathédrale, firent beaucoup de bien à ce monastère, et en furent en quelque manière les seconds fondateurs. Il y a eu pendant longtemps contestation entre les rois de France et les souverains de la Flandre, pour savoir à qui devait appartenir cette abbaye. Mais des arbitres assemblés à Montdidier l'an 1603, l'adjugèrent au Cambresis, et par conséquent à la France. (*Gallia christ.*, t. 3, col. 140, nov. édit.)

FÉNÉLON (François de Salignac de La Motte), archevêque-duc de Cambrai, naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, de Pons de Salignac, marquis de Fénélon, et de Louise de La Cropte, sœur du marquis de Saint-Abre. Doué d'un beau naturel et d'une grande vivacité d'esprit, il commença ses études à Cahors à l'âge de douze ans, et les acheva à Paris sous les yeux d'Antoine, marquis de Fénélon, son oncle, et lieutenant-général des armées du Roi. Il prêchait déjà avec applaudissement à l'âge de dix-

neuf ans, et il reçut à vingt-quatre les Ordres sacrés, dont il remplit avec zèle toutes les fonctions dans la paroisse de Saint-Sulpice. Environ à l'âge de vingt-sept ans, Harlai, archevêque de Paris, le fit supérieur des Nouvelles-Catholiques, et l'an 1686, le Roi le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis, pour travailler à la conversion des hérétiques. De retour à Paris, sa majesté le nomma, en 1689, précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. Il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. Quelque temps auparavant il avait fait connaissance avec la célèbre madame Guyon, et les liaisons qu'il entretenait avec elle, le rendirent suspect des erreurs qu'on aperçut dans les livres de cette dame mystique. Il prit en effet sa défense, lorsqu'on l'attaqua sur ses mœurs, et dressa un mémoire pour sa justification. Il fut ensuite nommé pour examiner ses ouvrages avec Bossuet, et MM. de Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne, et Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Il fut de la plupart des conférences qui se tinrent à Issy, adhéra à la condamnation des endroits que l'on trouva répréhensibles dans les ouvrages de madame Guyon, quant aux expressions, mais il refusa de condamner sa personne; et peu de temps après il donna son livre si connu sous le titre de *Maximes des Saints sur la vie in-*

térieure, qui parut au mois de janvier 1697, in-12, et qui fut condamné par un bref d'Innocent XII, daté du 12 mars 1699. Fénelon donna un mandement, daté du 9 avril 1699, pour l'acceptation de ce bref, et lut lui-même sa propre condamnation par un acte héroïque d'humilité, bien rare. Depuis ce temps, l'archevêque de Cambrai ne pensa plus qu'à régler et édifier son peuple jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1715. Ramsay, son disciple, a composé sa vie qui a été imprimée à La Haye en 1724, in-12, et à Amsterdam en 1729. On trouve un catalogue et même une notice de ses ouvrages à la fin d'un recueil de quelques opuscules de Salignac de Fénelon, archevêque de Cambrai, sur différentes matières importantes, nouv. édit. in-8°, 1722, sans nom de lieu. Ces ouvrages sont : 1° un traité sur le Ministère des Pasteurs, à Paris, in-12, 1688. 2° Un traité de l'Éducation des filles, *ibid.*, 1688. Ce traité a été bien reçu du public, et plusieurs fois réimprimé, entre autres à Paris, en 1715, avec une lettre de Fénelon, contenant des avis à une dame de qualité sur l'Éducation de sa fille. 5° Le Télémaque, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait des peintures dangereuses. 4° Les Dialogues des Morts, deux volumes in-12, auxquels on a ajouté un recueil de fables, et quelques morceaux d'histoire qui ne sont point finis, et que Fénelon avait faits pour l'éducation du duc de Bourgogne.

5° Un traité de la Solide Piété, à Paris, 1692. 6° L'Abrégé des vies des anciens auteurs philosophes, à Paris, 1726, in-12, avec un recueil des plus belles maximes des philosophes. 7° Un traité de l'Existence de Dieu, par les preuves de la nature, volume in-12, dont la troisième édition qui a paru en 1726 à Paris, sous le titre d'Ouvres philosophiques, ou Démonstration, etc., est augmentée d'une seconde partie qui traite des attributs de Dieu, de l'idée de l'Être infini, etc. C'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur sur la religion. La réfutation de Spinoza, que l'on y trouve, est du père Tournemine, jésuite. 8° Des Dialogues sur l'Éloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier, Paris, 1718, in-12. Cet ouvrage, dit M. Gibert dans ses Jugemens des Savans, renferme de grandes beautés avec de grands défauts : on y trouve beaucoup de réflexions et d'observations utiles, mais il y a aussi de faux raisonnemens, et des principes erronés sur l'Éloquence. Ces dialogues sont accompagnés d'une lettre sur la rhétorique et la poésie, écrite à l'Académie Française où Fénelon avait été reçu en 1693, à la place de Péllisson. 9° Deux Dialogues sur la peinture. 10° Un Dialogue entre le cardinal de Richelieu et le cardinal Mazarin qui est à la fin du parallèle de ces deux cardinaux, par l'abbé Richard. 11° Sentimens de piété, etc., pour la conduite des mœurs et de la vie intérieure,

vol. in-12, plusieurs fois imprimé à Paris chez Babuti. 12°. Une lettre pastorale pour défendre le livre des Maximes des Saints, avant qu'il fût condamné. 13° Une réponse à la déclaration de trois évêques contre ce livre, en 1698. 14° Quatre lettres à l'archevêque de Paris sur cet ouvrage, en 1698. 15° Lettres à M. de Meaux sur le même ouvrage. 16° Une réponse à la relation sur le quiétisme; et trois autres lettres à M. de Meaux. 17° Une réponse aux remarques de M. de Meaux sur la réplique à la relation. 18° Deux lettres à ses amis, et deux autres à M. de Chartres, sur la lettre pastorale. 19° Une ordonnance et instruction pastorale pour la publication de la constitution de Clément xi, du 17 juillet 1705. 20° Une instruction pastorale sur le livre intitulé : Justification du silence respectueux. 21° Une autre du 10 février 1704. 22° Une autre pour éclaircir les difficultés proposées contre cette instruction. 23° Une autre sur l'infailibilité de l'Eglise, touchant les textes dogmatiques. 24° Une autre en forme de dialogue, du premier janvier 1714, divisée en trois parties, et augmentée par l'auteur dans la seconde édition, faite en 1715 à Paris. 25° Plusieurs autres sur la signature du Formulaire, le cas de conscience, etc. 26° Trois volumes en faveur de la constitution *Unigenitus*, contre le père Quesnel, et des lettres écrites à plusieurs personnes sur ces matières. 27° Un recueil de man-

demens à l'occasion des Jubilés, du Carême et des prières publiques, depuis le 15 novembre 1701 jusqu'au 23 février 1713, in-12, Paris, 1713. 28° OEuvres et lettres spirituelles, imprimées d'abord en un vol. in-12, et réimprimées avec bien des augmentations à Avignon, en cinq volumes. La dernière édition a été faite à Paris en 1740, en quatre volumes in-12. 29° Sermons choisis (au nombre de dix) sur différens sujets, dont la seconde édition est de 1744, à Paris, chez Guillaume Cavelier et Guillaume Desprez. On ne peut proposer ces discours comme des modèles d'éloquence, quoiqu'on y reconnaisse la beauté du génie de l'auteur, la vivacité et les richesses de son imagination; ils sont de la jeunesse de l'abbé de Fénélon, et comme les premières fleurs des fruits mûrs qui ont suivi. 30° Directions pour la conscience d'un Roi, composées pour l'instruction de Louis de France, duc de Bourgogne, in-12, ouvrage excellent et très-utile aux souverains.

FENIÈRES, *Feneriæ*, ou *Vallis - Honesta*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans l'Auvergne, diocèse de Clermont. Elle était située sur une éminence dans la paroisse de Saint-Loup et de Saint-Nazaire de Condat, entre les deux petites rivières de la Rue et de la Sentoire qui se jettent dans la Dordogne. Elle fut fondée en 1169, suivant Henriques qui la fait fille d'Aiguebelle, ou en 1173,

suisant Manriques. Quoique les actes de sa fondation soient perdus, on sait néanmoins par des lettres de François 1^{er}, datées de l'an 1522, qu'elle a eu pour auteurs les seigneurs de Mercœur. Les dauphins d'Auvergne sont aussi nommés pour ses principaux bienfaiteurs. Ce monastère a été brûlé plusieurs fois, mais il fut solidement et magnifiquement rétabli en 1686, par les soins de dom Nicolas de La Barrière, abbé de Villiers-Benach en Lorraine, vicaire général de l'abbé de Cîteaux dans la province d'Auvergne, et prieur de Fenières, ou Val-Honnête. L'église, dont on fait la dédicace le 2 septembre, est grande et ancienne. (*Gall. chr.* t. 2, c. 401.)

FENNACCIOLI (Thomas), natif d'Asculum. Nous avons de lui : *Summæ theologicæ S. Thomæ Aquinatis, quinti ecclesiæ doctoris, catena argentea, ipsius Angelici præceptoris verbis contexta, ordine alphabetico disposita, marginalibus notis illustrata, ad usum studiosæ juventutis, in Taurinenzi gymnasio, ceterisque Universitatibus viginti annorum spatium, opera et studio Thomæ Fannaccioli, Asculani absoluta. Fani (à Fano) typis Josephi Leonardi, 1761, in-fol.* C'est le premier volume qui a dû être suivi de deux autres. Cet ouvrage ne peut qu'être très-utile à tous ceux qui se donnent à l'étude de la théologie, pour la commodité que présente l'ordre alphabétique. Il sera facile parce moyen de

trouver d'abord le sentiment de S. Thomas sur chaque matière.

FÉNUÉLÉTA, ville épiscopale de la Mauritanie césarienne en Afrique. (*Not.* n. 84.)

FÉODAL, qui appartient au fief, *clientelaris, fiduciarius*. Un seigneur *féodal*, faute de foi et hommage de son vassal, faisait les fruits siens pendant la saisie *féodale*. (*Voyez* FIEF.)

FER ARDENT, ou FER CHAUD. Épreuve qu'on faisait autrefois en justice pour prouver son innocence. (*V.* ÉPREUVE.)

FER D'OR. Ordre de chevalerie institué dans l'église de Notre-Dame de Paris, l'an 1414, par Jean duc de Bourbon, fils de Louis II, sous le nom des Chevaliers du Fer d'or et des Écuyers du Fer d'argent. Ces chevaliers qui n'étaient qu'au nombre de seize gentilshommes, partie chevaliers et partie écuyers, devaient porter tous les dimanches à la jambe gauche un fer de prisonnier pendant à une chaîne; et, y manquant, ils devaient donner quatre sous parisis aux pauvres. Le fer des chevaliers était d'or, et celui des écuyers d'argent. Ils faisaient serment de s'aimer comme frères et de se procurer du bien. Cet ordre dura peu. (*Héliot, Histoire des Ordres monastiques*, p. 350.)

FÉRADI, la grande ville épiscopale de la Bizacène en Afrique (*Not.* n. 39). Un de ses évêques nommé Vincent, assista à la conférence de Carthage. (*Coll. Carth.* 126.)

FÉRADI, ou PÉRADI la Pe-

tite, ville épiscopale de la Bizacène en Afrique. Félicien, un de ses évêques, était à la conférence de Carthage. On l'appelle la *petite*, parce qu'elle était moins étendue que l'autre du même nom, qui n'en était pas fort éloignée; on croit que c'est la même que *Péradi*, marquée dans la notice, num. 31. (*Coll. Carth.*, c. 133.)

FÉRALIA, fête que les païens célébraient en l'honneur des morts, et qui durait depuis le 20 de février jusqu'à la fin. En ces jours ils portaient des viandes sur les tombeaux, s'imaginant que les âmes étant à l'entour venaient la nuit les manger. Les chrétiens faisaient le 22 février la fête de saint Pierre, à la place de celle que les païens célébraient en l'honneur des morts; mais il s'y glissa une superstition qui consistait à conserver la cérémonie païenne avec la fête chrétienne, et cet abus fut condamné par le vingt-deuxième canon du concile de Tours de l'an 566.

FÉRAULT (Jean), que quelques uns ont appelé mal à propos Ferrand, était fils de Jean Férault, ou Ferrault, garde de la monnaie et échevin de la ville d'Angers, et maire de la même ville en 1450 et 1451. Le fils étant allé au Mans en 1509, il y fut procureur du roi. On ignore le temps de sa mort. Pendant qu'il étudiait dans l'Université d'Angers, il remarqua que Louis XII, roi de France, assistait aux offices de la cathédrale,

et prenait les mêmes distributions que les autres chanoines. Cette observation lui ayant donné lieu d'examiner dans la suite les raisons de cet usage et de plusieurs autres privilèges des rois de France, il composa l'écrit intitulé : *Tractatus jura seu privilegia aliqua regni Franciæ continens, seu de privilegiis et juribus regni Francorum, seu Liliorum*, per Joan. Ferault, *jurium Licentiatum*, in-8°, à Paris en 1545. Il avait déjà été imprimé auparavant et dédié à Louis XII qui mourut en 1515. Cette édition est en lettres gothiques, et fut faite à Paris. On trouve aussi ce traité au tom. 2 des œuvres de du Moulin, pag. 539, édition de Paris en 1681, et au tom. 16 du recueil des traités de Droit, in-fol., à Venise en 1584. Cet ouvrage, qui est fort estimé et très-curieux, renferme vingt chapitres, dont chacun contient un des droits, ou privilèges principaux des rois de France. On donne encore à cet auteur l'ouvrage suivant qui n'est peut-être pas différent du précédent : *Insignia peculiaria Christiani Francorum regni numero viginti, seu totidem illustrissimæ Francorum coronæ ac prærogativæ*, per Joan. Feraldum, *jurium Licentiatum, consiliarium fisci ac reipublicæ cænonomanensis Procuratorem*, à Paris en 1520, in-8°. (Le Long, *Biblioth. historique de France*, pag. 568 et 569.)

FERCHIUS (Matthieu), de l'Ordre des Frères-Mineurs, na-

tif de Véglia dans l'État de Venise, vivait encore en 1650. Il fut provincial de la province de Saint-Bonaventure, régent dans les collèges de son Ordre à Rimini, à Bologne, à Venise, et enfin professeur public de métaphysique et de théologie dans l'Université de Padoue. On a de lui, 1^o une Apologie pour Scot, à Bologne, 1620, in-8^o. 2^o La Vie de Scot, ibid, 1623, in-8^o. 3^o Un Panégyrique du même, qu'il prononça dans l'Université de Padoue, le 3 novembre 1634. 4^o Des Discussions scotiques, à Padoue 1627. 5^o Un Abrégé sur les quatre livres des Sentences de Scot, à Venise, in-8^o. 6^o Un ouvrage sur les personnes qui produisent le Saint-Esprit, et un autre sur les Anges, etc. (Le père Jean de saint Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 2, pag. 343.)

FERDINAND DE CORDOUE, savant espagnol, dont les auteurs parlent comme d'un prodige, vivait sur la fin du quinzième siècle, et savait l'hébreu, le grec, le latin, l'arabe, le chaldéen, le Droit canon et civil, les mathématiques, la médecine et la théologie. On dit qu'il savait par cœur non-seulement toute la fable, mais encore les livres de Nicolas de Lyra, de saint Thomas, de saint Bonaventure, d'Alexandre de Halès, de Scot, ceux d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, et de divers auteurs de Droit qu'il répétait facilement et qu'il récitait très à propos. Une mer-

veille si surprenante fit faire divers jugemens de cet homme. Les uns en parlaient comme d'un sorcier, et les autres le prenaient pour l'antechrist. Ces qualités étaient cependant soutenues par beaucoup de modestie. Il vint en 1445 à Paris, et y surprit par son habileté les plus savans hommes de cette ville. Les auteurs ne marquent point quelle fut la fin de ce savant espagnol. Voici les ouvrages qu'on lui donne communément : 1^o un traité adressé au pape Sixte IV, *de jure beneficiorum vacantium medios fructus annatasque exigenti, et de potestate Papæ in temporalibus*. 2^o Un écrit adressé au cardinal Bessarion, *de artificio omnis et investigandi et inveniendi natura scibilis*. 3^o *De pontificii pallii mysterio*, au cardinal François Piccolomini. 4^o *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio* ? 5^o Un commentaire sur une grande partie de la Bible, et en particulier sur l'Apocalypse. 6^o Un commentaire sur l'Almageste de Ptolémée. 7^o Une préface sur l'ouvrage d'Albert-le-Grand, *de animalibus*, imprimé à Rome en 1478, in-fol. (Moréri, édit. de 1759.)

FERDINAND DE JÉSUS, religieux de l'Ordre des Carmes de la réforme de Sainte-Thérèse, né à Jaen en Espagne, fut reçu dans l'Ordre des Carmes à Grenade en 1588, par le célèbre Jean de La Croix. Le père Ferdinand était né avec beaucoup de facilité pour l'étude. Il devint

habile dans les langues latine , grecque et hébraïque , et se fit tellement admirer par son éloquence qu'il fut nommé *Chrysostôme*, ou *Bouche d'or*. Outre ses prédications dont il a rendu témoin une partie de l'Espagne, il a enseigné long-temps la théologie scholastique et la théologie morale dans plusieurs villes du même royaume. Son érudition avait de quoi surprendre ; il était également versé dans les lettres sacrées et profanes. Sa piété n'était pas moins grande que sa science ; il pratiquait même l'austérité la plus exacte , et sa mémoire est encore en vénération en Espagne et surtout dans son Ordre. Le nombre de ses écrits est si considérable que nous croyons devoir renvoyer au catalogue qui en a été donné dans la bibliothèque des écrivains de son Ordre. On y verra des commentaires sur la logique, la physique, et les livres de l'Âme du philosophe Aristote ; un traité de la Trinité ; des commentaires sur diverses parties de la Somme de saint Thomas ; des traités sur les Sacremens, sur celui de la Pénitence en particulier, sur la justice et le droit, sur les miracles, sur l'élection des évêques ; des introductions à l'étude de l'Écriture-Sainte , et autres traités pour en faciliter l'intelligence ; des commentaires en particulier sur les prophètes Abdias, Nahum, Aggée ; des grammaires grecques et hébraïques ; quelques ouvrages historiques, sur-

tout concernant son Ordre, des sermons, etc. Plusieurs de ces ouvrages sont écrits en latin, d'autres le sont en espagnol. *Bibliotheca scriptorum utriusque congregationes et sexus Carmelitarum*, etc., par le père Martial de Saint-Jean-Baptiste, du même Ordre. (Moréri, édit. de 1759.)

FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, savait les langues et l'Écriture, et fit un grand ouvrage, intitulé : *divinarum scripturarum juxta SS. Patrum sententias locupletissimus thesaurus* : c'était une explication des passages difficiles de l'Écriture-Sainte mis par ordre alphabétique. Il en promettait trois volumes in-folio dont il donna le premier en 1594 ; mais, avant de publier les autres, il mourut à Palencia en 1595. (Nicolas Antonio, *Biblioth. hispan.*, etc.)

FERDINAND DE SAINT-JACQUES, religieux de l'Ordre de la Merci sur la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, était Espagnol, natif de Séville, et passa pour un des plus habiles prédicateurs de son siècle. On l'admira souvent en Espagne à la cour des rois Philippe II et Philippe III, et à Rome sous le pontificat du pape Paul V. Nous avons divers recueils de sermons de sa façon qu'il a écrits en espagnol : *Consideraciones sobre los domingos y ferias de quaresma. Consideraciones sobre los evangelios de los Santos, con un breve para-*

frasis de las letras de los evangelios. Marial o sermones de Nuestra Señora, etc. (Nicolas Antonio, *Biblioth. script. hisp.*)

FÉRENTINO, ancienne ville du *Latium*, élevée sur une colline du côté qu'elle regarde les Herniques, proche la voie latine, à cinq mille milles d'Anagnie, à six de Vérolî, et à cinq d'Atri. Ses peuples osèrent se mesurer avec les Romains, particulièrement lorsque l'insolence de leurs rois les rendit odieux à toutes les autres nations; mais enfin ils furent contraints de porter le joug, et de se soumettre à ces maîtres du monde. On ne voit pas que la religion chrétienne s'y soit établie avant Constantin, quoique le Martyrologe fasse mention de quelques martyrs qui y ont souffert sous Dèce et sous Dioclétien; son évêque est soumis immédiatement au pape; l'église cathédrale, dédiée à saint Jean et saint Paul, est d'une architecture, partie ancienne, partie nouvelle. Le chapitre, sans aucune dignité, est composé de dix-sept chanoines, parmi lesquels est un théologal; un chanoine y fait les fonctions curiales. La ville a cinq autres paroisses, deux monastères d'hommes et un de filles. (*Ital. sacr.*, tom. 1, pag. 572, *nov. edit.*, et tom. 10, pag. 263.)

Evêques de Férentino.

1. N....., nommé par saint Sylvestre et ordonné.

2. Bassus, assista aux con-

11.

ciles de Rome, 487, 493 et 499.

3. Innocent, aux conciles tenus sous le pape Symmaque, 501, 504.

4. Bonus, dont Anastase, le bibliothécaire, fait mention dans la vie de Pélage 1^{er}, siégeait en 555.

5. Saint Redemptus, qui apprit par révélation l'irruption future des Lombards, siégeait sous l'empire de Justinien et de Justin. On fait sa fête le 8 avril.

6. Luminosus, en 591.

7. Bonète, au concile de Latran, 949.

8. Agnellus, au concile de Rome, sous Grégoire 11, en 721.

9. Étienne, au concile de Rome, 761.

10. Adrien, au concile de Rome, 813.

11. Pierre, au concile de Rome, 861.

12. Jean, au concile de Rome, sous Adrien 11, en 868, ou 869.

13. Étienne, au concile de Rome, en 879.

14. Romain, siégeait en 963. Baron.

15. Dominique, en 993 au concile de Rome.

16. Arfrède, au concile de Rome, 998.

17. Benoît, au concile de Rome, 1025.

18. Augustin, moine et abbé de Case-Maire, Ordre de Saint-Benoît du diocèse de Vérolî, siégeait en 1106, assista au concile de Vérolî en 1111.

19. Placide, moine et abbé

du même lieu, siégea vingt ans, et mourut en 1130.

20. Syro, placé par l'antipape Anaclet, siégea jusqu'en 1138, qu'il fut chassé par Innocent II.

21. Trasmond de Séigny, ordonné par Innocent II, mis en prison par l'intrigue de ses ennemis, y finit ses jours en 1148.

22. Ubald, nommé par le pape Eugène, mourut en 1161.

23. Rodulphe, assista au concile de Latran sous Alexandre III, en 1179, et mourut en 1191.

24. Bérarde, qui succéda à Rodulphe, mourut en 1203.

25. Albert Longos, chanoine d'Anagnie, nommé par Innocent III, avec lequel il était lié d'une étroite amitié avant qu'il fût pape.

26. Jacques, siégeait en 1276, et mourut en 1297.

27. Landulphe, chapelain de Boniface VIII, succéda à Jacques, et mourut en 1303.

28. Philippe, élu par le chapitre, et confirmé par Jean XXII, en 1318.

29. Matthieu, élu le 20 juillet 1344.

30. Philippe, mort en 1350.

31. Pierre Rugeri, chanoine de la cathédrale, élu la même année.

32. Denis, fait évêque en 1372.

33. Jean, nommé par l'antipape Clément VII, en 1389.

34. Albert, par Urbain VI la même année, mourut en 1392.

35. Jean Boniface, appelé Pannella, de Naples, nommé par

Boniface IX, en 1392 fut transféré à Corcyre, et ensuite à Durazzo en 1395, puis à Cappaccio.

36. Nicolas, auditeur de Rote, nommé par Boniface IX, le 21 mai 1395, déposé par Alexandre V, parce qu'il tenait opiniâtrément le parti de Corario.

37. Ange, subrogé à Nicolas par Grégoire XII, en 1409; il fut aussi déposé.

38. Grégoire, déposé, parce qu'il tenait le parti de Grégoire XII.

39. Frère Sixte de Féréntino, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu le 9 août 1409, mourut en 1438.

40. Antoine Buceballus, de Rome, du même Ordre, nommé par Eugène VI, en 1436, le 13 février, et mourut en 1445.

41. Frère Jean Xenodochii, commandeur du Saint-Esprit en Saxe, élu en 1445, mourut en 1453.

42. André-Laurent, d'Anagnie, nommé par Nicolas V, le 9 octobre 1453.

43. Pierre Finestrosa, Espagnol, nommé en 1498, mourut l'année suivante.

44. François Philipperius, de Rome, chanoine de Saint-Pierre, élu le 2 octobre 1499, siégea dix ans, et mourut à Rome le 15 de mars 1510.

45. Tranquille de Macharatiis de Léonibus, Romain, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, élu le 16 décembre 1510, mourut le 6 avril 1548.

46. Sébastien Pighius, de Regio dans le Milanais, évêque

d'Alifa, transféré à cette Église le 3 juillet 1548, fut fait archevêque de Siponto par Jules III qui l'honora aussi de la pourpre. Il fut encore évêque d'Adria.

47. François-Denis de Robertis, du bourg du Saint-Sépulchre, de l'Ordre des Servites, succéda à Sébastien le 30 mai 1550, et siégea quatre ans, après lesquels il passa à Siponto.

48. François Aurèle de Théobaldeschia, de Férentino, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, allié de Jules III, nommé en 1554, mourut en 1584.

49. Sylvius Galassus, nommé en 1584, le 3 juin, mourut en 1591.

50. Horace Cicéronus, de Frinson, diocèse de Vérola, évêque de Sorano, transféré à cette église le 31 juillet 1591, mourut en 1603.

51. Fabrice Campius, de Naples, nommé le 7 avril 1603, mourut en 1605.

52. Domice, Marcellus, de Rome, succéda à Campius, nommé par Paul V, et mourut en 1612.

53. Ennius Philonardus, de Rome, siégea jusqu'en 1644.

54. Énée Spannachus, de Sienna, succéda le 23 mai de la même année, et mourut en 1658.

55. Octave Roncionus, de Rome, nommé le 8 juillet 1658, mourut en 1676.

56. Charles-Jean-Antonelli de Vélétri, dont il était vicaire général pour le cardinal François

Barberin qui le fit élire évêque de Férentino, le 11 janvier 1677, mourut au mois de juin 1694.

57. Valérien Chierichellus, d'Amélia, nommé le 21 juin 1694, siégeait en 1717.

FÉRENTINO, ville de Tuscie et du Vicariat romain, qui fut ruinée l'an 1074, et n'est plus qu'un village du patrimoine, dont l'évêché a été transféré à Viterbe. Nous lui connaissons les évêques suivans :

1. Maxime, souscrit au concile de Rome, sous le pape Félix III, en 487.

2. Boniface (saint), sous le pontificat de saint Grégoire qui en fait mention, l. 1, *Dialog.*, chap. 9.

3. Marcien, sous le même pape en 595, assista au concile de Rome 601. Il paraît que depuis ce temps le siège épiscopal fut transféré à Bomarzo, et que la ville, après avoir subsisté jusqu'en 1074, qu'elle fut détruite, il passa avec les habitans à Viterbe. (*Ital. sacr.*, tom. 10, pag. 93.)

FÉRENTUOLA, ville épiscopale d'Italie dans le royaume de Naples et la Capitanate, bâtie vers l'an 1015. Elle n'a rien de considérable que son évêché. Ce fut là que Frédéric II fut tué par Manfred, son fils naturel. On l'avait averti de se défier de Florence, mais il croyait que c'était de Florence en Toscane. On l'appelle en latin *Farentinum* et *Florentinum*. Elle était sous la métropole de Bénévent; mais son siège a été uni à Lucera, et

sa cathédrale est desservie par un archiprêtre. Elle a eu les évêques suivans :

1. Ignizzon , du pontificat de Jean XIII, en 969.

2. Landulphe, de Férenzuola, assista au concile de Bénévent en 1062.

3. Robert, en 1078.

4. Gison, en 1179.

5. Robert, au concile de Lattran, sous Alexandre III, en 1179. Ce Robert pourrait bien être le même que le précédent.

6. N...., en 1200.

7. Ranfrède, en 1211.

8. N.... sous le pontificat de Grégoire IX.

9. Roger, en 1347.

10. Matthieu, nommé par Clément VII, en 1345.

11. Fr. Mélius, nommé par Boniface IX, le 22 juin 1391. (*Voyez* LUCERA.)

FERGEON, ou FARGEAU.

Voyez FARGEAU.

FÉRIAL, *ferialis*, qui regarde la férie, qui est de férie. Terme de bréviaire et de chant. Un jour férial est un jour de simple férie. Les prières fériales sont les prières qu'on dit à genoux les jours de férie. L'office férial est l'office de la férie. (*Voyez* FÉRIE.)

FÉRIE. Ce mot vient du mot latin *feria* qui signifiait autrefois *fête*. Il y avait cependant de la différence chez les Romains, entre les jours de fêtes et de feries. Tous les jours de fêtes étaient jours de férie, mais tous les jours de férie n'étaient point jours de fêtes; parce que dans les jours

de fêtes on ajoutait toujours la célébration des sacrifices et des jeux à la cessation du travail, aulieu que dans les simples jours de férie, on se contentait de ne point travailler. Férie s'est dit aussi chez les Romains pour un jour de foire, parce qu'on tenait les foires les jours de férie. On appelle feries, chez les chrétiens, tous les jours qui suivent le dimanche qui est lui-même la première férie. Le lundi est la seconde férie; le mardi, la troisième, etc. L'origine de cette dénomination, selon Baronius, tom. 1, à l'an 58, et du Cange, est que toute la semaine de Pâques était fêtée autrefois par une ordonnance de l'empereur Constantin. Ainsi on appela les sept jours de cette semaine feries; et comme cette semaine était alors la première de l'année ecclésiastique, on s'accoutuma à appeler les jours des autres semaines deuxième, troisième et quatrième feries, etc. Il paraît cependant que l'usage de donner aux jours de la semaine le nom de feries remonte bien plus haut que Constantin, puisque l'on trouve dans Tertullien, en plusieurs endroits, le mercredi et le vendredi exprimés par les noms de quatrième et sixième férie.

Les feries majeures sont les trois derniers jours de la semaine sainte, les deux jours d'après Pâques et la Pentecôte qui ne sont plus fêtes chez nous et la seconde férie des Rogations qui a son office particulier.

FERIUS, dit *Helpericus*, auteur du huitième et neuvième siècle, fit une description en vers héroïques de ce qui se passa dans l'entrevue du pape Léon III et de Charlemagne, en 799. Quelques uns ont attribué cette pièce à Alcuin, et il est difficile de savoir si ce nom de Ferius *Helpericus* est véritable, ou supposé. (Vossius, *Hist. lat.*, lib. 2.)

FERME (saint), *sanctus Fermerius*, abbaye de Bénédictins non réformés, située dans un petit bourg du même nom près de Libourne et de la rivière de Drot, au diocèse de Bazas. Elle fut fondée avant l'an 1080 par Fremond de Bordeaux. La discipline monastique s'y étant relâchée, Raymond, évêque de Bazas, et Raymond de Gentiac donnèrent ce monastère avec tous ses biens à celui de Saint-Florent de Saumur et à son abbé, afin qu'ils corrigéassent les abus qui s'y étaient introduits. Néanmoins le monastère de Saint-Ferme a toujours eu, jusqu'en 1790 sans interruption, ses abbés particuliers qui portaient les mêmes ornemens que les évêques, et étaient seigneurs du lieu. (*Gallia christ.* tom. 1, col. 1218, nov. édit.)

FERME, FERMIER. On appelle ferme l'exploitation d'une terre, d'un fonds, en vertu d'un contrat de bail, ou d'arrentement. Le fermier est celui qui est chargé de cette exploitation. (Voyez BAIL.)

Les ecclésiastiques ne doivent, ni ne peuvent être fermiers.

Art. 17 de l'ordonnance d'Orléans; 4, 45, 48, 61 et 75 de l'ordonnance de Blois; art. 76 de l'ordonnance de Moulins; art. 16 de l'édit de 1571; art. 27 de l'édit de 1605. Par tous ces différens articles, on voit que les ecclésiastiques, non plus que les nobles, ne devaient point se mêler de ferme d'aucune sorte de biens.

FERMENT, levain, *fermentum*. On appelait *ferment* autrefois une partie de l'Eucharistie que le pape envoyait les dimanches par les titres de Rome, c'est-à-dire, dans les églises de la ville, dont les prêtres ne pouvaient pas s'assembler ce jour-là avec lui, à cause des saints mystères qu'ils devaient célébrer eux-mêmes avec le peuple qui leur était confié. Ils recevaient donc en ce cas, par des acolytes, le ferment consacré par le pape, en signe de communion, et le mêlaient dans leur sacrifice, comme on mêle le levain avec la pâte dont on veut faire le pain, d'où cette portion de l'Eucharistie était appelée levain, ou ferment. Il paraît, par le décret du pape Melchiade, et par celui du pape Sirice, que les évêques en usaient de même au regard des prêtres de la ville épiscopale, à qui ils envoyaient pareillement le ferment consacré en signe de communion, et par forme d'eulogies. (De Vert, *Cérém. de l'Eglise*, tom. 3, p. 330.) Jésus-Christ a employé le mot de *ferment* au figuré en parlant des Pharisiens. *Cavete à*

fermento Phariseorum; donnez-vous de garde du *ferment*, ou du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie, etc.

FERMENTAIRES, ou FERMENTACES, *fermentarii*, ou *fermentacei*. Les Latins ont quelquefois appelé les Grecs *fermentaires*, ou *fermentaces*, à cause qu'ils consacrent du pain fermenté, ou levé.

FERMIER PARTIAIRE, est un métayer qui prend des terres à labourer, à condition d'en rendre au propriétaire la moitié des fruits, ou telle autre partie dont le bailleur et le preneur sont convenus. Le fermier d'une terre, comme le locataire d'une maison, doit jouir en bon père de famille; il doit par conséquent cultiver les terres, suivant l'usage des lieux et leur situation, sans en changer la nature. Il ne peut ni faire un pré d'une terre labourable, ni faire une terre labourable d'un pré. Il ne peut non plus ensemer les terres dans les années où il est d'usage de les laisser reposer; et, s'il le fait, il est tenu des dommages et intérêts qui en résultent; si même le fermier dégradait notablement les terres, le propriétaire pourrait demander la résolution du bail.

Le fermier d'une terre auquel tous les revenus étaient abandonnés sans restriction moyennant une certaine redevance, ne pouvait jouir que des fruits utiles, et non des droits honorifiques personnels au seigneur: ainsi un tel fermier ne pouvait

pas nommer aux bénéfices, dont le patronage dépendait de la terre qui lui était affermée; il ne pouvait pas non plus nommer les officiers de la justice, ni recevoir les foi et hommage, sans un pouvoir spécial et circonstancié.

Lorsqu'un fermier abandonne la culture des héritages, il peut être poursuivi avant le terme, tant pour les fermages que le bail aurait procurés au propriétaire, que pour les dommages intérêts. Les meubles, chevaux, harnois et ustensiles d'un fermier, sont, ainsi que la récolte, tellement affectés au paiement des fermages, que le propriétaire a un privilège spécial sur ces effets pour ce qui lui est dû; et ce privilège produit son effet, lors même que les meubles, ustensiles et grains appartiennent à un autre fermier, auquel le premier preneur a cédé le bail de la ferme.

Lorsque le fermier est expulsé par une suite de l'éviction du bailleur, celui-ci est tenu des dommages intérêts du fermier; parce qu'il est obligé de le faire jouir et de faire cesser tout droit d'un autre sur la chose qu'il loue. Mais le bailleur ne serait tenu d'aucuns dommages intérêts si le fermier était expulsé, ou par le fait de la loi, ou par quelque autre cas fortuit, parce que personne n'en est garant.

Le fermier n'est pas reçu au bénéfice de cession pour les fermages qu'il doit au propriétaire. (Denisart, *Collect. de juris-*

prud., tom. 1, au mot *Fermier.*)

FERMIER JUDICIAIRE, est celui à qui un bail judiciaire a été adjugé par autorité de justice, d'une maison, ou terre saisie réellement. Il avait toujours les droits utiles, mais il n'avait pas les honorifiques qui étaient attachés à la personne du patron, ou du seigneur haut-justicier, à cause de sa terre. De là un fermier judiciaire ne pouvait chasser, ni faire chasser sur les terres mentionnées dans son bail, parce que le droit de chasse était un droit honorifique attaché à la personne des seigneurs.

A l'égard des rentes dont l'héritage peut être chargé, le fermier judiciaire n'en est point tenu, s'il ne s'y est soumis par les qualifications du bail. Ainsi jugé au parlement de Bordeaux, par arrêt du 7 mars 1680, rapporté par La Peyrere, lettre F. Le fermier judiciaire peut être expulsé par l'adjudicataire de l'héritage vendu par décret, en remboursant le fermier des impenses et frais par lui faits. Ainsi jugé par arrêt du 16 avril 1601, rapporté par Charondas, liv. 13, rép. 48. (*Voyez DE FERRIÈRE, Dictionn. de Droit et de Pratique, au mot Fermier judiciaire.*)

FERMO, petite ville du Picenum et du Vicariat romain, dans la Marche d'Ancône en Italie. Elle était située anciennement à l'embouchure de l'Asconte, ou au moins c'est de ses ruines qu'elle a été bâtie. Elle fut nommée *Firmanum* par les

Romains, parce que la colonie qu'ils y conduisirent soutint toujours avec fidélité leur parti, et qu'ils leur donnèrent même du secours contre Annibal. Elle est éloignée de trois milles de la mer Adriatique au milieu du Picenum, capitale de la province appelée *Marcha-Firmana*, pour la distinguer de la Marche d'Ancône. La religion chrétienne y était établie dès les premiers siècles, puisqu'on y trouve, sous Dèce, soixante-dix martyrs. On conjecture de là qu'il y avait aussi un siège épiscopal, quoiqu'on ignore les noms des évêques qui siégeaient alors. La cathédrale, qui est très-belle, est dédiée à la sainte Vierge, et desservie par quatre dignitaires, qui sont l'archidiacre, l'archiprêtre, le doyen et le primicier; douze chanoines entre lesquels est un théologal et un pénitencier. On choisit tous les ans du nombre de ces chanoines, un doyen pour la visite des Églises, tant du diocèse que de la ville. Outre la cathédrale, il y a encore à Fermo une célèbre collégiale dédiée à l'archange saint Michel, dont le chapitre est composé de six chanoines et de deux prébendés; neuf paroisses, onze monastères d'hommes, cinq de filles. Sixte v érigea ce siège en archevêché le 27 mai 1589, et lui donna pour suffragans les évêchés de Macerata, de Monte-Alto, de Ripa-Transone, de Sanseverino et de Tolentin. Le diocèse de Fermo est très-étendu, et a de circuit quatre-vingt-

treize milles. (*Ital. sacr.*, t. 2, pag. 679, nov. édit.)

Évêques de Fermo.

1. Saint Adrien.
2. Saint Alexandre, martyr, 11 janvier.
3. Saint Philippe martyr, 22 octobre.
4. Saint Cyriaque, 15 mai.
5. Victorin.
6. Teudice. Ces six évêques ne nous sont connus que par la tradition de l'Église de Fermo.
7. Juste, assista au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 500.
8. N... relégué dans l'île Palmaria en 539. Il s'opposa à Vigile qui avait envahi le souverain pontificat.
9. Fabius, siégeait en 572.
10. Passinus, succéda à Fabius. Saint Grégoire lui a adressé quatre lettres.
11. Lobien, ou Jovien, assista au concile de Rome, sous le pape Martin 1^{er}, en 650.
12. Valpert, sous le pape Adrien 1^{er}, en 780.
13. Lupus, au concile de Rome en 826.
14. Gîsus, au couronnement de Louis, fils de l'empereur Lothaire, sous le pape Serge II, en 844.
15. Théodose, vers l'an 880, sous le pape Jean VIII.
16. Uberr, en 1010.
17. Actius, en 1049.
18. Erimanne, en 1055.
19. Golfant, succéda à Erimanne.
20. Uldaric, assista au con-

- cile de Rome, sous Nicolas II.
21. Philippe, moine d'Avelane, vers le même temps.
 22. Grisforan, vers l'an 1079.
 23. Ugo Candide, en 1080.
 24. Olderic, en 1088.
 25. Actius II, siégea depuis 1094 jusqu'en 1115.
 26. Grimoald, succéda à Actius.
 27. Gualdengus, siégea vers le même temps.
 28. Libertus, en 1123.
 29. Bulligan, en 1148.
 30. Pierre, sous Alexandre III, assista au concile de Latran en 1179.
 31. Presbyter, archidiacre de Fermo, ordonné par le pape Luce III, en 1184.
 32. Adonulphie, sous Innocent III, en 1205.
 33. Ugo, succéda à Adonulphie. Il fit bâtir un monastère à saint Dominique et à ses disciples, en 1214.
 34. Pierre de Rome, nommé par Honoré III, en 1216.
 35. Raynald Monaldi, en 1223, au mois de juin, reçut l'investiture du pape.
 36. Philippe, en 1227.
 37. Gérard, en 1250.
 38. Pierre, transféré de Camerino par Urbain IV, en 1264, mourut en 1273.
 39. Philippe, prévôt de la cathédrale, nommé par Grégoire X, en 1273.
 40. Richard, posséda apparemment cette Église en commendé.
 41. Alberic, vicomte, originaire et évêque de Plaisance, trans-

féré en 1300. Il fut chargé par Benoît xi de faire exécuter une bulle favorable aux Dominicains et aux Frères Mineurs, contre la disposition d'une autre de Boniface viii.

42. François de Mogliano, nommé par Jean xxii, en 1318.

43. François-Jacques de Cingulo, élu en 1334, mourut en 1349.

44. Bonjean, de Plaisance en Pannonie, évêque de la Bossine, transféré en 1349. Il se qualifiait de prince de Fermo.

45. Alphonse de Tauro, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Bonjean en 1363, siégea sept ans, et fut transféré à Astorga en Espagne en 1370.

46. Nicolas, de Pérouse, transféré de Pesaro en 1370.

47. Antoine de Vetulis, de Viterbe, en 1375. Il fut déposé par Urbain vi, peut-être pour avoir pris le parti de son compétiteur Clément vii, mais on le rétablit, et il y siégeait encore en 1405.

48. Ange de Perleonus, succéda à Vetulus, quand il fut déposé en 1385, et mourut sous Boniface ix qui le rétablit.

49. Léonard de Physices, de Sulmone, évêque d'Ascoli, transféré par Innocent vii, en 1406, siégea jusqu'en 1412.

50. Jean Formani, de Fermo, évêque de Savone, puis d'Ascoli, transféré en 1412, assista au concile de Constance. Il siégea sept ans, et fut encore transféré à Fano par Martin viii.

51. Pierre de Melioratis, fils

de Louis, prince de Fermo, et neveu d'Innocent vii, nommé en 1418. Il était de l'Ordre Saint-Dominique.

52. Jacques de Melioratis, administra cette Église un an.

53. Dominique Capranica, fils de Nicolas, nommé par Martin v, 1426. Le même pape l'avait fait cardinal peu de temps avant qu'il mourût; mais Eugène iv qui lui succéda, ne voulut point le reconnaître en cette qualité. Le concile de Bâle lui en fit prendre les ornemens. Le pape s'en irrita, et le déposa même de son évêché. Capranica s'humilia et obtint par là du saint père ce qu'il souhaitait. Il chassa de Fermo François Sfortia, y fit son entrée le 5 janvier 1446, et rasa la citadelle de Cyrosale. Il fut chargé, de la part de différens papes, de douze légations dont il s'acquitta à leur satisfaction. C'était un prélat d'un grand génie, bon guerrier, généreux, libéral, aimant les belles-lettres et les savans. Les princes l'honoraient de leur estime, les papes de leur confiance. Il était aimé de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Il mourut le 14 août 1456, regretté de ses diocésains, pleuré des pauvres, et célébré de tous les habiles gens de son temps.

54. Enée Sylvius Piccolomini, cardinal, évêque de Sienne, administra cette Église jusqu'en 1458. Il fut depuis fait pape sous le nom de Pie ii.

55. Nicolas Capranica, fils

d'Antoine, et neveu du cardinal nommé par Pie II, le 23 août 1458, siégea quatorze ans.

56. Ange, cardinal Capranica, succéda à son neveu, tint un concile en 1473, et résigna en 1475, se contentant de l'évêché Rieti.

57. Jérôme Capranica, mourut en 1479.

58. Jean B. Capranica, de Rome, succéda à Jérôme, mais on ne remarqua en lui aucune de ces grandes vertus qui distinguèrent les autres du même nom. Il tomba, au contraire, dans un défaut essentiel à un homme d'Église qui doit avoir la pureté d'un ange, et perdit la vie en satisfaisant une passion brutale.

59. François, cardinal Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie III. Il nomma Augustin, son neveu, pour coadjuteur et son successeur; mais celui-ci étant mort le premier, il reprit l'administration de cette Église jusqu'en 1503, qu'il fut élevé sur le Saint-Siège.

60. Louis, se trouve, dans les archives de Fermo, avoir siégé en 1500.

61. François, cardinal Romeini, Espagnol, archevêque de Sorrento, eut l'administration de cette Église depuis 1503 jusqu'en 1516 qu'il mourut.

62. Jean Salviali, cardinal de Florence, l'administra aussi depuis le 8 février 1516 jusqu'en 1521, qu'il la résigna au suivant.

63. Nicolas Gaddi, de Flo-

rence, clerc de la chambre apostolique, ne prit possession que sous Adrien VI qui exempta l'église de Fermo de la juridiction des légats du Picenum. Clément VII le fit cardinal. Il fut donné en otage à l'empereur Charles V pour la sûreté du traité que le pape avait fait avec lui. François I^{er} le nomma à l'évêché de Sarlat. L'empereur lui donna l'archevêché de Cosenza. Il conspira contre Côme de Médicis, pour la liberté des Florentins, et résigna avec regret l'année suivante en 1544. Enfin il mourut en 1552.

64. Laurent Lenti, de Florence, neveu de Gaddi, obtint ce siège le 5 décembre 1544. Il commanda l'armée du pape sous Paul IV. Pie IV l'envoya légat en France, où il mourut en 1571.

65. F. Félix Peretti, de Monte-Alto, depuis pape sous le nom de Sixte V, transféré de Sainte-Agathe par Pie V, le 17 décembre 1571. C'était le lieu de sa naissance qui érigea, comme nous l'avons dit, en métropole.

66. Dominique Pinelli, de Gênes, nommé le 14 août 1577, cardinal en 1586, mourut à Rome le 9 août 1611, étant évêque d'Ostie.

Archevêques de Fermo.

67. Sigismond Zannetins, de Boulogne, nommé le 12 décembre 1584. Il mourut le premier octobre 1595.

68. Octave Bandini, de Florence, nommé le 29 juillet 1595,

fait cardinal par Clément VIII , résigna au suivant en 1606.

69. Alexandre Strozza , neveu du précédent , le 10 avril 1606 , sous Paul V , fut très-estimé d'Henri IV , roi de France , qui lui écrivit une lettre de complimens sur sa promotion. Il mourut le 11 février 1621.

70. Pierre Dini , de Florence , autre neveu de Bandini , nommé par Grégoire XV le 9 avril 1521 , mourut le 14 août 1625.

71. Jean B. Rinuccini , de Florence , encore neveu de Bandini , sous Urbain VIII , en 1625 , au mois de septembre , siégea vingt-huit ans , et mourut en décembre 1653.

72. Charles , cardinal Gualtiéri d'Orviète , nommé le 5 d'octobre 1654 , abdiqua le 12 avril 1668.

73. Jeannotius Gualtiéri , d'Orviète , neveu du précédent , le 30 avril 1668 , mourut le 13 mai 1683.

74. Jean-François , cardinal-diacre , le 5 juin 1684 , mourut en septembre 1691.

75. Balthazard , cardinal-prêtre Oincio , de Rome , le 20 novembre 1697 , mourut en 1709.

76. Jérôme de Mathæis , Romain , archevêque de Nazareth , nonce à Venise , transféré le 21 de novembre 1712.

FERMOSINOS (Nicolas-Rodríguez de) , natif de la Mota de Toro , bourg de la Castille-la-Vieille en Espagne , fut chanoine de Valladolid , puis évêque d'Astorga , où il mourut le 22 janvier 1669. On a de lui des com-

mentaires sur les Décrétales. *De officiis et sacris Ecclesiæ. De legibus ecclesiasticis. De potestate capituli sede vacante , et sede plena.* Plusieurs ouvrages de Droit canon et civil , tous imprimés à Lyon.

FERNAND (Charles) , bénédictin de Saint-Vincent du Mans , mort l'an 1494 , a laissé deux livres de la Tranquillité de l'âme , deux de l'immaculée Conception de la Vierge , quatre de Conférences monastiques , le miroir de la discipline monastique , un discours sur l'observation de la règle de Saint-Benoît. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris par Badius en 1512 , 1515 et 1516.

FERNAND (Jean) , frère du précédent , composa des hymnes , des discours et des sermons. (Dupin, *Bibl.* , quinzième siècle , pag. 1.)

FERNANDEZ (Emmanuel) , jésuite portugais , né dans le diocèse de Conimbre , fut confesseur de dom Pierren , roi de Portugal , pendant vingt-six ans. Sur la fin de sa vie , il composa en 3 vol. in-fol. des instructions chrétiennes , qui parurent en 1688 , 1690 et 1699 , à Lisbonne , sous le titre , *Alma instruida na doctrina , evida christiana.* (*Biblioth. portug. manusc.*)

FERNANDEZ (Gaspard) , autre jésuite de Tolède , dans le seizième siècle. Le docteur Navarre parle très-avantageusement de lui. Saint François de Borgia le choisit pour être son confesseur. Il mourut en 1575 , et laissa quelques ouvrages qu'on

a publiés, *De statu et officio S. R. E. Cardinalium*, l. 3. *De immortalitate animæ*, etc.

FERNANDEZ (Jean), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Villilla dans le royaume d'Aragon, savait bien le grec et l'hébreu. Il enseigna l'Écriture-Sainte à Tortose, où il avait été reçu docteur en théologie, et y mourut en 1625. On a de lui un Commentaire sur l'Écclésiastique, imprimé à Rome en 1621, in-fol. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 440.)

FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, natif de Conimbre, fut docteur de l'Université d'Evora, et mourut dans sa patrie le 14 mars 1628. On a de lui des commentaires *in visiones veteris Testamenti*, qui ont été imprimés in-fol., en 1618 et 1622. Un autre commentaire sur Isaïe, qu'il était prêt à mettre sous presse lorsqu'il mourut. (*Bibl. portug. MS. cit.*, par Drouet dans sa nouvelle édition de Moréri, 1759.)

FERNANDEZ (Benoît), jésuite portugais, mort l'an 1630, le 7 décembre, a publié trois tomes de commentaires et d'observations sur la Genèse, à Lyon en 1621, 1627 et 1631. Il avait aussi composé un commentaire sur l'Évangile de saint Luc, qui n'a pas vu le jour. (Alegambe, *de Script. societ. Jesu.*)

FERNANDEZ (Antoine), autre jésuite portugais, né à Lisbonne vers l'an 1569, passa aux Indes en 1602, et peu après en

Éthiopie. Etant de retour à Goa, il y mourut le 12 novembre 1642. La même année parut en cette ville un traité de Fernandez, écrit en langue éthiopienne, où il réfutait un livre intitulé, *Trésor de la foi*, écrit en la même langue par un schismatique nommé Raz-Athanatée. (Drouet, *ibid.*)

FERNANDEZ (Alphonse), autre religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Placencia en 1572, fit profession le 14 septembre 1587. Comme il avait beaucoup de prudence, il gouverna plusieurs maisons de son Ordre, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire. En 1611 il publia une histoire ecclésiastique de son temps, et en 1613 l'histoire et les annales de la dévotion et des miracles du Rosaire, dont on a fait plusieurs éditions; en 1615, un traité des services que l'Ordre rend au royaume d'Espagne, avec l'institution de l'inquisition; et en 1627, les annales de la ville et de l'église de Placencia. Tous ces ouvrages sont écrits en espagnol; mais en 1618, il publia à Salamanque un ouvrage latin, intitulé, *Concertatio prædicatoria pro Ecclesia catholica contra Hæreticos, Gentiles, Judæos et Agarenos, per epitomen in annales distributa*. Il travailla aussi aux annales ecclésiastiques d'Espagne, et laissa d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. (Le P. Echard, *ib.*, p. 445.)

FERNES, ville épiscopale d'Irlande dans la Lagénie, en latin *Ferna* et *Fernæ*. Elle est du

comté de Wexford , sur la petite rivière de Banne qui se jette dans la Slave à une lieue au-dessous. Son évêché est suffragant de Dublin ; et depuis la dernière réformation , on l'a uni avec l'évêché de Lagh-Lyn. *Audif. géogr. anc. et modern.* , tom. 1. Il y a eu les évêques suivans :

1. Saint Edan , communément saint Moeg en 598 , siégea trente-quatre ans.

2. Saint Moling , succéda à saint Edan en 632.

3. Coman , mort en 675.

4. Medogaris , en 676.

5. Dirat , en 692.

6. Cillene , en 714. On ne trouve point ses successeurs , jusqu'à.....

7. Dernier O-Rudican , mort en 1048.

8. Flan-O-Corbay.

9. Foghdath O-Haurecan.

10. Nalan Mac Donegan.

11. Carbric O-Kerneq , mort en 1095.

12. Gelase O-Colman , mort en 1117.

13. Carthage O-Malgebry.

14. Meledé O-Cathan.

15. Roderic O-Trassy.

16. Joseph O-Hethe , mort en 1185 , après avoir siégé trente ans.

17. Alien O-Mulloy , mort en 1222 , ayant siégé près de trente-six ans.

18. Jean de Jean , Anglais , mort en 1243.

19. Galfrede de Saint-Jean , trésorier de Limeric , mort en 1258.

20. Hugues de Lamport , trésorier de Fernes , ordonné en

1258 , mourut en 1282.

21. Richard de Northampton , mort en 1304.

22. Simon de Erecham , mort la même année.

23. Robert Walrand , mort le 17 novembre 1311.

24. Adam de Northampton , ordonné en 1312 , mourut le 29 novembre 1346.

25. Hugues du Sault , prébendier de Saint-Patrice de Dublin , ordonné en 1347 , fut déposé par le pape , qui s'était réservé cette église du vivant d'Adam.

26. Galfrede Grosseld , nommé par Clément vi , ordonné à Avignon en 1347 , mourut l'année suivante. Il était de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

27. Jean Esmond , ordonné en 1349 , déposé par le pape.

28. Guillaume Charnelles , nommé par le pape , siégea douze ans.

29. Thomas Den , archidiacre de Fernes , siégea trente-sept ans , et mourut en 1400.

30. Patrice Barret , chanoine de Kelle en Ossorie , mourut en 1415.

31. Robert Withei , grand-chantre nommé par le pape , mourut en 1458.

32. Jean Pursell , mort en 1479.

33. Laurent Nevill , nommé par Sixte iv , mourut en 1479.

34. Edmond Comerford , doyen de Kilkene , ordonné en 1505 , mourut en 1509.

35. Nicolas Comyn , fut transféré à Waterford en 1519.

36. Jean Pursell , ordonné à Rome , mourut en 1539.

37. Alexandre d'Evreux , dernier abbé de Donbroth , siégea vingt-sept ans.

38. Jean d'Evreux , doyen de Fernes , mourut en 1578. Les autres furent nommés par Elisabeth.

FERON (Philippe Le) , docteur en théologie de la Faculté de Paris , maison et société de Sorbonne , reçut le bonnet le 27 février 1668. Il fut archidiaque de Saintes sous l'épiscopat de Bassompierre , et mourut le 21 avril 1692. On a de lui , 1^o l'Oraison funèbre de messire Louis de Bassompierre , évêque de Saintes , imprimée à Saintes en 1676. 2^o Un *Factum* pour le syndic et le clergé du même diocèse contre les prétendus réformés , au sujet du temple et des exercices publics de leur religion. 3^o Défense du livre intitulé , *Renversement de la morale de Jésus-Christ* par les erreurs des calvinistes , touchant la justification , etc. , contre la réponse de Merlat , ministre de Saintes , in-12 , à Paris , en 1678.

FERRAND , diacre de l'église de Carthage , surnommé Fulgence , ami et contemporain de saint Fulgence , évêque de Ruspe , était en réputation de science dès l'an 533. Il a composé quelques ouvrages , savoir , un Recueil abrégé de 232 canons des conciles ; une lettre à Sévère , scholastique , c'est-à-dire , avocat et homme de lettres de Constantinople ; une à Anatolius ,

diacre de l'Eglise romaine , contre l'hérésie d'Eutichez ; deux à saint Fulgence ; une au comte Reginon , dans laquelle il donne sept règles pour former un capitaine chrétien ; une à Pélagie et à Anatolius , tous deux diacres de l'Eglise romaine ; une à Eugippius sur la Trinité ; la vie de saint Fulgence ; mais il n'est pas certain qu'elle soit de lui ; elle paraît plutôt être d'un disciple de saint Fulgence qui l'avait accompagné dans ses voyages ; ce qu'on ne peut dire du diacre de Carthage. On lui avait aussi attribué mal à propos les trois premiers livres de Vigile de Tapse , et une lettre à saint Anselme. Ferrand fut un des premiers qui écrivit contre la condamnation des trois chapitres. Dans ses lettres au scholastique Sévère et à Anatolius , il défend cette proposition qui faisait alors tant de bruit en Orient : un , ou une personne de la Trinité , a souffert , en ajoutant qu'il a souffert dans la chair qu'il a prise. Les lettres de cet auteur sont écrites avec beaucoup de feu ; mais le style en est aisé , simple et concis. Le père Chifflet publia ses ouvrages à Dijon , in-4^o , en 1649. (Dupin , *Bibl. eccl.* , sixième siècle. Dom Ceillier , *Hist. des Aut. sacr. et eccl. tom. 16* , pag. 159 et suiv.)

FERRAND (Jean) , jésuite , né l'an 1586 , au Pui-en-Velay , entra dans la société en 1604 , et mourut le 30 octobre 1672. On a de lui , 1^o Disquisition , ou de la multitude suspecte des Reli-

ques en différens endroits, à Lyon, en 1647. 2° Saint Ferrand ressuscité, ou Vie d'Hector-Fulgence Ferrand, à Lyon, en 1650. Le père Ferrand s'efforce vainement dans cet ouvrage de transformer Fulgence Ferrand, diacre de Carthage, en un archevêque de Tolède en Espagne. Le père Chifflet ayant combattu cette prétention dans ses Animadversions sur saint Ferrand ressuscité, qu'il fit imprimer à Dijon l'an 1656, le père Ferrand, à son tour, donna un ouvrage contre Chifflet en 1667 et 1671, pour prouver que les anciennes armes des Français étaient des lys, et non des abeilles.

FERRAND (Louis), avocat au parlement de Paris, naquit à Toulon le 3 octobre 1645. Il étudia l'hébreu et les langues orientales à Lyon, et se rendit habile dans les antiquités sacrées et profanes. Il vint à Paris à l'âge de vingt-huit ans, et fit ensuite un voyage à Mayence, pour travailler à une traduction de texte hébreu de la Bible. Ce dessein n'ayant pas réussi, il revint en France, étudia le Droit, prit des degrés à Orléans, et fut reçu avocat au parlement de Paris. Il fut protégé par le président de Mesmes qui l'engagea à donner ses ouvrages au public, et mourut âgé d'environ cinquante-quatre ans, le 11 mars 1699. On a de lui, 1° *Conspectus sive synopsis libri hebraïci, qui inscribitur, Regum annale Franciæ, et Regum domûs Othomanicæ*. C'est une belle lettre latine à

l'abbé de Bourzeis, contenant un plan des annales des rois de France et des Ottomans, en 1670. 2° Des réflexions sur la religion chrétienne, contenant l'explication de la prophétie de Jacob et de Daniel sur la venue du Messie, imprimées à Paris en 1679, en 2 vol in-12, où l'on trouve quantité de questions curieuses de chronologie et d'histoire. 3° Une lettre où il se cache sous le titre de docteur de Sorbonne, pour répondre à un écrit anonyme, intitulé : *Observations critiques et curieuses sur les réflexions sur la religion chrétienne*. La lettre de Ferrand fut insérée dans le *Journal des Savans*, du 1^{er} sept. 1692. 4° Un commentaire latin in-4°, sur les Psalmes, imprimé en 1683. 5° Une traduction française des Psalmes, in-12, en 1683, avec la Vulgate à côté. 6° Deux traités de Controverses, imprimés en 1685, l'un de l'Eglise, et l'autre intitulé, *Réponse à l'apologie pour la réformation, pour les réformateurs et les réformés*. 7° Une lettre et un discours pour prouver que saint Augustin a été moine; la lettre est dans le *Journal des Savans*, du 30 août et du 6 septembre 1688. Le discours fut imprimé à Paris en 1689, in-12 sous le titre de *Monachatus sancti Augustini*. 8° Le premier tome d'une Somme de la Bible en latin, qui parut en 1690. Il y traite de l'origine, de l'antiquité et de la durée de la langue hébraïque, des versions de l'Ecriture-Sainte, des divi-

sions des livres sacrés , et de ce qui se traite ordinairement dans les prolégomènes. Cette Somme reparut en 1701 , sous le nouveau titre de *Dissertationes criticae de hebraea lingua*, etc., in-8°. 9° Un ouvrage français de la connaissance de Dieu, en 1706. Un Traité de mariage. Un sur la Trinité, Un sur la création du monde. Une table alphabétique par matières de ce qu'il y a de plus considérable dans les conciles généraux , provinciaux et diocésains , composé de 14 vol. in-fol. manuscrits. Ferrand savait les langues et l'antiquité. Il n'est ni sublime dans son style , ni fort dans ses raisonnemens ; mais il a beaucoup d'érudition. (Dupin , *Bibl. eccl. dix-septième siècle* , part. 4. Le père Nicéron , tom. 1 et 10.)

FERRAND, prêtre, bachelier en théologie, a donné les Progrès de l'âme chrétienne dans les pratiques de la vie intérieure, Paris, 1689, in-12. Cet ouvrage s'adresse aux personnes déjà avancées dans les pratiques des vertus chrétiennes. Ferrand leur y propose des exercices journaliers, et d'autres qui sont propres à chaque semaine. (*Journal des Savans* , 1689, pag. 246.)

FERRARA (Antoine , ou Antonin), doyen du collège de médecine à Messine, vers l'an 1674, a laissé, 1° *Sylva encomiorum, quibus sacrae litterae, sanctique Patres, alique ecclesiastici doctores beatam virginem laudibus extulerunt.* 2° *Brevis et pius dialogismus, erutus*

ex quingentis nonaginta septem elementis, epistolam B. Virginis ad urbem Messanae componentibus. On n'ignore pas que cette épître de la sainte Vierge à la ville de Messine est une pièce supposée. 3° Plusieurs poésies en italien. (Mongitore, *Biblioth. sic.*)

FERRARE, ville assez bonne de Flaminie, et du Vicariat italique, capitale du duché de ce nom, en latin *Ferraria*. C'était anciennement *Ferrariola* et *Forum alieni*. Cette ville n'est pas fort ancienne ; et , selon Ughelle et Léandre, elle fut bâtie par les habitans de Ferrara la Transpedana , que Théodose-le-Jeune obligea de passer le Pô. L'exarque Smaragde y mit la dernière main sous l'empereur Maurice , en y joignant plusieurs bourgs et villages qui ne firent plus qu'un même corps dans la même enceinte en 595. Le pape Vitalien y transféra ensuite le siège de Vicorenza, ville qui en était proche. Les Lombards s'en emparèrent, comme du reste de l'Italie, d'où elle passa à Charlemagne, ensuite aux Othons; elle se gouverna elle-même pendant quelque temps; les Vénitiens s'en rendirent après les maîtres, et elle éprouva jusqu'en 1240 le joug de plusieurs petits tyrans qui s'y succédaient les uns aux autres. Actius VIII, marquis d'Est, en prit le gouvernement, et ses descendans après lui, la tenant pour fief de l'État ecclésiastique, auquel elle devait retourner au

défaut de mâles de cette famille. Enfin, en 1596, que cette maison fut éteinte par la mort d'Alfonse II, sans enfans, Clément VIII en prit possession, et la fit fortifier de bonnes murailles et d'une forte citadelle, pour la mettre à l'abri de toute insulte. On y compte plus de cent églises, dont la plus belle est sans contredit la cathédrale, dédiée aux saints Georges et Maurelle, bâtie en 1135. Elle est desservie par sept dignitaires qui sont l'archiprêtre, le prévôt, l'archidiacre, le primicier, le custode, le trésorier et le doyen; quatorze chanoines, huit mansionnaires, cinquante chapelains, qui font un corps différent de celui des chanoines, appelé le collège de la cathédrale. Il y a encore une prébende pour un théologal, et une autre pour un pénitencier. Ce fut à Ferrare que fut assemblé le fameux concile appelé de Florence, parce qu'il fut continué dans cette dernière ville, et où se trouva, avec le pape Eugène IV, l'empereur de Constantinople. On y célébra quinze sessions; mais la peste qui survint le fit transférer à Florence. L'Église de Ferrare est regardée comme suffragante de Ravenne. Quelques auteurs veulent qu'elle ne dépende que du Saint-Siège. Son diocèse est grand et étendu. Frédéric II y établit une académie, au mépris de celle de Bologne qu'il n'aimait pas. Ferrare a produit de très-grands hommes qui ont excellé dans les

belles-lettres tant sacrées que profanes. Voici ses évêques, à commencer par ceux de Vicovenza.

Évêques de Ferrare.

1. Oldrade de Vicovenza, ordonné par saint Sylvestre en 330.
2. Jules de Vicovenza, ordonné par le même, en 331.
3. Saint Léon, dont le corps fut transféré de Vicovenza en 1081, par Gratien, évêque de Ferrare.
4. Constantin, siégeait du temps de saint Ambroise.
5. Agathon, en 390.
6. Virginius, en 431.
7. Marcellin, ordonné par saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, en 451, la veille de Noël.
8. Jean, en 462.
9. Marcel, 494.
10. Victor, ordonné le 20 décembre. 560.
11. Martin, en 608.
12. Léon II, 611.
13. Maurelle, martyr et patron de Ferrare, siégeait en 634. On en fait la fête le 7 mai. Les Lombards, après sa mort, réunirent Vicovenza, et son siège fut transféré à Ferrariole.
14. Jean, assista au concile de Rome, en 649.
15. Marin, de Rome, ordonné par le pape Vitalien en 657.
16. André, en 678.
17. Justin, 680.
18. Jean, 772.
19. André, assista au concile de Mantoue en 824.

20. Constantin , au concile de Latran sous Nicolas 1^{er}, en 861.

21. Viator , siégeait en 866.

22. Constantin , succéda à Viator , et siégeait en 892.

23. Martin , sous Jean xii, en 962.

24. Léon , sous Benoît vii, en 973.

25. Ambroise.

26. Ingon , en 1014.

27. Rotland , assista au concile de Pavie en 1048.

28. Gratien de Gabrielus , de Gubio , en 1070.

29. Samuel , en 1083.

30. Widon , d'Arezzo , siégeait en 1090.

31. Landulphe , en 1099.

32. Griphus , cardinal , nommé par Innocent ii , en 1141.

33. Deodatus , siégeait en 1154 , sous Adrien iv qui confirma les privilèges des évêques de Ferrare en 1157.

34. Aimé , ou Amand , de Crémone , sous Alexandre iii , en 1169.

35. Presbyter , en 1161.

36. Thibauld , en 1163.

37. Crassanderius , en 1184 , sous Luce iii.

38. Étienne , 1187.

39. Uguccio , en 1192.

40. Thibauld ii , en 1192.

41. Ugo , en 1196.

42. Rotland , élu sous Innocent iii , en 1212 , siégea longtemps.

43. Gravendinus , élu en 1236.

44. Philippe Fontana , de Ferrare , succéda en 1243 , et fut transféré à Florence en 1250.

45. Jean Quirini , Vénitien , succéda à Fontana en 1252. Il avait été archevêque de Crète.

46. Ange Maltraversi , Vénitien , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , en 1255.

47. Uguccio iii , la même année.

48. Jean , l'année suivante.

49. Benoît Albert de Pardonis évêque de Plaisance , transféré en 1261 , mourut en 1274.

50. Guillaume , en 1274 , sous Grégoire x.

51. Frédéric , des comtes de Saint-Martin , évêque d'Iporcigio , transféré en 1290 , mourut le 16 mai 1303.

52. Othoboni de Carreto , des marquis de Finare , archidiacre de Tongres dans l'Eglise de Liège , nommé par Boniface viii , abdiqua avant d'être ordonné.

53. François Vido de Pileo , des marquis de Monte-Bello , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , succéda à Othoboni , nommé par Benoît xi en 1304 , siégea vingt-sept ans , et mourut en 1349.

54. Vidon Abaisius , de Regio dont il était évêque , après quoi il passa à Rimini , d'où il fut transféré à Ferrare , succéda à Monte-Bello , mourut la même année.

55. Philippe de Antella , de Florence dont il était prévôt , nommé par Clément vi en 1349 , siégea sept ans.

56. Bernard-François de Clermont , moine de Cîteaux , évêque de Côme , transféré par Innocent vi en 1356 , vivait encore en 1373.

57. Pierre de Stagno, moine de Saint-Benoît, archevêque de Bourges, fait cardinal par Urbain v, et par Grégoire xi, évêque d'Ostie et légat d'Italie, nommé en 1373, mourut à Rome en 1377.

58. Aldobrandini d'Est, évêque de Modène, transféré en 1377, mourut le 30 octobre 1381.

59. Vidon Baysius, de Regio, chanoine de Ferrare, élu en 1381, mourut en 1386.

60. Thomas de Marzapiscibus, de Boulogne, moine bénédictin, abbé de Nonantule, nommé en 1386, mourut en 1392.

61. Nicolas-Robert, de Ferrare, en fut fait évêque le 4 février 1392. Boniface xi le transféra à Boltamia en 1401.

62. Pierre Boiardi, évêque de Modène, transféré en 1401, abdiqua en 1431.

63. Jean de Toffigni, nommé par Eugène iv, le 29 octobre 1431, siégea quinze ans, assista au concile de Ferrare, et mourut le 24 juillet 1446. Il était de l'Ordre des Jésuites, et est honoré comme un Saint.

64. François de Lignamine, de Padoue, trésorier d'Eugène iv, nommé en 1446. Pie ii le transféra à Feltri.

65. Laurent Roverella, de Ferrare, nommé par Pie ii, le 9 avril 1460, mourut en 1476.

66. Barthélemy de la Rovère, de Savone, neveu de Sixte iv, succéda à Laurent, fut fait patriarche de Jérusalem sous

Alexandre vi, et mourut en 1495.

67. Jean Borgia, neveu Espagnol d'Alexandre vi, cardinal-prêtre, archevêque de Mont-Réal, patriarche de Constantinople, fut aussi évêque de Ferrare. Il mourut à Rome en 1503.

68. Hippolyte d'Est, succéda à Borgia, et mourut en 1520. Il était cardinal.

69. Jean Salviati, cardinal de Florence, nommé par Léon x en 1520.

70. Hippolyte ii, cardinal d'Est, nommé en 1550, cessa son administration en 1553, mourut à Rome en 1572.

71. Aloys d'Est, administrateur de Ferrare, et archevêque d'Auch en 1553, fut fait cardinal-diacre en 1561, légat en France par Grégoire xiii, résigna l'évêché de Ferrare à son suffragant en 1563, et mourut à Rome en 1586.

72. Alphonse Rossetti, de Ferrare, évêque de Comachio, transféré en 1663. Il arriva sous son pontificat le 17 novembre 1570, un terrible tremblement de terre qui renversa presque toute la ville. Il siégea quinze ans.

73. Paul Leoni, de Padoue, nommé le 16 décembre 1579, siégea 11 ans.

74. Jean Fontana, de Ville-Fontaine, de Modène, archiprêtre de Milan, nommé par Sixte v, évêque de Tripoli, succéda à Leoni dont il était suffragant en 1590. Il était évêque lorsque Clément viii prit posses-

sion du Ferrarois après la mort d'Alphonse II. Il mourut en 1611.

75. Jean - Baptiste cardinal Leni, de Rome, évêque de Malte, parent de Paul V, nommé le 3 août 1611, mourut à Rome en 1627 le 15 novembre.

76. Laurent Magalotti, de la famille des Caponi, fait cardinal en 1624, fut nommé évêque de Ferrare le 5 mars 1628, et mourut le 18 septembre 1637.

77. François-Marie Macchiavelli, de Florence, chanoine du Vatican, etc., nommé à la place de son oncle le 11 octobre 1638, fait patriarche de Constantinople, et cardinal en 1641, mourut le 21 novembre 1653.

78. Charles Pie de Savoie, de Ferrare, fait cardinal en 1654, nommé évêque de Ferrare par Alexandre VII, le 22 de août 1655, résigna entre les mains du pape en 1663.

79. Joseph - Étienne Dongi, de Gênes, fait cardinal par Urbain V, évêque d'Imola, fut transféré à Ferrare en 1663, et mourut le 26 novembre 1668.

80. Charles cardinal Cerri, succéda à Dongi en 1669, et mourut en 1690.

81. Dominique, cardinal Taurusi, après cinq ans de vacance fut fait évêque de Ferrare en 1695, et mourut le 27 décembre 1696.

82. Fabrice Paulucci, de Forli, neveu du cardinal de ce nom, évêque de Macerata, de Tolentin, de Ferino, nonce à Cologne, en Pologne, nommé à Ferrare

le 22 juillet 1697, abdiqua en 1701.

83. Thaddée Aloys, cardinal de Vérone, nommé le 8 avril 1701 par Clément XI, mourut le 11 janvier 1717.

84. Thomas Ruffo, cardinal, nommé par le même pape. Ces deux évêques ont rebâti la cathédrale tout à neuf. (*Ital. sacr.* t. 2, c. 513, et t. 10, c. 264.)

L'an 1438, le pape Eugène IV transféra le concile de Bâle à Ferrare. Le cardinal Nicolas Albergati en fit l'ouverture. Jean VII Paléologue, empereur d'Orient, et le patriarche de Constantinople s'y trouvèrent. On y tint seize sessions, après lesquelles on le transféra à Florence, à cause de la peste qui était à Ferrare.

Le père Mansi, dans l'Appendice du tome troisième, col. 1413 et 1414, place deux synodes tenus en cette ville par Landulfe, qui en était alors évêque. Dans le premier, tenu en 1106, il fut décidé que les laïcs se désisteraient de la possession des églises, et de la perception des dîmes et autres oblations. Il y fut déterminé, en outre, que l'évêque, ou quelque archi-prêtre se trouvant aux obsèques d'un défunt, ce serait à eux à célébrer, à l'exclusion des moines, la messe solennelle, quel qu'eût été jusqu'alors l'usage contraire. On excepte cependant de cette loi les églises de Saint-Barthélemi, de Saint-Sylvestre, et de Saint-Romain, où la régularité s'était conservée. Dans le second, tenu en 1110, on re-

nouvelle le second décret du précédent synode ; de sorte qu'aux obsèques auxquels se trouvait, soit l'évêque, soit quelque chanoine de la cathédrale, ou même quelque autre prêtre séculier, l'office leur était réservé, à l'exclusion des moines, excepté dans les églises citées ci-dessus.

FERRARI, ou FERRARIUS (Bernardin), docteur du collège Ambrosien à Milan, naquit en cette ville l'an 1577. Il voyagea en Italie et en Espagne, d'où il rassembla un grand nombre de livres qui servirent de fondement à la bibliothèque ambrosienne. Il est auteur de plusieurs ouvrages savans et curieux. Les principaux sont, 1^o un traité plein d'érudition sur la manière ancienne de prêcher : *De ritu sacrarum concionum*. Cet ouvrage, qui fut d'abord imprimé en 1602, et qui a été réimprimé à Paris en 1664, à Lyon en 1665, et à Utrecht en 1692, est divisé en trois livres. Dans le premier, il traite du sermon même que les anciens appelaient *traité*, *dispute*, *dicascalie*, ou *doctrine*, *homélie*; dans le second, il parle du prédicateur et des auditeurs. Il y remarque que les anciens prédicateurs chrétiens étaient tantôt debout, tantôt assis, et reprend ceux de son temps qui traitaient des questions subtiles, et citaient beaucoup de passages latins, grecs, hébreux, arabes, syriaques, etc. Il y observe aussi que le peuple entendait le sermon debout dans plusieurs Égli-

ses, et qu'il ne lui était pas permis de sortir avant qu'il fût fini. Le troisième livre est du lieu et du temps des prédications. Les dimanches, les fêtes, les jours de carême ont toujours été les jours solennels de la prédication, et les Églises les lieux où l'on prêchait pour l'ordinaire; mais on prêchait aussi dans les places publiques et dans les campagnes, lorsque la nécessité le demandait. Ferrarius a aussi composé un traité de l'ancien usage des épîtres ecclésiastiques, imprimé à Milan en 1613, et divisé en trois livres. Un autre traité des applaudissemens et des acclamations des anciens, divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627. Il y remarque, dans le cinquième livre, que la coutume des acclamations passa du théâtre dans les écoles et les assemblées chrétiennes où les auditeurs interrompaient souvent le prédicateur, tantôt en prévenant hautement ce qu'il allait dire, tantôt en répétant ce qu'il avait dit, quelquefois en criant : « Cela est digne du sacerdoce ; » voilà un treizième apôtre ; ce « qu'on dit est orthodoxe ; » d'autrefois en s'agitant, en sautant, en battant des mains et des pieds, en faisant des signes avec des plumes et des mouchoirs. Le même auteur a encore traité des funérailles des chrétiens, et tous ses ouvrages sont clairs, méthodiques, pleins d'érudition et de recherches curieuses. (Dupin, *Bibl. eccl.*, dix-septième siècle, part. 1.)

FERRARI (Philippe), général de l'Ordre des Servites, natif d'Ovillo, petit village près d'Alexandrie de la Paille dans le Milanais, apprit les langues, la théologie, les belles-lettres et les mathématiques, qu'il enseigna pendant quarante-huit ans avec réputation dans l'Université de Pavie. Il fut fort considéré des papes Clément viii, Paul v et Urbain viii. Il gouverna son Ordre deux fois en qualité de général, et deux fois comme vicaire-général, et mourut sur la fin du mois d'août 1626. On a de lui, *Typographia in Martyrologium romanum. Epitome geographicum*, lib. 4. *Catalogus SS. Italie*, etc. Mais son chef-d'œuvre est son *Lexicon geographicum*, dans lequel il fit entrer ses autres ouvrages, et qui ne fut publié qu'en 1627, par Jacques Côme, libraire de Milan. Depuis, Michel-Antoine Baudrand, de Paris, l'a corrigé et augmenté et 1670.

FERRARI (Sigismond), de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Vigevano dans le Milanais en 1589, et y reçut l'habit religieux dans sa jeunesse. Après avoir fait ses études à Salamanque sous le célèbre Pierre de Lédesma, on lui donna en 1627 la conduite de celles de Styrie où il établit la discipline régulière. En 1630, il fut chargé de la conduite des études à Vienne en Autriche, où il fut fait aussi premier professeur et procureur de la nation d'Autriche. En 1636 on le fit commissaire et

procureur général de la mission de Hongrie. Son zèle à s'acquitter des pénibles fonctions de cette charge ayant pris sur sa santé, ses supérieurs l'appelèrent à Rome où il mourut dans le couvent de Sainte-Sabine, âgé de cinquante-sept ans, en 1646. On a de lui, 1° l'Histoire de son Ordre en Hongrie, partagée en huit livres latins, et publiée à Vienne en Autriche, in-4°, 1637. 2° *Correctorium poematis super summam S. Thomæ*. 3° Un opuscule contre les luthériens, et un autre contre les calvinistes, *ibid.* (Le père Echard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 550.)

FERRARI (Jean-Baptiste), de Sienne, jésuite, a donné au public un dictionnaire syriac fort utile, qui a été imprimé à Rome en 1622, sous le titre de *Nomenclator Syriacus*.

FERRARI (Octavio), de la noble famille des Ferrari de Milan, naquit l'an 1609. Il enseigna la rhétorique dans le collège Ambrosien, pendant vingt-un ans; et, en 1634, il fut appelé par la république de Venise pour enseigner l'éloquence, la politique et la langue grecque dans l'Université de Padoue. Sa réputation lui attira des pensions considérables de Louis xiv, roi de France, de Christine, reine de Suède, et de la ville de Milan. Il mourut le 7 mars 1684, dans sa soixante-quinzième année, et laissa divers ouvrages très-estimés, savoir, 1° Sur les Vêtemens des Anciens, sous ce titre, *de re*

vestiaria, en trois livres, à Padoue, in-8°, 1642, et en sept livres en 1654, in-4°, et encore en 1685, in-4°. 2° *Prohusiones* 35. 3° *Epistolæ*. 4° *Formulæ*, etc., in-4°, avec un panegyrique de Louis XIV. 5° *Electorum libri duo*, in-4°, 1679, à Padoue. 6° *Origines linguæ italicæ*, in-fol., en 1676. 7° Une dissertation curieuse touchant les lampes sépulcrales, imprimée en 1685, dans sa nouvelle édition de *re Vestiaria*, et dans le douzième titre des antiques romaines de Grævius. 8° *Analecta de re Vestiaria*, en 1670, in-4°, à Padoue, avec la dissertation sur les lampes sépulcrales. 9° *Dissertatio de pantomimis et mimis*, à Wolfenbutel, 1714, in-4°, par les soins de J. Alb. Fabricius, et imprimée aussi dans le second tome des *Antiq. Rom.* de Salengre. 10° *Dissertationes duæ de balmis et de gladiatoribus*, à Helmstadt, 1720, in-8°. 11° *Octavii Ferrarii Apollon tuam fidem: sive litteratorum fatum. Accessit ejusdem epistola de obitu Domini Molini Senatoris Veneti*, à Venise 1636, in-16. (*Moréri*, édit. de 1759.)

FERRARI (Thomas-Marie), de l'Ordre de Saint-Dominique, maître du sacré Palais, cardinal-prêtre du titre de S. Clément, né l'an 1647 à Manduria, petite ville du royaume de Naples dans la Pouille, reçut l'habit religieux dans le couvent du Rosaire au lieu de sa naissance. Ses progrès dans les sciences et la vertu, furent rapides; et pen-

dant qu'il étudiait à Naples dans le couvent appelé du Saint-Esprit où il s'était proposé S. Thomas pour modèle, il ne soutint aucun acte scholastique qui ne fût pour tous ses frères un sujet d'admirer la beauté de son génie, et plus encore sa rare modestie. Sans négliger le ministère de la parole, il fut professeur de philosophie et de théologie, et maître des étudiants dans le collège de Saint-Thomas de Naples, où on l'appelait communément *l'Arche de la science*. Il montra surtout ce trésor d'érudition dans le Chapitre général de son Ordre, tenu à Rome au mois de juin 1677, où, après avoir soutenu des thèses publiques, dédiées au cardinal Altieri, toute l'assemblée qui avait cru entendre parler S. Thomas lui-même, demanda au père général Antoine de Monroi, qu'il lui déferât sur-le-champ l'honneur du doctorat. Le pape Innocent XI le choisit pour maître du sacré Palais, et pour son prédicateur en 1668, et Innocent XI le mit au nombre des cardinaux le 12 décembre 1699, malgré ses larmes et sa résistance qui ne put être vaincue que par un commandement exprès du souverain pontife. Cette éminente dignité ne servit qu'à faire éclater davantage toutes les vertus du nouveau cardinal; sa modestie, sa pénitence, son désintéressement; son amour pour les pauvres; son assiduité à l'étude et à l'oraison, sa fidélité à tous les engagements d'un religieux,

compatibles avec sa dignité. Il fut presque de toutes les congrégations de cardinaux ; mais il se distingua particulièrement dans celles du Saint-Office, du concile de Trente, des évêques et des réguliers, de l'indice et des indulgences. Il était dans une si haute réputation de doctrine, que, selon l'expression d'un auteur, dans les questions difficiles, sa décision tenait lieu de celle d'une académie entière. Il mourut le 20 août 1716, et fut inhumé dans notre église de Sainte-Sabine. Il a laissé divers ouvrages théologiques que l'on conserve en manuscrit dans différentes bibliothèques d'Italie. (Le père Touron, *Hom. illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 6, pag. 492 et suiv.)

FERRARIUS, ou DE FERRIÈRES (Albert), de Plaisance, fleurit vers l'an 1560, et laissa un traité des heures canoniales ; un autre de la célébration des messes, et un troisième sur le premier chapitre du troisième livre des Décrétales, qui se trouve dans le Recueil des traités de Droit de Venise, de 1584. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1174.)

FERRÉ (Michel), de Chartres, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, fut reçu docteur en théologie de la Faculté de Paris en 1566. Il avait été auparavant confesseur de Marie, reine de France et d'Écosse ; et l'avait suivie en Écosse en 1561. Il fut ensuite prédicateur de la cour sous les règnes de Charles ix et

de Henri iii. Ce dernier prince l'envoya pour d'importantes affaires à Naples en 1589, et le roi Henri iv le retint aussi à son service, même avant d'être réconcilié avec l'Église romaine. Ferré refusa l'abbaye de Livri, Ordre des Chanoines-Réguliers de Paris, que ce monarque lui offrait, et mourut le 29 janvier 1603, âgé de soixante-treize ans, à Chartres où il avait été trois fois prieur, et où l'on garde un traité latin qu'il avait composé sur les sept péchés mortels. (Le père Echard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 351.)

FERRE (Vincent), autre religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Valence en Espagne, prit l'habit dans le couvent de Salamanque, et se distingua parmi les théologiens de son temps. Après avoir enseigné à Burgos, il fut fait premier professeur à Rome où il demeura dix-huit ans. Il fut ensuite prieur à Salamanque, et préfet des études. Il mourut vers l'an 1682, dans le temps qu'il faisait imprimer ses ouvrages, qui sont des commentaires sur la Somme de S. Thomas ; il y en a trois tomes in-fol., sur la première partie, imprimés à Salamanque en 1675, 1676 et 1678 ; trois autres sur la première seconde, qui furent publiés en 1679, 1681 et 1690, et deux autres sur la seconde seconde, imprimés à Rome en 1669, lorsque l'auteur y demeurait. L'auteur traite sa matière avec autant d'ordre que de clarté, et ne laisse rien à désirer sur

les questions qu'il se propose, et qu'il résout d'une manière qui satisfait pleinement l'esprit. (Le père Echard, *ibid.*, pag. 696 et 697.)

FERRÉOL, ou FORGET, ou FORGEAU, martyr de Vienne, dans les Gaules, était Tribun de cette ville, vers la fin du troisième siècle, lorsqu'il fut dénoncé pour sa religion au gouverneur Crispin. Ce magistrat l'ayant trouvé invincible à ses promesses et à ses menaces, le fit cruellement fouetter et jeter dans le cachot des scélérats. Le Saint y était enchaîné de façon qu'il ne pouvait se tenir debout. Il fut deux jours en cet état, mais au troisième, dès le matin, lorsque les gardes dormaient encore, il s'aperçut que les chaînes lui étaient tombées d'elles-mêmes; et croyant devoir user de la liberté que Dieu lui rendait lui-même, il sortit de la prison qu'il trouva ouverte. Il sortit de la ville même par la porte de Lyon, et passa le Rhône à la nage. Les soldats l'ayant repris lui coupèrent la tête sur le bord du Rhône, le 18 septembre, comme l'on croit, vers l'an 287, ou 304. Ses actes donnés par Surius et par dom Thierry sont anciens, quoique non originaux. Ceux qui ont été donnés par du Sausay après Adon, ne valent rien. (Tillemont, *Mém. ecclés.*, t. 5. Baillet, tom. 3, 18 septembre.)

FERRÉOL (saint), évêque de Limoges dans le sixième siècle du temps du roi Chilpéric, gouverna son troupeau avec toute

la vigilance d'un bon pasteur; mais l'histoire nous apprend peu de choses de ses actions particulières. L'an 579, il sauva de la fureur du peuple le référendaire de Chilpéric, nommé Marc qui était chargé de lever les impôts exorbitans de ce prince. Six ans après il se trouva au second concile de Mâcon, et rétablit l'église de Saint-Martin de Brive-la-Gaillarde, que les troupes de Gondebaud avaient brûlée. On croit qu'il mourut vers l'an 593. Le Martyrologe romain ne parle pas de saint Ferréol, et celui de France marque sa fête au 18 septembre. (Saint Grégoire de Tours, *Hist.*, liv. 5 et 7. Baillet, tom. 3, 18 septembre.)

FERRÉOL (saint), évêque d'Uzès, vint au monde l'an 521 dans la Gaule narbonnaise. Il fut envoyé à Uzès avec Firmin, son oncle paternel, dans la maison de Rurice, son grand-oncle parternel, évêque de la ville, âgé de soixante-dix ans. Firmin succéda à Rurice, et Ferréol à Firmin, l'an 553. Le désir qu'il avait de convertir les Juifs du territoire d'Uzès, le portait à les inviter civilement chez lui, et à manger avec eux. Cette pieuse condescendance fut un sujet de disgrâce pour lui. On l'accusa auprès du roi Childebert d'avoir avec les Juifs des intelligences pernicieuses à l'état. Il fut mandé à la cour, relégué à Paris, et renvoyé à son Église avec honneur, après trois ans d'exil. Il indiqua aussitôt son synode diocésain, baptisa plusieurs Juifs,

chassa les autres , et s'appliqua de toutes ses forces à faire fleurir la piété dans son diocèse. Il bâtit un monastère à Uzès sous l'invocation de saint Ferréol, martyr, et composa une règle pour les religieux, fort approchante des constitutions de saint Césaire, évêque d'Arles. Elle est divisée en trente-neuf chapitres, et se trouve dans le Code, ou recueil des règles monastiques de l'édition de Holstenius, 1663, pag. 69, et dans les Annales du père Le Cointe, tom. 1, pag. 833. Saint Ferréol mourut après vingt-huit ans d'épiscopat, le 4 janvier 581. Il y en a qui le font martyr. Mais le plus ancien des auteurs de sa vie ne le qualifie que de confesseur, à cause de son exil, et saint Grégoire de Tours parle de son décès comme d'une mort paisible. Il ajoute que Ferréol était un homme de grande sainteté, plein de sagesse et d'entendement, et qu'il avait composé quelques livres d'épîtres à la manière de celles de Sidoine Apollinaire. Il faut, ce semble, le distinguer du prêtre Ferréol, dont on trouve quelques sentences dans un livre intitulé: *De officio Rectoris ecclesiæ*, imprimé à Cologne en 1531. (Saint Grégoire de Tours, *Hist.*, liv. 6, ch. 7. Baillet, tom. 3, 18 septembre. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tom. 16, p. 559 et suiv.)

FERRÉOL, ou FARGEAU.
Voyez FARGEAU.

FERRERAS (dom Jean de),

doyen de l'Académie royale d'Espagne, naquit au commencement du mois de juin 1652, à Labanéza, diocèse d'Astorga. Dom Antonio de Ferreras, son père, et *dona Antonia Garcia* de la Cruz, sa mère, personnages également nobles et vertueux, l'ayant laissé presque sans bien, un oncle paternel le fit étudier d'abord au collège des Jésuites de Montfort de Lémos, d'où il passa au couvent des Dominicains, nommé *Trianos*, proche de Sahagun, et ensuite à celui de Valladolid. Il quitta cette dernière ville pour aller à Salamanque; et ayant obtenu au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera de la Reina, au diocèse de Tolède, il commença à faire briller son talent pour la chaire, ce qui lui mérita les faveurs et la confiance du cardinal d'Aragon, archevêque de Tolède. Il passa à la cure d'Alvarès en 1681, et en 1685 à celle de Feligresia de Camarina. Le cardinal Portocarrero, informé de son rare mérite, le fit venir à Madrid, lui donna la cure de Saint-Pierre, et le prit pour son confesseur. Le nonce du pape le fit examinateur théologien de son tribunal; la congrégation de l'inquisition le chargea des fonctions de qualificateur et de réviseur, et il était déjà examinateur synodal de l'archevêque. Il refusa constamment les évêchés de Monopoli et de Zamora; mais il ne put refuser de même la charge de garde de la bibliothèque du roi, non plus que l'hon-

neur que lui déféra la nouvelle académie d'Espagne qui le choisit dès l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Cet illustre savant mourut à Madrid le 8 juin 1735. Son éloge, composé par dom Blaise-Antoine Nassaire et Ferreriz, fut lu dans l'assemblée de l'Académie, du 4 août 1735, et imprimé à Madrid à l'imprimerie de l'Académie royale. Ses ouvrages sont : 1° *Disputationes scholasticæ de fide theologicâ*, Compluti, 1692, 1 vol., in-4°. 2° *Disputationes theologicæ de Deo, ultimo hominis finis*, Matriti, 1735, 1 vol., in-4°. 3° *Disputationes de Deo uno et trino, primoque rerum omnium creatore*, Matriti 1735, 2 vol. in-4°. 4° *Parænesis ad Galliarum Parochos* : c'est un discours adressé aux curés de France, touchant l'obéissance légitime due au Saint-Siège. L'auteur avait publié deux discours espagnols sur le même sujet, adressés aux curés du royaume d'Espagne. 5° Une traduction espagnole des homélies du pape Clément XI, avec le texte latin à côté, à Madrid, 1 vol. in-4°. 6° Histoire générale d'Espagne, en espagnol, 16 vol. in-4°, imprimée depuis l'an 1700 jusqu'en 1726. Cette histoire, la meilleure d'Espagne, a été traduite en français par d'Hermilly, dont la traduction, enrichie de notes historiques et critiques, de vignettes et de cartes géographiques, a paru à Paris, en dix volumes in-4°, en

1751. 7° *Dissertatio de prædicatione Evangelii in Hispaniâ per sanctum apostolum Jacobum Zebedæum*, à Madrid, 1705. 8° *Dissertatio apologetica de prædicatione sancti Jacobi in Hispaniâ*, Joanni V, Portugaliæ Regi, nuncupata, à Madrid, 1705. Cette seconde dissertation est contre quelques Portugais qui n'étaient pas du sentiment de l'auteur qui avait défendu la tradition de son pays. 9° *Disser-tacion del monucato de san Milan*, à Madrid, 1724. 10° *Don Juan de Ferreras vindicado*, à Madrid, 1729, c'est une défense de son histoire d'Espagne. 11° *De ritu triumphandi*. 12° Ferreras a aussi composé quelques autres ouvrages en espagnol, soit en vers, soit en prose, tant imprimés que manuscrits. Il a aussi travaillé à la composition du Dictionnaire espagnol, entrepris par la nouvelle académie d'Espagne, et dont l'impression a été achevée en 1739, en six volumes in-fol. Ferreras possédait bien la poésie, l'éloquence, la philosophie, la théologie et l'histoire. Il joignit à une grande pénétration d'esprit, une application infatigable au travail; et, ce qui est beaucoup plus estimable encore, il était plein de religion et exempt d'ambition. On trouve la liste exacte de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, dans le premier et le sixième tomes du Dictionnaire espagnol dont on vient de parler.

FERRET, ou FERRETTI

(Emile), en latin, *Æmilius Ferretus* ou *Ferrettus*, célèbre jurisconsulte du quinzième siècle, naquit à Castel-Franco, ville de Toscane, le 14 novembre 1489. On lui donna au baptême le nom de Dominique, qu'il changea depuis en celui d'Emile. Il étudia le Droit civil et canon à Pise et à Sienne, fit deux voyages à Rome, dans le second desquels il fut élevé au doctorat à l'âge de dix-neuf ans. Le pape Léon x le prit pour son secrétaire, et il exerça cette charge pendant quelques années. Il se retira ensuite à Castel-Franco, et de là à Triddino dans le Montferrat, puis en France, où il enseigna le Droit à Valence. François 1^{er} le fit conseiller au parlement de Paris, et le députa vers les Vénitiens et les Florentins. S'étant défait de sa charge de conseiller, il se retira à Lyon, de là à Florence, enfin à Avignon, où il enseigna le Droit, et mourut le 15 juillet 1552. Ferretti était très-versé dans les langues grecque et latine, dans la jurisprudence, la poésie et la musique. Ses ouvrages sur le Droit, imprimés à Lyon en 1553, sont : *De Signis et ratione*, où il donne l'interprétation de beaucoup de lois. *Bartoli everriculum*, écrit dans lequel il montre les fautes où ce fameux jurisconsulte est tombé. *Notæ in institutiones. Opinionum volumen. Responsa, epistolæ.*

FERRET (Philippe), prêtre, sous-chantre de l'église de La Rochelle. Nous avons de lui, 1^o la

Réfutation de la dissertation sur la légitimité des intérêts d'argent qui ont cours dans le commerce ; 2^o un ouvrage intitulé : Tableau de l'écriture-Sainte, et de la véritable Église, avec celui des maximes évangéliques, et un appendix de l'éloquence sacrée, dédié à son altesse sérénissime madame la comtesse de Toulouse, 2 vol. in-12, à La Rochelle, chez Pierre Mesnier, 1757.

FERRI (Paul), ministre de la religion prétendue réformée, à Metz, où il naquit le 24 février 1591, d'une famille de robe, étudia à Montauban. Il fut reçu ministre à Metz en 1610, et mourut le 27 décembre 1669. Il a laissé en manuscrits un très-grand nombre de sermons, et des recueils sur l'histoire de Metz, en trois ou quatre volumes in-fol. Dom Calmet parle de ces recueils manuscrits au tome premier de son Histoire de Lorraine, et dit qu'il y a beaucoup de recherches curieuses. Ferri a aussi fait imprimer quelques ouvrages de controverse, tant en latin qu'en français, et un catéchisme général de la religion prétendue réformée, qui parut en 1654, dont Bossuet, qui était alors chanoine et archidiacre de Metz, fit une réfutation qui est le premier ouvrage de cet illustre auteur. Il a été imprimé en 1655, et réimprimé en 1729. Dom Calmet parle de Ferri dans sa *Biblioth. lorr.*, et donne un catalogue de tous ses écrits.

FERRIER (saint Vincent), de l'Ordre de Saint-Dominique. *Voyez* VINCENT FERRIER.

FERRIER (Boniface), frère de saint Vincent Ferrier, et général des Chartreux, entra parmi eux âgé de quarante-un ans, et mourut le 27 avril 1417, ou 1419; il traduisit la Bible en espagnol, et composa quelques ouvrages; un traité de l'approbation de son Ordre; un discours pour rendre raison de ce qu'il y avait peu de Chartreux canonisés, et de ce qu'ils faisaient peu de miracles, et quelques lettres. Ces ouvrages n'ont point encore été imprimés. (Trithème, de *Script. eccl.* Dupin, *Bibl. eccl.*, quinzième siècle, part. 1.)

FERRIER (Jean), jésuite, natif de Rhodéz, professa la philosophie et la théologie à Toulouse. Il assista l'an 1662 à une conférence qui se tint à Paris, pour ramener les défenseurs de Jansénius, et fut choisi, l'an 1670, pour être confesseur de Louis XIV. Il mourut dans la maison professe de Paris, le 29 octobre 1674, et laissa quelques traités de théologie, et quelques autres contre le jansénisme. On lui a attribué un livre de l'immortalité de l'âme, et un autre de la beauté de Jésus-Christ, qui sont du père Février, jésuite de la province de Guienne. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, dix-septième siècle, tom. 2, Sotwel, *Biblioth. script. Societ. Jésus. Mémoires de Trévoux*, novembre 1704.)

FERRIÈRE (Jacques), juris-

consulte du seizième siècle, né à Toulouse, a laissé des additions sur Guypape, et *vari tractatus Juris*, qui furent publiées en 1651, in-fol., après la mort de l'auteur, par les soins de son fils Anne Ferrière.

FERRIÈRE (Claude), savant jurisconsulte, né à Paris en 1639, fut reçu docteur agrégé en la Faculté de Droit en 1690, et en fit les fonctions jusqu'en 1694, qu'il obtint à Reims les places de professeur en Droit civil et en Droit français. Il enseigna avec beaucoup de réputation dans cette ville, jusqu'à sa mort arrivée le 11 mai 1715, à l'âge de soixante-dix-sept ans, laissant entre autres enfans un fils, doyen des professeurs en Droit en l'Université, qui, de même que son père, a donné plusieurs ouvrages au public. Ceux de Claude de Ferrière sont, 1° *Institutiones Justiniani singulari methodo illustratae et cum jure gallico collatae*. 2° Un commentaire sur la coutume de Paris. 3° Un Traité des fiefs suivant les coutumes de France, et l'usage des provinces de Droit écrit. 4° La Jurisprudence du Digeste conférée avec les ordonnances royales, les coutumes de France, et les décisions des cours souveraines, où toutes sortes de matières de Droit romain et de Droit coutumier sont traitées, suivant l'usage des provinces de Droit écrit et de la France. 5° La Jurisprudence du code. 6° La Jurisprudence des Novelles; 7° Introduction à la pratique, contenant l'explication des

principaux termes de pratique et de coutume, avec les juridictions de France, par ordre alphabétique. 8° *Ad titulum digestorum de regulis Juris et verborum significatione commentarius, secundum alphabeticum materiarum ordinem digestus, cum notis.* 9° *Praxis forensis.* 10° Corps et compilation de tous les commentateurs qui ont travaillé sur la coutume de Paris. 11° Le nouveau Praticien français. 12° Traité des droits de patronage, de présentation aux bénéfices. 13° La Science parfaite des notaires. 14° Les instituts du Droit romain. 15° Les iustitutes de Justinien, avec des observations, pour l'intelligence de ce qui est obscur. 16° Les œuvres de Bacquet, avec des remarques considérables. 17° Nouvelle institution coutumière. 18° Dictionnaire de Droit et de Pratique, contenant l'explication des termes de Droit, d'ordonnances, de coutume et de pratique, avec les juridictions de France, 2 vol. in-4°, à Paris, au Palais, chez Joseph Saugrain, 1749. C'est le même ouvrage que l'Introduction à la pratique, mais beaucoup augmentée et mise en forme de Dictionnaire, qui contient un précis de tous les principes de chaque matière avec les décisions importantes, appuyées d'autorités et de raisons solides. Cet ouvrage qui est excellent, nous a beaucoup servi pour la composition de ce Dictionnaire ecclésiastique, comme on le voit par les extraits que

nous en faisons fort souvent.

FERRIÈRE (Claude-Joseph de), fils du précédent doyen de la Faculté de Droit de Paris, suivit la même carrière que son père dont il ne fit presque que perfectionner, ou augmenter les ouvrages. Nous avons de lui, entre autres ouvrages: 1° *Nova et methodica institutionum Juris canonici tractatio, seu paratitla in quinque libros decretalium Gregorii IX*, à Paris, chez Antoine Warin, 1701, in-24. Ces paratitles, ou sommaires sur les Décrétales, renferment, avec beaucoup d'ordre et de netteté, les règles les plus communes du Droit canonique. 2° *Nova et methodica Juris civilis tractatio, seu nova et methodica paratitla in quinquaginta libros digestorum*, ibid., 1703, in-8°. premier, vol. et 1706, second vol., aussi in-8°. 3° Histoire du Droit romain, à Paris, chez Louis-Antoine Warin, et Louis-Antoine Thomelin, 1718, in-12. 4° Nouvelle traduction des institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du Droit français au Droit romain, et la conférence de l'un avec l'autre, ibid., in-12, 6 vol. 5° Dictionnaire de Droit et de Pratique, contenant l'explication des termes de Droit, d'Ordonnances, de Coutumes et de Pratique, avec les juridictions de France, à Paris, au Palais, chez Joseph Saugrain, 1749, troisième édition, revue, corrigée et augmentée, in-4°, 2 vol. Ce dictionnaire doit être regar-

dé comme la clef du Droit et de la Pratique. Il renferme non-seulement les définitions de tous les termes de Droit, d'Ordonnances, de Coutumes et de Pratique, mais aussi des recherches curieuses sur l'étymologie de ces termes, sur l'origine des différens droits et usages qui ont lieu parmi nous, avec l'explication des principes qui ont rapport à chaque terme, et leur application, tant en pays coutumier, qu'en pays de droit écrit. Les décisions importantes, et celles qui sont susceptibles de quelque difficulté, y sont appuyées d'autorités et de raisons solides, sans être néanmoins chargées de dissertations prolixes. A l'égard des questions que leur trop grande étendue ne permet pas de traiter à fond, on indique les auteurs qui les discutent pleinement. De Ferrière donna en 1740 une seconde édition de cet ouvrage, dans laquelle il avait déjà fait plusieurs additions et corrections. Il avait préparé de nouvelles additions pour une troisième édition; mais étant mort avant d'y avoir mis la dernière main, son manuscrit fut remis entre les mains de l'éditeur qui donna cette troisième édition en 1749, et qui a fait aussi plusieurs additions et corrections relatives à la dernière jurisprudence, à la compétence des tribunaux, et à l'ordre de la procédure. De Ferrière cite quelquefois dans son Dictionnaire de Droit et de Pratique, un dictionnaire canonique qu'il a aussi composé,

et dont nous n'avons pas d'autre connaissance.

Depuis la mort de Claude-Joseph de Ferrière, la Science parfaite des Notaires fut portée à 2 vol. in-4°, à Paris 1761, avec les additions de J. B. de Visme. M. Massé, notaire à Paris, a donné le Nouveau parfait Notaire, ou la Science des Notaires de notre auteur, mise en harmonie avec les dispositions du code civil de 1805, 2 vol in-4°, et en 1813, une nouvelle édition, 3 vol. même format.

FERRIÈRE, ou SAINT LÉONARD DE FERRIÈRE, *Ferrariæ Sancti Leonardi*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom près de Thouars, au pays de Loudunois dans le Poitou. On ne sait point dans quel temps et par qui elle a été fondée. Le premier abbé qu'on en connaît se nommait Guillaume, et vivait en 1184. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 1296.)

FERRIÈRES, *Ferrariæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans une petite ville du même nom en Gâtinais, sur la rivière de Clairry, à deux lieues de Montargis, diocèse de Sens. Elle fut fondée par Clovis 1^{er}, roi de France, et portait anciennement le nom de Bethléem, parce qu'il y avait dans ce monastère une chapelle nommée Bethléem, dédiée à la sainte Vierge. Cette abbaye a eu des abbés très-illustres comme Alcuin, saint Aldric, ou Audri, évêque de Sens, et Loup dont

les œuvres ont été publiées par Baluze sous ce titre : *Beati Servati Lupi, Præb. et Abbatis Ferrariensis, ordinis sancti Benedicti, opera*. L'abbaye de Ferrière était à la présentation du duc d'Orléans, comme étant située dans son apanage. (La Martinière, *Diction. gréogr.*)

FERRINI, religieux servite de Florence, a fait une addition de près de deux cents écrivains florentins, au catalogue du Pocciantio, qui contient les écrivains de cette même ville. C'est un recueil fort accompli qui va jusqu'en 1589.

FERRINI (Vincent), dominicain, né à Castelnovo de Garfagnana, sur le Serchio en Toscane, se fit religieux dans la ville du Prat. Il fut vicaire-général du Saint-Office à Parme en 1583, et l'année suivante, provincial de Hongrie, de Styrie et de Carinthie. C'était un habile et zélé prédicateur. Il vivait encore et demeurait à Venise en 1596. On a de lui ; 1° *Alphabetto assemblare*, et un autre ouvrage intitulé, *Lima universale de virtù*, etc. Ce dernier fut imprimé par les soins de l'auteur, en 1594, à Venise. Les prédicateurs trouvent dans ces deux ouvrages de bons matériaux par ordre alphabétique. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, pag. 313.)

FERRO (Michel-Maurique), Espagnol du dix-septième siècle, a publié un ouvrage des préséances et préférences ecclésiastiques, à Lyon 1637, et un autre de Résolutions et de Questions mora-

les et vicariales, *ibid.*, 1640. (Dupin, *Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, p. 2052.)

FERRON (Arnoul du), conseiller au parlement de Bordeaux, fut employé dans les grandes affaires, et servit utilement sa patrie par ses négociations et ses ouvrages. Il mourut en 1563, âgé de quarante-huit ans, et laissa, 1° Un commentaire latin sur les coutumes de Bordeaux, imprimé à Lyon en 1340, in-4°. 2° La continuation de l'Histoire de Paul Emile jusqu'à la mort de Henri II, imprimée en 1550, par Vascosan, sous ce titre, *Arnodi Ferroni burdigalensis, Regis consiliarii, de rebus gestis Gallorum*, liv. 9 *ad historiam Pauli Æmilii additi, perducta historia usque ad adventum Henrici II, Francorum Regis*. C'est un morceau d'histoire fait habilement, et fort utile pour les règnes qu'il contient. Cet auteur avait une profonde érudition, dit Scevole de Sainte-Marthe, et ses ouvrages lui ont mérité le surnom d'*Atticus* que lui donne Scaliger. (De Thou, *Hist.*, liv. 35. Sainte-Marthe, *in Elog. doct. Gall.*, l. 2. Le Mire, *de Script. sæc.* 16.)

FERRUCE, martyr à Mayence sur le Rhin dans le quatrième, ou cinquième siècle, porta d'abord l'épée au service des empereurs. Las de servir des hommes mortels, il voulut se retirer pour ne plus penser qu'à son salut ; mais l'officier qui commandait dans Mayence, offensé de cette résolution, l'envoya chargé de

chaînes dans le château de Cassel, où on lui fit souffrir tant de mauvais traitemens qu'il en mourut au bout de sept mois. Son corps fut enterré dans le château où il est mort, et transporté depuis dans l'abbaye de Bleidens-tat, qui fut depuis un chapitre de Chanoines. Dieu attesta sa sainteté par des miracles, et l'on fait sa fête le 28 d'octobre. (*Surius*. Nicolas Serarius, *Hist. de la ville de Mayence*. Baillet, tom. 3, 28 octobre.)

FERRUCE, ou FERGEON, ou FARGEAU. Voyez FARGEAU.

FERRY, ou FRÉDÉRIC, évêque d'Utrecht et martyr, était de l'une des plus nobles familles de la Frise. Ses parens, qui étaient chrétiens, eurent un soin particulier de cultiver les semences de vertu que Dieu avait répandues dans son âme, et qui lui firent porter les plus beaux fruits dès sa plus tendre enfance. On ne remarquait rien de puéril dans ses mœurs. Doux, modéré, sage, sérieux, les amusemens de la jeunesse n'avaient point d'attraits pour lui ; il ne se plaisait qu'à la compagnie des personnes vertueuses, et ne goûtait que les discours de piété. Sa mère le présenta au saint homme Ricfrid, évêque d'Utrecht, qui le fit entrer dans la communauté de ses clercs, et le chargea bientôt de l'instruction des catéchumènes. Il l'éleva ensuite par degrés jusqu'au sacerdoce, et le peuple fut si charmé de sa vertu et de la haute capacité qu'il montra dans les importan-

tes fonctions qui lui furent confiées, qu'après la mort de Ricfrid, arrivée vers l'an 820, il le choisit unanimement pour son évêque ; mais il fallut l'autorité de l'empereur Louis-le-Débonnaire pour vaincre sa modestie. Il travailla aussitôt à réformer son diocèse, envoya d'excellens ministres vers les côtes du Nord pour achever d'en déraciner l'idolâtrie, et alla lui-même dans la Walacrie, l'une des plus grandes îles du pays de Zélande. Il y corrigea beaucoup de vices par sa prudence, sa douceur, son zèle, sa patience, et, en particulier, l'abus des mariages incestueux qui y étaient fort communs. Il visita ensuite les autres contrées de son diocèse avec des fatigues incroyables, et rétablit partout la pureté de la foi avec celle des mœurs. Il composa un symbole de foi et fit beaucoup de réglemens salutaires, tant pour les peuples, que pour les prêtres. De retour à Utrecht, il continua de veiller sur son troupeau avec une sollicitude vraiment pastorale, et de soutenir la discipline qu'il avait établie contre les mariages incestueux avec une vigueur qui lui coûta la vie..... Deux assassins, envoyés par les mécontents de Walacrie, coupables de ces habitudes incestueuses, le poignardèrent par un sacrilège attentat dans son église et dans la chapelle de saint Jean-Baptiste où il avait coutume de se retirer après la messe. Ceci arriva, comme on croit, le 18 juillet

de l'an 838. C'est le jour auquel le Martyrologe romain marque sa fête. Sa vie, écrite par un inconnu du douzième ou treizième siècle, assez recevable, se trouve dans Surius, qui en a changé le style selon sa coutume. (Baillet, t. 2, 18 juillet.)

FERTÉ-SUR-GROSNE (la), *Firmitas ad Gronam*, abbaye de l'ordre de Cîteaux, située dans un bourg du même nom sur la rivière de Grosne, au diocèse de Châlons-sur-Saône. C'était la première de celles qu'on appelait les quatre filles de Cîteaux. Elle fut fondée l'an 1113, par les soins d'Étienne, abbé de Cîteaux, et des libéralités des comtes Savaric et Guillaume, qui donnèrent à l'abbé et aux religieux leur forêt de Brague pour l'établissement de ce monastère. Les hérétiques ravagèrent cette abbaye en 1562, et en 1567 ils en ruinèrent les bâtimens, profanèrent les lieux saints, et massacrèrent les religieux. Elle fut rebâtie depuis, surtout du temps de Claude Petit qui en fut élu abbé en 1677, et qui y fit des réparations si considérables, qu'elle ne le cédait à aucune maison de l'Ordre en grandeur et en magnificence. Le bâtiment était à la moderne et beau. L'église en est très-belle et très-bien décorée, et la bibliothèque était bien fournie. L'abbé de la Ferté était régulier et électif, et il avait quinze abbayes de sa filiation immédiate. *Gallia christ.* tom. 3, col. 1019 et seq.

FERUS (Jean), de l'Ordre des Frères-Mineurs, l'un des plus habiles prédicateurs de son temps, était de Mayence en Allemagne, où il mourut le 8 septembre 1554. On a de lui des opuscles, des sermons, et des commentaires sur le Pentateuque, sur Josué, sur le livre des Juges, sur le livre de Job, sur les psaumes 31 et 66, sur les trois derniers chapitres d'Esdras, sur l'Ecclésiaste, sur le livre d'Esther, sur les lamentations de Jérémie, sur Jonas, sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, sur les Actes des apôtres, sur l'Épître de saint Paul aux Romains, sur la première épître de saint Jean. On a encore du même auteur, *Examen ordinandorum*. Ces ouvrages ont été imprimés à Mayence, à Louvain, à Anvers, à Lyon, et ailleurs. La meilleure édition du commentaire sur l'évangile de saint Jean est celle de Mayence, *in-fol.*, en 1559. Ferus explique le chapitre 6 de l'Évangile de saint Jean, de la manducation spirituelle de l'Eucharistie, et semble favoriser les Luthériens en beaucoup d'autres endroits. D'où vient que ses commentaires sur saint Matthieu et sur saint Jean furent mis à l'index à Rome, et censurés par la Faculté de théologie de Paris. Dominique Soto, dominicain, écrivit aussi contre lui; mais Michel Médina, cordelier, entreprit la défense de son confrère; et Sixte de Sienne, quoique dominicain, le défendit aussi dans sa Biblio-

thèque sainte. Ferus avait donné lieu aux accusations formées contre lui, parce que dans ses commentaires il avait également copié les livres des catholiques et des protestans, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans son épître dédicatoire à Sébastien, archevêque de Mayence, qui est dans l'édition faite en cette ville, in-fol., en 1559. Il se peut faire aussi que ses ouvrages aient été altérés par les luthériens, comme Sixte de Sienne le conjecture de son commentaire sur saint Matthieu, qui ne fut imprimé qu'après sa mort. Quoi qu'il en soit, Ferus était très-habile dans la connaissance des livres sacrés, et ses commentaires sont d'un grand usage à ceux qui veulent joindre la doctrine à la morale dans l'étude de l'Écriture. (Dupin, *biblioth.*, seizième siècle, part. 5. Richard Simon, *Critiq. Biblioth.* de Dupin, tom. 2. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tome 2, page 160.)

FERVEUR, *fervor*. C'est un sentiment vif et affectueux, avec lequel on se porte aux œuvres saintes et pieuses. *Intentio affectus, excludens acediam et teporem.*

FESSERTA, ville épiscopale d'Afrique dans la province de Numidie. Elle est marquée dans la notice, *num.* 12.

FESTA (Pierre-Martyr), dominicain, né à Orzinuovi dans le Milanais, fut professeur à Bologne, inquisiteur de la même ville en 1600, prieur dans plu-

sieurs couvens de son Ordre, et provincial de l'une et l'autre Lombardie. Il mourut à Crémone en 1618. On a de lui : 1° *Instructio brevis et accurata de modo procedendi in causis Sancti-Officii, in vicariorum opidanorum commodum.* 2° *Summarium ordinationum capitulorum generalium pro provincia Lombardiæ, et capitulorum provincialium ejusdem à tempore Concilii Tridentini ad annum 1603 celebratorum.* 3° *Summarium constitutionum, declarationum et ordinationum pro regimine sacri ord. Prædic. adjectis particulis privilegiorum et constitutionum sedis apostolicæ, necnon decretorum Concilii Tridentini ac sacr. congregat. DD. Cardinalium. Item summarium constitutionum et ordinationum emanatarum pro bonis moribus Monialium ac personarum tertii habitus sub cura ejusdem ordinis existentium.* 4° *Conciones quadragesimæ de feriis et sanctis.* 5° *Commentaria in partes primam et tertiam summæ sancti Thomæ*, manuscrit. (Le père Échard, *Script. ord. Prædicat.* tom. 2, pag. 382.)

FESTE, martyr et diacre de saint Janvier, évêque de Bénévent. Voyez S. JANVIER.

FESTON, *encarpus, corolla foliata*. Ornement composé de fleurs, de fruits et de feuilles entremêlés ensemble, qu'on mettait aux portes des temples, et dans tous les endroits où l'on voulait donner des marques de réjouissance publique. Les chré-

tiens en mirent aux portes des églises et sur les tombeaux des Saints. (Tillemont, *Mém. eccl.*, tom. 14, pag. 71.)

FESTUS (*Porcius Festus*), succéda à Félix dans le gouver-

nement de la Judée, l'an de Jésus-Christ 60. Les Juifs ayant gagné le gouverneur au sujet de saint Paul, cet apôtre éluda sa mauvaise volonté en appelant à César. (*Act. 25.*)

FÊTE.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du pouvoir de l'Eglise dans l'institution des Fêtes.*
- § II. *Des raisons de cette institution.*
- § III. *Des principales Fêtes de l'Eglise.*

§ I^{er}.

Du pouvoir de l'Eglise dans l'institution des Fêtes.

Une fête est une solennité établie dans l'Eglise en l'honneur de Dieu ou d'un Saint, pendant laquelle on est obligé de s'abstenir des œuvres serviles et de vaquer au service divin. Or l'Eglise a le pouvoir d'établir de ces sortes de solennités ; car elle n'a pas un moindre pouvoir sur ce point que la synagogue, qui institua plusieurs fêtes après la publication de la loi, telles que la fête des sorts ou purim (*Esther*, 9, 19) ; celle de la mort d'Holoferne (*Judith*, 16, 31) ; celle de la dédicace du temple par les Machabées, que Jésus-Christ observa lui-même (1, *Machab.* 4, 59. *Joan.* 10, 22). D'ailleurs il est constant que l'Eglise a établi des fêtes en l'honneur des Apôtres et des Martyrs dès les premiers temps, et qu'elle le même pouvoir aujourd'hui qu'elle avait autrefois.

OBJECTION I.

Les fêtes chômées sont contraires au commandement de Dieu, qui dit dans le neuvième verset du vingtième chapitre de l'Exode : *Vous travaillerez six jours, et vous vous reposerez le septième.*

RÉPONSE.

Ces paroles ne veulent dire autre chose, sinon que dans le cours ordinaire de la semaine il est permis de travailler six jours, mais sans préjudice des fêtes qui arrivent extraordinairement, puisqu'il paraît par les douzième et vingt-troisième chapitres du même livre de l'Exode, qu'il arrivait quelquefois dans la semaine des jours de fêtes, pendant lesquels il était défendu de travailler comme au jour du sabbat. Cette réponse est confirmée sans réplique par le chapitre vingt-trois du Lévitique. Car, dans ce chapitre, après que Moïse a rapporté ces paroles :

Vous travaillerez six jours, et vous vous reposerez le septième, il fait un catalogue des fêtes auxquelles il était aussi défendu de travailler. Ces fêtes étaient celles de Pâques, de la Pentecôte, des Trompettes, de l'Expiation, des Tabernacles et de l'Assemblée. D'ailleurs, quand il aurait été défendu chez les Juifs de faire aucune fête hors le sabbat, c'était un précepte cérémonial qui ne subsiste plus.

OBJECTION II.

Saint Paul dans son épître aux Galates, ch. 4, 10, reprend ceux qui observent les jours, les mois, les temps et les années.

RÉPONSE.

Saint Paul reprend les Galates de ce qu'ils observaient les temps à la manière des Juifs, comme si ces observances judaïques eussent été nécessaires, ou au moins utiles. *Quomodo convertimini iterum ad infirma et egena elementa, quibus denuò servire vultis?* ibid. 9.

§ II.

Des raisons de l'institution des Fêtes.

Les raisons pour lesquelles Dieu avait établi plusieurs fêtes chez les Juifs étaient, 1^o pour perpétuer la mémoire des merveilles qu'il avait faites en faveur de son peuple; par exemple, le sabbat rappelait la création du monde; la Pâque, la sortie d'Égypte; la Pentecôte, la loi donnée à Sinaï, etc.; 2^o pour attacher le peuple à sa religion

par la vue des cérémonies, et par la majesté du service divin; 3^o pour lui procurer du repos; 4^o pour l'instruire dans les assemblées de religion qui se faisaient ces jours-là, et dans lesquelles on lisait et l'on expliquait la loi de Dieu. C'est dans ces mêmes vues que l'Église a établi un grand nombre de fêtes, c'est-à-dire pour honorer Dieu, instruire les fidèles, renouveler la mémoire des mystères, de la sainte Vierge et des Saints en qui Dieu a fait le plus éclater ses dons, lui en rendre grâces, proposer leurs vertus à imiter.

C'est aux évêques à établir les fêtes, c'est à eux aussi à les retrancher avec prudence. En France ils ont besoin pour cela du concours de l'autorité séculière.

§ III.

Des principales Fêtes de l'Eglise.

Les principales fêtes de l'Église sont, 1^o celles qui sont directement instituées en l'honneur de Dieu et de Jésus-Christ; telles que la Trinité, la Nativité de notre Seigneur, Pâques, etc.; 2^o celles qui sont instituées en l'honneur de la sainte Vierge; 3^o celles qui sont instituées en l'honneur des Apôtres, des Martyrs, etc. On peut voir toutes ces fêtes à leurs lettres particulières.

Les quatre fêtes solennelles sont Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël. Fête double, c'est une fête plus solennelle

qu'une autre, où on double les antiennes. Fête demi-double, celle où on ne les double point. Il y a dans certains bréviaires des fêtes triples, dans lesquelles on dit trois fois l'antienne de *Magnificat*. Cet usage de doubler ou de tripler les antiennes ne subsiste presque nulle part en France. Fête mobile est une fête qui ne tombe pas toujours au même jour du mois, comme la fête de Pâques et les autres qui en dépendent. Il y a des fêtes qui sont ordonnées par l'Eglise, et d'autres qui ne sont que de police, ou de dévotion du peuple. Il y avait aussi des demi-fêtes où il était permis de travailler après avoir ouï la messe. Autrefois, dans plusieurs endroits, on commençait les fêtes dès les premières vêpres avec cessation de travail, et on les finissait aussitôt après les secondes vêpres; et cela à l'imitation de ce que Dieu avait ordonné aux Juifs, à *vesperâ ad vesperam celebrabitis sabbata vestra*. Cela s'est pratiqué en France jusque vers la fin de l'onzième siècle, comme le prouve dom Godin, bénédictin, en ses notes sur un concile de Rouen tenu en 1072. (Voyez COLLET, *Moral.*, tom. 6, pag. 496; Moléon, *Voyage liturg.*, pag. 279. Voyez aussi DIMANCHE.)

FÊTE DES ANES, cérémonie qui se faisait autrefois à Rouen dans la cathédrale le jour de Noël; elle consistait dans une procession d'ecclésiastiques qui représentaient les prophètes de

l'ancien Testament, qui avaient prédit la naissance du Messie. Chacun d'eux récitait une prophétie concernant le Messie; et parce que Balaam y paraissait avec les autres, monté sur une ânesse, on donna à cette cérémonie le nom de *Fête des ânes*. (Du Cange, dans son *Glossaire latin*.)

FÊTE DES FOUS, que l'on appelait en France la fête des sous-diacres, était une réjouissance pleine d'impiétés, de bouffonneries, d'indécences et de sacrilèges que les clercs, les sous-diacres et même les prêtres faisaient dans quelques églises pendant l'office divin, un jour entre Noël et les Rois, principalement le premier jour de l'an, ce qui la faisait aussi appeler la *fête des calendes*. Cette fête a duré en France plus de cent cinquante ans. (Du Cange, dans son *Glossaire latin*. Thiers, dans son *Traité des jeux*. *Histoire de Bretagne*, tom. 1, pag. 586.)

FÊTE DES INNOCENS. Elle se célébrait dans quelques monastères de Provence à peu près comme la fête des fous dans les cathédrales et les collégiales. (Voyez la lettre de Naudé à Gassendi, et le *Traité des jeux de Thiers*.)

FÊTE-DIEU, ou FÊTE DU SAINT-SACREMENT. Voyez SAINT-SACREMENT.

FEU. Le feu est un symbole de la divinité. *Votre Dieu est un feu brûlant*, dit Moïse dans le Deutéronome, 4, 24. Dieu a souvent paru au milieu du feu,

comme dans le buisson ardent et sur le mont Sinaï. Les Anges, comme ministres du Seigneur, sont comparés à un feu ardent, et ils ont quelquefois paru sous la forme d'une colonne de feu. (*Exod.*, 13, 21). Le feu du ciel tomba souvent sur des victimes immolées au Seigneur, pour marque de son approbation et de sa présence. On conservait dans le temple, sur l'autel des holocaustes, un feu perpétuel, que les prêtres avaient soin d'entretenir en y brûlant continuellement du bois. Dans le nouveau Testament Jésus-Christ menace les méchans du feu éternel. (*Voyez ENFER.*)

FEU SACRÉ, ou MAL DES ARDENS. *Voyez* ARDENS.

FEU DE SAINTE BRIGIDE. *Voyez* BRIGIDE.

FEU (François), docteur en théologie de la Faculté de Paris, était fils d'un avocat au parlement de Paris, et premier juge de Massiac au diocèse de Saint-Flour en Auvergne. Il vint au monde le 26 décembre 1633, fut reçu docteur en théologie le 15 février 1667, et chargé dix ans après de la conduite des études de l'abbé Colbert, dont il devint le grand-vicaire quand cet abbé fut fait archevêque de Rouen. François Feu fut nommé à la cure de Saint-Gervais à Paris en 1686, et mourut le 26 décembre 1699, après avoir rempli avec une approbation générale les devoirs d'un bon curé et ceux d'un habile docteur. Il donna deux volumes de théolo-

gie; le premier, qui parut en 1692, est sur les attributs, la Trinité et les Anges; le second, qui parut en 1695, contient les traités des Loix, des Péchés et de l'Incarnation. Il s'attache à traiter à fond les grandes questions, et passe légèrement sur les autres. Il garde la méthode de l'école; mais il parle bien latin, cite un grand nombre de passages des Pères, et rapporte les faits nécessaires pour donner l'intelligence des questions qui ont été agitées sur les dogmes. (*Dupin, Bibl. eccl. dix-septième siècle, part. 4.*)

FEU - ARDENT (François), né à Coutances en 1541, se fit cordelier dans le convent de Bayeux. Il parvint au degré de docteur en théologie de la Faculté de Paris, le 5 mai 1576, et mourut dans cette ville le 1^{er} janvier 1610. Il fut controversiste, et l'un des plus fameux prédicateurs du parti de la ligue. Il laissa plusieurs ouvrages; savoir, des commentaires sur les livres de Ruth et d'Esther, sur Jonas, sur les Épîtres de saint Paul à Philémon, de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jude; des traités de controverse, comme la Théomachie calviniste où il accuse les calvinistes de quatorze cents erreurs. Réponse aux lettres et questions d'un calviniste. Les entremangeries ministérielles. Il a fait une addition au livre des hérésies d'Alphonse de Castro, et a donné des notes sur le traité d'Arno-
le jeune, touchant la concorde.

de la grâce et du libre arbitre. Il fit réimprimer divers ouvrages des Pères, comme ceux de saint Irénée, qu'il publia avec des notes à Paris en 1575. Il a aussi donné quelques homélies, traduit quelques opuscules de saint Ephrem, et d'autres pièces, et publié les apostilles de Nicolas de Lira. Feu-Ardent savait les langues et la théologie, et il écrivait avec beaucoup de zèle et de vivacité. (Possevin. Dupin, *Biblioth. ecclés. dix-septième siècle*, part. 1.)

FEUDATAIRE, VASSAL, celui qui tenait à titre et hommage une seigneurie, un droit en fief dépendant d'un seigneur dominant. *Clientelarius, fidiciarius, cliens.* (Voyez VASSAL, FEUDISTE, DOCTEUR, ou JURISCONSULTE qui a écrit des fiefs.)

FEUILLANS, ou FEUILLENS, *Fulienses*. Ordre de religieux qui était une branche et une réforme de celui de Cîteaux. Il prit naissance à Feuillans, ou Feuillens, village de France dans le Languedoc, à cinq lieues de Toulouse, et abbaye de l'Ordre de Cîteaux. Ce fut dom Jean de La Barrière, abbé de ce monastère, qui y jeta les fondemens de la réforme vers l'an 1575. Dès l'an 1577 les religieux réformés étaient en grand nombre et très-fervens. Ils allaient nu-pieds sans sandales, avaient toujours la tête nue, dormaient tout vêtus sur des planches, ne se servaient que de vaisselle de terre, et prenaient à genoux sur le plan-

cher leur réfection qui ne consistait que dans du pain d'orge noir pétri avec le son, et un potage d'herbes cuites à l'eau seulement. Sixte v approuva cette réforme en 1586 et 1587. Clément viii, et Paul v lui accordèrent des supérieurs particuliers. On dressa des constitutions qui furent approuvées par le chapitre général de 1595, et qui modérèrent beaucoup la première rigueur, permettant de manger des œufs, du poisson, de l'huile, du beurre, du sel, de boire du vin et de porter des sandales de bois. Clément ix leur permit de se chauffer. Cette réforme était divisée en deux congrégations, l'une en France, sous le titre de Notre-Dame des Feuillans; et l'autre en Italie, sous le titre des Réformés de Saint-Bernard. Ces deux congrégations avaient chacune leur général particulier. Les Français changèrent quelque chose à leurs constitutions dans leur chapitre général de l'an 1634, et les Italiens en firent autant dans leur chapitre de 1667. Les uns et les autres avaient pour habillement une robe, ou coule blanche sans scapulaire, avec un grand capuce de la même couleur, qui se terminait en rond par-devant jusqu'à la ceinture, et en pointe par derrière jusqu'au gras des jambes. Cette réforme, qui n'avait que vingt-quatre maisons en France, a donné à l'Eglise des cardinaux, des prélats et des écrivains célèbres. (Voyez le

père JOSEPH MOROTIO, dans l'histoire de cette réforme, intitulée: *Cistertii resflorescentis, seu congregationum cistertio monasticarum B. M. Fuliensis in Gallia, et reformatorum Sancti-Bernardi in Italia chronologica historia*. Et le père Hélyot, *Hist. des Ord. monast.*, tom 5, pag. 401.)

FEUILLANTINES, religieuses qui ont suivi la même réforme que les Feuillans. *Moniales Fulienses*. Elles avaient les mêmes observances, portaient le même habit que les Feuillans, et étaient sous leur juridiction.

FEUILLE (Charles-Gaspard La), dominicain du couvent de Blainville en Lorraine, fit profession le 9 octobre 1666. Il enseigna la philosophie à Abbeville et à Nancy, et la théologie à Paris. Sa santé ne lui permettant pas de continuer ce pénible exercice, il desservit les dames de Poulangy en qualité de confesseur, et composa divers ouvrages; savoir, 1^o *Instructiones dialecticæ*, à Amiens, 1683, in-12. 2^o Instructions chrétiennes pour les pensionnaires de Poissi, à Paris, 1698, in-12. 3^o Théologie des Dames, à Paris, 1700, in-12. 4^o Théologie familière, à Langres, 1706, in-4^o; c'est le même ouvrage augmenté. 5^o La Théologie de l'esprit et du cœur, à Langres, 1706, in-12, et à Chaumont, 6 vol. 6^o Prières du matin et du soir, à Langres, 1706, et à Chaumont, 1710, in-12. 7^o Réflexions d'une âme dévote pour tous les

jours du mois, à Langres, 1706, in-12. 8^o Réflexions d'une âme pénitente pour tous les jours de l'année, à Langres, 1706, in-12. (Échard, tom 2, pag. 801.)

FEUILLET (Jean-Baptiste), Parisien, se fit religieux de Saint-Dominique dans le couvent du noviciat général en 1644, prononça ses vœux solennels le 3 mars de l'année suivante. Son zèle le porta à aller à nos missions de l'Amérique en 1650. De retour en France en 1658, il s'occupa à prêcher et à composer quelques vies des Saints de son Ordre, et mourut dans le collège de Saint-Jacques à Paris, le 19 octobre 1687, à l'âge de soixante-trois ans. On a de lui les vies de la B. Rose, de saint Louis Bertrand, de saint Pie, et les mois de janvier, février et mars de l'année dominicaine, d'après les mémoires du père Étienne Thomas Souèges, religieux du même Ordre. (Échard, *ord. Script. Prædic.*, tom. 2, pag. 713.)

FEUILLET (Nicolas), prêtre chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prêchait avec zèle, et s'était acquis le droit de parler avec beaucoup de liberté aux premières personnes de la cour. Dieu se servit de lui pour la conversion d'un grand nombre de pécheurs; ce qui a fait dire à Boileau : *laissez à Feuillet réformer l'univers*. Il mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de soixante-dix-huit ans et huit mois. On a de lui l'histoire de la conversion de Chanteau,

cousin - germain de Caumartin, conseiller d'État, imprimée pour la première fois en 1702, in-12, et réimprimée plusieurs fois depuis. Dans le corps du livre, on trouve plusieurs lettres de Feuillet, et à la fin celle qu'il écrivit au duc d'Orléans, sur ce que ce prince lui avait dit que la sainte hostie était tombée dans la boue à la procession de la paroisse de Saint-Sauveur à Paris, le jour de la Fête-Dieu. Feuillet en prend occasion de montrer combien on doit être beaucoup plus sensible à ce que l'on jette si souvent Jésus-Christ dans des âmes impures par des communions sacrilèges. On a encore de lui une oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

FEUILLET (mademoiselle), a donné, Concordance des prophéties avec l'Évangile, sur la passion, la résurrection et l'ascension de Notre - Seigneur, in-12, à Paris, chez Edme Couterot, rue Saint-Jacques, 1690. Mademoiselle Feuillet établit ici solidement les principes de la religion chrétienne, en faisant voir que les principaux mystères prédits par les Saints de l'ancien Testament ont été accomplis en la personne du fils de Dieu. Cette demoiselle avait publié auparavant des traductions de quelques traités de piété, et un livre, sous le titre de Sentimens chrétiens. (*Journal des Savans*, 1690.)

FEUSTKING (Jean-Henri),

né dans le Holstein le 7 mars 1672, fut fait pasteur et surintendant du diocèse de Iessen en 1697; en l'année suivante, il fut reçu docteur en théologie. En 1706, il fut appelé pour être pasteur de l'église de Saint-Barthélemi à Zerbst, prédicateur de la cour, confesseur et conseiller ecclésiastique, et surintendant du diocèse de Zerbst-Anhalt, par le prince de ce nom, qui le retint auprès de lui. L'Université de Wittemberg l'appela pour être professeur en théologie et assesseur du consistoire ecclésiastique en 1709. Le duc de Saxe-Gotha l'honora aussi de la charge de conseiller ecclésiastique; et l'électrice de Saxe le fit son confesseur en 1712. Il mourut l'année suivante le 23 mars, âgé de quarante-un ans. Il a publié divers ouvrages en latin et en allemand. Il a procuré une nouvelle édition du Trésor évangélico-apostolique d'Hunnus, et y a joint l'explication de la première et seconde de saint Jean, et de l'épître de saint Jude. On a de lui : *Historia cleromagiæ Evangelicæ, sive de primo Sacerdote, marito Evangelico Meletema. Hodegeticum concordantiarum lankisianarum ususchediasma. Historia colloquii jeverensis inter lutheranos et reformatos anno 1573 instituti. Sylloge præpositorum kembergensium. Præfatio elenctica in Nicolai Hunnii mathæologiam fanaticam, sub nomine collegii*

tripolitani evulgatam. Hyperaspistes Lutheri. Introductio in chronologiam propheticam Georgii Schimmeri. Gynæceum heretico - fanaticum. Palinodia sacra, sive de retractationibus theologorum in rebus fidei schediasma : orthodoxia menzeriana. Il a aussi publié des dissertations théologiques et des sermons. (*Actes de Leipsick* 1723, pag. 284.)

FÈVRE (Jean Le) dominicain, né à Carvin-Épinoi dans l'Artois, professa la théologie dans son Ordre. L'empereur Maximilien 1^{er} le fit son chapelain en 1477. On a de lui un ouvrage assez singulier qui est devenu très-rare, et dont les dominicains de Louvain ont un exemplaire. C'est un in-4^o, imprimé sans nom de lieu, d'année, ni d'imprimeur, où l'auteur est d'abord représenté prêchant devant l'empereur Maximilien; ensuite il fait des exhortations de sa façon au pape, à l'empereur, aux cardinaux, aux évêques, aux rois, etc., à chacun la sienne. Il traite ensuite en théologien quelques questions, comme si les signes du ciel sont à craindre; des signes et des prodiges qui précéderent la destruction du temple de Jérusalem; des louanges de la croix, etc. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 556.)

FÈVRE (Jacques Fabri, ou Le), surnommé d'*Étaple*, *Stapulensis*, d'un village de Picardie, lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au

monde vers l'an 1455. Bayle dit qu'il était de fort basse naissance, mais sans donner aucune preuve de ce fait. Trithème, *de script. eccles.*, assure le contraire en ce termes : *Jacobus Faber ad hoc unum natus videtur, ut palestre consulat.... Quod ut liberior fiat, non modo patrimonium, quod non contemnendum Stapulis habebat, suis condonavit, sed et dignitates, officia, beneficia et honorifica et opulenta abjecit.* Il fit ses études dans l'Université de Paris; mais il n'en fut pas docteur, comme un grand nombre d'auteurs, tant catholiques que protestans, l'ont prétendu, entre autres Sponde, Moréri, Dupin, Richard Simon, le père Daniel, Charles du Moulin, Beze, Bayle, etc. Dans le grand nombre d'ouvrages, soit philosophiques, soit théologiques que Le Fèvre a composés, il n'y en a point où il prenne la qualité de docteur. Aucun de ceux qui ont parlé de lui pendant sa vie ne lui a donné cette qualité; et la plupart de ces auteurs, quand ils ont voulu lui donner une espèce de qualité honorable, ne l'ont jamais désigné comme théologien, mais seulement comme philosophe. C'est donc très mal à propos que Bayle assure que la Sorbonne le dégrada de son doctorat, puisqu'il ne fut jamais docteur, et que quand même il l'aurait été, il n'y a pas un mot de cette prétendue dégradation dans tous les actes de la Faculté, quoi-

qu'on y trouve diverses choses faites en différens temps contre Le Fèvre. Après avoir fait ses études à Paris, il commença à voyager, et Chasseneuz rapporte qu'il parcourut non-seulement l'Europe, mais encore l'Asie et une partie de l'Afrique. Il était à Rome en 1491 et 1492, comme il le dit dans l'épître par laquelle il dédia, en 1508, à Robert Dure (*Roberto Fortunato*) son édition in-8°, du livre intitulé : *Georgii Trapезcentii dialectica*. De retour de ses voyages, il enseigna la philosophie à Paris, au collège du cardinal Le Moine, en 1493, et commença dès l'année suivante à donner quelques ouvrages au public. Il paraît qu'il quitta sa chaire à la fin de 1506, puisqu'il était à la suite de la cour en 1507. D'ailleurs Guillaume Brignonnet, pour lors évêque de Lodève, et abbé de Saint-Germain en 1507, lui donna un logement dans cette abbaye vers le même temps, et il y demeura jusqu'en 1518, qu'il se rendit à Meaux avec le même prélat qui en était devenu évêque. Brignonnet établit Le Fèvre au régime de la maladerie de Meaux, le 11 août 1521, et il le fit son vicaire-général le 1^{er} mai 1523. Le prélat ayant été accusé, quoique sans aucun fondement, de favoriser les nouvelles erreurs, Le Fèvre se retira à Strasbourg à la fin de 1525. Il fut rappelé cinq ou six mois après, et ne tarda pas à être nommé précepteur du prince Charles,

né le 22 février, mort duc d'Orléans en 1545, et troisième fils de François 1^{er}. Il resta à la cour jusqu'en 1431, que la reine le demanda au roi, et l'emmena avec elle à Nérac où il mourut en 1536, âgé d'environ quatre-vingts ans, quoique tous ceux qui ont parlé de lui, l'aient cru âgé d'un siècle, ou environ, mais sans en apporter aucune preuve. Un grand nombre d'auteurs, soit protestans, soit catholiques, ont cru que Le Fèvre avait embrassé la religion protestante, fondés sur le témoignage de Melchior Adam qui a dit, contre la vérité, que Le Fèvre eut des conférences sur la religion à Strasbourg, avec Capiton et Bucer; et sur la prétendue relation de la mort de Le Fèvre, donnée par Hubert, relation fausse qui ne parut qu'environ soixante-dix ans après la mort de Le Fèvre, et absolument contraire à celle que Macrin, ancien ami de ce même Le Fèvre, donna immédiatement après sa mort, sans qu'elle fût contredite, ni par les catholiques, ni par les protestans intéressés à revendiquer Le Fèvre comme un homme qui avait rendu hommage à leur religion en mourant. On ne sait pas même si cet Hubert, auteur d'une relation de la mort de Le Fèvre, est un personnage réel, et si ce n'est pas un masque sous lequel un auteur pseudonyme a voulu publier un roman. Selon ce prétendu Hubert, Le Fèvre se met à table avec la reine, peu après

il pense qu'il va mourir, et alors il fait pour la première fois réflexion à sa détestable hypocrisie. Il devient *triste, il pleure*. On lui en demande le sujet, il le déclare, il ajoute que ce *péché ne peut s'expier*. On lui représente qu'il ne faut jamais *désespérer de la miséricorde de Dieu*. En un moment il est consolé et fortifié, il fait son testament, la reine plaisante, et ce *bon vieillard paraissant alors plus joyeux qu'il n'avait encore fait, madame*, dit-il, *j'ai besoin de quelque repos, et à ceux qui étaient à table, Adieu, messieurs*. Il va se mettre sur un lit, et lorsqu'on s'imagine qu'il dort, pendant que le reste de la compagnie est à table, il passe à une meilleure vie, sans avoir donné aucune marque d'indisposition. Suivant Macrin, Le Fèvre était malade : *morbo gravatus quam senio minus*. Durant ses dernières heures, il avait toujours Jésus-Christ dans le cœur et à la bouche, le louant, l'invoquant, et ne parlant que de lui jusqu'au dernier soupir. Il eut des témoins de sa ferveur, et de la manière tranquille dont il mourut, *instar dormientis*. Toujours ferme dans la route qu'il avait prise, il vécut toujours et mourut bon catholique. Ces deux relations, comme on le voit, se détruisent mutuellement, et il n'est point d'homme sensé qui ne préfère le récit de Macrin qui écrit aussitôt qu'on lui apprend les dernières heures de son ami, et que personne ne contredit, à

celui d'Hubert, auteur protestant et peut-être chimérique, qui n'écrit qu'environ soixantedix ans après la mort de Le Fèvre. On a de lui : 1° *Jac. Fabri Stap. in sex primos metaphysicorum libros Aristotelis introductio composita anno 1490*, imprimée en 1505 pour la première fois, et réimprimée en 1515, in-fol., avec divers autres écrits du même auteur. 2° Une traduction latine des quatre livres, de *Fide orthodoxa* de saint Jean Damascène, qu'il envoya de Bourges au docteur Gilles Delf, pour la faire imprimer, comme on le voit par la lettre qu'il lui adresse, et qui est datée de cette ville, le 13 février 1506, qui est 1507, selon le calcul d'aujourd'hui. 3° *Georgii Trapesanti dialectica*, 1508, in-8°. 4° *Psalterium conciliatum et expositio in idem; ejusdem psalterium quintuplex, gallicum, romanum, hebraicum, vetus, conciliatum*; de l'imprimerie de Henri Étienne, à Paris, in-fol., en 1509 et 1513. 5° *Commentarius in ecclesiastem, in quatuor Evangelia*; in-fol., à Meaux, en 1522; à Bâle, en 1523. 6° *Disceptatio de Maria-Magdalena, triduo Christi, et ex tribus una Maria*; in-4°, à Paris, chez Henri Étienne, 1516 et 1518. 7° *De tribus et unica Magdalena, disceptatio secunda ad Dionysium Briconetum, episcopum Meldensem*. Paris., Henr. Stephan., 1519, in-4°. La première de ces dissertations a trois parties.

Dans la première, l'auteur prouve que la pécheresse dont il est parlé dans saint Luc, 7, 37, Marie, sœur de Marthe, et Marie-Madeleine, dont il est dit dans saint Marc, 16, 9, que Jésus-Christ l'avait délivrée de sept démons, sont trois femmes différentes. Mais il paraît avouer que toutes trois s'appelaient Madeleine, ce qu'il rétracta dans sa seconde dissertation, n. 27, pag. 36. Dans la seconde partie, il fait voir que Jésus-Christ ne ressuscita point la nuit, et il explique comment il faut entendre qu'il ressuscita après trois jours. Dans la troisième partie, il prouve que sainte Anne n'a eu qu'une fille; savoir, la sainte Vierge, et que ceux qui ont cru qu'elle avait eu trois maris, savoir, saint Joachim, Cléophas et Salomé, et une fille de chacun d'eux, savoir, la sainte Vierge, et les deux autres Mariés dites dans l'Écriture, de *Cleophas* et de *Salomé*, ont été dans l'erreur. Il termine son ouvrage par ce vers :

*Tres feci ex und, tres ex tribus, ex
tribus unam.*

C'est-à-dire, j'ai prouvé qu'il fallait distinguer trois femmes, dont parle l'Évangile, savoir, la femme pécheresse, la Madeleine, et la sœur de Lazare; qu'elles s'appelaient toutes trois Madeleine, et que les trois Mariés, filles de sainte Anne, n'en sont qu'une. Areste, cette troi-

sième partie ne fut imprimée pour la première fois qu'en 1518, avec la seconde édition de la première dissertation sur les trois Madeleines. Le chartreux Pierre Sutor, ou Cousturier, critiqua la dissertation de Le Fèvre sur sainte Anne, dans l'ouvrage suivant : *Petri Sutoris Cartusiani disceptatio de triplici connubio divæ Annæ. Parisiis, apud Joh. Parvum, 1523, in-4°*. Il y soutient, contre Le Fèvre, que sainte Anne a eu trois filles, et contre Beda, que la même Sainte a eu trois maris. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le chartreux assure non-seulement qu'il défend l'opinion commune et la mieux fondée, mais encore qu'il venge sainte Anne de l'injure que lui ont faite Le Fèvre et Beda; comme s'il était plus honorable à cette Sainte d'avoir été mariée trois fois et d'avoir eu trois filles, que de n'avoir eu qu'un mari et qu'une fille. On rend aujourd'hui justice à Le Fèvre, dont l'opinion sur sainte Anne est universellement suivie. Il y eut un très-grand nombre d'autres ouvrages polémiques sur cette matière. 8° *Commentarius in epistolas Pauli*, in-fol., à Paris, en 1512, et plusieurs fois depuis. 9° *In epist. canonicas*, in-fol., à Bâle, en 1527; in-8°, à Anvers en 1540. 10° Une traduction française du nouveau Testament qui est très-rare, et qui fut imprimée en 3 vol. in-8°, l'an 1523, chez Simon de Colines, libraire

juré de l'Université de Paris. Cette traduction française, dont on trouve un exemplaire dans la Bibliothèque du roi, est la première qui ait été faite en notre langue avec quelque exactitude. 11° Des exhortations en français sur les Évangiles et les Épîtres des dimanches, publiées à Meaux. 12° Un manuscrit de *Magia naturalis*, et un autre de *Mensuris*, cités par le père de Montfaucon dans sa *Bibliotheca mss, nova*, pag. 30 et 58. Le commentaire sur les Évangiles que Le Fèvre publia en 1522, fut la source des affaires qu'on lui suscita dans la suite. Quelques docteurs engagèrent la Faculté à le censurer sur onze propositions qu'ils en avaient tirées. Le roi en prit connaissance, et Le Fèvre se tira d'affaire avec honneur. Dans l'affaire suscitée à Brignonnet, évêque de Meaux, par les Cordeliers, vers le milieu de l'année 1525, l'avocat Bouchard, qui plaida pour ces religieux, profita de l'absence du roi François 1^{er}, et déclama très-vivement contre Fabri. Il pressa le parlement de le poursuivre. En conséquence il y eut des informations faites à Meaux, lesquelles vues, la cour ordonna le 3 d'octobre, sur les *conclusions du procureur-général du roi, que les juges délégués* pour la connaissance des causes d'hérésie, *auraient commission de ladite cour pour faire prendre au corps* Caroli et Girard (Rousset), *et pour faire ajourner* Fabri. Le Fèvre trouva dans cette

occasion de puissans protecteurs qui sollicitèrent le roi pour lui. Sa majesté écrivit au parlement de surseoir les procédures. La lettre est datée de Madrid, le 12 novembre 1525. Depuis cette année 1525 jusqu'à la mort de Le Fèvre, arrivée en 1536, on n'intenta aucune accusation contre lui, et dans toutes celles qui avaient précédé il soutint constamment qu'on l'avait calomnié. Quand la Faculté le poursuivit encore en quelque manière après sa mort, elle ne mit point ses ouvrages parmi ceux des hérétiques, mais seulement parmi ceux de certains théologiens catholiques qu'elle croyait avoir erré en plusieurs points, et qui par là étaient justement suspects. Ainsi, dans un statut du 17 août 1555, elle dit: *Caveant doctores et bacchalaurei citare nominatim Fabrum, Erasmm, Cajetanum, etc.* Et dans un autre de 1561, *Non producant testimonium Fabri, Erasmi, Cajetani, et aliorum suspectorum, etc.* Un savant d'Allemagne promettait une vie de notre auteur. C'est ce que nous apprend Fabricius en ces termes: *De ejus (Fabri) vita, meritis et concertationibus expectamus commentarium clarissimi viri Frederici-Jacobi Reyschlagii, cuius sciographian, capitumque argumenta dedit in sylloge variorum opusculorum, edita Halæ Suevorum, 1727, in-8°.* (Voyez TRITHÈME et GESNER, *l'apparatus ad Bibliothecam Patrum* du

père Le Nourri ; la *Bibliothèque sacrée* du père Le Long, in-fol., pag. 719 ; la *Critique de la Biblioth.* de Dupin, par Richard Simon, tom. 1, pag. 562 ; et la *Biblioth. critique* du même Simon, tom. 2, chap. 26 ; les *Singularités historiques et littéraires* de D. D. Liron, tom. 3, pag. 428 et suiv. ; la *Biblioth. de la moyenne et de la basse latinité*, par Fabricius ; *voce* Faber Stap. D. Duplessis, *Histoire de l'Eglise de Meaux* ; l'abbé Le Clerc, *Lettre critique sur le dictionnaire de Bayle*, en 1732 ; Joly, *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle*, p. 345 et suiv.)

FÈVRE (Jean Le), en latin *Faber*, était de Suisse. Il fut chanoine de Constance, et ensuite évêque de Vienne en Autriche où il mourut l'an 1541. Il combattit fortement les hérétiques par ses conférences et par ses écrits qui sont : *Malleus hæreticorum*, divisé en six livres, et imprimé à Rome en 1524 et 1569. Défense orthodoxe de la foi catholique, imprimée à Lipsick en 1528. Un traité de la foi et des œuvres, imprimé à Cologne. Un traité contre quelques dogmes de Luther, à Rome en 1522. Une réfutation des six articles d'Ulric Zuingle, présentée à l'assemblée des Suisses, à Bâle en 1526. Des traités de la puissance du pape, du célibat des prêtres, du Baptême des enfans, etc. (Dupin *Biblioth. ecclés. seizième siècle*, part. 4.)

FÈVRE (André), surnommé

Smidelin, chancelier de l'Université de Tubingue, dans la Souabe en Allemagne, composa en 1558, par l'ordre du duc Louis de Wittemberg, un grand ouvrage intitulé, la Formule de concorde, dans lequel, voulant accorder toutes les sectes du parti luthérien, il en fait une qui les détruit toutes, en prenant un peu de chacune. (*Voy.* le livre de Rodolphe Hospinien qui a pour titre, *Concordia discors.*)

FÈVRE (Gui Le), sieur de La Boderie, en latin *Fabricius*, célèbre dans le seizième siècle pour la connaissance qu'il avait des langues orientales, fils de Jacques Le Fèvre, sieur de La Boderie, naquit le 9 d'août 1541, dans la basse Normandie, en un lieu situé sur un petit ruisseau appelé le Lambrun, et non pas à Falaise, comme l'ont cru Colomicz, Fabricius, La Croix du Maine, Baillet, Moréri, etc. Il se rendit parson application continuelle au travail très-habile dans les langues orientales et surtout dans le syriaque. Il eut part avec un de ses frères à la Polyglotte d'Anvers, et demeura pour cela quelque temps dans les Pays-Bas. Il eut la qualité de secrétaire et d'interprète dans les langues étrangères du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, en 1571, à son retour des Pays-Bas. Le père Nicéron croit qu'il était ecclésiastique, parce qu'il marque dans une pièce de vers adressée à la reine de Navarre, Margue-

rite de France, que, quoiqu'il n'aspire, ni à un évêché, ni à une abbaye, il souhaite cependant quelque honnête récompense de ses travaux. Les études épineuses des langues savantes ne l'occupèrent pas tellement qu'il ne s'appliquât aussi à la poésie française. Baillet a placé sa mort en 1598; mais le célèbre Jean-Albert Fabricius cite un passage d'une lettre de Casaubon, du mois de juillet 1611, où il est parlé de Le Fèvre de La Boderie, ambassadeur de Louis XIII en Angleterre. Peut-être s'agit-il dans ce passage de quelqu'un des frères de Gui de La Boderie, qui en eut cinq. Les ouvrages de Gui Le Fèvre de La Boderie, sont : 1° l'Encyclie des secrets de l'éternité, à Anvers, chez Plantin, in-4°, sans date. La Croix du Maine et Du Verdier mettent cet ouvrage en 1570, c'est la date du privilège obtenu pour l'impression; mais comme aux pag. 301 et 305, on trouve deux pièces de vers datées de 1571, cette édition n'a pu être faite qu'en cette année. L'ouvrage est en vers, divisé en huit cercles, ou chants, qui font le premier livre, lequel n'a été suivi d'aucun autre. 2° *Novum Testamentum syriacè, cum versione latina*, dans la Polyglotte d'Anvers, 1572, tom. 5, et dans celle de Le Jay, Paris, 1645, in-fol. 3° *Grammatica chaldaïca, et dictionarium syro-chaldaïcum*, dans le tom. 6 de la Polyglotte d'Anvers. 4° On trouve dans le tom. 7 de la

même Polyglotte le texte hébreu de l'ancien Testament en plus petits caractères que dans les premiers volumes, avec une version latine interlinéaire, à laquelle il paraît, par le titre, que deux frères de La Boderie y ont eu part. 5° *Syriacæ linguae prima elementa*, Anvers, 1572, in-4°. 6° *Novum Jesu-Christi Testamentum, syriacè litteris hebraicis, cum versione latina interlineari*, Paris, 1584, in-4°. L'épître dédicatoire de La Boderie au roi Henri III, qui tient dix-huit pages d'un caractère fort menu, est datée de Falaise, le 29 mai 1583. La version du texte syriaque est de La Boderie, qui a mis à côté de la Vulgate la version grecque, (apparemment le texte grec) au bas des pages. Les savans ont parlé généralement d'une manière avantageuse de ces ouvrages et de leur auteur. Arias Montanus lui attribue une grande connaissance de l'hébreu et surtout du syriaque. Buxtorf, dans une lettre à Utenbogart, du 15 mars 1610, en parle comme d'un grand homme, et Bochart assure qu'il a eu peu d'égaux en ce genre de littérature. L'un et l'autre remarquent cependant que, dans son dictionnaire syro-chaldaïque, il n'a pas laissé de copier les fautes des autres, et d'en ajouter des siennes. 7° *Severi Alexandrini quondam patriarchæ, de ritibus baptismi et sacræ synaxis, apud Syros Christianos receptis liber, nunc primum in lucem editus*, Gui-

done *Fabricio exscriptore et interprete*, Anvers, 1572, in-4°. L'épître dédicatoire du traducteur à Pierre Danés, est datée de Paris, le 17 janvier 1572. Richard Simon parle peu avantageusement de cet ouvrage. « Quelque estime que vous ayez, » dit-il, de notre célèbre Normand Gui Le Fèvre de La Boderie, il a donné des preuves d'une grande faiblesse, pour ce qui est de la connaissance de la langue syriaque, dans la version latine qu'il a publiée du livre de *Sévère, patriarche d'Alexandrie*, touchant les cérémonies du baptême et de la sacrée syntaxe chez les Syriens. Ces avant hommes s'est, à la vérité, acquis beaucoup de réputation pour avoir mis en latin l'ancienne version syriaque du nouveau Testament... mais cette liturgie syriaque qu'il a publiée en syriaque et en latin, ne lui fait guère d'honneur, tant elle est pleine de fautes, et même de fautes grossières, tant pour les choses que pour les mots. Il se trompe dès le titre de son édition qui porte le nom de *Sévère, patriarche d'Alexandrie*, n'y ayant eu aucun patriarche de ce nom dans Alexandrie. Et, en effet, dans trois manuscrits syriaques de ce livre que j'ai consultés qui se trouvent dans les bibliothèques de Paris, on lit, *Sévère, patriarche d'Antioche*. » Après avoir relevé quelques fautes, Richard Si-

mon ajoute : « Je puis même » vous dire qu'il n'a pas été » assez fidèle dans le texte syriaque qu'il a fait imprimer. » (Richard Simon, *Lettr. chois.* lettre sixième dans la *Biblioth. crit.* de M. de Sainjorc, tom. 4, pag. 43.) 8° La Galliade, ou de la révolution des arts et des sciences, Paris, 1578, in-4°. C'est un poème en cinq chants. L'auteur y prétend que les arts et les sciences, après avoir été bannies des Gaules, où ils avaient leur séjour, y sont enfin revenus; il y parle assez au long de la poésie, de son caractère et de son utilité, et il y fait l'éloge des anciens, et de plusieurs modernes qui se sont fait un nom dans ce genre d'écrire. Nous avons aussi diverses traductions de Gui Le Fèvre, entre autres : 1° Confusion de la secte de Muhamed, livre composé premièrement en espagnol, par Jean-André Jadis More, et Alquafi, natif de la cité de Sciativia, et depuis fait chrétien et prêtre, tourné d'italien en français par Gui Le Fèvre de La Boderie, Paris, 1574, in-8°. La Croix du Maine, dans sa *Bibliothèque française*, pag. 134, nous apprend que cette traduction est dédiée au vicomte de Paulmy; bailli de Touraine. Jean-André composa cet ouvrage en 1487 en espagnol; il a été imprimé à Séville en 1537, in-8°, et traduit en italien par Dominique Gazelu, et imprimé en 1540; il y en a aussi une traduction allemande et

une latine. 2° L'Harmonie du monde, divisé en trois cantiques..... composé premièrement en latin par François Georges, Vénitien, de la famille des Frères - Mineurs, et traduit et illustré par Gui Le Fèvre de La Boderie, Paris, 1578, in-folio. 3° De la Religion chrétienne, par Marcile Ficin, philosophe, médecin et orateur très - excellent; œuvre très-docte : avec la harangue de la Dignité de l'Homme, par Jean Picus, comte de Concorde et de La Mirandole; le tout traduit en français, etc. Paris, 1578, in-8°. 4° Hymnes ecclésiastiques, cantiques spirituels et autres mélanges poétiques, Paris, 1578 et 1582, chez Robert le Magnier, in-16. 5° Bibliothèque française de La Croix du Maine, et Du Verdier de Vauprivaz. (Pauli Colomesii *Gallia orientalis*, pag. 41-42. Le Long, *Biblioth. sacr.*, p. 12 et seq, et p. 556 ; et discours historique sur les Bibles polyglottes, pag. 53 et suiv. Le père Nicéron, *Mém. des Hommes ill.*, t. 38, p. 304 et suiv.)

FEVRE (Nicolas Le), naquit à Paris le 2 de juin 1544. Il fut précepteur du prince de Condé et de Louis xxi. Il mourut le 3 de novembre de l'an 1612. Il s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude des belles-lettres et de l'histoire, entretenait commerce avec Sigonius, Muret, le cardinal Baronius, et plusieurs autres savans qu'il aimait à aider de ses mémoires et de ses manuscrits, sans vouloir qu'ils le

nommassent, par une rare humilité. Il a donc beaucoup travaillé pour les autres et peu pour lui-même, n'ayant donné que de petits ouvrages sous son nom, qui ont été recueillis après sa mort par Jean Le Bègue, avocat général en la cour des monnaies, son ami, et imprimés à Paris en un petit volume in-4°, l'an 1614. Le premier est sur cette question de morale, *si l'on peut faire un moindre mal pour en éviter un plus grand*. Il décide que non, quand même le salut de l'État en dépendrait. Le second ouvrage est sa belle préface sur les fragmens de saint Hilaire, qui éclaircit quantité de faits touchant l'histoire de l'arianisme. Il prétend, dans une lettre à Baronius, touchant la potion de vin de myrrhe qui fut donnée à Notre-Seigneur mourant, qu'on donnait ce vin à ceux qui devaient être suppliciés pour les assoupir et les rendre moins sensibles aux douleurs. Il fait quelques observations judicieuses sur plusieurs endroits du nouveau Testament, et prouve que ce n'est point saint Denis l'Aréopagite qui est venu en France. Il parle assez au long du célibat des prêtres. Il y a aussi dans ce recueil des poésies latines et des lettres pleines de remarques critiques. On y voit encore à la fin des ouvrages français qui ne sont pas moins savans que les latins. Le premier est un discours de la justice et de la miséricorde de Dieu sur l'histoire de la mort d'Achan et de Josué.

Le second et le troisième sont composés à l'occasion d'un écrit sur les miracles, envoyé de Saumur, dont l'auteur prétendait qu'il ne se faisait plus de miracles dans l'Eglise. Le Fèvre réfute cette prétention, en montrant, par le témoignage des Pères, que les miracles ont continué depuis l'établissement de la religion pour la conserver et convaincre les incrédules. Le quatrième discours est sur l'invocation des Saints, et la vénération de leurs reliques et images. Le cinquième, sur la nativité et l'incarnation de Jésus-Christ. Il traite ensuite des marques plussensibles de la vraie Eglise, et s'il est permis aux personnes religieuses d'user de médecines. La lettre à Fronton du Duc, qui est le dernier des opuscles de Le Fèvre, contient diverses remarques de critique sur quelques éditions des Pères. Cet auteur écrit purement et avec une grande netteté. Il est fort et solide dans ses raisonnemens, judicieux dans sa critique, et très-attaché à la doctrine de l'Eglise catholique. (Dupin, *Bibl. eccl. du dix-septième siècle*, part. 1, et *Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, p. 1540.)

FEVRE (Nicolas Le), dominicain, était de Montfort, au diocèse de Chartres. Il fit profession dans le couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville, le 27 janvier 1604, et mourut dans celui de La Rochelle, en 1653. Il fut un des bons prédicateurs de son temps, et il composa les

ouvrages suivans: *Agématologie*, c'est-à-dire, Discours de l'assemblée du chapitre provincial de la province de France, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, célébré au couvent de Saint-Jacques à Chartres, à Angers, 1623, in-8°. *Prædicator caruteus, sive institutio conventus carnuteus ord. FF. Præd.*, 1637, in-8°. *Doctrinæ orthodoxæ fidei seu symboli D. Athanasi.... expositio, ex sparsis S. Thomæ Aquinatis angelicis operibus excerpta*, à Paris, 1631, in-24. La défense du saint Rosaire et Chapelet de la très-heureuse toujours Vierge Marie, à La Rochelle, 1646, in-4°. *Manuale ecclesiasticum historicum à Christo nato ad* 1646, à La Rochelle, 1646, in-8°. *Libellus contra illuminatorum sectam quamdam Carnuti pullulantem*, 1632. (Echard, *Script. ordin. Prædic.* t. 2, p. 576.)

FEVRE (Hyacinthe Le), récollet, provincial de la province de Saint-Denys, mort après l'an 1670, a donné, 1° l'histoire chronologique des Récollets de la province de Saint-Denys, à Paris, 1677, in-4°. 2° Le procès criminel du jugement dernier, avec le procès civil dans le tribunal de la pénitence, *ibid.*, 1695, in-4°. 3° Un traité des trois états du Fils de Dieu, *ibid.* 4° Un traité de la Pénitence. 5° Livre de vie, ou des prédestinés, et des moyens d'opérer sûrement son salut, 2 vol. 6° Un traité des vêtures et professions religieuses, appliqué aux évangiles des di-

manches et des fêtes de l'année.
7° Un Avent de la dignité et des perfections de la Vierge mère de Dieu, dans le mystère de l'Incarnation. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, tom. 2, pag. 89.)

FÈVRE D'ORMESSON (Nicolas Le), minime, mort le 6 décembre 1683. On a de lui une requête au roi, contre les désordres qui se commettent dans l'Église, à Paris, 1645. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2428.)

FÈVRE (Jacques Le), docteur en théologie de la Faculté de Paris, était de Lisieux en Normandie. Il mourut à Paris le 1^{er} juillet 1716, après avoir passé une partie de sa vie, soit à écrire, soit à exercer les fonctions de grand-vicaire de l'archevêché de Bourges. On a de lui divers ouvrages, la plupart estimés, savoir, 1° Entretiens d'Eudoxe et d'Euchariste sur l'arianisme, et sur l'histoire des Iconoclastes du P. Maimbourg, jésuite, 1674. 2° Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée, in-12, à Paris en 1682. 3° Une Réplique à M. Arnault, pour la défense des motifs invincibles, en 1685, à Lille. 4° Une nouvelle édition de l'accord des contradictions apparentes de l'Écriture-Sainte, en latin, à Paris, 1685, in-12. 5° Une nouvelle conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestans, 1685. C'est un des meilleurs ouvrages de

Le Fèvre. 6° Recueil de tout ce qui s'est fait pour et contre les protestans en France, en 1686. 7° Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Église, Paris, en l'an 1688, in-12. 8° Histoire critique contre les dissertations sur l'histoire ecclésiastique du père Alexandre, dont il n'a donné qu'un volume; les autres sont restés manuscrits. 9° Six lettres d'un docteur, etc., sur ce qui s'est passé aux assemblées de Sorbonne, et une septième intitulée : *Anti-Journal*, qui est une réfutation pleine d'esprit et de fine critique, d'une relation maligne que les ennemis de la Faculté de la théologie de Paris répandirent dans le temps de l'examen des Mémoires sur la Chine, du père Le Comte. 10° Un *factum* en faveur des docteurs Ubiquistes, et de ceux des maisons de Sorbonne, Navarre et autres, contre les professeurs de Sorbonne qui, dans la réquisition des bénéfices en vertu de leurs grades, prétendaient l'emporter sur les autres docteurs plus anciens. 11° Quelques traités sur les libertés de l'Église gallicane, et sur les prérogatives de la nation dans les matières qui ont rapport à l'ecclésiastique. (Archimbaud, *pièces fugitives*, tom. 1, pag. 104 *des nouvelles littéraires*. Mémoires du temps.)

FÈVRE (le père), mort au mois de juillet 1755. Il a donné un traité de la véritable religion en 1744, in-12., et Bayle en

petit, ou anatomie de ses ouvrages, en 1748, in-12.

FEVRE (Michel Le), capucin de Caen, a donné éclaircissement sur la bulle *Ad evitanda*, 1747, in-12.

FEVRE (Antoine - Martial), Parisien, bachelier en théologie. Nous avons de lui le calendrier historique, chronologique et moral de la sainte Vierge, in-12. Calendrier historique de l'Eglise de Paris, 1747, in-12. Les Muses en France, 1750, in-12.

FEVRET (Charles), avocat au parlement de Dijon, naquit à Semur, capitale de l'Auxois, le 16 décembre 1583, de Jacques Fevret, conseiller au parlement de Bourgogne. Il étudia le Droit à Orléans et à Bourges, fut reçu avocat au parlement de Dijon en 1602, n'ayant que dix-neuf ans, et plaida sa première cause à l'âge de vingt-deux ans. Louis XII étant allé à Dijon pour y faire punir les auteurs d'une sédition populaire, Fevret porta la parole pour tous les corps de la ville, et fit un discours si éloquent, que le roi pardonna aux coupables, et voulut que ce discours fût imprimé. Fevret mourut à Dijon le 12 août 1661, âgé de près de soixante-dix-huit ans. On a de lui, 1° l'histoire de la sédition arrivée en la ville de Dijon le 28 février 1630, et le jugement rendu par le roi sur icelle, à Lyon en 1630, in-8°. 2° Quelques discours et harangues. 3° *De claris fori burgundici Oratoribus dialogus*, à Di-

jon en 1654, in-8°. 4° *Traité de l'abus et du vrai sujet des appellations qualifiées du nom d'abus*. Il y a eu plusieurs éditions de cet excellent ouvrage : la cinquième et la meilleure édition est celle de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., augmentée des notes de feu Gibert, célèbre canoniste, et de celles de Brunet, avocat au parlement de Paris. On y a joint le traité d'Antoine Dadin de Haulte-Serre, intitulé : *ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*. 5° *De officiis vitæ humanæ, sive in Pibraci tetrasticha commentarius*, à Lyon, 1667, in-12. C'est un badinage poétique assez ingénieux. 6. *Carmen de vita sua*, poème de trois cents vers, inséré dans les Mémoires de littérature, recueillis par le père Desmoletz, tom. 2.

FEVRET (Jacques), vertueux et savant prêtre de Dijon, bachelier en théologie, mort sur la fin de 1694, âgé de trente-neuf ans, était très-versé dans le droit canon, dans les controverses, dans l'étude particulière des conciles, et dans les langues grecque, italienne et espagnole. On n'a de lui qu'un ouvrage intitulé : *Projet de conférences sur les matières de controverse*, appuyé de quelques observations sur trois ou quatre points de religion, et particulièrement sur le sacrement de Pénitence, avec cinquante questions choisies pour être proposées à messieurs de la religion prétendue réformée, et quelques réflexions sur leur doctrine, à Paris, chez

Dezallier, 1680, in-12. L'auteur fit ce livre à l'âge de vingt-quatre ans. Ce fut lui qui procura, en 1689, l'édition de la seconde partie de l'oraison des pécheurs, par le père de Clugny de l'Oratoire, et il a fait l'avertissement qui se trouve à la page 51 de ce livre. (Moréri, édit. de 1759.)

FÉVRIER, *februarius*. C'est le second mois de l'année. Il n'a que vingt-huit jours dans les années ordinaires, et vingt-neuf dans les bissextiles, à cause d'un jour intercalaire qu'on y ajoute.

FEYDEAU (Claude), fils d'un avocat au parlement de Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et fut doyen de l'Église collégiale de Moulins. Il était docteur en Droit canon. Il résigna son bénéfice en 1640. Il fut longtemps supérieur des religieuses de la Visitation de Moulins; et ce fut en cette qualité qu'il exhorta à la mort madame Fremiot de Chantal, fondatrice du dit Ordre et dudit monastère de Moulins. Feydeau avait de l'esprit et de l'érudition, et on a de lui quelques écrits assez estimés. Nous connaissons, entre autres, l'Oraison funèbre de Claude Duret, Bourbonnois, président à Moulins; un Panégyrique sur la paraphrase des quarante psaumes d'Antoine de Laval. Ce Panégyrique d'un ouvrage fort estimé en son temps parut en 1908, et a été réimprimé avec la paraphrase même de ce dernier ouvrage de 1619, à Paris, chez Langelier, in-4°. On

connaît aussi de Feydeau quelques offices, comme celui de la sainte Épine, celui de saint Lazare, de saint Andoche et de ses compagnons, celui de sainte Geneviève, celui de saint Leger qui se disent encore aujourd'hui dans les églises dédiées sous leur invocation. (Moréri, édit. de 1759.)

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, d'une famille illustre dans l'Église et dans la robe, fut d'abord vicaire de Belleville près de Paris. Ayant pris le bonnet de docteur, Duhamel l'attira à Saint-Merri pour y être seul vicaire. En 1665, Pavillon, évêque d'Aleth, lui donna la théologale de Saint-Pol de Fenouilhèdes, et il remplit ce poste jusque vers la fin de l'an 1668, que Félix de Viarlart, évêque de Châlons en Champagne, l'engagea d'accepter la cure de Vitri-le-Français, dont il fut pourvu au mois de mai 1669. Il s'en démit le 3 juin 1676, fut fait théologal de la cathédrale de Beauvais le 21 janvier 1677, et exilé à Bourges au mois de février de la même année, puis à Annonai dans le Vivarès où il mourut le 24 juillet 1694. On a de lui, 1° Méditations sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Écriture-Sainte, des conciles et des Pères, volume in-12, imprimé pour la première fois avec approbation et privilège en l'an 1649, et plusieurs fois réimprimé depuis. 2° Catéchisme de la

grâce, imprimé à Paris en 1650, et réimprimé peu après sous le titre d'Éclaircissemens sur quelques difficultés touchant la grâce. Ce petit ouvrage, que le père Colonia, jésuite, attribue mal à propos à Hermant, chanoine de Beauvais, fut condamné la même année par un décret de l'inquisition de Rome. 3° Une lettre imprimée en 1660, in-4°, sur le bruit qu'on faisait courir qu'il avait quitté l'Église pour se faire ministre à Maastricht. 4° Des Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles, imprimées en 2 vol. in-12, à Bruxelles en 1673, et depuis à Lyon en 1688, en 3 vol. in-12, avec plusieurs changemens. 5° Une traduction du prophète Jérémie qui n'a point été imprimée. 6° Des lettres et quelques autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, était de la même famille que Matthieu. Il mourut le 14 juin 1706, âgé de cinquante-trois ans. On a de lui une lettre latine au pape Innocent XII contre le *nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate; une Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés, contre le père Desimbriex, jésuite, et une autre au sujet de la Lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1697, dans l'abbaye de Saint-Acheul, diocèse d'Amiens.

FIACRE (saint), solitaire du diocèse de Meaux, dans le septième siècle, était d'Irlande. Il

vint en France, et saint Faron, évêque de Meaux, qui avait une charité particulière pour les Irlandais et les Anglais, le mit dans un lieu de son diocèse appelé Breuil, dans la Brie, où il lui fit bâtir une chapelle avec un hôpital pour recevoir les étrangers et les passans. Saint Fiacre servit Dieu dans cette solitude, en ajoutant aux exercices de la prière, de la pénitence et de la charité, la culture d'un jardin. Il mourut saintement vers l'an 670. Son corps fut enterré dans sa chapelle, et transporté ensuite l'an 1562 dans l'église cathédrale de Meaux, pour le garantir des insultes des huguenots. On voyait de ses reliques dans le prieuré de son nom qui avait pris la place de son ancien ermitage; dans une chapelle d'une maison de campagne du grand-duc de Toscane, à deux lieues de Florence; au Val-de-Grâce de Paris; aux Barbanites, et à sainte Catherine de la Couture, chez les chanoines réguliers. Dieu honora saint Fiacre d'un très-grand nombre de miracles, et ce nom ne lui fut donné que cinq ou six cents ans après sa mort. Il s'appelait auparavant Fèfre. Sa vie, qu'on trouve dans Surin, est récente et sans autorité. (Baillet, tom. 2, 30 août.)

FIANCHILLES, *sponsalia*. Les fiançailles tirent leur nom de *fides*, foi, et ne sont autre chose qu'une promesse réciproque que deux personnes de différent sexe se font librement de se prendre

pour mari et femme. Il y a des endroits où les fiançailles se doivent faire en présence du curé, et en être bénies; en sorte qu'elles sont nulles si elles se font autrement. Elles se font ailleurs sans ces cérémonies, dont il n'est point parlé dans le corps du Droit canon, ni dans le rituel romain; et afin qu'elles y soient valables, il suffit qu'elles se fassent par écrit qui soit arrêté en présence de quatre proches parens de l'une et de l'autre partie: si les parties ne savent pas signer, elles doivent donner leur consentement pardevant notaires et témoins: ainsi, soit qu'elles se bénissent ou non, les fiançailles valides ne peuvent être clandestines en France, puisqu'elles se font ou en présence du curé et des témoins, ou par écrit signé des témoins, ou pardevant notaires.

Il n'y a cependant dans l'Eglise latine aucune loi générale qui détermine précisément la forme des fiançailles, et il suffit que la promesse ait été faite librement, réciproquement et légitimement.

1°. La promesse doit être libre, parce que la liberté est d'une nécessité absolue dans tous les actes où notre consentement doit produire contre nous quelque obligation.

2°. Il faut que la promesse soit réciproque, c'est-à-dire qu'elle soit non-seulement acceptée par la personne à qui elle est adressée, mais encore que cette même

personne en fasse à l'autre une semblable. Par exemple, je dis à Marie que je promets de l'épouser; Marie accepte ma promesse et ne m'en fait aucune de sa part; ma promesse ne m'engage pas, elle ne m'engage que quand, après l'acceptation, Marie m'a fait à son tour une pareille promesse de m'épouser.

3°. La légitimité de la promesse consiste dans l'âge des parties, et la forme extérieure du consentement. Quant à l'âge, il est fixé par le droit canonique à sept ans accomplis: *sponsalia infra septimum annum non tenent. C. accessit J. G. C. litteras; c. ad dissolvendum de despons. impub.* Suivant le même droit, les parens peuvent fiancer leurs enfans impubères; mais ces fiançailles ne seront valides qu'autant que les enfans parvenus à l'âge de puberté les auront ratifiées, à quoi ils ne sauraient être forcés. C'est la décision du chap. *infantes, de dispens. impub.* in 6°. Les lois civiles ne donnent pas le même droit aux tuteurs et curateurs des mineurs et pupilles.

Il y avait des diocèses en France où l'on ne pouvait se fiancer qu'à l'âge de puberté; tels étaient ceux de Grenoble et d'Alet. Dans les diocèses où l'on suit la disposition du droit canonique à cet égard, un curé ne peut fiancer des mineurs, à moins qu'il ne voie le consentement de leurs pères, mères, tuteurs, ou curateurs. Le Droit civil et romain

qu'on suit en France à ce sujet, dit l'auteur des Conférences de Paris, demande le consentement des parens pour les fiançailles des mineurs, comme pour leurs mariages.

Quant à la forme extérieure du consentement, elle n'est réglée dans l'Eglise latine par aucune loi générale, et on peut le donner de différentes manières, sans que les cérémonies ecclésiastiques y entrent pour rien : *ut putà, re, verbis, litteris et consensu.*

On se fiance par la chose, *re*, quand on se donne des arrhes, ou un anneau pour signe de la promesse qu'on se fait.

On se fiance par les paroles, *verbis*, quand on se fait une promesse réciproque et expresse, en ces termes : *je te prendrai pour femme, et moi je te prendrai pour mari*, ou autres équivalens.

Les fiançailles se contractent aussi par lettres, ou par procureur spécial.

Il y avait en France des diocèses où l'on défendait même de se fiancer devant un prêtre. Les statuts d'Alet, liv. 4, tit. 19, portent : Pour abolir l'abus qui s'était introduit dans ces diocèses par l'ignorance de plusieurs personnes qui s'imaginaient faussement qu'après les fiançailles célébrées en présence d'un prêtre, ils pouvaient légitimement vivre ensemble, comme s'ils eussent été mariés, nous défendons de faire dorénavant les fiançailles

à l'Eglise, et à tous recteurs, vicaires et autres prêtres, d'y assister. Dans plusieurs autres diocèses du royaume on suivait et l'on suit encore un usage bien différent ; non-seulement il est permis de se fiancer à l'Eglise devant un prêtre, mais c'est une obligation, un précepte. Un curé pécherait dans ces mêmes diocèses, s'il mariait ses paroissiens sans les avoir fiancés auparavant ; les paroissiens aussi pécheraient s'ils se mariaient sans se fiancer. Cet usage est observé dans les diocèses de Paris, d'Orléans, de Langres, de Sens, de Chartres, de Reims, etc. On appelle donc ces fiançailles *ecclésiastiques*, par opposition aux autres qui ne se font pas à l'Eglise, et que l'on appelle *non ecclésiastiques*.

A l'égard des pays où les fiançailles ecclésiastiques sont de précepte, l'auteur des Conférences de Paris, liv. 3, *conf.* 1, 2, nous apprend que les promesses de mariage faites hors de la présence du curé obligent bien les parties, puisqu'on les reçoit dans les officialités ; mais elles ne produisent pas l'empêchement de l'honnêteté publique, parce qu'on les regarde comme invalides. Dans les pays où les fiançailles ecclésiastiques ont lieu, c'est au curé de la fille à en faire la cérémonie, ou à un prêtre commis de sa part. Si un autre prêtre s'ingère de la faire sans permission de qui de droit, les fiançailles seront à la vérité

valides ; mais selon le rituel de Paris, le prêtre mérite d'être puni par l'archevêque. Un curé ne peut fiancer que dans sa paroisse et dans l'église, et avant neuf heures du soir, à moins qu'il n'ait une permission de l'évêque de fiancer ailleurs et à une autre heure. Tel est l'usage de Paris. Un curé peut fiancer quel que jour de l'année que ce soit, excepté celui où les parties se marient, dans le diocèse de Paris. Dans d'autres diocèses on demande un plus grand intervalle des fiançailles au mariage ; mais il est peu de ces diocèses où l'on n'ait reconnu les inconvéniens qu'il y avait de différer le mariage de deux personnes fiancées. Le curé doit faire expliquer clairement les parties sur leurs intentions, et doit inscrire l'acte des fiançailles dans un registre. Cette dernière formalité s'observe dans certains diocèses, mais comme il n'y a point à cet égard de loi qui l'ordonne, on se contente dans la plupart des diocèses où les fiançailles ecclésiastiques ont lieu, d'en faire mention dans l'acte de célébration du mariage. Un curé ne doit pas fiancer toutes sortes de personnes. Il ne peut fiancer ceux en qui il se rencontre des empêchemens de mariage, à moins que les empêchemens ne fussent que momentanés, et que l'accomplissement de la promesse ne portât au temps où ils doivent cesser.

FIANÇAILLES, *effets*. Les deux

grands effets des fiançailles parmi les Latins, sont l'obligation d'accomplir sa promesse, et l'empêchement d'honnêteté publique.

1. A l'égard du premier de ces effets, il est fondé sur le Droit naturel et civil qui ne permet pas de se rétracter au préjudice d'un autre, de la parole que l'on a donnée avec connaissance de cause et dans une entière liberté.

La promesse de mariage a été faite purement et simplement, ou sous un certain délai, ou sous condition, *aut pure, aut adjecta die, aut sub conditione*. Si elle est pure et simple, et faite sans généralité, à une telle personne en particulier, les fiancés doivent l'accomplir à la réquisition l'un de l'autre.

Si elle est faite sous un certain temps, il faut distinguer : ou ce temps a été fixé pour contracter alors le mariage, *ad sollicitandum implementum*, ou il n'a été apposé que comme le terme de l'obligation, *ad limitandam vel finiendam obligationem*. Dans le premier cas l'engagement subsiste toujours, quand le temps prescrit est arrivé ; ce n'est même que de ce moment, qu'on est proprement engagé. Dans l'autre cas, celui qui a promis de se marier dans un tel espace de temps, est dégagé de sa promesse, s'il n'a pas tenu à lui que le mariage ne se fit. (Lancelot, *Intit. jur. can. de sponsal. § dies.*)

Quand la promesse est faite sous condition, il faut encore

distinguer : ou la condition est licite, ou elle est illicite ; si la condition est licite, il n'y a point de doute que la promesse ne doive avoir son effet, quand la condition sera remplie ; mais si elle est illicite, il faut encore faire une distinction : ou elle est impossible, ou contre les bonnes mœurs, ou elle est contre la substance du mariage ; si elle est contre les bonnes mœurs, ou impossible, elle est regardée comme non écrite : *pro non adjecta habetur, vitiatur et non vitiat ob favorem matrimonii*. Si elle est contre la substance du mariage, comme dans le cas où l'un des fiancés aurait dit à l'autre : je te promets de t'épouser, si tu fais en sorte de n'avoir point d'enfans : *aut si pro quæstu adulteranda te tradideris*, la promesse est nulle.

Dans tous les cas où une promesse de mariage n'est pas invalide pour avoir été faite par contrainte, ou contre les règles que l'on vient de voir, les auteurs ultramontains disent, sur l'autorité du chapitre *ex litteris de sponsal.*, qu'on peut contraindre les parties à l'accomplir par la voie des censures ecclésiastiques, soit, dit la glose, qu'il y ait serment ou non.

Les principes que l'on vient d'établir, sont suivis dans la pratique de France ; il faut en excepter ce qui est dit des censures. On suit depuis long-temps à cet égard le chapitre *requisivit de spons.* où il est dit que les enga-

gemens contrainsts n'ont jamais que des suites fâcheuses : *cum libera debent esse matrimonia, monenda est potius quàm cogenda, cum coactiones, difficiles soleant exitus frequenter habere* : c'est-à-dire, que si ceux qui ont fait des promesses de mariage, refusent de les accomplir, les officiaux ne peuvent y contraindre, ni par censures, ni par aucune autre voie qui paraisse ne leur pas laisser une liberté entière. (Mornac, in l. 2, c. de sponsal. *Mém. du Clergé*, t. 5, p. 1104.) Telle est la jurisprudence des derniers arrêts. On peut voir les savans plaidoyers de Bignon sur cette matière, dans Bardet, t. 2, liv. 7, chap. 26 ; liv. 6, chap. 5. La pratique des officialités est que, quand une des parties convient d'avoir promis à l'autre de l'épouser, et déclare qu'elle ne veut plus tenir sa promesse, l'official lui donne acte de sa déclaration, déclare en conséquence les promesses nulles et résolues, permet aux parties de se pourvoir pour leurs dommages, ainsi qu'elles aviseront bon être ; et pour le manquement de foi, *pro fracta fide*, la condamne à une aumône. Souvent pour éviter les dommages et intérêts, les parties, quand elles comparaissent devant le juge d'Église, nient avoir fait des promesses, et dans ce cas on a recours aux preuves. Or, la preuve des fiançailles peut se faire par témoins, même par serment, suivant le droit canonique : *cap. attestaciones de des-*

pous. impub. Mais cette décre-tale n'est pas suivie en France ; on n'y admet pas la preuve par témoins des promesses de mariage, non plus que le serment supplétif. L'article 40 de l'ordonnance de 1629 excepte celles qui ont été faites entre personnes de village, de basse et vile condition, à la charge néanmoins que la preuve n'en puisse être admise que des plus proches parens des parties, et au nombre de six pour le moins. Cette exception a été retranchée par l'article 70 de la déclaration de 1639. Cette ordonnance fait défenses à tous juges, même aux officiaux, de recevoir la preuve par témoins, des promesses de mariage, ni autrement que par écrit qui soit attesté en présence de quatre proches parens de l'une et l'autre des parties, encore qu'elles soient de basse condition. Cette précaution, *qui soit attestée en présence*, etc., n'est pas exactement observée dans les promesses de mariage qui existant entre personnes qui ne sont point sous la puissance d'autrui. (*Mémoires du Clergé*, t. 6, pag. 1099... 745.)

L'officiel est donc obligé, quand il n'y a point de preuve par écrit, de mettre les parties hors de cour sur la dénégation de l'une d'elles. (Fevret, liv. 7, chap. 2. Jurisprudence canonique au mot PROMESSE, n. 1.)

Quant à la preuve par écrit, elle doit être telle qu'il paraisse que la promesse a été récipro-

que ; et si elle a été faite par un écrit privé, il est nécessaire, pour faire preuve, qu'il en soit fait deux originaux, dont il doit rester un à chacune des deux personnes qui se sont promis mariage, et que chacun de ces écrits soit signé des deux parties. (Jurisprud. canonique, *loc. cit.* n. 4. Ducasse, part. 2, chap. 3, sect. 1, n. 4.)

On demande si l'officiel pouvait connaître en France, 1^o de la restitution envers une promesse de mariage qu'une partie prétend avoir faite par contrainte ? 2^o de l'inscription de faux réformée contre la pièce produite ?

La première de ces questions a été jugée contre les officiaux ; et on donne pour raison de l'arrêt, qu'en matière de restitution, pour cas où la nullité n'est pas prononcée par les ordonnances, il faut obtenir des lettres royales en chancellerie, dont l'adresse est nécessairement, même dans un incident, à un juge laïc. (Corbin, dans ses *Lois de France*, chap. 20, pag. 77. Jurisprudence canonique, *loc. cit.* n. 5.)

Quant à l'autre question, l'auteur de la Jurisprudence canonique s'est décidé pour la négative, par cette raison principale entre d'autres, que ces sortes d'inscriptions en faux contre une promesse de mariage, ne sont pas au cas de l'article 20 du tit. 1 de l'ordonnance de 1670. C'est là un vrai faux principal

qui rend la question préjudicielle, distincte et séparée de celle de la validité du mariage, ou de l'exécution des promesses. Elle est toute de fait, et doit être traitée par conséquent devant un juge compétent, avant de s'adresser à l'officiel pour l'exécution d'un titre contesté, sur lequel roule toute la demande.

Le même auteur avance encore que l'officiel ne peut connaître des promesses de mariage, faites par des mineurs, sans le consentement de leurs pères, mères, tuteurs, ou curateurs; ils ne peuvent en cela user de la précaution d'ordonner que le mineur se fera assister de ses parens, ou de ses curateurs et parens après une assemblée pour être ouïs, être ordonné ce qui de raison. Cette ordonnance serait abusive, parce que l'officiel n'ayant aucune juridiction sur les laïcs dans les choses purement de fait, et qui ne concernent pas le spirituel, il ne peut ordonner des assemblées de parens.

Par une suite de tous ces principes, il faut conclure, 1^o que dans les pays où les fiançailles ecclésiastiques ont lieu, les promesses de mariage faites hors la présence d'un prêtre, n'y obligent pas moins dans les deux fors et encore aujourd'hui; elles ont seulement cela de particulier, qu'elles ne produisent pas l'empêchement de l'honnêteté publique. 2^o Que puisqu'on ne peut user de contrainte pour

l'accomplissement des promesses de mariage, les sommes stipulées par manière de peine ne peuvent être exigées. On condamne à des dommages et intérêts une personne qui, après avoir fait une promesse de mariage, ne veut pas l'accomplir, parce que son changement de volonté porte préjudice à celle qu'il avait promis d'épouser; mais pour empêcher qu'on ne se mit dans le cas de contracter par nécessité le plus important engagement de la vie, les lois n'ont pas voulu autoriser les stipulations pénales.

A l'égard des arrhes et présens des fiançailles, le Droit canonique n'a rien réglé à cet égard; mais notre jurisprudence était, 1^o que quand un fiancé avait donné des bijoux, des arrhes, des présens à sa promise, ou avait fait des dépenses à son sujet, ou lui en avait fait faire, si c'était par sa faute qu'il ne l'épousât pas, il perdait tous les présens qui restaient entre les mains de la promise; il ne pouvait répéter les dépenses qu'il avait faites, et elle pouvait répéter celles qu'il lui avait fait faire, c'était là juste punition de son inconstance et du tort qu'il faisait sans raison à la réputation de sa promise. (*Journal des Audiences*, tom. 2, l. 6, chap. 16. *Dictionn. des Arrêts*, au mot FIANÇAILLES.)

2^o. Quand c'était la fiancée qui était en faute, elle devait rendre à son promis les présens

qu'elle avait reçus, et le dommage des dépenses qu'il avait faites à son occasion, parce que ces présens n'avaient été faits à la promesse par le promis, qu'à condition qu'elle l'épouserait, ou n'y mettrait pas d'obstacles de sa part.

3°. Quand il n'y avait pas de faute de part ni d'autre, par exemple, lorsqu'un des deux promis mourait avant d'avoir été marié, les arrhes et les présens donnés par le promis à la promesse devaient être rendus, ou au promis par les héritiers de la fille, si c'était elle qui était morte, ou aux parens du promis par la promesse, si c'était le promis qui était décédé.

2. Le second effet principal que produisent les fiançailles, est l'empêchement d'honnêteté publique. (*Voy. EMPÊCHEMENT.*)

Dissolution des fiançailles. Quand deux personnes se promettent réciproquement de s'épouser, c'est nécessairement avec la condition sous-entendue, qu'il ne surviendra rien qui les empêche d'accomplir leur promesse. Or, les causes légitimes de dissolution sont rendues par ces trois vers.

*Crimen, dissensus, fuga, tempus et
ordo secundas,
Morbus et affinis, vox publica, cum-
que reclamant.
Quodlibet istorum sponsalia solvit
eorum.*

1. Une volonté contraire, *dissensus*. Quelque grand que soit l'engagement des fiançailles, cela n'empêche pas, dit saint Anto-

nin, que les fiancés ne soient en droit de se relâcher mutuellement de leur promesse, et leur serment n'y met pas d'obstacle. Telle est la disposition du Droit canonique. *Per quascumque causas res nascitur, per easdem dissolvatur. Reg. jur. in 6°.* Par le mot *dissensus*, on peut entendre aussi une antipathie et des inimitiés survenues. Il a été jugé en France qu'on peut révoquer des promesses de mariage faites par contrat public. (Brillon, au mot MARIAGE, n. 619.) A l'égard de l'autorité du juge, si elle avait été autrefois nécessaire dans certains diocèses, elle ne l'était plus, et l'on n'avait recours au juge d'Église dans le cas de dissolution, que quand il y avait quelque contestation sur l'exécution des promesses. (*Conférence de Paris*, tom. 1, liv. 3, pag. 163.)

2. S'il survient un empêchement dirimant après les fiançailles, *crimen et affinis*; par exemple, si un promis a eu commerce avec la parente de sa promesse, il ne peut plus l'épouser, parce qu'il est devenu son allié.

3. L'âge de puberté, *cumque reclamant*; quand deux enfans impubères se sont fiancés, leurs fiançailles sont dissoutes, lorsque étant parvenus à l'âge de puberté, ils ne veulent pas ratifier leurs promesses. (*C. de illis de despons. imbut.*)

4. Un changement notable, *morbus*. Ce changement peut arriver en plusieurs manières, 1° dans l'esprit, si un promis

tombe en démençe, ou dans un état qui en approche, et qui autorisât une séparation entre mari et femme. (C. *Quemadmodum de jure jur.*) S'il survenait des dégoûts, des antipathies, des haines insurmontables et de grandes oppositions entre les parties, les parlemens autorisaient ces causes de dissolution, et ne donnaient point en ces cas des dommages et intérêts.

2°. Dans les mœurs; si un des fiancés s'était perdu de réputation, soit par le libertinage, soit par des accusations et des jugemens flétrissans.

3°. Dans les biens du corps. Le pape Innocent III décide clairement que, quoique les défauts du corps qui surviennent aux personnes mariées, ne donnent pas lieu à la dissolution du mariage, ils autorisent la dissolution des fiançailles, parce que, dit le cardinal d'Ostie, la promesse n'est plus en état d'agréer à son promis, selon la fin pour laquelle Dieu permet le mariage.

4°. Le changement dans les biens de la fortune, s'il est notable, donne lieu à la dissolution. L'ignorance même de certains dérangemens découverts dans la suite, autorise aussi cette dissolution, à moins qu'avec toutes ces connaissances, les fiancés ne continuassent à se voir et à se fréquenter comme à l'ordinaire; il en est de même s'il survient à l'un des deux fiancés des grands biens qu'il n'avait, ni n'attendait lors des fiançail-

les. (*Conférence de Paris*, t. 1, liv. 3, pag. 192.)

5. Un mariage contracté, *secundas*. On est déchargé de l'engagement des fiançailles par un mariage valide, contracté dans la suite avec une autre personne que sa fiancée. Mais celui qui se marie de la sorte, violant sa première promesse, mérite, selon le Droit, de recevoir une pénitence. (C. *sicut ex litteris de spons. C. si inter virum. C. duobus modis eod.*)

De secondes fiançailles n'ont pas le même effet de rompre les premières, quand même elles auraient été faites avec serment, parce que, selon le droit, les secondes sont nulles, et le serment n'y ajoute rien.

6. L'ordre et les vœux, *ordo*. L'engagement des vœux solennels et même des vœux simples, de chasteté et de religion, donne lieu à la dissolution des fiançailles, parce que les promesses de mariage enferment toujours cette condition tacite, qu'elles ne subsisteront qu'en cas que Dieu n'appelle pas à un état plus saint et plus parfait. (C. *ex public. de conv. conjug. C. commissum de spons. C. veniens qui clerici vel nov.*)

7. Le grand éloignement, *fuga*. Quand l'un des fiancés quitte le pays, et en est absent depuis long-temps sans avoir donné de ses nouvelles à sa promise, il semble céder son droit, retirer sa parole, et lui permettre de se marier à sa volonté. (C. *de illis de spons.*) Le Droit

civil qui n'était pas suivi en cela, veut qu'on attende le fiancé deux ans; le droit canonique ne fixe aucun terme.

8. Le délai, *tempus*. Lorsqu'un des fiancés diffère sans raison l'exécution de sa promesse, au-delà du temps qu'ils s'étaient mutuellement prescrit. L'auteur des Conférences de Paris dit que l'usage des officialités, est de n'avoir aucun égard à des promesses surannées, lorsque dans l'an il n'y a ni lettres missives, ni visites, parce qu'alors le promis est censé ne vouloir plus exécuter sa promesse.

9. La jactance, *vox publica*. Si le fiancé se vante d'avoir connu deshonnêtement sa fiancée. (*Bibliothèque canonique* au mot JACTANCE.) Ainsi jugé par arrêt du parlement de Paris. (Durant de Maillane, *Dictionn. de Droit canonique* au mot FIANCHILLES.)

FIARNAUD, ancien mot français, qui signifie ceux qui venaient d'outre-mer dans la Terre-Sainte. On appelle dans l'Ordre de Malte Fiarnaux, les derniers qui ont fait profession dans l'Ordre.

FIBUS (Barthélemy), jésuite, docteur en théologie à Cologne. Nous avons de lui, *Demonstratio tripartita*, etc., c'est-à-dire, trois démonstrations; l'une de Dieu contre les Athées et les Gentils; l'autre de Jésus-Christ contre les Juifs et les infidèles; et la troisième, de l'Eglise contre les hérétiques et les schismatiques. Le tout appuyé de l'au-

torité de S. Augustin. A Cologne, chez Sébastien Ketteter, 1700, in-4°. L'auteur ne se propose rien moins que de confondre tout ce qu'il y a d'incrédules au monde. Il décide aussi plusieurs questions incidentes, qui n'appartiennent point à son sujet principal, en s'attachant toujours à saint Augustin qu'il cite fréquemment, et dont le plus souvent il ne fait qu'emprunter les termes. Jean-Albert Fabricius parle de cet ouvrage dans sa Bibliothèque latine des auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit, pour et contre la vérité de la religion chrétienne, in-4°, pag. 148. Voyez aussi les *Mémoires de Trévoux* de l'an 1702, tom. 3, pag. 103. Goujet, dans sa *Continuation des Auteurs eccles.*, de Dupin, tom. 1, pag. 341.)

FICHET (Alexandre), jésuite, né vers l'an 1589, dans le diocèse de Genève, entra dans la société en 1607, et professa les humanités et la rhétorique dans le collège de la Trinité de Lyon. C'était un homme d'une lecture prodigieuse, dont on a, 1° une édition du *Corpus Poëtarum*, qu'il purgea et fit imprimer sous le nom de *Chorus Poëtarum*, à Lyon, l'an 1616, en y ajoutant les poètes du Bas-Empire, une table fort ample, et un *musæum rhetoricum et poëticum*, qui est un recueil de ce qu'il y a de plus remarquable dans les poètes. 2° *Arcaua studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*; à Lyon en 1649, in-8°, et réim-

primé en 1710, avec quelques autres pièces, par les soins de Jean-Albert Fabricius. 3° *Favus Patrum* (Miel des saints Pères); c'est un recueil in-24, des pensées des Pères. 4° Le Triomphe du Saint-Siège contre un conseiller hérétique de Grenoble; à Grenoble en 1640. 5° La Vie de la mère de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation, à Lyon en 1642, in-8°. (Le père Colonia, *Hist. littér. de la ville de Lyon*, tom. 2.)

FICIN (Marsile), né à Florence le 19 octobre 1433, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chanoine de Florence. Il étudia les langues grecque et latine, la philosophie, sur tout celle de Platon qui fit toujours ses délices, la théologie, la médecine, la musique tant vocale qu'instrumentale. Il eut l'estime et l'amitié de Côme et de Laurent de Médicis, et de quatorze d'autres personnes distinguées dans l'état civil et ecclésiastique, princes, évêques, cardinaux, ainsi que de la plupart des savans de son temps. On l'accuse avec fondement d'avoir été superstitieux, et attaché aux rêveries de l'astrologie judiciaire, comme un grand nombre de philosophes de ce temps-là. Il mourut à Corrègio en 1499; son corps fut transporté à Florence, et inhumé dans l'église de Sainte-Marie. On a de lui, 1° la traduction latine des œuvres de Platon, qu'il s'efforce de travestir en chrétien, ainsi que Plotin, dont il donna aussi la traduction en beaux ca-

ractères, à Florence, en 1492. 2° *Proœmia in Theophrastum de anima*; et quelques autres ouvrages de Synesius, de Psellus, etc. Ce recueil parut à Venise en 1497, in-fol. 3° La traduction des ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite. 4° *Mercurii Trismegisti Poemander et Asclepius*. 5° *Athenagoræ atheniensis de resurrectione excerpta*. 6° Des Épîtres en douze livres, à Venise, 1495, in-fol. En 1561, on recueillit à Bâle tous les ouvrages de Marsile Ficin, en 2 vol. in-fol.; et ce recueil, outre les traductions dont on vient de parler (celle des œuvres de Platon non comprise) contient les écrits suivans: *de Religione christiana, et fidei pietate liber; Theologia platonica, seu de immortalitate animarum, et æterna felicitate; in Pauli epistolas apostoli commentaria, etc.; conciones seu prædicationes; de quinque panibus, Lucæ IX de illo Pauli ad Coloss, si consurrexistis cum Christo; de duobus discipulis euntibus in Emmaüs; de laboribus ac ærumnis Pauli; de passione Domini; de stella Magorum; de cantico Simeonis; de creatione rerum; de vita sana, longa et cœlesti; de Medicina astrologica, vita mundi, et de Magis Christum salutantibus; quod necessaria sit ad vitam securitas tranquillitasque animi; epistolæ; dialogus inter Deum et animam; de divino furore; de felicitate; oratio ad Deum; quæstiones de mente; compendium platonice Theologiæ; dia-*

*logus inter Paulum et animam ; exhortatio ad bellum contra Barbaros ; orationes 2 de laudibus Philosophiæ et Medicinæ ; contra judicia Astrologorum ; de institutione Principis ; oratio christiani gregis ad Sixtum Pontificem ; oraculum Alphonsi Regis ad Ferdinandum, etc. ; comparatio solis ad Deum ; philosophica Principis institutio ; de christianæ legis divinitate ; de Platoniorum contemplationibus ; oratio de charitate ; de adoratione divinæ virtutis ; Apologi de voluptate ; excerpta ex Proclo ; apologia in librum suum de sole et lumine ; oratio ad Carolum Magnum , Gallorum Regem ; de providentia, vaticiniis, remediisque malorum ; de Sole ; de lumine ; de voluptate. Les traductions sont dans le second volume. Voyez de vita, moribus et scriptis Marsilii Ficini commentatio, par Scelhorn, dans le tome 1 de ses *Amœnitates literariæ*, depuis la page 18 jusqu'à la page 119 ; ce qui est suivi d'un autre écrit intitulé : *Apologia pro Marsilio Ficino, Magiæ postulato*. (Voyez aussi Jean-Albert Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ latinæ*, t. 6, pag. 496 et 497.)*

FICKER, ou FIKLER (Jean-Baptiste), fleurit vers l'an 1580. On a de lui, 1^o Théologie juridique, ou Droit civil théologique ; à Dillingen, 1515. 2^o Éponge contre les prédicans de Wittenberg, à Ingolstad, 1585. 3^o Du Droit des magistrats sur les sujets, et du devoir des su-

jets envers les magistrats, à Ingolstad, en 1578. 4^o Soixante-six oraisons de piété, ibid., 1591. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. seizième siècle*, p. 1329.)

FICO (Jean-André), prêtre, natif de Reazio, maintenant Mesuraca, est auteur des *Notices historiques sur la patrie et les actions de saint Zozime, pape, avec une courte description préliminaire de la Calabre, dédiées à Son Eminence Monseigneur André Corsini, cardinal de la sainte Église romaine, sous le titre de Saint-Ange. A Rome, chez les frères Salvioni, 1760, in-4^o. Le titre italien est : *Notizie storiche della patria dit S. Zosimo, Pontifice Romano ; suoi atti, con una breve preli-minare descrizione della Calabria, esposte dall sacerdote Gio-Andrea Fico, nativo del Reazio, ora Mesuraca ; dedicate all' Eminentissimo è Reverendissimo principe Andrea Corsini, della S. R. C. cardinale del titolo di S. Angiolo. Roma, oppresso de' fratelli Salvioni, 1760, in-4^o. Cet ouvrage, qui est écrit avec pureté, et enrichi d'un très-grand nombre de notes savantes, est divisé en deux parties. L'auteur examine, dans la première, ce que les anciens et les modernes ont dit de la grande Grèce, aujourd'hui la Calabre ; il rapporte l'histoire de quelques hommes célèbres qui l'ont illustrée par leur piété, leur savoir ou leur courage ; il s'arrête principalement à saint Atère et à saint Zacharie, papes l'un et l'autre ;**

il démontre que l'ancienne Petilia était située où est aujourd'hui Policastro. Dans la seconde partie, il s'occupe plus particulièrement de saint Zozime dont il rapporte les gestes, et fait voir qu'il était originaire de Mesuraca, autrement Reazio; il s'étend surtout sur les avantages que ce saint pontife procura à l'Église de Rome, dans un temps aussi critique que celui où il tint le siège. Il n'oublie pas tout ce qu'il fit pour réparer les ravages que faisaient les erreurs de Pélage et de Célestius. (*Annal. typogr. mois de janvier, 1762, pag. 93 et 94.*)

FICTION, est une supposition que fait la loi, qui donne à une personne, ou à une chose, une qualité qui ne lui est pas naturelle, pour établir en conséquence une certaine disposition, laquelle, sans la fiction, répugnerait à la raison et à la vérité. Les fictions sont introduites pour la faculté et l'avantage de la société civile. Comme elles opèrent les mêmes effets que la vérité, elles doivent l'imiter, et ne rien présenter à l'esprit qui soit contraire à la vraisemblance. Ainsi l'on ne feint jamais une chose impossible. Les fictions ne s'étendent point d'un cas à un autre : elles n'opèrent qu'entre les personnes et pour les cas qui sont exprimés dans la loi, ou compris dans la stipulation. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FICTION.)

FICTIONNAIRE, droit *fictionnaire*, est un droit établi et

fondé sur des fictions de Droit.

FICUS, ville épiscopale de la Mauritanie de Sitifi en Afrique. (Not. n° 22.) Les Tables de Peutinger marquent *ad Ficum*, qui est placé dans l'itinéraire d'Antonin, entre Satafa et Igilgil. Un des évêques nommé Félix était à la conférence de Carthage. (*Coll. Carth. c. 215, n. 446.*)

FIDA'TI (Simon), ou de Cassia, ainsi nommé parce qu'il était natif d'un bourg de ce nom en Italie, dans la campagne de Rome, embrassa l'Ordre de Saint-Augustin, où il se distingua par sa science et par sa piété. Il fonda le monastère des religieuses de son Ordre à Florence, et mourut en odeur de sainteté le 2 février 1348. On a de lui, 1° *de gestis Domini Salvatoris*, en quinze livres, à Cologne, 1540. 2° *De beata Virgine*, à Bâle, 1517. Le même auteur avait aussi composé plusieurs autres ouvrages qui sont perdus; savoir, un Traité de la doctrine chrétienne, et un autre de la patience; une explication du Symbole; le Miroir de la Croix; de la Discipline des spirituels; quelques lettres. (Pamphile, *de Vir. illust. Ord. August.* Sixte de Sienne, lib. 4. *Bibl. Dupin, Table des Aut. eccl. du quatorzième siècle*, pag. 726.)

FIDÉICOMMIS, ce qui est commis à la foi d'autrui, *fidéicommissum*. Le fidéicommiss est une donation oblique et indirecte, par laquelle un testateur laisse en tout, ou en partie une succession, ou un legs à une

personne , à condition qu'elle remettra cette succession , ou ce legs à une autre personne , suivant l'intention du testateur. Les fidéicommiss , qui sont fort en usage dans le Droit romain , étaient odieux dans le Droit français. C'est pourquoi on ne pouvait ni les faire , ni les recevoir sans péché mortel dans les lieux où ils étaient défendus par la loi , ou par la coutume , et les fidéicommissaires étaient obligés de les restituer aux héritiers du testateur. Ceci avait lieu par rapport aux gens mariés qui se faisaient des fidéicommiss dans la coutume de Paris , parce que l'article 282 de cette coutume défendait expressément aux gens mariés de s'avantager les uns les autres directement , ni indirectement , *constante matrimonio* , soit par donation entre - vifs , ou à cause de mort , ou en quelque autre manière que ce fût , si ce n'était par un don mutuel , lorsqu'ils n'avaient point d'enfans. (Pontas , au mot DONATION , cas 1 et 2. Collet , *Moral.* , t. 1 , p. 797 et 799. *V. LEGS, DONATION.*)

FIDÉICOMMISSAIRE , héritier , ou légataire interposé , à la charge de rendre la succession , ou le legs à une autre personne. *Fidei-commissarius*. Selon le Droit romain les héritiers fidéicommissaires , c'est-à-dire , ceux qu'on charge de rendre à une autre personne toute la succession qui leur vient naturellement , peuvent retenir le quart de cette succession , qu'on ap-

pelle la *quarte trébellianique* , à cause du sénatus-consulte trébellien qui l'ordonna ainsi.

FIDÉJUSSEUR , ou CAUTION , *fidejussor* , *sponsor*. *Voyez CAUTION.*

FIDÉJUSSION , ou CAUTION , GARANTIE , *fidejussio* , *cautio*.

FIDEL (saint) , de l'Ordre des Capucins , premier martyr de la congrégation de la Propagation de la Foi chez les Grisons , naquit à Sigmaringa , ville d'Allemagne sur le Danube , et du cercle de Souabe , l'an 1588. Son père s'appelait Jean Rei , ou Roi , et pour lui on lui donna le nom de Marc. Quand il fut en âge d'étudier , ses parens l'envoyèrent à l'Université de Fribourg en Suisse , où la régularité de sa conduite lui fit donner le surnom de *Philosophe chrétien*. Il prit le bonnet de docteur en l'un et l'autre Droit , et partit de Fribourg en 1604 , pour accompagner trois jeunes gentilshommes dans les pays étrangers. Ce voyage dura six ans , au bout desquels Marc Rei suivit le barreau pendant quelque temps , et se fit ensuite capucin le 4 octobre 1612 , dans le couvent de Fribourg. On changea son nom de Marc en celui de Fidel , et les progrès qu'il fit dans toutes les vertus dès son entrée en religion , furent surprenans. Jeûnes , veilles , macérations , obéissance aveugle , humilité profonde , modestie angélique , pauvreté extrême , pratique enfin de tous les exercices

les plus difficiles, tout paraissait naturel en lui. Chaque jour était marqué par quelque action héroïque. Jamais il n'ouvrit la bouche pour se plaindre. Les emplois les plus bas et les plus pénibles faisaient toutes ses délices. C'est ainsi que Dieu le préparait au ministère de la prédication. Il y réussit de manière que ses discours embrasés firent bientôt changer de face à la ville de Weltkirchen, où ses supérieurs l'avaient mis gardien, et que la congrégation de la Propagation de la Foi l'établit préfet de la mission qu'elle fit faire chez les Grisons. Ce fut là que les hérétiques indignés de son zèle et des conversions sans nombre qu'il opérait, le tuèrent à coups de sabre et d'épée, proche du village des Sercis, le 24 avril 1622. Benoît XIII le mit dans le catalogue des bienheureux martyrs, et la solennité de cette béatification se fit à Rome dans l'église de Saint-Jean de Latran, le 24 mars 1729. Benoît XIV le canonisa le 28 juillet 1746. Son corps repose dans la cathédrale de Coire. *Voyez* l'Histoire abrégée de la vie et de la mort précieuse du bienheureux père Fidel de Sigmaringa, religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, capucin, premier martyr de la mission apostolique établie chez les Grisons, par la sacrée congrégation de *Propaganda fide*, etc., brochure in-4°, à Paris, 1730. *Voy.* aussi *S. D. N. Benedicti papæ XIV orationes consistoriales quæ dictæ fuerunt in consistoriis habitis*

die 18 aprilis, 8, 10, 11, 13, et 14 junii, pro canonisatione BB. Fidelis à Sigmaringa, Camilli de Lellis, Petri Regalati, Josephi à Leonissa, et Catharinæ à Ricciis, etc., à Rome, 1746, in-fol.

Le père Fidel a eu dans le même Ordre un frère connu sous le nom du père Apollinaire de Sigmaringa, imitateur des vertus du saint martyr. Le père Apollinaire était orateur et poëte. Il mourut à Altorf en Suisse, le 2 juillet 1629, et laissa la vie de saint François en vers élégiaques latins, qui a été publiée à Fribourg en 1741, in-4°, sous ce titre : *Vita seraphici patriarchæ S. Francisci, ordinis FF. Minorum institutoris, elegiaco olim carmine à R. P. Apollinare à Sigmaringa, ejusdem ordinis Fratrum Minorum Capucinatorum, nuncupatorum provincie helveticæ Desinitore, et beati Fidelis capucini martyris fratre germano, conscripta. Et nunc à R. P. Maximiliano Rotundimontano, ejusdem ordinis et provincie concionatore, recognita, et in lucem edita.*

FIDÈLE, *Fidelis*. On appelle fidèle celui qui est dans la vraie religion ; et c'est en ce sens que les Hébreux sont nommés dans l'Écriture, le peuple fidèle. Dans le christianisme, on appelle fidèles ceux qui sont baptisés et catholiques. En termes de liturgie, fidèle se prend dans un sens plus étroit pour les seuls chrétiens baptisés et catholiques qui mènent une vie irré-

prochable , par opposition aux catéchumènes et aux pénitens , qui ne pouvaient , ni les uns , ni les autres , assister à la messe des fidèles qui commençait après l'Évangile.

FIDÈLE (saint) , martyr de Côme au Milanais , dans le quatrième siècle , était également distingué par la noblesse du sang et les biens de la fortune. Il suivit la profession des armes ; mais il n'en adopta point les abus ordinaires. Tout le temps qui lui restait après ses exercices militaires , il l'employait aux œuvres de la charité et de la piété chrétienne. C'est ainsi qu'il se frayait le chemin au martyre , que l'empereur Maximien Hercule lui procura , en lui faisant couper la tête le 28 octobre de l'an 304 , à Côme , où il s'était retiré avec S. Exonthe et S. Carpophère , deux compagnons de son martyre. On prétend que son corps après avoir été long-temps dans l'abbaye d'Avone , fut transporté à Milan par saint Charles l'an 1576 , et mis dans l'église des jésuites , qui est dédiée sous son nom. (Tillemont , *Mém. ecclés.* , tom. 5. Baillet , t. 3 , 28 octobre.)

FIDÈLE , de Saint-Germain , capucin de la province de Milan , a été un prédicateur célèbre et vraiment apostolique. Il se distingua aussi par sa tendre dévotion à la sainte Vierge , et sa rare humilité qui l'empêcha d'accepter la pourpre romaine que lui offrit le pape Grégoire xv. Il mourut à Rome en 1622 , et

laissa un exercice pour la réduction du pécheur , imprimé à Côme en 1614 , et un panégyrique de saint Charles Borromée , qu'il avait prononcé à Milan le 7 novembre 1610 , à l'occasion de ce saint cardinal , et qui fut imprimé à Milan la même année. (Le père Jean de Saint-Antoine , *Biblioth. univ. Francisc.* , t. 1 , pag. 349.)

FIDÈLE , de Lucques en Italie , de l'Ordre des Frères-Mineurs , fut gardien et ministre de la province réformée de Boulogne , savant théologien et célèbre prédicateur. On a de lui des sermons de l'Avent et de Carême , imprimés en 1682. (Le père Jean de Saint-Antoine , *ibid.*)

FIDÈLE (Benoît) , Sicilien , commissaire-général du tiers Ordre des Frères-Mineurs dans le dix-septième siècle , a laissé un grand nombre de sermons , et *Theoremata moralia de augustissimo Eucharistiæ sacramento , ex psalmo 22 decerpta* , imprimés à Palerme , 1938 , in-4°. (Le père Jean de Saint-Antoine , *ibid.* , pag. 199.)

FIDÉLITÉ , *Fidelitas*. La fidélité est une vertu qui fait que l'on observe exactement et sincèrement ses promesses. On appelait droit de serment de fidélité , le droit que le roi avait de nommer à la première prébende vacante dans l'église , et à la nomination de l'évêque , qui faisait le serment de fidélité au roi pour entrer dans sa prélature.

FIDÉLITÉ , était en matière de fief , la foi et hommage que

les vassaux rendaient à leurs seigneurs.

FIDÉLITÉ, *Fidelitatis Ordo*. Ordre de chevalerie institué le 14 janvier 1701, par Frédéric III, marquis et électeur de Brandebourg, qui prit le titre de roi de Prusse. Les chevaliers portent une croix d'or émaillée de bleu, ayant au milieu les chiffres de ce prince, F. R. et aux angles l'aigle de Prusse émaillée de noir : d'où vient qu'on appelle aussi cet Ordre, l'Ordre de l'Aigle noire. Cet Ordre ne se donne qu'à ceux de la maison royale, et aux personnes les plus considérables de l'État. (Héliot, *Hist. monast.*, tom. 8, pag. 335.)

FIDELIUM, premier mot de l'oraison que l'Église dit pour les morts qui commence par *Fidelium*, et que l'on appelle pour cette raison *Fidelium*.

FIDELLE (Louis), chanoine de Tournai, et docteur de Paris, mort en 1652, a publié : *De mundi structura, seu sex dierum opificio*, lib. 8. *De humana restauratione, seu de incarnatione Domini. De militia spirituali*, lib. 5. (Le Mire, *de script. sæc.* 16. Valère-André, *Bibl. belg.*)

FIDÈNES, ancienne ville du Latium. Elle était à quarante stades de la ville de Rome. Romulus lui fit la guerre, la prit et en fit une colonie romaine. Elle se révolta sous le roi Tullus-Hostilius; mais ce prince la rangea bientôt à son devoir, en punissant les coupables. Plus de vingt mille de ses habitans périrent dans son amphithéâtre qui

tomba par le poids de la multitude pendant un combat de gladiateurs. Elle fut plusieurs fois ruinée, et plusieurs fois rétablie. On voit aujourd'hui en sa place un domaine qui appartient au Chapitre de saint Pierre, et appelé *Castel Giubileo*, parce que l'achat en fut fait durant l'année d'un jubilé universel. C'était le siège d'un évêque; nous trouvons les noms de deux dans les monumens ecclésiastiques.

1. Géronce, au concile de Rome, sous Symmaque.

2. Justin, au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 680. (*Ital. sacr.*, tom. 10, pag. 97.)

FIDOLOME, ville épiscopale de la Mauritanie césarienne en Afrique. (*Not. n.* 17.)

FIDUCIAIRE, est un héritier, ou un légataire qui est chargé par le défunt de restituer la totalité, ou une partie de la succession provenant de lui, ou la totalité, ou une partie du legs qu'il lui a fait.

FIEF, terre, seigneurie, ou droits qu'on tenait d'un seigneur dominant, à la charge de foi et hommage, ou de quelques redevances, *feudum*, *prædium beneficiarium juris clientelaris*. L'origine des fiefs est très-obscur. Quelques-uns la rapportent aux Lombards, d'autres aux Français, aux Saxons, aux Normands, aux Goths et aux Vandales. Le terme de fief ne se trouve dans aucun auteur plus ancien que Hugues Capet, ou Charles le Simple, qui vivait dans le dixième siècle. Les

fiefs, tels que nous les avons vus, ne s'établirent pas tout d'un coup. Ils commencèrent par les grands seigneurs qui après avoir usurpé la propriété de leurs bénéfices sous les derniers rois de la seconde race, s'emparèrent aussi de la juridiction, et s'assujétirent des vassaux.

Autrefois on divisait les fiefs en fiefs *terriens*, ou *terriaux*, *fiefs de revenus*, et *fiefs de maîtres*, ou *d'officiers*, ou *fiefs des offices*.

Les fiefs se divisaient encore en fiefs de dignité, auxquels était attaché un titre de dignité, comme duché, comté, marquisat, etc., en fiefs de *haubert*, ou en *nuesse*, ou de *nud à nud* qui étaient tenus immédiatement du prince, sans moyen ; en *fiefs chevel* qui étaient en titres de fiefs nobles ayant justice ; en fiefs dominans, à qui on devait foi et hommage ; en fiefs nobles, ou ruraux qui étaient tenus en plein hommage, ou prairie ; en fiefs ruraux et non nobles, ou fiefs restreints et abrégés ; en fiefs simples qui n'attribuaient que le droit de connaître des différends mus à l'occasion des fonds qui en relevaient ; en fiefs épiscopaux, ou presbytéraux : on appelait ainsi des biens ecclésiastiques que les seigneurs laïcs avaient usurpés sur la fin de la seconde race de nos rois : en fiefs de dévotion, ou de piété ; on appelait ainsi autrefois les états que des souverains reconnaissaient, par humilité, tenir de Dieu, à la charge de l'hom-

mage et de quelques redevances, comme de la cire, etc.

L'évêque pouvait concéder de nouveau les fiefs retournés à l'église ; mais il ne pouvait établir des fiefs, c'est-à-dire donner en fiefs de nouveaux fonds de l'évêché ; que si l'évêque possédait des fiefs, et que les vassaux de ces fiefs souhaitassent de faire ériger en arrière-fiefs les terres qu'ils tenaient de ces fiefs sous un cens annuel, l'évêque pouvait ériger ces arrière-fiefs, en plaçant au profit de l'évêché l'argent qui était donné pour le rachat de la censive ; cette érection tournait au profit de l'évêché. (Gibert, *Inst. eccl. et bénéfic.*, pag. 798.)

Les coutumes contenaient des dispositions bien différentes, et même quelquefois opposées les unes aux autres sur la matière des fiefs ; et cette diversité faisait qu'on ne pouvait donner de règles généralement reçues sur ce point, et que chacun devait consulter la coutume du lieu où les fiefs étaient situés.

Selon la coutume de Paris, les fiefs donnaient à ceux qui les possédaient comme seigneurs, des droits honorables et des droits utiles. Les droits honorables étaient la foi et hommage à chaque mutation de seigneur et de vassal, l'aveu et dénombrement à chaque mutation de vassal seulement, les droits honorifiques, la préséance sur leurs vassaux, etc. Les droits utiles étaient ceux de relief, de retrait féodal, de quint, de

commise, d'indemnité sur les gens de main-morte, la chasse, la pêche, etc. C'étaient là les droits ordinaires des fiefs; mais il arrivait souvent qu'ils donnaient d'autres droits aux seigneurs, et on les appelait droits extraordinaires, parce qu'ils n'étaient pas de l'essence du fief, qui pouvait subsister sans eux. Tels étaient, par exemple, les droits de justice, de colombier à pied, de corvées, de bannalité, de bâtarde, de déshérence, de confiscation, etc. *V.* sur la matière des fiefs qui est très-vaste et très-difficile: *Quinque feudorum libri cum Cujacii commentariis*; Hotmanni, *in libros feudorum comment*; Baro, *tract. de feudis*; Contii, *de feudis*; Zozii, *idem*; Gerardi, *idem*; Julii Clarii, *idem*; Molinæus, tom. 1, *tractat. de feudis*; Chantereau, Le Fèvre, *de l'origine des fiefs*; Salvaing, *de l'usage des fiefs*; La Rochefflavin, *des droits seigneuriaux*; Dargentré, *sur l'ancienne coutume de Bretagne*; Chassanée, *sur celle de Bourgogne*; Berauld et Basnage, *sur celle de Normandie*; Pontanus, *sur celle de Blois*; Coquille, *sur celle de Nivernois*, tit. 4, et dans ses *instituts du Droit français*, tit. des fiefs; L'Hommeau, *sur la coutume d'Anjou*, liv. 1, tit. 3; et dans ses *Maximes*, tit. des fiefs et des amortissemens; les arrêtés de M. de Lamoignon, tit. des fiefs; les commentateurs de la coutume de Paris sur le titre premier; Henrys, tom. 1, liv. 3;

Poquet de Livonnières, *traité des fiefs*, imprimé à Paris en 1730; Guyot, *traité des fiefs*, imprimé dans la même ville, 1738; de Ferrière, *dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot *fief*; et Deni-sart, dans sa *Collection de Jurisprudence*, au même mot *fief*.

FIERA (Jean-Baptiste), de Mantoue, médecin, mort en 1538, a laissé, entre autres ouvrages, 1^o l'histoire évangélique de Dieu et de l'homme, divisée en quatre livres, dédiée au pape Adrien VI, et imprimée à Venise et à Bâle. 2^o Un traité de l'immortalité de l'âme contre Pomponace. 3^o Un dialogue de la peinture, de la justice et de la prédestination, à Mantoue, 1515. On peut voir le dénombrement de ses autres ouvrages dans le catalogue de la bibliothèque d'Oxford. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 960.)

FIERTABLE. On disait à Rouen qu'un crime était fiertable, lorsqu'on pouvait en obtenir la rémission en levant la fierte de saint Romain. *Voyez* FIERTE. Les crimes de lèse-majesté, de duel, etc., étaient autrefois fiertables; ils avaient cessé de l'être. Dans le Journal du Palais il y a un arrêt du grand-conseil du 15 septembre 1672, pour des cas déclarés fiertables.

FIERTE, vieux mot qui signifiait autrefois une chasse, *fere-trum*. Il était en usage à Rouen en parlant de la fierte de saint Romain, archevêque de cette ville, en faveur duquel on accor-

daît grâce à un criminel le jour de l'Ascension, que l'on portait sa châsse en procession par la ville. (*Voyez SAINT ROMAIN.*)

FIESOLI, ville ancienne d'Italie, dont il n'y a plus que les ruines, à deux ou trois milles de Florence. Les Aruspices et les prêtres toscans y faisaient leur demeure, et on y voyait de jeunes filles qui s'exerçaient à chanter des hymnes à l'honneur de Diane. Elle était autrefois très-puissante, et on en peut juger par le secours que Stilicon en tira pour défaire Radagaise, roi des Goths, dont l'armée, étant de cent mille hommes, en perdit plus de cent mille en bataille rangée, sous les murs de Florence, qu'elle tenait assiégée en 405. Les Florentins, qui tiraient leur origine de Fiesoli, détruisirent, comme autrefois les Romains avaient détruit Albe d'où ils étaient sortis. Il y avait depuis long-temps, entre Florence et Fiesoli une espèce d'émulation qui dégénéra enfin en inimitié. Les Florentins surprirent ceux de Fiesoli le jour qu'ils avaient fait la fête de leur patron saint Romulus, s'emparèrent des portes de la ville, gagnèrent la citadelle, et les forcèrent de se réunir dans Florence, afin de ne faire qu'une ville des deux qui étaient auparavant; ils détruisirent pour cela Fiesoli, excepté les plus belles églises, la cathédrale et la maison épiscopale. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis l'an 1010 que cela arriva, il n'y a plus au-

tour de Fiesoli que des vignes et des maisons de plaisance. On y voit encore une abbaye, fondée par Côme de Médicis, qui y dépensa cent mille écus pour les chanoines réguliers de Latran, et un couvent de dominicains. Le siège épiscopal y subsiste toujours, mais l'évêque réside à Florence. Le diocèse du côté de l'Apennin borne ceux de Faenza et d'Imola, et du côté de l'Arne ceux de Florence, de Sienné et d'Arezzo. Ce siège est suffragant de Florence.

Évêques de Fiesoli.

1. Saint Romule, disciple de l'apôtre saint Pierre. (*Tradit. de l'église de Fiesoli.*)

2. Rustique, légat du pape Agapet au concile de Constantinople, contre le patriarche Anastase qui niait deux natures en Jésus-Christ, en 555.

3. Saint Late, en 570.

4. Saint Alexandre qui obtint d'Autharis, roi des Lombards, de grands privilèges pour son église. Il fut jeté dans une rivière, et noyé par des détenteurs des biens de l'église qui craignaient qu'il ne les obligeât à restituer.

5. Saint Romain, succéda à saint Alexandre en 582, et mourut en 590.

6. Saint Donat, écossais, passant à Fiesoli, en fut fait évêque par une inspiration de Dieu, en 816.

7. Grusolphe, assista au concile de Rome sous Eugène II, en 826.

8. Zénobe, en 890.
9. Ernand, ou Bernard, en 904.
10. Zénobe II siégeait sous l'empereur Othon en 966, et assista l'année d'ensuite au concile de Ravenne.
11. Pierre, en 984.
12. Raimond, en 1000.
13. Reheimbould 1^{er} en 1017.
14. Jacques de Bavière, en 1027.
15. Atinulphe, succéda à Jacques en 1039.
16. Transmond, en 1059, mourut vers l'an 1073.
17. Guillaume, en 1078.
18. Gebise, en 1099.
19. Jean, sous le pontificat de Pascal II.
20. Jean, vers 1114.
21. Jonathas, en 1143.
22. Rodulphe, sous le pontificat d'Anastase IV, en 1153.
23. Lanfranc, en 1179.
24. Rainier, en 1193.
25. Ildefrand de Lucques, en 1220.
26. Magnette, en 1257.
27. Frère Philippe, de l'Ordre des Frères-Mineurs, ordonné en 1282.
28. Frère Ange de Camerino, de l'ordre de S.-Augustin, transféré de Calli par Boniface VIII, en 12... , abdiqua en 1301.
29. Fr. Barthélemi, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Ange, en 1301, et siégea peu de temps.
30. Mantonijs Ursus, archiprêtre de Florence, la même année au mois d'octobre, transféré à Florence en 1309.

31. Fr. Conrad à Pinna, de Pistoie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1309, mourut en 1312.
32. M. Tedices de Aliottis, Florentin, archiprêtre de Florence, élu en 1312; il mourut en 1336.
33. Fuligni, de Camplo, petite ville du Florentin, prévôt de Fiesoli, élu en 1337, mourut de la peste en 1348.
34. Saint André de Corsin, nommé par Clément VI, en 1349, mourut le 6 février 1373. (*Voy.* ANDRÉ CORSINI.)
35. Neri Corsini, frère du précédent, nommé en 1373, mourut le 4 novembre 1377.
36. Nicolas Vanni, de Florence, élu le 12 novembre 1377, fut transféré à Récanati en 1383.
37. Antoine Cipolloni, Florentin, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le 24 novembre 1383, transféré à Volaterra en 1390.
38. Jacques Altovita, Florentin, du même Ordre, succéda en 1390, et mourut en 1409.
39. Fr. Luc Manzoli, Florentin, vicaire général de l'Ordre des Humiliés, mourut en 1411.
40. Antoine Cajétan, cardinal d'Aquilée, eut cette Église en commende.
41. Binde de Guidottis, Florentin, archidiaque de..., nommé par Jean XXIII, en 1411, mourut en 1450.
42. Benozzi Federighi, chanoine de Florence, élu le 15 décembre 1421, mourut en 1450.
43. Léonard Salutatus, chanoine de Florence, nommé par

Nicolas v, siégea seize ans, et mourut en 1466.

44. Antoine Alli, chanoine de Florence, nommé en 1466, et transféré à Volaterra en 1470.

45. Guillaume Becchi, de Florence, général de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé en 1470, mourut fort âgé, en 1480.

46. Jean Orcimbolde, cardinal, évêque de Novare, archevêque de Milan, eut cette Église en commende en 1460, mais pour bien peu de temps; il quitta l'année suivante.

47. Robert Floche, Florentin, nommé la même année, abdiqua en 1504, le 1^{er} juillet, en faveur du suivant.

48. Guillaume Floche, neveu du précédent, prit possession le 1^{er} juillet 1504, et mourut le 17 avril 1530.

49. Braccius Martellus, Florentin, chanoine de Florence, grand jurisconsulte, nommé le 3 juin 1530, siégea vingt-un ans, et fut transféré à Leccio.

50. Pierre Camajan, d'Arezzo, nommé par Jules III, le 17 février 1557, fut transféré à Ascoli par Pie v, en 1566.

51. Fr. Ange de Cataneis Diacotius, Florentin, de l'Ordre de Saint-Dominique, succéda à Camajan, le 15 novembre 1566, nommé par Pie v, siégea quatre ans, et se retira dans son cloître.

52. François de Cataneis, neveu du précédent, chanoine de la cathédrale de Florence, succéda à son oncle le 15 août 1570; il se trouva au concile de Trente,

et mourut en 1595, le 4 de novembre, après avoir siégé vingt-cinq ans.

53. Alexandre Mars de Médicis, chanoine de Florence, nommé en 1596, fut transféré à Florence en 1605.

54. Barthélemi Lanfredini, chanoine de Florence en 1605, mourut en 1614.

55. Bacci Gherardini, de Florence, succéda le 14 janvier 1614, et mourut en 1620.

56. Thomas Cimenès, Portugais, de Lisbonne, chanoine de de la métropole, nommé par Paul v le 16 novembre 1620, mourut le 3 novembre 1633.

57. Laurent Robbio, allié d'Urbain VIII, passa de Cortone à Fiesoli le 21 août 1634, et mourut à Florence le..... janvier 1645.

58. Robert Strozzi, Florentin, évêque de Colle, transféré le 12 juin 1645 par Innocent x, mourut en 1670.

59. Philippe Soldani, de Florence, archidiacre et grand-vicaire, succéda à Strozzi en 1670, et mourut en 1674.

60. Philippe de Neri Altovita, de Florence, vicaire du chapitre et chanoine, nommé le 27 décembre 1674, mourut le 25 novembre 1702.

61. Thomas Bonaventure, des comtes de Gherardosea, Florentin, doyen de Florence, et vicaire général, nommé le 12 février 1703, fut transféré à Florence la même année 12 novembre.

62. Horace-Marie Pancrace,

de Florence, et chanoine de cette métropole, nommé le 17 décembre 1703, mourut au mois de mai 1716.

63. Louis-Marie Strozzi, chanoine de la métropole et de Florence, nommé le 1^{er} juillet 1716. *Ital. sac.* t. 3, p. 210.

FIEUX (Jacques de), évêque de Toul. Voy. à l'article *Toul*, parmi les évêques de cette ville.

FIGEAC, *Figiacum*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de même nom, sur la rivière de Selle, et sur la frontière de la haute Auvergne, au diocèse de Cahors. Elle fut fondée non en 815, par Pepin, roi d'Aquitaine, fils de Louis-le-Débonnaire, comme l'ont cru quelques auteurs, mais vers l'an 755, par Pepin, père de Charlemagne, en reconnaissance de l'heureux succès que Dieu avait accordé à ses armes contre les Sarrasins. Les circonstances de la consécration de l'église qu'il fit bâtir sont toutes miraculeuses, et sont consignées dans une bulle du pape Étienne III, en date de la quatrième année de son pontificat, dans laquelle il ordonne que l'église abbatiale de Figeac *étant consacrée par Notre-Seigneur, le 7 novembre 755*, portera le nom de l'église de Saint-Sauveur à perpétuité. Cette bulle est conservée précieusement dans les archives du chapitre, et l'on y chantait encore toutes les années, le 7 novembre, jour auquel on célèbre la fête de la dédicace de cette église, une hymne en mau-

vais latin de ce temps-là, dans laquelle sont rapportés tous les miracles de sa consécration. Ce monastère était en si mauvais état au commencement du neuvième siècle, qu'il ne s'y trouvait plus de religieux. Mais un ecclésiastique de Figeac, nommé Aidmar, étant allé à Rome, et y ayant reçu l'habit monastique avec l'institution d'abbé des mains du pape Paschal I, il revint à Figeac, rétablit ce monastère, et le gouverna avec celui de Conques, suivant la chronique de Figeac, depuis vers l'an 822 jusque vers l'an 854. C'est apparemment de cette restauration faite sous la conduite de l'abbé Aidmar, et à laquelle Pepin, fils de Louis-le-Débonnaire, peut-être contribua, que veulent parler ceux qui attribuent à ce prince la fondation de l'abbaye de Figeac en 815. Cette abbaye, qui était de la congrégation de Cluny depuis l'an 1074, fut sécularisée et changée en collégiale en vertu d'une bulle du pape Paul III, donnée le 28 août 1536, mais qui ne fut exécutée qu'en 1556. Cette collégiale était composée de l'abbé, du doyen, de deux archidiaques, d'un archiprêtre, du chantre et de douze chanoines. (*Gallia christ.*, t. 1, c. 171, et seq. Moréri, édit. de 1759.)

FIGLIUCCI (Félix), né à Sienne, d'une illustre famille, se fit religieux de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Marc de Florence. Il se rendit habile dans les let-

tres divines et humaines, et possédait si bien sa langue naturelle, que personne de son temps ne parlait et n'écrivait mieux que lui. Il savait aussi le grec et le latin. Nous ignorons l'année de sa mort; mais nous savons qu'il vivait encore en 1582. On a de lui, 1^o une traduction des lettres de Marcile Ficin et de l'histoire du Nord, par Olaüs Magnus; 2^o une autre traduction des onze Philippiques de Démosthènes, imprimée à Rome en 1550, in-8^o; 3^o dix livres de Philosophie morale sur celle d'Aristote, à Rome, 1551, in-4^o; 4^o un traité de la Politique, dont la seconde édition est à Somasque, 1583, in-4^o; un discours latin qu'il prononça au concile de Trente; 6^o la traduction du catéchisme de ce même concile, qu'il avait faite par l'ordre de Pie v, et qu'il publia à Rome en 1567. (Le P. Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 2, p. 263.)

FIGLIUCCI (Vincent), jésuite, natif de Sienne, fut pénitencier à Rome, où il mourut en 1622. On a de lui, *moralium questionum*, t. 2; *de statu Clericorum*; *de beneficiis*; *de pensionibus*; *de spoliis*; *de clericorum vita*; *de simonia*; *de alienatione rerum spiritualium*, etc. (Alegambe, *Biblioth. script. societ. Jesu.* Le Mire, *de Script. sæc.* 17.)

FIGUE, *figuier*. Il en est souvent parlé dans l'Écriture. Adam et Ève se couvrirent avec des feuilles de figuier. (*Genes.* 3, 7.) Jésus-Christ, venant de Béthia-

nie, s'approcha d'un figuier pour y cueillir des figues; mais n'y en ayant point trouvé, il le maudit; et aussitôt il sécha jusqu'à la racine. C'était au mois de mars, où il pouvait aisément y avoir des figues précoces. Ainsi, quoique l'Évangéliste remarque que ce n'était pas alors le temps des figues, Notre-Seigneur ne fit rien contre les règles de la sagesse, et la malédiction qu'il donna au figuier infructueux, est une figure exacte de la réprobation des Juifs. (*Matth.* 21, 19, *Marc.* 11, 13. *Lucæ.* 13, 7.)

FIGUERIO (Pierre), Portugais, né à Figuero, dans le diocèse de Coïmbre, était fils de Jean de Faria et d'Élisabeth de Fonséca, l'un et l'autre de familles très-nobles. Il entra, en 1544, dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Croix à Coïmbre, et devint bientôt un des plus habiles hommes du Portugal. Il savait le latin, le grec, l'hébreu et le chaldéen; mais sa modestie surpassa encore son habileté. Il fallut des ordres réitérés du chapitre général de sa congrégation en 1564, pour le forcer à se faire recevoir docteur dans l'Université de Coïmbre; il refusa la première chaire de professeur de l'Écriture-Sainte dans cette Université, que Philippe n lui offrait, et il ne voulut accepter aucune charge dans sa congrégation. Il mourut le 11 janvier 1592. Vingt-quatre ans après sa mort, on imprima, en 1616, à Lyon, ses commentaires sur les quinze premiers

psaumes, sa paraphrase de Jérémie, et son commentaire sur les douze petits Prophètes. Ces ouvrages font deux vol. in-sol. (Drouet, *édition de Moréri*, 1759, qui cite la *Bibliothèque portugaise manuscrite*.)

FIGURE. On appelle *figures*, en terme de théologie, les choses, les personnes, les évènements de l'ancien Testament, parce qu'elles étaient les types et les images du nouveau Testament et de ses mystères. Saint Paul dit que tout ce qui arrivait aux Juifs était une figure de ce qui devait se passer parmi les chrétiens. La manne, par exemple, était une figure de l'Eucharistie. Abel, Isaac, Joseph étaient des figures de Jésus-Christ, etc.

FILACE, ville épiscopale de la Bizacène en Afrique. (*Notit.* n° 79.)

FILANTE (Jean-André), de la ville de Taverna, dans la Calabre-Ultérieure, professeur en Droit à Naples, a fait *Comment. in instit. imperiales*, imprimés à Naples en 1602, in-4°. Il compare, dans ce traité, le Droit de Naples avec le Droit romain. (Denys-Simon, *Biblioth. de Droit*.)

FILASSIER (Marin), prêtre du diocèse de Paris, était né à Paris même. Il était curé à la campagne, et chapelain des dames de Miramion. Il mourut à Paris le 13 juillet 1733, âgé de cinquante-six ans, après avoir toujours aimé la pénitence, l'obscurité, la pauvreté, et souffert avec joie

les douleurs les plus aiguës pendant les quinze dernières années de sa vie. On a de lui un ouvrage intitulé : *Sentimens chrétiens propres aux personnes infirmes et malades*, dont la troisième édition est de l'an 1729, de l'impression de la veuve de Gilles-Paulus Dumesnil. Peu de temps après la mort de l'auteur, on en donna une quatrième édition, avec les corrections et additions qu'il avait faites avant sa mort. Ces sentimens ne sont proprement que les expressions de l'Écriture et des Pères, et il faut que l'auteur ait eu grand soin de s'en nourrir pendant le peu de santé dont il a joui, pour avoir été capable de les exprimer avec tant d'onction dans un ouvrage composé au milieu des douleurs. Blondel, curé de St.-Étienne-du-Mont, a donné une magnifique approbation au livre de Filassier. (*Nouvelles littéraires*, imprimées chez la veuve Lefèvre, in-8°, du 15 janvier 1724, pag. 126.)

FILBERT (saint), *Filibertus*, premier abbé de Jumièges et de Noirmontier, était né dans l'ancienne ville d'Eause, autrefois métropole de la troisième Aquitaine, que nous appelons Gascogne, et dont le siège a été transporté à Auch. Lorsqu'il fut en état d'être produit dans le monde, son père Filibaud l'envoya à la cour du roi Dagobert I, où l'amitié de saint Ouën contribua beaucoup à le garantir de la corruption du siècle. Il y renonça généreusement

pour embrasser la vie religieuse, sous la discipline de saint Agile ou saint Aile, abbé du monastère de Rebais en Brie, auquel il succéda l'an 650. Quelques religieux rebelles ayant voulu le chasser de son église, il se démit de sa charge, visita plusieurs monastères de France et d'Italie, et fonda, vers l'an 654, la célèbre abbaye de Jumièges, sur la rivière de Seine en Normandie, à cinq grandes lieues de Rouen, par les libéralités du roi Clovis II, et de la reine sainte Bathilde. Il y établit la plus belle régularité, et il eut la consolation d'y voir jusqu'à neuf cents religieux. Il les gouvernait tranquillement et avec un succès merveilleux, lorsqu'Ébroïn, maire du palais, indigné des remontrances qu'il lui avait faites sur sa mauvaise conduite, suscita quelques ecclésiastiques du diocèse de Rouen, qui le noircirent tellement dans l'esprit de saint Ouën, que ce prélat le fit conduire en prison dans un lieu de la ville de Rouen, appelé aujourd'hui *Poterne*, où l'on a depuis bâti une chapelle en l'honneur de saint Filbert. Sorti de prison, il se retira dans le diocèse de Poitiers, où il fonda le monastère de Noirmoutier et celui de Quinçay. Il retourna ensuite à Jumièges, après la mort d'Ébroïn, l'an 681, à la prière de saint Ouën, qui le rétablit dans son ancienne amitié, en déplorant l'injustice qu'il avait commise envers lui. Saint Filbert aurait pu finir ses jours

à Jumièges, mais il aima mieux retourner à Noirmoutier, dont la solitude favorisait davantage son attrait pour la contemplation. Ce fut donc dans ce cher désert qu'il mourut entre les bras de ses disciples le 20 d'août, jour de sa fête, en 684 ou 690. (D. Mabillon, *deuxième siècle bénédictin*. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 2, 20 août.)

FILCHIUS (Benoît), d'Essex en Angleterre, capucin, mort en 1610, a laissé un traité de la volonté de Dieu, imprimé à Paris en 1648. (Dupin, *Tab. des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle*, pag. 1855.)

FILESAC (Jean), Parisien, de la maison et société de Sorbonne, docteur en théologie de la Faculté de Paris, fut élu recteur de l'Université en 1586. Il fut aussi curé de Saint-Jean-en-Grève, et mourut doyen de la Faculté le 27 mai 1638, après s'être distingué par sa fermeté, sa droiture, sa science et sa piété. Il donna lui-même, en 1621, un recueil des principaux ouvrages qu'il avait publiés depuis dix-neuf ans. Le premier est un traité de l'autorité sacrée des évêques, dont il prouve les différents droits par un grand nombre de passages rangés sous différents titres. Le second est sur le carême et sur les différentes manières dont il a été observé parmi les Chrétiens. Le troisième est de l'origine des paroisses, et de l'obligation d'entendre la messe de paroisse. Le quatrième est sur la confession auriculaire,

dont il prouve la nécessité et l'antiquité. Le cinquième sur l'idolâtrie magique, dans lequel il tient le milieu entre ceux qui croient trop aux opérations magiques et ceux qui n'y croient point du tout, faisant voir que le démon a attaqué intérieurement et extérieurement les fidèles dans tous les temps. Le sixième, intitulé : *Du Sacrilège laïque*, est un écrit en forme de plainte de l'Eglise gallicane, contre les laïcs qui s'emparent des biens ecclésiastiques. Le septième, qui porte pour titre de *l'Idolâtrie magique et politique*, condamne les respects excessifs que l'on a rendus aux princes païens, et explique les motifs qui doivent porter les princes chrétiens à garder une juste modération dans le respect qu'ils ont droit d'exiger de leurs sujets, qui sont la religion, la crainte de Dieu, la connaissance d'eux-mêmes, leur propre réputation, les dangers où ils s'exposeraient en exigeant un honneur qui ne leur est pas dû. On a encore du même auteur un commentaire sur Vincent de Lé-rins; un traité de la pénitence, à Paris, 1623; *les funérailles du soir; extraits choisis, ou dignité vénale; défense de la Médecine; le Prêtre négligent*; un traité sur l'origine des anciens statuts de la Faculté de Théologie de Paris, imprimé en 1620, et un recueil en trois volumes in-4°, imprimé à Paris en 1621 et 1638, de plusieurs petits traités curieux sur différens sujets

expliqués par autant de titres en forme de sentences. Le premier est intitulé : *Deus centrum et locus rerum*. Il y traite de l'immensité de Dieu. Le second, *corporis et animæ societas*. Il y réfute les rêveries d'Origène sur la cause pour laquelle les âmes sont renfermées dans les corps, etc. Les ouvrages de Filesac sont remplis d'érudition ecclésiastique et profane; mais son style est un peu dur, quelquefois obscur, et toujours sans beaucoup d'ordre ni de méthode, passant d'une matière à l'autre, entremêlant le profane et le sacré, et faisant de fréquentes digressions. (Dupin, *Bibl. dix-septième siècle*, part. 1.)

FILIATION, *genus, filiatio*.

On appelle filiation la descendance de père en fils, et les degrés d'une généalogie. On le disait figurément des églises qui dépendaient les unes des autres par droit de patronage ou de fondation; des monastères et abbayes; des religieux en certains ordres qui épousaient des maisons ou des provinces dont ils étaient appelés fils ou enfans.

FILLATRE (Guillaume), fut d'abord moine bénédictin dans le monastère de Saint-Pierre de Châlons, ensuite prieur dans le duché de Bar, abbé de Saint-Thierri près de Reims, et enfin de Saint-Bertin à Saint-Omer. Il prit le bonnet de docteur dans l'université de Louvain, au mois de janvier 1436, fut fait évêque de Verdun en 1437, de Tulles en 1449, et de Tournai en 1461. Il

fut aussi chancelier de l'Ordre de la Toison-d'Or, et conseiller de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui l'envoya en ambassade auprès du pape Pie II, et de plusieurs autres souverains. Il mourut à Gand, le 23 août 1473. C'est lui qui a composé le livre intitulé : *la Toison-d'Or, auquel sous les vertus de magnanimité et justice, sont contenus les hauts, vertueux et magnanimes faits, tant des très-chrétiennes maisons de France, Bourgogne et Flandre, que d'autres rois et princes de l'Ancien et Nouveau-Testament*, imprimé à Paris en 1577, in-fol., et à Troyes en 1530. Fillatre avait aussi prononcé l'oraison funèbre de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette pièce est restée manuscrite. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

FILLATRE (dom Guillaume), né dans la paroisse du Tilleul, au diocèse de Rouen, fit profession à l'âge de dix-huit ans chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il se rendit très-habile dans presque tous les genres de littérature, en cultivant avec assiduité le génie heureux qu'il avait pour les sciences. Le père Mabillon l'estimait singulièrement, et le consultait souvent. Il a été fort longtemps maître de musique de l'abbaye de Fécamp, dans laquelle il est mort le 6 décembre 1706. Il avait composé plusieurs écrits sur différens sujets, que sa modestie lui a fait supprimer. Il nous reste de lui, 1° un *Mé-*

moire de deux cents pages in-fol. divisé en deux parties, imprimé en 1690, pour autoriser, contre l'archevêque de Rouen, le droit qu'a l'abbaye de Fécamp d'être immédiatement soumise au Saint-Siège, et d'avoir juridiction, comme épiscopale, sur trente-six paroisses de différens diocèses. Dom Gabriel Dudan, qui était alors prieur de l'abbaye de Fécamp, a eu quelque part à ce mémoire. 2° Des conjectures savantes sur la caverne du dieu Mithra, dont il est parlé dans la lettre dix-neuvième de saint Jérôme à Leta. On trouve ces conjectures, page 516 du premier volume des *Lettres de saint Jérôme*, de la traduction de dom Roussel. 3° Trois lettres au père Mabillon : la première sur la dissertation de ce Père sur les *azymes*; dom Fillatre ne la trouvait pas convaincante. La seconde, qui est latine, roule sur le terme *osca*, dont il est parlé dans le cérémonial de Lisieux. La troisième, qui est française, ne contient rien de particulier. Ces trois lettres sont dans le premier volume des *OEuvres posthumes* du père Mabillon, in-4°. (Dom le Cerf; *Biblioth. histor. et crit. des Aut. de la congrégation de Saint-Maur.*)

FILLE, se dit 1° des personnes du sexe qui n'ont point été mariées; 2° de celles qui ont fait vœu de virginité dans le cloître, ou dans le monde; 3° de celles qui vivent dans des communautés, ou société régulières qui ne sont point érigées en

Ordre religieux , et qui ne font pas les vœux de religion.

FILLEAU (Jean) , jurisconsulte du dix-septième siècle , professeur en Droit , et avocat du roi à Poitiers , où il mourut fort âgé en 1682 , a publié , 1° en 1630 , des Additions sur les réglemens de Chenu , 2 vol. in-fol. , et les décisions catholiques. 2° Les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde , tirées des historiens français , à Poitiers , 1643 , in-4°. 3° Un Traité de l'Université de Poitiers , à Poitiers , 1644 , in-fol. 4° La Fable calomnieuse et si connue de la prétendue assemblée de Bourg-Fontaine , tenue , selon lui , pour renverser les principaux dogmes de la religion.

FILLES-DIEU. On appelait autrefois *Filles-Dieu* et *Enfans-Dieu* , ceux et celles qui demeuraient dans les hôpitaux qu'on nommait *Hôtels-Dieu*. On donne aussi le nom de *Filles-Dieu* à plusieurs hospitalières. Les religieuses de Fontevault , portaient à Paris le nom de *Filles-Dieu* , parce qu'elles avaient succédé aux hospitalières qui se nommaient ainsi.

FILLES , se dit au figuré des églises qui dépendent des autres , comme leurs fondatrices.

FILS et FILLE , ou ENFANT , se prend en plusieurs sens dans l'Écriture. 1° Fils se dit pour descendant à quelque degré que ce soit , c'est ainsi que l'on dit fils d'Israël , fils d'Ammon , fils de Moab , c'est-à-dire , Israélites , Ammonites , Moabites. 2° Fils se

dit pour petit-fils. Laban est appelé fils de Nachor , quoiqu'il fût fils de Bathuel , qui était fils de Nachor. (*Genèse* 29 , 5.)

3° Fils du fils , signifie petit-fils.

(*Genèse* 45 , 10.) 4° Fils des fils , signifie toute la postérité.

(*Psaume* 102 , 18. *Prov.* 13 ,

22.) 5° Fils de Dieu , signifie

proprement le Verbe de Dieu ,

la seconde personne de l'adorable

Trinité. 6° Fils de Dieu , si-

gnifie les anges dans un sens

moins propre et plus étendu ,

parce qu'ils sont toujours dans

le ciel auprès de Dieu , comme

des enfans chez leur père. 7° Fils

de Dieu , signifie les élus et les

bienheureux , parce qu'ils sont

adoptés , aimés , traités de Dieu

comme ses fils. 8° Fils de Dieu ,

signifie les fidèles qui sont dans

la vraie religion. 9° Fils de Dieu ,

signifie les grands , les puissans ,

les juges de la terre , ainsi nom-

més parce qu'ils sont les lieute-

nans de Dieu , et les dépositaires

de son autorité. 10° Fils de

l'homme , se prend d'une façon

particulière pour Jésus-Christ ,

qui est souvent appelé *Fils de*

l'Homme dans l'Écriture , parce

qu'il est véritablement homme.

11° Fils de l'homme , signifie

souvent homme simplement. De

même au pluriel , fils des hom-

mes n'est autre chose que hom-

mes. Quelquefois néanmoins il

signifie les impies , les pécheurs ,

par opposition à ceux que l'É-

criture appelle fils de Dieu. (*Ge-*

nèse 6 , 2 , 4.) 12° Les fils , ou

les enfans d'Adam , signifie les

hommes. 13° Le mot *Fils* , mis

devant un nom de qualité, de profession, de condition, d'état, de dignité, signifie un homme qui est doué de cette qualité bonne, ou mauvaise, qui professe un art, qui possède une dignité, etc. 14°

Le mot fils, mis devant un nom de lieu, signifie un homme originaire de ce lieu. Fils d'Assur, ou de l'Assyrie, les habitans de l'Assyrie, les Assyriens. 15° Le mot fils, mis devant un nom de temps, marque l'âge de celui dont on parle, et se dit tant des animaux que des hommes; fils d'un an, est un enfant âgé d'un an.

16° Le mot fils, mis devant un nom de récompense, ou de châtiment, signifie un homme qui mérite cette récompense, ou ce châtiment; fils de la mort, est un homme coupable d'un crime qui mérite la mort. Il signifie aussi un homme destiné à mourir. Fils de perdition, est celui qui court à sa perte, ou qui est déjà perdu. Fils de la résurrection, veut dire les Saints ressuscités après la résurrection générale. 17° Fils se prend aussi pour disciple. Fils des prophètes, c'est-à-dire, disciples des prophètes. (*Reg.* 4, ch. 2, vers. 3, 5, 7.)

18° Fils se prend encore pour amis, ou compagnons; les fils de l'époux, sont les amis, ou les compagnons de l'époux. (*Matth.* 9, 15.)

FILS LÉGITIME, est celui qui vient d'un mariage légitime. Fils *naturel*, ou *bâtard*, *nothus*, celui qui est né hors du mariage. Fils *adultérin*, celui dont le père, ou la mère étaient

déjà mariés ailleurs, et non ensemble. Fils *adoptif*, celui qu'on a adopté. *Voyez* ADOPTION. Fils *posthume*, qui est né après la mort du père. *Voyez* DOMAINE et PÈRE, où nous traitons des devoirs mutuels des pères et des enfans. Fils *émancipé*, celui qui est sorti de la puissance paternelle. *Voyez* ÉMANCIPATION.

FILS DE FAMILLE, est un enfant qui est encore sous la puissance paternelle. On ne confond pas dans le Droit romain, comme on confond souvent parmi nous dans l'usage, le fils de famille avec le mineur, ou le pupille. Le fils de famille, suivant ce même Droit, *filius familias*, est celui qui se trouve sous la puissance paternelle, soit qu'il soit majeur, ou mineur, soit que la puissance paternelle réside en la personne du père, ou de l'aïeul. *Instit. de patr. potest. in prin.*, § 3, *tit. de nuptiis in princip.*

Le pupille est celui qui n'a pas encore atteint l'âge de puberté, et le mineur est celui qui ayant atteint l'âge de puberté, n'est pas encore parvenu à sa majorité, c'est-à-dire, à l'âge de vingt-cinq ans. Si ce pupille, ou ce mineur, ne sont pas sous la puissance paternelle, ils ne sont point fils de famille, quoiqu'ils soient sous une autre puissance.

Le pupille est alors sous celle d'un tuteur, et le mineur a un curateur qui l'assiste et l'autorise dans la passation de certains contrats importants. Le tuteur est donné à la personne et aux

biens du pupille , il fait tout en son propre nom. Le curateur au contraire n'est donné que pour les biens du mineur, lequel d'ailleurs agit en son nom et a le droit d'administrer ses biens , comme de retirer les rentes et d'en concéder quittance ; il n'a besoin d'être assisté de son curateur , que quand il aliène ses biens , ou qu'il a des procès. Tel était l'usage des pays qu'on appelait en France de Droit écrit , parce qu'on y suivait les lois romaines.

Les fils de famille n'ont qu'un domicile , qui est celui de leurs père et mère , lorsqu'ils sont toujours dans la maison paternelle. Quand ils demeurent ailleurs , ils en ont deux , celui où ils sont , qu'on appelle domicile de fait , et celui de leurs père et mère , ou , après leur mort ; celui de leurs tuteurs et curateurs , qu'on appelle domicile de droit.

FILLEUL , ou FILLEULE ; celui , ou celle qu'on a tenu sur les fonts de baptême , et à qui on a donné le nom , *filiohus* , *filiius lustricus*. *Filiola* , *filia lustrica*. (Voyez *Empêchement de la parenté spirituelle*.)

FILOTEO , ou FILOTÉE (Antoine de Homodeis) , Sicilien , docteur en Droit civil et canonique , et très-versé dans le Droit pontifical , vivait encore en 1566. On a de lui , 1° *Compilatio decretorum et canonum sacrosancti œcumenici et generalis tridentini Concilii*. 2° *Sicilia illustrata et restaurata*. 3° *Historia Siciliæ Hugonis Falcandi* : c'est une nouvelle édition de cet

historien. (Mongitore, *Biblioth. sic.*)

FIMES , *Fimæ* , ville de France en Champagne , dans le diocèse de Reims. Il s'y est tenu deux conciles dans l'église de Saint-Macre , martyr : *Finibus* , ou *ad Fines apud sanctum Macram*. Le premier fut assemblé le 2 avril 887. Hincmar de Reims y présida. On y fit huit articles qui sont plutôt des exhortations que des cautions.

Le premier rapporte le beau passage du pape Gélase , sur la distinction de la puissance ecclésiastique d'avec la séculière.

Le troisième est un avertissement qu'on donne au roi Louis III de conserver l'honneur et le bien des Églises , et de maintenir l'autorité des évêques

Le quatrième ordonne que les monastères d'hommes et de femmes seront visités par les évêques et les commissaires du Roi , qui dresseront un mémoire de l'état des lieux.

Le second concile fut tenu l'an 935 contre les usurpateurs des biens de l'Église , et ceux qui ruinaient les lieux saints. (*Reg.* 25 , *Lab.* 9 , *Hard.* 6.)

FIMIA (*Catulus*) , d'une famille patricienne de Catane en Sicile , exerça sept fois l'emploi de juge dans la cour du Roi , et mourut dans le lieu de sa naissance le 14 février 1638 , avec la réputation d'un habile jurisconsulte. On a de lui ; 1° *Repertor.* v. 12 ; 2° *Decisioimm* , t. 12 ; 3° *Repertorium feudale* ; 4° *Allegationum* , v. 28 ; 5° *Justifi-*

cationes sententiæ lutæ in causa petitionis vindicatoriæ et reintegratoriæ lati in causa petitionis vindicatoriæ et reintegratoriæ septem feudorum nuper erectorum in titulum baroniæ Aspri-montis.

FIMIA (Jérôme), de Catane en Sicile, docteur en Droit civil et canonique, surnommé l'*Aigle volant*, à cause de son grand savoir, enseigna le Droit impérial à Catane, et eut un grand concours d'auditeurs. Il fut ensuite juge de la cour suprême du Roi, avocat du Roi et procureur fiscal. Il mourut le 18 août 1549, et laissa, 1° *Additiones super ritum regni Siciliae*. 2° *Ad bullam apostolicam Nicolai V. et reg. paragn. Alfonsi de censibus additiones*. 3° *Apostillæ in caput volentes*. 4° *Consilia feudalitæ*. 5° *Consilium pro Vincentio Corbera*, etc. (Dict. histor., édition de Hollande, 1740.)

FIN, *finis*. La fin est le motif, ou la cause qui nous fait agir. *Id cuius gratia fit aliquid.* (Voy. ACTES HUMAINS.)

FINCHAL, ou FINCKLEY, ville d'Angleterre dans le diocèse de Durham, à cent soixante milles de Cantorbéry, *Finchala*, ou *Fincenhala*. Il s'est tenu deux conciles dans cette ville : le premier, l'an 788, par Eambald, ou Echembal, archevêque d'York, contre les irruptions des Danois ; le second, l'an 799, sur la célébration de la Pâque, et l'observation des canons. On y reçut aussi les cinq conciles généraux. (Reg. 20. L. 7. II. 4.)

FINCK (Gaspard), philosophe et théologien luthérien, né à Giessen le 19 octobre 1578, fut professeur en logique, en physique, en métaphysique et en théologie dans l'Académie de la même ville. En 1616 il fut appelé à Coburg, pour y être prédicateur et surintendant général. Il est auteur des écrits suivant : 1° *Controversiæ theologicæ et philosophiæ, oppositæ Goclenii, Piscatoris, Angelocratoris et nonnullorum aliorum erroneis opinionibus*. 2° *Disputationes, Anti-glocenianæ*. 3° *De Analogia sacramenti zuingliana et fractione panis calvinistica*. 4° *Prodromus honestæ responsionis ad theses apologeticas Rudolefi Goclenii*. 5° *Oratio theologica inauguralis de quæstione, an B. Lutherus unquam adpartes Zuinglii asseclarum accesserit*. 6° *De diebus festis et feriatis in ecclesiis augustanæ confessionis*. 7° *Canonum theologorum proprietatem et naturam Scripturæ-Sacræ enucleantium centuriæ duæ*. 8° *De Monachis, eorumque consiliis, contra Bel-larminum*. (Dictionnaire historique, édition de Hollande, 1740, et supplément français de Bâle.)

FINEDEBRIANVILLE (Claude-Oronce), de Briançon en Dauphiné, et parent d'Oronce Fine, célèbre mathématicien de la même ville, embrassa l'état ecclésiastique, et eut une charge d'aumônier du Roi, avec l'abbaye de Quinçay, ou Quincy près la ville de Poitiers. On met sa mort en 1675. On a de lui, 1° l'Histoire

sacrée de l'Ancien et du Nouveau-Testament, en tableaux, ou figures gravées par Sébastien Le Clerc, pour le Dauphin, avec leur explication suivant le texte de l'Écriture et quelques remarques chronologiques, à Paris, 3 vol. in-12, 1670, 1675 et 1693. 2° Abrégé chronologique de l'Histoire de France, pour la chronologie, les généalogies et les faits mémorables, le caractère moral et politique des Rois avec leurs portraits, à Paris, 1664, 1667, 1674, in-12. 3° Le Jeu d'armoiries des souverains et États de l'Europe, in-12. 4° Instruction pour le nouveau jeu des cartes des portraits de nos Rois, en 1675. (Guy Allard, *Biblioth. du Dauphiné*, pag. 105. L'abbé Lenglet, *Méthode pour étudier l'Histoire*, tom. 3, pag. 35. Le père Menestrier, jésuite, *Préface de l'éloge historique de Lyon*.)

FINO, ou FINI, surnommé d'*Adria* (Finius Adrianus); issu d'une ancienne famille noble, qui s'était transportée de la ville d'Adria dans celle de Ferrare, s'appliqua particulièrement à l'étude des langues grecque et hébraïque, et à plusieurs autres sciences. Il fut maître du trésor du duc de Ferrare, et mourut en 1517, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il s'est fait une haute réputation par son gros volume in-4°, intitulé : *Flagellum Judaeorum*, réimprimé à Venise en 1538 et en 1569, et à Ferrare en 1575. Cet ouvrage est divisé en neuf livres; et l'auteur y prouve avec autant de solidité que de

force et d'érudition, que le Messie est venu, et que ce Messie est Jésus-Christ. (Riccioli, *Chronolog.*, t. 4, ind., p. 227. Wolfii, *Biblioth. hebr.* Jean-Albert Fabricius, dans son Traité latin de ceux qui ont écrit pour et contre la vérité de la religion chrétienne, pag. 579, et *Bibl. med. et infim. latin.*, lib. 4, pag. 498.)

FINNIBORE, ou KILFENOR, très-petite ville sur la côte occidentale d'Irlande, dans le comté de Clare en Connacie. On la dit érigée en évêché dès le sixième siècle. C'est le moindre de ceux d'Irlande, qui n'a que treize paroisses. C'est pourquoi les Anglicans en donnent l'administration à l'archevêque de Toam. Il est nommé de *Corcumroh* dans quelques notices, à cause du territoire adjacent, et de *Cellumabrah*, ou *Celvinabroch*, dans le provincial romain. Il est suffragant de l'archevêché de Casel. Nous ne connaissons point d'évêque plus ancien que

1. Chrétien, mort en 1254 à Limeric, et inhumé dans le monastère des dominicains.

2. Henri, ordonné avec le consentement du Roi, le 12 février 1265, et mort en 1273.

3. Florent O-Tigernach, abbé de Kilsane, ou Kilsonne, élu le 18 septembre 1273 et mort en 1281.

4. Charles, doyen du chapitre, élu et confirmé par le Roi le 8 septembre de la même année.

5. Congall O-Loghlan , mort en 1300.

6. Simon O-Currim , mort en 1303, et inhumé dans l'église des dominicains.

7. Maurice O-Brien , doyen du Chapitre, succéda à Simon, confirmé par le roi Edouard 1^{er}, le 8 octobre 1303. Il siégea dix-huit ans, et fut aussi inhumé dans l'église des dominicains.

8. Richard O-Loghlaín, ordonné à Waterford, mourut le 3 février 1359.

9. Patrice, prêta serment de fidélité au roi Richard II, le 16 mars 1394, à Droghède dans le couvent des Frères-Prêcheurs. Ses successeurs nous sont inconnus jusqu'à.

10. Denis O-Cane, résigna en 1491.

11. Maurice II, O-Brien, en 1533.

12. Jean O-Hinalan, nommé le 16 mai 1552.

FIORAVANTI (Jérôme), jésuite, fut confesseur du pape Clément VIII, et mourut à Rome qui était sa patrie, le 9 octobre 1630. Il savait la théologie et les langues. Il a écrit trois livres de la Trinité, et des explications sur quelques passages difficiles de l'Écriture. (Alegambe, *de Script. soc. Jesu*. Le Mire, *de Script. sæc. decimi-septimi*.)

FIRMAMENT, le ciel où brillent les étoiles fixes. (*Voyez* CIEL.)

FIRMAT, martyr et compagnon de saint Placide. (*Voyez* PLACIDE.)

FIRMICUS MATERNUS (Ju-

lius), ou JULIUS MATERNUS FIRMICUS, écrivain ecclésiastique qui vivait dans le quatrième siècle. Le titre de *Clarissime* qu'on lui donne à la tête de l'écrit qu'il adressa aux empereurs Constantius et Constant, fait voir qu'on le croyait sénateur romain. Quelques-uns, mais sans fondement, l'ont fait évêque, et confondu tantôt avec saint Materne, évêque de Milan, tantôt avec Julius, qu'on dit avoir été évêque de la même ville. Mais saint Materne était mort dès l'an 314, au lieu que Firmicus vivait encore sous Constantius : et ce Julius qu'on prétend avoir été évêque de Milan, n'est connu que par les souscriptions d'un concile de Rome qui ne se tint jamais, et qui est de l'invention d'Isidore, auteur des fausses décrétales. Julius Firmicus ayant embrassé la religion chrétienne, s'instruisit dans les divines Écritures des vérités qu'il devait croire, et dont il devait être dans la suite un zélé défenseur. C'est ce qu'il fit paraître dans un écrit intitulé, *de l'Erreur et de la fausseté des religions profanes*, qu'il composa entre l'an 343 et 350, et qu'il adressa aux empereurs Constantius et Constant, pour les engager à ruiner les restes du paganisme. Il manque quelque chose au commencement de l'ouvrage. On voit qu'il y parlait de la formation et de la chute de l'homme. Dans quelques éditions il n'est point distribué en chapitres, dans d'autres il l'est

en trente. Il y montre la vanité des idoles, et y établit divers points de la religion chrétienne, tels que la naissance du Fils de Dieu, sa passion, sa résurrection, etc. Mathias Flaccus fit imprimer cet ouvrage à Strasbourg en 1562, in-8°, et il fut réimprimé à Heydelberg parmi les mychrologues en 1599; à Bâle, chez Froben, en 1603, avec les notes de Jean Wover et avec l'Octavius de Minucius Félix; à Leyde, avec le Minucius Félix de Jacques Gronovius, et dans les bibliothèques des Pères.

Sidoine Apollinaire met un Julius Firmicus entre ceux qui ont écrit sur les mathématiques; mais il ne dit pas que ce soit le même que l'auteur de l'ouvrage intitulé, *de l'Erreur et de la Fausseté des religions profanes*. Il paraît en effet que ce sont deux écrivains différens, quoique de même nom. Celui qui a composé huit livres sur l'Astrologie judiciaire, se dit, à la tête de cet ouvrage, Julius Firmicus *le jeune*, sans doute pour se distinguer de l'autre Firmicus dont nous venons de parler. D'ailleurs, quelle apparence qu'un homme aussi pieux et aussi zélé pour la religion chrétienne qu'était ce Firmicus qui a écrit contre les payens, ait en même temps composé un ouvrage aussi contraire aux bonnes mœurs que sont les huit livres de l'astrologie qui portent le nom de Firmicus Julius le jeune? On ne peut objecter que Julius Firmicus a pu composer ces huit

livres avant sa conversion, puisqu'ils ne furent achevés que sous le consulat de Mavortius Lollianus, à qui ils sont dédiés. Or Lollianus ne fut désigné consul qu'en 354, environ dix-huit ans après la mort du grand Constantin. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sac. et ecclés.*, tom. 6, pag. 1 et suiv.)

FIRMILIEU (saint), évêque de Césarée en Cappadoce, était d'une famille noble de cette province. Il paraissait déjà dans l'Eglise avec éclat sous le règne d'Alexandre Sévère, et il était évêque de Césarée dès l'an 231, puisqu'il se trouva en cette qualité au concile d'Icône qui se tint cette année, et qui déclara qu'il fallait rebaptiser les hérétiques, parce que tout baptême donné hors l'Eglise était nul. Il assista aussi au concile d'Antioche de l'an 264 contre Paul de Samosate, et il y présida. Si l'on excepte l'article des Rebaptisans, saint Firmilien entretenait parmi son peuple la pureté de la foi et celle des mœurs avec autant de lumière que de vigilance. Il le soutint durant la persécution de Dèce, et il eut la consolation de voir triompher Jésus-Christ dans plusieurs martyrs de son église. Il résista fortement au schisme de Novatien, et fit paraître un zèle et une charité extraordinaires dans les calamités publiques qui désolèrent sa province, comme presque tout le reste de l'empire, sous le règne de Gallien. Il mourut à Tarse en Cilicie

comme il allait au concile d'Antioche de l'an 269 où Paul de Samosate fut déposé. Le cardinal Baronius n'a pas mis son nom dans le martyrologe romain à cause de son erreur sur le baptême des hérétiques; mais cette erreur, ou qu'il ne connaissait pas assez, ou qu'il a retractée, n'est pas un obstacle à sa sainteté non plus qu'à celle de saint Cyprien, et les Grecs l'honorent le 28 d'octobre, qu'on croit être le jour de sa mort. Saint Firmilien était l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de son temps pour sa doctrine et sa piété. Il avait des liaisons avec les plus grands hommes, tels qu'Origène, saint Cyprien, saint Denis d'Alexandrie, saint Grégoire de Néocésarée, dit le Thaumaturge. On lui attribuait l'histoire de saint Cyrille, enfant martyrisé à Césarée en Cappadoce. Saint Basile cite de lui plusieurs discours, sans en marquer le nombre ni le sujet, et nous avons une lettre de lui parmi celles de saint Cyprien sur le baptême des hérétiques. (Saint Basile, *de Spiritu-Sancto*. Eusèbe, *Hist.*, lib. 7. Théodoret, *Hist.*, lib. 2. Tillemont, *Mém. ecclés.*, t. 4. Baillet, tom. 3, 28 octobre. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrées et ecclésiast.*, tom. 3, pag. 304.)

FIRMIN, premier évêque d'Amiens et martyr, était, comme l'on croit, de la ville de Pamplune en Espagne. Il fut baptisé et instruit par saint Honet, qui le mena à saint Honorat,

évêque de Toulouse, qui l'ordonna prêtre et ensuite évêque. Il vint en cette qualité prêcher l'Evangile dans le pays d'Agenois, en Auvergne, en Anjou, à Beauvais, à Amiens où il convertit un si grand nombre de personnes, qu'il fut regardé comme l'apôtre du pays. Il scella sa prédication de son sang, et un juge nommé Valère Sébastien lui fit couper la tête dans la prison vers l'an 287, le 25 septembre, jour de fête. Son corps est honoré dans la cathédrale d'Amiens depuis la translation qui en fut faite de l'église de Saint-Acheul le 13 janvier 687 par saint Salve, ou saint Sauve, évêque d'Amiens. Les actes de saint Firmin, publiés par Bosquet dans la seconde partie de son histoire de l'Eglise gallicane, peuvent être du sixième ou septième siècle. Ils sont jugés assez graves, quoiqu'ils renferment beaucoup de particularités peu dignes de foi, et que les longs discours que l'on fait tenir à ceux qui parlent, puissent seuls les rendre suspects. (Baillet, tom. 3, 25 septembre.)

FIRMIN (saint), dit le *Confes*, c'est-à-dire le *confesseur*, pour le distinguer du martyr, troisième évêque d'Amiens, était fils de Faustin, ou Faustinien, l'un des magistrats de la ville. Il tint le siège d'Amiens après Euloge qui fut le successeur immédiat de saint Firmin le martyr. On ne sait rien de ses actions ni du temps de son épiscopat. On fait sa fête le premier

jour de septembre, et l'on honore ses reliques dans la cathédrale d'Amiens. (Baillet, t. 3, 1^{er} septembre.)

FIRMIN (saint), évêque d'Uzès en Languedoc, naquit dans la Gaule narbonnaise l'an 516, ou plutôt vers l'an 509. Il fut envoyé en 528 auprès de Rorice son oncle paternel qui était évêque d'Uzès qui l'éleva au sacerdoce, et partagea avec lui le soin de son diocèse. Rorice étant mort, Firmin lui succéda, et la sagesse qui parut dans toute sa conduite, fit bien voir qu'on n'avait rien fait que de conforme à la volonté de Dieu pour le placer sur le siège épiscopal. Il en soutint la dignité par une prière continuelle et une vigilance singulière à s'acquitter de toutes les fonctions pastorales. Il assista aux conciles d'Orléans de l'an 541 et 549. Il se trouva encore à celui de Paris de l'an 551, et mourut l'an 553 le 11 d'octobre, jour de sa fête. Saint Firmin avait eu part aux instructions de saint Césaire d'Arles, et il en eut à l'histoire de la vie de ce saint évêque, composée par quatre autres de ses disciples. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. 3, 11 octobre. Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tom. 3, pag. 261 et suiv.)

FIRMONT (Henri Essex Edgeworth de), vicaire général du diocèse de Paris, issu d'une famille très-considérée du comté de Middlesex en Angleterre, qui, sous le règne d'Élisabeth, était

allée s'établir en Irlande, prit naissance au bourg d'Edgeworthtown. Amené en France par son père, qui était rentré dans le sein de l'Église, le jeune Firmont fit ses premières études à Toulouse chez les jésuites, embrassa l'état ecclésiastique, acquit bientôt la réputation d'excellent directeur des âmes ; et après avoir renoncé, par le conseil de ses amis, à son premier projet, d'aller porter au-delà des mers le flambeau de la foi, il se détermina à remplir l'obscur et pénible mission de confesseur dans la capitale. Le bruit de tant de vertus, soutenues par une charité si vive et si désintéressée, parvint jusqu'à la cour. Madame Élisabeth, sœur du roi, princesse qui, malgré la séduction de son rang, s'était élevée aux sentimens de la plus solide piété, le choisit pour son directeur. La divine Providence n'avait inspiré à ce vertueux prêtre le refus d'un évêché dans son pays natal, et ne l'avait conservé au milieu de nous que pour lui réserver un genre de mission unique, qui devait faire passer son nom avec tant de gloire à la postérité. On sait déjà que nous voulons parler ici du dernier devoir qu'il eut la douleur de rendre en 1793 à notre infortuné monarque. Choisi par ce prince pour l'assister dans ses derniers momens, il écrivit aussitôt à un de ses amis en Angleterre la fatale nouvelle, et voici comme il s'exprimait dans sa lettre : « Mon mal- » heureux maître a jeté les yeux

» sur moi pour le disposer à la
 » mort, si l'iniquité de son peu-
 » ple va jusqu'à commettre ce
 » parricide. Je me prépare moi-
 » même à mourir; car je suis
 » convaincu que la fureur popu-
 » laire ne me laissera pas sur-
 » vivre une heure à cette scène
 » horrible. Mais je suis résigné;
 » ma vie n'est rien. Si en la per-
 » dant je pouvais sauver celui
 » que Dieu a placé *pour la ruine*
 » *et la résurrection de plusieurs*,
 » j'en ferais volontiers le sacri-
 » fice, et je ne serais pas mort
 » en vain. » Invité à se rendre
 au Temple par le ministre qui
 était alors à la tête de la *justice*,
 il répondit simplement qu'un
 désir de son roi était un ordre
 pour lui. Mais ses forces man-
 quèrent de l'abandonner lors-
 qu'il aborda son illustre péni-
 tent. Écoutons-le parler lui-
 même. « Jusqu'ici j'avais assez
 » bien réussi à concentrer les
 » différens mouvemens qui agi-
 » taient mon âme; mais à la vue
 » de ce prince autrefois si grand,
 » et alors si malheureux, je ne
 » fus plus maître de moi-mê-
 » me. Des larmes m'échappèrent
 » malgré moi, et je tombai à ses
 » pieds sans pouvoir lui faire
 » entendre d'autre langage que
 » celui de ma douleur. Cette vue
 » l'attendrit mille fois plus que
 » le décret qu'on venait de lui
 » lire. Il ne répondit d'abord à
 » mes larmes que par les sien-
 » nes; mais il eut bientôt repris
 » tout son courage. (*Voyez l'ar-*
 » *ticle Louis xvi.*) » La veille de
 l'affreux sacrifice qui se prépa-

rait, le roi ayant témoigné le
 désir d'entendre la messe et de
 recevoir la communion, l'abbé
 de Firmont se chargea d'en de-
 mander la permission aux com-
 missaires du Temple, et l'un
 d'eux lui répondit : « Il y a trop
 » d'exemples dans l'histoire de
 » prêtres qui ont empoisonné
 » des hosties, pour qu'il soit
 » prudent de vous laisser faire
 » ce que vous demandez.—Vous
 » m'avez fouillé assez rigoureu-
 » sement à mon arrivée pour être
 » bien sûr que je n'ai point ap-
 » porté de poison avec moi, ré-
 » pondit l'abbé; d'ailleurs four-
 » nissez vous-mêmes les hosties,
 » alors vous n'aurez pas sujet de
 » craindre, puisque tout aura
 » passé par vos mains. » A ces
 mots les municipaux se regar-
 dèrent, passèrent dans une salle
 voisine, l'y appelèrent bientôt
 après, et lui accordèrent sa de-
 mande, sous deux conditions,
 la première qu'il la signerait, la
 seconde que tout serait terminé
 à sept heures, parce que *Louis*
Capet devait partir à huit heures
 pour le supplice. Le roi reçut
 donc cette double consolation
 qu'il avait tant désirée. Il lui en
 restait encore une dernière à la-
 quelle il ne s'attendait pas, celle
 d'être accompagné dans son
 triste voyage par son confesseur,
 auquel cet excellent prince en
 témoigna toute sa reconnais-
 sance. Arrivé à l'échafaud, le
 roi ayant ôté lui-même son ha-
 bit, ce fut dans ce moment que
 l'abbé de Firmont lui adressa
 ces célèbres paroles : *Fils de*

Saint-Louis, montez au ciel !
et il ne se retira qu'après avoir
vu tomber la tête du roi, qu'il
vit aussi montrer au peuple ; il
reçut même sur lui quelques
gouttes du sang de l'auguste
victime.

La terreur continuant de ré-
gner en France, l'abbé de Fir-
mont fut obligé de se cacher. Il
demeura long-temps à Bayeux ,
et réussit, en 1796, à passer en
Angleterre ; de là il se rendit en
Écosse auprès de Monsieur qui
s'y trouvait alors ; enfin il re-
passa la mer pour aller à Blan-
kenbourg où le roi Louis XVIII
l'avait fait appeler. Il suivit la
fortune de ce prince jusqu'à sa
mort, arrivée en..... à.....

Par suite des combats qui en-
sanglantaient alors presque toute
l'Europe, des prisonniers fran-

çais blessés furent amenés dans
cette résidence. Le roi ordonna
qu'on leur prodiguât tous les
secours qu'exigeait leur état ; et
tandis que la famille royale s'oc-
cupait à préparer de la charpie ,
l'abbé de Firmont visitait les
malades et leur offrait les secours
de la religion. Une maladie épi-
démique, qui se déclara dans
l'hôpital militaire, ne put ra-
lentir le zèle du saint prêtre ; il
succomba, emportant dans la
tombe les regrets de la famille
royale et les nôtres. Il était âgé
de 62 ans. Les princes honorèrent
ses funérailles de leur présence ;
Madame la duchesse d'Angou-
lême assista aux obsèques du
seul ami qui eût reçu le dernier
soupon de son père, et le roi ac-
tuel composa pour son tombeau
l'épithaphe suivante :

D. O. M.

Hic jacet

reverendissimus vir

HENRICUS ESSEX EDGEWORTH DE FIRMONT,

sanctæ Dei ecclesiæ sacerdos,

vicarius generalis ecclesiæ parisiensis, etc.,

qui

redemptoris nostri vestigia tenens,

oculus cæco,

pes claudò,

pater pauperum,

Mœrentium consolator

fuit.

LUDOVICUM XVI,

ab impiis rebellibusque subditis

mortì deditum,

ad ultimum certamen

roboravit,

strenuoque martyri cœlos apertos

ostendit.

E manibus regicidarum

mirâ Dei protectione

erectus,

LUDOVICO XVIII,

*cum ad se vocanti
ultrò occurrens
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ,
nec non et fidelibus sodalibus,
exemplar virtutum,
levamen malorum
Sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die 22 maii mensis,
Anno Domini 1807,
ætatis vero suæ 62.
Requiescat in pace.*

On a plusieurs lettres de l'abbé Edgeworth, sous le titre de *Correspondance*, écrites à des amis depuis 1777 jusqu'en 1807, avec des Mémoires de sa vie, par le révérend Thomas R..., traduites de l'Anglais, Paris,

1818, ainsi qu'une Oraison funèbre qui fut prononcée dans le temps à Londres par M. l'abbé de Bouvens, et que l'on n'a pu imprimer en France qu'en 1814. Elle est in-8°.

FIRMUS, archevêque de Césarée en Cappadoce, se trouva au concile d'Ephèse en 431, approuva la seconde lettre de saint Cyrille à Nestorius, et souscrivit dans son rang à la condamnation de cet hérésiarque. Il fut du nombre des huit évêques que le concile députa à l'empereur pour défendre les intérêts de la foi, et des prélats que le parti de Jean d'Antioche avait maltraités. Firmus mourut en 438, ou 439. Nous n'avons ni la réponse qu'il fit à Jean d'Antioche, qui lui avait écrit pour l'engager à favoriser Nestorius, ni la lettre qu'il écrivit à Maximin d'Anazarbe, ni son avis à

saint Cyrille touchant Théodore de Mopsueste. Mais en 1709, Louis-Antoine Muratori a fait imprimer dans ses *Anecdota græca*, à Padoue, in-4°, p. 277 et 325, quarante-cinq lettres en grec et en latin, sous le nom de Firmus de Césarée, tirées d'un ancien manuscrit de la bibliothèque ambrosienne, dont la plupart sont dans le genre familier, ou ne contiennent que des choses peu intéressantes pour notre dessein, parmi quelques autres où l'on trouve des faits sur l'histoire du temps de l'auteur. On y voit aussi un caractère de douceur, de bonté, d'humilité, qui sont les vertus

que Jean d'Antioche relève le plus dans Firmus, et qui sert à constater l'authenticité de ces lettres. (Socrate, *Hist. ecclés. cap. ult.* Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclés.* tom. 14, pag. 279 et suiv.)

FISC, vient du mot latin *fiscus*, qui signifie un panier d'osier; et parce qu'on s'en servait pour mettre de l'argent, les Romains, du temps des empereurs, appelaient *fisc* le trésor du prince, pour le distinguer du trésor public, qu'on appelait *erarium*, à cause que l'on ne confondait pas le trésor des empereurs avec les deniers destinés pour l'entretien de l'Etat. Fisc se prend, 1^o pour l'intérêt public des mineurs, des hôpitaux, des communautés qui sont sous la protection du roi, et des officiers qu'il commet à cette fin : 2^o pour tous les biens qui appartiennent au prince, de quelque nature qu'ils soient, et en particulier pour le *domaine* : 3^o pour le trésor du roi, ou de l'Etat. L'Eglise n'a ni fisc ni territoire, c'est-à-dire qu'elle ne peut, ni confisquer, ni bannir. Par le droit civil, il n'y a que le souverain qui ait droit d'avoir un fisc. Les peines pécuniaires imposées par les lois, ou par les magistrats pour les grands crimes, les biens vacans, c'est-à-dire les biens qui sont laissés *ab intestat* par un homme qui n'a point d'héritiers qui puissent lui succéder en ce cas selon les lois, les biens des aubains appartiennent au fisc. Le

fisc avait la préférence sur les créanciers chirographaires, et non sur les hypothécaires. Dans les questions douteuses, on devait juger contre le fisc. (*Voyez* le titre du DROIT CIVIL, *de jure fisci*, et le recueil intitulé, *Tractatus selecti de privilegiis et pseudoprivilegiis fisci.*)

FISCHER, ou FISHER (Jean), Anglais, évêque de Rochester et cardinal, était né dans le diocèse d'York vers l'an 1455. Il fit ses études à Cambridge, fut chancelier de l'Université de cette ville, évêque de Rochester et précepteur de Henri VIII qui l'aima et l'honora jusqu'à l'affaire de son divorce. Ce fut pour lors que Fischer n'ayant pas voulu le reconnaître pour chef de l'Eglise d'Angleterre, il lui fit trancher la tête le 22 juin 1535, peu de temps après que le pape Paul III l'eut créé cardinal. Il avait composé plusieurs ouvrages; savoir, la réfutation des quarante-un articles de Luther; une réplique à la réponse que Luther avait faite au traité des Sacremens, du Roi Henri VIII, contre cet hérésiarque; une réfutation de la défense que Luther avait faite des propositions condamnées par la bulle de Léon X; un traité du sacrifice de la messe contre Luther; des traités des sept Sacremens et du Purgatoire; un traité sur le premier mariage du roi d'Angleterre; cinq livres de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre OEcolampade; un

traité en forme de conférence contre Luther, pour défendre la nécessité et l'autorité du sacerdoce; un discours contre le même, prononcé le jour que ses livres furent brûlés en Angleterre; une Réfutation du traité que Velunus avait écrit, pour prouver que saint Pierre n'avait jamais été à Rome; trois livres d'une seule Magdeleine contre Le Fèvre d'Étaples, sur le septième chapitre de saint Luc; un écrit de la condamnation de Luther; un traité de la confiance et de la miséricorde; un commentaire moral sur les psaumes de la Pénitence; un traité de la prière et des paraphrases de quelques psaumes; un traité des moyens de parvenir à la souveraine perfection de la religion; un sermon sur la passion; un de la justice des chrétiens; un discours sur la charité. Ces ouvrages qui avaient été imprimés séparément en Angleterre, ont été imprimés en un seul volume à Wirtsbourg en 1597. Fischer est un des plus solides et des plus exacts controversistes de son temps. (Bellarmin, *de script. eccles.* Possevin, *in app.* Sponde, *in annal.* Dupin, *Biblioth.*, seizième siècle, part. 4.)

FISCHER (Anselme), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Joseph en Suède. Nous avons de lui, 1° *Tractatus Asceticus de tribus votis Religiosis*, in-8°. Il a pris pour guide la règle et les constitutions de son Ordre qu'il s'est pro-

posé d'expliquer. Il commence par donner une grande idée de l'excellence des vœux en général. Il traite ensuite en particulier les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. 2° *Vita interna cum Deo, seu doctrina ascetica, quomodo Religiosus debeat sibi, et mundo mori, ut uni vivat Deo*, in-12. Il se propose d'apprendre aux religieux ce qu'ils doivent pratiquer pour parvenir à cet état de perfection où l'on ne vit plus que pour Dieu seul : ces obligations se réduisent à trois, dont il fait les trois parties de ce traité; à la mortification continuelle de ses sens; à la fuite de tout commerce avec le monde, et à l'exercice de la présence de Dieu et de la prière : à la fin il traite du culte des Saints, qu'il donne comme un moyen dont on doit se servir pour se détacher de la terre, et pour s'unir intimement à Dieu. (*Journal des Savans* 1709, pag. 474 de la première édition, et 431 de la seconde.)

FISEN (Barthélemi), jésuite, né à Liège en 1591, entra dans la société en 1610, et mourut à Lille le 26 juin 1649, à l'âge de cinquante-huit ans. Il était fort versé dans l'antiquité ecclésiastique, et laissa les ouvrages suivans : 1° *De prima origine festi corporis Christi, ex viso sanctæ Julianæ Virginis divinitus oblato*; deque *vita Julianæ*, à Liège, 1628, in-8°. 2° *Paradoxum christianum, neminem lædi nisi à seipso*, à

Liège 1640, in-8°. 3° *Historia ecclesiæ leodiensis* ; la première partie de cette histoire va jusqu'à l'an 1252, et a paru en 1642, in-fol., sous ce titre : *Sancta Legia romanæ ecclesiæ filia*, etc. ; la deuxième partie qui va jusqu'à l'an 1612, n'a paru qu'après la mort de l'auteur, avec la première partie qui lui a été réunie, à Liège, 1696, in-folio. 4° *Vita sancti Trudonis Hasboniæ Apostoli*. 5° *Flores ecclesiæ leodiensis, sive vitæ Sanctorum et aliorum qui rariori virtute eam ecclesiam ornavunt*, à Lille, 1647, in-folio. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, in-4°, tom. 1, pag. 125 et 126.)

FISHACRE, ou FISSACRE et FITSACRE (Richard), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Oxford, enseigna dans cette ville avec Robert Bacon, autre religieux dominicain, dont il avait été disciple, et avec qui il fut toujours étroitement uni. Il mourut aussi la même année que lui, savoir l'an 1248. Nous avons de Fishacre, 1° Un excellent commentaire sur les sentences, dont il y a deux exemplaires dans la bibliothèque de Sorbonne, l'un desquels y fut mis vers l'an 1260 par le docteur Geroud d'Abbeville. 2° Des apostilles sur les soixante et dix premiers psaumes. 3° Un traité des indulgences qui se trouve à Oxford ainsi que les apostilles. 4° Des commentaires sur la Bible. 5° Un traité de la Pénitence. 6° Des apostilles morales. 7° Un

volume de questions et un autre de *quodlibets*. (Pitseus. Le père Echard, *script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 118.)

FISSANUM, ville épiscopale d'Afrique, dont on ne dit point la province. Il en est parlé dans la conférence de Carthage. (*Coll. carth. col.* 202.)

FISTENPORT (Jean), de Mayence, religieux de l'Ordre du Saint-Sépulcre, est auteur de la continuation de la chronique, composée par Herman de Gènes ; cette continuation, tirée d'autres chroniques, va depuis l'an 1352 jusqu'à l'an 1121. Elle est imprimée dans le tome 1 de la collection de divers monumens anciens et modernes, publiés en 1724 in-8°, à Brunswick, par Simon-Frédéric Hahnus.

FITZ-HERBERT (Antoine), savant jurisconsulte et chef de la justice en Angleterre dans le seizième siècle, se rendit plus illustre encore par sa religion que par ses charges et sa science. Il prévint les malheurs qui suivraient le schisme en Angleterre, et défendit à ses enfans d'acheter, ou d'accepter aucun des biens usurpés aux monastères ; ce qu'ils exécutèrent si fidèlement, qu'on assure que ceux de cette famille ont toujours fait profession de la religion catholique. Antoine Fitz-Herbert vivait encore vers l'an 1530. Il fit des commentaires sur les lois municipales du royaume. *De natura brevium. Eptome juris*. De l'office et autorité des justi-

riers de paix, etc. (Leland et Pitseus, *de Script. angl.*)

FITZ-HERBERT (Thomas), de Stafford, jésuite, né l'an 1552, entra dans la compagnie en 1614, et mourut le 17 août 1640. On a de lui, 1° une défense de la cause catholique, à Saint-Omer en 1602. 2° Supplément de la discussion de Robert Person, *ibid.*, 1603, et addition à ce supplément, *ibid.* 3° Du serment de fidélité contre Lancelotte, *ibid.* 4° De la Politique et de la Religion, à Douai en 1606 et 1610. 5° Un traité contre Machiavel, à Rome 1610. 6° Du serment de fidélité contre Widrington, à Saint-Omer 1614. 7° Défense du cardinal Bellarmín, *ibid.* 1621. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1981.)

FITZ-RALPHE (Richard), nommé aussi Richard Radulphe, archevêque d'Armach, mort l'an 1360, a laissé, 1° la Défense des curés contre les religieux mendiants, imprimée à Paris en 1623. 2° Une sonime contre les Arméniens. 3° Quatre sermons des louanges de la Vierge, imprimés à Paris en 1612. On a encore de lui d'autres ouvrages manuscrits. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du quatorzième siècle*, pag. 748.)

FITZ-SIMON (Henri), né vers l'an 1570 à Dublin, capitale d'Irlande, fut envoyé à l'âge de quatorze ans à Oxford, où, éclairé sur le faux du protestantisme, dans lequel il avait été élevé, il prit la résolution de passer dans

les Pays-Bas catholiques. Ayant donc exécuté son dessein avec autant de courage que de joie, il se fit jésuite, et devint bientôt un des plus habiles controversistes de son temps. Il retourna ensuite dans sa patrie où il ramena au sein de l'église un très-grand nombre d'errans; ce qui le fit retenir en prison trois à quatre ans. Ayant recouvré sa liberté, il repassa en Flandre, y resta jusqu'en 1608 qu'il fut appelé à Rome, et ensuite envoyé en Irlande où il mourut au milieu des bois, dans lesquels la persécution l'avait forcé de se retirer, le 1^{er} février 1643. Il avait écrit en anglais, 1° réfutation catholique de la prétention à l'antiquité de M. Jean Rider, à Rouen, 1608, in-4°. 2° Réplique au postscript de M. Rider, et la découverte d'une partialité puritaine de sa part, imprimée avec le précédent traité; l'un et l'autre écrit sont contre M. Jean Rider (ensuite évêque de Killolac), qui avait publié un livre intitulé : *Prétention d'antiquité à l'égard de la religion protestante*. 3° Réponse à de certaines lettres de plaintes par des catholiques affligés sur le fait de la religion, publiée dans ledit volume. 4° Justification et explication du sacrifice de la messe, 1611, in-4°. 5° *Britannomachia ministrorum in plerisque fidei fundamentis et articulis dissidentium*, à Douai 1614, in-4°, en latin, de même que le suivant. 6° *Catalogus præcipuorum sanctorum Hibernie*, Leo-

dii 1619, in-8°, et Antuerpiæ, 1627, in-8°. On le trouve aussi à la fin d'un livre imprimé à Anvers, en 1621, dont voici le titre : *Hiberniæ sive antiquæ Ecotiæ vindiciæ authore G. F.* 6°. Il écrivit aussi un traité, cité par Flemming, dans sa vie de saint Colomban, pour prouver que l'Irlande s'appelait autrefois *Scotia*; mais on ne sait pas si ce traité a été imprimé. *Mém. manus.* de l'abbé Hunegan, communiqué à Drouet. éditeur du Moréri de l'an 1759.

FIUME (Ignace), Dominicain de la congrégation *della sanita*, né en Sicile, fut d'abord maître des études dans sa congrégation, puis bachelier dans le collège de Mont-Dieu à Naples, ensuite professeur dans celui de Sainte-Marie *della Sanita* de la même ville, où il eut pour disciple le frère Thomas-Marie, connu depuis sous le nom du cardinal Haward. Innocent XI donna à Fiume, déjà âgé de soixante ans, l'évêché de Polignano, le 23 juin 1681; et cette dignité, sans rien changer à la conduite régulière qu'il avait tenue dès son entrée dans l'Ordre de Saint-Dominique, ne servit qu'à faire éclater ses vertus pastorales. Il mourut à Naples au mois de mai de l'an 1694, et laissa, 1° *schola veritatis adversus mendacia Lutheri, Calvini, et protestantium erecta*, 3 vol. in-fol., imprimés à Naples, en 1675, 1677 et 1680. 2° *Tom. 4 de sacramentis*, ibid. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 736.)

FLABEMONT, *Flabonimons*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, au duché de Bar-en-Lorraine, à deux lieues de la Marche, diocèse de Toul. Elle était fille de l'abbaye de Belval, au diocèse de Reims, et fut fondée vers l'an 1140 par Hugues, comte de Vaudemont. Henri de Lorraine, évêque de Toul, confirma cette fondation à la demande de Guy d'Aigremont qui avait quelque droit seigneurial sur le lieu où cette abbaye était située. Depuis ce temps-là jusqu'en 1332, il y eut plusieurs donations faites à ce monastère par les seigneurs de Saint-Julien, de Deuilly et autres. L'abbaye de Flabemont reçut la réforme en 1633; incontinent après, elle fut enveloppée dans les malheurs de toute la Lorraine, par les guerres qui survinrent, et qui la réduisirent presque en solitude, mais elle fut depuis fort bien rétablie, pour subir, comme les autres, les effets destructeurs de la révolution. (*Hist. de Lorr.*, tom. 2, c. 20.)

FLAGELLATION, la souffrance de Jésus-Christ, lorsqu'il fut flagellé, ou fouetté par les Juifs. (*Flagellatio.*)

FLAGELLATION, ou DISCIPLINE. Voy. DISCIPLINE.

FLAGELLANS, sorte d'hérétiques qui parurent à Perouse en Italie, vers l'an 1260, on se lon d'autres, 1272, et se répandirent dans toutes les parties de l'Europe.

Les Flagellans, ainsi nommés de ce qu'ils se disciplinaient pu-

bliquement en allant par les villes et les villages, avancèrent différentes erreurs. Ils disaient, 1° que la flagellation avait plus de vertu pour remettre les péchés que la confession et que le martyre même ; 2° que le baptême d'eau avait cessé, et qu'il était changé dans celui du sang ; 3° que personne ne pouvait être, ni chrétien, ni sauvé sans ce baptême de sang ; 4° que l'eau bénite n'avait pas plus de vertu que la profane ; 5° que l'Évangile avait reçu la perfection de leur secte, 6° que le sang qu'ils répandaient était mêlé avec celui de Jésus-Christ ; 7° que par une flagellation de trente-quatre jours ils gagnaient le pardon de tous leurs péchés. Gerson écrivit un traité contre les flagellations publiques, et le pape Clément vi les condamna. Pratéole, Sponde, Bzovius, et Rainaldi, à l'an 1260 et 1249. Il y a eu des Flagellans, ou pénitens qui se souettaient publiquement sans qu'ils fussent hérétiques.

FLAMARE (M. de), prêtre qui avait été autrefois de la religion prétendue réformée, fut élevé avec les enfans de M. de La Roque, ministre de Rouen qui eurent l'avantage de rentrer dans le sein de l'Église catholique, dont leur père n'avait jamais paru beaucoup éloigné. Il abjura ses erreurs ; et, embrasé du désir de les faire connaître à ceux qui y étaient encore engagés, il composa comme l'essai d'un plus grand ouvrage qu'il méditait dès-lors, le livre intitulé : *Conformité de*

la créance catholique avec la créance de l'Église primitive, et différence de la créance de l'Église protestante d'avec l'une et l'autre ; à Rouen, 1701, 2 vol. in-12, dans lesquels l'auteur montre clairement et avec force, que dans les points capitaux allégués par les protestans comme le sujet de leur schisme, les catholiques ne croient et ne pratiquent que ce que l'on a cru et pratiqué dans ces temps, appelés par M. de La Roque dans la préface de son histoire de l'Eucharistie, les temps les plus purs et les plus heureux du christianisme. Mémoire de Trévoux, tom. 2 de l'année 1701, pag. 35. M. Goujet, *Contin. de la Bibl. des Aut. ecclés.* de M. Dupin, tom. 1, pag. 357.)

FLAMINIO CORNARO, sénateur de Venise, a publié une histoire des Églises de Venise en plusieurs volumes in-4°, sous ce titre : *Ecclesiæ venetæ antiquis monumenti, nunc etiam primum editis, illustratæ ac in decades distributæ*. Cet ouvrage est fort estimé. L'auteur y a ajouté un supplément en deux volumes aussi in-4°. On voit à la fin du second volume de ce supplément une lettre que le pape Benoît xiv écrivit au sénateur Cornaro qui lui avait fait présenter les seize volumes qui composent toute cette histoire. Le saint Père le remercie et lui fait compliment de ce qu'étant séculier, il n'a pas suivi l'injuste prévention de ceux qui pensent que les choses ecclésiastiques

doivent toujours être écrites par des ecclésiastiques.

FLAMINIUS PARISIO, de Cosenza, dans le royaume de Naples, et premier professeur du droit canonique à Rome, dans le seizième siècle, était neveu du cardinal Pierre-Paul Parisio, et fut depuis évêque de Bitonte. On a de lui un traité des résignations et des bénéfices en 1 vol. in-fol., 1591. (Denis Simon, *Bibl. hist. des auteurs de Droit.*)

FLAMINIUS (Jean-Antoine), de Foro-Cornélio, mort à Bologne en Italie, l'an 1536, a laissé une interprétation courte sur le livre des Psaumes, imprimée plusieurs fois. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, page 1005.)

FLAMMA, ou FIAMMA (Gabriel), natif de Venise, fut d'abord chanoine régulier de Latran, et ensuite évêque de Chiuss, où il mourut en 1587. On a de lui des sermons, des vies des Saints, un dictionnaire théologique, un recueil de poésies et d'autres ouvrages en italien. (Ghilini, *Théâtre des hommes de Lettres.*)

FLAMMA (Gauvin de la), en latin, *Galvaneus*, né à Milan d'une famille illustre, se fit religieux de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Eustorge, en 1297, enseigna la philosophie dans son Ordre, vers l'an 1315, et ensuite le Droit canon dans l'Université de Pavie. Il composa aussi divers ouvrages; savoir, 1° *Chronica extravagan, in tres partes divisa*; 2° *Po-*

lilia novella; 3° *Opusculum de rebus gestis, ab Azone, Luchino et Joanne vicè-Comitibus*, depuis l'an 1328 jusqu'en 1342, que Muratori a donné dans le douzième tome de son recueil des écrivains d'Italie. Ces trois ouvrages se gardent en manuscrit dans la bibliothèque ambrosienne; 4° *Historia universalis*; 5° *Chronica ordinis Prædicatorum*; 6° *Chronica imperatorum*; 7° *Chronica civitatis mediolanensis*, que quelques-uns citent sous le titre de *Flos florum*, et d'autres sous celui de *Manipulus florum*. Muratori l'a fait imprimer dans le onzième volume de son recueil des écrivains d'Italie; 8° *De archiepiscopis et aliis memorabilibus ecclesiæ mediolanensis*. On trouve à la fin un opusculé intitulé : *Infra scripta Sanctorum corpora jacent in civitate Mediolani et comitatu et districtu*. (Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 617.)

FLANDRE. Le pays qu'on appelait la Flandre Française, qui, d'ancien comté relevant de la couronne, était devenu sous le règne de Louis XIV, province du royaume, et appelée aujourd'hui département du nord, avait conservé certains usages par rapport à la disposition des bénéfices, et même pour la forme de se pourvoir contre les jugemens des supérieurs ecclésiastiques, qui la faisaient regarder parmi nous comme un pays d'obédience, ou au moins d'usages. Les réserves du pape y avaient

lieu, et l'expectative des gradués ne paraissait pas encore y être exercée d'une manière si générale ni si libre que les brevets. L'on voit dans les œuvres posthumes de M. de Héricourt, tom. 4, q. 15 et 16, deux longs mémoires présentés au Roi en forme de requêtes, par les États de Flandre, contre la prétention de l'Université à ce sujet, élevée sur la fin du dernier siècle. La contestation évoquée au conseil du roi est demeurée indécise. Mais une nouvelle réquisition faite d'un canonicat de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lisle, par un gradué nommé de cette même Université, fit discuter de nouveau la question qui resta encore en litige. Le gradué, sur un bon mémoire, suivi d'une consultation favorable, s'accommoda avec son compétiteur. Le mémoire et la consultation sont rapportés par M. Piale, en son traité de l'expectative des gradués, tom. 1, ch. 8. Cette consultation, également rapportée, et tout au long dans la dernière édition, nous paraît superflue dans celle-ci, premièrement, parce que les difficultés élevées dans cette partie du royaume par les États contre l'Université n'ont jamais été résolues; en second lieu, parce qu'il est infiniment probable que, si par le laps du temps, l'Université recouvrait ses privilèges à cet égard pour le perfectionnement de l'émulation dans les études ecclésiastiques, le département du nord rentrerait

dans la règle générale, n'ayant plus, ni motifs, ni moyens pour s'y opposer. (V. GRADUÉS.)

FLANDRIN, ou FLANDRINI (Guy), de la famille du cardinal Pierre Flandrin, selon M. Baluze, passe pour l'auteur d'une fameuse lettre, ou requête qu'il présenta lui-même au roi Charles VI en 1402, de la part de l'Université de Toulouse, à l'occasion des troubles qui agitaient alors l'Église. Cette lettre fut condamnée par un arrêt du parlement de Paris du 17 juillet 1406. Voyez les notes de M. Baluze, à la suite de son histoire des papes qui ont siégé à Avignon, in-4^o, tom. 1, pag. 1112 et 1113.)

FLARAN, *Flaranum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située dans le diocèse d'Auch, était fille de Bardoue, ligne de Morimond, et existait dès l'an 1162, que Guillaume son abbé obtint du pape Alexandre III une bulle en sa faveur. (*Gallia christ.* tom. 1.)

FLATRER, *un chien, ou un autre animal*, c'est lui mettre sur la tête la clef de quelque église de Saint-Pierre, rougie au feu, pour le préserver de la rage. Cet usage, pratiqué dans quelques provinces de France, n'est qu'une pure illusion, si ce n'est pas une vraie superstition, parce qu'il n'y a nul fondement pour soutenir que la clef d'une église consacrée à Dieu sous le nom de Saint-Pierre, et rougie au feu, a la vertu de guérir, ou de préserver un animal de la

rage, plutôt qu'une clef froide d'une église de Saint-Pierre, ou de l'église d'un autre Saint. (Pontas, au mot SUPERSTITION, cas 1.)

FLATTERIE, louange fausse, ou excessive qu'on donne à quelqu'un dans le dessein de lui plaire, *adulatio*, *assentatio*. On peut commettre le péché de flatterie en quatre manières. La première, en louant dans une personne quelque bonne qualité, ou quelque vertu qu'elle n'a pas. La seconde, en exagérant le bien qui est en elle. La troisième, en louant en elle une qualité, ou une action qui est mortellement mauvaise et en la voulant faire passer pour bonne. La quatrième, en diminuant la griéveté d'un péché mortel, en lui persuadant qu'il n'est que véniel. La flatterie est toujours péché mortel dans les deux derniers cas, et elle l'est aussi dans les deux premiers, lorsqu'elle porte efficacement à quelque péché mortel. (Pontas, au mot FLATTERIE.) *Voy. aussi* S. THOMAS, 2, 2 q. 116, art. 2, qui dit que la flatterie est un péché mortel, quand elle est accompagnée de l'une des trois circonstances qui détruisent la charité; savoir, 1^o quand on loue une personne pour avoir commis un crime; 2^o quand celui qui loue quelqu'un se propose de lui nuire et de lui faire faire une démarche préjudiciable à son salut, ou à ses biens; 3^o quand les louanges qu'on donne aux personnes de probité sont pour

elles une occasion d'orgueil. Le même docteur assure que quand on loue quelqu'un pour le consoler, ou le soutenir dans ses adversités, ou pour l'encourager dans les voies du salut, bien loin de commettre un péché, on pratique une vertu qu'il appelle la vertu d'amitié: *pertinebit ad virtutem amicitiae*. Mais cela suppose qu'on ait fait attention aux trois circonstances qu'on vient d'exposer: *Debitis circumstantiis adhibitis*.

FLAVIAS, ou **FLAVIOPOLIS**, ville épiscopale de la seconde Cilicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Anazarbe. Les notices en font mention aussi bien que les actes ecclésiastiques et l'itinéraire d'Antonin. Elle a eu les évêques suivans :

1. Alexandre, fut désigné par Narcisse, évêque de Jérusalem, sous l'empire d'Alexandre Sévère, fils de Mammée.

2. Nicétas, au concile de Nicée, et à celui d'Antioche.

3. Jean, au concile de Chalcédoine.

4. André à celui de Mopsueste assemblé par l'ordre de l'empereur Justinien, au sujet de Théodore de Mopsueste, et au cinquième concile général.

5. Georges, au sixième concile général.

6. Eustrathe, désigné patriarche de Constantinople par Nicéphore Phocas.

FLAVIE, ou **FLAVIENNE**, sœur et compagne de saint Placide, martyr. (*Voy.* PLACIDE.)

FLAVIEN, compagnon de

saint Luce, martyr. (*Voy. Luce*).

FLAVIEN (saint), père de sainte Bibiane. (*Voy. BIBIANE*.)

FLANIEN (saint), premier du nom, patriarche et originaire d'Antioche, était d'une famille illustre de cette ville. Il fut élevé dans les exercices de la vie ascétique, et eut toujours tant de zèle pour la pureté de la foi, que dès l'an 349, qu'il n'était encore que laïc, il s'éleva fortement contre Léonce, évêque d'Antioche, qui s'efforçait d'établir l'arianisme dans son Église. Il eut pour compagnon de son zèle un autre laïc très-pieux et de la première qualité, nommé Diodore qui fut depuis évêque de Tarse. Si la faction des Ariens eut le crédit de les faire chasser de la ville, elle ne put les empêcher d'assembler les catholiques en différens endroits et de les affermir dans la vraie foi contre les surprises et les efforts de l'erreur. Saint Méléce, évêque d'Antioche, étant mort l'an 381, saint Flavien fut élu en sa place; mais parce qu'il y avait une partie des catholiques que l'on appelait Eustathiens qui reconnaissaient Paulin pour évêque, l'élection de Saint-Flavien fut désapprouvée de l'Église romaine, en sorte qu'il eut à souffrir des contradictions continues qui mirent sa vertu à l'épreuve durant tout le temps de son épiscopat. Il fit paraître une sagesse extraordinaire dans tous ces troubles et admirer sa charité pastorale à la cour de l'empereur Théodose, dans la

manière dont il obtint la grâce des habitans d'Antioche qui avaient brisé les statues de ce prince à l'occasion d'un nouvel impôt. Après la mort d'Évagre qui avait succédé à Paulin sur le siège d'Antioche, il y eut toujours des catholiques qui ne voulurent point communiquer avec saint Flavien; et quoique le pape Innocent 1^{er} l'eût reçu à sa communion, le schisme ne fut éteint que l'an 413 sous le patriarche Alexandre. Pour saint Flavien, il mourut l'an 404, après vingt-trois ans d'épiscopat. On l'honore le 21 février. (Saint Chrysostôme, dans ses *Homélies prononcées à Antioche*. Théodoret, liv. 5, *Hist.*, c. 23; Sozomène, liv. 7; Hermant, dans les *Vies de saint Basile, de saint Ambroise et de saint Chrysostôme*. Baillet, t. 1, 21 février.)

FLAVIEN II, du nom (saint), patriarche d'Antioche, succéda à Pallade l'an 498. Il avait été religieux à Tilmogne, monastère de la seconde Syrie, et il ne changea d'état, que pour être en butte à la persécution. Un faux évêque d'Hiéraple, nommé Xenaïa, s'éleva le premier contre lui, en le sommant de condamner le concile de Chalcédoine, s'il ne voulait être déclaré Nestorien; ce qui excita une sédition violente qui mit la ville d'Antioche en combustion. Ce faux évêque et ses partisans ayant gagné l'empereur Anastase, tourmentèrent le patriarche Flavien de telle sorte qu'ils le contraignirent de

prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine, comme le croient quelques auteurs, et le chassèrent honteusement de son siège. Mais soit qu'il ait en effet condamné le concile de Chalcédoine, ou que cette prétendue condamnation ne soit qu'une imposture de ses ennemis, il est certain qu'il vécut et qu'il mourut saintement au mois de juillet de l'an 518, dans le lieu où l'empereur Anastase l'avait exilé. Il fit donc pénitence de sa faute, supposé qu'il ait été coupable, et le Martyrologe romain marque sa fête au 4 juillet, quoique sa mort n'ait pu arriver qu'après le 9, qui fut le jour de celle de l'empereur Anastase.

FLAVIEN (saint), patriarche de Constantinople, était prêtre et trésorier de la grande Église lorsqu'il fut choisi à cause de son éminente vertu, pour remplir le siège de saint Procle, mort en 446, ou 447. Tout le monde applaudit à son élection, excepté un eunuque nommé Chrysaphe qui voulait le faire chasser de son siège, parce qu'il ne lui avait point fait de présent. L'an 448, il assembla un concile où il condamna Eutichès, et donna avis au pape saint Léon ^{1^{er}} de ce qu'il avait fait ; mais l'année suivante Chrysaphe fit tenir par l'autorité de l'empereur Théodose-le-Jeune un concile à Ephèse, qui fut si justement nommé depuis le *brigandage d'Ephèse*, ou *Dioscore*, patriarche d'Alexandrie qui y présidait, déclara Eutichès abusé,

et fit déposer Flavien de la façon la plus outrageante. Il lui donna même tant de coups de pied dans l'estomac et dans les côtés, si nous en croyons Évaagre, qu'il en mourut trois jours après dans la prison où on l'avait jeté. L'empereur Marcien, successeur de Théodose, fit transporter son corps à Constantinople avec une pompe magnifique. On le mit dans l'église des Apôtres, et le concile de Chalcédoine le déclara saint et martyr. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 16 février, et les Latins le 18. (Baronius, à l'an 446, 448, 449. Henschenius, 18 février. Baillet, tome 1, 18 février.)

FLAVIGNI, *Flavinianum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur une montagne, et dans une petite ville du même nom, au diocèse d'Autun en Bourgogne. Le vénérable Widrad, ou Waré, fils d'un seigneur Bourguignon, nommé Corbon, et qui vivait au commencement du huitième siècle, fonda cette abbaye et lui laissa tous ses biens, comme il paraît par ses deux testamens faits, l'un à Sémur en 722, et l'autre à Autun en 746, ou 747. Il déclara de plus dans ce dernier, que sa volonté était que les religieux de ce monastère éussent leur abbé selon la règle de Saint-Benoît. Les petits monastères de Saint-Andoche de Saulieu, de Sainte-Reine d'Alize et de Saint-Ferreol, eurent part aux pieuses libéralités de Widrad. Des sou

premier testament il est qualifié abbé, parce qu'il avait la conduite et la direction de ces trois églises. On dit aussi qu'il exerça douze ans cette charge dans Flavigni; ce qui n'est pas aisé à concilier avec ses deux testaments qui font voir que Magoalde était abbé de Flavigni, du moins depuis l'an 721 jusqu'à 746, si ce n'est qu'on ne dise que ce monastère eut en même temps deux abbés, savoir, Widrad le fondateur, et Magoalde : ce qui avait été défendu environ cent ans auparavant dans le concile de Châlons, parce que ce partage d'autorité causait souvent de la division parmi les religieux, désordre qui n'était pas à craindre à Flavigni, où probablement Widrad n'avait la qualité d'abbé que par honneur, et laissait à Magoalde le gouvernement de la communauté. Il y a apparence que ces deux abbés moururent avant l'an 750; car en ce temps-là le monastère de Flavigni était sous la conduite de Gairon, ou Gaguin qui fut peu après évêque d'Autun. L'église de Flavigni qui porta d'abord le nom de Saint - Prix (*sancti Praejecti*) fut consacrée depuis à saint Pierre par le pape Jean VIII, vers l'an 877, suivant l'historien de l'Ordre de Saint-Benoît. (*Act. sæc.* 3, part. 1, pag. 690.) Baillet dans sa Topographie des Saints, pag. 191, dit au contraire que saint Prix, dont la plus grande partie des reliques fut transportée du monastère de Volvic à Flavigni,

vers le milieu du huitième siècle, est à cause de cela devenu second patron titulaire de cette église, et que le premier était saint Pierre, sous le nom duquel elle avait été d'abord dédiée. Cette abbaye fut unie à la Congrégation de Saint-Maur en l'an 1644. L'abbé était seigneur de la ville, et nommait le juge et les officiers de justice, hormis le procureur d'office qui était à la nomination des religieux. (*La Martinière, Dictionn. géogr. Gallia chr.*, t. 4, col. 454, *nov. edit.*)

FLAVIGNI (Valérien de), né dans le diocèse de Laon, fut docteur en théologie de la Faculté de Paris le 25 mai 1628, chanoine de Reims, et professeur en langue hébraïque au collège royal de France. Il devint doyen du collège royal dès l'an 1656, et mourut à Paris le 29 avril 1674. Il laissa quelques ouvrages; savoir, une lettre latine adressée à François Fleury, docteur de Sorbonne et chanoine de Verdun, dans laquelle il s'élève avec chaleur contre la grande Bible polyglotte de Le Jay, qu'il dit être remplie d'une infinité de fautes grossières. Une autre lettre pour servir de réponse à Abraham Ecchellensis, qu'il avait attaqué dans sa première lettre, et qui en avait composé deux pour se défendre. Une lettre pour soutenir l'authenticité et la pureté du texte hébreu, adressée en l'an 1652, à Grandin, professeur de Sorbonne, qui avait soutenu que le texte hébreu était corrompu.

Une autre lettre sur le même sujet pour faire voir qu'Isambert et Gamache ne disaient point que le texte hébreu eût été corrompu, comme le prétendait Grandin. Un écrit intitulé, *ad thesim clevesianam de episcopatu expectatæ vindiciæ*. Il y défend une thèse soutenue en Sorbonne par Louis de Clèves, le 4 novembre 1667, dans laquelle on lisait ces deux propositions : 1^o « Il est certain que la » prêtreise est un sacrement ; ce- » lui qui nie que l'épiscopat ait » cette qualité, suit le senti- » ment le plus probable. 2^o Il » semble qu'on ait quelquefois » nié que la prêtreise dût néces- » sairement précéder l'épisco- » pat. » M. de Flavigni composa aussi un petit écrit sous le titre de Vaumorin, dans lequel il soutient contre le père Morin de l'Oratoire, et Capelain, docteur de Sorbonne, que les juifs n'avaient point corrompu le texte hébreu. Capelain lui opposa le petit livre intitulé, *mare rabbinicum infidum*, imprimé en 1667. Le style de M. de Flavigni est trop vil et trop impétueux. Il paraît qu'il avait de la théologie, des belles-lettres et de la connaissance des langues orientales. (Dupin, *Biblioth. ecclés.*, dix-septième siècle, par. 3.)

FLAVIUS (Melchior), de l'Ordre des Frères-Mineurs, pénitencier de Pie v, fleurit vers l'an 1570, et publia un traité du règne de Dieu, à Paris en 1566, et des résolutions sur les quatre livres des Sentences de

Scot, à Cracovie en 1579. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1230.)

FLECHIER (Esprit), évêque de Nîmes, né le 1^{er} juin 1632 à Pernes, ville du diocèse de Carpentras, entra à l'âge de seize dans la Congrégation des Pères de la doctrine chrétienne où il se forma aux sciences et à la piété, sous les yeux d'Hercule Audifret, son oncle, qui en était général. Ce dernier étant mort, Fléchier quitta la Congrégation, et vint faire briller ses talens à Paris où ses Panégyriques et ses Oraisons funèbres lui acquirent bientôt une réputation extraordinaire, et le firent connaître de toute la France. Le duc de Montausier, son ami, le produisit à la cour où il composa la Vie de Théodose, pour l'instruction du grand Dauphin. Il fut reçu de l'Académie Française en 1673, nommé à l'évêché de Lavaur en 1685, et transféré, malgré lui, à celui de Nîmes en 1687. Il établit dans cette dernière ville une académie, dont il fut l'âme et le président; et son palais en devint une autre où il s'appliqua à former des orateurs chrétiens. Mais ses occupations ne prirent rien sur les soins qu'il accorda toujours par préférence à l'administration de son diocèse très-difficile à gouverner, par le grand nombre de calvinistes et de nouveaux-convertis dont il était rempli. Fléchier ramena les premiers par sa prudence; il affermit les seconds par son zèle et sa charité; il instruisit et il édifia

tous ses diocésains jusqu'à sa mort, arrivée le 16 février 1710. Il était pour lors âgé de soixante-dix-huit ans, et fut généralement regretté, même des huguenots et des fanatiques qui l'aimaient et qui le respectaient. Nous avons de cet illustre prélat, 1° la Vie de Théodose, à Paris en 1679 et 1682, écrite avec beaucoup d'exactitude et d'éloquence. 2° La Vie du cardinal Commendon, traduite du latin de Gratiani, en 1680. Celle du cardinal Ximènes, en 2 vol. in-4°, 1694, qui ne vaut pas pour l'exactitude celle de Marsolier. 3° L'édition de l'ouvrage latin d'Antoine Marie Gratiani, *de casibus virorum illustrium*, in-4°, avec une Préface de sa façon, 1680. 4° Des Panégyriques et autres Sermons, à Paris en 1696, in-4°, et en 2 vol. in-12, à Lyon en 1713, en 3 vol. in-12, nouvelle édition à Paris en 1750, en 2 vol. in-12. 5° Des Oraisons funèbres, à Paris en 1716, in-12. 6° Deux volumes de Sermons de morale pour l'Avent et les principales fêtes de l'année. 7° Deux volumes de Lettres choisies sur divers sujets, en 1715. On y trouve quelques Mémoires et une Relation sur le fanatisme des Cévennes. 8° Une Relation des observances et de la manière de vie des religieuses de Sainte-Claire, du monastère de Beziers, dressée par la sœur de M. de Nîmes, religieuse de ce monastère ; et à la fin du second volume, des Réflexions sur les différens caractères des hommes.

9° Un Recueil de lettres pastorales et de mandemens, à la fin desquels on a fait imprimer l'Oraison funèbre de ce prélat, composée par l'abbé du Jarri, mais qui n'a jamais été prononcée. 10° Des Discours synodaux, et les Sermons qu'il a prêchés aux États de Languedoc et dans sa cathédrale, 3 vol. in-12, dont la Préface est de l'abbé du Jarri. 11° Des OEuvres mêlées contenant ses harangues, complimens, discours, poésies latines et françaises, entre autres un excellent poème latin sur le Carrousel, qui avait déjà été imprimé en 1666, in-fol., et un poème français en quatre dialogues, sur le quiétisme, dans lequel il développe d'une manière très-claire cette matière abstraite par elle-même. Le père Niceron, t. 1 de ses Mémoires, pag. 366, a avancé, sur l'autorité du père Le Long, dans sa Bibliothèque des historiens de France, que Fléchier avait laissé un Recueil manuscrit de toutes les antiquités de la province de Languedoc, avec des explications en 6 vol. in-fol. Mais il est certain que ce recueil daté de l'an 1627, est l'ouvrage de Auné Rulman, assesseur criminel en la prévôté de Languedoc, natif et habitant de Nîmes. Fléchier n'a laissé, sur le même sujet, qu'une description succincte des antiquités de Nîmes, qu'il présenta aux ducs de Bourgogne et de Berri, lorsque ces princes passèrent à Nîmes au mois de mars de l'an 1701. On convient

que Fléchier a été le plus célèbre prédicateur de son siècle pour les Panégyriques et les Oraisons funèbres. Celle qu'il a faite pour le vicomte de Turenne, est un chef-d'œuvre en ce genre ; et on ne fait qu'un seul reproche à son auteur : c'est d'avoir pris le texte et l'exorde tout entier de celle que prononça Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, en 1630, pour Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Ses Instructions et ses Lettres pastorales, nourries de passages de l'Écriture employés à propos, présentent partout un vrai pasteur touché des maux de son troupeau, et appliqué à ses besoins. Rollin assure, dans son *Traité des études*, tom. 2, pag. 403, qu'il ne lisait jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son temps, nommé Callidius, sans y reconnaître presque en tout les principaux caractères de Fléchier : « Ce n'est point, » dit Cicéron (*Brut.* n. 274), » un orateur du commun, mais » d'un mérite rare et singulier. » Ses pensées sont nobles et exquises, et il sait les revêtir d'expressions nobles et délicates. Il fait du discours tout ce qui lui plaît ; il sait lui donner telle forme qu'il veut ; mais orateur n'en fut plus maître que lui, et ne le mania avec tant d'art. Rien de plus pur, rien de plus consolant que son langage. Chaque mot est en son lieu, et artistement enchaîné où il doit. Il n'en admet point de dur, d'iusité,

» ou qui puisse déranger le discours. La métaphore lui est fréquente, mais si naturelle, qu'elle ne paraît point avoir usurpé la place d'un autre mot, mais être rentrée dans la sienne. Tout cela est accompagné d'un nombre, d'une cadence qui a une merveilleuse variété, et ne montre aucune affectation. Les plus belles figures y sont employées à propos, et y jettent un grand éclat. L'ordre et le plan de l'ouvrage sont pleins d'art et de justesse ; et partout règne un style doux, tranquille et d'un goût exquis. En un mot, si l'éloquence consistait dans l'agrément, il n'y aurait rien au-dessus de cet orateur. Des trois parties qui la composent, il a les deux premières dans un souverain degré ; je veux dire celles qui tendent à instruire et à plaire ; mais la troisième qui est la plus importante, et qui consiste à toucher et à émouvoir les esprits, lui manque absolument. » C'est ce qui a fait sans doute que Fléchier n'a pas eu le même succès dans ses Sermons de morale, que dans ses Panégyriques et Oraisons funèbres. L'abbé Trublet est d'un sentiment un peu différent de celui de Rollin, sur l'éloquence de Fléchier. « Cet orateur, dit-il (*Réfl. sur l'éloquence*, pag. 74), ne manque ni de grâces ni de force. Ce pendant ses grâces ont souvent un air d'affectation ; et sa force a quelquefois un air

» de déclamation. De là peu
 » d'onction et de chaleur. Il
 » avait plus d'esprit que de gé-
 » nie ; plus l'esprit des tours
 » que celui des pensées ; et beau-
 » coup plus l'esprit de l'anti-
 » thèse que celui des autres
 » tours. On pourrait même dire
 » qu'il en avait le génie ; aussi
 » l'a-t-il prodiguée... Il avait
 » beaucoup lu les vieux sermon-
 » naires, pour y chercher des
 » traits d'éloquence et des pen-
 » sées ingénieuses, dont il fai-
 » sait un usage plus ingénieux
 » encore. Cela lui donne quel-
 » quefois, quant au fond des
 » choses, un air antique, l'air
 » du commencement de son siè-
 » cle. Il prêchait avec un vieux
 » goût et un style moderne. On
 » pourrait lui appliquer ce que
 » Cicéron dit de Démétrius Pha-
 » lère et d'Isocrate. *Phalereus*
 » *delectabat magis Athenienses*
 » *quàm inflammabat* (Cicero in
 » Brut.) *ad voluptatem aurium*
 » *scripserat Isocrates.* (Orat.)
 » Autre écrivain français n'a
 » plus recherché le nombre et
 » l'harmonie que Fléchier. Il y
 » en avait, dit le père de La
 » Rue, jusque dans ses lettres et
 » ses moindres billets. » *Voyez*
 » outre les auteurs cités, le père
 » Nicéron, tom. 1, de ses Mé-
 » moires ; le Journal de Trévoux,
 » mois de novembre 1711 ; le cin-
 » quième volume des Sermons de
 » Begaut, où l'on trouve un Éloge
 » de Fléchier, que cet abbé adresse
 » à M. de Basville ; le tom. 2,
 » pag. 180, de l'histoire des évê-
 » ques de Nîmes, par Ménard, où

l'on trouve aussi un Éloge de
 Fléchier ; le Recueil des oraisons
 funèbres de Fléchier, réimprimé
 à Paris en 1740, in-12, à la
 tête duquel on voit l'Éloge his-
 torique de l'auteur, tiré de ses
 Lettres et des Mémoires du père
 Nicéron ; le Dictionnaire des
 Prédicateurs, imprimé à Lyon
 en 1757.

FLEMING (Patrice), religieux
 observantin, naquit dans le
 comté de Louth en Irlande, le
 17 avril 1599, de Gérard Flem-
 ming, proche parent de milord
 Slane. Il fut envoyé en Flandre
 à l'âge de treize ans, et prit l'ha-
 bit religieux à Louvain dans le
 collège de Saint-Antoine de Pa-
 doue, appartenant aux Francis-
 cains irlandais, le 17 mars 1617.
 Il quitta le nom de Christophe
 pour celui de Patrice, en faisant
 profession, et devint un habile
 philosophe et un savant théo-
 logien. Étant allé à Rome, il y
 enseigna la philosophie dans le
 collège de Saint-Isidore, d'où
 il fut appelé par ses supérieurs
 pour en faire autant à Louvain.
 Il passa ensuite à Prague pour y
 être premier supérieur et lec-
 teur en théologie dans le collège
 de l'*Immaculée - Conception*,
 nouvellement fondé pour les
 Franciscains irlandais de l'é-
 troite observance. La ville de
 Prague étant menacée d'un siège
 de la part de l'électeur de Saxe,
 le père Fleming en sortit avec le
 père Matthieu Hoar : mais ils
 furent assassinés en chemin par
 des paysans armés, le 7 novem-
 bre 1631. Le père Fleming,

avant d'aller à Prague , avait mis entre les mains de Moret , fameux imprimeur d'Anvers , l'ouvrage suivant qui n'a été publié que plusieurs années après , par les soins du père Thomas Sirin , du même Ordre : *R. P. F. Patricii Flemingi, ord. FF. Min. strictioris observantiæ, olim sacræ Theologiæ Lectoris, collectanea sacra, seu sancti Columbani, Hiberni Abbatiss, magni Monachorum Patriarchæ... necnon aliorum aliquot à vetere ibidem scotia seu hibernia antiquorum Sanctorum acta et opuscula, nunquam antehac edita; partim ab ipso brevibus notis, partim fusioribus commentariis, ac speciali de sancti Columbani institutione tractatu illustrata; in quibus de ejusdem sancti Patris doctrinâ, monachatu, magistris, collegiis, ætate, peregrinatione, monasteriorum ab ipso ejusque discipulis conditorum origine et progressu; Hibernorum quoque ac Britonum differentia olim à Romanis in paschæ celebratione multa curiosa et nova* : Lovanii, in-fol., 1667. On a encore du père Fleming, *vita Reverendi Patris Hugonis Cavelli (Mac-Caghvel) anno 1626*, et l'abrégé d'un livre intitulé, *Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 2, pag. 415. Henegan, dans un Mémoire manuscrit communiqué à Drouet, éditeur du Moréri de l'an 1759.)

FLEURI (Claude), prêtre,

ancien abbé de Loc-Dieu, prieur d'Argenteuil, membre de l'Académie Française, sous-précepteur des Enfans de France et confesseur du roi Louis xv, était fils d'un avocat, originaire du diocèse de Rouen. Il naquit à Paris le 6 décembre 1640, et fut reçu avocat au parlement en 1658. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et, l'an 1672, il fut choisi pour être précepteur des princes de Conti, que Louis xiv faisait élever auprès du dauphin son fils. En 1689, le même prince le nomma sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, petits-fils de Sa Majesté. En 1716, il fut nommé confesseur du roi Louis xv, et se démit de cette charge en 1722, à cause de son grand âge. Il mourut le 14 juillet 1723 dans sa quatre-vingt-troisième année, et laissa divers ouvrages, savoir, 1° L'Histoire du Droit français, in-12, 1674. 2° Un Traité du choix et de la méthode des études, dans lequel, après avoir fait l'histoire des études de toutes les sciences depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à présent, il donne des conseils sur la méthode d'étudier par rapport aux personnes différentes. 3° Un Catéchisme historique imprimé en 1679, qui renferme l'histoire de la religion depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ jusqu'à nous. Il traduisit cet ouvrage en latin, à la prière d'un curé de Malines, et cette traduction a été imprimée à

Bruxelles en 1705. 4° Un Traité des mœurs des Israélites, in-12. 5° Un Traité des mœurs des chrétiens, 1682. 6° Une Institution au droit ecclésiastique, qui renferme un abrégé de la Pratique du droit canonique de la manière qu'elle est en usage. 7° La Vie de la mère d'Arbouze, réformatrice de l'Abbaye du Val-de-Grâce. 8° Un Traité des devoirs des maîtres et des domestiques. 9° Le Portrait de Louis de France, duc de Bourgogne, ensuite dauphin, in-12, en 1714. 10° Une traduction latine de l'exposition de la doctrine de l'Eglise par Bossuet, à Anvers, en 1678. 11° Un Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane, imprimé en 1724 et 1734, in-12. 12° Un Discours sur la poésie des Hébreux, parmi les discours du père Calmet sur la Bible. 13° Un Discours sur l'Ecriture-Sainte, qui est dans l'onzième tome des mémoires de littérature et d'histoire du père Desmolets, de l'Oratoire, en 1731. 14° Un discours sur l'Ecriture-Sainte, qui est dans le même tome des mêmes mémoires. 15° Un discours sur la prédication, 1735. 16° Plusieurs autres discours pour répondre à ceux des personnes qu'on recevait à l'Académie. 17°. Une lettre sur l'histoire ecclésiastique, en 1709. Mais son plus grand ouvrage, et qui immortalisera son nom, c'est une histoire ecclésiastique en français, renfermée en vingt tomes in-4°, dont le premier fut imprimé à Paris en 1691, et le

dernier en 1720. Cette histoire, qui a été conduite par Fleuri jusqu'à l'an 1414, est divisée en livres, et en contient cent. Il y rapporte les faits certains qui peuvent servir à établir ou à éclaircir la doctrine de l'Eglise, sa discipline et ses mœurs. Il n'admet que le témoignage des auteurs contemporains dignes de foi, en retranchant les réflexions, les dissertations, les discussions et les notes critiques. Il interrompt quelquefois sa narration par quelques extraits des livres des Pères touchant la doctrine, la discipline et les mœurs; il y a inséré en abrégé les formules de foi, les canons des conciles et les actes des martyrs. Il rapporte la suite des évêques des grands sièges, Rome, Alexandrie, Antioche. Il fait l'histoire des persécutions, des hérésies, des Saints principaux; il marque la suite des empereurs, les morts tragiques des persécuteurs de l'Eglise, et se propose de garder un juste milieu entre la trop grande crédulité et la critique trop outrée. On a encore de Fleuri une lettre à Santeuil, qui n'est presque que de compliments, et qui se trouve parmi plusieurs pièces qui regardent ce grand poète. Une traduction latine du traité de la *Prière et de l'Exhortation au martyre*, par Origène.

Nous ne pouvons terminer cet article sans prémunir le lecteur contre diverses éditions des discours de Fleuri, dans lesquelles de téméraires écrivains firent changer ou supprimer ce qui ne

s'accommodait pas à leur manière d'interpréter la doctrine de l'Église. C'est surtout dans les notes correctives du texte que se montre plus particulièrement la mauvaise foi de ces hommes qui, ne pouvant plus que glaner dans le champ de l'erreur, presque épuisé par les hérésies grossières du seizième siècle, ont essayé de transporter la scène dans le dédale de la métaphysique, certains d'être moins entendus de la foule, et d'en être suivis avec plus de constance, et même d'enthousiasme. Pour se convaincre que nous ne disons rien de trop, il suffit de jeter un coup-d'œil sur les nouveaux opuscules de Fleuri, donnés par M. Emery, Paris, 1807, un vol. in-12. Ce dernier y a fait imprimer en caractères romains le texte du manuscrit autographe du neuvième discours sur les libertés de l'Église gallicane, et en caractères italiques les morceaux supprimés ou altérés. Les parties correspondantes substituées par l'honnête éditeur de 1763 sont placées en notes.

FLEURY, ou SAINT-BENOIST-SUR-LOIRE, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom, sur la rive droite de la Loire, au diocèse d'Orléans, entre Sully et Jargeau. Elle fut fondée vers le milieu du septième siècle par Leodebold, abbé de Saint-Aignan, sous l'invocation de saint Pierre; mais elle prit ensuite le nom de Saint-Benoît, lorsque les reliques de

ce saint patriarche y eurent été transférées du Mont-Cassin dans le même siècle, par l'abbé saint Mommole, de crainte des barbares.

C'est à la considération de ce précieux dépôt que les papes, les rois, plusieurs prélats, etc., ont fait de très-grands biens à cette abbaye. Elle a été autrefois chef d'ordre, non-seulement par rapport aux monastères qui lui étaient soumis, mais encore à cause de la prééminence qui lui était accordée par les souverains pontifes au-dessus de tous les autres monastères. Léon vii l'ayant appelée le premier et le chef de tous les monastères : *caput ac primum omnium cœnobiorum*; et Alexandre ii ayant donné la qualité de premier des abbés de France à l'abbé de ce monastère qui avait en effet l'avantage de posséder les sacrées reliques de saint Benoît, patriarche des moines d'Occident. Le même pape Léon vii l'exempta de la juridiction de l'Ordinaire, et permit à l'abbé de se faire bénir, et de faire ordonner ses religieux par tel évêque que bon lui semblerait. L'observance régulière fut longtemps en vigueur dans cette abbaye. On y enseignait les sciences divines et humaines, et cette maison qui portait bien loin la bonne odeur de Jésus-Christ, était en grande vénération dans toutes les provinces voisines; mais les ravages des Normands ayant contraint plusieurs fois les religieux d'en sortir, le re-

lâchement s'introduisit parmi eux, et il ne leur resta enfin que le nom de moines. On remarque que lorsque saint Odon, abbé de Clugny, se présenta pour y mettre la réforme, ils s'armèrent pour le repousser avec les évêques qu'il suivait, comme s'ils avaient eu encore affaire aux Normands. Ce sage abbé sut pourtant les adoucir, et il rétablit la régularité et les études avec tant de succès, qu'on vint bientôt chercher des religieux à Fleury pour faire dans les autres monastères ce qu'il avait fait dans celui-là. Il paraît par les anciennes coutumes de Fleury, qu'on y faisait d'abondantes aumônes. Ce monastère vint à avoir jusqu'à trente prieurés, ou prévôtés dans sa dépendance. On faisait quelquefois des taxes sur ces prieurés pour avoir des livres pour la bibliothèque, où chaque écolier était obligé d'en mettre deux à la fin de ses études. Il est aisé de juger de là que cette bibliothèque devait être fort nombreuse, puisqu'il y eut quelquefois à Fleury jusqu'à cinq mille écoliers. Cette bibliothèque fut pillée en 1561 et 1562, par les calvinistes qui emportèrent tout ce qui avait été laissé dans ce monastère par les satellites du cardinal Odet de Châtillon qui en était abbé commendataire, et qui abandonna la religion catholique. La plupart des livres dont la bibliothèque de Fleury était composée, et qui furent enlevés et vendus à vil prix par les reli-

gionnaires, après avoir appartenu à Christine, reine de Suède, sont aujourd'hui conservés dans la bibliothèque du Vatican. Le monastère de Fleury fut uni à la Congrégation des exempts en 1588, et passa ensuite à celle de saint Maur en 1627; il avait été depuis presque entièrement rebâti, et on y avait fait des décorations très-considérables, surtout à l'Église. On y remarquait entre autres la riche châsse de saint Benoît qu'on avait fait faire pour remplacer celle que le cardinal Odet fit emporter, et qui était d'or. (Mabillon, *Annal. ord. Bened. Gallia chr.*, tom. 8, col. 1538, *nov. edit.* Moréri, édit. de 1759. *Histoire des Ord. monast.*, etc., t. 5. D. Vaissette, *Géogr. histor.*, etc., tom. 6.)

Il s'est tenu deux conciles à Fleury; le premier, l'an 1107, au sujet d'une translation du corps de saint Benoît; le second, l'an 1110, touchant l'église de Mauriac. Yves de Chartres fait mention de ces deux conciles, *épist.* 216, 218.

Le père Mansi pense qu'on doit ajouter comme appartenant aux actes du concile tenu en ce lieu l'an 1110, par le cardinal Richard, légat du Saint-Siège, une lettre circulaire par laquelle l'évêque d'Arras, après avoir invité les abbés de son diocèse à se trouver à ce concile, les interdit de toutes fonctions, s'ils ne se rendent à cette invitation, qu'il leur fait regarder comme un ordre. Il rap-

porte cette lettre d'après Baluze, tom. 5, pag. 351 de ses mélanges. (Le père Mansi, *Supplément aux Conciles du père Labbe*, t. 2, col. 241 et 242.)

FLEURS. On en mettait autrefois par toute l'église, excepté sur l'autel; et l'usage d'y en mettre n'a commencé qu'au treizième siècle. On ne peut néanmoins le condamner, puisque l'Église le souffre ou le permet. On mettait aussi autrefois des fleurs sur les tombeaux des martyrs qui guérissaient les maladies. (Bocquillot, *Liturg. sac.* p. 102.)

FLEUVE, est un amas d'eaux douces qui coulent dans un lit, et qui se rendent à la mer. En France, les fleuves navigables appartenaient au roi en pleine propriété, par le seul titre de sa souveraineté, aussi bien que tout ce qui s'y trouvait renfermé, comme les îles, îlots, accroissemens, passages, ponts, bacs, pêches, moulins, etc. Il fallait néanmoins excepter, à l'égard de ces mêmes droits sur les fleuves et grandes rivières, ceux qui pouvaient appartenir à des particuliers qui avaient droit de haute-justice sur les terres contiguës; mais il fallait que ce fût en vertu d'une concession expresse ou d'une possession centenaire. Pour ce qui était des fleuves et rivières non navigables et le droit d'y pêcher, le tout appartenait au seigneur haut-justicier. (*Voyez* Loyseau, *des seigneuries*, ch. 12, n°. 120; Bacquet, *des droits de justice*,

ch. 30, n°. 3; la déclaration du Roi de 1683; De Ferrière, *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot Fisc.)

FLEUVE. Les Hébreux donnent le nom de fleuve sans addition, quelquefois au Nil, d'autres fois à l'Euphrate, et d'autres fois au Jourdain. Ils le donnent aussi à des torrens ou à des rivières peu considérables. C'est la suite du discours qui détermine cette expression.

FLOCCUS (André Dominici), chanoine de l'église cathédrale de Florence, et secrétaire du pape Eugène IV, mourut en 1452. Il est auteur de deux livres *de Romanis potestatibus, sacerdotibus et magistratibus*, qui ont été souvent imprimés sous le nom de *L. Fenestella*, ancien historien. Gilles Wits est le premier qui, fondé sur les manuscrits les plus authentiques, a rendu cet ouvrage à son véritable auteur; et depuis il a été plusieurs fois imprimé sous son nom. (Fabricius, *Biblioth. med. et infim. latinit.*, t. 2, p. 506.)

FLODOARD, ou **FLODAR**, ou **FRODOAR**, chanoine de Reims, naquit l'an 894 à Épernay-sur-Marne, petite ville de Champagne à sept lieues de Reims. Il fit ses études dans cette dernière ville, où les archevêques Hervé et de Sculfe lui confièrent la garde des archives de la cathédrale. Il fut ensuite élevé au sacerdoce et à la dignité de chanoine. On le chargea aussi de la cure de Cormici, bourg à trois lieues de

Reims, et puis de celle de Corcy. L'an 936 il fit un voyage à Rome, où il fut reçu avec honneur du pape Léon VII. Il accompagna Artaud, archevêque de Reims, aux conciles que l'on tint à Verdun en 947, à Ingelheim et à Trèves en 948. Dégoûté du monde par les contrariétés qu'il y éprouvait, il se retira dans un monastère du diocèse de Reims, dont il fut abbé. S'étant démis de son abbaye qui fut donnée à Frodoard son neveu, il vécut encore trois ans depuis sa démission, et mourut le 28 mars 966. Il avait été élu évêque de Noyon et de Tournai en 951, mais Foucher, moine et doyen de St.-Médard de Soissons, lui fut préféré. L'anonyme qui a continué la chronique de Flo-doard nous le représente comme un homme vénérable par la sainteté de sa vie, d'une chasteté angélique, d'une sagesse céleste, et orné de toutes les vertus. Nous avons de lui l'Histoire de l'église de Reims, divisée en quatre livres, qu'il conduit jusqu'à l'an 948. Il y rapporte la suite et la vie des archevêques, ce qu'ils ont fait ou écrit, et ce qui s'est passé de remarquable sous chacun d'eux dans cette église. Le premier livre, qui commence aux apôtres et qui finit à la mort de S. Remi, est plein de fables. Cette histoire a été donnée en latin au public par le père Sirmond, et imprimée à Paris l'an 1611, et depuis à Douai l'an 1617, par les soins de Colvenerius. Flo-

doard a aussi écrit une chronique depuis l'an 877 jusqu'à l'an 966. Les premières années ont été perdues, et ce qui en reste ne commence qu'à l'an 919, et finit à l'an 966. Il y entre dans un grand détail des événemens qu'il rapporte, surtout quand ils intéressent les églises de Reims, de Toul, de Trèves, de Verdun, de Metz, de Soissons, de Châlons et de Laon. Il marque la succession des évêques, des rois, des princes, des papes, la tenue des conciles, les noms des évêques qui y ont assisté, les motifs et les occasions de ces assemblées. Cette chronique a été donnée par Pithou et Duchêne, dans leurs recueils des écrivains de l'histoire de France. On trouve sous le nom de Flodoard, dans divers manuscrits, un recueil de poésies en vers hexamètres, où il fait l'histoire de la vie de plusieurs Saints, et celle des papes depuis saint Pierre jusqu'à Léon VII, mort en 939. Ce recueil, dans le manuscrit de Trèves, est divisé en quinze livres, et en quatorze dans celui des Carmes déchaussés de Paris. C'est de ce dernier que le père Mabillon a tiré ce qu'il rapporte de cet ouvrage dans le quatrième tome des actes de saint Benoît. Il est divisé en trois parties, et chaque partie en plusieurs livres qui traitent des triomphes de Jésus-Christ et des Saints, principalement des martyrs, tant de la Palestine que d'Antioche et d'Italie. De tout cela,

on n'a rendu public que ce qui regarde les papes depuis Grégoire II jusqu'à Léon VII. Flooard avait encore composé d'autres écrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et un en particulier en vers, où il avait recueilli les miracles opérés dans la cathédrale de Reims, par l'intercession de la sainte Vierge. Le style de cet auteur est simple, sans ornement et sans affectation, et quelquefois embarrassé par la longueur des périodes. Ses vers ne sont intéressans que par les faits qu'ils contiennent. Il était meilleur historien que poète. (Sigebert, c. 131 *de vir. illustr.* Trithème et Bellarmin, *au cat.* Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, dixième siècle.* D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 6, pag. 313 et suiv. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 19, pag. 626 et suiv.)

FLOHAIRE, prêtre, qui vivait dans le dixième siècle, n'est connu que par les actes de saint Eugène, disciple ou compagnon de saint Denys, premier évêque de Paris, qui souffrit le martyre à Deuil en Parisis, vers l'an 286. Baillet place Flohaire, auteur de ces actes, dans le douzième siècle; mais D. Rivet prouve qu'il vivait dans le dixième. (D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 6, p. 194.)

FLORAVANTI (Jérôme), jésuite romain, entra dans la société en 1571, âgé de dix-sept ans, et mourut à Rome le 9 oc-

tobre 1630. On a de lui un *Traité de la Trinité*, imprimé à Paris pour la quatrième édition en 1624, et une explication de quelques endroits de l'Écriture-Sainte, à Anvers. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1736.)

FLORE, vierge et martyre d'Espagne dans le neuvième siècle, était fille d'un père mahométan de la ville de Séville en Andalousie, et d'une mère chrétienne, tous deux de race noble et ancienne, qui vinrent s'établir à Cordoue qui était le séjour du roi des Sarrasins. Elle perdit son père en bas âge; et sa mère, secondant ses inclinations pour la vertu, l'éleva dans toutes les pratiques de la vie la plus parfaite. Mais, comme elle ne pouvait se livrer à tout son attrait à cause qu'elle avait un frère mahométan qui l'observait, elle prit le parti de s'enfuir avec sa sœur. Sa retraite ne fut pas de longue durée; car, ayant appris que son frère persécutait les chrétiens à son occasion, elle revint à Cordoue, alla hardiment se présenter aux persécuteurs parmi lesquels se trouvait son frère, en leur disant qu'elle venait se mettre à leur discrétion comme servante de Jésus-Christ. Le juge la fit frapper sur la tête à coups de fouet qui lui emportèrent la peau avec les cheveux et la mirent tout en sang. On la confia ensuite à des femmes mahométanes pour la guérir et la convertir. Mais, ayant trouvé occa-

sion de s'évader , elle alla se cacher au petit village d'Ossaïre dans le territoire de Tucci, ville d'Andalousie , qu'on nomme aujourd'hui *Martos*, où elle demeura avec sa sœur jusqu'au temps de son martyre qu'elle souffrit cinq ou six ans après dans la compagnie d'une sainte religieuse nommée *Marie*, avec qui elle alla une seconde fois se présenter aux juges. On les enferma dans une étroite prison ; et, comme il fut impossible de les vaincre, on leur trancha la tête le 24 novembre 851. Leur histoire est au second livre du mémorial de saint Euloge de Cordoue, témoin oculaire d'une partie de leurs actions, et très-exactement informé des autres. (Baillet, *Vies des Saints*, t. 3, 24 novembre.)

FLOREBELLO (Antonio), de Modène, a fleuri dans le seizième siècle. Il eut beaucoup de part à l'estime et à la bienveillance du cardinal Jacques Sadolet, mort en 1547. Nous avons de Florebello, 1° *de autoritate summi Pontificis, Ecclesie capituli*, à Lyon, 1546. 2° La Vie du cardinal Jacques Sadolet, à Cologne en 1590. 3° Trois Discours aux Allemands sur la paix, sous ce titre : *de Concordia ad Germanos*, etc., à Mayence en 1607. (Le Mire, *de script. sæc.*, 16. Louis-Jacob, *Biblioth. Pontif.*, lib. 2.

FLORENCE, ville d'Italie, capitale de Toscane, *Florentia*, appelée autrefois *Fluentia*, bâtie par les soldats de Sylla, l'an 645

de Rome, et rendue colonie par les *triumvirs*, César-Auguste, Marc-Antoine et Lépide. Totila la renversa de fond en comble, Charlemagne la rétablit, et les ruines de Fiesoli servirent à l'augmenter. C'est le siège du grand-duc, une des plus belles villes de toute l'Italie. Une chaîne de montagnes l'environne de l'orient au septentrion, et elle a à l'occident la vue d'une plaine superbe par son étendue et l'abondance des biens qui y croissent. Elle a sept milles de tour, et contient plus de 90,000 âmes. Elle est pavée de pierres carrées. Ses places, en grand nombre, sont ornées des plus belles statues des grands-maîtres, et rien n'égale la magnificence de ses palais. On la nomme Florence la Belle par excellence. On y compte cent cinquante-deux églises, quatre-vingt-neuf couvens, et vingt-deux hôpitaux. L'Arno la divise en deux parties, et on va de l'une à l'autre par quatre ponts que les connaisseurs admirent, aussi bien que le palais du grand-duc. Cette ville a été autrefois libre, et la capitale d'une république, dont la Toscane, le Pisan et le Florentin faisaient partie ; mais Charles v la donna à Alexandre de Médicis son gendre en 1530, en le créant premier duc de Florence. C'est la maison de Lorraine qui en est aujourd'hui en possession. Il ne faut pas douter que la religion chrétienne n'ait été prêchée dans cette ville, ou par les apôtres, ou par leurs disciples. On y voit des

martyrs long-temps avant Constantin ; et si nous en croyons la tradition de cette église, saint Frontin en fut fait évêque par saint Pierre en 56. Il n'y a dans Florence aucune église qui n'ait sa beauté particulière ; mais la cathédrale, appelée Notre-Dame *delli Fiori*, surpasse tout ce qu'on peut imaginer, soit pour la beauté de son architecture, soit pour la rareté des marbres dont elle est revêtue au-dedans et au-dehors, soit enfin pour les richesses qu'elle renferme. Sa longueur est de plus de quatre cent quatre-vingt-dix pieds, et sa hauteur, jusqu'à l'extrémité de la croix du globe qui est au-dessus du dôme, de trois cent quatre-vingts. Les curieux y trouvent de quoi admirer dans les belles statues qui lui servent d'ornement, et dans les tableaux faits de la main des plus grands maîtres. Elle est dédiée à saint Jean-Baptiste. On l'appelle *Il Baptisterio* ; c'était autrefois un temple consacré à Mars, qui se trouvant trop petit pour contenir les fidèles, fut agrandi et embelli par le sénat en 1294, au point qu'il est aujourd'hui. L'évêque ne dépendait autrefois que du Saint-Siège. Martin v érigea cette église en métropole en 1420, et lui donna pour suffragans les évêques de Bourg du Saint-Sépulcre, de Colle, de Fiesoli, de San-Miniat et de Pistoie. Le chapitre de cette église est composé de quarante-deux chanoines, parmi lesquels il y a cinq digni-

taires, l'archidiacre, l'archiprêtre, le doyen, le prévôt et le sous-doyen. Les chanoines doivent être de familles patriciennes. Léon x, Clément vii en furent tirés pour être mis sur la chaire de saint Pierre. Il y a aussi à Florence une Académie nommée *la Crusca*. Au commencement du mois de décembre de l'année 1744, on y établit une autre Académie de *Théologie morale-pratique*, dont les assemblées se tiennent le lundi et le vendredi de chaque semaine dans le collège des clers réguliers *delle Scholepie*, et dont le principal auteur est le père Ferrand Maniglia, professeur en théologie morale, connu par divers ouvrages. Les Florentins ont beaucoup d'esprit, et leur ville a produit dans tous les siècles un grand nombre d'hommes de lettres très-illustres en tout genre de littérature. La politesse de la langue italienne se trouve à Florence, quoique les Florentins la parlent avec un peu de rudesse ; ce qui a donné lieu à ce proverbe du pays : *Lingua toscana, in bocca romana*. Voyez Hugolin Verrini, et les auteurs de l'histoire de cette ville. Il y a aussi un grand nombre de bibliothèques où l'on trouve les livres les plus rares, et les manuscrits les plus excellens. La célèbre bibliothèque des manuscrits, dite *Bibliotheca laurentiana*, dont le catalogue a été imprimé à Amsterdam en 1622, est près de Florence. Nous laissons à d'autres à décrire plus amplement les

beautés de cette ville et la magnificence de ses édifices, soit sacrés, soit profanes. Nous ajouterons seulement que la chapelle de Saint-Laurent, qui renferme les tombeaux des grands-ducs de Florence, est bâtie de marbre, et que les murailles sont revêtues de jaspe. La galerie de l'ancien palais du grand-duc, longue d'environ 400 pieds, et son cabinet, sont remplis de pièces extrêmement considérables par leur rareté et par leur richesse. Les peintures et les statues du palais du prince sont des chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres, et tous les meubles ont un caractère de magnificence très-particulier.

Évêques de Florence.

1. Saint Frontin, ordonné par l'apôtre saint Pierre en 56.

2. Saint Romule, successeur de saint Frontin.

3. Félix, assista au concile de Rome contre les Novatiens en 313. *S. Opt. de Milève.*

4. Theodorus, en 361.

5. Saint Zénobe, siégea depuis 376 jusqu'en 407, 25 mai qu'il mourut.

6. Saint André, succéda à Zénobe en 407.

7. Saint Maurice, martyrisé par les soldats de Totila vers l'an 550.

8. N.... auquel écrit le pape Pélagé 1.

9. Reparat, assista au concile de Rome sous le pape Agathon, en 679.

10. Speciosus, en 724.

11. Thomas, assista au concile de Rome sous le pape Zacharie, en 743. Il siégeait encore en 790.

12. Aliprand ou Rambald, au concile de Rome sous Eugène 11.

13. Arding ou Roding, en 853.

14. Pierre, au concile de Rome sous Nicolas 1, en 861.

15. André, en 867.

16. Grasulphe, élu en 898. Il siégeait encore en 905 qu'il assista sous Benoît 1v à une assemblée d'évêques en présence de l'empereur Louis 1v.

17. Raimbault, en 930.

18. Sichelme, en 967.

19. Saint Podium, mort le 28 mai 1002. C'est le jour qu'on en fait la fête à Florence.

20. Vidon ou Guy, en 1002.

21. N.... succéda à Guy.

22. Ildebrand, siégeait en 1008.

23. Lambert, en 1025, mourut en 1032.

24. Othon, succéda à Lambert, et mourut en 1046.

25. Gérard, fut élu pape sous le nom de Nicolas 11, en 1058. Il était Bourguignon ou Savoyard.

26. Pierre, de Pavie, surnommé le Simoniaque, 1062. Pierre de Vallombreuse, surnommé l'Ignée, fit l'épreuve du feu pour prouver que cet évêque était coupable de simonie, et il fut renfermé dans un monastère.

27. Pierre, différent du Simoniaque, sous Alexandre 11, 1067. Il mourut en 1073.

28. Raynier , de Florence , en 1073.

29. Godefroy , de la famille des Contalberti , succéda à Raynier en 1113. Il fut accusé de simonie , mais il se justifia parfaitement , et ses accusateurs furent punis.

30. Actius , succéda à Godefroy vers l'an 1143. Il mourut en 1154.

31. Ambroise , moine de Valombreuse , élu en 1155 , siégea peu de temps.

32. Jules , succéda à Ambroise en 1158. Zénobe , qui se trouve dans le même temps sur le siège de Florence , doit être regardé comme un intrus , ayant été nommé par l'antipape Victor.

33. Bernard , en 1182. On croit qu'il siégea jusqu'en 1189.

34. Pierre , depuis 1189 jusqu'en 1205.

35. Jean , de Veletri , chanoine régulier , prieur de Saint-Fridien de Lucques , siégea 25 ans , et mourut en 1230.

36. M... Arding , chanoine de Pavie , nommé par Grégoire ix , en 1230 , mourut en 1246.

37. Philippe de Fontana , de Ferrare , transféré en 1250 à Florence , et l'année d'après à Ravenne.

38. Jean de Mangiadoris de San-Miniat , archidiacre de Lucques , nommé par Innocent iv en 1251 , mourut en 1274. Le siège vaqua douze ans , à cause de la guerre qui se ralluma entre les Guelphes et les Gibelins.

39. Jacques Castellboni , de Pérouse , de l'Ordre des Frères-

Prêcheurs , nommé par le pape Honoré iv , en 1286 , siégea quarante jours , et le siège vaqua encore huit mois.

40. André Mozzi , de Florence , succéda à Jacques en 1287 , et fut transféré à Vicence en 1295.

41. François Monaldesci , de Bagnarea , évêque d'Orvieto , et auparavant de Melphi , transféré en 1295 , succéda à Mozzi , mourut au mois de juillet 1301 , et le siège vaqua six mois.

42. Lothaire della Tosa , de Florence , archidiacre , puis évêque de Faenza , transféré en 1302 , mourut le 22 mai 1310.

43. Antoine Ursus , évêque de Fiesoli , transféré la même année , mourut au mois de juillet 1321. Le siège vaqua deux ans.

44. François de Sylvestris , d'une illustre famille de la Marche , évêque de Sinigaglia , puis de Rimini , transféré par Jean xxii en 1323 , mourut le 21 octobre 1341.

45. Ange Acciajoli , de Florence , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé par le pape Clément vi , au mois de juin 1342 , succéda à François. Il eut le secret d'éloigner Gauthier , duc d'Athènes , et tyran de Florence , et de rétablir dans cette ville le gouvernement républicain. Il avait déjà gouverné très-sagement l'Église d'Aquila. Il administra celle-ci jusqu'en 1345 , qu'il abdiqua. Il fut transféré ensuite à Casino , et mourut à Naples en 1357.

46. François de Aptis , de Todi , transféré de Casino en 1355 , fut

fait cardinal l'année suivante par Innocent vi.

47. Philippe Antellensis, Florentin, prévôt et chanoine de la cathédrale, transféré de Ferrare en 1356, siégea cinq ans, et mourut en 1361.

48. Pierre Còrsini, de l'illustre famille de ce nom, évêque de Volaterra, transféré le 6 décembre 1361, fait cardinal par Urbain v en 1369. Il quitta le parti d'Urbain vi pour prendre celui de Clément vii ; mais il répara sa faute en travaillant efficacement à détruire le schisme.

49. Ange Fiebindaci de Ricassolis, Florentin, évêque d'Avversa, succéda à Pierre Corsini, fait cardinal en 1370, et siégea jusqu'en 1383. Il passa ensuite à Faenza, puis à Arezzo.

50. Ange n, Acciajoli, de Florence, fils de Jacques, évêque de Rapolla, transféré en 1483, fut fait cardinal par Urbain vi, siégea jusqu'en 1387, et abdiqua. Sous son pontificat, la peste fit de grands ravages à Florence.

51. Fr. Barthélemi Ulari, de Padoue, général de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque d'Ancone, transféré en 1387, fut fait cardinal par Boniface ix, deux ans après.

52. Fr. Onuphre Stiecati ou des Vesdominis, Florentin, de l'Ordre de Saint-Augustin, évêque de Volaterra, transféré en 1390, siégea dix ans, et fut transféré à Comachio.

53. Alemanne Adimare, Florentin, élu en 1400, siégea et fut transféré à Tarente.

54. Jacques Palladini, de Taramo, archevêque de Tarente, transféré la même année, alla au concile de Pise en 1409, et fut transféré à Spolète en 1410.

55. François Zabarella, le plus savant homme de son siècle, nommé par Jean xxiii, le 15 août 1410, et fait peu de temps après cardinal du titre de Saint-Côme et de Saint-Damien, fut un des principaux promoteurs du concile de Constance. Il mourut lorsqu'on s'attendait à le voir bientôt pape en 1417.

Archevêques de Florence.

1. Amérique Corsini, archidiacre de Bayeux, évêque de Florence en 1411, déclaré archevêque par Martin v, au retour du concile de Constance, mourut en 1434.

2. Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, nommé par Eugène iv, en 1435. Il était aussi patriarche d'Alexandrie. Peu de temps après, le même pape le fit cardinal ; mais, sur des soupçons bien ou mal fondés, il fut arrêté, mis à la tour d'Adrien, où il mourut des blessures qu'il avait reçues quand on lui déclara le sujet de sa détention.

3. Louis Scarampi ou Mediarota, de Padoue, succéda en 1438. Il fut fait cardinal par le même pape, et quitta son siège en 1440, en faveur du suivant. Il passa à celui d'Aquilée.

4. Barthélemi Zabarella, frère de François, cardinal, évêque de Spalatro, transféré en 1439, siégea cinq ans, et mourut.

5. Saint Antonin, nommé par le pape Eugène le 13 février 1446. *Voyez* saint Anton.

6. Orlandus Bonarli, de Florence, sous Pie II, succéda le 11 mai 1459, et mourut de chagrin de n'avoir pas été fait cardinal.

7. Jean Neroni, évêque de Volaterra, et vicaire de Rome, transféré par Pie II le 27 mars 1462. Il conspira contre les Médicis, et s'enfuit à Rome, où il mourut en 1473.

8. F. Pierre Riario, de Savone, de l'Ordre des Frères-Mineurs, neveu de Sixte IV, patriarche de Constantinople, élu en 1473, mourut à Rome en 1474.

9. Raynald des Ursins, de Rome, nommé par Sixte IV en 1474, siégea jusqu'en 1508, et prit le titre d'archevêque de Césarée, en se réservant sur Florence neuf cents écus de pension.

10. Côme Pazzi, évêque d'Arezzo, transféré en 1508 le 5 juillet, mourut le 9 avril 1515.

11. Jules de Médicis, fils de Julien. Il fut élu depuis pape sous le nom de Clément VII.

12. Nicolas Rodulphe, cardinal de Florence, succéda le 8 janvier 1524, et abdiqua en faveur du suivant.

13. André Bondelmonti, chanoine de Florence, nommé le 11 octobre 1532, siégea sept ans.

14. Nicolas, cardinal Rodulphe, qui avait résigné avec regret, siégea encore cinq ans après la mort de Bondelmonti, et eut pour successeur Antoine Altovita, le 16 mai 1548.

15. Alexandre de Médicis, fils d'Octavien et de Françoise Salviati, nommé le 15 janvier 1574 cardinal sous Grégoire XIII, élu pape le premier avril 1605 sous le nom de Léon XI.

16. Alexandre Mars de Médicis, fils de Vincent, succéda le 27 juillet 1605, et siégea vingt-cinq ans, étant mort en 1630, le 13 août.

17. Côme Bardi, comte de Verni, nommé le 9 septembre 1630, mourut l'année suivante.

18. Pierre Nicolini, archidiacre et vicaire général, nommé le 7 juin 1632, mourut en 1651.

19. François Nerli, de Florence, évêque de Pistoie, nommé au mois de novembre 1652, fut fait cardinal par Clément IX, le 29 novembre 1669, mourut le 6 du même mois l'année suivante.

20. François Nerli, neveu du précédent, succéda le 20 décembre 1670, et fut fait cardinal par Clément X, le 12 juin 1673, et abdiqua le 11 janvier 1683.

21. Jacques-Antoine Morigia, de Milan, évêque de San-Miniato, nommé par Innocent XI, le 11 janvier 1683, et fait cardinal par Innocent XII en 1698, abdiqua l'année suivante.

22. Léon Strozza, de Florence, moine de Vallombreuse, évêque de Pistoie, nommé le 7 juillet 1699, par Innocent XII, mourut le 4 octobre 1703.

23. Thomas Bonaventure, des comtes de Gherardesca, chanoine de Florence sa patrie,

évêque de Fiesoli , transféré par Clément xi , le 12 novembre 1703 , siégeait encore en 1717.

24. Joseph-Marie Martelli , d'une famille noble de Florence , premièrement chanoine de la métropole , puis prieur mîtré de la fameuse collégiale de saint Laurent , succéda à Thomas. *Ital. sacr.* tom. 3 , et tom. 10 , col. 264.

Conciles de Florence.

Le premier fut tenu l'an 1055 , vers la Pentecôte , par le pape Victor ii , en présence de l'empereur Henri iii , contre les erreurs de Bérenger et les usurpateurs des biens de l'Eglise. *Reg.* 25 , *Labbe* 9 , *Hard.* 6.

Le second , l'an 1062 , contre l'antipape Cadaloüs. *Ibidem.*

Le troisième , l'an 1105 ou 1106 , contre l'évêque de cette ville , qui disait que l'antechrist était déjà né. Le pape Paschal ii présida à ce concile , et n'y détermina rien à cause du tumulte du peuple que cette dispute avait attiré à Florence. (Le P. Mansi , dans son *Supplément aux Conciles du P. Labbe* , tom. 2 , col. 221 et 222.)

Le quatrième qui fut général , l'an 1439. Le pape Eugène iv , s'étant brouillé avec les pères assemblés au concile de Bâle , en convoqua un à Ferrare où l'on tint seize sessions. La peste s'étant mise dans Ferrare , le concile fut transféré à Florence. Le pape s'y trouva avec Jean Paléologue , empereur des Grecs , Joseph , patriarche de Constanti-

nople , et plusieurs autres prélats de la Grèce. On continua à discuter sur les articles qui divisaient les Grecs d'avec les Latins , comme on avait fait à Ferrare. Ces articles étaient les cinq suivans : 1^o Les Grecs voulaient que le Saint-Esprit n'eût point d'autre principe de sa procession que le Père , et faisaient un crime aux Latins d'avoir ajouté au symbole le mot de *Filioque*. 2^o Ils contestaient à l'Eglise romaine sa primauté. 3^o Ils lui reprochaient d'offrir le sacrifice de la messe avec du pain azyme , contre l'institution de Jésus-Christ. 4^o Ils niaient le Purgatoire. 5^o Ils disaient que les âmes des bienheureux ne jouissaient pas de la présence de Dieu dans le ciel avant le jour du jugement. Les Grecs enfin , convaincus par les témoignages de l'Ecriture , des Conciles et des Pères , conclurent cette fameuse union de l'Eglise grecque avec la latine , dont on publia le décret le 6 juillet 1439. Ce décret contient cinq articles. Dans le premier , on reconnaît que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils , comme d'un seul principe , et par une seule production , qu'on appelle *spiration*. On définit dans le second , que ce mot de *Filioque* a été licitement ajouté au symbole , pour expliquer la vérité de ce mystère , à cause des hérétiques qui le combattaient. Dans le troisième , on admet un Purgatoire , et l'on y confesse que les âmes pleinement purifiées en ce monde-ci , ou en l'autre ,

jouissent aussitôt de la présence de Dieu, sans attendre le jugement dernier. On établit dans le quatrième, qu'on peut consacrer le corps de Jésus-Christ avec du pain azyme, aussi bien qu'avec du pain levé, et que chaque prêtre est obligé de suivre l'usage de son église. Enfin, dans le cinquième article, on reconnaît que le pontife romain est le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre et le chef de toute l'Église. Les Arméniens, les Éthiopiens et les Jacobites voulurent aussi être reçus dans le décret d'union. Mais cette union qui avait tant coûté, s'évanouit bientôt par la jalousie de quelques Grecs schismatiques, secondés de Marc d'Éphèse, qui demeura toujours opiniâtre, et qui de retour dans son pays, ralluma le schisme plus fortement qu'auparavant. (*Reg. 32. Lab. 13. Hard. 9.*)

Le cinquième concile de Florence fut tenu l'an 1517 et 1518, par le cardinal Jules de Médicis, archevêque de Florence, et depuis pape sous le nom de Clément VII. On y fit un grand nombre de réglemens sur la discipline qui furent confirmés par le pape Léon X. (*Mansi, tom. 5, pag. 407.*)

Le sixième concile se tint l'an 1573, en exécution du décret du concile de Trente. (*Mansi, ibid., pag. 915.*)

Ce concile, où il y eut quatre sessions, contient soixante-trois articles, dont la plupart sont partagés en plusieurs chapitres.

Dans le premier article, après avoir récité le symbole de Nicée, on fait profession de n'embrasser d'autres interprétations des Écritures, que celles que la tradition de l'Église confirme; de reconnaître les sept Sacrements et les cérémonies prescrites pour leur administration; de se soumettre à ce qu'a décidé le concile de Trente sur le péché originel et la justification; de soutenir la transsubstantiation dans l'Eucharistie, et l'offrande du sacrifice de Jésus-Christ pour les vivans et les morts, ainsi que l'existence du Sacrement sous une seule espèce; la vérité du purgatoire et l'utilité de la prière pour les morts; d'approuver le culte des Saints, et l'honneur rendu aux images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des autres amis de Dieu. On y assure encore l'utilité des indulgences, le pouvoir de l'Église à cet égard; la primauté de l'Église de Rome, ainsi que de celui qui y préside; enfin en approuvant tous les décrets du concile de Trente, et rejetant tout ce qui y est contraire, on exige une foi sincère de tous ceux qui sont chargés de quelque enseignement dans l'Église. Le second article regarde la permission requise pour lire les livres défendus, et la punition de ceux qui les lisent sans cette permission. Le troisième traite de la décence avec laquelle on doit conserver les reliques; et défend tout ce qui ressentirait la cupidité, en les exposant à la

vénération des fidèles. Le quatrième interdit jusqu'à l'ombre d'indécence dans les images qu'on expose dans les Églises, et veut qu'on n'y en expose aucune sans permission de l'Évêque; enfin, qu'on les respecte assez pour ne les laisser pas dans des lieux peu décens. Le cinquième défend aux clercs, soit séculiers, soit réguliers, toute représentation, même sainte, sans permission par écrit de l'Évêque. Le sixième traite de ce qu'on doit observer dans la publication des miracles. Le septième, de la peine due à tous ceux qui exercent, ou ont recours aux divinations, ainsi que de celle que méritent les clers qui exorcisent sans permission. Le huitième ordonne aux juifs de s'abstenir de leur négoce les jours de fête, et de se tenir dans leurs maisons les trois jours d'avant Pâque. Il défend aussi aux chrétiens toute familiarité avec cette nation perfide. Le neuvième défend aux simples fidèles toute dispute avec les hérétiques, et veut que les évêques aient grand soin d'écarter de leur troupeau ceux qui sont justement soupçonnés à ce sujet. Le dixième est contre le blasphème. Le onzième traite de la célébration des fêtes. Dans le douzième, il s'agit du respect dû aux églises; et dans le treizième, des immunités des mêmes églises. Dans le quatorzième, de la réparation de ces lieux saints, et de l'union d'une église à une autre. Dans le quinzième,

du gouvernement d'une église cathédrale vacante. Dans le seizième, des informations à faire sur celui qu'on destine à l'épiscopat. Le dix-septième traite des devoirs des chanoines. Le dix-huitième, de ce qui doit s'observer dans la célébration de la sainte messe. Le dix-neuvième regarde les prédicateurs. Le vingtième, la charge du théologal. Le vingt-unième, les catéchismes. Dans le vingt-deuxième on traite des séminaires. Dans le vingt-troisième, de la collation des bénéfices. Dans le vingt-quatrième, de l'élection des curés; et dans le vingt-cinquième, de la pluralité des cures. Il s'agit de la résidence des bénéficiers dans le vingt-sixième; des visites épiscopales dans le vingt-septième; de l'administration des Sacremens dans les vingt-huitième, vingt-neuvième, trentième, trente-unième, trente-deuxième, trente-troisième, trente-quatrième et trente-cinquième. Le trente-sixième montre quel doit être un évêque; et le trente-septième, quelle conduite doivent tenir les clercs. Le trente-huitième traite des peines de l'adultère; et le trente-neuvième, de celle des usuriers. Le quarantième permet les contrats de constitution. Le quarante-unième traite de la simonie: le quarante-deuxième, du jeûne: le quarante-troisième, des dîmes. On fait voir dans le quarante-quatrième les moyens de faire recouvrer aux églises ce qui leur

a été enlevé; et dans le quarante-cinquième, il est parlé des effets, de l'abus, et de l'abrogation des indulgences. Dans le quarante-sixième il s'agit des processions; et dans le quarante-septième, des funérailles. Le quarante-huitième traite des sépultures; et le quarante-neuvième, de l'attention que doit avoir les nourrices, pour éviter que les petits enfans ne soient étouffés. Le cinquantième, de l'administration des lieux de piété; et le cinquante-unième, des confrairies. Le cinquante-deuxième contient plusieurs ordonnances sur la clôture des religieuses, sur la réception de leurs novices, les qualités de leur confesseur, et la réserve que doit garder celui-ci par rapport aux entrées; enfin plusieurs autres réglemens pour le bon ordre des monastères. Le cinquante-troisième prescrit aux médecins d'avertir les malades de l'obligation de satisfaire à leur conscience, et cela, au plus tard à la troisième visite. Le cinquante-quatrième traite de l'obligation des notaires, au sujet des legs pieux, et veut qu'il s'en tienne un registre dans le secrétariat des évêques. Les cinquante-cinquième, cinquante-sixième et cinquante-septième regardent les procédures en fait d'ecclésiastiques, et préviennent plusieurs fraudes à cet égard. Le cinquante-huitième recommande beaucoup de réserve dans la fulmination des censures. Les cinquante-neu-

vième, soixantième, soixante-unième et soixante-deuxième apprennent de quelle manière on en doit user, soit dans la publication, soit dans l'interprétation des constitutions apostoliques, soit eu égard aux peines infligées par lesdites constitutions. Le soixante-troisième est pour la clôture de ce concile, qui est souscrit par Antoine Altovite, métropolitain et président, ainsi que par quatre évêques, et deux procureurs de deux autres évêques. (Le père Mansi, *ibid.*, pag. 915 et suiv.)

FLORENT, ou FLORENCE, martyr à Perouse, ville de Toscane, souffrit dans le troisième siècle avec quatre compagnons, Marcellien, Julien, Faustin et Cyriaque, que le vulgaire d'Italie appelle *San-Chierico*. Le Martyrologe romain marque leur fête au 5 de juin; mais elle se fait à Pérouse au premier du même mois comme au vrai jour de leur martyre. Les actes de ces saints martyrs sont composés sur ceux de saint Secondien. Ce sont les mêmes motifs et les mêmes moyens de conversion, le même jugement et le même juge, les mêmes supplices sous le même empereur. *Voy.* SECQNDIEN. (Baillet, *Vies des Saints*, t. 2, 9 août.)

FLORENT (saint), patron de la ville de Roye en Santerre, était du Poitou, et non pas de la haute Autriche, comme le disent ceux qui le font frère de saint Florien, martyrisé dans cette province, et dont les actes ne sont d'aucun poids. Il quitta son

pays pour se mettre sous la direction de saint Martin de Tours, qui le renvoya servir les fidèles de Poitou après l'avoir ordonné prêtre. L'amour de la solitude le fit retirer dans une caverne de la montagne de Glonne, ou de Glan, sur la rive gauche de la Loire, dans le diocèse d'Angers où il finit ses jours dans les exercices de la pénitence et de la contemplation des choses célestes. Sa tête était à l'abbaye de saint Florent-lès-Saumur, et son corps en la ville de Roze en Santerre, dans une église qui portait son nom et où il y avait un chapitre de chanoines. Sa principale fête s'y faisait le 22 septembre, et celle du retour de ses reliques qui en avaient été enlevées, s'y célébrait le dimanche dans l'octave de l'Assomption. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. 3, 22 septembre.)

FLORENT (saint), solitaire d'Italie dans le sixième siècle, succéda à l'hermitage de saint Eutyque d'Ombrie, lorsqu'il fut choisi abbé d'un monastère voisin. Il s'y exerça dans toutes les pratiques de la vie érémitique jusqu'à la mort de saint Eutyque, arrivée vers l'an 540, après laquelle on croit qu'il se retira auprès de saint Vincent, évêque de Foligni, où il mourut saintement le premier jour de juin de l'an 548. Il fut enterré dans la cathédrale qui en fait la fête le jour de sa mort, premier juin. Nous ne connaissons ce Saint que par saint Grégoire-le-Grand qui en a parlé dans le chap-

tre quinze du troisième livre de ses dialogues sur la foi d'un prêtre nommé Sanctule. (Baillet, tom. 2, 23 mai.)

FLORENT, abbé de saint Josse en Ponthieu sur la mer, vivait encore en 1015. On a de lui la vie de saint Josse, qui n'est qu'un abrégé de ce qu'on avait déjà écrit sur ce saint, et qui se trouve dans le supplément de *Mosander*.

FLORENT, dit BRAVONIUS, moine de Worchester en Angleterre dans le douzième siècle, a composé une chronique qu'il commence à la création du monde, et qu'il continue jusqu'à l'an de Jésus-Christ 1117. Elle est tirée d'autres chroniques, telles que celles de Gildas, Bède, Adon, Marianus, Sigebert et autres. La première édition qui contient aussi la continuation qu'en a faite un anonyme depuis l'an 1118 jusqu'en 1141, parut à Londres en 1592, in-4°, par les soins de Guillaume Howard, depuis comte de Northampton. Il en parut une autre à Francfort en 1601, in-folio. On a encore de Florent un traité imprimé avec sa chronique, et intitulé, *de regali Anglorum prosapia* : c'est le même qui est conservé manuscrit à Cambridge sous ce titre : *de genealogiis Regum*. Baléc donne encore à Florent une histoire du monastère où il demeurait. (Jean-Albert Fabricius, *Biblioth. med. et infim. latin.* tom. 2, lib. 6, pag. 516 et seq.)

FLORENT, chartreux à Lou-

vain dans le quinzième siècle, composa en flamand un ouvrage de *l'Institution chrétienne*, qui a été traduit en latin par un cordelier nommé Nicolas Zézer, et depuis par Laurent Surrius qui y a ajouté une seconde partie. (Petreius, *Biblioth. carthus.*, pag. 90 et 91.)

FLORENT (François), célèbre jurisconsulte, né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, sur la fin du seizième siècle, de Jean Florent, avocat au parlement de Dijon, et de Renée Ardillon, alla en 1615 à Toulouse où il se livra tout entier à l'étude du Droit. Revenu dans sa patrie, il se fit recevoir avocat au parlement de Dijon, et fréquenta le barreau pendant quelques années avec beaucoup d'applaudissement. Il vint en ensuite à Paris où il fut bientôt connu et estimé des savans, qui lui conseillèrent de se mettre sur les rangs pour disputer une chaire de professeur à Orléans qui lui fut adjugée au mois de mai 1630. Il la remplit avec distinction jusqu'au mois de juin 1644, que la chaire d'antécédent dans la Faculté de Droit de Paris lui fut accordée. Il mourut à Orléans, où il avait fait un voyage à la fin du mois d'octobre de l'an 1650. On a de lui, 1° un recueil de dissertations choisies sur diverses matières de droit canon, avec un traité, *de Vita et honestate clericorum*; à Paris, 1632, in-8°. Florent y joignit les thèses qu'il avait soutenues pour le concours à la

chaire d'Orléans, dédiées à de Mesmes. 2° Un autre recueil de divers traités sur les neuf premiers titres du premier livre des décrétales de Grégoire ix avec une dissertation préliminaire de la méthode et de l'autorité de Gratien et de ceux qui ont après lui rassemblé les décrétales. Ce recueil, dédié à Seguier, chancelier de France, est un in-4°, imprimé à Paris chez Sébastien Cramoisi en 1641. 3° *Francisci Florentis jurisconsulti.... opera juridica, studio J. Doujatii ant. Paris. collecta, atque in duas partes divisa. Quarum prima complectitur tractatus vivo autore variis temporibus editos, qui nunc ex ipsius autographo emendati et aucti prodeunt. Secunda vero continet opera inedita, sive posthuma. In quibus fusè et exactè ex certis conciliorum, decretalium atque historiarum monumentis explicantur, quæ tum ad veterem, tum ad recentiorum Ecclesiæ universæ, atque imprimis gallicanæ disciplinam pertinent. Adjecti sunt ad calcem primæ partis duo tractatus, alter de officio archidiaconi, autore Nicolao Tanuario : alter de absolutione ad cautelam, autore J. Journet, Paris à 1679, in-4°. Ce recueil est dédié à Chrétien-François de Lamoignon, alors avocat-général au parlement de Paris; et l'Épître dédicatoire contient un bel éloge de ce magistrat et de François Florent. On y trouve aussi la vie de ce célèbre jurisconsulte.*

FLORENT (saint) , *Sanctus Florentius*. C'était le nom de deux abbayes situées dans l'Anjou. Saint Florent, né en Poitou, prêtre, disciple de saint Martin, après la mort de son maître, se retira dans une caverne de la montagne de Glonne, ou Glan, sur la rive gauche de la Loire, au diocèse d'Angers, du côté de celui de Nantes, et il y finit ses jours. De son hermitage on fit, vers la fin du septième siècle, un monastère qui subsistait encore de nos jours sous le nom de *saint Florent-le-Vieux*. Ce monastère ayant été pillé et brûlé par les Normands, Thibaud, comte de Blois, en fit rebâtir un autre dans le château de Saumur, où l'on déposa les reliques de saint Florent qui donna encore le nom à cette abbaye. Elle fut détruite avec le château l'an 1025, mais on en bâtit une nouvelle auprès de la ville vers le couchant, quatre ou cinq ans après. Elle s'appelait *saint Florent-lès-Saumur*, sur la petite rivière de Toué, qui va se décharger de là dans la Loire. Elle était sous la règle de saint Benoît, et se disait de nul diocèse, quoiqu'elle fût dans celui d'Angers. (La Martinière, *Dictionnaire géographique*.) Ces deux abbayes étaient toutes deux unies à la congrégation de Saint-Maur, et n'avaient qu'un même abbé. Celle de saint Florent-le-Vieux, ou le Vieil, avait droit d'exemption et de juridiction sur dix paroisses. Par une transaction de l'an 1673, l'évêque d'Angers

remit ces dix paroisses sous son autorité médiate, et l'abbé de saint Florent y conserva la sienne en qualité de grand-vicaire de l'évêque. (Dom Vaissette, *Géogr. histor.*, etc., tom. 6, p. 413.)

FLORENTIEN (saint) , évêque de Midile dans la Numidie, fut de la fameuse conférence de Carthage que Genserik, roi des Vandales, fit tenir l'an 484. Il fut exilé dans l'île de Corse avec saint Hortolan, ou Hortulan. (Voyez HORTOLAN.)

FLORENTIN, martyr sous les Vandales en Bourgogne dans le cinquième siècle, était un laïc servant dans les troupes romaines. Il demeurait à Pseudun dans le diocèse d'Autun avec Hilaire, ou Hiber, digne compagnon de ses pratiques de piété. Ils furent pris tous les deux par les Barbares qui faisaient le ravage dans la Gaule Celtique, ou Lyonnaise, et qui les tourmentèrent cruellement pour les faire renoncer à leur foi. On les frappa longtemps au visage, on leur cassa les dents, on leur coupa la langue, et enfin on les fit mourir par l'épée le 27 septembre, vers l'an 406. Leurs corps furent enterrés à Pseudun qui étant nommé *Sedun*, a donné lieu à l'erreur de ceux qui ont cru que nos Saints avaient été martyrisés à Sion, ou Sitten en Valais sur le Rhône. En 855 Aurélien, archidiacre d'Autun du temps de Charles-le-Chauve, et depuis archevêque de Lyon, transporta les deux corps saints à Aisnay, monastère de cette ville, dont

il était pour lors abbé. Il accorda ensuite la moitié des reliques aux religieux de Bonneval, monastère du diocèse de Chartres, qui les mirent dans leur église de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre, qui a quitté depuis ce nom pour prendre celui de saint Florentin. (Baillet, tom. 3, 27 septembre.)

FLORENTINI (François-Marie), médecin de Lucques en Italie, est auteur d'un Traité latin des Origines de la piété de Toscane, ou du premier christianisme de Toscane, imprimé à Lucques en 1701, in-4°, par les soins de son fils. Il avait aussi composé d'autres ouvrages ecclésiastiques, savoir, une dissertation sur la manière dont Jésus-Christ a été enseveli. Les dyptiques de l'Église de Lucques, avec la suite des évêques qu'il envoya à Ughel. Des observations sur la sainte face, avec un écrit sur l'habit des clercs, etc. (Dupin, *Biblioth. dix-septième siècle*, part. 3.)

FLORENTINIUS (Jérôme), de Lucques, clerc régulier du dix-septième siècle, a donné un Traité du baptême des enfans qui naissent avant terme, et dont on a lieu de douter; à Lyon, en 1674. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2572.)

FLORES (Louis), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Gand en Flandre, fut conduit par ses parens en Espagne, et de là à Mexico où il entra dans notre Ordre. Son zèle

l'ayant porté à nos missions des Philippines, il fut à peine arrivé à Manille, qu'on l'envoya à la Nouvelle-Ségovie pour y catéchiser les infidèles; ce qu'il fit avec succès pendant plusieurs années. Il retourna ensuite à Manille, où ayant appris que plusieurs de ses confrères étaient dans les fers au Japon, le désir du martyre l'engagea à obtenir la permission d'y aller. Il fut arrêté en chemin par les Hollandais qui, après l'avoir retenu deux ans et plus à Nanzaqui où il eut beaucoup à souffrir, le livrerent enfin aux Japonnais, qui le condamnèrent à être brûlé vif, ce qui fut exécuté le 29 août 1622. Ce martyr avait écrit une relation de l'état du christianisme dans le Japon jusqu'au 24 mai de cette année. On la conserve manuscrite dans la bibliothèque de Laurent de Ramirez de Prado. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 428.)

FLOREZ (Henri), religieux Augustin du couvent de Saint-Philippe-le-Royal à Madrid, où il est né l'an 1706, d'une famille noble et ancienne, a fait ses études de philosophie et de théologie dans l'Université d'Alcala, et professé pendant quinze ans. Il était docteur de cette même Université, examinateur synodal de l'archevêque de Tolède, historiographe du Roi, et consultant de l'Académie d'Espagne. Il s'appliqua continuellement à écrire, et les ouvrages qu'il a publiés sont,

1° *Theologia augustinianathomistica*, 5 vol. in-4°. 2° Un Abrégé très-clair des questions les plus difficiles du maître des sentences. 3° *Clave historica*, in-4°. 4° *Espana Sagrada*, 16 vol. in-4°, dont le premier a paru à Madrid en 1754. L'auteur, qui était exprovincial de sa province, continua cet ouvrage, où l'on trouve des recherches également savantes et exactes sur les anciens monumens de toutes les Églises d'Espagne.

FLOREZ DE SAINT-JOACHIM (Antoine), frère du précédent, et carme déchaussé du couvent de Pastrona, demeurait autrefois à Madrid. Il a donné au public 12 vol. in-4°. de *Anno thesesiano*, et un vol. in-fol. de panégyriques du père François-Jean de la Conception, surnommé le *Monstre*. Le père Florez a amassé dans son couvent de Madrid un grand nombre d'excellens tableaux des plus célèbres artistes de l'Europe. Il a aussi enrichi la bibliothèque, qui est publique trois fois la semaine, de quantité de bons livres sur toutes les sciences. Ces deux articles ont été fournis par l'abbé Giron, Espagnol, docteur en Droit civil et canon de l'Université de Paris, et protonotaire apostolique, qui a connu ces deux savans à Madrid et à Alcalá.

FLORIA, ville épiscopale de la Mauritanie Césarienne en Afrique. (*Not.* n° 32.) Ptolémée en fait mention.

FLORIENS, sectateurs de Flo-

rin, prêtre de l'Église romaine, et disciple de saint Polycarpe avec saint Irenée. Ce Florin ayant été déposé avec un nommé Blastus, complice de ses crimes, se mit à dogmatiser, 1° que Dieu est auteur du mal; 2° que Jésus-Christ n'est point né de la Vierge; 3° qu'il est permis à chacun d'user indifféremment de toutes sortes de femmes; 4° qu'il n'y a ni jugement ni résurrection, et que la résurrection n'est autre chose que la génération. Enfin ces hérétiques donnaient dans le paganisme, le judaïsme et les plus infâmes dissolutions. Ils furent condamnés dans un concile de Rome, tenu sous le pape Victor l'an 1098, dans un concile des Gaules sous saint Irenée, évêque de Lyon, et dans un concile d'Arabie. (Saint Irenée, liv. 3, c. 3. Saint Augustin, her. 69. Théodoret, liv. 1, *Hæret. Fab.* Philastrius. Tillemont. Fleury.)

FLORILÈGE, terme de Liturgie, *florilegium*. C'est la même chose qu'anthologie. (Voyez ANTHOGE.) On appelle aussi *florilège* certains recueils de pièces choisies qui renferment ce qu'il y a de plus beau et de plus fleuri dans leur genre.

FLORILÈGUE (Matthieu), bénédictin de Westminster, dans le quatorzième siècle. Nous avons de lui un ouvrage intitulé, *Fleurs historiques*, et imprimé à Francfort en 1601. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du quatorzième siècle*, p. 765.)

FLORIMOND DE RÈMOND,

natif d'Agen, conseiller au parlement de Bordeaux dans le quinzième siècle, avait eu d'abord du penchant pour les erreurs des calvinistes ; mais en 1666 il y renonça entièrement, après avoir assisté aux exorcismes d'une fille possédée, nommé Nicôle Obri, native de Vervins, et délivrée à Laon par l'application de la sainte Eucharistie. Florimond de Rémond s'attacha alors à combattre les erreurs des protestans par un grand nombre de traités, et principalement par celui de l'Antechrist et par celui de l'Origine des hérésies, qu'on a si souvent réimprimé. Quelques uns donnent ces ouvrages, où il y a beaucoup de recherches, au père Louis Richeome, jésuite, qui les publia, disent-ils, sous le nom de Florimond de Rémond. D'autres prétendent que ce fut François de Rémond son fils, qui publia le traité de l'Origine des hérésies, dont il avait composé le sixième livre pour rendre l'ouvrage de son père complet. Quoi qu'il en soit, Florimond de Rémond mourut l'an 1602 ; il était né vers l'an 1540, et avait été fait conseiller au parlement de Bordeaux en 1570. (Sponde , A. C. 1566, n° 31. Genebrard et Gautier , en la *Chron.*)

FLORIN , *Florinus* , prêtre d'Asie et compagnon de Blastus, exerça pendant quelque temps un emploi considérable à la cour de l'Empereur. S'étant trouvé dans l'Asie mineure du temps de saint Polycarpe, il se rendit son auditeur. Dans la suite il fut fait

prêtre de l'Eglise romaine ; mais l'erreur qu'il embrassa le fit déposer du sacerdoce par le pape Eleuthère, et non par Victor, comme quelques historiens l'ont dit. L'hérésie de Florin consistait à faire Dieu auteur du mal. Saint Irenée, passant à Rome, réfuta cette erreur de vive voix, et la combattit depuis par écrit dans une lettre qu'il adressa à Florin, et qu'il intitula, *de la monarchie, ou de l'unité de principe, et sur ce que Dieu n'est pas auteur du mal*. Cette lettre ne fut pas sans effet, puisqu'elle porta Florin à quitter son erreur ; mais elle ne l'empêcha pas de tomber dans d'autres non moins dangereuses, c'est-à-dire, dans celles des Valentinieniens. Pour le retirer de ce nouveau précipice, saint Irenée écrivit son livre de l'*Ogdoade*, ou du nombre de huit, dont le titre fait juger qu'il y réfutait l'erreur des Valentinieniens touchant les huit premiers éones, qu'ils regardaient comme le fondement de tout leur *pleroma*. Quelques uns attribuent encore à Florin d'avoir soutenu que Marie, mère de Jésus-Christ, n'avait pas été vierge dans son enfantement, et d'avoir nié la résurrection. Gennade accuse aussi un nommé Florien, ou Florin, d'avoir enseigné que la chair est la cause du mal ; mais on ne sait si c'est le même dont il est ici question, d'autant qu'Eusèbe et saint Jérôme ne lui attribuent point cette erreur. Philastre parle de certains hérétique appelés

Floriens, qu'il dit être une branche de Carpocrate. (Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. 5, c. 20 et 24. Genade, *de Dogm.*, c. 76. Philastre, c. 7 et 58. Le père Pinchinat, *Dictionn. des hérés.*, au mot FLORIN. Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sac. et ecclés.*, tom. 2, pag. 173 et suiv.)

FLORINIENS, *Floriniani*. C'est l'un des noms que l'on donnait aux Gnostiques. (Voyez Gnostiques.)

FLORIOT (Pierre), prêtre, né en 1604 dans le diocèse de Langres, fut curé des Lais, à cinq ou six lieues de Paris, près de l'abbaye des Vaux-de-Cernay: il possédait cette cure en 1647. Il fut aussi confesseur des religieuses de Port-Royal-des-Champs. Il mourut à Paris le 1^{er} décembre 1691, âgé de quatre-vingt-sept ans, et laissa, 1^o la Morale chrétienne sur l'oraison dominicale, qu'on appelle communément la Morale du Pater, imprimée pour la première fois à Rouen en 1672, in-4^o, et pour la dernière fois dans la même ville en 1741, en 5 vol. in-12, sous ce titre: *la Morale chrétienne, rapportée aux instructions que Jésus-Christ nous a données dans l'oraison dominicale*. 2^o Deux lettres imprimées à Rouen en 1745, dans un vol in-12, sous ce titre: *Recueil de pièces concernant la Morale chrétienne sur l'oraison dominicale*. Ce sont deux répliques à M. de Rancé, abbé de la Trappe, qui ne pouvait approuver ce que l'auteur disait, pag. 25, qu'un

religieux devrait, par le conseil et avec la permission de son supérieur, quitter pour quelque temps son monastère, sans pourtant quitter les devoirs de la règle, autant que possible, pour procurer à son père le soulagement de la nourriture nécessaire, si la caducité de son âge, ou quelque infirmité naturelle l'avait réduit à l'impuissance de vivre du travail de ses mains. 3^o On a encore de Floriot des Homélies morales sur les Évangiles de tous les dimanches de l'année, et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge; 2 vol. in-4^o, à Paris, chez Josset en 1677, 1681 et 1688. 4^o Un Traité de la messe de paroisse; à Paris, chez Josset, en 1699, in-8^o. 5^o Un écrit sur les paroles de la Consécration. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2561, et Goujet, *Contin. de la Bibl. des Aut. eccl. de Dupin*, t. 1, pag. 188.)

FLORUS, diacre et ensuite prêtre de l'église de Lyon, surnommé le *Maitre*, naquit vraisemblablement en Espagne l'an 779. L'Eydrade, archevêque de Lyon, l'ayant connu dans le cours des voyages qu'il fit en Espagne, l'emmena en cette ville, où il fut instruit dans les écoles du palais épiscopal, et les dirigea ensuite. Il se trouva au concile de Thionville en 953, et à celui de Quiercy-sur-Oise, où il vint à bout de faire censurer les explications liturgiques d'A-

mâlaire. Il fut choisi par l'église de Lyon pour réfuter les erreurs de Jean Scot, surnommé Erigène, sur la prédestination. L'année de sa mort n'est pas connue; mais il semble, à la manière dont Hincmar de Reims le cite dans son ouvrage de la prédestination, composé en 862, qu'il ne vivait plus alors. On a de lui, 1^o un Traité de l'élection des évêques, imprimé en 1605 parmi les œuvres d'Agobard, de l'édition Papyre Masson, à Paris en 1605, et dans celle qu'en a donnée Baluze en 1666, à Paris. Il se trouve encore dans l'appendice du douzième tome des Annales de Baronius, et dans le quinzième tome de la Bibliothèque des Pères, à Lyon en 1677. 2^o Explication de la Messe, à Paris en 1548 et 1589, et dans les Bibliothèques des Pères, à Paris en 1515 et 1589, à Cologne en 1618; mais il n'est entier que dans celle de Lyon en 1677. Il a été publié depuis dans le neuvième tome de la grande collection de dom Martenne, à Paris en 1733, sur un manuscrit de la reine de Suède. Ce qui rend cette nouvelle édition préférable à toutes les autres, c'est qu'elle est sans lacune; qu'on y a partagé le texte de Florus en nombres, ou sections; que les passages de l'Écriture y sont en lettres italiques, et que l'on a cité les endroits d'où sont tirés les passages des Pères rapportés par Florus. On a cependant oublié de marquer ceux qui sont de saint

Avit, évêque de Vienne; et dans une note marginale, on attribue à saint Augustin ce que dit Florus de l'origine de l'*ite missa est*, quoiqu'il soit tiré de la lettre de saint Avit au roi Gondebaud. Le dessein de Florus dans ce traité est d'expliquer l'action de la messe, c'est-à-dire, les rites de la consécration et de l'eucharistie, ou du sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. 3^o On a encore du même auteur deux commentaires sur les Épîtres de saint Paul, dont l'un a été imprimé sous le nom de Bède dans le recueil de ses ouvrages, et l'autre qui est divisé en douze livres n'a pas encore été imprimé. On en trouvait une copie dans la bibliothèque de saint Germain-des-Prés à Paris, faite sur le manuscrit de la grande Chartreuse, par les soins du père Chifflet, qui en fit présent à dom Luc d'Acheri. 4^o Trois écrits contre Amalaire, qui se trouvent au tome 9, pag. 641, de l'*Ampliss. collect.*, de dom Martenne. 5^o Une collection de décrets, tirée du code Théodosien et de divers conciles, dont il ne nous reste qu'un fragment imprimé dans le douzième tome du Spicilège. 6^o Des additions au Martyrologe de Bède. 7^o Un petit traité en forme de discours, sur la préscience et la prédestination, la grâce et le libre arbitre. On le trouve dans le premier tome du Recueil des pièces du président Mauguin sur la prédestination, et dans le quinzième tome de la Bibliothèque

des Pères, édition de Lyon. En 1649, le père Sirmond le publia sous le nom d'Amolon. Baluze l'a rendu à Florus dans l'appendice des ouvrages d'Agobard, imprimé à Paris en 1666, où il est intitulé : *Réponse à la question d'une certaine personne sur la préséance, ou la prédestination et le libre arbitre*. 8° Un Traité partagé en dix-neuf chapitres pour réfuter les écrits de Jean Scot Erigène. Cet ouvrage qu'on a attribué à l'église même de Lyon, se trouve dans le quinzième tome de la Bibliothèque des Pères, à Lyon en 1677, avec les notes de Duval. 9° Des poésies qui ont été recueillies par Guillaume Morel, et imprimées à Paris en 1560, avec celles de Marius Victor et de quelques autres. Georges Fabricius leur donna place dans sa collection des poètes chrétiens, qui fut mise sous presse à Bâle en 1562 et 1566, d'où elles ont passé dans les bibliothèques des Pères, et dans le recueil d'André Ricinus, à Leipsick en 1653. 10° Six autres Poèmes publiés par dom Mabillon dans le premier tome de ses *Analectes* réimprimées à Paris, chez Montalant en 1723, avec des notes de sa façon, et quelques unes de De Valois, de qui il avait eues ces six poèmes. 11° Cinq autres pièces de poésies, données par dom Martenne dans le cinquième tome de ses *Anecdotes* en 1717. 12° Une Collection des discours de divers pères de l'église connu sous le nom d'homiliaire,

ou livre des homélies, qu'on lisait à l'office pendant le cours de l'année. Florus était fort attaché à la doctrine de l'église et la défendit toujours avec zèle, mais un zèle un peu trop amer; ne ménageant, ni les termes, ni les personnes, et traitant ses adversaires avec dureté. Il écrivait néanmoins avec beaucoup d'ordre, de précision, de clarté, d'un style naturel et facile. Son latin est plus pur que celui de quantité d'écrivains de son siècle et ses poésies meilleures. (Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tom. 5, pag. 213 et 240. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sac. et ecclés.*, tom. 19, pag. 1—26.)

FLOUR, *Florus* (saint), premier évêque de Lodève en Languedoc, n'a vécu probablement que dans le quatrième siècle, après la paix donnée à l'église par les empereurs chrétiens. Il prêcha dans la Gaule narbonnaise, dans l'Aquitaine, les Cévennes et jusqu'en Auvergne. Il s'arrêta principalement au lieu où l'on a depuis bâti la ville qui porte son nom, et qui s'appelait pour lors Indiac, ou Indiciac. Il y mourut d'une mort tranquille et heureuse le premier jour de novembre, vers la fin du règne de Théodose, ou en 389. On fait sa fête à Lodève le troisième jour du même mois. On conserve son corps dans l'église de Saint-Flour. Tout ce qui a été publié de lui dans l'histoire et le bréviaire réformé de Lodève, par M. de Plantavit de La Pause, évêque du lieu, qui

vivait dans le dix-septième siècle, vient d'une légende sans autorité et composée long-temps après la mort du Saint. (Baillet, tom. 3, 3 novembre.)

FLOYD (Jean), de Cantbridge, jésuite, mort en 1649, âgé de soixante-dix-sept ans, a laissé divers ouvrages de sa façon en latin et en anglais. Les ouvrages latins sont, 1° un Abrégé de l'histoire de l'apostasie d'Antoine de Dominis, à Anvers en 1617. 2° Découverte de l'hypocrisie du même, ibid., 1619. 3° Censure des dix livres d'Antoine de Dominis, ibid., 1621. 4° Apologie du Saint-Siège, touchant la manière de procéder dans le gouvernement des catholiques d'Angleterre, sous le nom de Daniel à Jesus, à Rouen, 1631. 5° Éponges des calomnies contre la censure de la Faculté de Paris, sous le nom de Loëmelius, à Saint-Omer en 1631, avec une addition contre un livre de l'évêque de Chalcédoine. 6° Plainte de l'Église anglicane, sous le même nom, ibid. 7° L'Église débelloatrice de l'esprit humain, ibid., en 1631. 8° Somme totale, ibid., en 1619. 9° Un écrit sur les images qui n'ont point été faites par la main des hommes, et sur celles que saint Luc a peintes. Les ouvrages anglais du père Floyd sont, 1° un écrit contre le ministre Crashaw, à Saint-Omer en 1612. 2° Un autre écrit sur le Purgatoire, contre le chevalier Hobber, ibid., 1613. 3° Un Traité contre les novateurs, in-

titulé : *Dieu et le Roi*, ibid., 1620. 4° Parole de consolation. 5° Une Réponse à la réplique de Vite, ministre calviniste, ibid., 1626. 6° Traduction du livre de Molina, chartreux, ibid., 1613. 7° Traduction des méditations de saint Augustin, ibid., 1621. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2118.)

FLUMENCISPE, ou FLUMENPISCE, ville épiscopale de la Mauritanie de Sitifi en Afrique. Il en est fait mention dans la conférence de Carthage, où était un de ses évêques donatistes, nommé Victor. (*Voy.* liv. 2, *Optat. nota* 26, pag. 37. édit. Dupin.)

FLUMEN-ZERITA, ville épiscopale de la Mauritanie césarienne en Afrique. (Not. u. 30.)

FODÈRE (Pierre-Jacques), cordelier, Bourguignon, vivait encore en 1619. On a de lui, 1° Narration historique et topographique des couvens de Saint-François, et monastères de Sainte-Claire, érigés en la province anciennement appelée de Bourgogne, à présent de Saint-Bonaventure, à Lyon, chez Pierre Rigaud, 1619, in-4°. 2° Avertissement à messieurs les archevêques et évêques de France, sur l'arrêt rendu au conseil d'État le 27 juin 1606, contre les Récollets, à Lyon, 1611, in-12. 3. Traité des indulgences, et confirmation de celles de saint François. (Wadingue, *Biblioth. FF. Min.*, pag. 182. Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*.)

FOGARAS, château et forteresse de Transylvanie proche de Cromstad, où est un siège épiscopal dans la province de Dardanie, au diocèse de Servie, sous la métropole de Potch. Les gazettes de France marquent au 11 septembre 1730, que le cardinal Cienfuegos proposa pour évêque grec de Fogaras en Transylvanie, un nommé Jean Innocent.

FOGGINI (Pierre-François), docteur en théologie et professeur de belles-lettres dans le séminaire de Florence, a donné un grand nombre d'ouvrages qui ont mérité l'estime des savans. Voici ceux qui nous sont connus : 1. *de romano D. Petri itinere et episcopatu ejusque antiquissimis imaginibus exercitationes historico-criticæ...* Florentiæ, 1741, in-4°. Cet ouvrage contient vingt dissertations; dans la première l'auteur parle de ceux qui ont soutenu que saint Pierre n'était jamais venu à Rome; la seconde traite des livres apocryphes qui contiennent la prétendue vie ou histoire de saint Pierre et des autres livres attribués à cet apôtre; dans la troisième et les suivantes, il prouve par les Pères de l'Église et par les anciens auteurs que saint Pierre est venu à Rome, qu'il en a été le premier évêque, qu'il y a prêché l'Évangile; qu'il y a siégé pendant vingt-cinq ans; qu'il y a consacré plusieurs églises; qu'il a fondé les églises de Florence et de Fiezoles. L'auteur répond en

suite aux objections, et parle de la suite des actions de saint Pierre et de sa mort. On trouve dans ces dissertations plusieurs choses curieuses écrites avec beaucoup d'ordre et de méthode. 2. *La vera historia di S. Romolo, Vescovo et protettore di Fiesole liberata dal Dottor P. F. Foggini dalle calomnie appostele in una scrittura publica per difesa degli atti di detto santi Apocrisi e alla gloriosa memoria di lui ingiuriosissimi;* in Lucca, 1742, in-4°. Cet ouvrage est contre le père Fidèle Soldani qui, dans son histoire du monastère de Passignano et dans quelques autres écrits, a employé et défendu des actes dans lesquels saint Romolo est regardé comme disciple de saint Pierre et martyr. Foggini soutient que saint Romolo n'a été ni disciple de saint Pierre ni martyr. 3. *Sancti Epiphaniî Salaminiî in Cypro Episcopi de duodecim geminis rationalis summi Sacerdotis Hebræorum, liber ad Diodorum proditum primo ex antiquâ versione latinâ, operâ et studio P. F. Foggini, qui et notas adjecit;* Romæ, 1743, in-4°. C'est une ancienne version latine du traité des douze pierres précieuses qui étaient sur le rational du grand prêtre des Hébreux composé par saint Épiphane de Salamine. 4. *Patrum Ecclesiæ de paucitate adultorum fidelium salvandorum si cum reprobandis fidelibus conferantur, mira consensio adserta et demonstrata.* Cet ou-

vrage embrasse une collection considérable de témoignages des Pères de l'Église, d'auteurs ecclésiastiques et d'autres pieux auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Il a été imprimé à Rome en 1752, et à Paris en 1759, in-12, chez la veuve Robinot, quai des Augustins, etc., 5. *Sancti Prosperi Aquitani, S. Leonis M. Notarii de gratia Dei et libero arbitrio hominis et prædestinatione Sanctorum opera omnia*, à Rome en 1758, et à Paris en 1760, in-12. On doit regarder cette édition de plusieurs œuvres de saint Prosper comme la suite des traités choisis de saint Augustin sur le même

me sujet, imprimés aussi à Rome, et publiés ensuite en France tant en latin qu'en français. L'abbé Foggini a dédié son édition de saint Prosper au pape Clément xiii, comme il avait publié deux volumes des opuscules de saint Augustin sous les auspices de Benoît xiv, outre les variantes qu'il a tirées de l'édition de Paris de 1711 et de plusieurs manuscrits du Vatican, il a encore ajouté de petites notes au poème des ingrats. (*Journal des Savans*, 1741, pag. 621; 1742, p. 188; 1744, pag. 435; 1759, p. 573; 1750, pag. 361.)

FOI.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *De l'essence de la Foi.*
- § II. *De l'objet de la Foi.*
- § III. *De la division de la Foi.*
- § IV. *De la nécessité de la Foi.*
- § V. *Des péchés opposés à la Foi.*

§ I^{er}.

De l'essence de la Foi.

La foi est une vertu théologique et surnaturelle, par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu nous a révélé et proposé de croire par son Église, parce qu'il est la vérité même, incapable de se tromper, ou de nous tromper. 1^o La foi est une vertu, puisqu'elle porte au bien qui est de croire Dieu qui révèle. 2^o C'est une vertu

théologique, parce qu'elle a Dieu pour objet immédiat. 3^o C'est une vertu surnaturelle, ou infuse, parce que c'est un don que Dieu répand dans nos cœurs, et qui surpasse toutes les forces de la nature. 4^o C'est une vertu par laquelle nous croyons fermement et sans exception, toutes les vérités que Dieu nous a révélées et que l'Église nous propose de croire, parce que l'Église est la colonne de la vérité, et que si notre croyance n'était pas

ferme, ou générale, ce ne serait qu'une foi humaine, et non pas une foi divine, qui est nécessairement ferme et universelle, parce qu'elle est fondée sur l'autorité de Dieu qui est infaillible en tout. Autorité de Dieu qui brille dans l'Écriture et dans la tradition proposée par l'Église, dans l'Église elle-même déclarée infaillible par Jésus-Christ. Voilà les fondemens de notre foi, fondemens divins. La parole d'un Dieu écrite, la parole d'un Dieu transmise de siècle en siècle, la parole d'un Dieu donnée à son Église pour garant de sa durée.

§ II.

De l'objet de la Foi.

1. L'objet *matériel* de la foi, c'est tout ce qui est révélé de Dieu et que l'Église nous propose de croire, parce que la foi se porte à toutes ces choses.

2. L'objet *formel* de la foi, c'est Dieu en tant que première vérité révélatrice. D'où il s'ensuit que l'objet matériel de la foi est certain, quoique obscur en soi, c'est-à-dire pour le fonds et la nature des choses révélées. Il est aussi évidemment croyable malgré son obscurité, c'est-à-dire que les motifs qui prouvent la religion chrétienne sont évidens, en sorte qu'on ne peut raisonnablement n'y point acquiescer, quoique les mystères qu'elle nous propose à croire soient obscurs. (*Voyez RELIGION.*)

§ III.

De la division de la Foi.

La foi se divise en habituelle et actuelle, en foi intérieure et extérieure; en foi implicite et explicite; en foi vive et foi morte, ou informe; en foi historique et foi de promesse; en foi qui est un don gratuit du Saint-Esprit, et en foi qui est une vertu théologique.

La foi habituelle n'est autre chose que cette habitude, ou qualité surnaturelle de l'entendement qui nous porte à croire les choses révélées. La foi actuelle, c'est l'acte même de la foi, ou bien le consentement actuel que l'on donne à quelque vérité révélée. Cet acte est intérieur ou extérieur. Il est intérieur seulement lorsqu'on se contente de le former dans son esprit sans le produire au-dehors. Il est extérieur lorsqu'on le manifeste au-dehors par des paroles, ou des signes.

La foi implicite est celle par laquelle on croit généralement tout ce que Dieu a révélé, et tout ce que l'Église propose et proposera jamais de croire, sans faire attention à aucune vérité particulière. Ainsi une personne qui est intérieurement déterminée à croire fermement toutes les vérités chrétiennes, en a une foi implicite, quoiqu'elle en ignore plusieurs. On appelle cette foi *implicite*, parce qu'elle contient seule toutes les vérités révélées. La foi explicite est celle

par laquelle on croit quelque vérité en particulier, comme la Trinité, l'Incarnation, etc.

La foi vive est celle qui est animée de la grâce sanctifiante et de la charité, par laquelle on fait des actions méritoires de la vie éternelle. La foi morte, ou informe, est celle qui est sans la charité qui en est comme la forme, puisqu'elle lui donne sa perfection et son prix. La foi informe est une vraie foi.

La foi historique est celle par laquelle nous croyons tout ce que Dieu a révélé. La foi de promesse est une confiance que Dieu nous donnera ce qu'il nous a promis.

La foi, comme don du Saint-Esprit, est une grâce gratuite qui est donnée pour faire des miracles. Elle consiste dans une grande confiance que Dieu accordera tout ce qu'on lui demandera pour sa gloire. La foi, comme vertu théologale, est celle que nous avons définie d'abord.

La foi est une *specie* dans tous les fidèles, parce qu'elle a le même objet formel, mais non pas une *numero*, parce qu'elle a différens sujets dans lesquels elle réside.

§ IV.

De la nécessité de la Foi.

1. La foi habituelle est absolument nécessaire pour le salut, tant aux enfans qu'aux adultes, parce que c'est le fondement et la racine de la justification. C'est

cette nécessité qu'on nomme nécessité de *moyen*, et que saint Thomas appelle nécessité de *fin*, telle que nous l'avons déjà plusieurs fois expliquée.

2. La foi actuelle n'est pas nécessaire aux enfans pour être sauvés, puisqu'ils sont incapables d'en produire aucun acte, et que l'Eglise a toujours cru qu'ils entraient dans le ciel, lorsqu'ils venaient à mourir aussitôt après leur baptême.

3. La foi actuelle est absolument nécessaire aux adultes pour être sauvés, puisque sans elle il est impossible de plaire à Dieu, et que pour s'approcher de lui, il faut croire à ses récompenses : *sine fide impossibile est placere Deo : credere enim oportet accedentem ad Deum quia est, et inquiringibus se remuneratori sit.* (Hæbr., 11, 6.)

4. La foi implicite de tous les mystères, et la foi explicite de quelques mystères particuliers est absolument nécessaire pour le salut à tous les adultes, puisque sans cela ils n'auraient pas la vraie foi qui emporte nécessairement la créance formelle de quelques vérités particulières, et la créance générale de toutes les vérités révélées qui sont toutes également fondées sur l'autorité divine.

5. La foi explicite d'un Dieu auteur et rémunérateur surnaturel, a été nécessaire absolument, ou de nécessité de *moyen* à tous les adultes. D'où vient que le pape Innocent XI a condamné ces deux propositions :

Nonnisi fides unius Dei necessaria videtur necessitate mediæ ad salutem : non autem explicita remuneratoris. Fides latè dicta ex testimonio creaturarum , similive motivo ad justificationem sufficit.

6. Avant la venue de Jésus-Christ, la foi explicite de la Trinité et de l'Incarnation n'était point nécessaire au salut. La foi implicite de ces mystères suffisait. C'est le sentiment de saint Thomas 2, 2 q. 27, *in corp.* La raison est que la foi explicite de ces mystères n'est, ni commandée dans l'Écriture pour le temps qui a précédé l'avènement de Jésus-Christ, ni nécessaire de sa nature, puisque, absolument parlant et en regardant les choses en elles-mêmes, il suffit pour le salut de croire Dieu auteur et rémunérateur surnaturel.

7. Depuis la publication de l'Évangile, la foi explicite de la Trinité et de l'Incarnation est nécessaire de nécessité de moyen à tous les hommes adultes pour être sauvés. La raison est que personne depuis ce temps n'a pu être sauvé sans la foi évangélique, et que la foi évangélique renferme explicitement au moins le mystère de la Trinité et de l'Incarnation.

8. Tous les fidèles adultes sont obligés, sous peine de péché mortel, de savoir et de croire explicitement le symbole des apôtres, le décalogue, au moins quant à la substance, les Sacramens qui sont nécessaires à tous

les fidèles, et l'oraison dominicale.

9. Les pasteurs et les autres ministres de l'Église sont obligés d'avoir une connaissance explicite plus ou moins grande des vérités de la foi, selon que leurs offices ont plus ou moins d'étendue.

10. Tous les adultes sont tenus de faire des actes de foi, en vertu d'un précepte spécial qui les y oblige par lui-même : 1° lorsqu'ils sont parvenus à l'usage de la raison, et qu'ils sont suffisamment instruits des vérités révélées. 2° Quand ils sont dans un péril évident de mort. 3° Quand ils sont considérablement tentés contre la foi. 4° Lorsqu'ils sont obligés de confesser la foi en présence des tyrans. Innocent XI a donc justement condamné ces deux propositions. « La foi n'est pas censée être comprise sous un précepte spécial, et pris en lui-même. C'est assez de produire un acte de foi une fois en sa vie. »

11. Les adultes sont aussi obligés de faire des actes de foi indirectement et par accident, c'est-à-dire lorsqu'ils ne peuvent bien s'acquitter autrement de quelque autre chose qu'ils veulent, ou qu'ils sont tenus de faire, comme lorsqu'ils veulent faire des actes d'espérance, de charité, de contrition, recevoir les Sacramens, prier Dieu, confesser la foi extérieurement où, il faut remarquer néanmoins que l'acte de foi est renfermé

implicitement dans la contrition et dans la pieuse réception des Sacremens.

12. Il y a un précepte affirmatif et un précepte négatif de confesser la foi extérieurement. Le précepte affirmatif qui consiste à faire une confession positive et formelle de la foi, oblige, selon saint Thomas 2, 2, q. 3, art. 2, lorsque l'honneur de Dieu, ou l'avantage du prochain, en matière considérable, exige cette confession. Ainsi on est obligé de confesser positivement la foi, même au péril de la vie, lorsqu'on est interrogé par un tyran, ou pour convertir un infidèle, ou pour affermir un fidèle dans la foi. Le précepte négatif de confesser la foi qui consiste à ne point la nier, oblige toujours et pour toujours, parce qu'il n'est jamais permis de renoncer à sa foi. Il n'est point permis non plus de la cacher, lorsqu'on est interrogé. Mais lorsqu'on n'est point interrogé, qu'il n'y a point de scandale à craindre, ni de précepte de la confesser, on peut la cacher sous de certains signes et de certains habits, pourvu qu'ils soient indifférens et qu'ils ne passent point pour les marques qui distinguent les infidèles des fidèles.

§ V.

Des péchés opposés à la Foi.

Les péchés opposés à la foi, sont l'apostasie, le blasphème et l'infidélité qui est de trois sortes,

savoir l'idolâtrie, le judaïsme, et l'hérésie. (*Voyez* ces mots. *Voyez* aussi les différens théologiens qui traitent de la foi, et en particulier Collet, *Moral.*, tom. 5, pag. 309.)

FOI, chevaliers de la foi de Jésus-Christ. Ordre de chevalerie dont on ne connaît pas bien l'origine, mais que l'on croit néanmoins avoir pris naissance en France et en Italie, du temps des Croisades contre les Albigeois. Les chevaliers s'engageaient à faire la guerre aux hérétiques, et à ceux qui se révoltaient contre l'Eglise romaine. (Héliot, *Hist. monast.*, tom. 8, pag. 286.)

FOI ET HOMMAGE. Reconnaissance que le vassal en qualité de vassal devait à son seigneur. Par le mot de *foi*, on entendait la promesse et le serment que le vassal faisait d'être fidèle à son seigneur; et par le mot d'*hommage*, on entendait l'engagement qu'il prenait en qualité de vassal d'être l'homme de son seigneur, et de le servir en guerre.

FOI - MENTEUR, ou FOI-MENTI. Vassal qui manque à la fidélité qu'il doit à son seigneur.

FOI-MENTIE. Déloyauté, félonie, manquement à la foi qu'un vassal doit à son seigneur.

FOI, sœur des saintes Espérance et Charité, vierges, martyres et filles de Sainte-Sophie. (*Voyez* SOPHIE.)

FOI, vierge et martyre d'Agen dans le troisième siècle, était

d'une famille noble et riche de cette ville. Elle alla se présenter d'elle-même au tribunal de Dacien, gouverneur de l'Aquitaine, sous l'empereur Maximien Hercule; et ce juge n'ayant pu la vaincre ni par ses promesses ni par ses menaces, la fit d'abord rôtir sur un gril chaud, et la condamna ensuite à avoir la tête coupée avec saint Caprais et quelques autres, vers l'an 287. On fait la fête de sainte Foi le 6 d'octobre. (*Voyez CAPRAIS.*)

FOIGNAN, ou FOILLAIN, *Faillanus*, ou *Fullanus*, martyr dans le septième siècle, était fils de Fyltan, petit roi de Mounster, ou Momonie en Irlande, et frère de saint Fursy et de saint Ultain, ou Outain. Il embrassa la profession monastique avec Ultain sous la direction de saint Fursy, son frère aîné, qui lui laissa la conduite du monastère de Knobersburg qu'il avait bâti en Angleterre, et qu'il quitta par le désir d'une plus grande solitude. Vers l'an 650, Foillain et Ultain vinrent prêcher en France. Ils allèrent à Nivelles en Brabant, où sainte Gertrude, qui en était abbesse, leur donna commission d'expliquer l'Écriture à ses religieuses, et de prêcher dans les fermes et les villages de sa dépendance. Elle céda ensuite la terre de Fosse à saint Ultain, pour y bâtir un monastère dont il fut le premier abbé, et chargea saint Foillain de la direction de ses religieuses. Elles ne jouirent pas long-temps de ce sage directeur qui fut as-

sassiné deux ans après dans la forêt de Sonef, autrement charbonnière, en allant rendre visite avec trois de ses disciples à l'abbé saint Ultain son frère. Leurs corps furent trouvés le 16 janvier de l'an 656, soixante et dix-huit jours après leur mort; car on sut depuis qu'ils avaient été tués le 31 octobre. On les rapporta à Nivelles, où ils reçurent les honneurs d'un culte religieux. Peu de temps après le corps de saint Foillain fut transporté au monastère de Fosse, où l'on prétend qu'il est toujours demeuré depuis, et où on l'honore comme martyr aussi bien que ses trois compagnons, le 31 d'octobre. (*Bède, dans son histoire. Baillet, tom. 3, 31 octobre.*)

FOIGNI, *Fulniacum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le pays de Tierarche, sur la rivière d'Aube, près de Vervins, au diocèse de Laon. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, ayant envoyé l'an 1121 en ce lieu douze religieux pour l'établissement de cette nouvelle communauté, à la demande de Barthélemy, évêque de Laon, ce prélat y fit bâtir à ses dépens le monastère, le dota, et prit ensuite l'habit après s'être démis de son évêché. Cette maison fut d'abord en si grande réputation de régularité, que plusieurs personnes de distinction s'y retirèrent pour y embrasser la vie monastique; d'autres disposèrent de leurs biens en sa faveur, et la choisirent pour le lieu de leur sépul-

ture. On dit qu'un prince d'Écosse, nommé Alexandre, ayant quitté ses États et s'étant déguisé en pèlerin, vint prendre l'habit de convers à Foigni, et qu'il s'y rendit célèbre par l'éclat de ses miracles avant et après sa mort. Saint Bernard, qui avait une affection particulière pour ce monastère, y allait souvent pour être témoin et s'édifier de l'observance régulière qui y régnait ; on y voyait encore en 1634 la cellule où il logeait. L'église de Foigni était magnifique, et les lieux réguliers étaient beaux, grands et bien bâtis. Jean de Lanci, prieur de cette maison, en a publié l'histoire en 1670. (*Gallia christ.* t. 9, col. 628.)

FOILLAN (saint), *Sanctus Foillanus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans la petite ville de Rœux, près de Soignies, dans le Hainaut, au diocèse de Cambrai, et à trois lieues de Mons. Elle tirait son origine d'une chapelle dédiée au Saint dont elle portait le nom, et qui souffrit le martyre en ce lieu vers l'an 650. Les chanoines de Fosse, à qui cette église et toute cette dépendance appartenaient, la cédèrent, vers l'an 1125, à l'Ordre de Prémontré qu'on venait de fonder et qui était alors déjà très-florissant. Cette donation fut confirmée par Burchard, évêque de Cambrai, l'un des bienfaiteurs de l'église de Saint-Foillan, et par Nicolas son successeur. L'abbé de saint Foillan était régulier. (*Gallia christ.*, tom. 3.)

FOINARD (Frédéric-Maurice), prêtre, ancien curé de la ville de Calais, était originaire de Conches, ville de Normandie, au diocèse d'Evreux. Il fut quelque temps sous-principal du collège du Plessis, à Paris, et mourut en cette ville le 9 mars 1743, âgé d'environ soixante ans. Il était versé dans la théologie et dans les langues, en particulier dans l'hébreu. Il est auteur de plusieurs ouvrages, auxquels il n'a pas mis son nom ; savoir, 1° *Projet raisonné pour un nouveau bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les bréviaires qui ont paru jusqu'à présent ; à Paris, chez Lottin, in-12, 1720. 2° *Un abrégé de ce projet*, sous ce titre : *Analyse du bréviaire ecclésiastique*, dans laquelle on donne une idée juste et précise de cet ouvrage ; à Paris, in-12, 1726. 3° *Breviarium ecclesiasticum editi jam prospectus executionem exhibens, in gratiam ecclesiarum in quibus nova facienda erit breviorum editio*, 2 vol. in-8°, imprimés en 1726, à Amsterdam, sous le nom d'Emmerick. 4° *La Genèse en latin et en français*, avec une explication du sens littéral et du sens spirituel, tirée de l'Écriture et de la tradition, à Paris, 1732, 2 vol. in-12. Cet ouvrage ayant été supprimé à cause de quelques idées hasardées et singulières sur le sens spirituel, n'a point été suivi des autres livres de la Bible sur lesquels l'auteur avait aussi travaillé dans le même goût.

5^o La clef des Psaumes, ou l'occasion précise à laquelle ils ont été composés, avec les preuves sur lesquelles on s'appuie, les objections que l'on peut faire, et les réponses à ces objections; brochure in-12, à Paris, 1740. Cette brochure ne fut donnée que pour annoncer l'ouvrage suivant. 6^o Les Psaumes dans l'ordre historique, nouvellement traduits sur l'hébreu, et insérés dans l'histoire de David et dans les autres histoires de l'Écriture-Sainte, auxquels ils ont rapport, avec des argumens et des sommaires qui en marquent l'occasion précise et le sujet, et des prières à la fin de chaque Psaume, tirées d'anciens manuscrits du Vatican, lesquels en renferment l'abrégé, et en font recueillir le fruit; on y a joint une table historique et géographique où l'on explique le nom des lieux et des personnes dont il est parlé dans les Psaumes, et plusieurs autres tables qui peuvent rendre l'usage de ce livre plus commode et plus utile; à Paris, 1742, in-12. Les prières dont il est parlé dans ce titre, sont tirées de deux Psautiers et d'un orationnel, imprimés à Rome en 1683 et 1697, par les soins du cardinal Thomasi.

FOIRES, *nundinae*, lieux publics où des marchands s'assemblent pour vendre en liberté leurs marchandises. Ce mot de *foire* vient du latin *forensis*, qui signifie *marché*, ou, selon M. du Cange, du latin *feria*,

qui signifie *fête*, *cessation du travail*. On a quelquefois donné le nom de *messe* aux foires, parce qu'elles se tenaient les jours de fêtes où le peuple venait en foule pour entendre la messe. Voici probablement l'origine de ces sortes de foires. Quand il y avait des reliques d'un Saint dans un endroit, les peuples venaient les honorer le jour de sa fête, et comme le concours était grand, il y venait grand nombre de gens qui apportaient ce qui était nécessaire à la vie, et l'exposaient en vente auprès des églises. De là, le nom de *férie*, ou de *fête*, et celui de *messe* qu'on a donné aux foires, parce qu'elles ne se tenaient qu'à cause de la fête, et qu'on y entendait la messe qui en était la principale action et la plus solennelle. Les abus qui s'y glissèrent bientôt obligèrent les puissances ecclésiastiques et séculières, ou de supprimer les fêtes mêmes, ou de défendre qu'il ne s'y tint des foires et des marchés. C'est ce qui fut défendu en particulier par les conciles de Rouen de l'an 1581, de Reims de l'an 1583, d'Aix de l'an 1585, et par le roi Charles ix dans l'article 23 de l'ordonnance d'Orléans de l'année 1560, conçue en ces termes :

« Défendons à tous juges de
 » permettre qu'ès jours de di-
 » manche et fêtes annuelles et
 » solennelles aucunes foires et
 » marchés soient tenus, ni dan-
 » ses publiques faites, et leur
 » enjoignons de punir ceux qui

» y conviendront. » (Bocquillot, *Liturg. sac.*, pag. 21. Pontas, au mot DIMANCHE, cas 6, et au mot FÊTES, cas 3.)

Le roi seul pouvait accorder aux seigneurs de fiefs la permission d'établir des foires et marchés dans leurs terres, et ces permissions s'accordaient par lettres-patentes qui devaient être enregistrées, ainsi que le prouve d'Argentré sur l'art. 65 de la coutume de Bretagne ; Le Bret, en son traité de la Souveraineté, liv. 4, ch. 14, et Bacquet, des Droits de justice, ch. 7 et 31. Lors donc que quelques coutumes, comme celles d'Anjou et de Nivernois, donnaient aux seigneurs châtelains, et à d'autres supérieurs, le droit de foires et de marchés, on pouvait dire que le droit de ces seigneurs émanait toujours de l'autorité royale, puisque les coutumes qui leur donnaient droit, n'avaient force de loi, que parce qu'elles avaient été rédigées sous l'autorité du roi, et confirmées par des lettres-patentes enregistrées.

Un arrêt rendu le 8 février 1708, défend aux colporteurs, artisans, marchands, de donner à jouer dans les foires et marchés, et autres villes, bourgs, ou villages du ressort, soit aux cartes, soit aux dez, soit à la bague, tourniquet, cheville, ou à tirer dans un livre, ou à tous autres jeux de hasard, à peine de cent livres d'amende et de confiscation de l'argent du jeu, ensemble des jeux, marchan-

dises, chevaux et équipages à eux appartenans, qui seront saisis et vendus au profit des Hôtel-Dieu et hôpitaux. Le même arrêt fait défenses aux juges d'accorder aucune permission de donner à jouer auxdits jeux, à peine d'interdiction, et il enjoint aux maréchaussées d'arrêter les contrevenans, de les conduire dans les prisons du lieu, et de remettre entre les mains des officiers les chevaux, marchandises, équipages, l'argent du jeu, etc., procès-verbal préalablement dressé du tout. Les dispositions de cet arrêt furent renouvelées par un autre du 30 avril 1717. (*Voyez les lois civiles*, tom. 2, livre 1, tit. 7, sect. 3. Papon, livre 10, tit. 7; de Ferrière, *dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FOIRE. Denisart, dans sa *Collection de Jurisprudence* sous le même mot.)

FOIX, ville de France, située sur l'Arrière, près des monts Pyrénées, entre Pamiers et Tarascon, *Fuxium*. Il y eut un concile l'an 1226, où le cardinal de Saint-Ange, légat du pape, Honoré III, dans le Languedoc, donna l'absolution de l'hérésie à Bernard, comte de Foi, qui avait suivi le parti des Albigeois, et qui feignit pour lors de se convertir. (*Lab. 10, Hard. 7.*)

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, était un homme d'un esprit supérieur et fort distingué dans sa compagnie, qui avait long-temps exercé le ministère de la parole. Nous avons

de lui l'Art de prêcher la parole de Dieu, contenant les règles de l'éloquence chrétienne, à Paris, chez Pralard, 1687, in-12. Cet ouvrage est bien écrit et plein d'excellentes réflexions. (*Bibliothèque ecclésiastique*, tom. 2, *Dictionnaire des Prédicateurs*.)

FOLCARD, ou FOULCARD, abbé de Torney en Angleterre, dans l'onzième siècle, fut d'abord moine de Saint-Bertin en Flandre, où il se distingua par son érudition et par sa piété. Guillaume-le-Conquérant l'ayant appelé en Angleterre, il alla demeurer dans le monastère de la Trinité à Cantorbéry, d'où ce prince le tira en 1068, pour le faire abbé de Torney. Il gouverna ce monastère en qualité d'abbé, sans cependant avoir reçu la bénédiction abbatiale, l'espace de seize ans. Il s'éleva pour lors entre lui et l'évêque de Lincoln, un différend dont on ignore le sujet, mais qui le détermina à abdiquer et à se retirer, les uns disent à Saint-Bertin, les autres à la Trinité de Cantorbéry, ou en quelque autre monastère d'Angleterre. On ignore le temps de sa mort. On a de lui, 1^o deux vies de saint Bertin; l'une fort courte, dédiée à Bovon, abbé de Saint-Bertin, sous qui l'auteur avait été élevé; l'autre beaucoup plus longue, divisée en deux livres. On n'a imprimé de la première que l'épître dédicatoire, avec les premiers mots de la préface, dans le tome 3^e des Actes bénédictins; la deuxième, avec des

additions de plusieurs mains, se trouve dans le même recueil, et dom Mabillon y a joint des observations et des notes. 2^o Une vie de saint Omer; on croit que c'est celle qui se lit dans Surius au 9 de septembre: elle est peu différente de celle que dom Mabillon avait déjà publiée au tome 2 des Actes bénédictins. 3^o On attribue à Folcard vingt-sept vers en l'honneur de saint Vigor, évêque de Bayeux, rapporté par Hariulf dans sa chronique de saint Riquier. 4^o La vie de saint Oswald, évêque de Worchester, puis archevêque de Cantorbéry, mort en 992. Dom Mabillon conjecture que c'est celle qu'il a publiée au septième tome des actes déjà cités. 5^o La vie de saint Jean de Béverley, depuis archevêque d'York, mort en 721. Elle est dans Bollandus au 7 de mai. Dom Mabillon en avait déjà donné un abrégé au tome 3 des actes cités. 6^o La vie de saint Botulfe, abbé d'Ikonoam en Angleterre, mort à la fin du huitième siècle: elle est encore manuscrite; et on la croit différente de celle que dom Mabillon et les Bollandistes ont donnée. Au reste, il ne faut confondre l'auteur dont nous parlons dans cet article, ni avec Folcard, abbé de Saint-Bavon, à Gand, ni avec Folcard, abbé de Saint-Paul-de-Verdun, ni avec un troisième Folcard, moine d'Afflighem. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 8, pag. 132 et suiv.)

FOLCARD, clerc de Bénévent

dans le douzième siècle, est auteur de la chronique de Bénévent, qui contient ce qui s'est passé depuis l'an 1113 jusqu'à l'an 1140.

FOLCUIN (saint), évêque de Térouane dans le neuvième siècle, était fils de Jérôme, frère du roi Pepin. Son humeur paisible et portée à la vertu lui fit quitter la cour pour servir Dieu dans la retraite jusqu'à l'an 817, qu'il fut élevé sur le siège épiscopal de Térouane. On vit briller pour lors dans toute sa conduite les rares talens que sa modestie avait eu soin de cacher jusque-là. Rigide observateur des saints canons, il rétablit la pureté des mœurs avec celle de la foi dans son vaste diocèse, presque ruiné par les courses des barbares. Il dressa plusieurs réglemens salutaires pour ses diocésains, et eut beaucoup de part à ceux des conciles auxquels il se trouva. L'an 843 il fit la translation des reliques de saint Omer, le plus célèbre de ses prédécesseurs, dont il sauva le corps des mains de l'abbé de Saint-Quentin en Vermandois, qui l'était venu enlever par la force des armes. En 846, il cacha fort avant en terre le corps de saint Bertin, fondateur de Sithieu, sous l'autel de l'église de Saint-Martin, pour le dérober aux voleurs de reliques. Se voyant proche de sa fin, il entreprit de se faire porter par toutes les paroisses de son diocèse pour en faire la dernière visite, et mourut dans ce généreux effort de sa

charité pastorale au bourg de Hecclesbeke, au canton de Mempisc, le 14 décembre 855, jour de sa fête principale. Son corps est à Saint-Omer. (Dom Mabillon, *quatrième siècle bénédict.* Baillet, *Vies des Saints*, tome 3, 14 décembre.)

FOLCUIN, moine de saint Bertin, né en Lorraine d'une famille noble et distinguée, était parent de saint Folcuin, évêque de Térouane, et de saint Adalhard, abbé de Corbie. Son père, nommé aussi Folcuin, descendait en ligne directe de Jérôme, fils de Charles-Martel; sa mère se nommait Thiedale. Dès l'an 948, ils l'offrirent à Dieu dans le monastère de saint Bertin dont Womar était alors abbé. Folcuin y fut élevé à l'ordre du diaconat, et mourut vers l'an 975. Il rangea selon l'ordre chronologique tous les diplômes et les chartes de son monastère, par ordre d'Adalolfe qui en était abbé, et en forma une espèce de chronique à part, où il donna la suite des abbés de saint Bertin, et un précis de leur vie depuis la fondation de cette abbaye jusqu'en 961; comptant en tout vingt-huit abbés, dont Adalolfe était le dernier. C'est à lui que l'ouvrage est dédié. Il est divisé en quatre-vingt-un chapitres qui sont suivis de onze autres chapitres touchant les aumônes. Dom Mabillon a fait imprimer plusieurs fragmens de la chronique, ou des remarques chronologiques de Folcuin, dans le tom. 5, des actes bénédictins,

pag. 587, et dans la diplomatique, pag. 605 et 606. On attribue encore à Folcuin l'épithaphe de saint Folcuin, évêque de Térouane, en six vers élégiaques. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 6; pag. 384 et 386. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, tom. 19, pag. 659 et 660)

FOLCUIN, abbé de Laubes, ou Lobes, dans le dixième siècle, était aussi d'une famille distinguée de Lorraine. Il avait un frère nommé *Godescalc*. Ses autres parens ne sont pas connus. Dès son enfance il fut mis dans le monastère de Saint-Bertin, où il étudia les lettres divines et humaines; Aletran, abbé de Lobes, étant mort le 30 octobre 965, Eracle, évêque de Liège, fit choisir Folcuin, quoique fort jeune, pour le remplacer. Il reçut la bénédiction abbatiale à Cologne, des mains de l'évêque de Cambrai, en présence de l'empereur Otton, le jour de Noël de la même année. Ratherius, autrefois moine de cette abbaye, et alors évêque de Véronne, ayant été contraint de quitter son siège, revint à Lobes, et traita si mal Folcuin, que celui-ci lui céda la place et se retira. Cette retraite dura un an, après lequel Folcuin reprit le gouvernement de son monastère, en répara l'église, l'orna, l'enrichit de meubles précieux, rebâtit les officines et fit deux grosses cloches, dont il dédia la plus considérable à saint Pierre, et l'autre à saint Ursmar. Il aug-

menta aussi la bibliothèque, ordonna que l'on nourrirait chaque jour trois pauvres dans le monastère, et que chaque année on en habillerait un certain nombre. Il mourut en 990, et fut inhumé dans l'église de Saint-Ursmar auprès de Ratherius. On a relevé dans son épithaphe la noblesse de son extraction, sa piété et son savoir. On lui doit les écrits suivans, 1^o une Vie de saint Folcuin, évêque de Térouane, mort en 855. Elle a été publiée par dom Mabillon dans les actes de l'Ordre de Saint-Benoît, tom. 5, avec des observations de ce savant éditeur. 2^o L'Histoire des abbés de Lobes, ou de leurs gestes, depuis la fondation de ce monastère, par saint Landelin et saint Ursmar, au septième siècle, jusqu'au temps de l'auteur. Dom Luc d'Acheri l'a fait imprimer au sixième volume de son *Spicilege*, et elle a beaucoup servi aux Bollandistes, pour l'histoire de saint Ursmar. A la tête de l'ouvrage est une préface, où Folcuin fait voir que Dieu gouverne l'univers par sa providence, et que rien n'y arrive par un effet du hasard, ou du destin. Le corps de l'ouvrage est intéressant pour l'histoire des Normands, des Hongrois, de l'évêché de Liège, et surtout pour la vie de saint Ursmar. 3^o Quelques-uns ont encore attribué à Folcuin des vies de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinoc et de saint Silvain. Il paraît au contraire que ces vies, du moins

les trois premières, sont plus anciennes que lui, puisqu'il les cite dans son prologue sur celle de saint Folcuin de Térouane. On n'est pas mieux fondé à lui attribuer des sermons sur divers sujets. Trithème que l'on cite pour garant, les donne à l'évêque Hilduin avec les gestes des abbés de Lobes. (Trithème, *de Script. eccles.*, cap. 301.) Valère-André, dans sa Bibliothèque belge, pag. 253, cite un manuscrit de Louvain, où l'on trouve, sous le nom de Folcuin, une homélie sur la parabole de l'ivraie que l'homme ennemi sema dans le champ du père de famille. Folcuin avait encore fait divers réglemens, pour entretenir le bon ordre dans son monastère. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.* Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 6, pag. 451, 458. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, tom. 19, pag. 678, 2 vol. pag. 751.)

FOLENGIUS, ou FOLENGIO (Jean-Baptiste), de Mantoue, savant bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, se distingua par sa science et par son zèle pour la réforme de la discipline ecclésiastique, et pour la réunion des hérétiques et des schismatiques à l'Église. Il mourut à l'âge de soixante ans le 5 octobre 1559, dans le monastère de sainte Justine de Padoue, où il avait fait profession, et dont il avait été prieur. On a de lui, un commentaire sur les deux Épîtres de saint Pierre, sur

celle de saint Jacques, sur la première de saint Jean, et sur les Psaumes. Ses commentaires sur les épîtres, imprimés en 1555, furent mis à l'*index*, parce qu'il y parlait avec trop de liberté. Pour son commentaire sur les Psaumes, il fut imprimé à Bâle pour la première fois, in-folio, chez Isingrin en 1549, et réimprimé à Rome en 1585, par l'ordre de Grégoire xiii après que les bénédictins l'eurent corrigé. Il a aussi été imprimé à Cologne en 1594. Folengio unit l'érudition avec la piété dans ce commentaire. Il écrit purement, clairement, avec noblesse et élégance. De Thou a dit, en parlant de lui, qu'on ne se repentira jamais d'avoir lu ses commentaires. Il a fait une table très-utile, dans laquelle il a disposé les Psaumes en différentes classes, suivant les sujets dont il traite. Il ne paraît pas qu'il ait su la langue hébraïque, et son original pour le sens littéral des Psaumes est la paraphrase de *Campensis* qui avait été faite sur le texte hébreu, et la version de saint Jérôme faite sur ce même texte. Il suit donc cette paraphrase de *Campensis*, et la préfère en quelques endroits à notre Vulgate : par exemple, sur ces mots du second psaume. *Reges eos in virgâ ferrea*, comme il y a dans la Vulgate, il observe qu'il y a dans l'hébreu, et mieux : *conteres eos in virga ferrea*. Sixte de Sienne dans sa bibliothèque. (*Bibliothèque, seizième siècle*,

part. 5. Richard Simon, *critiq. de la Biblioth. de Dupin*, t. 2.)

FOLIE, ou EXTRAVAGANCE, est une aliénation d'esprit, un dérèglement de la raison qui, en ôtant la liberté, fait que celui qui en est atteint, ne peut ni contracter, ni faire testament, ou autre acte de dernière volonté, pourvu que sa folie soit manifeste et notoire. C'est aussi ce qu'il faut prouver juridiquement, à moins que l'on n'ait eu la précaution de le faire interdire. La vraie folie excuse tout ; en sorte que si celui qui en est véritablement atteint, commet quelque crime, on le condamne seulement à être renfermé le reste de ses jours. On exceptait autrefois les crimes de lèze-majesté divine et humaine, pour lesquels les insensés qui les avaient commis, étaient punis de même que s'ils eussent été sains d'esprit. (La Rocheflavin, liv. 2, lettre F. tit. 12, arrêt 5. De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot *Folie*.)

FOLIET, ou FOLIETO (Hugues de), religieux de l'Ordre de Saint-Benoît en l'abbaye de Corbie, dans le douzième siècle, vers l'an 1120, écrivit plusieurs traités, savoir entre autres : *De claustro materiali. De claustro spirituali. De claustro animæ. De claustro paradisi*. Un traité de la Fuite du mariage, ou des Noces charnelles et spirituelles. (Trithème, *de Script. eccles.* Dupin, *Table des Aut. ecclés. du douzième siècle*, pag. 505.)

FOLIGNI, ou FOLIGNO, ou

FULIGNO, en latin *Fulginas et Fulginium*, ville d'Italie dans l'Ombrie, située au bord du Topino, en partie sur le penchant d'une montagne, et en partie dans une plaine qui est l'une des plus belles et des plus fertiles de tout le pays. Caton, Cicéron et plusieurs autres auteurs en font mention. C'était de leur temps une ville libre qui se gouvernait selon ses lois, sous la protection des Romains qui appelaient ces sortes de villes *Municipia*. Elle s'agrandit beaucoup au huitième siècle de l'Église par le concours des habitans de la ville dite *Forum Flaminii*, que Luitprand, roi des Lombards, ruina en 740. Les Péruisiens y firent de grands dégâts en 1281. Les ducs de Spolète, les Trinzi y exercèrent une cruelle tyrannie depuis 1305 jusqu'en 1439, qu'elle commença à goûter les douceurs du gouvernement ecclésiastique, s'étant remise sous l'obéissance du pape. Cette ville est presque dans le milieu de l'Ombrie, entre Spolète et Assise. Son commerce est considérable; on y tient une foire très-célèbre qui commence le 20 mai, et qui dure jusqu'au 20 de juillet.

Ughelle prétend que saint Paul y a prêché l'Évangile, et que les saints Brice et Chrispolde, disciples de saint Pierre, furent ordonnés évêques par cet apôtre, Brice, de Spolète et Chrispolde, de Foligni. Quoi qu'il en soit, la religion de Jésus-Christ y jeta de si solides

fondemens, et y poussa de si profondes racines, que Paul III avait coutume de l'appeler le séminaire de la foi et le sauveur du christianisme. La principale église qui servit de siège aux premiers évêques, et que nous appelons la cathédrale, est dédiée à saint Jean-Baptiste et aux saints Félicien, évêque, et Florent, confesseur, dont les corps reposent sous le maître-autel. Le Chapitre est composé de trois dignitaires, d'un prieur, d'un doyen et d'un archiprêtre, de seize chanoines, etc. Il y a dans la cathédrale deux belles chapelles des Seigneurs Elisei, et deux autres des seigneurs Roscioli, qui ont chacune leur *jus patronatus*. On trouve encore dans la ville deux célèbres collégiales, huit paroisses, douze couvens de religieux, autant de religieuses, et plusieurs hôpitaux et oratoires de confréries. (*Ital. sacr.*, t. 1, p. 681, *nov. edit.*, et tom. 10, pag. 265.)

Evêques de Foligni.

1. Chryspolde.
2. Brice.
3. N.....
4. Saint Félicien, martyr.
5. N...., disciple de saint Félicien.
6. Félicien II.
7. Paul de Foligni, sous Jules 1^{er}.
8. Urbain, siégeait en 475.
9. Fortunat, assista aux conciles de Rome en 500, 502, 503, 504.
10. Saint Vincent de Laodi-

cée, de Syrie, élu en 523, siégea vingt-huit ans.

11. Candide, sous Grégoire-le-Grand, en 590. Il assista au concile de Rome en 595.

12. Jacques, de Foligni, élu en 602.

13. Flore, de Foligni, en 676, assista au cinquième concile général de Constantinople, sous le pape Agathon.

14. Eusèbe, de Foligni, en 740, sous Grégoire III. Les Lombards attaquèrent la ville sous son pontificat, mais ils se contentèrent d'en raser les murailles, sans y faire d'autre mal. Eusèbe mourut en 760.

15. Dorothee, élu sous Grégoire IV, en 830.

16. Dominique, élu sous Léon IV, en 850 assista au concile de Rome en 853.

17. Honuphre, de Foligni, d'une illustre famille appelée *dell' anteco Romano*, sous Adrien II, nommé en 870.

18. Benoît, assista au concile de Ravenne, sous Jean XIII, en 967.

19. Longin, sous le pape Jean XV, en 995.

20. Bérard, au concile de Rome, 1129.

21. Henri, de Foligni, chanoine régulier, sous Jean XIX, en 1031. Innocent III en fait mention dans une charte de la chancellerie de cette ville.

22. Sigeman, en 1047.

23. Actius, de la famille de ce nom, de Foligni, sous le pape Étienne IX. Il assista au concile de Latran, célébré en 1059, à

l'occasion de l'hérésie de Bé-ranger.

24. Bonfilius de Bonfiliis, d'Osimo, moine bénédictin, abbé de sainte Marie et de saint Silvestre, élu sous Grégoire VII, en 1078. Il alla en Orient avec Godefroi, duc de Bouillon; et la plupart de ceux qui l'accompagnaient étant morts dans ce voyage, il prit le parti de la retraite. Le pape le croyant mort, disposa de son évêché en faveur de celui qu'il avait établi son vicaire en son absence. Bonfilius revint, et se retira dans une de ses abbayes où il mourut le 27 septembre 1115.

25. André, de Foligni, mis à la place du précédent que l'on croyait mort, en 1099. Il siégea vingt-quatre ans.

26. Marc, de Foligni, en 1123, sous Calixte II.

27. Benoît, moine bénédictin, sous Innocent II, en 1138, siégea dix-sept ans, et mourut en 1155.

28. Anselme, de Foligni, archidiacre, nommé en 1155, sous Alexandre III, qui le transféra à Nocéra en 1161. Il mourut le 20 août 1201. Il était de la famille d'Actia. On ne sait qui a siégé à Foligni jusqu'en 1210.

29. Gilles, sous Innocent III, en 1210.

30. Fr. Paparon, de l'illustre famille de ce nom, de Rome, et de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Clément IV, en 1265, se répandit en bienfaits envers tous ses diocésains, lorsque les Trinzi ne s'appli-

quaient qu'à exercer la plus cruelle tyrannie dans la ville. Le pape Honoré IV le transféra à Spolète en 1285.

31. Bérard^{ier} des comtes d'Antignani, aumônier du pape Urbain IV, et prieur de la cathédrale, élu en 1285, au mois d'août, mourut le 15 mai 1296.

32. Barthélemy, d'Anagnie, abbé de Sublac, succéda à Bérard la même année, et mourut en 1304. Le siège vqua trois ans.

33. Barthélemy Guintoncini de Sigesbundis, de Pistoie, dont il était évêque, fut transféré à Foligni par Clément V, le 24 décembre 1307, et mourut le 11 juillet 1326.

34. Paul Nalli, de la famille des Trinzi, ordonné par Jean XXII, à Avignon le 12 juillet 1326, mourut en 1363.

35. Raynald, prieur de la cathédrale, succéda à Paul, sous Urbain en 1363.

36. Jean Angelettus, de Foligni, sous Urbain V, au mois de janvier 1364.

37. Jean, de Popula, élu en 1384, mourut en 1397.

38. Monophre Trinzi, sous Boniface IX, le 3 décembre 1397, mort le 2 avril 1403.

39. Fr. Frédéric Frezzi, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Boniface IX, le 17 octobre 1403, assista au concile de Constance, et mourut la même année 1416.

40. F. Nicolas Ferragattus, nommé par Martin V, siégea jusqu'en 1421.

41. Gaspard, de Pérouse, nommé par le même le 4 décembre de la même année, abdiqua en 1423.

42. Jacques Berti, de Foligni, prieur de sainte Marie, et ensuite de la cathédrale, nommé par le même le 17 mars 1423, mourut en 1437. Rinal Trinzi prit occasion de là de s'élever sur le siège de Foligni, et gagna un nombre de séditeux qui l'éluèrent; mais Eugène IV ne voulut jamais consentir à cette élection, et nomma le suivant qui n'accepta qu'après que les Trinzi eurent été chassés de la ville et des environs; ce qui arriva le 9 septembre 1439, que le cardinal Viteleschi, légat à latere d'Eugène IV, fit mourir le dernier de cette famille, et remit la ville sous l'obéissance du pape.

43. Christophe Boscharius, moine de Cîteaux, et abbé de Saint-Pierre d'Arésina du diocèse de Nocéra, nommé en 1438, et ordonné à Ferrare, gouverna tranquillement cette église jusqu'en 1444, le 21 août qu'il mourut.

44. Antoine de Bolognini, de Foligni, évêque de Nocéra, transféré à cette église la même année, mourut le 1^{er} janvier 1461. Le siège vqua cinq ou six mois.

45. Barthélemi Antoni Tonti, vicaire apostolique pendant la vacance du siège, fut élu; mais le pape Pie II nomma Antoine Bertini de Sienne, de l'Ordre des Jésuites, qui s'enfuit à Milan pour ne pas accepter cette

dignité. Il fut ordonné malgré lui, et fit paraître qu'il avait autant de talent pour exercer les fonctions sacrées, qu'il en témoignait de l'éloignement. Il réforma l'ordre de Clairvaux en Italie, et obtint du pape Innocent la permission de se retirer dans un monastère de son Ordre, où il mourut le 22 octobre 1487.

46. François Rosa, nommé par Innocent VIII, le 22 novembre 1486, siégea quatre ans, et passa à Terracine.

47. F. Luc Borsianus, de Foligni, confesseur d'Innocent VIII qui le nomma évêque de sa patrie le 3 mars 1489, assista au concile de Latran sous Jules II, siégea trente-deux ans, et mourut en 1522.

48. Bernardin Caravajal, cardinal, prit l'administration de cette église dont il se démit au bout de huit mois en faveur du suivant.

49. Roderic Caravajal, Espagnol, neveu du précédent, patriarche de Jérusalem, siégea jusqu'en 1539.

50. Fabius Vigil, d'une illustre famille de Spolette, secrétaire de Paul III, et son camérier, nommé le 9 septembre 1539. Il avait eu deux enfans de Polimène de Domis, avant son ordination. Il siégea un an, et passa à Spolette le 23 septembre 1540.

51. Blaise Palladius Sabinus, de Collaveteri, secrétaire de Clément VII, et de Paul III qui le nomma évêque de ce siège le

14 novembre 1540. Ce fut un prélat aussi zélé que savant. Il abdiqua le 27 janvier 1547.

52. Isidore Clarius, ainsi surnommé d'un bourg où il était né dans la Bresce, se fit moine au mont Cassin, et devint un des plus savans de son temps; on le fit abbé de sainte Marie de Césène, et le pape Paul III le nomma évêque de Foligni le 26 janvier 1547. Il alla au concile de Trente, où il prononça plusieurs discours, et mourut le 2 mai 1555.

53. Sébastien Portien, de Lucques, archevêque de Raguse, administrateur d'Ancône, nommé par Paul IV le 8 juillet 1555, évêque de Foligni, siégea peu de temps.

54. Jean Ange Médicis, cardinal, succéda le 25 juin 1556, et siégea trois ans. Il fut fait pape sous le nom de Pie IV.

55. Jean Serbelloni, neveu et coadjuteur du précédent, prit possession le 15 mai 1559, et fut fait cardinal. Il passa à Novare.

56. Clément Dolera, cardinal, était cordelier, et général de son Ordre. Il fut nommé évêque de Foligni par Pie IV le 13 mars 1560. Il siégea huit ans.

57. Thomas Orsini, évêque de Strangoli, nommé par Pie V le 24 janvier 1568, mourut en 1576.

58. Hippolyte Bosco, de Savone, évêque de Saint-Marc en Calabre, nommé par Grégoire XIII le 30 janvier 1576, mourut le 27 janvier 1582.

59. Troïle, de Foligni, de la famille de Boncompagno, nommé le 31 janvier 1582, siégea deux ans.

60. Fr. Constantin Bargellini, de Boulogne, de l'Ordre de saint François, évêque de Rieti, transféré sous Grégoire XIII à Foligni, mourut le 29 décembre 1585.

61. Marc-Antoine Bizzonio, curé de Rome, mort en 1606.

62. François Simonetta, de Milan, nommé par Paul V le 17 juillet 1606, mourut en l'an 1612.

63. Porphyre Félicien, le 2 avril 1612, mourut en 1634.

64. Christophe Cajétan, d'Agnanié, évêque de Laodicée, transféré en 1634, siégea huit ans.

65. Antoine, noble Ferrarois, élu en 1642, mourut en 1648.

66. Marc-Antoine, de Vienne, le premier avril 1669, résigna entre les mains d'Innocent XI.

67. J. B. Pallotta, le 4 avril 1684, mourut le 17 janvier 1698.

68. Jules Troïle, de Macérata, le 15 septembre 1698, mort en 1712.

69. Dondatius Alexis Malvincini Fontana, de Plaisance, nommé le premier août 1712, mourut en 1717.

70. Josaphat Baptistelli, évêque de Ripatronsone, fut transféré à l'église de Foligni par Clément XI, en 1717.

FOLIOTH (Gilbert), chanoine régulier de saint Augustin, et abbé de Leincester en Angleterre, puis évêque d'Héreford

en 1149, et enfin de Londres en 1161, mourut en 1187. Il ne manquait, ni de doctrine, ni de mérite; mais sa complaisance pour le roi Henri II contre saint Thomas de Cantorbéry, servit également à l'élever et à ternir sa gloire. On a de lui, 1^o *pro causa Regis*. 2^o *Super executione mandati*. 3^o *Invectiva in Thomam*. 4^o *De Thomæ elevatione contra Regem*. 5^o *Vitæ aliquot SS. Angliæ*. 6^o *Commentarius in cantica*, imprimé à Londres en 1638. 7^o Sept lettres parmi celles de saint Thomas de Cantorbéry. (Balæus et Pitseus, *de script. angl.*)

FOLLE-ENCHÈRE, est la publication qui se fait de nouveau aux risques et fortune de celui qui a le dernier enchéri, et à qui l'on a adjugé, soit un meuble, soit un bail, soit l'exploitation d'un bois, ou d'un domaine, soit enfin d'un fonds, faute d'avoir rempli les conditions de l'adjudication. S'il ne se présente point d'enchérisseur qui porte la chose au prix pour lequel l'adjudication en a été faite, et qu'au contraire l'adjudication soit faite à un moindre prix, le premier adjudicataire demeurera obligé de parfaire ce qui en manquera jusqu'à concurrence de son enchère; à quoi il sera contraint non-seulement par saisie et vente de ses biens meubles et immeubles, mais même par corps en plusieurs occasions. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FOLLE-ENCHÈRE.)

FOLQUIER (Jacques), de l'Ordre des Augustins dans le quatorzième siècle, a laissé un ouvrage manuscrit intitulé: *le Verger grégorien, ou les Allégories sur tous les livres de la Bible*. Le père Hommay a donné la préface de cet ouvrage qui en contient l'ordre et le dessein, dans son recueil imprimé en 1685.

FONBONNE, prêtre et chanoine. Nous avons de lui: Avis à messieurs les religionnaires de France; ouvrage propre à leur instruction, et à rappeler les protestans à l'anciennecroyance; et dissertation sur le péché originel, à l'usage de messieurs les auteurs anglais, et des traducteurs de leur histoire universelle. A Paris, chez Debure l'aîné, 1762.

FONDATEUR, celui qui a fondé, ou doté une église, ou quelques prières, ou œuvres pies, *Fundator*, *Conditor*. (Voyez DROITS HONORIFIQUES, PATRON.)

FONDATION, est une donation, ou legs qui a pour objet l'établissement d'une église, d'un bénéfice, d'un collège, d'un hôpital, d'une communauté religieuse, ou qui est fait à des communautés, ou églises déjà établies, à la charge de messes, ou prières annuelles, ou de quelque œuvre de piété. Les fondations doivent être fidèlement acquittées selon l'intention des fondateurs, et elles suivent les établissemens dans leurs translations.

Quoique dans tous les pays catholiques les fondations aient été très-louables par les vues de ceux qui les faisaient, elles pouvaient avoir des effets contraires à ceux qu'on s'en promettait, et l'on avait toujours gardé des règles à cet égard. Voici celles qui sont prescrites par notre ancienne jurisprudence. On distinguait soigneusement les fondations des services attachés aux titres de chapelle, ou de bénéfices, qu'il plaisait aux fondateurs d'établir, d'avec les simples services de messes imposées sous la rétribution que devait produire le fonds que le fondateur assignait à cet effet. La forme de ces deux sortes de fondations était bien la même par rapport à l'approbation et à l'autorité de l'évêque, mais les dernières se réglaient par quelques principes particuliers. D'abord il faut se souvenir ici de la disposition de l'art. 3 de l'édit de 1749, rapporté sous le mot *Établissement*. Les fondations dont il est parlé dans ce même article, pouvaient donc être faites sans lettres-patentes du roi, par testament, ou par actes entre-vifs; dans l'un et l'autre cas, il fallait l'approbation et l'homologation de l'évêque; mais la formalité de l'acceptation expresse n'était nécessaire de la part des prêtres et des administrateurs de l'Église où la fondation devait être acquittée, que dans le cas où elle était faite par actes entre-vifs. Outre cette acceptation suivie du décret ap-

probatif de l'évêque, il fallait, suivant l'article cité du nouvel édit de 1749, l'homologation des parlemens, chacun dans son ressort. Quand la fondation était faite dans une paroisse, elle ne pouvait être acceptée sans l'avis et consentement du curé, ni par le curé sans l'avis et consentement des marguilliers, c'est-à-dire, que quand l'article 8 de l'ordonnance de 1731, parle des curés et marguilliers, il faut prendre le sens de ces mots *collectivè*; et en cas de différens avis, dit l'auteur de la Jurisprudence canonique, entre le curé et les marguilliers sur l'acceptation, la règle est qu'il faut se retirer par-devant l'official, suivant un arrêt du parlement de Paris, du 10 janvier 1683, rendu sur les conclusions de M. de Lamoignon, avocat-général, et rapporté par Duperrai sur l'article 16 de l'édit de 1695. Mais depuis que, par l'article 3 de l'édit de 1749, on dut s'adresser aux parlemens pour ces sortes de fondations, il ne faut pas douter que les contestations qui se formaient pour leur acceptation ou refus, ne se traitassent par-devant ces mêmes cours, chargées d'ailleurs par l'édit de pourvoir à l'administration des biens donnés pour l'exécution des fondations. Il en faut dire autant des cas où il s'agissait de décharger les héritages des fondateurs, de quitter ou remettre les fondations. *Mém. du Clergé*, t. 3, p. 387.

L'insinuation était encore né-

cessaire pour la validité des fondations, aux termes de l'art. 20 de l'ordonnance de 1731.

Les archevêques pouvaient approuver les fondations ou donations ecclésiastiques dans les diocèses suffragans, sur le refus des évêques des lieux de le faire. Ces termes *Romano Pontifici*, employés dans quelques textes des décrétales, s'entendent, selon les canonistes français, du pape, ou de tout autre supérieur de l'évêque. (*Mém. du Clerg.* tom. 2, pag. 229. Boniface, tom. 1, liv. 2, tit. 28, chap. 7. Louet, *lett. D*, art. 3.)

Un fondateur pouvait apposer telle loi ou telle condition que bon lui semblait à sa fondation, pourvu qu'elles ne fussent pas contraires aux bonnes mœurs, ni à l'utilité publique; et c'était à l'évêque qui devait autoriser la fondation à y prendre garde. Il pouvait rejeter les conditions illicites et insolites, sans pourtant refuser d'homologuer la fondation, si d'ailleurs elle pouvait être utile à l'église. L'article 14 de l'ordonnance de visite de M. de Noailles, archevêque de Paris, dont l'exécution est ordonnée par arrêt du parlement de Paris, du 23 juillet 1707, porte que les marguilliers ne pourront accepter aucune fondation sans appeler le curé et sans avoir sur ce son avis, que l'on n'en admettra aucune qui soit contraire aux rubriques ou aux statuts synodaux du diocèse; et au cas que l'on en eût admis quelqu'une ci-devant, on se

pourvoira par-devant Son Eminence ou son official, pour la faire réformer. (*Mém. du Clerg.* tom. 3, pag. 491.) Il en faut dire autant des clauses qui préjudiciaient au droit d'autrui. (Louet, *de Infirm.* n. 51.)

Une fondation faite en faveur des pauvres sans acceptation particulière, appartenait aux bureaux de charité, qui recueillaient et nourrissaient les pauvres. Ainsi jugé. (Boniface, t. 3, liv. 5, tit. 7, ch. 2, n. 5, ch. 3.) Quand l'usage fixé par le fondateur ne pouvait avoir lieu, ou était illicite, les parlemens en faisaient l'application à telles œuvres pieuses qu'ils jugeaient à propos. (Fromental, au mot *Fondation*.)

FONDATION, exécution, réduction. Les derniers conciles provinciaux tenus en France, tels que ceux de Sens en 1528, etc., Rouen en 1581, avaient ordonné que les fondations fussent exactement acquittées, et que pour cet effet l'évêque diocésain obligeât les curés des paroisses, les chapelains, les bénéficiers et les administrateurs des léproseries et autres maisons, de produire les titres de leur établissement, institution, fondation et administration. (*Mémoires du Clergé*, tom. 5, pag. 1318.... 1328.)

Quand une fondation avait été acceptée et revêtue des formalités prescrites par les lois, le fondateur ne pouvait plus la révoquer ni changer le lieu où le service se devait faire. Des au-

teurs même ont prétendu que , quand la fondation était faite par acte entre-vifs , elle était irrévocable *ipso facto* , par le moyen de l'acceptation.

Mais cette dernière opinion n'aurait pu se défendre que par la faveur de la cause pie qui ne l'emporte pas sur la justice des règles. Un fondateur , dit Despeisses , tom. 3 , sect. 9 , n. 1 , peut révoquer sa fondation , car elle ne peut être acquise à l'église *queritè per pontifices consecrata sit Deo*. L'auteur du recueil de jurisprudence canonique cite deux arrêts sur cette maxime , l'un du parlement de Paris , l'autre du grand-conseil.

C'était aux évêques à réduire les fondations , et les Chapitres même exempts n'avaient pas ce droit sans le consentement de l'évêque , et sous aucun prétexte que ce pût être. Ainsi réglé par l'arrêt du conseil privé du 26 janvier 1644 , contre le Chapitre d'Amiens. (*Mém. du Clergé* , t. 2 , p. 1612 et suiv.)

Un curé pouvait être contraint par saisie de son temporel d'acquitter les messes des fondations. Ainsi jugé au parlement de Paris , le 3 février 1603. (*Mém. du Clergé* , t. 3 , p. 387.)

FONDATION , biens , dotation. Il est certain que pour toutes sortes de fondations , soit qu'elles fussent au cas des lettres-patentes ordonnées par l'édit de 1749 , soit qu'elles fussent au contraire du nombre de celles dont parle l'article 3 dudit édit , on ne pouvait donner à l'église

ou aux communautés ecclésiastiques des biens de la qualité exprimée dans l'article 14 de ce même édit. C'était la disposition expresse de l'article 16. On ne pouvait donner sans lettres-patentes , pour quelque fondation que ce fût , que des biens de la nature de ceux exprimés dans l'article 8.

Il avait été jugé , par arrêt du 21 juillet 1708 , que les créanciers de l'église ou de la fabrique ne pouvaient se venger sur les legs de fondation qui avaient une destination particulière. (*Journ. des aud.*) Les parens pauvres du fondateur d'une chapelle devaient être nourris aux dépens de la fondation.

L'auteur du recueil de Jurisprudence canonique nous apprend que , par arrêt rendu en la cinquième chambre des enquêtes , le mardi 12 août 1738 , les trois questions suivantes avaient été jugées. La première , que les fondations pieuses étaient de droit public et ne tombaient point en convention.

La seconde , qu'un curé , au profit duquel et de son église la fondation était faite , n'y pouvait déroger , ni transiger sur son exécution avec son seigneur , pour la faire exécuter avec des charges que le fondateur n'y avait pas insérées , comme d'obliger le prêtre chargé de l'acquitter , à aller dire la messe au château du seigneur.

La troisième , que , si le curé transigeait avec son seigneur sur cette fondation , il était resti-

tuable contre sa transaction et contre tous les consentemens qu'il pouvait avoir donnés à la transaction, même contre les demandes qu'il pouvait avoir formées en justice pour en demander l'exécution, parce qu'en matière de droit public il n'y a jamais de fin de non-recevoir à opposer.

Duperrai remarque, traité de la Capacité, liv. 1, chap. 16, n^o. 17, que, quand les fondations ou legs pieux sont avec charges, et faits en deniers comptans, il faut qu'il s'en fasse un emploi pour obliger les successeurs des bénéfices.

FONDATION, dérogation, juge. C'était une maxime généralement tenue en France, que tout ce qui concernait la fondation des bénéfices appartenait aux juges royaux privativement à tous autres. Ainsi le pape, et encore moins ses légats, ne pouvaient déroger en aucune sorte aux titres des fondations, même ecclésiastiques. On soutient le contraire en Italie; on y prétend que le pape peut de droit commun déroger aux fondations, et qu'il n'est obligé d'user de dérogation expresse que quand la fondation est laïque. Mais cette opinion pouvait d'autant moins être reçue dans le royaume, que nos Rois eux-mêmes, pour le maintien des fondations pieuses, se conformaient dans leur droit de régale aux clauses et conditions portées par les titres des fondations; c'est ce que nous apprend Ruseus, *de reg.*

priv., 49, n^o. 3. On peut donc tenir pour certain que toute contravention à une fondation et statuts autorisés ou très-anciens, de telle part qu'elle procédât, était un juste moyen d'appel comme d'abus. (Boniface, tom. 1, liv. 1, tit. 2, n^o. 10; tom. 2, liv. 5, tit. 4, chap. 3.) Une longue possession n'aurait pas couvert cet abus, parce que les titres d'une fondation sont imprescriptibles, ils réclament sans cesse leur exécution.

Les juges royaux étaient donc seuls compétens pour ce qui concernait la fondation des bénéfices. Cette règle souffrait exception pour les unions des bénéfices, et encore mieux pour les réductions des simples services fondés. Sur cette dernière exception, quand l'évêque était en visite, il n'était pas nécessaire qu'il fit appeler les fondateurs ou les héritiers, parce que, dit Duperrai, cela n'était pas la matière d'une juridiction contentieuse, à moins, dit-il, que les parties ne fussent opiniâtres pour plaider dans une officialité.

Au reste, pour éviter toute difficulté et tout appel comme d'abus, l'évêque faisait sagement de dresser dans sa visite le procès-verbal des motifs de sa réduction, soit qu'il y eût opposition ou non, rendre son ordonnance et la porter au parlement pour y être homologuée. Ce conseil était devenu, depuis l'édit de 1749, d'autant plus sage, que par l'article 3 de cet édit, les

parlemens étaient chargés de pourvoir à l'administration des biens des fondations, et aux comptes qui en devaient être rendus.

Mais l'évêque pouvait seul changer l'heure des messes fondées selon qu'il le jugeait à propos pour le culte divin, la commodité et l'édification du peuple, et surtout à cause de la messe paroissiale, les fêtes et dimanches. Raviot, *Quest.* 185 et 318, estime que l'évêque ne pouvait pas changer le jour de ces messes ni l'église; que cela n'était permis qu'aux parens; encore était-il défendu de transférer les fondations d'une église à l'autre. Régulièrement elles devaient être exécutées dans les lieux, au temps et à l'heure marqués par le fondateur. L'évêque pouvait seulement faire célébrer, pour les raisons susdites, les messes à un autre autel dans la même église. (Durand de Maillane, *Diction. de droit canon.* au mot *Fondation.*)

FONDI, petite ville d'Italie, dans la terre de Labour, à trois milles de Terracine, avec un évêché soumis immédiatement au pape. Elle est située dans une plaine sur la voie *Appia*, et à la mer de Toscane au midi, un lac au levant et des côtes très-fertiles au septentrion. Ughelle prétend qu'elle est fort ancienne; mais si on s'en rapporte à ce que l'on voit, elle paraît nouvellement bâtie; peut-être y aurait-il eu une ancienne Fondi dont on voit encore quel-

ques restes dans des marais qui en sont peu éloignés, et dont parlent les auteurs cités par Ughelle. Elle éprouva le sort de toutes les villes d'Italie au déclin de l'Empire romain; c'est-à-dire qu'elle subit le joug de différens maîtres, jusqu'à ce que les rois de Naples s'en fussent mis en possession. Ceux-ci la donnèrent en fief à l'illustre maison Cajétane qui la garda long-temps. Prosper Colonne l'eut ensuite de Ferdinand d'Arragon, roi de Naples, et ce fut sous son gouvernement que le fameux pirate Hariadème, qui voulait enlever la belle Julie Gonzague, pour en faire présent au Grand-Seigneur, la détruisit de fond en comble, et emmena ses habitans captifs, dans le dessein où il était d'avoir manqué son coup, Julie ayant été avertie de son dessein. On dit que le pape Soter était de Fondi, que saint Paternus d'Égypte y souffrit le martyre, ce qui semblerait prouver que la foi y fut annoncée dès les premiers siècles. L'église cathédrale est dédiée à saint Pierre, apôtre; elle est desservie par douze chanoines, entre lesquels il y a un primicier, un trésorier, un doyen, un théologal et un pénitencier. On voit encore dans cette ville une célèbre collégiale qu'on nomme Santa-Maria della Piazza, desservie par huit chanoines qui ont l'archi-prêtre à leur tête. Le doyen fait les fonctions curiales dans la cathédrale, et l'archi-prêtre dans la

collégiale. (*Ital. sacr.*, tom. 1, pag. 718.)

Évêques de Fondi.

1. N....., ordonné par le pape saint Antère lorsqu'il passa à Fondi, en retournant de Sardaigne à Rome.

2. Vital, assista aux conciles de Rome, sous le pape Félix III, en 487, et sous Symmaque, en 499, 501, 502 et 504.

3. Prime, siégeait en 539, selon Baronius.

4. Saint André, dont parle saint Grégoire, l. 3, c. 7, *dial.* Baronius le met en 585.

5. Agnellus, pour lequel nous avons une lettre de saint Grégoire, l. 2, *ep.* 103.

6. Marian, déposa dans sa cathédrale le corps de saint Maur, martyr d'Afrique.

7. Palumbe, assista au concile de Rome en 649.

8. Agnellus II, au sixième concile général, sous le pape Agathon, en 680.

9. Alipert, ou Albert, au concile de Rome, en 853, selon Baronius.

10. Jean, envoyé légat en France par Nicolas I^{er}, en 862, à la demande du roi Lothaire, pour tenir un concile à Metz.

11. Siméon, en 979, suivant Baronius.

12. Rainier, au concile romain, sous Grégoire V, en 998.

13. Olivier, en 1000.

14. Jean, en 1015.

15. Marin, ou Martin, en 1059, sous Nicolas II.

16. Guntard, sous Urbain II, en 1099.

17. Benoît, moine du mont Cassin, siégeait en 1100.

18. Pierre, en 1136.

19. Jean, au concile de La-tran, en 1179.

20. Daniel, en 1180.

21. Benoît, nommé par Innocent III, en 1199.

22. Jean, succéda à Benoît sous le même pape.

23. Robert de Piperno, moine et prieur de Fosse-Neuve, de l'Ordre de Cîteaux, élu en 1210, mort en 1227.

24. Fr. Albert de Terracine, nommé par Nicolas IV, en 1289, lorsqu'il était prieur du couvent des Dominicains de Capoue. Il siégea peu de temps.

25. Léon, élu en 1300, mourut quatre ans après.

26. Jacques, doyen de l'église de Patras, nommé par Clément V, 1306, mourut en 1316.

27. Blaise, chanoine de Morino, nommé par Jean XXII, le 5 février 1317, mourut en 1336.

28. Fr. Pierre, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, élu en 1336, sous Benoît XII.

29. François, mort en 1342.

30. François Bartholomei, chanoine élu par le Chapitre en 1343, sous Clément VI.

31. Lambard, chanoine, élu par le Chapitre au mois d'octobre 1343, mourut en 1348.

32. Léonard Taceonius, de Piperno, succéda à Lambard, et siégea quinze ans, il mourut en 1363.

33. Fr. Jacques, de l'Ordre

des Frères-Mineurs, élu au mois d'août de la même année, fut transféré à Assise en 1368.

34. Fr. Raimond, du même Ordre, succéda à Jacques.

35. Étienne de Sardis, de Pise, nommé par Boniface ix, en 1391, abdiqua de son consentement en 1399, pour se faire religieux de Saint-Antoine.

36. Fr. Dominique de Astallis, de Rome, de l'Ordre des Servites, abbé de la Grote-Ferrée, nommé par Boniface ix, en l'an 1399, mourut en 1414.

37. Marcel d'Urbe, succéda à Dominique dans le temps du schisme. On ne sait par qui il fut nommé. Il y a toute apparence que c'était un intrus, puisque Martin v qui parle de Dominique et du suivant ne fait aucune mention de celui-ci.

38. Benoît, évêque de Marseille, en France, succéda à Dominique, transféré par Martin v, en 1418. Il siégea jusqu'en 1422, qu'il passa à Vérola.

39. Marin, fils de Jean-Paul de Cayciano, du royaume de Naples, nommé administrateur le 11 septembre 1422, puis évêque le 7 novembre de la même année, siégea jusqu'en 1444, et passa à Acerenza.

40. Nicolas de Fatiis, succéda à Marin en 1445.

41. Pierre Cajétan, nommé par Sixte iv, en 1476, mourut en 1500.

42. Nicolas Pellegrini, de Fondi, archi-prêtre, élu le 29 janvier de la même année, mourut en 1520.

43. François, commandeur de Saint-Antoine de la maison de Rome, nommé par Léon x, le 1^{er} octobre 1520.

44. Jacques Pellegrin, neveu de Nicolas, siégeait en 1534, lorsque les Turcs firent tant de maux à Fondi. Il abdiqua en 1537.

45. Jean-Ange Pellegrin, neveu de Jacques, succéda à son oncle le 24 décembre 1537.

46. Jean-André Caffarelli de Rome, abdiqua en 1555.

47. Fauste Caffarelli, Romain, neveu du précédent, le 17 juillet de la même année, assista au concile de Trente, et mourut en 1566.

48. Matthieu Guerra, de Cozenza, un des plus habiles théologiens qui assistèrent au concile de Trente, fut nommé le 2 janvier 1667, et transféré à Saint-Marc, dans la Calabre.

49. Pie Lotharius, de Naples, moine du mont Cassin, et prieur claustral de Saint-Severin de Naples, nommé le 30 janvier 1576, mourut au mont Cassin en 1592.

50. J. B. Comparini, de Mantoue, pourvu en 1592, le 5 avril, mourut en 1616.

51. Lelius Veteranus, d'Urbain, élu le 5 novembre de la même année, mourut en 1619.

52. Augustin Gandolphe, de Gènes, transféré à Saint-Agatha di Gotli en 1636.

53. Maurice Raganus, nommé par Urbain viii le 7 avril 1636, mourut en 1640.

54. Fr. Jean-Pierre, de Teano,

de l'Ordre des Frères-Mineurs, confesseur de la femme du vice-roi de Naples, nommé le 13 août 1640, mourut à Naples en 1661.

55. Simon Oliverius, de Rocca Guglielma, élu le 13 mars 1662, mourut le 1^{er} novembre 1668.

56. Philippe Alferius Ossorius, d'Aquila, archidiacre de cette ville, nommé par Clément IX le 1^{er} avril 1669, mourut la veille de saint Mathias, apôtre 1692.

57. Matthieu Cagliari, de Naples, nommé le 20 juillet 1693, fut transféré à Sorano le 25 janvier 1703.

58. Victor-Félix Couci, de Todi, doyen de la cathédrale de Monte-Falisco, siégeait en 1717, ayant été nommé le 12 février 1703.

FONDONI (Louis), Espagnol, du dix-septième siècle, a laissé un traité du corps et du sang de Jésus-Christ, imprimé à Valence en 1614, et un autre de la mort et de la préparation, *ibid.*, 1621. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1899.)

FONDS PERDUS, sont des rentes viagères qui s'éteignent par la mort de ceux au profit de qui elles sont faites, dont par conséquent le fonds qu'ils en ont donné est perdu, puisqu'il ne passe point à leurs héritiers. L'édit du mois d'août 1661 défend de donner aucuns héritages, ni argent comptant à fonds perdus, ailleurs qu'au grand hôpital, à l'Hôtel-Dieu et aux Incurables; mais il n'a point lieu à l'égard

des particuliers. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FONDS PERDUS. La Combe, *Recueil de Jurisprud. can.*)

FONSECA (Antoine de), religieux de Saint-Dominique, natif de Lisbonne, fit sa licence à Paris, et fut reçu docteur en théologie de la Faculté de cette ville le 6 janvier 1542. Étant retourné en Portugal, il enseigna l'Écriture-Sainte dans l'Université de Conimbre, où il se fit agréger, et devint ensuite prédicateur de Jean III roi de Portugal. On a de lui des remarques sur les commentaires du cardinal Cajétan, sur la Bible, avec la vie de ce cardinal, et une introduction au Pentateuque, publiés en 1539, à Paris, in-fol. On attribue encore à Antoine Fonseca des commentaires sur Josué, sur les livres des Rois, et sur les Paralipomènes. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 135.)

FONSECA (Christophe), religieux espagnol, de l'Ordre de Saint-Augustin, était du diocèse de Tolède, où il se consacra à Dieu en 1566. Il fut un des plus habiles prédicateurs de son temps, et mourut en 1612. Nous avons de lui : 1^o des sermons, imprimés à Barcelonne en 1591. 2^o La Vie de Jésus-Christ, en trois parties, *ibid.*, en 1597. 3^o Un Traité de l'amour de Dieu, *ibid.*, 1599. Ces trois ouvrages sont écrits en espagnol. Le dernier a été traduit en latin et imprimé à Ingolstad en 1623. (Thomas

de Herrera, *Alphab. august.*, Nicolas-Antonio, *Bibl. script. hisp.* Dupin, *Table des Auteurs ecclésiast. du seizième-siècle*, pag. 1403.)

FONT (Pierre de La), natif d'Avignon, prêtre et docteur en théologie, prieur de Valabrègue, official d'Uzès, et directeur du séminaire de la même ville, mort au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : 1^o des Entretiens ecclésiastiques pour tous les dimanches de l'année, et sur tous les mystères de Notre-Seigneur, sur les fêtes de la sainte Vierge et de saint Charles Borromée, à l'usage des séminaires, imprimé à Paris en 1688, et suiv. en 5. vol. in-12, et réimprimé chez Barbou en 1752. 2^o Des Prônes pour tous les dimanches de l'année, 4 vol. in-12, à Paris, 1701, chez Florentin et Pierre de Laulne. 3^o Principes de la théologie morale établis sur l'Écriture-Sainte, les canons des conciles, le Droit canonique et la tradition des Saints Pères, 2 vol. in-12, à Paris, 1701. L'ouvrage est divisé en quatre parties ; dans la première, l'auteur examine quelles sont les sources où il faut puiser la véritable intelligence des lois de Dieu et de l'Église. Il recherche dans la seconde quels sont les principes que l'on peut prescrire en général pour appliquer les lois générales aux cas particuliers de conscience et pour discerner jusqu'où s'étend et ne s'étend pas l'obligation qu'elles imposent aux fidèles. Il établit dans

la troisième beaucoup d'autres principes pour marquer la manière dont il faut observer les lois de Dieu et de l'Église, pour les exécuter utilement par rapport au salut éternel qui doit être le but et le motif de notre fidélité et de notre obéissance. Enfin dans la quatrième partie il examine et réfute les vaines et fausses excuses que l'on a coutume d'alléguer pour se dispenser de l'observation des lois et pour excuser les transgressions que l'on en fait. Tout cela est réduit par l'auteur aux trente-un chefs suivants, qu'il appelle principes.

Principes, sources de l'intelligence de la foi.

1. L'Écriture-Sainte contenue dans l'ancien et le nouveau Testament.

2. Au défaut de l'Écriture, les saints canons sont la règle de nos devoirs.

3. Au défaut de l'Écriture et des canons, les sentimens des anciens Pères de l'Église sont la règle de nos devoirs.

4. L'Écriture, les Canons et les saints Pères qui nous apprennent à discerner le bien d'avec le mal, sont aussi la règle et la mesure de la légèreté, ou grièveté des péchés.

Principes pour appliquer la loi.

5. Lorsque la loi de Dieu commande, ou défend généralement quelque chose, il faut la tenir pour commandée, ou défendue absolument dans tous les cas particuliers, à moins que d'ex

prouver l'exception par l'Écriture, par les Canons, ou par les saints Pères.

6. Lorsqu'une loi défend quelque chose, toutes celles qui y conduisent et qui servent de moyens pour y arriver, sont également défendues; comme aussi lorsqu'elle ordonne quelque chose, tout ce qui empêche de l'observer, est semblablement défendu.

7. Lorsqu'une chose est défendue par la loi, toutes les suites de cette chose le sont de même; comme aussi lorsque quelque chose est, ou permise, ou commandée, celles qui sont nécessaires pour l'accomplir sont permises, ou commandées.

8. Lorsqu'une loi défend quelque chose, quoiqu'elle n'exprime qu'une certaine voie de la faire, on ne peut la faire par une autre voie sans péché, à moins que cette autre voie ne soit exceptée expressément par quelque usage légitime.

9. Dans les cas mêmes où la loi divine souffre exception, ceux qui font ce qu'ils croient être défendu par la loi, faute de connaître cette exception, sont aussi coupables que ceux qui violent cette même loi dans le cas où elle ne souffre point d'exception.

10. Non-seulement lorsque l'on croit que la loi de Dieu ne souffre point d'exception en certains cas, mais qu'on en doute, on se rend coupable en faisant ce dont on doute, s'il est, ou non défendu par la loi.

11. Il n'est point sûr dans la pratique de suivre toutes les opinions probables, et qui sont fondées sur quelque autorité, ou sur quelque raison, pour soutenir que certaines choses ne sont pas commandées, ou défendues.

12. Dans le concours de deux opinions opposées, lorsqu'il y a plus de raison de croire qu'une chose est défendue par la loi de Dieu, que de croire qu'elle est permise, on ne peut la faire sans pécher, et ainsi au défaut de la certitude connue, on doit toujours suivre l'opinion la plus probable.

13. Lorsque les raisons, ou autorités qui montrent qu'une chose est défendue, ou permise, semblent également probables, on ne peut la pratiquer en conscience.

14. Lorsque les raisons qui prouvent qu'une chose n'est pas défendue par la loi de Dieu, sont plus probables et plus fortes que celles qui prouvent qu'elle est défendue, on peut la pratiquer en sûreté de conscience, quoiqu'on ne soit point obligé d'agir, et qu'il y eût plus de sûreté et de perfection à ne point agir, quand même l'opinion qu'on fuit et qu'on croit plus probable, serait fausse.

15. Un docteur ne peut conseiller ce qui lui semble plutôt contraire que conforme à la loi de Dieu, et de même un confesseur ne peut absoudre un pénitent qui refuse de s'acquitter de quelque devoir auquel il le croit obligé; bien que ce pénitent

croie n'y être pas obligé , fondé sur le sentiment de quelques auteurs.

Principes sur la manière dont il faut observer la loi.

16. Il ne suffit pas de faire extérieurement ce qui est commandé par la loi de Dieu , ou de l'Église , si on ne l'observe en même temps de cœur , de volonté et d'affection.

17. La seule convoitise des choses qui sont défendues par la loi de Dieu , ou la seule intention d'omettre les choses qui sont commandées , violent la loi , et rendent aussi coupable aux yeux de Dieu , que les actions mêmes défendues.

18. Non-seulement la convoitise , quoique sans effet , des choses défendues par la loi de Dieu , viole la loi , mais même la pensée seule , lorsqu'elle est volontaire et arrêtée avec complaisance à ces choses , quoique sans aucun désir de faire le mal que l'on considère de la sorte avec plaisir.

19. C'est pécher contre la loi et manquer à son observance , que de se jeter volontairement dans l'occasion d'en violer quelque précepte.

20. C'est pécher contre la loi de Dieu , de donner occasion au prochain , soit par ses actions , soit par ses paroles , d'en violer quelque précepte.

21. C'est se rendre coupable du violement de la loi de Dieu , de consentir , ou de coopérer

d'une autre manière au violement que d'autres en font.

22. Une mauvaise fin , ou une mauvaise intention corrompt l'observance des préceptes , et fait qu'on ne les accomplit pas comme il faut aux yeux de Dieu , quoiqu'on les observe au-dehors et en apparence.

23. Ce n'est pas accomplir une loi comme il faut , que d'aller contre l'intention et la fin qu'elle se propose , quoiqu'on la garde selon la lettre.

24. Non-seulement les lois de Dieu , mais aussi celles de l'Église exigent l'attention intérieure à ce qu'on fait , pour les accomplir.

Vaines excuses qu'on apporte pour se dispenser de la loi.

25. L'ignorance des ordonnances prescrites par la loi.

26. La bonne intention prétendue , en manquant d'observer en quelque rencontre quelque ordonnance de la loi.

27. La prétendue nécessité où l'on se trouve engagé en certains cas de violer la loi de Dieu par crainte , par contrainte , ou par violence.

28. La mauvaise habitude , ou accoutumance de commettre certains péchés que l'on commet presque sans y prendre garde et sans réflexion.

29. La coutume commune de certains lieux , de certaines personnes.

30. La cessation d'une des raisons de la loi qui défend , ou qui ordonne quelque chose.

31. La prétendue dispense de l'observance de la loi de Dieu.

La doctrine présentée dans ces principes n'est pas moins conforme à l'Écriture, aux conciles et aux pères, que celle qui règne dans les entretiens ecclésiastiques du même auteur, qui sont des espèces de conférences sur les points de doctrine et de morale, propres aux ecclésiastiques. Il n'est aucun de leurs devoirs que l'auteur n'embrasse et ne discute à fond, et toujours d'après l'Écriture, les conciles et les pères. On peut les regarder comme un code ecclésiastique où les lois sont proposées, discutées, développées avec autant de sagesse et de lumière que de zèle et d'exactitude. (L'abbé Goujet, *Contin. de la Biblioth. des Aut. eccl.*, de Dupin, tom., p. 350 et suiv. *Dictionnaire des Prédicateurs.*)

FONTAINE, se prend dans l'Écriture, 1^o pour toutes sortes de sources d'eaux; par exemple, toutes les fontaines du grand abîme se rompirent. (*Genès.* 7, 11.) 2^o Pour un grand nombre de fontaines particulières célèbres dans la Judée, telles que la fontaine de Rogel, de Gehon, de Siloë, etc. 3^o Dans un sens métaphorique, pour les enfans et la postérité, ô vous qui êtes sortis des fontaines d'Israël, bénissez le Seigneur. *Benedicite Domino de fontibus Israël.* (*Psalms.* 67, 27.) Il y avait autrefois des fontaines auprès des églises destinées pour se laver les mains et la bouche. Les béni-

tiers leur ont succédé. (*Voyez* BÉNITIÈRE.)

FONTAINE. Le propriétaire d'un héritage peut disposer à sa volonté de l'eau d'une fontaine dont la source est dans son héritage, et la détourner de l'héritage de son voisin, sur lequel elle avait coutume de passer, au cas que ce voisin n'y eût aucun droit direct. La raison est, que l'eau qui a pris sa source dans un héritage, en fait en quelque façon partie; ainsi le propriétaire de cet héritage en peut disposer à sa volonté, et la détourner pour en faire profit, la propriété de l'eau appartenant à celui *in cujus fundo nascitur*. De Ferrière, sur l'art. 187 de la coutume de Paris, nomb. 11 et suiv., et dans son dictionn. de Droit et de Pratique, au mot *Source d'eau*.

FONTAINE JAILLISSANTE. *Congregatio Fontis salientis*. C'est le nom d'une congrégation de chanoines, qui a pris son origine des clercs de la vie commune, institués par Gérard Groot. Ces clercs avaient des maisons à Munster, à Cologne et à Wésel. Ces trois maisons s'unirent ensemble, et formèrent une congrégation de chanoines qui fut approuvée l'an 1439, par le pape Eugène iv sous le nom de la congrégation des chanoines de la Fontaine jaillissante. Ils recevaient trois sortes de personnes, des frères perpétuels, des chanoines et des domestiques. Aubert Le Mire, *regal. et constitut. Clericor. in commun*

viventium. (Héliot, tom. 2, pag. 354.)

FONTAINE (Jacques La), jurisconsulte, natif de Bruges, et juge des appellations du peuple à Rhodès, vers l'an 1530 et 1540, publia : *epist. de expugnatione Rhodi. Belli Rhodii hist. lib. 3. Scholia in Justiniani codicem; in constitutiones Bonifacii et Clementis. Vita Joannis XXII.* (Valère André, *Biblioth. belg.* Le Mire, *de Script. sæc. XVI.*)

FONTAINE (Simon), en latin *Fontanus* religieux de l'Ordre de Saint-François, était du Mans, selon quelques-uns, ou de Sens, selon d'autres. Il vivait au milieu du seizième siècle. Il fut docteur de la Faculté de Paris, et montra beaucoup de zèle contre les hérétiques de son temps. On a de lui, 1° *Historica in librum Ruth elucidatio*, in-8°, à Paris, 1560. 2° *L'Histoire catholique et ecclésiastique de notre temps, touchant l'état de la religion chrétienne, enrichie de plusieurs choses notables, depuis l'an 1546 jusqu'en l'an 1550*, in-8°, à Paris et à Anvers, 1558, et encore à Paris en 1560, ou 1562. 3° *Simonis Fontani parasceve ad rhetorica ecclesiastica, non illa quæ patronum armant ad forum, sed quæ ad ecclesiasten christianum ad suggestum : adjectum est epitaphium Nepotiani ex epistola D. Hyeronimi : accesserunt scholia quædam, collecta studio F. AE. G. D. B.* 1578, in-8°. (Le Long, *Biblioth. hist.*

Du Verdier et La Croix du Maine, *Biblioth.*)

FONTAINE (Martin), Espagnol, de l'Ordre de Cîteaux, a vécu à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On a de lui des traités des officiers du monastère, de la messe, des heures et de l'office divin, des signes dont les moines doivent user pendant le silence, à Salamanque, en 1595. (Dupin, *Table des Aut. ecclési. dix-septième siècle*, pag. 1425 et 1426.)

FONTAINE (Jean-Baptiste), fleurit vers l'an 1630. On a de lui, Défense ou apologie des Privilégiés et des Religieux dans la hiérarchie, à Wurtzbourg, 1626. (Dupin, *ibid.*, p. 1947.)

FONTAINE (Nicolas), fils d'un maître écrivain de Paris, s'attacha à messieurs de Port-Royal, et partagea leur fortune, changeant souvent de demeure jusqu'à la fin de ses jours, qu'il se retira à Melun, où il mourut le lundi 28 janvier 1709, sur la paroisse de Saint-Aspois, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On a de lui un grand nombre de traductions de divers écrits des Pères et d'autres ouvrages ; savoir, 1° les Figures de la Bible, que l'opinion commune a néanmoins toujours attribuées à M. de Saci, sous le nom de Royaumont. 2° Explications du nouveau Testament tirées de Saint-Augustin et des autres Pères latins, deux volumes in-8°, à Paris, 1675, et deux volumes in-4°, 1683. 3° Abrégé de saint

Jean-Chrysostôme sur le nouveau Testament, in-8°, à Paris, chez Le Petit, en 1670; et sur l'ancien Testament, in-8°. 4° Vies des Patriarches avec des réflexions tirées des Saints Pères, in-8° en 1683, 1685 et 1693. 5° Vies des Prophètes avec des réflexions tirées de même des Pères de l'Eglise à Paris, in-8° en 1685 et 1693. 6° Vies des Saints pour tous les jours de l'année, un vol. in-fol. ou quatre volumes in-8°, à Paris, imprimées pour la seconde fois en 1679. 7° la traduction des Conférences et des Institutions de Cassien, imprimées en deux volumes in-8°, sous le nom du sieur de Saligni; et celle des Soliloques sur le Psaume 118, écrits en latin par Hamon, sous le titre de *Ægræ animæ et dolorem lenire conantis pia in psalm. 118 soliloquia*, en Hollande, en 1685: cette traduction fut imprimée à Paris en 1685. D'autres la donnent à Le Roi, abbé de Haute-Fontaine, et d'autres à l'abbé de Pontchâteau. 8° Le Psautier traduit en français, avec de courtes notes tirées de Saint-Augustin; imprimé pour la première fois en 1674, in-12, à Paris, chez Josset. Les notes sont latines dans cette édition; mais on les a données en français en 1676, avec d'autres notes, tirées de plusieurs Pères de l'Eglise, tant sur le psautier que sur les antiquités de l'Eglise qui y sont jointes dans cette édition. 9° Les Ode l'Avent, avec des réflexions, à Paris, in-12. 10° Une traduction du *Paradi-*

sus animæ christianæ de Hors-tius, sous le titre de *Heures chrétiennes*, etc., à Paris, deux volumes in-12, en 1685 et 1715. 11° Le dernier jour du Monde, ou Traité du Jugement dernier, à Paris, en 1689. 12° Les huit Béatitudes, à Paris. 13° Méditations sur la Semaine sainte, à Paris, en 1678. 14° Instructions chrétiennes sur le Sacrement de Mariage et sur l'Éducation des Enfans, traduites du latin de Lindeborn, Paris, 1679, in-12. 15° Prières tirées de l'Écriture-Sainte pendant la messe, à Paris, en 1585. 16° Le Dictionnaire chrétien, in-4°, à Paris, en 1691. 17° Imitation de Jésus-Christ, avec des réflexions sur le premier livre. 18° La traduction du Traité de la Conversion du Pécheur, à Paris, en 1677. Dupin lui donne les Regrets d'une Ame touchée d'avoir abusé de la sainteté du Pater; mais ils sont du père Pron, célestin: et il y a aussi un ouvrage sous ce titre par Baccori. 19° La traduction des homélies de saint Chrysostôme sur les épîtres de saint Paul, cinq volumes in-8°, depuis 1682 jusqu'en 1690. On accusa l'auteur d'avoir fait parler saint Chrysostôme en nestorien, qui admet deux personnes en Jésus-Christ. Fontaine donna sa rétractation, et fit mettre plusieurs cartons aux endroits qu'on avait trouvés répréhensibles dans sa traduction, ce qui n'empêcha pas de Harlai, archevêque de Paris, de la condamner. Fontaine écrivit deux lettres à ce

sujet à ce prélat, dans lesquelles il désavoua non-seulement les fautes de sa traduction, mais encore un écrit qu'un inconnu avait publié sous son nom, et sous le titre d'*Avertissement de l'auteur de la traduction des homélies de saint Chrysostôme sur quelques passages des homélies sur l'épître aux Hébreux*. (*Mémoires du temps*. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du 17^e siècle*, p. 2650.)

FONTAINE (Mathieu), curé de Vignot, et doyen de son district, a composé quelques traités sur différens sujets de morale, en particulier, 1^o contre la profanation des saints jours, dédié à S. A. R. Léopold 1, imprimé à Toul, chez Étienne Rolin, in-12. 1727.

2^o Un écrit sur les portions congrues des curés, imprimé à Toul en 1698, in-4^o.

3^o Quelques écrits intitulés : *Pensées morales*.

4^o Quelques pièces en vers, insérées dans la *Clef du Cabinet du Luxembourg*. Voyez juin, 1728, p. 400. Décembre, même année, et février 1729, p. 85.

5^o Il fit rendre en 1723 un édit qui défend la fréquentation des cabarets, et qui est imprimé à la fin de l'ordonnance.

6^o Les essais de prônes, en un volume in-12, imprimé à Toul en 1711, chez Alexis Laurent, approuvé par Claude de l'Aigle, grand-vicaire de l'évêché de Toul. Cet ouvrage est solide, et d'un grand secours pour les curés et vicaires du diocèse.

7^o Oraison funèbre d'Éléonore-Marie-Joseph, reine de Pologne, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Lorraine, épouse du duc Charles v, imprimée à Toul, chez Alexis Laurent, in-12, 1698, dédié au maréchal de Carlinfort. (D. Calmet, *Bibl. lorr.*)

FONTAINE (Dom Placide), frère du précédent, né à Commercy en 1672, et profès de Saint-Mansuy en 1689, mourut en odeur de sainteté à Saint-Nicolas, le 18 juin 1730. D. Calmet assure qu'il a vu de lui jusqu'à quarante-six traités de piété en prose et en vers qui pourraient faire deux volumes in-folio.

FONTAINE-BÈZE, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît. V. BÈZE.

FONTAINE-LE-COMTE, *Fons-Comitis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, ainsi nommée en partie d'une fontaine qui s'y trouve, et en partie de la qualité de son fondateur Guillaume, comte de Poitou. Elle était située à une demi-lieue de Poitiers, vers le couchant, dans une vallée environnée de bois, le long d'un ruisseau qui se forme de la fontaine du lieu, et se jete non loin de là dans la rivière de Clane. Il y avait des chanoines réguliers de la congrégation de France depuis l'an 1664. (*Gallia christian.* tom. 2, col. 1340.)

FONTAINE-DANIEL, *Fons-Danielis*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, de la filiation de Clairvaux, était située dans le Maine, à une bonne lieue au couchant d'hiver de Mayenne, diocèse du

Mans. Elle fut fondée en 1204 par Jubel de Mayenne m du nom , qui est enterré dans le chœur. (*Dictionn. univers. de la France.*)

FONTAINE - JEAN , *Fons-Joannis*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Gatinais, à six lieues de Montargis, au diocèse de Sens. Plusieurs titres font connaître qu'elle était de fondation royale, et que Pierre de Courtenai, qui la fit bâtir l'an 1124, y fit de grands biens avant son voyage de la Terre-Sainte. On y voyait les tombeaux de plusieurs princes de cette famille. Morin, dans son histoire du Gatinais, rapporte que cette abbaye fut pillée et brûlée en 1562 par les troupes de l'amiral Coligni. (La Martinière, *Dictionn. géog.*)

FONTAINE-LES-BLANCHES, *Fontane Albæ*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, ainsi surnommée de la couleur de l'habit de ses religieux. Ce ne fut d'abord qu'un ermitage fondé en 1127, et érigé en abbaye en 1134. Cette abbaye reconnaissait pour fondateur Regnault, seigneur de Château-Regnault, et quelques gentilshommes du voisinage. Elle était située dans la Touraine, diocèse de Tours, entre Blois et Tours, à deux lieues d'Amboise. (*Dictionn. univers. de la France.*)

FONTAINES (Gui de), troisième général de la congrégation de Jésus et Marie, dites des Eudistes, naquit à Caen, de Siméon de Fontaines, seigneur de Neuil-

ly et vicomte de Caen, magistrat d'une probité et d'une droiture reconnue. Il avait six ans lorsque de Nesmond, évêque de Bayeux, suppléa les cérémonies de son baptême, étant assisté de Chamillart, intendant de Caen, qui lui donna le nom de Gui. Après qu'il eut achevé sa philosophie, il étudia pendant quelque temps en droit, puis il entra dans la congrégation des Eudistes, le 15 avril 1687. Blouet, qui était pour lors général, l'envoya à Paris achever ses études, et dans la suite il fut chargé de la cure de Saint-Josse à Paris, puis de celle de Meray dans le diocèse de Bayeux. De Nesmond, son évêque, ne tarda pas à connaître qu'il était capable d'emplois plus relevés; ainsi il le fit chanoine de sa cathédrale, et grand-vicaire de son diocèse. Pendant que de Fontaines s'appliquait en cette qualité avec un zèle et un succès admirables à réformer les abus et à établir ou affermir la piété, il fut choisi pour supérieur général de la congrégation des Eudistes, le 4 mai 1711. Il remplit cette place pendant près de seize ans avec beaucoup de prudence et de piété, et mourut à Bayeux le 19 janvier 1727, âgé de soixante-quatre ans. Ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire du diocèse de Bayeux, avoueront sans peine qu'il s'est trouvé dans des temps difficiles, mais sa sagesse surmontait tous les obstacles, et le conduisait dans toutes ses œuvres avec autant de

fermeté que de circonspection. La congrégation des Eudistes lui est redevable d'avoir fait rédiger ses constitutions en vingt-sept articles, qui d'abord furent approuvés par les prélats intéressés, et ensuite authentiquement confirmés par les lettres-patentes qu'il obtint en 1722, et qui ont été enregistrées au parlement de Normandie et de Bretagne. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici ce qu'en dit le Journal de Verdun, sous le mois d'avril 1727. Voici ses paroles : « Le 19 de janvier mourut » à Bayeux M. de Fontaines, » chanoine de la cathédrale, ci- » devant vicaire général de ce » diocèse, et troisième supérieur » général de la congrégation ec- » clésiastique, instituée par Eu- » des, sous le titre de Jésus et » Marie, après l'avoir gouvernée » près de 16 ans avec autant de » sagesse que de piété. » Ce corps de prêtres qui étaient dévoués à l'éducation des ecclésiastiques dans les séminaires et à la conversion des peuples dans les missions, devait le regarder comme son second instituteur, parce qu'il en avait fait approuver les réglemens par le conseil royal, et confirmer l'union des séminaires qu'il avait en diverses provinces du royaume par les lettres-patentes qu'il obtint en 1722. (*Mémoires fournis par Besselière, prêtre du séminaire des Eudistes de Caen.*)

FONTAINES (Pierre-François Guyot des), né à Rouen le 29 juin 1683, entra chez les jésuites le 21 août 1700, y reçut la prê-

trise et en sortit après y avoir demeuré quinze ans. Il mourut à Paris le 16 décembre 1745, et fut inhumé à Saint-Sulpice. Nous avons de lui les ouvrages suivans : 1° Ode sur le vain usage de la vie, publiée en 1715, et réimprimée dans le tome 11 des Amusemens du cœur et de l'esprit. 2° Poésies sacrées, traduites, ou imitées des psaumes, in-12, à Rouen, 1718. 3° Vingt Lettres de l'abbé***, à l'abbé Houtteville, au sujet du livre de la religion chrétienne, prouvée par les faits, à Paris, 1722, in-12. 4° Nouvelliste du Parnasse, ou Réflexion sur les ouvrages nouveaux, 3 vol. in-12, depuis 1731 jusqu'au 15 mars 1732. Cet ouvrage, auquel l'abbé Granet avait part, fut arrêté par le ministère public. 5° Observations sur les écrits modernes. Autre ouvrage hebdomadaire, commencé en 1735, avec l'abbé Granet, et continué avec lui jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée le 15 mai 1741. Le tout contient trente-trois volumes et trois feuilles. 6° Lettres d'un bourgeois de Paris à un de ses amis au sujet de la suppression des observations sur les écrits modernes, brochure in-4°, datée Paris le 10 septembre 1743. Les Observations avaient été supprimées par arrêt du conseil d'État, le 6 septembre de la même année. 7° Jugemens sur les écrits nouveaux, par Burlon de La Busbaquerie, à Avignon, Paris, depuis 1744 jusqu'en 1746, 11 vol. in-12. Presque tout le dixième et l'onzième sont de

Mairault, mort le 15 août 1746. 8° Mémoire pour Pierre-François Guyot-des-Fontaines, prêtre du diocèse de Rouen, contre Pierre-Mathias Gourné, prieur commendataire de Taverny, in-4° de soixante-quatre pages. L'abbé des Fontaines a composé plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas de notre objet. Il a aussi travaillé au *Journal des Savans*, depuis 1724 jusqu'en 1727. On peut voir l'Esprit de l'abbé des Fontaines, ou Réflexions sur différens genres de sciences et de littérature, avec des jugemens sur quelques auteurs et sur quelques ouvrages, tant anciens que modernes, 4 volumes in-12, imprimés en 1757. On trouve, dans le premier volume, une histoire abrégée de la Vie de l'abbé des Fontaines, un catalogue de ses ouvrages, et un autre de ceux qui ont été faits contre lui. On peut voir aussi l'article du *Journal de Trévoux*, août 1757, où l'on rend compte de cet ouvrage, et qui contient d'excellentes remarques sur l'abbé des Fontaines.

FONTANA (Vincent-Marie), né dans le diocèse de Como, prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de la Minerve à Rome, le 15 octobre 1628, et fit profession le même jour de l'année suivante. Il s'appliqua particulièrement à l'histoire de son Ordre, et publia, 1° les constitutions, déclarations et ordonnances des Chapitres généraux, depuis l'an 1220. C'est un ouvrage latin, imprimé à Rome, l'an 1655 et 1656, en

1 vol. in-fol., divisé en deux parties, dont la première comprend ce qui regarde tout l'Ordre, et la seconde, ce qui a été ordonné pour chaque province en particulier. 2° L'histoire des maîtres du sacré Palais, depuis saint Dominique jusqu'à Raymond Capisucchi, qui occupait alors cette place. C'est un in-4°, imprimé à Rome en 1663. Il y en a eu une autre édition, où l'auteur a corrigé beaucoup de fautes de chronologie, qui s'étaient glissées dans la première, mais non pas toutes. 3° *Sacrum theatrum dominicanum*, volume in-folio, imprimé à Rome en 1666. Cet ouvrage qui demande bien des corrections et des augmentations, aurait besoin d'être retouché par une main habile; l'auteur y joignit un traité de l'inquisition. 4° *Epinicia sacra D. Thomæ Doctoris angelici ex recensitis bullis ac brevibus apostolicis, necnon præstantioribus auctoribus selecta, relatis iisdem brevibus*, à Rome 1670, in-4°. C'est un recueil des bulles et des brefs, où il est fait mention de saint Thomas d'Aquin. 5° *De romana provincia ordinis prædicatorum*, à Rome, 1670, in-4°. 6° *Monumenta dominicana breviter in synopsis collecta, de fidei obsequiis ab ordine prædicatorum sanctæ Dei ecclesiæ usque modo præstitis*, à Rome, 1675, in-fol. C'est l'histoire des services rendus à l'Eglise par l'Ordre de Saint-Dominique. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tome 2, p. 660.)

FONTANERI, ou FORTANE-

RI, ou FORTANIER VASSALLI, que Trithème nomme mal *Sertorius*, était de Cahors en France. Il embrassa l'Ordre de Saint-François dont il fut le dix-neuvième général. Il fut aussi archevêque de Ravenne, patriarche de Grado, et cardinal nommé; car il mourut comme il allait recevoir le chapeau l'an 1361, ou 1362. Il laissa des notes sur le livre de la cité de Dieu de saint Augustin; des commentaires sur divers livres de la Bible; des sermons et quelques traités de théologie, *Lectura theologiæ; quodlibet. disputata*, etc. Trithème, *de script. eccl.* (Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés., quatorzième siècle.*)

FONTANIER (Paul Péliisson de), né à Cahors en 1624, de parens huguenots, se convertit à la foi catholique, fut maître des requêtes, et mourut le 7 septembre 1693. On a de lui: 1^o Réflexion sur les différends de religion, avec les preuves de la tradition ecclésiastique, à Paris en 1688. Seconde partie, *ibid.* 2^o Les chimères de Jurieu, *ibid.* 1687. 3^o Lettres de M. Leibnitz, et réponses de M. Péliisson, touchant la tolérance ou partie des réflexions sur les différends de religion, *ibid.*, 1692. 4^o Un traité sur l'Eucharistie, imprimé après la mort de l'auteur, à Paris en 1694. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2509.)

FONTANINI (Juste), archevêque d'Ancyre en Galatie, naquit le 30 octobre 1666, à San-

Daniello dans le diocèse d'Aquilée. Il eut pour père François, de la famille des Fontanini, dite anciennement *della Fontana*, et pour mère Louise Manzoni. Il montra dans sa jeunesse une facilité surprenante à apprendre tout ce qu'on lui enseignait; et s'étant déterminé à l'état ecclésiastique, il reçut les premiers Ordres des mains de Jean Delfini, cardinal et patriarche d'Aquilée. Il fut fait prêtre à Venise le 23 décembre 1690, et en 1697 on l'appela à Rome pour y être bibliothécaire du cardinal Impériali. Il y acquit bientôt l'estime des cardinaux Marescotti, Acciajoli, Spada, Albani, Colloredo, et surtout de Jérôme Casanate, et ensuite du cardinal Noris. Il passait une partie des nuits à l'étude; et sans se contenter des richesses littéraires, quoique très-abondantes, que renfermait la bibliothèque du cardinal Imperiali, il visitait les autres bibliothèques de Rome, et n'en sortait jamais sans en rapporter une ample provision. C'est ainsi qu'il se rendit très-habile dans les sciences, et particulièrement dans celle de l'histoire ecclésiastique. Sa réputation était si grande, qu'il ne venait aucun savant étranger à Rome, qui ne se fit un devoir et un plaisir de le visiter; et qu'il n'y avait même aucun homme distingué dans les lettres en quelque pays de l'Europe qu'il fût, qui ne cherchât l'occasion de le consulter, et, autant qu'il le pouvait, de lier avec lui

un commerce de lettres. Le pape Clément XI qui avait souvent recours à ses lumières, le fit son camérier d'honneur, et lui donna une abbaye avec une pension de cinq cent quarante écus romains. Il mourut extrêmement regretté le 17 avril 1736, âgé de soixante-neuf ans cinq mois et quinze jours. Son corps fut porté dans l'église de Sainte-Marie-Majeure dont il était chanoine. De tous les ouvrages qui sont sortis de la plume de cet illustre savant, nous ne citerons ici que ceux qu'il a écrits en latin, et qui ont un rapport plus marqué à notre objet. Ces ouvrages sont : 1° *De usu et præstantia bonarum litterarum, oratio*, à Rome 1704, in-4°. 2° *Vindiciæ antiquorum diplomatum, adversus Bartholomæi Germonii dissertationem, libri duo*, à Rome, 1705. 3° *Bibliothecæ Cardinalis Imperialis catalogus secundum auctorum cognomina, ordine alphabetico dispositus*, à Rome, 1711, in-fol. 4° *De translatione codicis S. Marci ex Foro-Julio Venetias*, imprimé dans le *Diarium italicum*, de dom Bernard de Montfaucon, pag. 56 et suiv. 5° *De antiquitatibus hortæ coloniae Hetruscorum*; trois livres imprimés à Rome en 1713, in-4°; on trouve dans le troisième livre un abrégé de la vie de Clément XI. 6° *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, à Rome 1717, in-4°, et depuis à Leipsick; et dans le quatrième tome du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. 7° *Vita Philippi à Turre, ad-*

riensis Episcopi: cette vie est au-devant du livre de Della, ou del Torre, intitulé: *Monumenta veteris Antiî*, à Rome 1720, in-fol. 8° *De amplitudine peculiaris provinciæ summi Pontificis, ut romani metropolitæ, deque episcopatu Eugubino in eadem posito, commentatiuncula*, à Rome, 1725, in-4°. 9° *De cingulana ecclesia in Piceno, antiquis honoribus cathedræ episcopalis restituenda, consultatio*, à Rome, 1725 in-4°. 10° *Gratiani decretorum libri quinque secundum Gregoricos decretalium libros titulosque distincti, præfatione, scholiis et indicibus illustrati à justo Fontanino*, à Rome, 1727, in-fol., 2 vol. C'est l'ouvrage de Jean de Turrecremata, vulgairement Torquemado, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qui l'avait composé par l'ordre du pape Nicolas V, et que Fontanini a publié avec des notes, par ordre du pape Benoît XII. L'éditeur du Moréri de 1759 s'est trompé en disant que cet ouvrage était demeuré manuscrit jusqu'alors, puisque le père Echard assure qu'il avait été imprimé à Lyon en 1519, à Rome en 1555, et à Venise en 1518. (Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 839.) 11° *Discus votivus argenteus, commentario illustratus*, à Rome, 1728, in-4°. 12° *De corpore sancti Augustini, hipponensis Episcopi, Ticini reperto in confessione ædis sancti Petri in cælo-aureo, disquisitio; ubi antiquæ Ecclesiæ disciplina in tumultando cor-*

pore *S. Augustini servata, et postremâ ejus inventione explicatur; quam etiam SS. Pontificum diplomata, Præsulum ticiuiensium acta, ceterum tabularum atque historicorum fides cummulata confirmant.* Les mémoires de Trévoux donnent une analyse exacte de cet ouvrage, au mois de mars 1731, art. 27. 13° *Achates Isiacus annularis, commentariolo illustratus*, à Rome 1728, in-4°. 14° *Codex constitutionum, quas summi Pontifices ediderunt in solemnâ canonisatione Sanctorum à Joanne XV, ad Benedictum XIII, accurante justo Fontanino, qui lemmata et notulas edidit*, à Rome 1729, in-fol. 15° *De sancto Petro Urseolo, Duce Venetiarum, dissertatio*, à Rome 1730, in-4°. 16° *Justi Fontanini, Archiepiscopi ancyrani, historiae litterariae aquileiensis libri 5. Accedit dissertatio ejusdem auctoris de anno emortuali sancti Athanasii, Patriarchæ Alexandrini; necnon virorum illustrium provinciae Fori-Julii catalogus, cum duplici indice. Opus posthumum*, à Rome en 1742, in-4°. Cet ouvrage est plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique. 17° On a encore de Fontanini des corrections et des préfaces sur les morales de saint Grégoire-le-Grand, sur Job, traduites en italien par Zenobi da Strata, protonotaire apostolique et poëte contemporain de Pétrarque, imprimées à Rome en quatre tomes in-4°, en 1714, 1721,

1725 et 1730. Un commentaire sur la vie de sainte Colombe, vierge d'Aquilée; la vie du cardinal Marie Tomasi, et celle de la princesse Camille Orsini Borghèse; des lettres dont on promettait un recueil très-ample, et de celles que ses amis lui ont écrites. Voyez son Éloge dans le livre intitulé: *Raccolta d'opusculi scientifici e filologici*, t. 15, in-12, à Venise 1737, pag. 337 et suiv. Voyez aussi le *Diarium italicum* du père de Montfaucon qui y parle en cinq ou six endroits de Fontanini, et qui le nomme toujours Juste Jules Fontanini.

FONTANON (Antoine), Auvergnat, célèbre avocat au parlement de Paris, vivait encore en 1594. On a de lui une grosse compilation des édits et ordonnances de nos rois, depuis l'an 1270, qui est la fin du règne de saint Louis. Cet ouvrage, en quatre volumes in-folio, est le plus utile de ceux qu'on a faits sur ce sujet, et Fontanon est le premier qui a travaillé à réduire avec quelque ordre ces sortes d'ordonnances. On a encore du même auteur des notes sur d'autres livres, et la traduction française des œuvres latines de Masuyer, ou Masuer, ancien jurisconsulte, qu'il purgea d'un grand nombre de fautes, et qu'il accompagna de notes fort amples pour l'intelligence du texte, et pour marquer l'état où la jurisprudence était alors. (Pasquier, dans sa lettre au président Brisson, liv. 9, pag. 515. Denys Si-

mon, *Biblioth. des Auteurs de Droit.*)

FONTAVELLE, autrefois congrégation de religieux sous la règle de saint Benoît dans l'Ombrie, était ainsi nommé du principal monastère, qu'on appelait en latin *Fons-Avellanus*, et qui devint le chef de cette congrégation. Peu de temps après l'établissement de ce premier monastère, bâti au diocèse de Faïence vers 1019, il se forma autour de ce monastère plusieurs ermitages habités par autant de colonies de religieux, qui vivaient comme des Anachorètes. Dans chaque ermitage il y avait environ vingt religieux et quinze convers qui demeuraient deux à deux dans les cellules qui le composaient. Leurs principaux exercices étaient la psalmodie, la lecture, le silence, l'abstinence, la macération de la chair. Quatre jours de la semaine, ils ne mangeaient que du pain avec un peu de sel. Les mardis et les jeudis ils ajoutaient quelques légumes à leur pain. D'abord ils ne buvaient jamais de vin qu'au saint autel ; mais saint Pierre de Damien, étant devenu prieur du monastère, permit l'usage du vin, mais en très-petite quantité, et hors du temps des cinq carêmes qui y étaient en pratique. Dans l'un de ces carêmes qui commençaient à l'octave de la Pentecôte, et qui finissait à la fête de saint Jean-Baptiste, on accordait le mardi un mets cuit pour l'unique repas que l'on prenait à trois heures du

soir selon la règle. Le second carême s'observait avant Noël, et les trois autres avant Pâque. Au reste, ils ne croyaient pas jeûner, lorsque dans leur unique réfection par jour il y entraient autre chose que du pain avec du sel et de l'eau. Outre l'office canonial, les deux frères qui demeuraient ensemble récitaient tous les jours deux psautiliers, l'un pour les nécessités des vivans, et l'autre pour le repos des défunts. D'ailleurs leur silence était continu et inviolable, à moins que les novices n'eussent quelque chose à dire à ceux qui les dirigeaient. S'ils avaient besoin de parler pour quelque autre nécessité, ils le faisaient en se rendant à l'Église commune. Leurs austérités corporelles étaient affreuses. Excepté ceux qui avaient quelque incommodité, ils ne portaient dans leurs cellules ni sandales, ni autre chaussure. Ils faisaient entrer dans ces pratiques de pénitence les flagellations, les genuflexions fréquentes, les prosternations, les extensions de bras en forme de croix. On y avait tant de zèle pour la pratique de la flagellation, que plusieurs religieux se flagellaient tous les jours durant un ou deux psautiliers entiers. Saint Pierre de Damien crut néanmoins devoir modérer cette indiscretion, et défendit de se flageller plus longtemps que durant quarante psaumes, excepté aux deux carêmes qui précédaient immédiatement Noël et Pâque, où il per-

mettait d'aller jusqu'au soixantième psaume ; indulgence qui passerait aujourd'hui pour une rigoureuse sévérité. La charité de ces Anachorètes était si grande entre eux , que chacun se persuadait être né plutôt pour les autres que pour soi-même. Sitôt que quelqu'un tombait malade , c'était à qui le secourrait plus assidûment. Chacun s'empressait à le veiller , à le servir , à lui procurer tous les soulagemens possibles , à l'engager de se relâcher de ses austerités. Cette charité s'étendait jusque sur les morts. Lorsque l'un d'entre eux mourait , tous les autres jeûnaient sept jours de suite , prenaient sept disciplines avec mille coups chaque fois , faisaient sept cents genuflexions , récitait trentesau-tiers , et ceux qui étaient prêtres disaient trente jours de suite la messe pour le repos de l'âme du défunt. Cette congrégation subsista , quoique avec quelque relâchement de sa première ferveur , jusqu'au seizième siècle. Alors elle fut réunie et comme incorporée dans celle de Camaldoli ; et l'abbaye , qui en était le chef , fut mise en commende , et ses revenus réunis au collège des Allemands , que Grégoire xiii établit à Rome. (Petr. Damian. , *Opuscul.* 15 et 33 , *Epistol.* liv. 6. *ep.* 32 et 34. Mabil. *Annal. bened.* l. 58. Moréri , édit. de 1759.)

FONT-CAUDE, *Fons-Calidus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré , était située dans le Languedoc à

trois lieues de Béziers , et à cinq de Saint-Pons ; elle était de la filiation de Combelongue et du diocèse de Saint-Pons. On met sa fondation en 1154 ou 1164. Ce monastère , dont la situation était des plus charmantes , et qui était autrefois très-joli , souffrit dans ses bâtimens et dans ses biens vers le milieu du seizième siècle , ayant été deux fois ruiné par les hérétiques. On l'avait rétabli , et on y avait introduit la réforme. L'abbé était régulier. (*Gallia christ.* tom. 6 , col. 266 , nov. édit.)

FONT-COUVERT, *Fons-cooper-tus*. Lieu du diocèse de Narbonne. Il y eut un concile dans l'église de saint Julien , martyr , l'an 911 , touchant le différend de l'évêque d'Urgel et d'un autre , sur les limites de leurs diocèses. (*Gall. ch.* t. 6 , pag. 23 et 531.)

FONT-DOUCE, *Fons-Dulcis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît , était située dans le diocèse de Saintes. Elle fut fondée par Gerande de Sale vers l'an 1115 , suivant la chronique de Maille-sais ; ou , suivant les monumens du lieu , par Guillaume de Lonchamps qui en fut le premier abbé , et à qui Étienne , abbé de la Case-Dieu , céda en 1117 le terrain où le monastère a été bâti , près d'une fontaine entre Saintes et Saint-Jean-d'Angely. Éléonore , duchesse d'Aquitaine , fit des donations très-considérables à cette abbaye l'an 1170. C'est pour cela apparemment que quelques auteurs lui en at-

tribuent la fondation. (*Gallia christ.* tom. 2, col. 1120.)

FONTECASTO (Paschal de), religieux dominicain; évêque de Burgos. Voyez Paschal de Fontecastro.

FONTE-MODERATA, dame vénitienne, dont le vrai nom était *Modesta Pozzo*, naquit à Venise l'an 1555, et apprit très-facilement la poésie et la langue latine. Sa mémoire était si prodigieuse, qu'elle rendait mot pour mot un sermon qu'elle n'avait entendu qu'une fois. Elle fut mariée à Philippe Giorgi, homme de lettres, dont elle eut deux fils et deux filles, et mourut le premier novembre 1592, après vingt-deux ans de mariage. Entre plusieurs ouvrages qu'elle composa, on a un poëme intitulé *Floridoro*, et un autre sur la passion et la résurrection de Jésus-Christ. Elle publia aussi en prose un livre de *Meriti delle Donne*, c'est-à-dire, *du Mérite des Femmes*, dans lequel elle soutenait que les femmes ne sont point inférieures en mérite et en esprit aux hommes. Ce livre fut imprimé après sa mort. Nicolas Doglioni a écrit la vie de cette dame savante; et Cécile du Buy, l'une de ses filles, a fait une préface aux ouvrages de sa mère.

FONTENAI (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris le 27 juillet 1683, entra dans la société le 31 août 1698, où, après son cours de Théologie, il fut appliqué à l'érudition ecclésiastique. Il travailla en ce genre à quelques ouvrages qui ne por-

tèrent point son nom, et fut chargé en particulier de fournir des extraits aux Mémoires de Trévoux. Il était recteur du collège d'Orléans, lorsque le père Longueval, étant mort le 12 janvier 1735, il fut rappelé à Paris, et chargé de continuer l'Histoire de l'Eglise gallicane, dont il y avait alors huit volumes in-4°. Il en a donné le neuvième, le dixième et l'onzième presque tout entier. Il est mort à la Flèche, le 13 octobre 1742.

FONTENAY, *Fontanetum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, la seconde fille de Clairvaux, était située auprès de la petite ville de Montbart, au diocèse d'Autun. Elle fut fondée l'an 1118 ou 1119 par Rainard, seigneur de Montbard, oncle de saint Bernard. Les premiers religieux s'établirent d'abord dans un ermitage habité auparavant par un solitaire nommé Martin, qui le céda à saint Bernard. Depuis ils se mirent un peu plus au large; et Évrard, évêque de Norvic, leur fit bâtir une grande église qui fut consacrée, non en 1141 comme le prétendent MM. de Saint-Marthe, mais en 1147, par le pape Engène III, en présence de dix cardinaux, de huit évêques et d'un grand nombre d'abbés, entr'autres de saint Bernard.

FONTENAY, *Fontanetum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le diocèse de Bayeux, sur la rivière d'Orne, à deux lieues de Caën. Raoul Taisson, aidé de son frère, la

fonda et la dota vers le milieu du onzième siècle. L'église, qui était sous l'invocation de saint Étienne, fut dédiée le 13 octobre 1055. Raoul II, fils du fondateur, augmenta considérablement les biens de ce monastère, et y fit nommer pour premier abbé Geoffroi, moine de Lire, du temps d'Odon, évêque de Bayeux, et sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre. Cette abbaye avait embrassé en 1752 la réforme de Saint-Maur, qui avait été introduite par Piedoux de Charsigné, son abbé commendataire. (*Gallia christ.* tom. II, col. 413, *nov. edit.*)

On a long-temps cru, sur le témoignage d'une ancienne légende de Saint-Evremond, rapportée par l'auteur de *Neustria pia*, et par le père Mabillon, que cet abbé avait fondé à la fin du septième siècle cette abbaye de Fontenay, au diocèse de Bayeux, qui, selon ces deux auteurs, était alors dans celui de Sées. Mais on a découvert depuis peu que l'abbaye fondée par saint Evremond était à Fontenay-le-Louvet, à deux lieues et demie d'Alençon, et non pas à Fontenay-sur-Orne, près la ville de Caen. (*Voyez à ce sujet le Dictionnaire universel de la France*, à l'article de *Fontenay-le-Louvet*. Moréri, édition de 1759.)

FONTENELLE, *Fontanellæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située à une lieue de la Roche-sur-Yon, au diocèse

de Luçon. Elle fut fondée en 1210, par Guillaume de Mauléon, seigneur de Talmond, et Béatrix sa femme, dame de Machecoul, de Luçon et de la Roche-sur-Yon. Cette abbaye fut d'abord occupée par les religieux de Saint-Benoît, et passa ensuite à l'institut des chanoines réguliers de Chancellade. Les religieux, s'en étant saisis peu après le milieu du seizième siècle, massacrèrent les chanoines, mirent le feu à l'église, et ne laissèrent sur pied que le cloître et le parloir. Elle avait été depuis rétablie, et appartenait aux chanoines réguliers de la congrégation de France depuis 1675. (*Gallia christ.* tom. 2, *nov. edit.*)

FONT-EVRAUD, *Fons Ebraul-di*, *Ebraulii*. Ordre religieux sous la règle de saint Benoît, fondé vers l'an 1100 par le bienheureux Robert d'Arbrissel, dans le diocèse de Poitiers, à trois lieues de Saumur, sur les confins du Poitou, de l'Anjou et de la Touraine. Les religieux, aussi bien que les religieuses qui composaient cet ordre, étaient soumis à l'abbesse de Font-Evraud, qui en était la supérieure générale. Cela venait en partie de ce que Robert d'Arbrissel, après avoir gouverné par lui-même pendant sa vie les monastères d'hommes et de femmes que ses prédications convertissaient tous les jours, ne trouva à sa mort personne qui lui parût plus propre à lui succéder dans cette fonction, qu'une veuve

nommée Pétronille de Craon de Chemillé. Voyez Robert d'Arbrissel.

Le pape Paschal II approuva cet ordre en 1106 et 1113. Font-Évraud compte entre ses abbesses quatorze princesses; et entre celles-là cinq de la branche royale de Bourbon. L'ordre était divisé en quatre provinces: de France, d'Aquitaine, d'Auvergne et de Bretagne; il comprenait en tout cinquante-sept prieurés. On mettait ordinairement à Font-Évraud les Dames de France, c'est-à-dire les filles du roi, pour les élever pendant leur jeunesse. On peut voir la chronique de Tours, le Martyrologe de Font-Évraud, les auteurs de la vie du bienheureux Robert d'Arbrissel, Baldric, le moine André, Michel Cosnier, Honoré Niquet qui a écrit l'histoire de cet ordre. Sainte-Marthe, *Gall. christ.*, et surtout l'ouvrage du père de La Mainferme, intitulé, *Clypeus ordinis Fonte-braldensis*.

FONT-FROIDE, *Fons-Frigidus*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Narbonne. Elle avait été fondée par Emery, vicomte de Narbonne, lequel céda la terre de Font-Froide, ainsi appelée d'une fontaine qui y prend sa source, à Bertrand, abbé de Granselve, pour y bâtir ce monastère. Guillaume Catel, dans ses Mémoires de Languedoc, liv. 4, p. 592, en attribue la fondation à Ermengarde, vicomtesse de Narbonne; mais cet auteur se trompe, car l'abbaye

de Font-Froide existait déjà dès l'an 1097, long-temps avant la vicomtesse Ermengarde, qui vivait en 1134, et mourut en 1197. Cette dame, ainsi que plusieurs seigneurs de la même famille, ont fait beaucoup de bien à ce monastère, et quelques-uns d'entre eux l'ont choisi pour le lieu de leur sépulture. Les religieux de Font-Froide suivirent d'abord la règle de saint Benoît, mais en 1145 ils embrassèrent celle de Cîteaux. Benoît XIII accorda à l'abbé l'usage de la mitre, de l'anneau et des autres ornemens pontificaux. (*Gallia christ.* tom. 6, col. 198.)

FONT-GOMBAUD, *Fons Gombaldus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située près du Blanc sur la Creuse, au diocèse de Bourges. Elle reconnaissait pour fondateur Pierre de L'Étoile ou des Étoiles, lequel, s'étant retiré dans une caverne sur le bord de la Creuse, y rassembla quelques disciples et leur bâtit une chapelle sous l'invocation de saint Julien, évêque du Mans; mais, le nombre de ces solitaires s'étant augmenté considérablement, il passa de l'autre côté de la rivière, et y bâtit le monastère dont il s'agit. La chronique de Mailleais en met la fondation en 1091, et D. Mabillon en 1093. Pierre de L'Étoile, son fondateur, en fut le premier abbé, et le gouverna en cette qualité jusqu'en 1114 qu'il mourut. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 168.)

FONT-GUILLEMI, *Fons-*

Guillelmi, abbaye régulière et réformée de l'ordre de Cîteaux, située au diocèse de Bazas, en Gascogne, était fille de Gondon, ligne de Pontigny, et fut fondée en 1124, par un vicomte de Castello, nommé Pierre. Bertrand, évêque de Bazas, contribua beaucoup à son établissement : il en consacra l'église ; mais, comme elle n'était que de bois et qu'elle n'était pas assez grande, Geoffroi, successeur de Bertrand, forma le dessein d'en ériger une de pierres. Il écrivit à cet effet aux abbés, prieurs, prêtres, clercs et autres fidèles, pour les exhorter à contribuer à cette bonne œuvre, qui fut achevée vers l'an 1147. (*Gallia christ.*, tom. 1, col. 1220.)

FONT-MORIGNI, *Fons-Morigniacus*, abbaye de l'ordre de Cîteaux, située dans le Berry, entre Nevers et Montfaucon, au diocèse de Bourges, était fille de Clairvaux, et unie à l'ordre de Cîteaux depuis l'an 1148 ou 1149 ; elle était, dit-on, auparavant de l'ordre de saint Benoît. On ignore dans quel temps et par qui ce monastère a été bâti, mais on sait que Rainaud de Montfaucon en confirma la fondation l'an 1169. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 198.)

FONTIDONIUS (Pierre), natif de Ségovie, et chanoine de Salamanque, mort vers l'an 1571, a laissé des sermons, et un ouvrage intitulé, *Défense du concile de Trente contre Jean Fabricius*, à Venise 1563, et à Louvain 1567. (Dupin, *Table*

des Aut. ecclés. du seizième siècle, p. 1180.)

FONTS-BAPTISMAUX, *fontes lustrales, fontes sacri, fontes baptismatis*. Les fonts-baptismaux sont des bassins de pierre ou de marbre, ronds et élevés de terre sur une base ou un pilier, dans lesquels on conserve l'eau dont les ministres de l'Eglise se servent pour baptiser. Les fonts-baptismaux sont la marque d'une église paroissiale. On les place au bas de l'église, dans l'église même ou dans une chapelle de l'église. Autrefois on les plaçait dans une petite église différente de la grande, mais voisine, et qu'on nommait baptistère. (*Voyez* BAPTISTÈRE.)

FOPPENS (Jean-François), chanoine de l'église métropolitaine et primatiale de Malines, a donné : *Bibliotheca belgica, sive virorum in Belgio vita scriptisque illustrium catalogus, librorumque nomenclatura, continens scriptores à clarissimis viris Valerio Andrea, Auberto Myraeo, Francisco Swertio, aliisque recensitos usque ad annum 1680, curâ et studio J. F. Foppens, Bruxellensis, S. T. L. metropolitanæ et primatialis ecclesiæ mechlinensis Canonici Graduati ac Pœnitentiarii*, in-4^o, deux volumes. L'auteur a rassemblé dans cette bibliothèque belge tous les auteurs dont on avait déjà donné des catalogues auxquels il a ajouté ses corrections et les suppléments qu'il a cru nécessaires.

FOR, juridiction, *forum*. On

distingue le for intérieur et le for extérieur. Le for intérieur, c'est le tribunal de Dieu; le for extérieur, c'est le tribunal des hommes. Il y a deux sortes de for intérieur, le for de la conscience et le for de la pénitence ou de la confession sacramentelle. L'absolution des censures, hors le sacrement de Pénitence, regarde le for intérieur de la conscience. L'absolution des péchés, dans le sacrement de Pénitence, regarde le for intérieur de la pénitence. Il y a aussi deux sortes de for extérieur, le civil et l'ecclésiastique. Le for extérieur permet beaucoup de choses que le for intérieur condamne.

FOR, en termes de Droit, signifie aussi coutume. *Consuetudo, jus consuetudinarium.*

FORAGE, droit seigneurial que levait le seigneur sur ses sujets vendant vin en broche ou en détail et en gros.

FORAIN, étranger, *extraneus, forensis*. On appelait en quelques Universités docteurs *forains* ceux qui ne résidaient point dans le lieu de l'Université. On trouve dans les Auteurs ecclésiastiques, *forensis Presbyter*, pour un prêtre étranger venu d'ailleurs. On nommait aussi *forains* ceux qui possédaient dans la terre du seigneur des héritages mouvans de sa directe et de sa justice, et qui demeuraient ailleurs. Ils étaient contribuables à toutes impositions et charges de la communauté, par rapport aux biens

qu'ils possédaient; mais ils ne devaient pas les corvées personnelles; c'étaient leurs fermiers qui les devaient. (Henrys, t. 2, liv. 3, quæst. 27. De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FORAINS.)

FORANNAN (saint), évêque d'Armach en Irlande, abbé de Wasor près de Dinant, était un noble irlandais du dixième siècle. S'étant appliqué dès son enfance au mépris des biens, des honneurs et des plaisirs du monde, et à la pratique de l'humilité, de la pureté, du pardon des injures, de l'amour des ennemis, de la charité envers les pauvres, les malades, les affligés, tant de vertus l'élevèrent à l'évêché d'Armach, qu'il quitta presque aussitôt pour se retirer au monastère de Wasor sur la Meuse dans le diocèse de Liège, entre Dinant et Charlemont. A peine y fut-il arrivé que les religieux le mirent à leur tête; mais, pour ne rien faire sans l'approbation de l'Eglise, le comte Eilbert, fondateur de la maison, voulut le mener lui-même à Rome avec les autres Irlandais de sa compagnie. Le pape Jean XIII approuva la démission qu'il avait faite de l'évêché d'Armach, et le confirma abbé de Wasor. Il alla ensuite, par le conseil de ce pape, s'instruire de la vie régulière, avec ses compagnons, dans l'abbaye de Gorze au pays Messin, sous la discipline du célèbre abbé le bienheureux Jean. Il retourna à Wasor, et en peu de temps il y

fit changer toute la face de la communauté, en y rappelant l'esprit de saint Benoît, qui en avait été banni par la négligence du dernier abbé. C'est ce qui fit l'objet de ses heureux travaux pendant l'espace de douze ans, après lesquels il alla recevoir sa récompense dans le ciel le 30 avril de l'an 982. Son corps se conserve à Wasor, et son nom se lit dans les Martyrologes des Pays-Bas de France, et de l'ordre de saint Benoît. (Bollandus, D. Mabillon, *Actes de SS. Bénéd.* Baillet, t. 1, 30 avril.)

FORATIANA, ville épiscopale de la Bizacène en Afrique, not. n°. 66.

FORANTONIANA, ville épiscopale de la Bizacène en Afrique, not. n°. 71.

FORBES (Guillaume), en latin *Forbesius*, premier évêque d'Édimbourg, né vers l'an 1585, à Aberdeen ou Aberdon, ville ancienne au nord de l'Écosse, se rendit successivement dans les Universités d'Hemlstadt et d'Heidelberg, où il fit une étude sérieuse des Pères de l'Église, des antiquités ecclésiastiques, des théologiens scholastiques, des controversistes et de la langue hébraïque. Il fut ensuite ministre ou pasteur de l'église d'Alford, puis d'Aberdeen, enfin d'Édimbourg, dont le roi Charles 1^{er} le nomma aussi évêque, après qu'il eut fondé un évêché dans cette ville. Forbes ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort le premier avril 1634, trois mois seulement depuis son

élévation. Il se confessa avant de mourir, et reçut l'absolution d'un prêtre, ce qui confirma l'opinion que plusieurs avaient déjà de lui, qu'il était catholique dans le cœur, quoiqu'il fit profession de ce qu'on appelait le protestantisme relâché. Il a laissé un ouvrage qui a été imprimé depuis sa mort, 1° à Londres en 1658, in-8°. 2° A Hemlstadt en 1704. 3° Et à Francfort-sur-le-Mein en 1707, in-8°. Voici le titre de cette troisième édition : *Guillelmi Forbesii episcopi edenburgensis primi, considerationes modestæ et pacificæ controversiarum, de justificatione, purgatorio, invocatione sanctorum, Christo mediatore, et Eucharistiâ. Editio tertia emendata, annotationibus et tribus indicibus aucta, accessit etiam compendium regulæ veronianæ; curante Joanne Fabricio*, in-8°. Forbes a fait aussi des observations sur les controverses du cardinal Bellarmin; mais cet ouvrage n'a pas encore été imprimé. Voyez le cinquième tome, art. 9 de la *Bibliothèque choisie* de Jean Le Clerc, et l'*Élenchus vitæ Guillelmi Forbesii* à la tête des *Considerationes modestæ et pacificæ*, etc. Voyez aussi le tome 42 des *Mémoires* du père Nicéron, où l'on trouve un long article raisonné concernant Guillaume Forbesius, mais qui n'est pas du père Nicéron.

FORBES (Jean), en latin *Forbesius*, né à Aberdeen en Écosse vers l'an 1593, était de la famille du précédent, et fils de

Patrice Forbes, seigneur de Corse, baron d'Oneil en Écosse, et évêque d'Aberdeen, mort en 1635, à l'âge de soixante-un ans. Patrice est auteur de quelques ouvrages, entre autres, d'un commentaire sur l'Apocalypse, et d'un autre que le père Le Long cite sous ce titre, dans sa Bibliothèque sacrée, in-fol., pag. 728: *Exercitationes de verbo Dei, et dissertatio de versionibus vernaculis*. Jean étudia la théologie avec succès, et joignit à cette étude celle de la langue hébraïque. L'Université d'Aberdeen créa en sa faveur une chaire de professeur en théologie et en histoire ecclésiastique. En 1642 il se retira en Hollande, où il revit les leçons qu'il avait faites à Aberdeen, ce qui produisit ses *Institutiones historico-theologicae*, qui parurent à Amsterdam, in-fol. en 1645. Il y en a trois éditions. En 1646 il fit imprimer au même lieu le commentaire que son père avait laissé sur l'Apocalypse; c'est un in-4°. Le père Le Long dit que ce commentaire avait paru en anglais dès 1613, in-fol., à Londres; et que l'édition de 1646 est une traduction latine, faite par Jean Forbes. Dès 1629 Jean Forbes avait mis au jour son *Irenicum, amatoribus veritatis et pacis in Ecclesiâ scoticana*, à Aberdeen, in-4°. L'auteur, retiré en Écosse, se retira dans sa terre de Corse, où il augmenta et corrigea ses Institutions historiques et théologiques, qui parurent avec ses augmentations et corrections en

1703, dans l'édition de toutes ses œuvres, qui fut faite alors à Amsterdam en deux volumes in-fol. Il mourut dans sa retraite le 29 avril 1648, âgé d'environ cinquante-cinq ans. (Voyez le tome 42 des *Mémoires* du père Nicéron. Il est aussi parlé de Jean Forbes dans l'ouvrage de Rollius, intitulé: *Bibliotheca nobilium theologorum*, page 276.)

FORCE, *fortitudo*. La force est une vertu cardinale qui nous fait tout surmonter et tout souffrir plutôt que de rien faire contre notre devoir. Les vertus qui sont une suite de la force et qui y ont rapport, sont la grandeur d'âme, la patience, la persévérance ou la constance, la magnificence honnête conforme aux règles du christianisme. Les vices opposés à la force sont la présomption et la témérité, l'ambition, la vaine gloire, la lâcheté, la mollesse, l'obstination, l'impatience, la prodigalité, la tenacité sordide. (Saint Thomas, 2, 2, q. 123.)

FORCE, en termes de jurisprudence, signifie violence, *injuria*. On distingue le crime de *force publique* qui consiste à exciter le peuple à la sédition, ou à prendre les armes contre le souverain; et le crime de *force privée*, qui se commet sans armes et par un homme seul, comme en extorquant une dette par force, en entrant dans une maison par force, etc.

FORCHEIM, ville d'Allemagne, dans le cercle de Franco-

nie, *Forchenum* et *Forchena*. Il y eut un concile l'an 890 ; un autre l'an 1077, le 13 mars ; Rodolphe, duc de Suabe, y fut élu roi, à la place de Henri, le 15 du même mois, et sacré à Mayence douze jours après ; mais le pape n'approuva point son élection. (*Gallia christ.*, t. 3, pag. 649.)

FOREIRO (François), l'un des principaux ornemens de l'Ordre de Saint-Dominique dans le seizième siècle, était issu d'une noble famille de Lisbonne. Après une éducation digne de sa naissance, il embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs dans la même ville ; et sa profonde érudition, dit Nicolas-Antoine, jointe à la parfaite connaissance qu'il avait des trois langues savantes, la latine, la grecque et l'hébraïque, l'ont rendu très-célèbre non-seulement dans son Ordre, mais dans l'Eglise et dans la république des lettres. Jean III, roi de Portugal, jaloux de la gloire de sa nation, considérant les avantages que François de Victoria, et quelques autres de nos religieux espagnols, avaient procurés aux Universités d'Espagne, en leur communiquant le bon goût qu'ils avaient puisé dans celle de Paris, y envoya Foreiro avec plusieurs de ses frères, afin que formés sur les mêmes modèles, ils fussent en état d'exciter une semblable émulation parmi leurs compatriotes. De retour à Lisbonne vers l'an 1540, Foreiro brilla, soit dans les écoles, soit

dans les chaires, de sorte qu'on ne connaissait point alors dans tout le royaume de Portugal un orateur chrétien, ni plus célèbre, ni qui réunît en sa personne tant et de si beaux talens, la doctrine, l'éloquence, l'onction, toutes les grâces du discours, et la bonne odeur d'une vie sans reproche. Il fut chargé de l'instruction de l'enfant dom Antoine, et envoyé l'an 1561, en qualité de théologien du roi, au concile de Trente, où il prêcha avec applaudissement le second dimanche du carême, le premier dimanche de l'Avent de 1562, et au moins une fois chaque semaine pendant le carême de l'année suivante. Les Pères du concile lui marquèrent leur estime, en le joignant à Léonard Marini, archevêque de Lanciano et à Gille Foscarari, évêque de Modène (voyez ces deux articles), pour la correction du bréviaire et du missel romain, la composition du catéchisme du concile et l'examen des livres. Ils l'envoyèrent aussi à Rome, pour traiter en particulier avec sa Sainteté de quelque affaire secrète. Le roi l'ayant redemandé, il arriva à Lisbonne vers la fin de 1565, où il fut élu prieur du couvent de Saint-Dominique, en 1567, et provincial l'année suivante. Ayant fait bâtir un couvent de son Ordre à Almada sur une colline près de Lisbonne, il s'y retira, et mourut, non en 1577, comme le disent le continuateur de l'histoire ecclésiastique de Fleuri, liv. 178, num. 12,

et l'éditeur du Moréri de l'an 1759, mais le 10 janvier 1587, ainsi que l'assure le père Echard après Louis de Souza. Nous avons de Foreiro 1° le discours qu'il prononça au concile de Trente le premier dimanche de l'Avent 1562, et qui fut imprimé à Bresce l'année suivante ; 2° la version du texte hébreu du prophète Isaïe, avec un commentaire, dans lequel il avait entrepris de faire l'apologie de la Vulgate, et d'expliquer avec beaucoup de précision et de clarté tous les textes dont l'Eglise peut se servir pour confirmer les vérités de la foi, tant contre les nouvelles hérésies que contre les fausses opinions des Juifs. Cet ouvrage, qui est excellent, fut imprimé en latin in-folio, à Venise en 1563, et à Anvers, in-8°, en 1565. Il a reparu à Londres dans le cinquième tome des critiques sacrés. 3° Des commentaires sur les autres prophètes, sur Job et sur les Psaumes, dont on ne sauva que le commentaire sur Job, d'un feu qui prit subitement à la cellule de Foreiro, et qui consuma tout le reste. 4° La préface qui est à la tête de l'*index* des livres défendus, qu'on publia à Rome en 1564. 5° Un dictionnaire hébraïque et des dissertations sur tous les Évangiles qu'on lit pendant l'année : ces deux ouvrages périrent dans les flammes, ainsi que les commentaires sur les prophètes et sur les Psaumes. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, pag 261 et suiv. Le

père Tournon, *hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 4, pag. 472 et suiv.)

FORERUS (Laurent), jésuite, natif de Luzerne en Suisse, entra dans la société à l'âge de vingt ans, et mourut en 1659 le 7 janvier, âgé de soixante-dix-huit ans. On a de lui : 1° le Symbole catholique, luthérien et calviniste, conféré avec l'apostolique, à Dillingen, 1622. 2° La défense du symbole luthérien, *ibid.*, 1628. 3° L'Araignée de Zurich écrasée par le style de la vérité, *ibid.*, 1624. 4° La défense des vœux, contre un prédicateur de Zurich, *ibid.*, 1623. 5° Luther Thaumaturge, *ibid.*, 1626. 6° Sept caractères de la réforme de Luther, *ibid.*, 1626. 7° Guerre ubiquiste entre les luthériens, avec la défense de cet ouvrage, *ibid.*, 1627 et 1631. 8° Anatomie de l'anatomie de la société de Jésus, ou anatomie du livre intitulé, *l'Anatomie de la société de Jésus*, à Inspruck en 1634. 9° Addition à l'anatomie jésuitique, opposée aux libelles contre la société : savoir, les mystères de la société, la consultation de Juniperus et la relation de Sotero, *ibid.*, 1635. 10° Le Grammairien Protée, dédale des secrets de la société de Jésus, découvert et représenté sous son propre visage. 11° Addition d'animadversions sur l'astrologie ecclésiastique de Gaspard Scioppus, à Ingolstadt en 1636. 12° Addition au Grammairien Protée, pour savoir ce qu'on doit croire

de la relation d'Alphonse Vargas, ibid. 13° La paix d'Ausbourg illustrée par des questions à Dillingen, 1629. 14° Les laps luthériens, sous le nom de Thomas Vit, ibid., 1622. 15° Défense de l'Église catholique contre le livre de la nouveauté des papes de Pierre Du Moulin, et deux autres traités contre des prédicans de Zurich, sous le nom de Thomas Vit, ibid., 1641. 16° Traités contre la prunelle de Saxe et contre le fléau jésuitique, en allemand, ibid., depuis 1624 jusqu'en 1633, (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2180 et suiv.)

FOREST DU CHESNE (Nicolas), jésuite, et ensuite religieux de l'Ordre de Cîteaux, était de Reims, où il naquit vers l'an 1596. Il entra dans la société en 1612, et en sortit en 1638, pour passer dans l'Ordre Cîteaux, où il fut abbé d'un monastère de cet Ordre dans le diocèse de Toul. On a de lui entre autres ouvrages : 1° Nicolai Forest Du Chêne, *Abbatis escuriensis, florilegium universale liberalium artium et scientiarum*, à Paris, 1650, 2 vol. in-4°. 2° *Horoscopus Delphini*, ibid., 1638, in-4°. 3° Précautions tirées du concile de Trente, contre les nouveautés de la foi, dédiées à la reine, à Paris, 1651, in-8°. 4° Lettre d'un théologien à un sien ami malade, contenant l'abrégé de Jansenius, à Paris, 1641, in-4°. 5° Lettre d'un théologien à un sien ami, en

convalescence, contre trois lettres d'un janséniste (l'abbé de Bourzeis); la première d'un abbé à un évêque, sur la conformité de saint Augustin avec le concile de Trente, dans la doctrine de la grâce; la seconde, d'un abbé à un abbé, sur la conformité de saint Augustin avec le concile de Trente, touchant la possibilité des commandemens divins; la troisième, d'un abbé à un président, sur la conformité de saint Augustin avec le concile de Trente, touchant la manière dont les justes peuvent délaisser Dieu, et être ensuite délaissés de lui, à Paris, 1650, in-4°. 6° Lettre d'un théologien à un sien ami, parfaitement guéri du jansénisme, contenant quelques avis sur les canons du concile d'Orange, à Paris, 1650, in-4°. (Le père Labbe, *Biblioth. anti-jansen.* num. 83, pag. 42.)

FOREST (La), qui vivait au milieu du dix-septième, a laissé : 1° Sommaire des hérésies et contradictions de la religion prétendue réformée. 2° Défi aux réformés. 3° Falsification des Bibles de Genève. 4° L'Anti-Drelincourt, à Paris, 1643. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2077.)

FOREST (Théodore), capucin, natif de Bergame en Italie, fut plusieurs fois provincial de la province de Bresce et définitif général, visiteur et réformateur apostolique, théologien et confesseur du cardinal Barberin, du titre de saint Onuphre, ami intime du pape Ur-

bain VIII. Il mourut à Bergame, généralement regretté, en 1637, âgé de soixante-douze ans, et laissa un volume de paraphrases et de commentaires sur le mystère de la très-sainte Trinité, selon la doctrine de saint Bonaventure, imprimé à Rome en 1633, in-fol., et dédié au cardinal Barberin. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. franc.*, tom. 3, pag. 112 et 113.)

FOREST (l'abbé), Toulousain. Il a remporté le prix des discours à l'Académie Française. Nous avons de lui l'Almanach historique, et chronologique de Languedoc, contenant l'état ecclésiastique civil et littéraire de cette province, 1752, in-8°. Il a remporté le prix de l'Éloquence aux jeux floraux en 1748 et 1753.

FOREST-MONTIER, *Foresti-Monasterium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située en Picardie au diocèse d'Amiens. Elle fut fondée par saint Riquier, prêtre et abbé de Centule, qui y mourut le 26 avril de l'an 645, et dont le corps fut transporté peu après au monastère de Centule, aujourd'hui saint Riquier. Il y eut d'abord à Forest-Montier une communauté de chanoines qui vivaient sous la dépendance de l'abbé de Centule. Ils étaient au nombre de trente en 831. On les réduisit ensuite au nombre de douze, et on mit enfin en leur place des religieux de Centule. Le premier abbé qu'on y nomma de-

puis ce changement, et qui fut tiré du monastère de Centule, vivait en 1010. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 1307.)

FORESTI (Jacques-Philippe), dit de *Bergame*, du nom de cette ville, était de la noble famille des Foresti, et naquit en 1434 à Soldio, terre appartenante à sa famille dans le voisinage de Bergame. Il entra en 1451 dans l'Ordre des Augustins où il fut fort considéré du pape Innocent VIII, et mourut le 15 juin 1520, âgé de quatre-vingt-six ans. On a de lui une chronique depuis la création du monde jusqu'à l'an 1501, à laquelle on a fait depuis une petite addition jusqu'à 1535. Cet ouvrage intitulé, *Supplementum chronicorum*, ou *Supplementum supplementi*, est divisé en seize livres. La quatrième édition est de 1505. Foresti fut aussi auteur d'un traité des femmes illustres chrétiennes, qu'il dédia à Béatrix d'Aragon, reine de Hongrie et de Bohême, et d'un autre qui a pour titre *Confessionale*, ou *Interrogatorium*. Trithème, *in catal.*, (Bellarmin, *de Script. eccles.*)

FORESTIER, ci-devant ministre envoyé des états-généraux des Provinces-Unies dans leurs ambassades à la cour de France et à la cour Ottomane, a donné les justes raisons que les protestans de France ont eues de se réunir à l'Église romaine sous le règne de Louis-le-Grand, in-12, à Paris, chez Lambert Roulland, 1687. Le but de l'au-

teur n'est pas, à ce qu'il dit, d'apprendre au public les motifs particuliers de sa réunion à l'Église romaine, mais de ramener au chemin du salut ceux qu'il en avait détournés en combattant en leur présence les vérités de la religion catholique; il explique donc en général les raisons que les protestans de France ont eues de se réunir à l'Église, et il les tire de quatre principes; du schisme des prétendus réformés, de leurs différences entre eux, de leur union avec d'autres sectes, et du mépris qu'ils ont pour les traditions. (*Journal des Savans*, 1682, 2 part., pag. 141 de la première édition et 118 de la seconde.)

FORESTIER (Pierre), chanoine de Notre-Dame d'Avalon, fils d'Antoine Forestier, receveur des deniers royaux de cette ville et de Philiberte Vernot, naquit le 16 décembre 1654, et mourut le 30 novembre 1723, après une vie austère et appliquée à l'étude. On a de lui : 1^o Trente-deux homélies, ou instructions familières pour des vêtures, ou professions religieuses, prêchées aux Ursulines d'Avalon, dont il avait été long-temps directeur, et imprimées à Paris en 1690, chez Robustel, en 2 vol. in-12. On trouve à la tête du deuxième volume une préface sur le quietisme. 2^o Les vies des saints Patrons, martyrs et évêques d'Autun, à Dijon, 1713, in-12. 3^o Explication littérale des Évangiles des dimanches et fêtes de l'Avent et du Carême, avec

des réflexions tirées des saints pères, et particulièrement de saint Hilaire, à Paris, chez Robustel, 1700, in-12. 4^o Histoire des indulgences et des jubilé, avec des instructions pour en expliquer le dogme et où il est encore traité de l'origine des confréries, à Paris, chez Robustel, 1700, in-12. Cet ouvrage est estimé, et passe pour le meilleur des écrits de Forestier. On a encore de lui deux manuscrits, dont le premier contient des sermons historiques, sous le titre de Vies des évêques d'Auxerre; et le second est, de la Naissance et fondation de l'Église collégiale d'Avalon. Le conseiller Étienne de Clugny cite souvent cet ouvrage dans sa Généalogie de la famille de Clugny, dressée sur les titres originaux, et imprimée en 1737, à Dijon, in-4^o. (Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourg.*, p. 221. Bocquillot, *Vies et lettres*, etc. 1745, p. 51.)

FORÊT, est une grande étendue de terre couverte de bois, qui n'est point entourée de murailles qui tiennent bêtes sauvages enfermées. Ce mot est opposé à celui de *parc*, qui signifie un lieu clos, où les bêtes sauvages sont retenues. Quand une forêt s'étend dans les héritages voisins, elle acquiert aux propriétaires de la forêt ces héritages, lorsqu'ils sont demeurés sans labeur et sans essart pendant trente années. Mais il fallait trois conditions pour former cette prescription; savoir, 1^o que la forêt

fût banale, ou que le seigneur eût droit de défendre à ses justiciables d'y prendre du bois en quelque temps que ce fût, et d'y faire paître leurs bestiaux au temps de la vive pâture; 2° que la forêt appartint à un seigneur qui eût haute-justice; 3° qu'il n'y eût point de séparation entre la forêt et les héritages, par fossés, bornes, marais et autres enseignes. (Laurière sur Loysel, liv. 2, tit. 2, nomb. 30. De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FORÊT.)

FORÊT, se disait autrefois du droit qu'un seigneur avait de couper du bois dans ses terres et de pêcher dans ses eaux. Ainsi quand on disait, *concession de forêt*, cela signifiait la permission d'abattre du bois, ou de pêcher. C'est pour cela que l'on n'en avait fait qu'une même juridiction. (De Ferrière, *ibid.*)

FORFAITURE, *forisfactura*, *forfactura*, *scelus clientelare*, espèce de crime commis autrefois par un vassal contre son seigneur, ou par un Officier contre le devoir de sa charge. Un fief était vacant par la forfaiture, ou rebellion du vassal. La forfaiture était aussi la privation de l'office par sentence du juge.

FORFAITURE DANS LES FORÊTS, est un délit que commettent ceux qui dérobent le bois dans les forêts, ou y font quelque dégât. Lorsqu'ils en sont convaincus, les officiers des eaux et forêts les condamnent en quelque amende pour le délit, et en

quelque somme pour le dédommagement de la destruction et du dégât par eux fait. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FORFAITURE.)

FORFIAMMA, ou FORFLAMME, *Forum Flammini*, ville ancienne d'Italie, dans l'Ombrie. Elle était à trois milles de Foligni du côté de Nocera. Les Lombards la ruinèrent jusqu'à ses fondemens en 740. Ses habitans se retirèrent à Foligni, où l'on transféra aussi son évêché, dont nous trouvons les évêques suivans :

1. Boniface, au concile de Rome, sous Symnaque en 503.

2. Décence, au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 689. (*Ital. sac.* t. 10, p. 101.)

FORGAGE, ou FORGAS, droit de racheter un gage qu'on avait déposé, *jus redimendi pignus*. Il y avait des endroits comme en Normandie, où un débiteur dont on avait saisi et vendu les meubles par autorité de justice, pouvait les retirer dans la huitaine à droit de forage, en rendant le prix à l'acquéreur dans la huitaine, à compter du jour qu'ils avaient été vendus. Sur quoi il faut remarquer que ce droit pouvait être cédé et transporté par le débiteur à qui bon lui semblait. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FORGAGE.)

FORGET, ou FORGEY, ou FERREOL, martyr de Vienne. (*Voyez FERREOL.*)

FORGET (Germain), avocat

au présidial d'Évreux, licencié en l'un et l'autre droit dans le quinzième siècle, était poète latin et français, et jurisconsulte. On a de lui, 1^o un Panégyrique, ou chant d'allégresse, sur la venue du très-chrétien Henri III, roi de France et de Pologne, en vers français, imprimé à Paris, chez Jean Poupy, en 1574. 2^o Paraphrases sur les lois des républiques anciennes des Égyptiens, Athéniens, Lacédémoniens, Locriens et Thurriens : naissance et progrès du Droit romain, et du coutumier du duché de Normandie, ibid., in-8^o, chez Guillaume Auvrai 1577. 3^o Un traité des criées suivant l'usage de Normandie, 1604. 4^o Un traité sur les personnes et les choses ecclésiastiques, imprimé en 1611, et réimprimé en 1625, in-8^o sous ce titre : *des personnes et choses ecclésiastiques et décimales*, avec un autre traité des droits de régale, et des pensions bénéficiales. (La Croix du Maine et du Verdier, dans leurs *Bibliothèques*.)

FORLI, ville d'Italie dans la Romagne, sur la voie Emilie, à la droite du fleuve, ou rivière appelée Montone, éloignée de douze milles de Ravenne, entre Césène et Faenza. Elle tire son origine de Lucius Herminius, soldat vétérans, qui la fit bâtir en l'honneur de son général Livius Salinator, qui défit et tua en cet endroit Asdrubal qui commandait les Carthaginois, et lui donna le nom de *Forum Livii*.

Pendant que l'Empire romain fut redoutable aux nations voisines, cette ville inspira aussi de la terreur aux peuples des environs ; mais elle se vit obligée d'obéir aux exarques de Ravenne. Les Boulonnais s'en rendirent les maîtres ; elle passa aux pontifes de Rome, de là à la famille des Manfredi, à celle d'Ordelafi ; Sixte IV la donna à Jérôme Riavio. César Borgia, fils du pape Alexandre VI, s'en empara par force ; elle retourna ensuite au Saint-Siège, sous le pontificat de Jules II. Cette ville est célèbre par la naissance de l'historien Blondus ; de Raineri, jurisconsulte, précepteur de Barthole, et d'un grand nombre d'autres savans personnages.

Il y a assez d'apparence que la foi fut prêchée de bonne heure dans cette ville et aux environs, par les apôtres, ou par leurs disciples. A la vérité, nous n'y voyons point d'évêques avant l'an 359 ; mais il n'en faut pas conclure qu'il n'y en ait point eu. L'église cathédrale n'est considérable que par sa grandeur. Son chapitre est composé de quatre dignitaires, qui sont le prévôt, l'archiprêtre, l'archidiaque et le primicier, dix-neuf chanoines, dix-huit mansionnaires, et plusieurs autres bénéficiaires. Un chapelain fait les fonctions curiales. On compte, outre la cathédrale, dans la ville neuf autres églises paroissiales, seize monastères d'hommes, sept de filles, plusieurs hôpitaux, etc. L'évêque est suffragant de Ravenne. (*Ital. sacr.*, 15.

nov. édit. tom. 2 , pag. 574 , et tom. 10 , pag. 265.)

Evêques de Forli.

1. Saint Mercurial , au quatrième siècle. (*Voyez Act. S.S. april.* , tom. 3 , pag. 752.)
2. Crescence , en 649.
3. Vincent , au concile de Latran 680.
4. Apollinaire , au concile de Latran , contre Jean de Ravenne , 861.
5. Roger , ou Barthélemi , en 887.
6. Ubert , au concile de Ferrare , 972.
7. Jean , en 1084.
8. Pierre , du temps de la comtesse Mathilde , en 1118.
9. Drudus , en 1151.
10. Alexandre , assista au concile de Latran , sous Alexandrem , en 1179.
11. Jean , en 1198.
12. Aldert , ordonné par Honoré III , en 1221.
13. Ricciardellus de Caminate , sous le même pape.
14. Albert II , en 1232.
15. Henri , en 1237.
16. Guillaume , élu en 1250.
17. Jérôme , en 1253.
18. Richelin , en 1255.
19. Rodulphe , assista au concile de Ravenne , en 1270.
20. Henri , en 1280.
21. Raynald , au concile de Ravenne , 1286. Il siégeait encore en 1301.
22. Thaddée , mort en 1302.
23. Rodulphe , élu en 1303 , siégeait encore en 1313.
24. Thomas Bettini de Piate-

siis , de Boulogne , en 1318 , mourut en 1342.

25. Jean , archidiacre de Porta dans l'église de Toul , succéda à Thomas , et fut transféré à Viterbe , en 1349.

26. Aimeric , curé de Saint-Jean de Porta , diocèse d'Autun , nommé par Clément VI , et transféré par le même à Bosano , en 1351.

27. Fr. Barthélemi , de Sanzeto , de l'Ordre de Saint-François , nommé en 1352. Il siégeait encore en 1365.

28. Paul , de Saint-Ruffello , siégeait en 1381 , et mourut en 1384.

29. Simon de Paganis , de Regio en Ombrie , évêque de Volaterra , transféré en 1384 , mourut en 1391.

30. Scarpetta , de Ordelafig , fils naturel du tyran de Forli , nommé par Boniface IX , siégea treize ans.

31. Jean de Numais , de Forli , succéda à Scarpetta au mois de novembre 1402 , mourut à Rome en 1411.

32. Matthieu , nommé par Jean XXIII le 13 août 1412.

33. Albert Benedicti de Bonchristianis , Servite , nommé par le même en 1413 , ne put prendre possession , un autre occupant la place. Martin V le transféra à Comachio.

34. Jean Strata d'Imola , transféré de Comachio par Grégoire XII. Martin V le confirma , et il siégea jusqu'en 1427.

35. Jean Caffarelli , de Rome , chanoine de Sainte-Marie-Ma-

jeune , nommé en 1427 , fut fait légat d'Eugène IV , au concile de Ferrare , et transféré à Ancône , en 1437.

36. Louis de Pyrano , de l'Ordre de Saint-François , transféré de Segni en 1437 , siégea jusqu'en 1446 , et abdiqua.

37. Marian Farinato , chanoine de Sienne , nommé le 2 novembre 1446 , transféré à Sarsane en 1449.

38. Daniel de Alumno , de Lodi , chanoine régulier , transféré de Sarsane la même année.

39. Jacques Palatini , de Forli , élu le 18 septembre 1463 , étant archidiacre , et confirmé par Pie II. Il mourut en 1470.

40. Alexandre de Malatesiis , nommé en 1470 , mourut en 1485.

41. Thomas d'Este , de Forli , nommé la même année , mourut en 1512.

42. Pierre Gryphius , de Pise , nommé le 12 novembre 1512 mourut à Rome en 1516.

43. Bernard de Médicis , fils d'Antoine , de Florence , nommé par Léon X le 10 novembre 1516 , mourut en 1519.

44. Léonard de Médicis , de Florence , fils de Bernard , nommé par Léon X , le 14 mars 1519 , siégea jusqu'en 1526 qu'il abdiqua.

45. Nicolas , cardinal Rodulfe , de Florence , prit en commende cette église , et la résigna au suivant.

46. Bernard de Médicis II , de ce nom , fils d'Antoine et neveu de Bernard , nommé par Clé-

ment VII , le 7 août 1528 , siégea jusqu'en 1551 qu'il abdiqua. Il fut ensuite fait évêque de Casano.

47. Pierre-Jean Aleoti , de Forli , nommé en 1551 , abdiqua l'année suivante.

48. Siméon Aleoti , coadjuteur et neveu du précédent , mourut au concile de Trente le 20 août 1562.

49. Antoine Jaunotti de Montaguana , de Mantoue , nommé le 30 janvier 1563 , siégea jusqu'en 1578 qu'il fut transféré à Urbin.

50. M. Antoine de Giglio , de Boulogne , fils d'Hercules , nommé par Grégoire XIII le 1^{er} août 1578 , mourut la même année.

51. Jean-François Mazza de Canobio , de Boulogne , nommé le 5 septembre 1580 , par Grégoire XIII , siégea six ans , et abdiqua.

52. Fulvius Théophilus , de Rome , nommé par Sixte V le 7 janvier 1587 , siégea sept ans , et mourut en 1594.

53. Fr. Alexandre de Francischis , de Rome , d'une famille juive , surnommé Hébrïeni , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé par Clément VIII le 4 de mai 1594 , siégea trois ans , et abdiqua.

54. Conrad Tartarini , de Cetta di Castello , nommé le 18 septembre 1599 , mourut en 1602.

55. César Bartolletti de Pratta , de Pérouse , succéda en 1602 , siégea trente ans , et mourut en 1634.

56. Jacques Théodule , de

Forli, transféré d'Amalphi par Urbain viii le 7 juin 1635, abdiqua en 1665.

57. Claude Ceccolini, de Macérata, nommé le 7 juin 1666, siégea vingt-deux ans, et mourut au mois d'avril 1688.

58. Jean Rasponi, de Ravenne, nommé le 28 février 1689, mourut en 1714.

59. Thomas Torelli, de Forli, nommé le 1^{er} octobre 1614.

FORLIMPOPOLI. Voyez BERTINORO.

FORMA PAUPERUM. Les rescrits qui s'accordent à Rome sans componende, à cause de la pauvreté de l'orateur, sont *in forma pauperum*. (Voyez PAUVRE.)

FORMÆ, ville épiscopale de la province de Numidie en Afrique, n° 104. Il en est aussi parlé dans la conférence de Carthage, ch. 209. Optat de Milève fait mention d'Urbain, un de ses évêques, liv. 2, § 18.

Il y a encore une autre ville de ce nom dans la même province. (Not. n° 108.)

FORMALITÉS, sont des conditions dont les actes doivent être revêtus, ou des termes et des expressions qui doivent être employés pour rendre un acte parfait, ou une procédure régulière. On en distingue de deux sortes : savoir, les formalités essentielles, et les formalités accidentelles. Les formalités essentielles sont celles qui sont absolument requises par la loi, ou par l'usage, pour la validité d'un acte, en sorte que l'omis-

sion de ces formalités cause la nullité de cet acte. Les formalités accidentelles sont celles qui ne sont pas absolument requises pour la validité d'un acte ; en sorte que l'omission de ces formalités ne cause point la nullité de cet acte. (Voyez CONTRAT.)

FORMALITÉS EN PROCÉDURES CRIMINELLES, sont essentielles, et en sont la substance. Elles doivent être si exactement observées, qu'un coupable, pris en flagrant délit, ne pourrait pas être condamné par le juge qui le lui aurait vu commettre, qu'après l'avoir interrogé et entendu. Il n'y a que les rois qui sont les images de Dieu même, qui aient le pouvoir de ne suivre aucune formalité dans leurs jugemens, lorsque les crimes sont de la dernière évidence. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, aux mots FORMALITÉS et Roi.)

FOR-MARIAGE ; on appelait ainsi le mariage qu'un homme de condition servile contractait sans permission de son seigneur, avec une femme franche, ou d'une autre condition et justice, que de la servitude, justice et seigneurie dont il était, ou le mariage qu'une fille, ou femme main-mortable contractait hors la terre de main-morte de son seigneur, sans sa permission ; en sorte qu'elle quittait le lieu où elle demeurerait pour suivre son mari. Ce mariage était appelé for-mariage, *quasi matrimonium, quod fit foras vel foris*.

Au cas de for-mariage, le seigneur prenait le tiers des meubles et des immeubles situés audedans de sa seigneurie; et outre cela, quand l'homme de main-morte n'avait pas demandé à son seigneur congé pour se for-marier, il lui devait une amende qui était de soixante solsetun denier. (*Voyez* l'article 144 de la coutume de Vitry; l'article 5 de la coutume de Meaux; l'article 78 de celle de Troies; l'article 3 de la coutume de Chaumont; le chapitre 8 de la coutume de Nivernois, articles 22 et 23; le Glossaire du Droit français, et de Ferrière, *Dict. de Droit et de Pratique*, au mot FOR-MARIAGE.)

FORME, en termes de théologie, se dit de l'une des parties essentielles des Sacrements, qui consiste dans les paroles. (*Voy.* SACREMENT.)

FORME, en terme de Droit, est la procédure qu'on doit observer dans l'instruction d'une cause, instance, ou procès. On dit en ce sens que la forme emporte le fonds; c'est-à-dire, que l'on perd quelquefois son procès pour n'avoir pas observé les formalités prescrites par la coutume, ou par les ordonnances. (De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FORME.)

FORME, se dit de cette partie des provisions bénéficiales où le pape en commet l'exécution, suivant une des deux formes usitées à Rome, c'est-à-dire, suivant la forme commissoire, ou la forme gracieuse, *in forma*

dignum, *aut in forma gratio-
siosa*.

1. Les provisions appelées *in forma dignum*, sont en général des provisions de bénéfices accordées en forme commissoire; c'est une espèce de mandat de *providendo*, adressé à l'ordinaire de qui dépend le bénéfice, ou à son grand-vicaire, par lequel le pape leur ordonne de conférer le bénéfice à l'impétrant, s'il l'en trouve digne. Ces provisions sont ainsi appelées à cause que la formule dans laquelle elles sont conçues, commence par ces mots : *Benedictus Episcopus, venerabili Fratri N. seu dilecto filio ejus Officiali salutem et apostolicam benedictionem dignum arbitramur*, etc.

Ces provisions *in forma dignum*, ou en forme commissoire, sont aujourd'hui de quatre sortes, suivant le style de la chancellerie. 1° *In forma dignum antiqua*. 2° *In forma dignum novissima*. 3° *In forma juris*. 4° *Cum clausula*, si per diligentem.

1°. La forme *dignum antiqua*, est ainsi appelée par opposition à la forme *dignum novissima*. Ses effets sont, 1° qu'elle ne prescrit d'autre temps à l'exécuteur pour mettre les bulles à exécution, que celui marqué par le droit, suivant la qualité du rescrit. 2° Elle fait qu'on n'expédie qu'une bulle adressée à l'official qui doit justifier les conditions qui y sont insérées. 3° Par cette forme de provisions,

on ne peut avoir recours, *neque viciniore, neque superiori, nisi tanquam a denegata justitia*. On s'adresse au pape pour lui demander un autre juge qui supplée au défaut ou à la négligence de l'ordinaire : ce qui s'appelle en termes de daterie, *commutatio Judicis*. (Amydenius, lib. 1, c. 19.) 4° Cette forme comprend toujours ces deux clauses : *dummodo tempore datae praesentium non sit specialiter alteri jus quaesitum. Vocatis vocandis*. D'où il suit que si le bénéfice est occupé, l'ordinaire ne peut mettre l'impétrant en possession du bénéfice, qu'il n'ait ouï le possesseur. 5° Elle contient encore cette autre clause : *amoto quolibet illicito detentore*; ce qui suppose aussi que le délégué doit prendre connaissance de cette possession prétendue illícite.

2° Perard Castel, en son traité des usages de la cour de Rome, tom. 1, pag. 408, dit qu'après que les réservations apostoliques furent mises en usage ordinaire, les papes crurent qu'il fallait établir une forme particulière en faveur de cette sorte de collations, auxquelles leur autorité était absolue, afin que l'exécution ne fût point sujette aux rigueurs de la forme *dignum*, telle qu'on vient de la voir, et qu'il ne dépendait pas des ordinaires exécuteurs, de refuser les pourvus apostoliques, ou de retarder l'exécution qui leur était commise. C'est cette forme *dignum*, qu'on appelle *novissima*, parce

qu'elle a été introduite longtemps après l'autre. Ses effets sont : 1° que le pape n'entend point que les pourvus d'un bénéfice réservé soient retardés par l'ordinaire au-delà de trente jours. 2° Qu'au cas de refus, ou de négligence, il ne soit pas nécessaire de recourir au pape, ni au supérieur, mais au plus voisin. 3° Que l'exécuteur doit mettre en possession les pourvus, *amoto quolibet detentore*, sans que rien puisse suspendre l'exécution ; sauf de juger les oppositions après l'exécution de la provision, en vertu de la clause ordinaire en cette forme comme en l'autre, *dummodo datae praesentium*, etc., d'où vient que cet exécuteur est appelé *merus executor*, à la différence de l'autre, qui est *mixtus executor*. Il est aisé de remarquer par ce que nous venons de dire, les différences qu'il y a entre la forme *dignum antiqua*, et la forme *dignum novissima*. C'est une règle assez certaine que la forme *dignum novissima*, est toujours opposée lorsqu'il n'y a point d'apparence de contestation, ni de préjudice d'un tiers : comme au cas des réserves où le pape est éloigné de croire que quelqu'un veuille concourir avec lui. Il en est de même des résignations.

3°. A l'égard des provisions *in forma juris*, c'est une espèce de rescrit *ad lites*, qui participe à la nature de la forme *dignum antiqua*. Cette forme n'a lieu qu'en matière de dévolut.

4°. Les provisions avec la

clause, *si per diligentem*, ont lieu dans les permutations.

Ces différentes formes *dignum antiqua*, *novissima*, n'étaient en France d'aucune considération, parce que l'exécuteur, qui était l'ordinaire, n'avait d'autre pouvoir que d'examiner l'impétrant et de le faire mettre en possession, sans aucune différence de réservations, résignations, ou autres matières, et sans entrer dans la connaissance du possessoire, entièrement réservée aux juges laïcs dans ce royaume.

2. La forme *dignum* n'a été introduite que parce que le pape, dont l'intention est de ne pourvoir de bénéfices aucun indigne, ne pouvant connaître les impétrants par lui-même, a dû nécessairement en renvoyer l'examen aux ordinaires des lieux; de sorte que quand Sa Sainteté connaît le sujet qu'il pourvoit, soit par des attestations, ou autrement, on cesse d'être alors au cas de la forme *dignum*, et le pourvu a fait suffisante preuve de mérite. On lui expédie donc ses provisions, *in forma gratiosa*, c'est-à-dire, sans aucune commission pour procéder à l'examen, de manière qu'en vertu de cette forme, l'impétrant se peut faire mettre en possession, *auctoritate propria*, sans aucun *visa* de l'ordinaire. Les paroles dont le pape se sert à cet effet, sont celles-ci : *cum expressione quod dictus orator testimonio ordinarii sui de vita, moribus et idoneitate commen-*

datur. Ces paroles supposent qu'on levera des bulles, et que ce sera en forme gracieuse. Ces bulles sont toujours adressées à l'impétrant, quand elles s'expédient par la chambre. Mais quand elles sont expédiées par la chancellerie, elles n'ont pas toujours cette adresse. Elles l'ont pour les bénéfices consistoriaux, et pour les bénéfices inférieurs quand il plaît au pape de mettre un *motu proprio*, à côté du *fiat* de la signature. Quand la bulle en forme gracieuse n'est point adressée à l'impétrant, elle l'est à trois délégués, ou à l'un d'eux, qui n'ont d'autre commission que de recevoir la profession de foi du pourvu, et de le mettre en possession. Ces provisions expriment toujours le motif de la faveur par ces expressions relatives aux qualités des orateurs. Si c'est une personne de qualité ordinaire, on y voit *vita et morum honestas*. Si c'est un homme de lettres, elles commencent : *litterarum scientiæ, vitæ et morum*, etc. Si c'est une personne noble : *nobilitas generis, vitæ et morum honestas*. Enfin, si c'est un régulier : *religionis zelus*, etc.

Le moyen le plus ordinaire pour obtenir une provision en forme gracieuse, est d'envoyer une attestation de vie et mœurs de l'ordinaire du domicile, ou du lieu du bénéfice, conçue en ces termes : *Franciscus, miseratione divina, et Sanctæ Sedis apostolicæ gratia Episcopus.... sanctissimo D. nostro Papæ sa-*

litem cum debitis honore et reverentia. Notum facimus et attestatum Sanctitati Vestræ, N..... esse pium ac probum, bonis imbutum moribus, sanam sectari doctrinam, vita commendabilem, dignumque esse qui de quolibet beneficio, etiam curam animarum habente, provideatur. Datum, etc., signatum, Fr. etc. Cette attestation est adressée au pape, parce qu'elle est d'un prélat.

C'est une maxime attestée par Corradus, que les dispenses matrimoniales ne s'accordent jamais en forme gracieuse, conformément au règlement du concile de Trente qui veut que toutes ces dispenses soient accordées en forme commissoire.

En France, les provisions en forme gracieuse ont eu lieu, mais elles étaient très-rares pour les bénéfices non consistoriaux, soit parce que les impétrans, qui n'étaient ni dévotaires, ni préventivaires, aimaient autant à recevoir le *visa* de leur évêque, que de lui demander une attestation, soit parce que l'article 3 de l'édit de 1695 avait rendu cette forme inutile pour les bénéfices à charge d'âmes.

FORME, ou FORMALITÉ. Voyez FORMALITÉS et CONTRATS.

FORMÉES (lettres formées), *litteræ formatæ*. On nommait ainsi certaines lettres dont l'usage a été fort commun dans les premiers siècles de l'Eglise, à cause de certains caractères que l'on mettait au commencement,

ou à la fin pour les faire connaître. Les évêques donnaient des lettres formées aux voyageurs, afin qu'ils fussent reconnus pour chrétiens, et reçus dans les autres églises. On les appelait aussi des lettres canoniques, de recommandation, de paix, de communion; il en est souvent parlé dans les anciens conciles. On appelait aussi une loi formée, celle qui était scellée du sceau de l'empereur. Enfin les Grecs modernes ont donné à l'Eucharistie le nom de formée, parce que les hosties avaient les empreintes d'une croix. (Voyez le glossaire de Du Cange, et le père Sirmond, jésuite, qui a donné des formules de lettres formées.)

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin le 31 mai 1711, succéda à La Croze dans la place de professeur de philosophie au collège français de Berlin en 1739, et devint ensuite secrétaire et historiographe de l'Académie royale des Sciences et belles-lettres de la même ville. Nous avons de lui : 1° le *Fidèle* fortifié par la grâce, ou Sermon sur l'Épître de saint Paul, *ad Philipp.*, c. 4, v. 13, Berlin, 1736. 2° *Ducatiæ*, ou Remarques de feu Le Duchat sur divers sujets de littérature et d'histoire, recueillies dans ses manuscrits, et mises en ordre par Formey, à Amsterdam, 1738, 2 vol. in-8°. 3° *Amusemens littéraires*, moraux et politiques, avril, juillet, 1738. C'est la suite d'une feuille périodique, com-

mencée en décembre 1737, sous le titre de *Mercure et Minerve*, ou *Choix de nouvelles*, etc., et finie en mars 1738. 4° *Sermons* sur divers textes de l'Écriture, à Berlin, in-8°, 1739. 5° La continuation de la Bibliothèque germanique, sous le nom de *Nouvelle bibliothèque*, ou *Histoire littéraire de l'Allemagne*, de la Suisse et des pays du Nord, dont le premier volume, contenant les mois de janvier, février et mars de l'an 1746, parut la même année à Amsterdam, chez Pierre Mortier, dans la forme ordinaire de la bibliothèque germanique, petit in-8°. Perard est auteur de cet ouvrage avec Formey. 6° La belle Wolfienne, 5 vol. in-12. Les trois premiers volumes de cet ouvrage sont sur la logique de Wolff, le quatrième et le cinquième sont une traduction fidèle de la métaphysique que le même auteur avait publiée en allemand; Formey a joint à la traduction des remarques empruntées des deux volumes de remarques que Wolff avait données lui-même sur la métaphysique. 7° La Vie de Jean-Philippe Baratier, etc. in-8°, à Berlin, 1741. 8° *Mémoires* pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne, contenant particulièrement les *pacta conventa* d'Auguste III, avec un commentaire historique et politique tiré des actes authentiques, jusqu'à présent inconnus hors de ce royaume, traduits du latin de Lengnisch, docteur et

professeur en Droit à Dantzick, in-8°, à La Haye, chez Pierre Gosse, 1741. 9° *Histoire de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Berlin*, année 1745, avec les mémoires pour la même année, tirés des registres de cette Académie, à Berlin, chez Ambroise Haude, 1746, in-4°. 10° *Le Triomphe de l'évidence*, ou *réfutation du pyrrhonisme ancien et moderne*, en 2 vol. in-8°. C'est un abrégé de l'examen du pyrrhonisme par De Crousaz. 11° *Exposition abrégée du plan du roi de Prusse pour la réformation de la justice*, à Berlin, 1748, in-4°. 12° *Éloges des académiciens de Berlin et de divers autres savans*, à Berlin, 1757, 2 vol. in-12. 13° *Principes du droit naturel et des gens*, extraits du grand ouvrage latin du baron de Wolff, à Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12. 14° *Traité des dieux et du monde*, par Salluste le philosophe, traduit du grec, avec des réflexions philosophiques et critiques, à Berlin, chez Chrétien-Louis Kunst, 1748, in-8°. Formey a joint le texte grec à sa traduction. 15° *Le philosophe chrétien*, 3 vol. in-12, à Leyde, le premier et le second en 1753, le troisième en 1755; la seconde édition revue et augmentée.

On a encore de Formey, entre autres ouvrages, des mélanges philosophiques, 1754, 2 vol. in-8°. Un abrégé de l'Histoire ecclésiastique, 1760, 2^e vol. in-12. *Epistola ad em. cardina-*

Iem Quirinum, 1749, un vol. in-4°. Défense des réformateurs, et surtout de Luther, contre ce cardinal, 1750, un vol. in-16. On ne peut nier que Formey n'ait été un écrivain laborieux, plein d'érudition, de droiture naturelle même dans ses plus grandes erreurs. Justement indigné des progrès d'une philosophie qui s'annonçait comme voulant effacer jusqu'au dernier vestige de la religion chrétienne, il donna son *Emile chrétien*, ouvrage dans lequel la confession du vicaire savoyard est remplacée par une doctrine contraire; ce qui lui valut de la part de Rousseau une de ces honnêtetés littéraires si communes de nos jours, savoir que lui, Formey, donnait modestement dans cet ouvrage la capacité de son cerveau pour mesure commune de l'entendement humain. Eh! qui mieux que le citoyen de Genève a mérité ce reproche!

FORMIES, *Formia*, ou *Formiæ*, ville de la Campanie, dans le royaume de Naples, entre Fondi et Minturnes; les Sarrasins la détruisirent en 840, et son évêché fut transféré à Gaëtte, qui en est éloignée de trois milles. On a bâti à la place un bourg assez joli nommé Mola. Cicéron y avait une maison de campagne qu'il appelle *Formianum*, et qu'on nomme encore *Cicerone*. Formies a eu les évêques suivans:

1. Probe.
2. Martinien, au concile de Rome, sous Félix III, en 487.

3. Adeodat, aux conciles de Rome, sous Symmaque, en 499, 501 et 504.

4. Bacaude, en 590.

5. Albin, succéda en 597.

6. Bonite, au concile de Rome, en 649.

7. Adeodat, au concile de Rome, en 680.

8. Camplus, des comtes de Gaëtte, sous Adrien 1^{er}, en 790.

9. Jean, en 812.

10. Léon évêque de Minturnes et de Formia tout ensemble, en 840.

11. Constantin, en 846. (*Ital. sacr.*, tom. 10, pag. 97.)

FORMORT, ou FORMATU-RE, ou FORMOTOURE, ou FORMOUTEURE, ou FREMETEURE, droit acquis par la mort de quelqu'un. Ce droit s'étend sur les meubles et immeubles, excepté en quelques pays, où il est restreint à la portion héréditaire, ou de communauté mobilière.

FORMOSE, pape, était auparavant évêque de Porto. Jean VIII l'avait déposé de l'épiscopat et contraint de prêter serment qu'il demeurerait le reste de sa vie dans la communion laïque; parcequ'il avait été soupçonné de conspiration contre l'Eglise et contre l'Empire; qu'il avait brigué la papauté, et qu'étant en Bulgarie de la part du pape Nicolas 1^{er}, il avait fait jurer le roi des Bulgares qu'il ne recevrait point d'autre évêque que lui, envoyé par le Saint-Siège. La sentence de Jean VIII fut ré-

voquée par Marin , ou Martin n son successeur , qui rétablit Formose dans son évêché d'où il fut transféré à celui de Rome le 19 septembre de l'an 891. Il envoya des légats à Constantinople au sujet de ceux qui avaient communiqué avec Photius. Il couronna empereur, Gui, duc de Spolète, l'an 892 , et donna la même qualité à Arnoul, roi de Germanie, qu'il fit venir à Rome l'an 896. Formose mourut le 4 avril de la même année , après un gouvernement de quatre ans six mois dix-sept jours. Étienne vi , son successeur , fit déterrer son corps ; et , l'ayant mis avec ses habits pontificaux dans la chaire papale , il lui reprocha qu'il avait violé les canons en quittant l'église de Porto pour celle de Rome ; le dépouilla de ses habits , lui coupa les trois doigts dont il donnait la bénédiction , et le fit jeter dans le Tibre avec une pierre au cou. Jean ix cassa dans un concile tout ce qui avait été fait contre Formose. Ce pape avait écrit quelques Épîtres. Il en reste trois , l'une à Stilianus sur les affaires d'Orient , l'autre à Foulques , archevêque de Reims , la troisième aux évêques d'Angleterre : mais cette dernière n'est point de lui non plus que de Léon v , à qui elle aussi est attribuée. (Sigebert. Baronius , à l'an 890. Dupin, *Bibl. des Aut. eccl. dixième siècle*, et *Table de ces mêmes Aut. neuvième siècle*, pag, 372.)

FORMULAIRE, *formularium*,

écrit qui contient la forme du serment qu'on doit faire en certaines occasions. Il y a des formulaires de dévotion et de prières. Il y a un formulaire du pape Alexandre vii , touchant la condamnation du Jansénisme. (V. JANSÉNIUS.)

FORMULE , se dit de certaines règles , ou certains termes prescrits pour les actes de justice , profession de foi , etc.

FORNARIUS (Martin) , jésuite , natif de Brindes dans le royaume de Naples , a laissé un opuscule du sacrement de l'Ordre , imprimé à Cologne en 1621 , avec des additions , par André Victorell , et une institution des confesseurs , imprimée à Rome et à Cologne en 1601 , et à Ingolstad en 1607. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1857 et 1858.)

FORNERUS (Frédéric) , évêque d'Hébron , qui fleurit depuis l'an 1620 jusque vers l'an 1630 , a laissé : 1° le roi d'Hébron , ou sermons sur le Psaume cinquante , à Ingolstad , en 1619 et 1630. 2° La palme triomphante des miracles de l'Eglise et principalement de la Vierge , *ibid.*, 1620. 3° Trente sermons de la Vierge , et quelques autres sur les mystères. 4° La rose à cinq feuilles , *ibid.* 1630. 5° Quatre livres de l'ivrognerie , *ibid.* (Dupin, *Table des Aut. eccl. du dixième siècle*, pag. 1910.)

FORNICATEUR , celui qui commet fornication , *fornicator*, *stuprator*. Un fornicateur qui

corrompt une fille par des instances accompagnées de dol, ou de crainte, est obligé de la doter, ou de l'épouser. La raison est qu'il lui a fait tort en la trompant, ou en la violentant, et qu'il est tenu par conséquent à réparer ce tort. Que si la fille séduite refuse le mariage sous prétexte qu'elle est d'une condition plus relevée que le séducteur, celui-ci n'est tenu à rien.

Celui qui corrompt une fille de son consentement et sans suite déshonorante devant les hommes, n'est tenu à rien qu'à faire pénitence de son crime, selon cette règle de droit, *scienti et consentienti non fit injuria*, et ces paroles de saint Antonin (2 part. sum. theol., tit. 5, c. 6, § 1), *si deflorat eam voluntariam, non tenetur ei.* (Voyez PONTAS, au mot FORNICATION.)

FORNICATION, *fornicatio*. C'est le péché de luxure qui se commet par deux personnes de différent sexe, dont ni l'une, ni l'autre ne sont liées par le sacrement de mariage, ni par un vœu solennel. Si le péché se commet avec une personne libre et déjà corrompue, c'est une fornication *simple*; s'il se commet avec une personne libre et vierge, c'est *défloration, stuprum*. Toute fornication est un péché mortel défendu par le droit naturel et divin. Elle est défendue par le droit naturel, en ce qu'elle est contraire au bien général de la république qu'elle remplit de scandales, et au bien particulier des enfans qui demeurent sans

éducation. Elle est défendue par le droit divin. « Les fornicateurs ne posséderont point le royaume de Dieu, dit saint Paul, 1. *Corinth.* 6, 9.» C'est donc avec justice que le pape Innocent XI condamna cette proposition de Caramuel : *Tam clarum videtur fornicationem secundum se nullam involvere malitiam, et solum esse malam quia interdictam, ut contrarium omnino rationi dissonum videatur*. Mais, dira-t-on, la fornication était permise dans l'ancienne loi. Les patriarches avaient des concubines. Le prophète Osée épousa une prostituée par l'Ordre de Dieu. Il vaut mieux pour les enfans d'exister quoique par fornication, que de n'être point du tout. Enfin, les apôtres mettent dans le même rang la défense de la fornication, et celle de manger du sang des animaux, qui n'est point défendu par la loi naturelle. (*Act.* 15, 29.)

Rép. 1. La fornication était défendue dans l'ancienne loi, en ces termes : *Non erit meretrix de filiabus Israël, nec scortator de filiis Israël.* (*Deut.* 23, 17.) On lapidait les filles qui en étaient coupables. (*Ibid.* 22, 21.) 2° Les concubines des patriarches étaient des femmes légitimes du second rang. 3° La femme du prophète Osée cessa d'être prostituée lorsqu'il l'épousa. 4° Si c'est un bien pour les enfans de fornication d'exister, ce n'en est pas un pour les fornicateurs de leur donner l'existence par cette voie. 5° Les

apôtres défendent la fornication et l'usage du sang des animaux dans le même passage ; mais il ne s'ensuit nullement de là qu'ils ne trouvent qu'une même malice dans ces deux choses. (Collet, *Moral.*, t. 6, p. 224.)

La fornication est punie en Orient par la mort, ou par une très-grosse amende, ce qui fait qu'elle y est fort rare. (Moléon, *Voyage liturg.*, p. 473.)

FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Ausbourg en 1495, enseigna la langue hébraïque à Wittemberg, où il mourut le 8 décembre 1556. Il laissa un excellent Dictionnaire *hébraïque*. Il y a eu un autre théologien allemand, nommé Jean Forster, lequel était aussi professeur à Wittemberg, et fut depuis ministre à Islèbe, où il mourut en 1613, après avoir publié beaucoup d'écrits sur la théologie ; et un autre Jean Forster qui était jurisconsulte à Padoue, et qui est l'auteur d'un livre intitulé, *Processus judicarius cameralis*. (Melchior Adam, *in vit. Germ. theolog.*)

FORSTER (Valentin), a fait en latin l'histoire du Droit en trois livres. Il y parle de la vie et des ouvrages des plus célèbres jurisconsultes qui ont paru jusqu'au temps où il écrivait, qui était environ l'an 1580. Jérémie Drexelius, ami de Forster, loue cette histoire, et Christophe-Adam Rupert la critique. (Gesner, *in Bibl. Melchior Adam, in vit. Germ. theolog.* Rupert, lib. 3, *Animadvers in enchirid.*

Pomponii, de orig. juris ejusque interpret.)

FORT (Paul Le), religieux de l'Ordre de Cîteaux, et prieur de Saint-Lazare à la Ferté-Milon, a vécu jusque vers l'an 1650, et a laissé un ouvrage intitulé : *l'Horloge bénédictin*, imprimé à Paris en 1645. (Dupin, *ibid.*, p. 2076.)

FORTUNAT, dont il est parlé dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens, vint de Corinthe à Éphèse pour y visiter cet apôtre, qui l'appelle les *premices* de l'Achaïe avec Stéphane et Achaïque. Ce furent ces trois personnes qui portèrent la première épître de saint Paul aux Corinthiens. C'est tout ce que l'on sait de Fortunat. (1. *Cor.* 16, 15, 17.)

FORTUNAT, diacre, martyr de Valence, en Dauphiné, et compagnon de saint Félix, martyr de la même ville. (Voyez FÉLIX, martyr de Valence.)

FORTUNAT (Saint), à qui l'on donne communément le titre d'évêque, quoiqu'on ne sache, ni le lieu, ni le temps de son épiscopat, était né à Verceil, d'où il passa en France, où il lia amitié avec saint Germain, évêque de Paris, mort en 576. On le fait auteur de la vie de saint Marcel, évêque de la même ville, que d'autres attribuent à Venance Fortunat, évêque de Poitiers. Saint Grégoire de Tours cite cette vie, mais sans en nommer l'auteur ; au lieu qu'en parlant de celles de saint Séverin de Bordeaux, de saint Aubin

d'Angers, de saint Maurille et de saint Germain de Paris, il en fait honneur à Fortunat de Poitiers. Saint Grégoire ne croyait donc pas que la vie de saint Marcel fût de Fortunat de Poitiers; aussi le style n'en est pas le même que des autres vies dont nous venons de parler. Jean le Muncrat; dans ses notes sur le Martyrologe d'Usuard à l'usage de l'Eglise de Paris, qu'il donna in-fol., en 1490, marque qu'il passait pour constant de son temps, que cette vie de saint Marcel était de Fortunat de Verceil. On la trouve dans Surius au premier jour de novembre. La conformité du style lui a fait aussi attribuer le premier livre de la vie de saint Hilaire, évêque de Poitiers. On en donne une autre raison qui paraît assez plausible, qui est l'inexactitude de l'auteur dans le récit de plusieurs faits qui étaient d'eux-mêmes dignes de remarque, et que l'auteur a omis, ou mal rapportés; ce qui ne peut venir que d'un étranger, et non pas d'un écrivain qui aurait vécu dans le pays où les faits peu exacts, ou omis, étaient trop connus. Ces faits omis sont, entre autres, le concile de Beziers, l'affaire de Saturnin d'Arles, et les actions de saint Hilaire à Milan, après qu'il eut rétabli la foi dans les Gaules. (*Voyez le tom. 3 de l'Histoire littéraire de la France*, p. 298 et suivant, et dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 16, p. 547 et suiv.)

FORTUNAT, évêque de Poitiers. (*Voy. VENANCE FORTUNAT.*)

FORTUNATIEN, évêque d'Aquilée, était Africain d'origine. Son savoir et son zèle pour la foi le firent estimer du pape Libère qui en 354 lui écrivit pour le prier de travailler avec ses légats à obtenir de l'empereur Constantius la tenue d'un concile; de régler leur prudence par ses avis, et de les assister même de sa présence s'il en était besoin. Mais il ne soutint pas long-temps l'idée avantageuse que Libère avait conçue de lui. Il signa la condamnation de saint Athanase, dans le concile de Milan, en 355. Comme il y avait été forcé par les mauvais traitements de Constantius, il crut qu'il pourrait se disculper en envoyant à divers évêques une lettre, qu'on croit être celle du concile de Sardique à Constantius, et à laquelle il avait eu apparemment quelque part, car il se trouve à ce concile en 347.

Il fut aussi le premier à solliciter le pape Libère de se rendre aux volontés de Constantius, c'est-à-dire de signer la condamnation de saint Athanase. Fortunatien vivait encore en 357. Il composa, sous le règne de Constantius, des commentaires sur les Évangiles, dans lesquels il expliquait, non le texte tout entier et de suite, mais ce qui lui paraissait de plus remarquable. Saint Jérôme dit qu'ils étaient écrits avec beaucoup de précision et d'un style peu châtié; néanmoins il en faisait cas et

souhaitait fort de les avoir pour s'en servir dans ses commémorations sur saint Mathieu. C'est pourquoi il écrivit à Paul de Concorde pour le prier de les lui envoyer avec quelques autres livres dont il avait besoin. Nous ne les avons plus aujourd'hui. (D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 6, p. 11.)

FORTUNATITES, *fortunæ cultores*. Quelques-uns donnent ce nom à une secte de Juifs qui adoraient la fortune, et lui offraient des sacrifices comme à la reine du ciel. (Alexander ab Alexandro, *Genial. dierum.*, lib. 1.)

FORTUNATUS. Voyez **AMALARIUS**.

FORTUNE, *fortuna*. La fortune était chez les Payens une divinité bizarre qui présidait à tous les événemens, et distribuait les biens et les maux selon son caprice. Chez les Chrétiens la fortune est un événement dont la cause est cachée; mais cette cause n'est autre que la providence de Dieu.

FORUM CLAUDII, ville autrefois épiscopale, dans la Campanie, sur le chemin de Rome à Naples, à deux mille de Calé. A peine en reste-t-il quelques vestiges. Elle a eu pour évêques :

1. Jean, qui assista Alexandre II, faisant la dédicace de l'Église du mont Cassin, en 1071.

2. Bernand, chapelain de Jourdain Richard, fils du prince de Capoue, succéda en 1087. (*Ital. sacr.*, tom. 10, pag. 100.)

FORUM CLODII, ville ancienne d'Italie qui a eu autrefois titre d'évêché. C'est le bourg du patrimoine de Saint-Pierre, appelé aujourd'hui Oriolo. Les évêques suivans y ont siégé :

1. Domitien, ou Donatien, assista en 313 au concile de Rome, sous le pape Melchiade. Optat de Milève en fait mention, lib. 1, de *Schismate Donatist.*

2. Gaudence, au concile de Rome, sous le pape Félix, en 487.

3. Collonise, ou Colon, ou Colonie et Callonie, sous le pape Symmaque, en 499, 501, 502.

FORUM JULII. (Voy. **Julium Carnicum**.)

FORUM NOVANUM, **FORNOUE**, ancienne ville des Sabins en Italie, qui reçut la foi dès les premiers siècles de l'Église. Ce n'est plus présentement qu'un bourg nommé *Vescovio*, dans la terre de Sabine. Cette ville, dont le siège a été réuni, ou transféré à Sabine, qui est le titre d'un cardinal-évêque, a eu, quand elle subsistait, les évêques suivans :

1. Paul, au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

2. Astère, au concile de Rome, sous Félix III en 487.

3. Projectice, aux conciles de Rome, sous Symmaque, en 499, 502 et 503.

4. Laurent, vers l'an 550.

5. Jean, au concile de Latran, sous Martin I, en 649.

6. Martien, ou Martinien, au concile de Rome, sous Grégoire II.

7. Tonfo, au concile de Rome, 743.
8. Théodore, en 804.
9. Issa, en 798.
10. Samuel, en 826.
11. Serge, en 853, 868.
12. Léon, 879.
13. Grégoire, en 929.
14. Jean, en 963. (*Ital. sacr.*, tom. 10, p. 101.)

FORUM TRAJANI, ville épiscopale de Sardaigne, sous la métropole de Cagliari. Antonin, qui la met au midi de l'île, est le premier qui en ait fait mention *in itiner.* p. 82, *edit. Amstel.*, 1735. Ptolémée, Strabon, Pline et tous les anciens géographes n'en disent rien. Cette ville est aujourd'hui ruinée. Nous en connaissons les deux évêques suivans :

1. Martinianus, siégeait au cinquième siècle. C'est un des prélats qui furent envoyés en exil par Huneric, roi des Vandales, en 484.

2. Innocent, ou Libertin, dont saint Grégoire-le-Grand fait mention, *epist.* 4, *ad Januar.* L'auteur de *Sardinia sacra* croit que l'un ou l'autre était évêque de *Foro-Trajanensis*.

FOSCARARI (Gilles), issu d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Bologne, et né dans cette ville, le 27 janvier 1512, entra fort jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique. Il professa dans différentes maisons de son Ordre, prit le bonnet de docteur, et devint en 1544 inquisiteur et prieur du couvent de Bologne.

Le pape Paul III l'appela auprès de lui, lui conféra la charge de maître du sacré Palais, et lui remit l'examen du livre des exercices spirituels de saint Ignace. Jules III partagea les sentimens de son prédécesseur, et le nomma à l'évêché de Modène. Le concile de Trente, ayant recommencé vers ce temps, il reçut un bref de Jules, qui lui ordonnait de s'y rendre. Des bruits de guerre ayant fait suspendre de nouveau le concile, Foscarari retourna à Modène, où il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau pastoral pour soulager les pauvres dans une disette affreuse qui vint affliger cette ville. Son épiscopat ne lui avait fait rien changer à sa manière de vivre, également simple et décente. Tous ses revenus coulaient en grande partie dans le sein des indigens, tandis qu'une autre était employée aux embellissemens de sa cathédrale. Tant de vertus ne purent le mettre à l'abri de l'odieuse imputation que sa foi n'était pas pure. Le pape Paul IV le fit arrêter et conduire avec le cardinal Jean de Morou au château Saint-Ange. L'accusation fut détruite d'un souffle, et Pie IV, successeur de Paul, fit déclarer l'accusation fautive et calomnieuse. Aucun des dénonciateurs n'osa se montrer. Foscarari retourna à Modène, où le plus honorable accueil le dédommagea de cette persécution. Il retourna en 1561 au concile de Trente, dont le pape avait ordonné la continuation, et fut

chargé de l'examen préalable de tous les discours qui devaient se prononcer dans le concile. On le nomma commissaire avec deux autres dominicains, Léonard Marini et Foreiro, pour faire dresser un catéchisme et réformer les bréviaires et missel de Rome (*Voy. FOREIRO*). Foscarari était encore occupé à Rome de ce travail lorsqu'il mourut 23 décembre 1564. Il est auteur, avec ses collègues cités ci-dessus, du catéchisme *ad Parochos*. On lui attribue aussi un livre intitulé *Ordo judicarius in foro ecclesiastico*.

FOSCO, ou FUSCUS (Placide), premier médecin et l'un des conseillers du saint pape Pie v, se distingua par sa sagesse et par sa science. Il mourut à Rome en 1574, et laissa un ouvrage estimé qui a pour titre : *de usu et abusu Astrologiæ in arte medicæ*. (Manget, *Biblioth. des Auteurs de médecine, à la fin du livre sixième.*)

FOSSAIRE, *fossarius*. Les fossaires étaient parmi les Grecs, ceux qui enterraient les fidèles. Ils appartenaient en quelque sorte au clergé, et jouissaient de plusieurs de ses privilèges, comme de l'exemption des impôts et des charges publiques.

FOSSALA, ou FISSON, siège épiscopal de la province de Numidie en Afrique, not. n°. 21. C'est un château situé à quarante milles d'Hyppone, et séparé de ce diocèse du temps même de saint Augustin, comme il le marque, *epist.* 209. Il rap-

porte des miracles qui y ont été faits par les mérites de saint Étienne, l. 22 *de civ. Dei*, cap. 8.

FOSSANO, ville d'Italie dans le Piémont, en latin *Fossanum*. Elle est située sur la rivière de Sture, à huit milles de Saluces et de Mondovi, entre l'une et l'autre, et à dix de Carinagioles, dans une campagne grasse et fertile qui en fait comme le grenier de tous les environs des Alpes. Le pape Clément viii l'érigea en évêché le 15 avril 1592. L'église de Sainte-Marie et de Saint-Juvenal sert de cathédrale. Elle est d'une architecture ancienne, mais très-belle. Douze chanoines y font l'office, parmi lesquels sont deux dignitaires, le prévôt et le pénitencier. Il y a six monastères d'hommes et deux de filles, dont l'un est hors de la ville, appelé Saint-Pierre de Gerbo. Le diocèse n'est pas fort étendu. On y compte en tout quinze paroisses.

Evêques de Fossano.

1. Camille Daddei, de Mont-Réal, évêque de Brugnello, transféré par Clément viii, le 15 avril 1592, mourut en 1600.

2. Pierre de Léon, Espagnol, confesseur de Catherine d'Autriche, duchesse de Savoie, nommé le 4 mai 1602.

3. Thomas Piolati, chanoine régulier de Latran, nommé le 18 juillet 1605. Il était évêque de Paphos et coadjuteur du précédent; il mourut en 1620.

4. Agaffin Salario, des comtes

de Moretta , prévôt de la cathédrale , nommé par Grégoire xv le 29 mars 1621 , fut transféré à Saluces , et mourut en 1625.

5. Frédéric Sandrius, de Fossano , abbé commendataire de Saint-Pierre de Vasco à Mont-Réal , nommé par Urbain viii le 20 décembre 1627 , mourut. le 3 novembre 1646.

6. Nicolas Dalmaticus, d'Avigliana , de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin , nommé à la demande de la duchesse de Savoie , par Innocent x le 25 novembre 1648 , mourut en 1653.

7. Clément Ascanio Sandrius Trotti , de Fossano , nommé le 8 juillet 1658 , siégea jusqu'au 20 avril 1675 , qu'il mourut.

8. Octavien de La Rouère d'Asti , clerc régulier barnabite , nommé le 17 juin 1675 , mourut deux ans après.

9. Maurice Bertoni , de Turin , clerc régulier de Somasque , nommé à la demande du duc de Savoie , le 28 mars 1678 , siégeait encore en 1719. (*Ital. sacr.*, tom. 4 , pag. 1079.)

FOSSARIENS , hérétiques du quinzième siècle , sortis , selon les apparences , des Albigeois , et qui s'étaient répandus en Bohême. On leur donna ce nom , parce qu'ils se retiraient dans des fosses et dans des cavernes , pour y débiter leurs impiétés , et y commettre leurs actions infâmes. Ils méprisaient les principales cérémonies de l'Eglise , ses Sacremens , ses ministres et ses décisions. Leur façon de recevoir ceux qui voulaient entrer

dans leur secte , était singulière. On prétend qu'ils leur faisaient avaler une grande mouche semblable à un frelon ; et que par cette cérémonie qui était un sortilège , et qu'ils appelaient infusion de l'esprit de Dieu , ils les attachaient tellement à leur parti , que , ni les prédicateurs les plus persuasifs , ni la crainte des supplices les plus cruels , ne pouvaient plus les ramener à la foi. Ils se sont insensiblement dispersés , ou confondus avec les hussites de Bohême. (*Trithème , dans sa Chronique de Spanheim* , le père Alexandre , *Histoire ecclés. du quinzième siècle* , pag. 100.)

FOSSE (Jacques de La) , né à Toul le 29 novembre 1621 , entra le 8 octobre 1640 dans la Congrégation naissante de Saint-Vincent de Paule , dite de *Saint-Lazare*. On le chargea d'enseigner dans la pension dite de *Saint-Charles* , et il y fut en particulier le directeur des études de Gaston de Noailles , frère du cardinal de ce nom , et qui fut dans la suite évêque de Châlons en Champagne. Il mourut à Sedan le 30 avril 1674. On a de lui des poésies latines , savoir des hymnes , une longue ode sur saint François de Sales , et d'autres dont le titre est , *In cruce solemniter Sedani depictas* ; une exhortation aussi en vers latins aux Sédanois qui étaient encore engagés dans l'hérésie. (D. Calmet , *Biblioth. lorr.*)

FOSSÉ , qui sert à la défense d'une maison , et empêche qu'on

y puisse entrer. Les fossés avaient cela de particulier, qu'un noble ne pouvait pas faire de tels fossés autour de sa maison, sans lettres-patentes du roi, adressées à la chambre des comptes qui ne les vérifiait qu'information préalablement faite de la commodité, ou incommodité, et à la charge d'un droit de reconnaissance. A l'égard du seigneur, son consentement était aussi toujours requis. Ainsi, un censitaire, ou un vassal ne pouvait faire fossés, ni ponts-levis autour de sa maison, sans le consentement de son seigneur. (Mornay, en la loi 15, ff. de rei vendicat. Le Prêtre, centur. 2, ch. 51.)

Mais pour ce qui était des fossés qu'un censitaire, ou un vassal faisait faire autour de son héritage pour empêcher les animaux d'y aller et d'y faire du dégât, quoique de tout temps il n'y en eût point eu, le seigneur ne pouvait s'y opposer sous prétexte que ces fossés nuisaient à son droit de chasse, à cause de leur profondeur; ainsi jugé par deux arrêts du parlement de Paris, rapportés par Papon, l. 14, tit. 1, n. 6 et 7, dont l'un est du 12 mars 1547, et l'autre du 17 mai de la même année. Régulièrement tout fossé était présumé mitoyen, s'il n'y avait titre au contraire, ou si le jet de la terre n'était entièrement du côté du voisin. (Coquille, *quest.* 298. Chopin, sur la coutume de Paris, liv. 1, tit. 4, *nombr.* 16. De Ferrière, *Dictionn. de Droit*

et de Pratique, au mot FOSSÉS.)

FOSSÉ (Pierre-Thomas du), écuyer, seigneur du Fossé, mort à Paris le 14 novembre 1698, est auteur des Vies des Saints du mois de janvier et de février, de celles de Tertullien, d'Origène et de saint Thomas de Cantorbéry. Il a aussi continué les commentaires sur la Bible, commencés par de Sacy. (Dupin, *Biblioth. ecclésiast. du dix-septième siècle*, part. 4.)

FOSSOMBRONE, ou FOSSEMBRUNO, ville d'Italie dans le Picenum et le Vicariat romain, sur le Metauro, à six milles d'Urbain, en latin *Forum-Sempronii*, ainsi nommée de Sempronius Sophus qui soumit les Picentins au peuple romain. Ce fut originairement une des villes municipales de l'Empire qui subit enfin la même fortune. Les Goths et les Lombards la renversèrent, et on en bâtit une nouvelle à un mille environ de distance qui prit le même nom. Elle n'est pas tout-à-fait si grande, mais elle ne lui cède en rien, soit pour la propreté, soit pour la beauté de ses édifices. Elle est en partie située sur la pente d'une colline, et en partie dans une plaine qui abonde dans tout ce qui peut rendre la vie délicieuse. Le Candiano en est assez proche, et on voit sur sa rive gauche, dit Blondus, une partie de la voie Flaminia, que fit faire Auguste depuis Rome jusqu'à Rimini. Cette ville fut toujours fidèle aux Romains, et tant que l'Empire sub-

sista, elle ne s'écarta jamais de la soumission qu'elle avait promise; mais sa ruine fut la cause de la sienne. Elle tomba au pouvoir des ducs de Feltri. Ceux d'Urbain s'en rendirent aussi les maîtres, jusqu'à ce qu'avec ceux-ci elle se soumit aux pontifes de Rome.

On ignore le temps auquel la religion chrétienne y a été établie. Cependant il paraît qu'il y avait des chrétiens avant Constantin. Le martyrologe romain fait mention de plusieurs martyrs qui ont souffert pour la foi, dans les persécutions qui ont précédé cet empereur, comme Aquilin, Gélase, Magnus, Maurice et ses compagnons. Cependant nous n'y voyons point d'évêques, que vers la fin du cinquième siècle.

La cathédrale est dédiée à saint Maurice, martyr, et à saint Aldobrande, évêque de Fossombrone, dont elle possède les corps. Elle est desservie par un prévôt et onze chanoines, parmi lesquels est un théologal et un pénitencier. On y fait les fonctions curiales. Il y a encore dans la ville quatre monastères d'hommes et deux de filles, etc. Cet évêché est suffragant d'Urbain.

Évêques de Fossombrone.

Félicissime est donné par Ughel, comme le premier évêque de Fossombrone, mais c'est sans fondement. Il y a bien un évêque de ce nom souscrit au

concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 499. Il fallait lire de suite, et on aurait vu qu'il se qualifie évêque de *Caudium*, célèbre dans l'histoire romaine, par les fourches appelées Caudines. On trouve immédiatement après

1. Innocent, souscrit à ce concile et aux autres tenus sous le même pape, en 501, 502, etc.

2. Léopardus, au concile de Rome, sous le pape Eugène II, en 826.

3. Jean, siégeait en 853, et se trouva au concile de Rome, sous le pape Adrien, en 868.

4. Pierre, en 876, sous le pape Jean VIII qui l'envoya légat au concile de Pontyon en France. Il assista aussi à celui de Troyes, assemblé par le même pape en 878.

5. N....., archi-prêtre de cette église, en fut élu évêque par le clergé et le peuple, en 1044.

6. Benoît, sous Léon IX et Alexandre II. Il assista au concile de Rome, sous Nicolas II, en 1059.

7. Adam, ayant été différé d'entrer en religion, comme il l'avait promis, mourut subitement en 1069.

8. Fulcoïn, se trouva au concile de Salone en Dalmatie, avec Gebison, évêque de Césène, et déclara par le pouvoir qu'il en avait du pape, Démétrius roi de cette province.

9. Gualfride, en 1140.

10. Nicolas, en 1197.

11. Monalde. Le pape Hono-

ré lui mande au mois d'août 1217, qu'il vienne à Rome pour recevoir l'ordination de ses mains.

12. Saint Aldebrand, de Sorbetulo, du diocèse de Césène, prévôt de Rimini. Papebroch dit, dans ses *Actes des Saints*, mai, tom. 1, pag. 158, qu'il faut le placer entre Fulcoïn et Gualfride. On fait sa fête le 1^{er} mai.

13. B. Richard. On le dit de l'Ordre de Saint-François, mais on ne sait pas dans quel temps il a siégé.

14. Gentilis, en 1255.

15. Jacques de Clusan, sous-diacre apostolique, élu par le Chapitre et confirmé par Honoré IV, en 1285.

16. Monalde, chanoine de Salisbury, nommé par Boniface VIII, en 1295; mourut en 1304.

17. Jean, abbé de l'Ordre de Saint-Benoît, confirmé à la demande du Chapitre par Benoît II, en 1304.

18. N....., de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Benoît II, en 1305.

19. Pierre, chanoine de Gubio, élu et confirmé par Jean XXII, en 1317, transféré à Gubio en 1327.

20. Philippe, archi-prêtre d'une collégiale, dans le diocèse de Citta Castell, en 1327.

21. Arnould. Il fut transféré à Apt en France, en 1342.

22. Ugolin, prévôt d'Urbain, nommé par Clément VI, mourut en 1363.

23. Fr. Galvan, de Padoue,

de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé en 1363.

24. Odon, de Pesaro, en 1379, fut un grand poète. Il mourut en 1408.

25. Roel de Roellis, de Rimini, nommé en 1408, mourut en 1420.

26. Jean de Verruculo, abbé de Castel-Durand, élu en 1420, mourut en 1432.

27. Delphin Cozzadini, de Boulogne, chartreux, évêque de Penna, transféré à cette église en 1432, mourut en 1434.

28. André de Monticulo, évêque de *Carpulium*, transféré en 1434, et la même année à Osimo. Il se trouva au concile de Bâle.

29. Gabriel de Benvenuto, de Gubio, élu en 1434, mourut en 1449.

30. Augustin Lanfranc, de Pise, prévôt de Sainte-Marie de Ponte-Nuovo, de cette ville, nommé en 1449, mourut en 1469.

31. Jérôme Sanctucci, d'Urbain, nommé en 1470, mourut en 1494.

32. Paul de Mildelbourg, Zelandais, le plus grand mathématicien de son temps, nommé à la recommandation de l'empereur Maximilien, le 30 juillet 1494, mourut à Rome en 1534.

33. Jean Guiddiccioni, de Lucques, excellent poète, nommé le 18 décembre 1524, mourut en 1541.

34. Nicolas Ardinghell, de Florence, et chanoine de cette

église, secrétaire de Paul III et nonce en France, nommé le 29 juillet 1541, fut fait cardinal en 1545, et mourut en 1548.

35. Louis Ardinghell, frère du précédent, nommé le 16 mars 1547, mourut en 1569.

36. Alexandre Mazza, de la ville de Bibiena, diocèse de Florence, nommé par Pie V le 1^{er} avril 1569. Grégoire XIII l'obligea de se démettre de cet évêché, et il mourut à Padoue.

37. Horace Montegraneli, de Gubio, nommé le 29 avril 1575, mourut en 1579.

38. Octave Accoramboni, le 15 mars 1579, siégea trente ans, et fut fait archevêque d'Urbain.

39. Jean Canali, succéda à Octave le 2 août 1609, et mourut en 1612.

40. Laurent Landi, de Velitri, le 4 juillet 1612, mourut en 1627.

41. Benoît Landi, frère du précédent, en 1627, embellit la cathédrale, et abdiqua en 1632.

42. J. B. Landi, neveu de Benoît et de Laurent, nommé par Urbain VIII, le 24 janvier 1633, mourut à Turin en 1646 au mois de mai.

43. J. B. Zecchadori, succéda le 24 août 1648, et mourut le 19 novembre 1696.

44. Fr. Laurent Fabri, de Boulogne, de l'Ordre des Conventuels de Saint-François, nommé le 6 décembre 1696, mourut le 17 avril 1709.

45. Charles Palma, d'Urbain ;

chanoine de cette métropole et pénitencier, élu en 1709 au mois de juin, siégeait encore en 1717. (*Ital. sacr.*, tom. 2, pag. 826.)

FOSSOYEUR, ou FOSSAIRE.
Voyez FOSSAIRE.

FOUAGE, ou MÉNAGE, droit qui était dû en quelques endroits au roi, à un seigneur sur chaque feu, maison, ou famille. Contribution annuelle que l'on tire de chaque feu, *vectigal, tributum in domos singulas, fumarium tributum*. Ce droit était aussi appelé en quelques lieux fournage, à cause du fourneau et cheminée. On n'en pouvait demander que cinq années. Il se payait en argent, ou en grain, suivant la disposition des coutumes. Le droit de fouage ne pouvait être demandé par le seigneur foncier et direct, à moins qu'il n'eût un titre précis. Ainsi jugé par un arrêt du parlement de Bordeaux du 6 septembre 1704. Ceux qui se prétendaient exempts de ce droit, étaient obligés de justifier des causes sur lesquelles leur exemption était fondée. (*De Ferrière, Dictionn. de Droit et de Pratique, au mot FOUAGE.*)

FOUCARMONT, *Fulcardi-Mous*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans la Normandie, à trois ou quatre lieues d'Aumale, sur la petite rivière d'Yère, au diocèse de Rouen. Elle était de la filiation de Savigni, et fut fondé en 1130, par Henri comte d'Eu qui y prit ensuite l'habit, ainsi

que le comte Jean son fils. Cette abbaye qui avait été rebâtie par un de ses abbés nommé Jean Pelletier, mort en 1645, était régulière et de la réforme. (*Gallia christ.*, t. 11, col. 304.)

FOUCHER, moine de Chartres dans le douzième siècle, a laissé l'histoire de la croisade jusqu'à l'an 1124; elle se trouve dans le recueil intitulé : *gesta Dei per Francos*.

FOUCHER (Jean), Auxerrois, avocat au parlement de Paris, vivait en 1549. On a de lui, entre autres ouvrages, *præsulaticum gallicorum*, ou (comme on lit dans la bibl. des aut. de Bourg.), *præsulatum gallicorum præfecturarumque ritus judiciales*, à Paris, 1543, 1549, in-8°.

FOUCHER (Simon), chanoine honoraire de la Sainte-Chapelle de Dijon, sa patrie, où il naquit le premier mars 1644, prit le degré de bachelier dans la Faculté de théologie de Paris. Une application trop constante à l'étude abrégé ses jours. Il mourut à Paris le 27 avril 1696, et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Nicolas-des-Champs. Comme la philosophie des académiciens avait fait ses délices, et qu'il la croyait la plus conforme à la raison, et la plus utile à la religion, il avait formé le projet de la rétablir autant qu'il serait en lui. Aussi Baillet, dans sa vie de Descartes, le nomme-t-il le restaurateur de la philosophie académicienne. On a de lui, entre autre ouvrages : 1° Dissertation

sur la recherche de la vérité, ou sur la philosophie des académiciens, où l'on réfute le principe des Dogmatistes, tant anciens que nouveaux, avec un examen particulier des sentimens de Descartes, à Paris, in-12 sans nom d'imprimeur et sans date. 2° Critique de la recherche de la vérité, où l'on examine en même temps une partie des principes de Descartes. Dom Robert Desgabetz, bénédictin, ayant publié une critique de cette critique en 1675, à Paris, in-12, chez Dupuis, Foucher y opposa : 3° réponse pour la critique à la préface du second volume de la recherche de la vérité, à Paris 1676 et 1679, in-12. 4° De la sagesse des anciens, où l'on fait voir que les principales maximes de leur morale ne sont pas contraires au christianisme, à Paris 1682 et 1683, in-12. 5° Réponse à la critique de la critique de la recherche de la vérité sur la philosophie des académiciens, à Paris, 1686, in-12. 6° Dissertation sur la recherche de la vérité, contenant l'apologie des académiciens, où l'on fait voir que leur manière de philosopher est plus utile pour la religion, et plus conforme au bon sens; pour servir de réponse à la critique de la critique, avec plusieurs remarques sur les erreurs des sens, et sur l'origine de la philosophie de Descartes, à Paris 1687, in-12, et 1693, in-12. 7° Lettre sur la morale de Confucius, philosophe de la

Chine, à Paris 1688, in-8°. 8° Dissertation sur la recherche de la vérité, ou sur la philosophie des académiciens, livre premier, contenant l'Histoire de ces philosophes, à Paris 1690, in-12. 9° Dissertations sur la philosophie des académiciens, liv. 3, à Paris 1692, in-12. 10° Dissertation sur la recherche de la vérité, contenant l'Histoire et les principes de la philosophie des académiciens, avec plusieurs réflexions sur les sentimens de Descartes, à Paris 1693, in-12. Cette édition contient les dissertations déjà citées, avec une quatrième partie. Foucher avait projeté aussi une saine philosophie et une saine théologie (Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourg.*, t. 1, p. 223 et suiv.)

FOUCHER (le père Étienne), de Salles, dominicain du grand couvent de Paris, a donné le séculier parfait sans être singulier, ou le secret de servir Dieu dans la perfection parmi le monde, sans s'y faire remarquer, par cent vingt-six pratiques extérieures, et cinquante-neuf intérieures, extraites de l'Écriture, ou des Pères, pour rappeler à la vraie piété ceux qu'une inquiétude molle et oisive en aurait détournés, et pour fournir abondamment de quoi satisfaire et régler la ferveur outrée de certaines âmes indiscretes qui demandent des mortifications par excès, avec cinq règles pour discerner les mortifications inspirées de Dieu de celles qui ne le sont pas, à Paris, chez François

DeLaunay, 1708, in-12. On trouve en deux tables cent quatre-vingt-quinze pratiques, dont il y en a cent vingt-six extérieures, et cinquante-neuf intérieures, pour travailler à sa perfection. L'auteur assure qu'il les a toutes empruntées de l'Écriture, ou des pères, mais avant de les proposer, il donne dans quinze chapitres des instructions préliminaires à onze sortes de personnes qu'il croit obligées de travailler à la perfection chrétienne.

Le premier et le second chapitres regardent les personnes attachées au monde. L'auteur fait voir que, ni le soin de leur famille, ni la multiplicité des affaires ne les dispensent de cette obligation.

Le troisième chapitre est pour les âmes nouvellement converties, que l'auteur exhorte à travailler à leur perfection avec encore plus de ferveur, que les justes qui ont toujours persévéré dans l'innocence.

Il traite dans la quatrième des contemplatifs modernes, qui, faisant consister la perfection la plus héroïque dans une froide et stérile spéculation, retranchent tous les actes extérieurs de vertu, et même une partie des intérieurs. Il prouve qu'on ne saurait parvenir à l'état de perfection que par l'exercice assidu des uns et des autres.

Le cinquième chapitre est contre ceux qui, persuadés que le désir de la perfection, doit être accompagné de quelques bonnes œuvres, ne veulent prati-

quer que celles qui flattent leur inclination. L'auteur montre que ces pratiques ne suffisent pas ; mais qu'il faut faire violence à la nature pour avancer dans la perfection.

Dans le sixième chapitre, il reprend ceux qui, trop circonspects dans l'entreprise de la perfection, négligent, ou différent, par une défiance de la grâce, à faire des actes de vertu ; et il soutient que c'est une chose louable de faire et de s'exciter à faire tout le bien dont l'occasion se présente, quoique nous soyons incertains si nous avons la grâce pour le faire.

Le huitième et le neuvième chapitres parlent de certaines âmes molles et sensuelles qui rejettent la mortification corporelle, et toutes les pratiques ordinaires de pénitence. L'auteur enseigne que la mortification du corps est un des moyens les plus efficaces pour élever l'esprit de Dieu, et purifier l'âme de ses passions.

Dans le dixième chapitre, il blâme la conduite de ces âmes vaines et présomptueuses qui s'imaginent qu'on ne peut arriver à la perfection, que par des actions héroïques, et il fait voir qu'il y a souvent plus de violence à se faire dans la pratique des moindres actions, que dans l'exécution des plus grandes ; et que pour négliger les petites, souvent on ne fait, ni les grandes, ni les petites.

Les âmes hypocrites et ambitieuses apprendront dans l'on-

zième chapitre que la perfection ne consiste point dans des actions éclatantes et singulières, mais que les actions les plus cachées aux yeux des hommes sont presque toujours celles qui ont le plus de mérite aux yeux de Dieu.

Le douzième chapitre sert à réveiller les âmes tièdes et nonchalantes qui se contentent des actions de précepte, en leur faisant connaître qu'il est dangereux à un chrétien de négliger les œuvres de surérogation dont il se sent fortement inspiré, et qu'il peut faire sans aucun inconvénient.

Dans les treizième et quatorzième chapitres, l'auteur rassure les âmes scrupuleuses, qui se croient dans une obligation indispensable de faire tout le bien qui leur vient dans l'esprit. Il propose cinq règles pour faire le discernement de ce qu'il leur est dangereux de négliger, et de ce dont elles se peuvent dispenser sans péril.

Le quinzième chapitre est pour ceux qui, entre les deux extrémités, pourraient prendre le parti de ne rien faire du tout ; il leur prescrit, entre un si grand nombre d'œuvres de surérogation, de s'en choisir seulement quatre, ou cinq chaque jour, selon l'occasion qui s'en présentera, sans les vouloir toutes mettre en usage.

L'auteur conclut le seizième et dernier chapitre par une exhortation qu'il fait aux âmes faibles, et qui manquent de courage pour entreprendre ces

exercices de piété, à les lire au moins une fois le mois, ou de temps à autre, pour se mettre dans la disposition de les pratiquer.

Le nombre des pratiques extérieures est divisé en dix moyens généraux qui concernent l'usage des vêtemens, la mortification des yeux, de la bouche, du goût; celle de l'ouïe, du toucher, de l'odorat, de la langue, en parlant peu; le bon usage qu'on peut faire de la langue en parlant; la mortification de son humeur naturelle, et la mortification du sommeil.

Les pratiques intérieures sont distribuées en huit moyens généraux, que l'auteur fait consister en la mortification de l'activité de notre esprit, et le sacrifice de la raison, en l'usage même de l'esprit et de la raison, dans le gémissement du cœur, en des affections de joie spirituelle sur tout ce qui contribue à la gloire de Dieu et le salut des élus, dans la soumission à la volonté de Dieu dans les afflictions, dans la résignation à sa volonté, dans ce qui nous arrive par l'ordre de la Providence, ou dans les peines qui proviennent de la malice et de l'infidélité des hommes (*Journal des Savans* 1709, pag. 39 de la première édition et 35 de la seconde.)

FOUET. Le supplice du fouet était fort commun chez les Hébreux; en sorte néanmoins qu'ils ne donnaient jamais plus de trente-neuf coups, de peur

d'excéder le nombre de quarante fixé par la loi du Deutéronome, (*chi*. 25, 3.)

FOUET, était une peine ordonnée contre les clercs coupables de certaines fautes, par différens textes du droit canon : *ut cum dolore, et citra vitæ ac membrorum periculum corrigantur.* (C. 1, 23, q. 5, c. *Universitatis de sent. excom.*) Les canons distinguaient à cet égard les prêtres des simples clercs : *Presbyteri et Levitæ, exceptis gravioribus criminibus, nullis debent verberibus subjacere; non est dignum ut Prælati honorabilia membra sua verberibus subjiciant et dolori.* (C. *cum beatus*, dist. 45.) Cette peine ne devait être exécutée, ni par l'évêque, ni par le juge d'église, ni par un laïc, mais par un ecclésiastique, *inter privatos parietes*, ou, comme l'on dit, *sous la custode.* (Mémoire du clergé tom. 7, pag. 1265 et suiv.) Le juge d'église n'était pas irrégulier, si, ayant ordonné cette peine, il fût survenu dans l'exécution quelque petite effusion sang, parce que *non venit principaliter ex sententia, sed accidit ex post facto.*

On sait que le fouet ordonné par la justice est une peine infamante. Ceux qui se donnent licence de fouetter quelques personnes dans les rues, peuvent être poursuivis criminellement, à cause de l'atrocité de l'injure. (De Ferrière, *ibid.*)

FOULICIEN. D'Herbelot, dans sa Bibliothèque orientale, don-

ne aux Paulianistes le nom de Fouliciens, conformément au mot mahométan. (Voyez PAULIANISTES.)

FOULON. *Champ du Foulon, Fontaine de Foulon.* (Voyez ROGEL. Ce terme signifie un foulon.)

FOULON (Pierre Le), ou *Gnafée*, moine hérétique, et faux évêque d'Antioche au cinquième siècle, fit profession de l'hérésie d'Eutichès, à laquelle il ajouta les erreurs des Valentinieniens, des Apollinaristes et des Sabelliens. (Voyez NICÉPHORE, liv. 15 et 16. Baronius, *in annal.* etc. Voyez aussi ANTIOCHE.)

FOULON, ou FOULLON (Louis), natif de Cambrai, chanoine de l'église métropolitaine de sa patrie en 1644. Il avait été aumônier et secrétaire de François Van-der-Burch, archevêque de Cambrai, dont il publia la vie à Lille en 1647, in-4°, sous ce titre : *Epitome vitæ et virtutum illustrissimi ac reverendissimi Domini Francisci Vander-Burch, archiepiscopi et Ducis cameracensis.* (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, tom. 2, pag. 831.)

FOULLON (Jean-Evrard), né en 1609 à Liège, d'une famille ancienne et distinguée, se fit jésuite en 1625. Il exerça le ministère de la prédication avec succès pendant trente ans, fut recteur des collèges de Huy et de Tournai, et mourut dans cette dernière ville le 25 octobre 1668, au service des pestiférés.

On a de lui, 1° la Vie de sainte Ode, grande aïeule de Pepin-le-Bref, à Mons 1640, et à Liège 1655, in-16. 2° Traduction du chef-d'œuvre de saint Jean Chrysostôme; c'est-à-dire, du discours où ce saint docteur montre qu'on ne souffre de véritables maux que ceux qu'on se fait à soi-même, à Liège, in-16. 3° *Bellorum causæ*, à Nainur et à Cologne 1646 : le même ouvrage en français, plus ample, à Liège 1648, in-8°. 4° Jonas fugitif, modèle de l'homme ramené à Dieu par les actes des vertus théologiques, à Tournai 1653, in-16. 5° *Veritas pauciloqua, compendium historię leodiensis*, à Liège 1656, in-16. 6° *Veritatis et ecclesię tungrensis breves vindicię contra diatribam Patris Godefredi Henschenii de episcopatu tungrensi et trajectensi*, à Liège 1657, in-16. Le père Foullon s'est caché dans cet écrit sous le nom de Nicolas Fisen. 7° *Commentarii historici et morales ad libros 1 et 2 Machabæorum, additis liberioribus excursibus*, à Liège 1660 et 1664, 2 tom. in-fol., sur le chapitre trois du premier livre des Machabées. Dans l'ouvrage que l'on vient de citer, le père Foullon fait une digression par laquelle il réplique au père Henschenius qui avait répondu à ses *vindicię* mentionnées plus haut. Le père Henschenius répondit encore à cette digression au commencement du septième tome du recueil des actes des Saints du mois de mai.

8° *Vera ecclesia omnium in fide errorum commune remedium*, à Liège 1662, in-12. *Bona voluntas optimè consentiens*, à Liège 1667, in-16. 10° *Historia leodiensis, per episcoporum et principum seriem digesta, ab origine populi usque ad Ferdinandi Bavari tempora studio et accurato labore Joannis Eraldi Foullon quondam deducta, nunc primum ex eruditorum sarcinis in lucem edita, et doctorum quorundam cura ad ætatem nostram suppleta*, à Liège 1735 et 1737, 3 vol. in-fol. L'abbé Lenglet dit que cette histoire est estimée, et qu'elle sert beaucoup pour l'histoire des Pays-Bas. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, tom. 2, in-4° pag. 634 et 635. *Mémoires de Trévoux*, mois d'août 1737. Lenglet, *Supplément à la méthode pour étudier l'Histoire*, tom. 2, pag. 73. Moréri, édit. de 1759.)

FOULQUES, archevêque de Reims, illustre par sa naissance, son savoir et sa piété, succéda à Hincmar dans les premiers jours de mars de l'an 882, c'est-à-dire, 383 avant Pâque. Il tint un concile contre les usurpateurs des biens de l'Eglise, en 893, dans lequel il fit aussi reconnaître roi Charles-le-Simple qui, par reconnaissance, le fit son chancelier, et partagea avec lui le gouvernement de l'État. Il s'opposa aussi fortement aux Nicolaïtes qui semblaient vouloir renaître de son temps. Il fut assassiné le 17 juin de l'an

900, par Winemar et par d'autres gens du comte Baudouin qui était irrité contre lui de ce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Saint-Wast et le château d'Arras. Flodoard a conservé plusieurs extraits des lettres de Foulques, écrites aux papes, aux évêques, aux abbés et aux princes, qui prouvent que cet archevêque écrivait avec beaucoup de zèle, de force et d'autorité. (Flodoard, lib. 4, *Histor. eccl. Remens*, col. 8. Baronius, à l'an 882, 885 et seq. Dupin, *Biblioth. dixième siècle*. Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 5. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 19, pag. 403 et suiv.)

FOULQUES, surnommé *le Grand*, à cause de ses grandes actions, trente-unième abbé de Corbie en 1048, assista l'année suivante, en qualité d'abbé de Corbie, au concile de Reims, où il occupa la quatrième place entre les abbés. Léon ix lui accorda comme une grâce spéciale, l'usage de la dalmatique et des escarpins, pour les fêtes plus solennelles. Foulques se trouva aussi aux états-généraux du royaume que le roi Philippe convoqua en 1065 à Corbie, pour y confirmer les immunités, privilèges et possessions de l'abbaye d'Hasnon, et mourut le 5 décembre 1095. Il y a de lui, 1° un mémoire intéressant pour l'histoire de son monastère, qu'il avait présenté au pape Alexandre II. Dom Mabillon en a publié une partie dans le livre soixan-

te-unième des annales de l'Ordre de Saint-Benoît. 2° Un écrit pour revendiquer le vicomté de Corbie qu'Enguerrand, comte de Bovines, avait usurpé sur l'abbaye. Cet écrit n'a point encore été imprimé. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 8.)

FOUQUART (Gabrielle), Fondatrice des religieuses de Saint-François de Paule en France, naquit en 1568 de François Fouquart, recevoir des tailles à Abbeville, et de Marie Caisier. On la maria à l'âge de vingt-six ans; mais son mari étant mort deux ans après, elle fut la première qui reçut l'habit de Saint-François de Paule à Abbeville, où elle fit profession entre les mains du père Jean Alart en 1601, étant âgée de trente-trois ans. Alors elle assembla quelques dames séculières qui vécurent sous la même règle jusqu'en 1621 qu'elles prirent le voile. Grégoire xv, ayant autorisé cet établissement par une bulle du 10 juin 1623, le premier monastère des religieuses de cet Ordre fut fondé sous le titre de *Jesus-Maria*. Gabrielle Fouquart en fut la première correctrice, et mourut en 1639. (Ignace de Jésus-Maria, carme Déchaussé, *Hist. ecclés. d'Abbeville*.)

FOUR (Vital du), cardinal, évêque d'Albano, natif de Bazas en Guienne, était religieux de l'Ordre de Saint-François. Il fut fait cardinal par le pape Clément v en 1312, et évêque d'Albano en 1320. Il mourut le 16 août 1327, à Avignon où l'on

voit son tombeau dans l'église de son Ordre. On a de lui un miroir moral et des commentaires sur les proverbes de Salomon; sur les quatre Évangiles et sur l'Apocalypse, à Venise 1600.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnai, trésorier et bibliothécaire de l'église cathédrale de Rouen, était fils de Charles du Four et de Marie Camus, sœur de l'évêque de Belley. Il se distingua par son zèle contre la morale relâchée, et mourut à Rouen le 16 juin 1679. On a de lui, 1° la Requête des Curés de Rouen à M. l'archevêque de Rouen, datée du 28 août 1656, et imprimée avec un extrait de trente-huit propositions des casuistes relâchés. 2° La Lettre des Curés de Rouen au même prélat, pour lui demander la censure de l'apologie des casuistes, du 3 mai 1658. 3° Le Mémoire pour faire connaître l'esprit et la conduite de la compagnie établie en la ville de Caen, appelée l'*Hermitage*. 4° L'écrit intitulé : *la Condamnation d'un Prêtre de l'Hermitage, pour avoir soutenu que le Pape a pouvoir sur le temporel des Rois, et qu'il a droit de les établir et de les déposer*, en 1660. 5° La lettre d'un ecclésiastique de Rouen à un de ses amis, sur ce qui s'est passé au jugement du procès entre l'abbé d'Aulnai et le père Brisacier, du 10 mars 1657. 6° La Lettre à un Docteur de Sorbonne, pour le sujet de

plusieurs écrits composés au sujet de la vie et de l'état de Marie des Vallées, du diocèse de Coutance, avec un *factum* pour la défense de cette lettre contre le père Eudes, imprimés en 1670. (*Mém. du temps*. Dupin, *Tab. des Aut. eccl. du dix-septième siècle*, pag. 2297. L'abbé Saas, *Notice des manuscrits de la Bibliothèque de la cathédrale de Rouen*.)

FOUR-BANNAL. *Voyez* banalité.

FOUR SACRÉ, *furnus sacer*. On appelait *four sacré* chez les Grecs un petit caveau pratiqué sous l'autel, dans lequel on jetait les choses sacrées qui étaient usées ou corrompues. Toutes les églises des Cophites, dit le père Sicard, jésuite, ont derrière leurs sacristies un four fait exprès pour cuire les pains destinés au sacrifice.

FOURCHES PATIBULAIRES, étaient des colonnes de pierre qui soutenaient des pièces de bois, auxquelles on attachait les condamnés à mort.

Le droit d'avoir des fourches patibulaires n'appartenait qu'aux seigneurs hauts-justiciers, et elles étaient même la marque de la haute-justice. Elles servaient donc de marque de la justice des seigneurs hauts-justiciers. De là vient que celui qui met à exécution les jugemens de condamnation à mort est appelé exécuteur de la haute-justice.

Comme les signes patibulaires, échelles ou piloris étaient des droits qui tenaient en quelque

manière de la souveraineté, les seigneurs hauts-justiciers qui voulaient en faire élever et édifier dans leurs terres, devaient rapporter des titres de concession en bonne forme, ou justifier leur droit par possession immémoriale.

S'il arrivait que les signes patibulaires, échelles ou piloris vinssent à écrouler ou à tomber, il fallait qu'ils les fissent relever dans l'an et jour de la chute; et si les seigneurs hauts-justiciers laissaient passer l'an et jour, ils ne pouvaient plus les faire relever sans lettres de chancellerie, dont l'entérinement devait être fait au bailliage royal, sur les conclusions du procureur du roi et sur vu de pièces; autrement les signes patibulaires ne pouvaient être relevés que pour le temps des exécutions seulement, pour être, après chaque exécution faite, sapés et abattus. Ce qui était ainsi ordonné pour empêcher les usurpations. (*Bacquet, des Droits de justice*, chap. 9, nomb. 10, 11 et 12.)

Pour ce qui était du roi, il pouvait, au-dedans de ses hautes-justices, faire ériger, lever et édifier fourches patibulaires en telle forme et à tant de piliers que bon semblait à Sa Majesté; et cela pour marque de sa souveraineté, supériorité et prééminence sur tous les seigneurs hauts-justiciers étant au-dedans de son royaume, pays, terres et seigneuries de son obéissance. On ne devait attacher que les hommes aux fourches patibu-

lares ; et un arrêt de la Tour-nelle , du 30 mars 1733 , rendu en forme de règlement , fait défenses aux juges d'ordonner (comme avaient fait ceux de Montbazou dont était appel) que le corps mort d'une femme sera attaché aux fourches patibulaires. (*Voyez* Despeisses , tom. 3 , tit. 5 , art. 2 , sect. 2. Loyseau , en son *Traité des Seigneuries* , ch. 4 , nomb. 67 et 68. La Rocheflavin , des *Droits Seigneuriaux* , ch. 31 , art. 1 et 2. De Ferrière , *Dictionn. de Droit et de Pratique* ; et Denisart , *Collect. de Jurisp.* au mot *Fourches patibulaires* .)

FOURCROY (l'abbé) , d'Orléans. Nous avons de lui , 1^o Pratiques de piété pour honorer et adorer le Saint-Sacrement de l'autel , avec des élévations à Jésus-Christ caché dans l'Eucharistie , in-12. 2^o Catéchisme dogmatique et moral , ou abrégé méthodique pour apprendre facilement les principaux points de la doctrine et de la morale chrétienne , in-12. 3^o Méthode pour apprendre facilement l'histoire de la Bible , avec l'histoire des Conciles généraux , dédiée à madame de Maintenon , troisième édition , in-12. Cet ouvrage est par demandes et par réponses ; cette édition est augmentée de deux cartes , l'une de la Terre-Sainte , et l'autre des voyages de saint Paul. 4^o Méthode facile pour apprendre l'histoire de l'Eglise , in-12. On y trouve en abrégé , par demandes et par réponses , tout ce qui

s'est passé de plus remarquable dans l'Eglise depuis la mission de S. Pierre jusqu'à l'élection d'Innocent xi. Le troisième volume regarde particulièrement l'Eglise gallicane. (*Journal des Savans* 1695 , p. 444 de la première édition , et 367 de la seconde , 1698 , p. 168 de la première édit. , et 150 de la seconde.)

FOURIER (Pierre) , dit de Mataincourt , parce qu'il était curé de ce bourg en Lorraine , naquit à Mirecourt , ville de la même province et du diocèse de Toul , le 30 novembre 1565 , de Dominique Fourier , marchand médiocrement favorisé des biens de la fortune , mais d'une rare piété. Le jeune Fourier étudia la rhétorique à Pont-à-Mousson , sous le père Bauni , et la philosophie sous le père Sirmond. Il commença dès lors à pratiquer divers exercices de piété , de jeûne , d'abstinence , de mortification , de prières , qu'il continua et augmenta dans la suite. Il entra à l'âge de vingt ans , en 1585 , dans l'abbaye des chanoines réguliers de Chaumouzey , assez voisine de Mirecourt ; et , après sa profession , il fut envoyé de nouveau à Pont-à-Mousson pour y étudier en théologie. Lorsqu'il fut de retour à Chaumouzey , il y reprit ses exercices de pénitence , non sans beaucoup de contradictions de la part de ses confrères relâchés , qu'il souffrit avec une patience héroïque jusqu'à ce qu'il fût pourvu de la cure de Mataincourt , où il fit fleurir la piété. Il réforma aussi

les chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Sauveur de Lorraine, et institua les religieuses de la congrégation de Notre-Dame du même ordre qui travaillent à l'instruction des filles, et dont l'institut fut approuvé par les bulles du pape Paul v, datées du premier février 1615 et du 6 octobre 1616. Le père Fourier s'étant retiré à Gray pendant les guerres de Lorraine, y mourut en odeur de sainteté le 9 décembre 1640. Il a été béatifié à Rome le 29 janvier 1730. Sa vie a été écrite en diverses langues. Il avait ébauché, étant curé, un ouvrage intitulé *Pratique des Curés*, qu'il n'acheva pas, et dont on n'a pu rassembler que vingt-quatre feuillets chargés de quantité de passages des Pères. Il a aussi composé les statuts des chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Sauveur dont il est le réformateur, et ceux des religieuses de la congrégation dont il est l'instituteur. On a imprimé à Vienne en Autriche, et ensuite à Nancy, un petit ouvrage intitulé : *Imago boni Parochi, seu acta præcipuè parochialia B. Petri Forerii*. C'est une idée de sa vie et de la conduite qu'à son exemple doit tenir un bon curé. Les chanoines réguliers de Lorraine ont recueilli les lettres qu'il a écrites à différentes personnes; elles peuvent fournir trois volumes in-fol., et sont entre les mains du R. P. Danget qui a pris soin de les copier. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

FOURMI. La fourmi nous est proposée dans l'Écriture comme le symbole de la sagesse, et de la vie laborieuse et diligente. (*Proverb.* 6, 6 et 30, 25.)

FOURMONT (Étienne), professeur en arabe et en langue chinoise à Paris, l'un des hommes les plus érudits de son siècle, naquit le 13 ou le 23 juin 1683, à Herbelay, village à quatre lieues de Paris au-dessus de Saint-Denys, d'un père qui exerçait en même temps la chirurgie et la charge de procureur fiscal. Le curé du lieu fut son premier maître, et il vint achever ses études à Paris dans le collège Mazarin, sous les yeux de Jomard, un de ses oncles maternels, chanoine de Saint-Merri. Il fit des progrès étonnans dans les langues latine et grecque, et s'appliqua ensuite à l'étude des langues orientales et de la théologie. Il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin, et se fit en même temps recevoir avocat, quoiqu'il n'en ait jamais exercé les fonctions. En 1713, Baudelot de Dairval le nomma, à son insu, élève à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux ans après, il eut la chaire de professeur en langue arabe au collège royal. Il fut reçu à la société royale de Londres en 1738, et à celle de Berlin en 1741. Le duc d'Orléans, premier prince du sang, qui l'estimait beaucoup, en fit un de ses secrétaires. Il mourut le 18 décembre 1745, à soixante-deux ans, après avoir

reçu les derniers sacremens avec de grands sentimens de piété, et fut inhumé dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, vis-à-vis du tombeau de l'abbé Bignon, son protecteur. Ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, sont en grand nombre. Nous ne parlerons que de ceux qui ont trait à notre objet, savoir, 1° deux Lettres à M** sur le commentaire du père Calmet : l'une sur l'auteur du Pentateuque et l'autorité des rabbins, à Paris, 1709; l'autre sur la manière de prouver la création par la Genèse, à Paris, 1710, in-12. 2° Une supplique de quatre pages in-4°, en latin, à l'assemblée du clergé de France, dans laquelle il parle de plusieurs de ses ouvrages, ou faits, ou entrepris, ou projetés. 3° Différentes leçons de Minutius Félix, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, imprimées à la tête d'une édition de cet ancien auteur ecclésiastique, faite en Hollande. 4° Différentes leçons du N. T. tirées d'un grand nombre de manuscrits de la Bibliothèque royale, envoyées en Hollande à Kuster qui en a fait usage. 5° Réflexions sur la grammaire et les racines hébraïques, imprimées par Collombat. 6° Lettre de Rabbi Ismaël Ben - Abraham, juif converti, à l'abbé Houtteville, sur son livre intitulé : *la Religion chrétienne prouvée par les faits*, à Paris, 1722, in-12. 7° Mouacah, ceinture de douleur, ou réfutation du livre in-

titulé : *Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, composée par Rabbi Ismaël Ben - Abraham, juif converti, à Paris, 1723, in-12. 8° Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples Chaldéens, Hébreux, Phéniciens, Égyptiens, Grecs, etc., jusqu'au temps de Cyrus, in-4°, 2 vol., à Paris, 1735. 9° Des règles de critique qu'on doit observer dans le rétablissement des textes altérés, avec quelques exemples qui en découvrent l'usage, en 1720. 10° Dissertation sur les Hellenistes, 1716, dans le tome troisième de l'histoire de l'Académie des Belles-Lettres, p. 105. 11° Sur l'utilité des langues orientales, pour la connaissance de l'histoire ancienne de la Grèce, 1730. 12° Sur l'époque de la ponctuation hébraïque de la Massore, telle qu'elle est aujourd'hui. 13° Mémoire historique sur le sabiisme, ou la religion des anciens Sabiens, appelés aujourd'hui Sabis, Sabaites, Mandaïtes, ou les chrétiens de saint Jean, 13 novembre, 1736; dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. 12, pag. 16. 14° Que les Septante n'ont pu faire leur traduction telle qu'elle est, que sur un texte hébreu ponctué, 1740; histoire, t. 14, p. 179. 15° Quantité d'autres ouvrages, tant sur les langues hébraïque, arabe, syriaque, éthiopienne, chinoise, etc., que sur la critique et la philologie sacrée et profane dont on trouve les ti-

tres à la suite de l'abrégé de la Vie de Fourmont, imprimé in-4°, en 1747.

FOURNAGE, est un droit qui appartenait dans quelques endroits au seigneur, en vertu duquel il prenait par chacun an, ou autre terme, somme sur ceux qui étaient assujettis à cuire leur pain à son four bannal, pour la permission de le cuire en leurs maisons. Fournage se prend aussi, en quelques lieux, pour le droit de fouage, comme nous l'avons dit ci-dessus.

FOURNIER (Guillaume), parisien, professeur en Droit à Orléans, a publié l'an 1584, en un volume in-4°, un commentaire *ad tit. de verborum significationibus*. On a aussi de lui : *selectionum libri duo*, à Orléans, 1566 et 1571, in-4°. *Selectionum liber tertius*, à Orléans, 1573, in-4°, et les trois livres ensemble, à Paris, 1611, in-8°, avec des notes, par les soins de Henri Fournier. Guillaume Fournier a encore donné une édition des ouvrages de Cassiodore, avec des notes seulement sur les douze livres de cet auteur. Cette édition est en un volume in-fol., imprimé selon le frontispice, en 1589, mais réellement en 1578, comme on le voit par la date de l'épître dédicatoire, par celle qui termine ses notes, et par celle que l'imprimeur a mise après la table des matières. Fournier était, au sentiment de Scioppius, *de arte critica*, pag. 12, un critique fin

et fort expérimenté en ce genre d'étude.

FOURNIER (Thomas), prêtre, religieux-profès de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, et l'un des membres de l'Académie de cette ville, était né à Dieppe en 1675, d'une famille d'anciens trésoriers de France du bureau des finances de Rouen. Toute sa vie fut partagée entre les devoirs de son état et l'étude, surtout celle de l'histoire de l'Eglise et des antiquités ecclésiastiques. Il mourut regretté de tous ceux qui le connaissaient, le 18 décembre 1743, et laissa un grand nombre de manuscrits qui prouvent une érudition très-variée, et qui pourraient former plusieurs volumes in-fol. (*Voyez son éloge par M. de Chalamont de La Visclède, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille, imprimé dans le recueil des pièces d'éloquence présentées à ladite académie pour le prix de l'année 1744, in-12, p. 53 et suiv.*)

FOURNY (Honoré Caille du), auditeur de la chambre des comptes à Paris, mort en 1713, a beaucoup travaillé à corriger et à perfectionner l'histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne, publiée en 1674, par le père Anselme de la Vierge Marie, Augustin déchaussé, et réimprimé en 1712.

FOURRURE, habit que portent les docteurs, bacheliers d'une Université, comme la marque de leur qualité.

FOURRURE, *suppositum aliquid*. Les critiques appellent *fournures* des morceaux ajoutés aux ouvrages des anciens, des pièces fausses qu'on y a insérées, ou fourrées comme vraies.

FOX (Georges), auteur de la secte des *Quakers*, ou *Trembleurs* en Angleterre, naquit en 1624 au village de Dreton, dans la province de Leichestre, d'un tisserand, ou d'un ouvrier en soie, d'une mère noble, nommée Marie Lugo, que sa pauvreté avait réduite à épouser cet ouvrier. Fox exerça d'abord le métier de son père, et prit ensuite celui de cordonnier. Mais, dès sa plus tendre jeunesse, il donna des marques d'une élévation de cœur bien au-dessus de sa condition. Il dédaigna le simple vulgaire, et n'eut guère de commerce qu'avec les ministres de sa religion. Comme il avait la mémoire fort heureuse, il apprit presque toute l'Écriture; et à l'âge de 19 ans, il se crut tout d'un coup inspiré, et devenu prophète. Un jour qu'il écrivait à la campagne où son humeur sombre l'avait conduit, « il entra, dit-il, dans » une profonde contemplation. » Le Seigneur, *selon lui*, présenta à ses yeux, comme dans » un tableau, la vie licencieuse » des peuples de son siècle. Une » voix intérieure peignit à son » esprit ce qu'il n'avait vu que » des yeux de son corps. Dans le » siècle, il n'y a que vanité, » lui disait-elle : les jours de » l'enfance y sont suivis des plai-

» sirs coupables de l'adoles- » cence. L'ambition sert d'oc- » cupation à l'âge viril. Les vices » sont incorrigibles dans les » vieillards. Ainsi le parti qui » te reste à prendre, c'est de » passer ta jeunesse au désert et » d'y méditer sur la loi. » Depuis ce moment, pur effet de l'imagination échauffée de Fox, ou de l'esprit de ténèbres transformé en auge de lumière, l'orgueilleux artisan se regarda comme un homme extraordinaire, suscité de Dieu pour corriger les vices de son siècle; et, après deux ans de retraite, il parcourut les villes d'Angleterre, vêtu de peaux corroyées; ce qui le fit appeler l'*homme de cuir*. Il se fit un grand nombre de disciples; et ayant comparu à Darbi devant les juges, il insista si fort sur la nécessité de trembler devant le Seigneur, que Jérémie Bonnet, commis pour l'interroger, s'écria qu'il avait affaire à un Quaker, qui, en anglais, signifie *trembleur*. Telle est l'origine du mot de *trembleur*, qui convient d'autant mieux aux partisans de cette secte, que la marque à laquelle ils prétendent reconnaître que le Saint-Esprit se répand en eux pour les éclairer, est un certain saisissement et tremblement qui se fait sentir dans leurs membres, et qui paraît même au dehors. Fox ayant été mis en prison à Lancastre, il y connut la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat. Il l'épousa et passa avec elle en Amé-

rique l'an 1662, pour y fonder sa secte. De retour en Angleterre, il y mourut en 1681. Ses erreurs étaient les mêmes que celles des Anabaptistes, surtout au sujet de la pauvreté apostolique, qu'il prétendait devoir être commune aux laïcs et aux ecclésiastiques, ajoutant même que tous les chrétiens doivent être égaux entre eux, sans qu'aucun puisse prendre le titre de supérieur. Il admettait aussi les erreurs de Socin, et enseignait que toutes les cérémonies de l'Église ne sont que des superstitions, qu'il ne fallait faire aucune prière dans le temple, parce que Jésus-Christ avait dit de prier dans le secret, et la porte de l'oratoire fermée. Il condamnait l'usage de se saluer mutuellement, comme venant des païens, et rejetait la tradition, ajoutant même que l'Écriture n'était pas suffisante, et que chacun devait s'arrêter à la révélation personnelle qu'il recevait de l'Esprit-Saint. Il faut prendre garde au reste à ne point confondre, comme quelques uns ont fait, Georges Fox avec Jean Fox, calviniste qui vivait du temps du roi Henri VIII et de la reine Élisabeth. (*Voyez* l'histoire des Trembleurs, donnée en 1733 par le père Catrou, jésuite, et le Dictionnaire des hérétiques par le père Pinchinat, religieux observantin.)

FOY (l'abbé de), licencié en Droit de la Faculté de Paris, et chanoine de l'Église de Meaux, a donné un traité des deux puis-

sances, ou maximes sur l'abus, avec des preuves tirées du Droit canonique, des principes du droit public et de l'histoire, avec cette inscription, *Consilium pacis erit inter illos duos*, Zach., 6, v. 13, chez Laurent-Charles d'Houry, rue de la vieille Bouclerie, 1752, in-12.

FOYER DU PÉCHÉ, *fomes peccati*. C'est la concupiscence. (*Voyez* CONCUPISCENCE.)

FRACHET (Gérard), en latin *de Fracheto*, né à Chaluy près de Limoges, reçut l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Jacques à Paris, des mains de Matthieu qui en fut le premier prieur, le 11 novembre 1225. Il gouverna diverses maisons de son Ordre, entre autres celles de Limoges et de Marseille, et devint provincial en 1251, emploi qu'il exerça jusqu'à l'an 1259. Il mourut à Limoges le 15 d'octobre de l'an 1271, et laissa : 1° l'histoire de son Ordre, sous le titre de *vitæ fratrum ordinis Prædicatorum*, imprimée in-4°, à Douai en 1619, et à Valence en Espagne, en 1667. 2° Une Chronique universelle jusqu'à son temps, qui n'a pas été imprimée, et que quelques uns ont attribuée mal à propos à Jean de Frasqueto, moine d'Auxerre. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 259.)

FRAGOSO (Baptiste), jésuite portugais, natif d'Alagoa, dans le diocèse de Silves, et mort le 3 octobre 1639, âgé de quatre-vingts ans, a laissé *regimen rei-*

publicæ christianæ, 3 vol. in-folio, imprimée à Lyon, en 1641, 1648 et 1652. (Alegambe, *Biblioth. script. societ. Jesu.*)

FRAICHOT (D. Casimir), natif de Morteau et bénédictin de la Congrégation de Saint-Vannes, Profès de Saint-Vincent de Besançon, le 20 mars 1663, passa à Rome dans le monastère de Saint-Paul, ensuite Saint-Procul de Bologne, puis dans la Congrégation du Mont-Cassin, où il fut admis en 1689. Il est mort à Luxeuil le 2 octobre 1720, pendant qu'il travaillait à la Vie du roi Louis XIV, et a laissé : 1° le récit de ce qui se passa à Rome à l'ouverture et à la clôture de la porte-sainte, sous le pape Clément X, imprimé à Rome, in-4°, 1676. 2° *Exarata gentilitio D. Pauli gladio, ejusdem Apostoli vitæ synopsis*, en prose et en vers, à Rome, in-4°, 1675. 3° *Melliflua uranodia, poësis moralis devota*, à Rome, 1676, in-4°. 4° *Carmen Amæbæum de pietatis et ingenii concordia*, à Boulogne, 1687. 5° *Panægyris in laudem Cardinalis de Anguierre*, à Boulogne. 6° *Pro funere R. P. D. Angeli-Mariæ Arcioni, Abbatitis religiosissimi, Placentiæ*, 1686. 7° *Supplementum ad annales mundi, sive ad cronicon universale Philippi Labb. S. J. ab anno 1660 ad 1692*, à Venise, 1692. Le même auteur a aussi composé un grand nombre d'ouvrages en italien, qui sont une preuve de sa fécondité, mais non de son exactitude, dit

D. Calmet dans son supplément à la Bibliothèque lorraine.

FRAIN (Jean), écuyer, seigneur du Tremblai et de La Morinière, naquit à Angers le 5 mars 1641, de Jean Frain du Tremblai, échevin d'Angers, et de Marie Gaudicher d'Aversé. Il fut un des trente premiers académiciens d'Angers, nommés par le roi en 1685, et il honora cette académie par les productions de son esprit. Il mourut le 24 août 1724, et laissa : 1° Les nouveaux essais de morale, in-12, à Paris, 1691 ; ouvrage solide, bien écrit, et dont le père Mabillon faisait une estime particulière, comme on le voit dans son traité des études monastiques. 2° Un traité de la vocation chrétienne des enfans, et un autre de conversations morales sur les jeux et les divertissemens, à Paris, 1685. 3° Essais sur l'idée du parfait magistrat, à Paris, chez Émeri en 1701. 4° Un discours sur l'Origine de la poésie, sur son usage et sur le bon goût, à Paris, chez Fournier, 1713. 5° De la Critique de l'histoire du concile de Trente, par Fra-Paolo, et des mémoires de Vargas, in-4°, à Rouen, chez Behourt, 1719. 6° Un traité de la Confiance, imprimé en 1724. 7° Quelques lettres imprimées dans les journaux de Trévoux, et un traité des langues.

FRAIS FUNÉRAIRES, sont ceux qui se font pour l'enterrement du corps d'un défunt. Ces frais sont privilégiés sur les meubles à tous créanciers, même

au propriétaire de la maison que le défunt habitait lors de son décès. *Impensa funeris omne creditum solet præcedere, cum bona solvendo non sunt. Leg. 45, ff. de religiof. et impens. funer.* Les frais funéraires se prennent sur la succession, et non sur le conjoint survivant. Il n'y a qu'un seul cas où le mari et la femme se doivent la sépulture, c'est lorsqu'il n'y a rien dans la succession du défunt pour en faire les frais. Quand les conjoints ont fait un don mutuel, le survivant est tenu d'avancer les frais funéraires du prédécédé, sauf à les répéter après la cessation du don. Le gardien noble devait aussi les frais funéraires du prédécédé, qui, sans la garde, seraient à la charge du mineur; ainsi jugé par un arrêt rendu le 27 août 1682, qu'on trouve au *Journal des Audiences*, tom. 4, liv. 8, ch. 14. Mais la question, s'étant depuis présentée de nouveau, elle avait donné lieu à deux actes de notoriété, l'un de l'ancien, l'autre du nouveau Châtelet, entièrement opposés l'un à l'autre. Ils sont tous deux rapportés au *Journal des Audiences* après l'arrêt mentionné, et la question y est traitée avec beaucoup d'étendue. (V. M. de FERRIÈRE, *dictionn. de Droit et de Pratique*, et Denisart, *Collect. de Jurisp.*, au mot FRAIS FUNÉRAIRES.) Quant à l'honoraire des curés et autres ecclésiastiques, qui assistent aux enterremens. (Voy. HONORAIRE.)

FRAISSE (du), chanoine de

Clermont en Auvergne, a donné l'Origine des églises de France, prouvée par la succession de ses évêques avec la vie de saint Austremoine, apôtre et primate des Aquitaines, à Paris en 1688. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2745.)

FRAMBOURG, ou FRAIM-BAUD, *Frambaldus* (saint), solitaire au Maine, dans le sixième siècle, était né de parens riches et qualifiés de la province d'Auvergne. La cour du roi Childébert, où son père l'envoya, ne fut point capable de lui inspirer le goût du monde. Il quitta tout pour se retirer dans une solitude près de Paris, où s'est formé depuis le village d'Yvri. Son amour pour l'obscurité ne lui permettant pas de s'accommoder de ce séjour, qui ne lui était point un abri suffisant à son gré contre les visites du monde, il alla se cacher à l'abbaye de Micy, près d'Orléans, et ensuite au pays du Maines, où il se bâtit une cabane dans la forêt de Javron, ou de Nuz. Là, dégoûté de plus en plus de tous les objets sensibles, il embrassa le genre de vie le plus austère, et se livra tout entier aux douceurs de la retraite et de la contemplation. On croit cependant que l'évêque saint Innocent l'ordonna prêtre, pour rendre ses talens utiles aux peuples de la campagne. Mais ce ministère de charité ne lui fit point perdre de vue son aimable cellule, où il revenait souvent goûter les saintes délices d'un commerce intime avec Dieu, et

puiser dans la source d'une prière fervente les grâces qu'il devait répandre sur les autres. Il mourut vers le milieu du sixième siècle dans un village du pays que l'on appelle maintenant Saint-Frambourg-sur-Pesse, et fut enterré dans l'oratoire de sa cellule, où l'on a depuis bâti une église qui s'appelle encore aujourd'hui Saint-Frambaud-de-Prières. Son corps fut honoré de la gloire des miracles et transporté long-temps après dans la ville de Senlis où l'on fit bâtir une église en son honneur. Les habitans de la paroisse d'Yvri, près de Paris, obtinrent l'an 1675 une portion de ses reliques, que l'on mit dans la chapelle de son nom, que l'on croit bâtie sur le lieu dont il avait fait sa retraite en quittant la cour. On célèbre sa principale fête le 16 d'août. (Courvoisier et Bondonnet, *Hist. du Mans*. Jollain, curé d'Yvri, *Vie de saint Frambourg*. Baillet, tom. 2, 16 août.)

FRANC, signifiait autrefois parmi nous, 1^o une personne libre, en tant qu'opposée à l'esclave. 2^o Une personne exempte des charges et impositions publiques, ou particulières. Un noble par sa qualité était franc et exempt de la taille. Il y avait aussi des villes qui portaient le nom de *franches*, parce qu'elles étaient exemptes de toutes impositions et charges, en considération de quelque événement.

Par exemple, on disait Montargis-le-Franc, parce que cette

ville était exempte de tailles, en considération de ce qu'elle tint bon contre les Anglais du temps de la Pucelle. (De Ferrière, *dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot FRANC.)

FRANC ET QUITTE, se dit d'un immeuble qui n'est chargé d'aucunes charges et hypothèques. Il arrive quelquefois qu'un homme vend un héritage, qu'il déclare franc et quitte, quoiqu'il ne le soit pas; ou qu'un homme qui contracte une obligation, ou constitue sur lui une rente, déclare ses biens francs et quittes, quoiqu'ils ne le soient pas. Voici quel est l'effet de telles clauses, lorsqu'elles ne sont pas conformes à la vérité. Celui qui par erreur aurait déclaré ses biens francs et quittes de toutes dettes et hypothèques, ignorant les hypothèques qui auraient été constituées dessus par ceux de qui il aurait acquis ces biens, ne pourrait être tenu que par la voie civile de les faire décharger de ces hypothèques; ou de résilier le contrat de vente, ou de constitution de rente, en rendant l'argent qu'il aurait reçu pour raison desdits contrats. Mais celui qui, ayant connaissance de ces hypothèques, a déclaré ses biens francs et quittes, quoiqu'ils ne le fussent pas, l'effet de cette clause, lorsqu'il vient à paraître qu'elle n'est pas conforme à la vérité, rend celui qui s'en est frauduleusement servi pour tromper ceux avec qui il a contracté, coupable de stellionat, et

l'on permet à ceux qui n'ont contracté avec lui, que sur la foi d'une telle déclaration, de le poursuivre à la résolution du contrat, et à restituer ce qu'il a reçu en conséquence, avec dépens, dommages et intérêts, et le tout par corps, quand même il paraîtrait avoir des biens plus que suffisans pour satisfaire à ses engagements. (*Voyez* Stellionat. De Ferrière, *dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FRANC ET QUITTE.)

FRANC (Cyrille Le), de Boulogne en Italie, et de l'Ordre des Servites, mort l'an 1585, a laissé un traité du jubilé et des indulgences, imprimé à Boulogne en 1571. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, page 1282.)

FRANC, ou FRANK (Gaspard), natif de Misnie, de parens luthériens, se convertit en 1566, et professa à Ingolstad. Il alla à Rome en 1577, y fut fait protonotaire apostolique, et mourut sur la fin du siècle. On a de lui : 1° un traité du sacerdoce visible de l'Église catholique, à Cologne, en 1575. 2° Raisons de sa conversion, à Ingolstad, en 1568. 3° Du nom de l'Église catholique et des panégyriques, *ibid.*, 1585. De la Vocation des vrais ministres. 5° Sermon sur la passion. 6° Un traité de la pure parole de Dieu. 7° Un discours apologétique pour la foi orthodoxe. 8° Déclaration du concile de Trente sur les livres canoniques. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Ingolstad de-

puis 1571 jusqu'en 1574. (Dupin, *ibid.*, p. 1387.)

FRANC (Jérôme le), président du parlement d'Artois, né à Douai, étudia à Louvain, et enseigna le Droit à Fribourg en Brisgaw. De retour en son pays, il fut nommé conseiller de l'Hôtel-de-Ville de Douai, puis de Maline, et enfin président de l'Artois. Il mourut en 1606, après avoir publié des commentaires sur les règles du Droit civil, et un traité de l'établissement de Douai. (Valère-André, *Bibl. belg.*)

FRANC (Jean-Jacques Le), né à Montauban, le 10 août 1709, premier président de la cour des Aydes de Montauban, de l'Académie de cette ville, et de celle des Jeux floraux, est auteur de divers ouvrages imprimés séparément, et recueillis en trois volumes in-12, plusieurs fois réimprimés, parmi lesquels il y a des hymnes, des poésies sacrées, une lettre sur la comédie à M. Racine, etc. Ce célèbre magistrat travaillait à l'histoire du Quercy et du Rouergue.

FRANC DE POMPIGNAN (Jean-Georges Le), évêque du Puy-en-Vélay, et frère de Jean-Jacques Le Franc, premier président de la cour des aides de Montauban. Nous avons de cet illustre prélat : 1° Essai critique sur l'état présent de la république des Lettres en France, in-4°. 2° Seconde partie de la dissertation du père de Tournemine sur le fameux passage de l'historien Joseph, insérée dans un Mer-

cure. 3^o Oraison funèbre de madame la Dauphine, infante d'Espagne. 4^o Instruction pastorale aux nouveaux convertis de son diocèse, imprimée in-12, à Montauban, chez Teulière, et à Paris, chez Chaubert, en 1751. 5^o Questions diverses sur l'incrédulité, in-12, à Paris, chez Chaubert, 1751. 6^o Le Véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion, 1753, in-12. 7^o La dévotion réconciliée avec l'esprit, 1754, in-12. 8^o Controverse pacifique sur l'autorité de l'Église, ou lettre de M. D. C. à l'évêque du Puy, avec la réponse de ce prélat, à Paris, chez Chaubert et Hérisant, 1757, in-12. 9^o L'incrédulité convaincue par les prophètes, trois volumes in-12, à Paris, chez Chaubert, 1759. 10^o Une traduction française sur le texte italien d'un petit ouvrage in-12, du père Jean-Eusèbe Nierenberg, qui a pour titre : *Maximes spirituelles qui peuvent conduire une âme chrétienne à la perfection, avec des prières extrêmement utiles*. Pourquoi faut-il que la modestie d'un prélat, vive image des Bossuet, des Fléchier, des Fénelon, des Massillon, nous arrache un silence qui coûte cher à notre cœur ? Pourrions-nous cependant ne point nous souvenir de ces doux et précieux, mais, hélas ! trop courts et trop rapides momens qu'il nous fut permis de le considérer de près, et de lire dans sa belle âme. Quelle douceur ! quelle bonté ! quels

charmes ! quelles grâces et quels gracieux souris, lorsqu'après avoir examiné et fait examiner le premier volume de cet ouvrage au scrupuleux flambeau de plus d'un œil minutieusement appliqué, l'aimable prélat feignait, pour se récréer innocemment et pour nous exercer sans doute, il feignait de reprendre, de critiquer, de contredire, d'imaginer, de supposer, de deviner, de conjecturer, de craindre enfin où le soupçon ne pouvait pas même raisonnablement tomber. (*Voy. le Puy, ville épiscopale de France.*)

FRANC-ALEU, était un héritage entièrement libre et exempt de tous droits seigneuriaux, et qui ne relevait et ne dépendait d'aucun seigneur, ni en fief, ni en censive, qui ne devait ni foi ni hommage, ni autres devoirs seigneuriaux ; mais il n'exemptait pas de la justice du seigneur dans l'étendue de la juridiction duquel il était situé, ni de la confiscation à laquelle il était sujet, ainsi que les héritages féodaux et roturiers. (Cujas, lib. 8, *Observ.*, c. 14. Charles Dumoulin, *sur l'article 46 de l'ancienne coutume de Paris.*)

On distinguait deux espèces de franc-aleu ; savoir, le franc-aleu noble et le franc-aleu roturier. Le franc-aleu noble était celui qui avait droit de justice et qui avait des mouvances féodales, ou censuelles. Le franc-aleu roturier était celui qui n'avait ni justice, ni censive, ni aucune mouvance.

Nous avons quatre espèces de coutumes sur le franc-aleu. La première rejetait le franc-aleu sans titre par disposition expresse : telles étaient les coutumes de Bretagne, de Blois, de Meaux, Senlis et de Péronne. La seconde admettait le franc-aleu, à moins que les seigneurs ne justifassent le contraire ; telles étaient les coutumes d'Auxerre, Chaumont et Nivernois. Le droit écrit établissait aussi la liberté naturelle des héritages, et il était sur cela conforme à cette seconde classe de coutumes. La troisième parlait du franc-aleu, sans décider si le titre était nécessaire ou non pour l'établir : telles étaient les coutumes de Paris, de Normandie, de Vermandois, de Reims, de Châlons, etc. La quatrième ne faisait aucune mention du franc-aleu ; telles étaient les coutumes d'Auvergne, de Montfort et de Chartres. Malgré cette diversité, dans presque tous les pays coutumiers, on suivait la maxime, *nulle terre sans seigneur*, c'est-à-dire que tous les héritages étaient présumés être sujets à des reconnaissances et à des droits seigneuriaux ; ce n'était que dans les coutumes qui avaient des dispositions expresses en faveur du franc-aleu, qu'on nommait *coutumes allodiales*, et dans les pays de Droit écrit, dont on présumait que les héritages étaient naturellement francs et libres. Ceux qui auraient besoin d'être instruits sur cette matière pourront consul-

ter Chopin (lib. 1, de *Morib. Paris.*, tit. 2, n. 26. Bacquet, *Traité des Droits de Justice*, c. 14, n. 18, et *traité des francs-fiefs*, c. 2, n. 21. De L'Hommeau, liv. 1 de *maximes générales de la France*, ch. 26. Richard, Tronçon et Brodeau, sur l'article 68 de la coutume de Paris. Basnage, sur l'article 102 de la coutume de Normandie. De Ferrière, *dictionn. de Droit et Pratique*, au mot FRANC-ALEU. Denisart, *Collect. de Jurisprudence*, au même mot, et surtout le livre intitulé *le Franc-Aleu*, dans lequel il y a sur ce sujet des recherches très-curieuses.)

FRANC-BATIR, était un droit dont jouissaient plusieurs abbayes, de pouvoir prendre du bois dans une forêt pour l'entretien et le rétablissement de leurs bâtimens. Ce droit se réduisait aux bâtimens qui se trouvaient construits lors de la concession qui avait été faite de ce droit, et ne s'étendait point aux bâtimens que les religieux pouvaient construire dans la suite.

FRANC-FIEF, était tout héritage noble, féodal, ou allodial ; ainsi appelé parce qu'en France, selon les lois du royaume, les fiefs et les héritages nobles ne pouvaient être possédés que par gens francs, c'est-à-dire nobles, libres et exempts de toutes impositions dont les roturiers étaient chargés. Toutefois les roturiers pouvaient posséder des héritages nobles en payant au Roi une somme d'argent ; ce

qu'on appelait *droit de franc-fief*. (Voyez le Glossaire du Droit français, au mot FRANC-FIEF; et le traité de Jarry, *des Amortissemens, nouveaux Acquéts et francs-fiefs*.)

FRANC-FIEF, par rapport aux gens de main-morte, signifiait la finance que devaient payer au roi les églises, collégiales, communautés et autres gens de main-morte, pour les choses féodales et censuelles, ou autres immeubles qu'ils possédaient sans qu'ils eussent été auparavant amortis. (Voyez AMORTISSEMENT.)

FRANCE, le plus considérable et le plus puissant royaume de l'Europe, borné par les Pays-Bas au septentrion, par l'Allemagne, les Suisses et la Savoie à l'orient, la mer Méditerranée et les Mont-Pyrénées au midi, et l'Océan au couchant. Quelques auteurs plus jaloux d'ennoblier l'origine de cet empire en la reculant dans les siècles les plus éloignés, qu'à établir sa véritable gloire sur ce que nos monumens nous présentent de plus authentique, ont prétendu qu'un prince troyen, nommé Francus, étant venu s'établir au-delà du Rhin, avait donné à cette partie de la Gaule le nom et le commencement à la monarchie française. On est revenu aujourd'hui de ces fictions, et on ne fait plus difficulté de convenir que par ce nom de Français, les historiens d'après le milieu du troisième siècle ne désignèrent que quelques nations de la Germanie, comme

les Saliens, les Attuaires, les Ampsivares, les Camaves, les Brièteres et les Cattes qui se liguèrent ensemble sous le nom de Francs, ou de Français, pour la conservation de leur liberté. La haine des Romains, leurs ennemis communs, les réunit si étroitement qu'ils ne firent plus qu'un peuple qui prit le nom de Francs, c'est-à-dire, en tudesque, de libres. Ainsi leur nom était le symbole de la cause pour laquelle ils combattaient, et ils y trouvaient les motifs du courage avec lequel ils devaient la défendre. Le pays qu'ils habitaient au-delà du Rhin entre la Saxe et l'Allemagne, c'est-à-dire, la Souabe, fut appelée France de leur nom. Saint Jérôme le marque expressément dans la vie de Saint Hilarion. Entre les Saxons et les Allemands, dit-il, est située une nation qui a moins d'étendue que de force. On nommait auparavant ce pays Germanie, on l'appelle aujourd'hui France.

Nous ne parlerons pas de la manière dont ils s'établirent dans les Gaules, des victoires qu'ils remportèrent contre les Romains qui prétendirent s'opposer à leur passage, du succès de leurs armes, et de la rapidité de leurs conquêtes, nous dirons seulement que Clovis, leur cinquième roi, après la fameuse bataille de Tolbiac, se fit baptiser, affranchit pour toujours les Français du joug des Romains, et jeta les fondemens de la plus puissante et de

la plus redoutable monarchie qui soit dans l'univers. Écoutez l'historien Agathias faire le portrait de ces peuples après que la religion eut adouci leurs mœurs. Les Français, dit-il, ne sont pas errans çà et là comme la plupart des barbares; ils suivent la police et les lois romaines, et le culte du vrai Dieu : car ils sont tous chrétiens, ils ont des évêques et des magistrats dans les villes, et ils observent comme nous les jours de fête. En un mot, pour des barbares, ils me paraissent avoir beaucoup de politesse et d'urbanité. Il n'y a que leur langage et leur manière de s'habiller qui se ressentent de la barbarie. Pour moi, entre plusieurs qualités dont ils sont doués, j'admire surtout la justice et la concorde qui règne entre eux. Cet éloge de la part d'un auteur grec est d'autant moins suspect, qu'on sait que les Grecs craignaient fort les Français à cause des conquêtes qu'ils leur voyaient faire. C'est ce qui donna naissance parmi eux au proverbe : Ayez le Français pour ami, mais ne l'ayez pas pour voisin. Quant aux Romains, les Français les contraignirent par leurs bienfaits de les aimer ; Rome regarda nos rois de la seconde race comme ses libérateurs, et il serait difficile d'enchéir sur les éloges que les papes de ces temps-là firent des Français qu'ils nomment une nation sainte, un sacerdoce royal, un peuple de bénédiction, et la plus illustre de

toutes les nations. (*Hist. de l'Egl. gall.*, tom. 2.)

Après la division de l'Empire, celui d'Occident ayant été partagé en six diocèses, savoir, l'Italie, l'Illyrie l'Afrique, les Gaules, les Espagnes et les Breagnes, il était mal aisé de distinguer les provinces contenues sous le diocèse des Gaules, d'avec celles de l'Italie et des autres, qu'en les appelant Églises gallicanes. Terme dont néanmoins on ne se servait pas pour marquer seulement quelque église en particulier, mais pour distinguer l'Église de France en général d'avec les autres qui, comme membres, composaient le corps de l'Église universelle et orthodoxe, et dépendaient de l'église romaine comme de leur chef.

Saint Grégoire-le-Grand parle en termes fort honorables de l'Église gallicane dans son Épître à Augustin, évêque d'Angleterre, lorsque desirant que toutes les autres s'étudiassent à l'imiter en ses mœurs et en sa discipline, aussi bien que l'Église romaine, il lui dit ces belles paroles : « Je trouve surtout fort à propos que si parmi ce qui se pratique dans l'Église romaine, ou dans la gallicane, vous trouvez quelque chose qui puisse plaire davantage à Dieu, et procurer sa gloire et son service, vous le choisissiez, et que vous le preniez indifféremment de l'une ou de l'autre. »

L'attachement fidèle et inviolable que cette Église a toujours

eu à l'unité et à la communion de l'Église romaine, a fait que les souverains pontifes ne l'ont passeulement proposée pour modèle aux autres Églises, ils ont encore fait des protestations solennelles et par écrit à tous les évêques des Gaules, de demeurer fermes comme eux dans l'observation des anciens canons tirés des conciles œuméniques, sans y vouloir, ni pouvoir déroger. (*Can. contra stat.*, 25 *quæst.*)

Ils ont écouté favorablement, ils ont acquiescé même aux exhortations et aux remontrances qui leur ont été faites en divers temps par les plus grands prélats des Gaules, comme saint Irénée, archevêque de Lyon; Arétus, archevêque de Vienne; Victricius, archevêque de Rouen; Hincmar, archevêque de Reims; Yves, évêque de Chartres; Arnulphe, évêque de Lisieux; saint Bernard, abbé de Clairvaux, et plusieurs autres. Foulques, archevêque de Reims, ayant représenté au pape Formosus que c'était avilir l'honneur et la dignité du *pallium*, que de le conférer aussi librement qu'on faisait, non seulement aux primats et aux archevêques, mais aux premiers évêques qui le demandaient, fut conjuré par ce pape de compatir à l'Église romaine, et de la secourir dans le penchant de la ruine dont elle était menacée.

Les évêques de France ne pouvant consentir qu'Anségise usurpât la primatie que le pape

Jean viii lui avait accordée, et ayant au contraire protesté de réduire le rescrit aux canons, et aux décrets tirés de ces canons, le pape approuva leur procédé, et se rendit à leurs raisons; et, quelque temps auparavant, les prélats de la même Église, assemblés à Senlis, ayant fait entendre au pape Nicolas les motifs qu'ils avaient pour le prier de changer d'avis, et de révoquer le jugement qu'il avait donné en faveur de Lothaire, au préjudice de Charles-le-Chauve, il reçut leur remontrance en bonne part, et voulut les éclaircir de la vérité et de la justice de son procédé qui n'était pas tel qu'on le leur avait fait entendre.

Les papes ont fait encore plus pour marquer l'estime qu'ils faisaient de l'Église de France; non-seulement ils ont cité, mais même approuvé par une prérogative singulière le code dont elle se servait, quoique différent de celui dont se servait l'Église de Rome. Par où ils ont montré, en se conformant ainsi aux coutumes autorisées par l'Église gallicane en fait de police et de juridiction ecclésiastique, combien ils estimaient son exactitude et sa régularité à l'égard de sa discipline. Alexandre iii, étant consulté par l'évêque d'Amiens sur une dissolution de mariage par l'impuissance du mari, lui répondit que, quoique l'Église romaine n'eût point accoutumé de dissoudre les mariages, ni pour cause d'impuissance, ni pour

aucune sorte de maléfice , il y donnait pourtant les mains , si la coutume contraire était reçue dans l'Église de France. Grégoire ix , consulté de même sur la validité d'une élection faite en ce temps-là , la déclara nulle , comme ayant été faite contre la coutume , et contre ce qui s'observait ordinairement en France en pareilles occasions.

Cette approbation des souverains pontifes pour les décrets synodaux de l'Église de France ne doit pas surprendre , puisque , pour marquer le rang que cette Église tenait auprès d'eux , ils ont envoyé plus d'une fois en France , après leur promotion au pontificat , leur profession de foi , ainsi qu'ils le pratiquaient autrefois à l'égard des patriarches , *etiam sine Plumbo*. Le pape Pélagie en usa ainsi à l'égard du roi Childébert , Léon iii à l'égard de Charlemagne , et Étienne iv à l'égard de Louis-le-Débonnaire. Une si étroite union , et une si haute estime du Saint-Siège pour l'Église gallicane étaient dues à son incorruptibilité et à l'éloignement qu'elle a toujours eu pour l'erreur et pour toute sorte d'hérésie. Elle en a été si fort exempte , que dans les premiers siècles de l'Église on disait communément à sa louange que l'Église gallicane méritait une singulière vénération , parce qu'entre toutes les autres Églises de la chrétienté , elle n'avait jamais cédé à l'erreur , ni n'était tombée dans la honte et dans l'infamie du schisme.

Saint Jérôme en rendit ce témoignage , lorsque Riparius et Desiderius , prêtres , lui eurent donné avis que Vigilantius répandait dans les Gaules le venin de son hérésie , qu'il ne pouvait le croire , parce que jusqu'alors la France n'avait point porté de pareils monstres , liv. 2 , c. 1. Arnulphe écrivit depuis la même chose aux prélats d'Angleterre ; et Bernard , abbé de Bonneval , le confirme dans la vie de saint Bernard , où il dit que jamais l'Église de France n'a élevé des idoles dans l'Église de Dieu , et n'a jamais adoré des monstres sur la chaire de saint Pierre. C'est ce qui faisait dire au pape Étienne iii que les Français étaient nourris , pour ainsi dire , dans les dogmes de l'Église catholique dès la naissance de cette mère commune de tous les chrétiens. (*Epist. 2 , ad Pepin.*) Enfin le cardinal Baronius , parlant du zèle et de la fermeté avec lesquels les prélats français s'employaient à détruire et à ruiner l'impiété d'Arius , ne peut s'empêcher d'admirer , et le nombre et le mérite des évêques de France qui vivaient dans le commencement du sixième siècle , et qui étaient célèbres , dit-il , par la pureté de leur foi , par la sainteté de leurs mœurs , et par les miracles que le ciel opérait par eux , et en leur faveur. (*Ad ann. 509.*)

Ce zèle ne se bornait pas seulement dans le royaume , il s'étendait encore dans les provinces les plus éloignées. Nous

apprenons d'Adon , évêque de Vienne , que saint Germain , évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, furent envoyés en la Grande-Bretagne pour la purger de l'hérésie des Pélagiens, qui y avait fait de grands progrès. Innocent 1^{er} recourut à l'Eglise gallicane pour apaiser un schisme qui s'était élevé en Espagne, et le pape Léon confesse hautement que son exemple servit de beaucoup à accroître et à fortifier le zèle des Eglises d'Orient et d'Espagne, par la confession de foi qu'elle avait envoyée au Saint-Siège.

Les jugemens qu'elle rendait pendant les schismes, pour donner la paix à l'Eglise universelle, étaient d'un poids infini, et son discernement en ces funestes divisions a toujours été reconnu si juste, et reçu avec tant de vénération, que ceux dont elle avait embrassé le parti, l'ont toujours emporté, et ont été reconnus pour les véritables pontifes. (*Arnulph. epist. ad are.*) Un auteur anglais en dit autant en parlant du schisme formé sous le pontificat d'Alexandre III par Octavien nommé Victor IV, et du jugement qu'en avait fait l'Eglise de France. Aussi le roi Charles VII qui, comme ses prédécesseurs, fit sa protestation publique dans le schisme des antipapes, dit qu'il attendrait la résolution de l'Eglise gallicane qu'il assemblerait pour cet effet, et qu'il s'y conformerait entièrement.

La grandeur et l'excellence de

cette Eglise paraît encore par les grands hommes qu'elle a produits, par les papes qu'elle a donnés au Saint-Siège, par l'estime que le pape Eleuthère en faisait, jusqu'à lui recommander le soin de l'Eglise universelle pour l'assister; par sa vertu et par sa piété, par la gloire que saint Augustin se faisait d'opposer à l'hérésiarque Julien les opinions de ces illustres et saints prélats, Irénée, archevêque de Lyon; Rhétice, évêque d'Autun; Hilaire, évêque de Poitiers, et par plusieurs autres monumens illustres, parmi lesquels le Saint-Siège n'oubliera jamais les assistances et les secours que l'Eglise de France lui a toujours donnés.

Guibert écrit dans son histoire, liv. 2, que si quelque nation voisine faisait quelque tort aux souverains pontifes, ils avaient aussitôt recours aux Français pour leur demander du secours. L'abbé Suger, dans la vie de Louis-le-Gros, loue l'Eglise gallicane d'avoir servi d'asyle au pape Gélase II chassé et poursuivi par l'empereur Henri V. Elle se plaignit hautement de la persécution que l'empereur Anastase suscita au pape Symmaque, et elle chargea Arétus, évêque de Vienne, d'écrire pour représenter l'injustice qu'on faisait à l'Eglise universelle, en soumettant son chef au jugement de ses inférieurs. Ce saint et éloquent évêque le fit avec éclat par cette belle lettre adressée à Faustus et à Symmaque, sénateurs romains,

et il fut secondé dans ce dessein par le savant Ennodius, qui écrivit l'apologétique que nous avons de lui.

L'Église gallicane ne pouvait pas manquer d'appuyer ainsi le Saint-Siège, après les grands exemples qu'elle en avait reçus de ses Rois, que tout le monde sait en avoir toujours été les défenseurs, et comme les anges tutélaires. Le pape Paul appelle le roi Pepin le protecteur, le tuteur et le libérateur de l'Église de Dieu. Charlemagne reçut au concile de Mayence le titre d'Empereur très-chrétien, et de protecteur de la sainte Église. Le pape Innocent était si persuadé de l'affection de nos Rois envers l'Église, qu'il ne regardait l'agrandissement du royaume de France, que comme l'exaltation même du Saint-Siège. Il y a peu de papes qui n'aient fait le même aveu; mais un des plus authentiques est celui de Martin v, qui en avait chargé les mémoires et les instructions du nonce qu'il envoyait en France l'an 1418, parmi lesquelles il marquait en particulier qu'il se souviendrait toujours des bontés, des faveurs, du grand nombre et de l'importance des services, des secours et des autres grâces que les souverains pontifes et l'Église romaine avaient reçus des Rois très-chrétiens. (*Mémoire de l'Église*, p. 175 et suiv.) Quant au temps de la prédication de la foi chrétienne en France, voyez GAULE.

Conciles de France.

Il y en eut un l'an 806, où Charlemagne partagea son royaume. (*Reg.* 20. *Hard.* 4.)

L'an 1002, il y en eut plusieurs en différens endroits. On y résolut 1° que l'on ne commanderait ni que l'on ne défendrait le jeûne que la plupart des fidèles pratiquaient depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte : 2° que les moines suivraient la coutume qu'ils avaient de chanter le *Te Deum*, les trois ou quatre dimanches qui précèdent la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pendant le Carême, contre l'usage de l'Église romaine : 3° qu'on célébrerait la fête de l'Annonciation selon la coutume le 25 de mars. (*L.* 9. *Hard.* 6.)

L'an 1031, il y eut aussi plusieurs conciles, dans lesquels on traita de la paix et de la tranquillité publique, du respect dû aux églises, aux clercs, aux religieux et religieuses. On y ordonna aussi que l'on ferait abstinence de vin le vendredi, et de chair le samedi. (*Lab.* 9, *Hard.* 6.)

L'an 1229 et 1230, il y eut encore plusieurs conciles sur les guerres du royaume. (Mansi, tom. 2, pag. 963. Rainaldi, *Ad an.* 1230.)

FRANCES (Michel-Antoine d'Urrutigoyti), professeur en droit, et archidiacre de Saragosse sa patrie, mourut en 1670, et laissa un *Traité des Églises cathédrales*, imprimé à Lyon en

1665, et un autre de l'Origine et perpétuelle cathédralité de Saragosse dans l'église de San-Salvador, *ibid.* (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième*, pag. 2307.)

FRANCFORT, sur le Mein, ville libre d'Allemagne en Franconie, dans le diocèse de Mayence, *Francfordia, Francofurtum*. Il s'est tenu plusieurs conciles en cette ville.

Le premier y fut assemblé l'an 794 par l'empereur Charlemagne. Les évêques d'Italie, de Germanie, d'Espagne, d'Angleterre et des Gaules, s'y trouvèrent au nombre de plus de trois cents. On y condamna Elipandus, archevêque de Tolède, et Félix, évêque d'Urgel, qui renouvelaient l'hérésie de Nestorius. On y agita aussi la question sur le culte des images; et les évêques persuadés par une version infidèle du second concile de Nicée, qu'il attribuait aux images le même culte qu'à la Divinité, rejetèrent la décision de ce concile, et firent cinquante-six canons.

Le premier condamne Félix et Elipandus.

Le second condamne le concile de Nicée, croyant qu'il avait décidé qu'on devait adorer les images d'une adoration de latrie, qui ne convient qu'à la Divinité.

Le sixième enjoint aux évêques de rendre justice aux clercs de leurs diocèses. Que si l'on ne veut pas s'en tenir à leur jugement, on pourra appeler au métropolitain et au prince.

Le septième défend aux évêques de demeurer hors leurs diocèses, et aux prêtres de quitter leurs églises.

Le onzième ordonne que les moines s'abstiendront des négocees et des affaires séculières.

Le quinzième ordonne que, dans les monastères où il y a des corps saints inhumés, on fasse une chapelle au-dedans pour y réciter l'office du jour et de la nuit.

Le seizième défend d'exiger de l'argent pour l'ordination des moines.

Le dix-septième ordonne qu'on n'élira point d'abbé sans le consentement de l'évêque diocésain.

Le dix-huitième défend de crever les yeux ou de mutiler un moine qui s'est relâché de sa règle.

Le dix-neuvième défend aux clercs et aux moines d'aller au cabaret.

Le vingt-unième ordonne qu'on observera le dimanche depuis les vêpres du samedi.

Le trentième établit l'évêque, conjointement avec le magistrat du lieu, juges des différends des clercs avec les laïques.

Le trente-huitième porte que les clercs de la chapelle du roi ne communiqueront point avec les ecclésiastiques qui sont brouillés avec leurs évêques.

Le quarante-unième défend aux évêques d'être plus de trois semaines hors de leur diocèse.

Le quarante-septième veut que les évêques s'informent de

la conduite des abbesses ; et que si elles ne vivent pas régulièrement, ils en portent leurs plaintes au prince, afin qu'on les dépose.

Le quarante-huitième ordonne que l'évêque distribue les oblations qui se font dans les églises.

Le cinquantième porte qu'après la messe on se donnera mutuellement la paix.

Le cinquante-quatrième défend de vendre les églises pour des usages profanes. (*Reg.* 28. *Lab.* 7. *Hard.* 4.)

Le deuxième concile fut tenu l'an 892, pour la discussion des droits de l'archevêque de Cologne sur l'évêché de Brême ou Bremen. On ne connaît ce concile que par une lettre du pape Formose à Adalgaire, archevêque de Hambourg, par laquelle ce pontife reprend ce prélat de ne lui avoir envoyé personne pour défendre ses prétentions sur ledit évêché de Brême, surtout parce que les évêques provinciaux de Cologne s'étant assemblés à ce sujet à Francfort, avaient tous assuré que, jusqu'audit Adalgaire, aucun évêque de Brême n'avait décliné la juridiction de l'archevêque de Cologne. (Le père Mansi, dans son *Supplément aux conciles du père Labbe*, t. 1, col. 1077 et 1078.)

Le troisième concile fut tenu l'an 1001, au mois d'août. Les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves s'y trouvèrent avec quatre évêques, et

convinrent seulement que Villigise de Mayence et Bernouard d'Hildesheim n'exerceraient aucun droit sur l'abbaye de Gandeshem jusqu'à l'octave de la Pentecôte, où les évêques s'assembleraient à Frislar.

Le quatrième concile fut tenu l'an 1006, pour l'érection de l'évêché de Bamberg.

Le cinquième l'an 1007, sur le même sujet. (*Concil.* t. 9, p. 784. Le père Mansi, *loc. cit.* col. 1219 et 1220.)

Le sixième, l'an 1027, Godhard, frère de l'empereur Conrad, y reçut la tonsure cléricale après qu'on l'eut obligé de mettre bas les armes. (*Hard.* 6.)

Le septième, l'an 1235, selon le père Mansi, qui prétend que ce concile s'est tenu non à Mayence, comme le dit le père Labbe, mais à Francfort, où le comte de Seyn se purgea du crime d'hérésie dont il avait été accusé, et où l'on traita aussi de l'indult accordé à Conrad de Mersbourg. (Le père Mansi, *ibid.* col. 1033 et suiv.)

Le huitième, l'an 1409, pour l'extinction du schisme (*Lab.*, 11. *Hard.*, 7.)

FRANCFORT, sur l'Oder, autrefois ville libre et impériale, ne tarda pas à perdre sa liberté après sa religion, ayant des premières embrassé la réforme. Elle est située dans la moyenne Marche de Brandebourg sur la rive gauche de l'Oder. Elle a conservé son université fondée en 1506. On y voit le monument élevé en l'honneur du duc Léo-

pold de Brunswick à l'endroit où ce prince périt si malheureusement en voulant sauver des infortunés qu'entraînait l'Oder débordé le 27 avril 1785.

FRANCHE-COMTÉ, province du royaume réunie à la couronne dans le dernier siècle, en 1678, formant aujourd'hui les trois départemens de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura. Ce pays ayant passé des comtes et ducs de Bourgogne à la maison d'Autriche, le concordat germanique s'y est toujours observé. La réserve des mois apostoliques y avait donc lieu, et l'expectative des gradués par conséquent ne s'y exerçait point pour cette raison, non plus qu'en Bretagne. (Voyez au reste notre article FLANDRE, ainsi que celui qui concerne les gradués.)

FRANCHI (Loreto), écrivain de Véronne, qui vivait dans le dix-septième siècle, a fait un ouvrage sur les démêlés des évêques et des réguliers, imprimé à Rome, in-fol. On a aussi imprimé du même, à Lyon, en 1662, un traité de *Sacrificio novellæ legis*, en deux tomes. On lui doit encore l'édition des œuvres de Prosper Farinaccio, qui n'avait point été imprimée.

FRANCHISE, signifie exemption, immunité, asile. Voyez ces mots.

FRANCHOIS (Michel, en latin *Michaël Francisci*, ou de *Insulis*, naquit vers l'an 1435, à *Tamplemeus*, près de Lille en Flandre, et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique à Lille vers

l'an 1454. On l'envoya faire ses études au collège de Saint-Jacques à Paris; mais la peste l'ayant obligé de retourner à son couvent de Lille, sa piété lui procura la charge de maître des novices dans une assez grande jeunesse. Il alla en 1469 à Cologne, où, après avoir lu les sentences, il fut reçu docteur en 1473. En 1478, il fut chargé de la direction des études dans cette ville, et on le vit ensuite prieur de Valenciennes, vicaire général de la Congrégation de Hollande, et prieur de Lille. Il gouverna cette dernière maison pendant six ans, et fut en même temps inquisiteur général dans les Pays-Bas, et précepteur de l'archiduc Philippe d'Autriche, dont il devint ensuite aumônier et confesseur. On le fit évêque titulaire de Selymbrie (*Salubriensis*) à la place de Nicolas Brugman du même ordre, mort le 23 avril 1493. Ses bulles, données par le pape Alexandre VI, sont datées du 15 juillet 1498. On attacha à son titre la juridiction sur la cour de l'archiduc, privativement à tout autre, et il ne se servit de son crédit auprès du prince que pour faire du bien à ses frères qu'il aimait toujours tendrement, et chez lesquels il se faisait un plaisir de se retirer souvent dans la cellule qu'on lui avait conservée. Ses infirmités ne lui permettant pas de suivre le prince allant en Espagne en 1500, il se retira à Malines auprès de la duchesse Marguerite aïeule du prince, et il y mourut le 2

Juin 1502, mais son corps fut apporté à Lille. Franchois fit imprimer, dès l'an 1476, à Cologne, un ouvrage in-4° sur le Rosaire, intitulé : *Quodlibetum de veritate fraternitatis sancti Rosarii*. Il en fit faire lui-même une nouvelle édition en 1479, et depuis il en a été fait plusieurs autres. En 1478 il publia in-4°, dans la même ville, un autre petit ouvrage sur l'Antechrist, *Determinatio de tempore adventus antechristi ac de ejus ingressu in mundum, progressu et egressu : atque de novitatibus quæ jam de eo currunt*. En 1488, il publia à Anvers un in-4° sous le titre de *Mortis cellarium aureum*. Cet ouvrage n'est pas tout entier de Franchois : il avait été commencé par un religieux du même Ordre, qui avait assisté aux conciles de Constance et de Bâle, comme il le dit lui-même. Oousel le fit réimprimer en 1613 à Anvers, in-8°, sous ce titre : *Clavis cellarii divinæ et humanæ sapientiæ ad conciones formandas*; mais il crut sans raison que Franchois en était le premier auteur. Il en fut fait une troisième édition en 1627, à Gand, avec le titre *Aureum mortis cellarium*. Un autre ouvrage de cet auteur est *Decisio quodlibetica super septem B. Mariæ doloribus, una cum officio et doloribus B. V.* Il parut à Anvers en 1494, in-4°. Simler, dans ses additions à la bibliothèque de Gesner, lui attribue un commentaire sur le *Salve Regina*, qu'on ne connaît pas. (Le père

Echard, *Script. ord. Prædicatorum*, 2, pag. 7 et suiv.)

FRANKE (Auguste Herman), né à Lubeck le 12 mars 1663, fut maître ès-arts à Leipsick en 1685. Il y fonda avec quelques uns de ses amis une espèce de conférence régulière qui subsiste encore sous le nom de *collegium philobiblicum*, pour y cultiver l'étude de l'Écriture sainte. Franke devint ministre d'Erford en 1690; mais, ses prédications lui ayant occasionné de fâcheuses affaires, il fut obligé de sortir de la ville en 1691. Il accepta alors les offres de l'électeur de Brandebourg, et il devint professeur de grec, des langues orientales à Hall, puis professeur de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation connue sous le nom de *Maison des orphelins de Hall*, où l'on enseigne à la jeunesse qui est pauvre tous les arts et toutes les sciences, en même temps qu'on l'instruit dans la religion. Il mourut en 1727. On a de lui : 1° des sermons et des livres de dévotion en allemand. 2° Ses ouvrages latins sont : *Programmata*, en 1712; *Prælectiones hermeneuticæ*, en 1712; *Methodus studii theologici*, en 1723; *Introductio ad lectionem prophetarum*, en 1724; *Commentatio de scopo librorum veteris et novi Testamenti*, *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ*, en 1693; *Observationes biblicæ*, en 1695; *Idea studiosi theologiæ*, en 1712; *Monita pastoralia theologica*, en 1717. *Biblioth.*

german. tom. 18, pag. 123, etc.

FRANKEN (Chrétien), Allemand, encore plus connu par ses changemens de religion que par ses ouvrages, a vécu dans le seizième siècle. Il était de Gardeleben, ville de la Marche de Brandebourg; mais on ignore l'année de sa naissance. Il paraît par un libelle satirique de sa composition, intitulé, *Colloquium jesuiticum*, qu'il était entré dans la société des jésuites en 1568. Étant devenu dans la suite également ennemi de son corps et de toute l'Église romaine, il abandonna l'un et l'autre. Il suivit pendant quelque temps la secte des luthériens et celle des calvinistes, parut se repentir de ses égaremens, et s'y enfonça plus que jamais en embrassant le socinianisme. On le vit successivement dans plusieurs villes d'Allemagne, dans la Bohême, la Pologne et la Hongrie. Il fut lecteur de philosophie à Clausembourg; et selon Sandius, dans sa bibliothèque des Antitrinitaires, il en exerçait encore les fonctions en 1590. Ses ouvrages sont, outre son *Colloquium jesuiticum*, 1° plusieurs paradoxes contre la transsubstantiation, et quelques autres dogmes de l'Église catholique. 2° *Præcipuarum enumerationis causarum, cur christiani, cum in multis religionis doctrinis sint mobiles et varii, in Trinitatis tamen dogmate retinendo sint constantissimi*. 3° *De honore Christi, id est, utrum Christus, cum ipsa perfectissi-*

ma ratione Deus non sit, religiosa tamen adoratione colendus sit. 4° *Responsio ad tres orationes Warkawicii Jesuitæ, quibus regem Stephannum (Pathori) et senatores ad protestantes persequendos incitat*. Le jésuite avait pris le nom de Nicolas Regius, dans ces discours où il excitait Étienne Bathori à persécuter les protestans. 5° *Epistola ad synodum Fratrum Polonorum Wiegroviâ celebratam*, sur le même sujet que le précédent. Sandius ne cite cette lettre que comme manuscrite. Franken composa encore plusieurs autres écrits, et en particulier contre la Trinité. Après l'an 1590, ou cette année-là même, il quitta la Transylvanie, et vint à Prague où Anselme de Vels, conseiller aulique, le reçut chez lui. On dit que Franken retourna alors pour la troisième fois à l'Église catholique. Vels l'engagea à écrire un ouvrage qui parut en 1594, sous ce titre : *Dolium diogenianum, strepitu suo collaborans, dynastis Christianis bellum in Turcas parantibus, in-4°*. Il donna aussi un autre écrit intitulé : *Typus veritatis conscientiarum*; et ensuite, *analysis rixæ christianæ, quæ imperium turbat et dimittit romanum*. On ne sait rien de plus de l'auteur. (Voyez une curieuse dissertation latine de Charles-André Henningius, sous-recteur du collège de Berlin, imprimée au tome 10 des *miscellanea lipsiensia*, à Leipsick, 1721, in-8°. Voyez aussi la Bi-

bibliotheca antitrinitariorum de Sandius, pag. 86 et 87, édit. de 1684, et l'histoire du socinianisme, in-4°, à Paris, p. 459. Moréri, édit. de 1759.)

FRANCKENBERG (Abraham de), fameux écrivain mystique du dix-septième siècle, était seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse, dans la principauté d'Oels. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut le 25 juin 1652. On a de lui un grand nombre de livres mystiques en latin et en allemand. Les plus connus sont, 1° une Vie du fameux Jacques Bohême. 2° *Vita veterum sapientum : nosce teipsum*, etc. (L'abbé Ladvocat, *Dictionn. histor.*)

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroy), savant jurisconsulte et historien allemand, né à Leipsick en 1661, y exerça avec applaudissement la profession d'avocat. Il mourut en 1717. Ses principaux ouvrages sont : 1° une Continuation de l'introduction à l'histoire de Puffendorf. 2° La Vie de la reine Christine. 3° L'Histoire du seizième et du dix-septième siècles, qui n'est pas estimée. (L'abbé Ladvocat, *ibid.*)

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, naquit le 27 décembre 1689, et mourut à Leipsick le 10 mai 1733, après avoir été professeur de la chaire du Droit de la nature et des gens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages et

de dissertations latines, entre autres : 1° *de titulo fraternitatis*. 2° *De usu albinagii*. 3° *De legationum jure dubio*. 4° *De dolo in bellis illicito*. 5° *De collatione bonorum*. 6° *De juribus Judæorum singularibus in Germaniâ*. 7° *De thesauris*. 8° *De prærogativis domûs austriacæ*. 9° *De prosopolipsiâ*. 10° *De rigore pœnarum militarium*. 11° *De feudo in pecuniâ constituta*. 12° *De locatione jurisdictionis*. 13° Le théâtre historique de Portugal, d'Angleterre et de Suisse, imprimé à Halberstadt depuis l'an 1723 jusqu'en 1725. 14° Le septième volume du *jus publicum* de Spener. 15° *Notæ ad Benzonis vitam Henrici IV Imperatoris*, que l'on trouve avec quelques autres remarques dans les *scriptores rerum saxonicarum* de Mencken, et avec quelques préfaces. Franckenstein a aussi travaillé pendant seize années de suite aux *acta eruditorum*, en latin et en allemand. On lui est encore redevable de la neuvième et de la quatorzième pièce des *enunciata juris* de Putoneus. (*Supplément français de Bâle*. Moréri, édit. de 1759.)

FRANÇOIS-D'ASSISE (saint), fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs, naquit à Assise, ville d'Ombrie en Italie, l'an 1182. Il vint au monde sur la paille dans une étable, parce que sa mère, qui souffrait depuis quelques jours de grandes douleurs sans pouvoir accoucher, fut avertie qu'elle ne serait délivrée que là.

Bernardon son père , qui était marchand , et sa mère Pique , l'abandonnèrent à lui-même ; et quoique son penchant naturel ne le portât à aucun excès grossier , il ne laissa pas d'aimer le monde et ses vanités , de fréquenter les compagnies , et de dépenser beaucoup en habits , en festins , en parties de plaisir. Dieu voulut l'en détacher par la voie des afflictions. Il permit qu'il fût fait prisonnier dans un démêlé qu'eurent les habitans d'Assise avec ceux de Pérouse , et cette captivité qui dura un an , fut suivie d'une fâcheuse maladie qui le réduisit à une extrême faiblesse , et qui ne le convertit pas. Le retour de la santé lui rappela le goût du monde ; sa vanité se réveilla ; il conçut de nouvelles espérances de grandeur , et se fit bien habiller. Cependant il avait une tendresse particulière pour les pauvres , et il n'en refusait aucun. Ayant rencontré un gentilhomme mal vêtu , il lui donna l'habit neuf qu'il portait. La nuit suivante il eut un songe mystérieux dans lequel il vit un grand et magnifique palais rempli d'armes marquées du signe de la croix. Il demanda à qui était tout cela : on lui répondit que c'était pour lui et pour ses soldats. Il crut à son réveil que Dieu le destinait à devenir un grand capitaine , et il sentit naître en lui la passion pour la gloire des armes. Il se mit en chemin pour l'armée de Gautier , comte de Brienne ; mais il fut rappelé à Assise dès

le premier gîte qu'il fit à Spolète par un autre songe dans lequel Dieu lui fit entendre qu'il ne devait point servir d'autre maître que lui. Il commença pour lors à comprendre que la milice qui lui avait été marquée dans son premier songe , était toute spirituelle , et se renferma dans la maison paternelle , loin des compagnies du monde et du tumulte des affaires. Il ne cherchait plus que des lieux solitaires pour pouvoir gémir et prier en liberté. Jésus crucifié lui apparut un jour dans son état mourant , et lui laissa des impressions si tendres et si profondes sur sa passion , qu'il ne put presque plus s'en exprimer dans la suite que par des gémissemens et des larmes. Il s'appliqua surtout à pratiquer la douceur , l'humilité , la pauvreté ; et l'amour de ces vertus lui faisait envier l'état des pauvres , parmi lesquels il se mêlait quelquefois avec un plaisir indicible , comme il fit dans un voyage de Rome , où il prit les haillons du plus misérable d'entr'eux , après lui avoir donné son habit.

Peu de temps après son retour à Assise , se trouvant dans l'église de Saint-Damien , il entendit une voix venant du crucifix qui lui ordonnait de réparer cette église qui tombait en ruine. Il prit donc chez son père une quantité considérable de pièces d'étoffe qu'il alla vendre à Folligny , et en apporta le prix au desservant de cette petite église , avec lequel il passa quelques

jours dans la prière et la pénitence. Bernardon y vint pour le prendre comme un voleur. François se sauva dans une caverne, et parut peu de temps après à Assise où on le traita comme un insensé. Son père le fit lier et enfermer dans une dure prison ; il en fut délivré par sa mère, et retourna à Saint-Damien. Bernardon l'y étant venu chercher une seconde fois, François l'accompagna devant l'évêque d'Assise, en présence duquel il renonça à tous ses biens, et lui rendit jusqu'à ses habits. Il reçut ensuite un méchant manteau par aumône, y fit une grande croix avec de la chaux et du mortier, et sortit avec la bénédiction de l'évêque pour aller chercher une solitude. Il fut rencontré par des voleurs qui le jetèrent dans une fosse pleine de neiges, après l'avoir cruellement battu. Le Saint remerciant Dieu de cette bonne fortune, poursuivit sa route jusqu'à Gubio où il se mit au service des lépreux de l'hôpital, et en guérit un par un baiser. Il revint ensuite à Assise, quêtâ des pierres pour réparer l'église de Saint-Damien, et travailla au bâtiment comme un manœuvre. Il entreprit la même chose à l'égard de celle de Notre-Dame des Anges où il commença son ius-titut. Il renonça entièrement à l'argent et aux possessions, se déchaussa, prit une corde, reçut des disciples auxquels il donna une règle que le pape Innocent III approuva. Il leur recommandait

surtout la pauvreté, l'obéissance, l'humilité ; et c'est pour ce sujet qu'il leur fit porter le nom de Frères-Mineurs. Pour ses pratiques particulières de pénitence, elles étaient continuelles et extraordinaires. Il ne mangeait presque jamais rien de cuit, ne buvait que de l'eau, n'était couvert que d'une méchante tunique, couchait sur la terre nue, mêlait de la cendre à sa nourriture, et traitait son corps en toute occasion avec autant de cruauté que de mépris. La charité qui animait toutes ses autres vertus, lui inspirant le désir du martyre, il s'embarqua pour aller porter la lumière de l'Évangile aux Sarrasins de Syrie ; mais une tempête l'ayant rejeté sur les côtes de l'Esclavonie, il revint en Italie, passa en Espagne, et de là en Afrique, dans l'espérance de trouver le martyre parmi les Mores. Une violente maladie l'ayant empêché d'exécuter son dessein, il revint en Italie, et se trouva à Rome dans le temps du quatrième concile de Latran. Ce fut en ce voyage qu'il connut saint Dominique, et qu'il forma une sainte amitié avec lui. L'an 1219, il tint au couvent de Sainte-Marie-des-Anges ou de la Portioncule près d'Assise, ce fameux chapitre général qui fut nommé le chapitre des Nattes, à cause que, pour loger les religieux qui s'y trouvèrent, au nombre de plus de cinq mille, on fut obligé de faire en pleine campagne des cellules de roseaux et de nattes.

Après cette grande assemblée, saint François reprit le dessein qu'il avait eu cinq ans auparavant d'un voyage en Syrie. Il partit en effet, et alla trouver le soudan d'Égypte qui lui permit de prêcher dans ses États; mais il n'y gagna pas une seule âme. Il revint donc en Italie où il reçut l'impression des stigmates, c'est-à-dire, des cinq plaies de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix de l'an 1224, sur le mont Alverne. Depuis cette faveur qui fit donner à notre Saint le titre de Séraphique, parce qu'il l'avait reçue par le ministère d'un Séraphin en croix, sa vie ne fut plus qu'un martyre continu. Comme les clous de ses pieds ne lui permettaient point de marcher, il se faisait traîner à demi-mort sur des charrettes par les villes et les bourgades pour animer tout le monde à l'amour de la croix. Enfin il connut le jour de son départ du monde, le prédit à ses frères, et se fit rapporter du couvent de Font-Colombe à celui de Notre-Dame-des-Anges, en faveur duquel il avait obtenu la fameuse indulgence de la Portioncule. Là s'étant mis nu sur la terre, il exhorta ses frères avec une tendresse pleine de feu, leur donna sa bénédiction en se faisant croiser les bras, et rendit tranquillement l'esprit entre leurs mains le samedi quatrième jour d'octobre de l'an 1226, en la quarante-cinquième année de son âge, et la ving-

tième de sa conversion. Le pape Grégoire ix le mit au nombre des Saints dès l'an 1228. Deux ans après on transporta son corps de l'église de saint Georges où il avait été d'abord enterré, dans la nouvelle église qu'on lui avait fait bâtir près des murs d'Assise. C'est là qu'il se conserve encore aujourd'hui, excepté le cœur et les entrailles qui sont au couvent de la Portioncule. On fait sa fête principale le 4 octobre, et celle de ses stigmates le 17 septembre. Saint François a laissé plusieurs opuscules que l'on trouve dans la bibliothèque des Pères. Le père Wadingue les publia à Anvers, avec ses commentaires en trois petits volumes, l'an 1623; et le père de La Haye les donna aussi en 1641. On y voit ses deux règles. *Sermones breves. Collationes monasticæ. Testamentum Fratrum Minorum. Cantica spiritualia. Admonitiones. Epistolæ. Benedictiones*, etc. L'édition du père de La Haye a été renouvelée en Allemagne en 1739, in-fol. L'ordre de saint François s'est fort multiplié et diversifié. Il a donné quatre papes à l'Église, Nicolas iv, Alexandre v, Sixte iv, Sixte v, un grand nombre de cardinaux, de Prélats, de Saints et de savans personages. (Voyez saint Bonaventure, dans la *Vie de saint François*; le père Luc Wadingue, dans le premier tome des *Annales des Frères Mineurs*; Baillet, tome 3, 4 octobre; le père Candide Chalippe, recollet, dans

la Vie de saint François, imprimée à Paris en 1728.)

FRANÇOIS MAIRON, de Digne en Provence, disciple et confrère de Scot, docteur de Paris, mourut à Plaisance l'an 1325. Il laissa des commentaires sur les quatre livres des sentences, et quelques autres traités scholastiques qui ont été imprimés plusieurs fois à Venise; des sermons sur le carême et sur les Saints, qui ont été imprimés dans la même ville, et à Bâle l'an 1598; quelques traités théologiques, imprimés aussi à Bâle; une explication sur les dix commandemens, imprimée à Paris en 1619; des vérités théologiques sur saint Augustin et la cité de Dieu, imprimées à Toulouse en 1488, et à Venise en 1489. (Dupin, *Biblioth. ecclés. quatorzième siècle.*)

FRANÇOIS MARTIN, Catalan, de l'Ordre des Carmes, dans le quatorzième siècle. composa un traité divisé en sept livres, de la conception très-pure de la Vierge. (Dupin, *Biblioth. ecclésiastique quatorzième siècle.*)

FRANÇOIS DE PAULE (saint), instituteur de l'Ordre des Minimes, naquit à Paule, petite ville de la Calabre citérieure au royaume de Naples, vers l'an 1416. Son père, Jacques Martorelle, ou Martorille, dit de Salicon, et sa mère Vienne de Fuscaldo, qui le regardaient comme le fruit d'un vœu qu'ils avaient fait à Dieu sous l'invocation de saint François d'Assise, lui don-

nèrent le nom de ce saint fondateur, et le confièrent à ses religieux du couvent de Saint-Marc, ville épiscopale de la même province. Il y passa un an dans une étroite observance, sans y faire profession, et pria ses parens de l'en retirer. Ils le menèrent en divers pèlerinages, ensuite desquels il se retira dans une solitude à cinq cents pas de la ville de Paule; mais ce lieu étant trop fréquenté, il alla se cacher dans le coin d'un rocher sur le bord de la mer. Il n'y eut point d'autre lit que la pierre même du roc, point d'autre aliment que les herbes et les racines, ou les aumônes qu'on lui faisait. Il portait un rude cilice et un habit fort vil. Plusieurs personnes attirées par l'odeur de ses vertus, l'ayant prié de les recevoir sous sa conduite, on leur bâtit un petit ermitage de trois cellules avec une chapelle. Mais le nombre de ses disciples s'étant augmenté, on bâtit en ce lieu un monastère qui fut le premier de cet Ordre. Sixte IV l'approuva par une bulle du 23 de mai de l'an 1474, et lui donna François pour supérieur général. Il assujétit ses religieux à observer toute leur vie l'abstinence du carême, et il leur en fit un quatrième vœu. Il ne leur recommanda pas moins la charité qu'il leur donna pour devise, et l'humilité, d'où ils furent appelés *minimes*, c'est-à-dire gens qui s'estiment les plus petits et les derniers dans la maison du Seigneur. Le bruit de sa

sainteté et de ses miracles s'étant répandu jusqu'en France, le roi Louis XI qui était dangereusement malade au château du Plessis, près de la ville de Tours, le fit venir dans l'espérance d'obtenir sa guérison par ses prières. François ne le guérit pas; il le disposa par ses vives exhortations à mourir chrétiennement. Charles VIII, successeur de Louis XI, fit bâtir à notre Saint un couvent dans le parc du Plessis. Ce fut environ dans le même temps qu'il eut la consolation de voir son Ordre établi en Espagne et en Allemagne, et que le pape Alexandre VI approuva sa règle. Il mourut le 2 d'avril de l'an 1506, ou 1505, âgé de près de quatre-vingt-onze ans, selon l'opinion commune, dans son couvent du Plessis où son corps demeura jusqu'à l'an 1562, que les huguenots le brûlèrent. Les minimes prétendent que les catholiques retirèrent du brasier plusieurs ossemens du Saint qui furent distribués aux couvens du Plessis, de la place Royale de Paris, de Nigeon près de Chaillol, d'Aix en Provence, de Paule en Calabre, etc. Le pape Léon X célébra solennellement la canonisation de saint François de Paule le dimanche de Quasimodo de l'an 1519, et mit sa fête au second jour d'avril. (Bollandus. Baillet, tom. 1, 2 avril.)

FRANÇOIS DE LA PLACE, jurisconsulte de Boulogne, a composé vers l'an 1440 une somme des mystères de la foi de Jésus-Christ, dans laquelle il

traite des restitutions, des usures, du mariage, des censures ecclésiastiques, etc., imprimée à Padoue l'an 1473. (Dupin, *Biblioth. ecclés. quinzième siècle*, pag. 1.)

FRANÇOIS XAVIER (saint), de la compagnie de Jésus, apôtre des Indes, naquit le 7 d'avril 1506, au château de Xavier qui était au pied des Pyrénées, à huit lieues environ de Pampe-lune. Son père Jean Jasse, gentilhomme de Navarre, et sa mère Marie Azpilcuète Xavier, l'envoyèrent à l'Université de Paris où il fut reçu maître ès-Arts. Il enseigna la philosophie au collège de Beauvais, quoiqu'il demeurât à celui de Sainte-Barbe avec un pauvre Savoyard, nommé Pierre Le Fèvre qui vivait de ce qu'il gagnait à faire des répétitions. Ce fut là qu'il connut saint Ignace de Loyola qui après bien des résistances, lui inspira le mépris de la gloire mondaine qui faisait sa passion dominante, et l'associa au dessein qu'il avait de fonder la compagnie de Jésus. Depuis ce moment, François entreprit sérieusement d'abattre l'orgueil de son esprit, en ruinant les forces de son corps par les jeûnes, les veilles, le cilice et les autres austérités de la pénitence. Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge de l'an 1534, il fit vœu avec saint Ignace et cinq autres compagnons, dans l'église de Montmartre, d'aller se présenter au pape pour lui faire offre de servir l'Eglise, en tel lieu du monde qu'il lui plairait

de les envoyer. Il partit de Paris le 15 novembre 1536, et se rendit à Venise, où il servit dans l'hôpital des Incurables en attendant saint Ignace qui les envoya à Rome. Le pape Paul III leur donna mission pour la Terre-Sainte, avec permission de prendre la prêtrise. Ils revinrent à Venise où François reprit son poste dans l'hôpital des Incurables, après avoir fait vœu de pauvreté et de chasteté entre les mains du nonce du pape. Il fut ordonné prêtre ensuite, et alla se préparer à sa première messe dans une chaumière abandonnée du côté de Padoue, par un jeûne de quarante jours au pain et à l'eau, et beaucoup d'autres macérations. Saint Ignace, ne voyant plus d'apparence au voyage de la Terre-Sainte, l'envoya à Boulogne, et de là le fit venir à Rome, où il prêcha dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. Le roi de Portugal Jean III ayant fait demander au pape par son ambassadeur, des compagnons d'Ignace pour planter la foi dans les Indes orientales, François Xavier fut nommé pour cette grande mission. Il partit de Rome avec Maccarenhas, ambassadeur de Portugal, le 15 mars 1540, et s'embarqua pour les Indes le 7 d'avril de l'année suivante. Il arriva le 6 de mai 1542 à Goa, ville capitale des Indes. Il passa ensuite à la côte de la Pêcherie, ou de Paravas, c'est-à-dire pêcheurs de perles, dont il convertit tous les habitants. Il n'eut pas des succès

moins heureux dans le royaume de Travancor, dans l'île de Manar près de Ceylan, par le moyen d'un prêtre qu'il y envoya, et dans celles qui environnent Macassar. Au mois d'avril de 1549, il se mit en mer pour le Japon, et arriva le 15 d'août suivant à Cangoxima, et alla trouver le roi de Saxuma, celui des rois du Japon de qui relevait la ville de Cangoxima. Ce prince lui ayant permis de prêcher dans ses États, il y fit beaucoup de conversions; mais les bonzes, ou prêtres du pays l'obligèrent de se retirer dans le royaume de Firando. Il passa de là à Meaco, capitale de l'empire du Japon qui se trouvait alors divisé en plus de soixante petits royaumes, et il n'y fit aucune conversion. Il alla ensuite au royaume de Bungo, et après un séjour de deux ans et de quelques mois dans le Japon, il reprit la route des Indes, résolu d'aller aussi à la Chine. Mais il mourut à la vue de ce grand royaume le 2 de décembre de l'an 1552. On transporta son corps à Goa l'an 1554. Le pape Paul V le béatifia le 25 d'octobre de l'an 1619, et Grégoire XV son successeur, le canonisa le 12 de mars 1622. Nous avons de lui un catéchisme et un grand nombre de lettres que le père Horace Turselin, jésuite romain, publia en quatre livres, l'an 1596 et le père Poussinos en sept livres l'an 1667. (Le père Bouhours, *Vie de saint François Xavier*. Baillet, t. 3, 3 décembre.)

FRANÇOIS DE BORGIA (S.), troisième général des jésuites, était fils de Jean de Borgia, troisième duc de Gandie, et de Jeanne d'Aragon. Il naquit à Gandie, petite ville du royaume de Valence en Espagne le 28 octobre 1510. Il fut envoyé à la cour de l'empereur Charles-Quint en 1528, et il y épousa une dame nommée Éléonor de Castro qui lui donna plusieurs enfans. Il suivit l'Empereur à la guerre d'Afrique contre Barberousse l'an 1535, et à celle de Provence. Mais la mort de l'impératrice Isabelle survenue à Tolède l'an 1539, l'horrible spectacle du cadavre défiguré de cette princesse, et son oraison funèbre prononcée par le célèbre Avila, le dégoûtèrent entièrement du monde; il fit vœu d'entrer en religion s'il survivait à sa femme. Cependant il fut nommé vice-roi de Catalogne en 1540, et il fit régner la justice et la piété dans son gouvernement, tandis qu'il vivait lui-même comme le religieux le plus fervent dans son palais, donnant quatre ou cinq heures tous les jours à la prière, dormant peu, se mortifiant beaucoup, se confessant toutes les semaines, et communiant tous les dimanches. L'an 1546, sa femme l'ayant laissé veuf à l'âge de trente-six ans, chargé de huit enfans, il pourvut à leur état, et prit l'habit de jésuite l'an 1551. Bientôt après il se retira dans un ermitage auprès d'Ognate, où il s'adonna à tous les

exercices imaginables d'humilité, de mortification et de charité, allant par les villages et les hameaux, une sonnette à la main, pour appeler les enfans à l'instruction. Il refusa deux fois le cardinalat; mais il ne put refuser la charge de général de sa compagnie que saint Ignace lui imposa, et dans laquelle il fit des biens infinis, non-seulement pour le service de son Ordre, mais de la chrétienté toute entière. Le pape Pie v qui l'aimait tendrement, et qui le consultait beaucoup sur ses grands desseins pour l'avancement de la religion, le nomma pour accompagner le cardinal Alexandrin, son neveu, dans les légations de France, d'Espagne et de Portugal. Il fut reçu partout comme un ange du Seigneur, et laissa aussi partout une odeur merveilleuse de sainteté. Il revint à Rome malade à l'extrémité, et y mourut le 30 septembre de l'an 1572, âgé de soixante-deux ans. Son corps repose dans l'église de la maison professe des jésuites de Madrid. Clément x le canonisa au mois d'avril de l'an 1671; on fait sa fête le 10 d'octobre. Ce Saint avait composé en espagnol divers ouvrages, que le père Alfonso Deza, jésuite, a traduit en latin sous le titre : *Sermo de verbis Lucæ 19, ut appropinquavit Jesus, videns civitatem. Operum christiani hominis speculum. Collyrium spirituale. Super cantic. trium puerorum.* (Voyez la vie du Saint écrite

par les pères Ribadeneira , Verjus et Eusèbe de Nicremberg, tous trois jésuites. Baillet, t. 3, 10 octobre.)

FRANÇOIS DE SALES (saint), évêque et prince de Genève, instituteur de l'Ordre de la Visitation, était fils de François, seigneur de Sales, de l'une des plus anciennes et des plus nobles maisons de Savoie, et de Françoise de Sionnay. Il vint au monde le 21 d'août l'an 1567, dans le château de Sales au diocèse de Genève. Toutes ses inclinations le portaient à la vertu, et dès l'âge de douze ans, il reçut la tonsure cléricale sans autre vue que de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il vint ensuite étudier à Paris. Il y apprit les langues sous Génébrard, et y fit sa philosophie, et une partie de sa théologie chez les jésuites. Il ne connut dans cette grande ville que les églises et les collèges, jusqu'à ce que son père l'envoyât à Padoue pour y apprendre la jurisprudence. Ce fut là que ses compagnons tendirent plusieurs pièges à sa vertu, qu'il sut toujours éviter. Il triompha en particulier des artifices d'une courtisane qui attentait à sa chasteté, en lui jétant un tison à la tête, et en lui crachant au visage. Après avoir pris le bonnet de docteur à Padoue, il alla visiter le tombeau des apôtres à Rome, et les autres lieux consacrés par le sang des martyrs. Il retourna ensuite en Savoie, où ses parens le firent recevoir avocat au sénat de Cham-

béry ; mais il renouça bientôt à cette profession pour embrasser l'état ecclésiastique. Il fut pourvu de la prévôté de l'Eglise de Genève à Annecy, et prit les saints Ordres. Il commença, n'étant encore que diacre, de s'adonner à la prédication par le conseil de Granier son évêque ; et, dès son premier sermon, il convertit trois personnes de qualité, fameuses par leurs désordres. Devenu prêtre, il conçut un zèle extraordinaire pour le salut des âmes, parcourant les bourgs et les villages pour instruire les gens de la campagne ; mais ce zèle qui le dévorait ne parut nulle part avec plus d'éclat que dans le pays de Chablais où il convertit une infinité d'hérétiques endurcis, par les charmes de sa douceur, et y rétablit l'exercice public de la religion qui en avait été banni. L'évêque Granier se voyant accablé du double poids de l'âge et des infirmités, le choisit pour son coadjuteur avec l'agrément du duc de Savoie ; mais il fallut toute l'autorité de Clément VIII pour vaincre sa résistance. Il fut donc contraint d'aller à Rome où ce pape l'appela l'apôtre du Chablais en plein consistoire, et le renvoya comblé d'éloges et de bénédictions, avec le titre d'évêque de Nicopoli, coadjuteur de l'évêché de Genève. L'an 1602 il vint à Paris où il fit des fruits infinis par ses prédications et ses discours particuliers. Le père de Bérulle, depuis cardinal, l'y consulta touchant

l'établissement de la congrégation de l'Oratoire, et la Mère Marie de l'Incarnation, et sur celui de la réforme des carmélites en France. Le roi Henri iv s'efforça de le retenir en lui offrant une pension de vingt mille francs, jusqu'à la vacance d'un archevêché, et le cardinal de Retz le pressa, du temps de Louis xiii, d'accepter la coadjutorerie de Paris; mais il préféra constamment sa pauvre église à tous ces avantages. Ce fut le 8 décembre de l'an 1602 qu'il fut sacré évêque de Genève après la mort de Granier. Il commença d'abord par régler sa maison qui n'était composée que d'un petit nombre de domestiques pieux qu'il traitait comme ses frères, les instruisant, faisant la prière avec eux le soir et le matin, les reprenant de leurs défauts avec une douceur qui les charmait et qui les corrigeait. Il travailla ensuite à réformer son diocèse. Il rétablit la régularité dans toutes les maisons religieuses, en introduisit de nouvelles, telles que celles des Feuillans et des Barnabites, et ramena une infinité d'âmes égarées qu'il alla chercher au risque de sa vie, et avec des fatigues incroyables jusque dans les montagnes, les précipices et les lieux les plus inaccessibles des Alpes, où s'étendaient les limites de son diocèse. L'an 1610, il institua l'Ordre de la Visitation dont la bienheureuse de Chantal fut la fondatrice. Il avait institué aupara-

vant une Congrégation d'ermites de la Visitation. Sur la fin de l'an 1618, il accompagna le cardinal de Savoie qui venait en France pour négocier le mariage du prince de Piémont son frère, avec Christine de France, seconde fille du roi Henri iv, et il fit de très-grands fruits dans la ville de Paris qui le regretta beaucoup à son départ. Retourné à Annecy, il s'occupa comme auparavant de tous les devoirs d'un vigilant pasteur, jusqu'en 1622 qu'il reçut ordre du duc de Savoie de se rendre à Avignon. Il n'y demeura que huit jours, ayant été obligé d'aller à Lyon où il mourut d'apoplexie le 28 décembre 1622, âgé de cinquante-six ans, dont il en avait passé vingt dans l'épiscopat. Son corps fut reporté à Annecy, et son cœur resta chez les religieuses du premier monastère de la Visitation de Lyon. La mître avec laquelle il fut enterré, se gardait dans un reliquaire de vermeil doré, au couvent des minimes de la place Royale à Paris. Il a été béatifié en 1659, et canonisé le 19 avril 1665. On fait sa fête le 29 de janvier. Saint François de Sales a laissé plusieurs ouvrages de piété qui consistent dans ses lettres spirituelles, son introduction à la vie dévote, et son traité de l'amour de Dieu. Voici comme parle Godeau, évêque de Vence, de ces deux traités dans ses éloges historiques : « Dans » l'introduction, dit-il, François est un ange qui conduit

» de jeunes Tobies dans le voyage
 » de cette vie ; dans le traité de
 » l'amour de Dieu , c'est un sé-
 » raphin brûlant qui répand le
 » feu de l'autel céleste dans le
 » cœur des parfaits. Celui-ci
 » apprend à voler, celui-là à
 » marcher dans les voies de l'É-
 » vangile d'une manière simple,
 » mais assurée. L'un donne le
 » pain des forts aux âmes fortes.
 » L'autre présente du lait à ceux
 » qui ne sont pas capables d'une
 » nourriture plus solide. De-
 » sorte que comme il y a dans
 » l'Église plus d'enfans que
 » d'hommes faits, on ne peut
 » nier que si le traité de l'amour
 » de Dieu est plus sublime, l'in-
 » troduction à la vie dévote ne
 » soit plus utile et plus néces-
 » saire. » La vie de saint Fran-
 » çois de Sales a été écrite par un
 » grand nombre de personnes. On
 » peut voir entre les autres celle
 » de Charles Auguste de Sales,
 » neveu du Saint ; celle du père
 » Goulu , général des Feuillans ;
 » celle de Henri de Maupas du
 » Tour, évêque du Puy, et en-
 » suite d'Évreux ; celle de la mère
 » de Bussi-Rabutin , religieuse de
 » la Visitation ; celle de Marsol-
 » lier, chanoine d'Uzès.

FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE, Espagnol, religieux de l'Ordre des Carmes de la réforme de Sainte-Thérèse, était proche parent de cette Sainte. Il naquit à Grenade le 31 août 1567, fut envoyé à Salamanque pour y faire ses études, et, le 25 mars 1587, il embrassa l'Ordre des Carmes où il fut pro-

fesseur en théologie, prieur et provincial. Il mourut en odeur de sainteté le 11 septembre 1649. C'était un homme plein de zèle et extrêmement pénitent. On a de lui : 1° l'histoire prophétique, en espagnol, à Madrid, 1649. 2° Continuation de la même histoire depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 415. Cette suite est restée manuscrite. 3° Apologie de l'histoire susdite, imprimée à Valence en Espagne, pour défendre son livre qui avait été déféré à l'inquisition d'Espagne, mais qui n'y fut point censuré. Le père théophile Raynaud qui a avancé le contraire, s'est trompé en ce point comme en beaucoup d'autres. 4° Histoire de la réforme de l'Ordre des Carmes, en espagnol, à Madrid, in-fol., deux tomes, le premier en 1643, et le deuxième en 1655. Cette histoire a été continuée par d'autres, et a été traduite en plusieurs langues. 5° Traité de la vertu de religion. 6° *Tractatus de reelectionibus non faciendis*. 7° *Qualificatio solennis reliquiarum Martyrum urgabonensium*. 8° *Lux mirabilium quæ Deus operatur in animabus*. 9° *Responsio ad quoddam consultum grave*. 10° *Apparatus historicus*. 11° *Commentarii ad Marcum Maximum*. 12° *De essentiali Theologiæ mysticæ*, imprimé avec la Vie de sainte Gertrude. *Biblioth. script. Carmelitarum exalceat*, pag. 171 et suiv.

FRANÇOIS DE JESUS-MARIE,

religieux de l'Ordre des Carmes déchaussés, né à Burgos en Espagne, professa la théologie avec distinction dans le fameux collège de Salamanque, et mourut en 1677. On a de lui, 1° le premier tome du *Cursus theologiæ moralis Salmanticensis*, qui comprend les traités de *Sacramentis in genere*, de *baptismo*, de *confirmatione*, *eucharistiâ* et *extremâ-unctione*. Salamanque, 1665; Lyon..... Anvers, 1667; Madrid, 1709. 2° *Commentarium in Apocalypsim*; Lyon, 1648 et 1649, 2 vol. in-fol. 3° *Tractatus de sensibus Scripturæ sacræ*, inséré dans le précédent. 4° *Incentiva animæ fidelis ad amorem*; seconde édition, à Salamanque, 1680, en espagnol. *Biblioth. Carmelit.* tom. 1, col. 493.

FRANÇOIS DE VICTORIA.

Voyez VICTORIA.

FRANÇOIS (dom Philippe), bénédictin de la Congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, était né à Luneville le 25 mars 1579, de Dominique Collart, conseiller de son altesse de Lorraine, et de Béatrix Thiriet, qui sortait de l'une des plus honorables familles de la ville. Il fit de si grands progrès dans les études, que dom Jean Lignarius, abbé de Sénones, cousin-germain de sa mère, le voulut avoir dans son abbaye, et lui donna l'habit quoiqu'il ne fût âgé que de dix ans. Il l'envoya continuer ses études dans l'Université de Pont-à-Mousson, où il se rendit la

langue grecque aussi familière que la latine. Après son cours de philosophie et de théologie, il revint à Sénones; et brûlant du désir de vivre dans une plus étroite observance que celle qui se pratiquait alors dans ce monastère, il en sortit secrètement la nuit pour se rendre à Saint-Vannes, où on le reçut au noviciat le 23 novembre 1603, âgé de vingt-quatre ans. Il fit profession le 21 janvier 1604, et, en 1606, il fut envoyé pour enseigner la philosophie à l'abbaye de Saint-Mihiel, où le cardinal Charles de Lorraine, légat à latere, avait mis la réforme. L'année suivante il fut envoyé à Saint-Vannes pour gouverner le noviciat. On le nomma visiteur en 1609, 1611, 1613, 1616, 1620, et président en 1622. En 1612, on l'avait fait prieur de Saint-Airy de Verdun, où il fit une infinité de biens, tant pour le temporel que pour le spirituel. Il mourut dans ce même monastère le 25 mars 1635. On peut voir le détail de ses actions dans sa vie, composée par la mère de Blemur, et imprimée dans le second tome des personnes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît, pag. 521. On sera frappé de ses vertus, de sa patience dans les persécutions, de son zèle pour les anciennes maximes de l'Ordre, de son ardeur à rendre à Dieu le tribut des hommages qui lui sont dus. Voici la liste de ses ouvrages: 1° Trésor de perfection, tiré des épîtres et évangiles

qui se lisent à la messe pendant l'année, 5 vol. in-12. Paris, 1618. 2° La Guide spirituelle pour les novices, Paris, 1616, in-12. 3° Le Noviciat des vrais bénédictins, et à la fin un traité de la mort précieuse des bénédictins, in-12. 4° Renouvellement spirituel, nécessaire aux bénédictins. 5° La règle de Saint-Benoît, traduite avec des considérations, Paris, 1613 et 1620. 6° L'Occupation journalière des vrais religieux. 7° Enseignemens tirés de la règle. 8° Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume avec des affections. 9° Les Exercices des novices qui ont été traduits en latin et imprimés plusieurs fois; on s'en sert dans presque toutes les congrégations des bénédictins. 10° Apologie des supérieurs et religieux qui poursuivent la manutention des premiers statuts de la réforme. 11° Manifeste pour les justes défenses de D. Philippe François, abbé de Saint-Airy. 12° Réponse à la déclaration du R. P. dom Claude François qui soutenait le sentiment opposé à celui de D. Philippe. 13° *Factum* pour le R. P. abbé de Saint-Airy. 14° *Responsio apologetica pro constitutionibus quas illustrissimus Cardinalis à Lotharingia in erectione congregationis S. Vitoni condidit.* (Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine.*)

FRANÇOIS (Jacques), jésuite, Lorrain d'origine, natif

de Varenne, audiocèse de Reims, entra dans la société l'an 1595, dans la province de la haute-Allemagne à Landsberg. Il fit les quatre vœux en 1614. Il reçut le bonnet de docteur en 1619. Il enseigna la philosophie dans le collège de Dilingen; de là il fut envoyé au Pont-à-Mousson, où il expliqua pendant six ans la philosophie, la morale pendant quatre ans, la théologie scholastique pendant sept ans, l'Écriture sainte pendant neuf ans, et exerça l'office de chancelier de l'Université du Pont-à-Mousson pendant environ cinq ans. Etant envoyé à Reims, il y fut fait préfet, et y mourut le 11 novembre 1639. Ce fut un très-subtil théologien; en sorte toutefois qu'il était plus heureux en détruisant les sentimens des autres, qu'en affermissant les siens; il disputait pour et contre sur plusieurs opinions théologiques. Il était tellement attaché à la doctrine de saint Augustin, qu'il n'y avait rien qui lui fût plus agréable que la lecture de ce saint docteur. Il a laissé, 1° *causa salutis infantium adversus infanticidium tabennense, in duas actiones divisa auctore Jacobo Francisco Varenneo, societatis Jesu, doctore theologo, Mussiponti, apud Gaspard Bernard*, in-12, 1630. Il y réfute les calvinistes qui négligent de donner le Baptême aux enfans. 2° *Animæ ad inferi ignes damnatæ lamenta*, ouvrages en vers, ou en rimes, à l'usage des congréganistes. 3° Commentaire sur le

psaume 118. 4° Renversement de la foi par les calvinistes. 5° Exercices d'un serviteur. (Dom Calmet, *ibid.* Le père Abram, dans son Histoire de l'Université du Point-à-Mousson, liv. 8, art. 30.)

FRANÇOIS DE TOLOSA, Espagnol, de la province de Biscaye, religieux Franciscain de l'étroite observance, a publié un volume in-folio en langue espagnole, sous le titre de *Démonstrations catholiques*, Juliobrigæ, 1612. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. franc.*, tom. 1, pag. 343.)

FRANÇOIS DE BONNE ESPÉRANCE, religieux carme, nommé Crespin dans le siècle, naquit à Lille en Flandre le 20 juin 1617, et fit profession dans l'Ordre des Carmes en 1635. Il enseigna long-temps la philosophie et la théologie à Louvain et ailleurs, et fut deux fois provincial de sa province. Il mourut à Bruxelles au commencement de 1677, et laissa les ouvrages suivans : 1° *Commentarii tres in universam Aristotelis philosophiam*; Bruxelles 1652, 1 vol. in-fol. 2° *In universam theologiam scholasticam*; Anvers, 1662, 6 vol. in-folio. 3° *Noctua belgica adversus aquilam germanicam, illustriss. Dom Caramuelis*; Louvain, 1651, 1 vol. in-4°. 4° *Apolo-gema retortum, seu retorta disputatio apologetica de ignorantia invincibili et opinionum probabilitate pro Prosperi Fagnani doctrina, cap. ne inuitaris : contra doctrinam, de oponio-*

num probabilitate, illust. Dom Joannis Caramuelis; Louvain, 1665, 1 vol. in-4°. 5° *Magni prophetæ Eliæ visio de immaculata conceptione B. Virginis Mariæ*; Anvers, 1665, 1 vol. in-4°. 6° *Liber apologeticus pro Joanne XLIV episcopo et patriarcha Hierosolymitano directè et pro Lucifero Sardorum episcopo, indirectè*; Anvers 1666, in-4°. 7° *Christianus monitus, R. P. Francisci Bonæ Spei ad R. P. M. Christianum Lupum, ord. Eremit. S. Augustini super appendice apologetica pro Joanne XLIV patriarcha Hierosolymitano contra eundem nuperrimè evulgato*. Anvers, 1665, 1 vol. in-4°. 8° *Causa Christorum Dei, sive SS. Epiphaniï et Hieronymi, Emin. Cardinalium Baronii, Bellarmini, magistri Palatii apostolici, ac sacrarum Facultatum Parisiensis et Coloniensis, pro Joanne XLIV patriarcha Hierosolymitano, adversus accusationes R. P. M. Christiani Lupi doct. Lovaniensis, ab eodem è D. D. rectoris magnifici Universitatis Lovaniensis judicio Romanam evocata, per R. P. Franciscum Bonæ-Spei defensa*. Anvers, 1666, 1 vol. in-4°. 9° *Christi fidelium parochiale apologeticum contra parochophylum*; Bruxelles, 1667, 1 vol. in-4°. 10° *Christi fidelium contritionale, cum SS. Synodi Tridentinæ et antiquæ Facultatis theologicæ Lovaniensis vindi-ciis*. Malines, 1667, in-4°. 11° *Clypeus contritionalis*; An-

vers 1670, in-4°. 12° *Examen theologicum super regulis octo ex instructione Petri Van Buscum collectis*; Bruxelles, 1672, in-4°. 13° *Lucta D. Thomæ*; Bruxelles, 1664, in-4°. 14°. *Historico-theologicum Carmeli armamentarium, proserens omnis generis scuta, quibus tela seu argumenta in Ordinis Carmelitani antiquitatem, originem, et ab Elia in monte Carmelo hereditariam successionem, huc usque legitimè non interruptam, vibrata, fortiter et suaviter enervantur et ad perpetuam concordiam disponuntur*. Cet ouvrage est divisé en deux parties; la première parut à Anvers en 1669, in-4°, et la seconde à Cologne, aussi in-4°. On a depuis inséré un abrégé de cette seconde partie dans le *speculum Carmelitanum* du P. Daniel de la Vierge, imprimé à Anvers en 1680, tom. 1, pag. 795, n. 2295 et seq. *Biblioth. carmelit.* tom., 1, col. 482.

FRANÇOIS DE TOULOUSE, capucin, vivait encore en 1675. Il fut provincial de sa province, habile théologien et zélé prédicateur, surtout pour inspirer l'amour de Jésus-Christ crucifié. Il se signala en particulier dans les missions des Cevènes, où il fit beaucoup de fruit parmi les hérétiques de ces cantons. On a de lui : 1° le parfait Missionnaire, 2 vol. in-4°, imprimés à Paris, chez Denis Thierry, en 1662. 2° Le Missionnaire apostolique, 8 vol. in-8° ibid. 1664. 3° Sermons sur les fêtes des

Saints, 2 vol. in-8° ibid. 1673. 4° Sermons sur les fêtes et les mystères de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, 1 vol. in-8°, ibid. 1673. 5° La Vie de madame de Listanne, fondatrice de l'Ordre de la mère de Dieu, à Toulouse, 1672, in-8°. 6° L'Histoire de la chapelle de la sainte Vierge, nommée de Gradu, 1675, in-8°. 7° L'impiété de Transilius, ministre calviniste, renversée, à Paris, in-8°, 1675. Le père François de Toulouse travaillait en 1675 à rassembler les ouvrages épars de François Titelman, son confrère, et se proposait de les donner en trois volumes in-fol., à Lyon. Nous ignorons si ce projet a eu son exécution. (Le père Jean de Saint-Antoine, ibid.)

FRANÇOIS DE JÉSUS, religieux de l'Ordre des Carmes, Espagnol, était de famille noble. Il fut prédicateur des rois Philippe III, et Philippe IV. Il assista le premier de ces princes à la mort, et le second le chargea plusieurs fois de diverses affaires importantes, et en particulier de l'examen des livres. Il mourut à Madrid le 23 septembre 1634, à l'âge de soixante-six ans, après avoir refusé divers évêchés, et composé les ouvrages suivans : 1° cinq discours pour soutenir l'apostolat, ou prédication de saint Jacques en Espagne, à Madrid 1612, in-4°. 2° *Defensio patronatus sanctæ Theresiæ, pro Hispania*. 3° Exercices spirituels pour des Religieuses, à Anvers 1662, in-8°. 4° *De prætentione prin-*

cipis villæ matrimonii cum infante Maria, à Madrid, 1623. 5^e Il a rédigé avec d'autres l'*Index librorum prohibitorum et expurgandorum*, par l'Ordre de dom Bernard de Roxas et Sandoval, cardinal et archevêque de Tolède, à Madrid 1612, et l'appendice du même *Index*, en 1614. (Le père Martial de saint Jean-Baptiste, *Biblioth. scriptorum utriusque Congregationis et sexus Carmelitarum exaltatorum*, pag. 170 et 171.)

FRANÇOIS DE SAINTE-THÉRESE, Portugais, chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Jean, professeur en théologie, recteur du collège de Saint-Jean de la ville de Coïmbre, et prédicateur de l'hôtel royal de la même ville, mort le 17 décembre 1739, âgé de cinquante-un ans, a laissé entre autres ouvrages un traité estimé sur les rits, observés pour la célébration de la messe par les prêtres des différentes communions. (Drouet, édition de Moréri, 1759.)

FRANÇOIS (Nicolas), prémontré, natif de Preny, fortresse autrefois célèbre, appartenante aux ducs de Lorraine; après avoir passé nombre d'années dans l'emploi de maître des novices en l'abbaye de sainte Marie du Pont-à-Mousson, fut fait supérieur de la résidence des Prémontrés à Nancy. Il fut élu abbé de Jandeures le 1^{er} février 1723, et fit bientôt changer de face à cette abbaye en la bâtissant de fond en comble, et y

ramassant une nombreuse bibliothèque et bien choisie. Ses amis le portèrent à prendre le bonnet de docteur, ce qu'il fit au Pont-à-Mousson en 1734. Il mourut en 1743 dans l'abbaye de Jovilliers où il était allé rendre visite à son confrère malade, le père Claude Collin, abbé de cette dernière abbaye. Il a donné au public un ouvrage intitulé : *Réflexions sur une requête présentée au chapitre de la Congrégation de Prémontrés, séant à Bellevall*, en 1733, pour réduire le chapitre annuel de la même congrégation en chap. triennal, imprimé à Bar-le-Duc, in-4^o, 1733. Il avait aussi composé un ouvrage plus considérable sous ce titre : 1^o *La bonne conduite d'un novice durant son noviciat*, t. 1. 2^o *La bonne conduite que doit tenir un religieux profès depuis sa profession jusqu'à sa mort*, tom. 2, in-folio manuscrit. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

FRANÇOIS DE SAINT-ANTOINE, religieux de l'Ordre des Trinitaires déchaussés, a donné un ouvrage intitulé, *arte theorico-practica de confessoribus*, etc, ou l'art théorique et pratique des confesseurs, très-utile et même nécessaire pour bien administrer et recevoir le sacrement de Pénitence, à Lisbonne, chez Benoît Soarez, 1751, in-4^o. (*Journal des Savans* 1751, pag. 695.)

FRANÇOIS-ROMAIN, dit le Frère romain, né à Gand en 1646, et profès de l'Ordre de Saint-Dominique à Maestricht,

a été un des plus habiles ingénieurs et architectes de son temps, surtout pour la construction des ponts-et-chaussées. Il travailla en 1684 à la construction du pont de Maestricht, par ordre des États de Hollande; mais il n'en fit qu'une arche qui lui acquit néanmoins beaucoup de réputation. Gabriel, célèbre architecte, ayant jeté par ordre du roi Louis XIV, les fondemens du pont de pierre que Sa Majesté voulut faire construire à Paris, en la place du pont de bois, nommé le *pont-rouge*, le 25 octobre 1685, on ne put étancher les sources d'eau à une pile du côté du faubourg Saint-Germain. Alors on eut recours au frère Romain qui éleva les deux piles du côté du faubourg Saint-Germain, et qui acheva ensuite le reste de l'ouvrage. Le succès de cette exécution lui mérita les titres d'inspecteur des ponts-et-chaussées, et d'architecte des bâtimens et domaines de Sa Majesté dans la généralité de Paris. Il lui procura aussi l'honneur d'être souvent nommé par la cour pour les commissions les plus importantes de son art dans presque toute l'étendue du royaume, comme on le prouve en particulier par l'arrêt du conseil d'État du roi du 11 octobre 1695. Mais ce n'est, ni à cause de ses talens, ni pour les honneurs et les distinctions qui en furent la récompense, que nous faisons entrer le frère Romain dans un ouvrage tout consacré aux scien-

ces ecclésiastiques, c'est à cause de ses vertus; car au milieu du bruit de ses occupations tumultueuses, il n'oublia jamais les devoirs de son état. On voyait en lui avec l'habile architecte, le religieux modeste, simple, attaché à la retraite autant que ses affaires pouvaient le lui permettre, et profitant avec joie de tous les momens qu'il lui était libre de lui accorder, aimant ses frères et les pauvres auxquels il a fait beaucoup de bien. C'est donc un modèle que nous proposons aux religieux du même état qui pourraient être doués de quelques talens extérieurs, dans le dessein que nous nous sommes formé de nous rendre utiles à tous. Le frère Romain est mort dans ce couvent du noviciat général, faubourg Saint-Germain, le 7 janvier 1735, âgé de quatre-vingt-neuf ans, dont il en avait passé plus de soixante en religion, et cinquante à Paris.

FRANÇOIS (Laurent), prêtre ci-devant de la Congrégation de la Mission de France, dite de Saint-Lazare, né en Franche-Comté. Nous avons de lui, 1^o lettre sur le pouvoir des démons, in-4^o. 2^o Preuves de la religion de Jésus-Christ contre les Spinistes et les Déistes, 4 tom. in-12, imprimés en 1754 à Paris, chez Jean Hérissant et les frères Étienne. 3^o Défense de la religion contre les difficultés des incrédules, 4 tom. in-12, ibid. 1755. L'auteur de cet excellent ouvrage avertit dans la préface

qu'il a mise à la tête du premier tome, que son origine est due aux bienfaits et à la protection de feu le duc d'Orléans, et du maréchal duc de Noailles, qui, ayant lu les preuves de la religion, voulurent en connaître l'auteur, et l'exhortèrent à continuer son travail. C'est un tribut de reconnaissance qu'il devait à ses illustres protecteurs, et même, comme il le dit lui-même, aux intérêts de la religion. C'est ce même motif qui nous engage à partager et à étendre la gratitude de l'auteur, en disant un mot de la naissance de son utile ouvrage, auquel nous renvoyons ceux qui veulent s'instruire de la religion et s'armer pour la défendre.

FRANÇOISE (sainte), dame romaine, veuve, institutrice des Collatines, naquit à Rome l'an 1384, de Paul Buxo, ou de Buxis, et de Jacqueline Rofredeschi, tous deux de famille illustre et ancienne. Elle fuyait dès l'enfance les amusemens puériles, n'aimant que la prière, la solitude et la pénitence. Elle se serait même faite religieuse dès l'âge de onze ou douze ans, si ses parens ne l'eussent mariée, sans la consulter, à un gentilhomme romain, nommé Laurent Ponzani, ou de Pontianis, jeune homme riche et de grande naissance. Elle conserva dans le mariage le même esprit de retraite et d'oraison, évitant les jeux, les spectacles, les festins, tous les divertissemens profanes, et s'appliquant au règlement de sa

famille plus encore par ses exemples, que par ses vives exhortations. Elle n'était jamais vêtue que de laine du consentement de son mari, qu'elle respectait comme son maître, lui rendant une obéissance parfaite, écartant avec soin tout ce qui pouvait lui déplaire, et souffrant les peines de son état avec toute la patience et toute la douceur imaginable. Elle traitait tous les hommes, et particulièrement ses domestiques, comme ses frères par le baptême, et ses cohéritiers futurs, s'employant de toutes ses forces à leur procurer toutes les assistances spirituelles et corporelles dont elle était capable. Son exemple engagea plusieurs dames romaines à quitter les pompes du siècle, pour former avec elle un engagement de piété sous la conduite des pères de la congrégation de Mont-Olivet. L'an 1413, Dieu éprouva sa vertu en permettant que son mari fût banni de la ville avec son beau-frère Paulucci, et que son fils aîné, Jean-Baptiste, fût fait prisonnier; et elle remercia Dieu de cette disgrâce comme d'une véritable faveur, disant avec Job : *le Seigneur m'a ôté ce qu'il m'avait donné : que son nom soit béni*. Elle perdit avec la même constance plusieurs de ses enfans qu'elle aimait tendrement. Son mari lui ayant été rendu, ne la regarda plus que comme sa sœur, et lui permit de fonder le nouvel institut des *Collatines*, ou *Oblates*, ainsi nommées parce qu'au lieu de

profession, comme les autres religieuses, elles ne font qu'une *oblation*, pour servir Dieu sous la règle de Saint-Benoît, et les constitutions particulières de la Sainte. Son mari étant mort en 1436, elle prit l'habit religieux le jour de Saint-Benoît de l'an 1437, dans le monastère de la Tour des Miroirs à Rome où elle voulut être traitée comme la dernière de la maison, s'estimant indigne d'être reçue parmi les sœurs qui la composaient, s'humiliant devant elles et se mettant en devoir de les servir dans les plus vils offices. Elle allait même chercher hors de la ville le bois nécessaire pour les usages de la maison, et l'apportait sur ses épaules, ou sur un âne qu'elle n'avait pas honte de conduire par les rues, à la vue de ceux qui la connaissaient. Ce mépris qu'elle avait d'elle-même ne put empêcher qu'on ne la fit supérieure de sa Congrégation, et cette place ne diminua rien, ni de son zèle à procurer au prochain tous les secours spirituels et corporels, ni de son ardeur pour la pénitence et la mortification, ni de son profond recueillement et de son intime union avec Dieu, qui étaient accompagnés de transports, de ravissements, de la connaissance des cœurs, du don des miracles et de prophétie. Elle mourut le 9 mars 1440, âgée de près de cinquante-six ans, dont elle en avait passé douze chez son père, quarante avec son mari, et quatre en religion. Ses reliques repo-

sent dans l'église qui porte son nom où sont les olivetains, et sa fête est chômée à Rome le 9 mars, comme celle de saint Roch à Paris, c'est-à-dire, sans précepte absolu de l'Église. Paul v fit la cérémonie de sa canonisation le 29 mai de l'an 1608. (Bollandus, Baillet, *Vies des Saints*, tom. 1, 9 mars.)

FRANCOLIN (Marcel), de Monte Albodo dans la Marche d'Ancône, vivait sur la fin du seizième siècle. On a de lui un traité du temps des heures canoniales, en trois parties, à Rome en 1581, et à Venise en 1605; et un autre traité des mariages des eunuques, à Venise en 1605. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du seizième siècle.*, pag. 1422.)

FRANÇON, écolâtre, ou scholastique de Liège, dès l'an 1066, était philosophe, astronome, computiste; mais surtout très-profond dans l'intelligence des livres sacrés. Il composa quelques ouvrages dont aucun n'a été imprimé, savoir entre autres, *de computo ecclesiastico*; *de jejunio quatuor temporum*; *de laudibus B. Mariæ*, etc. (Sigebert, *de Script. eccles.*, 164. Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, tom. 8, pag. 121.)

FRANCON, second abbé du monastère d'Allighem, Ordre de Saint-Benoît, proche de Bruxelles, était un homme de piété et de savoir. Il succéda à l'abbé Fulgence sur la fin de l'an 1122, ou au commencement de 1123, et mourut le 13 septem-

bre 1135. On a de lui, 1^o un traité en douze tomes, ou livres de la grâce et de la miséricorde de Dieu, qui contiennent une histoire des principaux bienfaits que Dieu a accordés aux hommes, depuis le commencement du monde jusqu'au jour de la béatitude : cet ouvrage a été imprimé à Anvers en 1665, et à Fribourg en 1620, in-12. 2^o Une lettre à Lantbert, dans laquelle il prouve qu'un moine apostat ne peut pas être sauvé tant qu'il reste dans l'apostasie. 3^o Une lettre à des Religieuses. 4^o Quelques vers sur la gloire de l'autre vie, et des sermons sur la Vierge, que nous n'avons plus, et quelques autres lettres. Valère-André lui attribue encore le traité du Cours de la vie Spirituelle, divisé en douze tomes, qui se trouvent à Tongres sous le nom du moine Francon, et qui pourraient bien être la même chose que les douze livres de la grâce de Dieu. Il ne faut pas confondre, comme quelques-uns ont fait, le moine Francon avec le scholastique de Liège. (Trithème, Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, in-4^o, tom. 1, pag. 318. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du douzième siècle*, part. 2. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 22, p. 197 et suiv.)

FRANCUS (Philippe), natif de Pérouse, y enseigna longtemps le droit canon, et ensuite à Pavie. Il vivait dans le quinzième siècle. Il a écrit sur les

décrétales et sur le sexte, vers l'an 1466. Il y a eu un Jérôme Francus, professeur en droit à Fribourg, conseiller au conseil de Flandre, et président au conseil d'Artois, qui a fait en latin un traité des règles du droit. Cet auteur mourut en 1606.

FRANQUEVAUX, *Franca-Vallis*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le diocèse de Nîmes, à trois lieues au sud-est de cette ville, sur les bords du marais de l'étang de Scamandre. Elle était de la filiation de Morimond, et fut fondée en 1143, par un gentilhomme nommé Pons - Guillaume. Ce seigneur donna à l'abbé Gautier et à ses religieux le lieu où le monastère a été bâti, et qui s'appelait *Franca-Vallis*, d'où lui est venu le nom de Franquevaux. Les comtes et les abbés de Saint-Gilles contribuèrent à ce nouvel établissement, ainsi que Raymond, duc de Narbonne et marquis de Provence, et plusieurs autres riches particuliers du pays. (*Voyez l'histoire ecclésiastique*, etc., de la ville de Nîmes, pag. 207, et suiv. *Gallia Christ.*, tom. 6, col. 511, nov. édit.)

FRANQUEVILLE (Dominique de), capucin italien, prédicateur, définitéur et provincial de la province d'Otrante, a publié à Naples en 1687 un ouvrage latin sous le titre de : *directorium quotidianum, tam religiosi sacerdotis, quam secularis*. (Le père Jean de Saint-Antoine,

Biblioth. univ. francis., tom. 1, pag. 315.)

FRANTZIUS (Wolfgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, fut fait professeur en histoire, et docteur en théologie à Wittemberg en 1598. Il devint professeur en théologie dans la même ville en 1605, et mourut en 1628. On a de lui : 1° *Synagma controversiarum theologicarum*. 2° *Historia animalium*, ou *Historia animalium sacra*. 3° *Schola sacrificiorum patriarchalium sacra, hoc est, assertio satisfactionis à Domino nostro Jesu-Christo pro peccatis totius mundi præstitæ, in sacrificio veterum typis fundatæ, et recentibus Arianis, seu Photinianis opposita, per disputationes 22, editio novissima*, à Wittemberg 1654, in-4°. 4° *Tractatus theologicus de interpretatione sanctarum Scripturarum maxime legitima, duabus constant regulis*, à Luthero ad *papatus romani destructionem in versione biblicorum germanica usitatis*, et 152 *exemplis elucidatus*, à Wittemberg 1634, in-4°. Il s'en est fait plusieurs éditions depuis. 5° *Disputationes quindecim per integrum Deuteronomium, quæ vicem commentarii supplere possunt*, à Wittemberg 1608, in-4°. 6° *Schola sacrificialis, seu prælectiones in Leviticum*, à Wittemberg, in-4°, 1614, 1625, 1698. 7° *Commentarius in Leviticum, in quo leges mosaicæ ceremoniales et rituales solide expli-*

cantur, à Leipsick 1696, in-4°. 8° *Augustanæ confessionis articuli priores decem disputationibus 12 breviter explicati. Disputationes 34 super augustanam confessionem integram*. 9° *Vindiciæ disputationum theologiarum pro augustana confessione habitarum, adversus valent. Smalzium*. 10° *Oratio de initiis et progressu certaminum Nestorianorum et Eutychianorum in articulo de persona Christi*, etc. (Le Long, *Biblioth. sacr.*, in-folio. Moréri, *édition de Hollande*, 1740, et de Paris, 1759.)

FRA-PAOLO. Voyez SARPI.)

FRASSEN (Claude), religieux de l'observance de Saint-François, né proche la ville de Péronne en Picardie, l'an 1620, entra dans le couvent des cordeliers de la même ville en 1636. Après sa profession, on l'envoya étudier au grand couvent de Paris, où il prit le bonnet de docteur le 11 décembre 1662. Il fut plusieurs fois gardien de ce couvent, et il assista en cette qualité au chapitre général qui se tint l'an 1682 à Tolède en Espagne, où il fut élu définiteur général de tout l'Ordre de Saint-François. En 1688, il assista encore au Chapitre général qui se tint à Rome, où présida le cardinal Cibo, sous le pontificat d'Innocent XI, et il s'y comporta avec tant de sagesse dans la discussion de quelques points délicats qui partageaient les religieux français et ceux des autres pays, qu'à son retour le roi lui

témoigna sa satisfaction, comme il avait déjà fait, lorsqu'il revint du Chapitre de Tolède. Ce prince le nomma souvent pour informer et donner son avis sur des affaires de grande conséquence. Les évêques et les magistrats l'estimaient et le consultaient. D'autres personnes de distinction, des familles, des communautés, et même des Ordres religieux entiers recouraient à lui dans leurs difficultés, et suivaient ses avis. Si l'on excepte les deux voyages dont on vient de parler, et un troisième qu'il fit pour visiter une province, en qualité de commissaire-général, le père Frassen demeura toujours dans le grand couvent de Paris, où il enseigna la théologie pendant environ trente ans. Aidé des libéralités du Roi, il décora aussi le grand autel d'un tabernacle de marbre, dont la matière et l'ouvrage sont également admirés des connaisseurs. L'autel de Sainte-Élisabeth est encore une preuve de son bon goût, et de la confiance qu'avait en lui la reine Marie-Thérèse. Le père Frassen mourut le 26 février 1711, dans la quarantevingt-onzième année de son âge, et la soixante-quatorzième de sa profession. Ses ouvrages sont, 1° une philosophie imprimée, trois fois, la première en 1 vol. in-4°, la seconde, en 2 vol. in-4°, à Toulouse en 1686; et la troisième, aussi en 2 vol. in-4° en 1688, à Paris. 2° Une théologie imprimée à Paris chez Edme Couterot, en 4 vol. in-fol., en

1672, 1676, 1677, et réimprimée à Rome en douze tomes in-4°, chez Roch Bernabo, en 1721 et 1722. 3° Une dissertation anti-critique contre le père Alexandre, dominicain, à Paris en 1681. 4° *Disquisitiones biblicæ*, qui sont de deux sortes; les unes sont sur la Bible en général, imprimées à Paris en 1695, in-4°, et réimprimées en 1711, beaucoup augmentées et corrigées: les autres sont en particulier sur le Pentateuque, imprimées à Rouen en 1705, in-4°. C'est ce qu'on appelle le second volume, qui a aussi été imprimé à Paris la même année, en un petit in-folio. 5° Les lettres de saint Paulin, traduites en français. 6° La règle du tiers Ordre de Saint-François, à Paris 1671 et 1697. 7° Un ouvrage sur la règle des Frères-Mineurs, ibid. 1703, in-12. 8° La conduite spirituelle, ibid. 1683, in-12. 9° Les vies de saint Jean Capistran et de saint Paschal Baylon, ibid. 1693. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2636. Le Long, *Biblioth. sacr.*, pag. 248. *Les Mémoires de Trévoux*, mois de septembre 1703. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. universel. franc.*, tom. 1, pag. 268.)

FRATERNITÉ, union entre deux frères. Les Rois et les Empereurs prenaient ce titre entre eux, aussi bien que les évêques et les moines. La fraternité d'armes était une alliance, une association d'armes que faisaient

deux chevaliers en se promettant d'être toujours unis, et de s'entre-aider envers et contre tous.

FRATRICELLE, ou **FRATRICELLI**, ou **FRÉROT**, ou **PETIT-FRÈRE**, *Fratricellus*. On donna ce nom à certains hérétiques qui s'élevèrent en Italie sur la fin du treizième siècle. On ne convient pas des auteurs de cette secte. Quelques-uns prétendent qu'elle s'est formée de quantité de moines libertins, sortis de l'Ordre des Frères-Mineurs, qui, sous prétexte de mener une vie plus retirée et plus parfaite, secouèrent le joug de l'obéissance, se soulevèrent contre l'Église, et tombèrent dans des opinions extravagantes. Ils disaient que l'Église romaine était la Babylone; que la règle de saint François était la règle évangélique observée par Jésus-Christ et par ses apôtres; que les sacremens de l'Église étaient inutiles, parce que ceux qui les administraient n'avaient plus, ni pouvoir, ni juridiction; ils faisaient consister toute leur perfection dans la pauvreté. Boniface VIII et Jean XXII les condamnèrent, et plusieurs d'entre eux se retirèrent en Allemagne sous la protection de Louis de Bavière, ennemi du pape. Il y eut une autre espèce de fratricelles qui eurent pour chefs Herman de Pontgiloup, et Guillelmète de Bohême. Ces sortes de fratricelles étaient des gens abominables qui renouelaient les infamies des anciens gnostiques.

(Sponde, à l'an 1297. Hermant, *Hist. des Hérés.*, tom. 2, page 149.)

Il est des auteurs qui ne font qu'une seule secte de ces deux sortes de fratricelles, et qui disent que quelques mauvais religieux de l'Ordre des Franciscains se joignirent aux disciples d'Herman Pontgiloup; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de croire que ces fanatiques étaient sortis du même Ordre. Cette calomnie porta les religieux de Saint-François à demander la bulle par laquelle le pape Jean XXII déclara que les Béguards, ou frérots et fratricelli n'étaient point religieux de l'Ordre de Saint-François, pas même du tiers-ordre, comme quelques-uns le supposaient. (Pratéole, tit. Fratricelli. Wadingue, tom. 2, *Annal. FF. Minor.* Le père Pinchinat, *dictionn. des Hérés.*)

FRAUDE, *fraus*. Voy. Déception, Dol, Contrat, Restitution.

FRAXINELLI (Paul), de Boulogne, dans le dix-septième siècle, a laissé un traité des obligations des prêtres pour la célébration de la messe pour les autres, à Boulogne 1610. Le même auteur a aussi donné la vie de Jean à *Facundo*, et de saint Thomas de Villeneuve. (Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1864.)

FREAUVILLE (Nicolas de), né à Rouen vers le milieu du treizième siècle, tirait son origine d'une ancienne et très-noble famille de Normandie, qui possé-

daît la terre de Freauville, située entre Dieppe et Neuchâtel, et qui a été depuis confondue avec les maisons de Dreux et de Clère. Il méprisa les avantages de sa naissance pour se consacrer à Dieu dans le couvent des dominicains de Rouen, où, après sa profession, il se distingua parmi ses compagnons d'étude, et ensuite parmi les professeurs et les maîtres. Paris, Orléans, Poitiers, Coutance, plusieurs autres villes, surtout de Normandie, profitèrent de ses leçons de théologie et de ses prédications; car il n'avait pas moins de talens pour la chaire que pour l'école, où il expliqua pendant plusieurs années l'Écriture-Sainte. Son éloquence lui attira depuis les applaudissemens de la cour et de la capitale du royaume. Philippe-le-Bel le prit pour son confesseur, et lui donna place dans son conseil. Le pape Clément v le fit cardinal du titre de Saint-Eusèbe, le 15 décembre 1305; et nos historiens remarquent que ce fut le premier entre les officiers de la cour de France, qu'on vit honoré de cette éminente dignité. Le même pontife le commit avec deux autres cardinaux pour l'examen de l'affaire de Boniface viii, dont on poursuivait la mémoire; et notre cardinal s'y comporta avec tant de sagesse et de zèle pour l'honneur du Saint-Siège, que, malgré l'animosité de Sciarra Colonne, de Guillaume de Nogaret, et de quelques autres qui soufflaient

continuellement le feu de la discorde, le Roi se désista enfin de ses poursuites, comme il paraît par une de ses lettres, datée de Fontainebleau au mois de février 1311. Deux ans après, Sa Sainteté établit Freauville son légat en France, pour faire publier la croisade contre les Sarrasins. Il fut encore chargé de terminer l'affaire des Templiers, et de faire conclure la paix entre le Roi de France et le comte de Flandre. Il poursuivit avec succès la canonisation du docteur Angélique Saint-Thomas d'Aquin dont il avait toujours été un zélé disciple; et s'étant rendu à Lyon après la cérémonie de cette solennité, il y mourut le 14 février de l'an 1324, selon le père Échard, ou le 17 janvier, selon un calendrier manuscrit de l'Église d'Amiens, cité par François Duchêne. Le corps du cardinal fut enterré, ou mis en dépôt, dans l'Église de son Ordre à Lyon, et son cœur, selon Duchêne, apporté au couvent des Dominicains de Rouen, qui élevèrent dans leur cloître une statue à la mémoire de ce grand homme, l'un des plus savans et des plus sublimes prédicateurs de son temps, parfaitement éclairé dans les affaires ecclésiastiques, magnanime, courageux, magnifique, libéral, et très-excellent politique, dit M. Duchêne; ajoutons, plein de religion, de piété et de zèle pour l'honneur de l'Église et la gloire du Saint-Siège; qualités infiniment plus précieuses encore, et

qui ont toujours sanctifié tous les talens naturels, ou acquis de l'illustre cardinal. Il nous a laissé un grand nombre de sermons, et quelques livres de Liturgie, dont Cortez s'est servi dans son traité de *cardinalatu*. Les calvinistes brisèrent le tombeau, et dispersèrent les os du cardinal de Freauville dans le seizième siècle. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 555 et suiv. Le père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 2, pag. 35 et suiv. Duchêne, *Hist. des card.*, tom. 1, liv. 2.)

FRÉDÉGAIRE, surnommé *Scholastique*, est le plus ancien historien qui ait écrit l'histoire de France, depuis saint Grégoire de Tours. Du reste on a peu de lumière sur la naissance, la vie et la profession de cet écrivain. Cependant les particularités que l'on trouve dans ses écrits touchant les rois de Bourgogne, et qui ne se lisent point ailleurs, ont fait conjecturer qu'il était né dans leurs États, ou du moins qu'il y avait demeuré long-temps. On croit même qu'il était d'Avenches, autrefois capitale des Helvétiens, et qui était de la dépendance des rois de Bourgogne : opinion qui est fondée sur les choses singulières qu'il raconte de cette ville, et sur l'éloge qu'il en fait. Il vivait encore en 658. Cela paraît par ce qu'il dit d'un marchand français nommé Samon, qui étant allé en Sclavonie la vingt-troisième année

de Clotaire II, de Jésus-Christ 623, y fut élu roi des Windes, et régna trente-cinq ans; ce qui revient à l'an 658. Le seul ouvrage que nous ayons de Frédégaire est une chronique qui commence à la création du monde, et finit à la quatrième année de Clovis II, qui est l'an 641 de l'ère commune. Elle est divisée en cinq livres, et a été continuée jusqu'en 768 par différens auteurs anonymes. On a fait différentes éditions de la chronique de Frédégaire et de ses continuations. Elles ont été imprimées en dernier lieu dans le recueil des historiens de France, donné par dom Bouquet. (*Voy.* la préface de dom Ruinart sur son édition de saint Grégoire de Tours; l'histoire littéraire de la France, tom. 7, pag. 586 et suiv. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tome 17, pag. 667.) La préface du tome 1, et celle du tome 5 du recueil des historiens de France, par dom Bouquet.

FRÉDÉRIC, ou FERRY (saint), évêque d'Utrecht, et Martyr. (*Voy.* FERRY.)

FRÉDÉRIC (Jean), natif de Lummen dans le diocèse de Liège, prêtre, directeur des Béguines d'Anvers, mort l'an 1602, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui, 1^o du jugement dernier, et de la vocation des juifs, à Anvers en 1567 et 1594. 2^o Trésor chrétien, ibid, 1588. 3^o Étrennes évangéliques, ibid, 1568. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 1470.)

FRÉDOLI (Bérenger), cardinal, évêque de Béziers, dans le treizième siècle, était très-savant dans le droit canon et civil. Clément v le fit cardinal en 1305. Il mourut à Avignon au mois de juin de l'an 1323. Il avait composé un commentaire sur la somme du cardinal-évêque d'Ostie, intitulé : *OEil*, et imprimé avec cette somme à Bâle en 1573. Il avait fait aussi un traité de l'excommunication et de l'interdit, qui n'a point été imprimé. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du quatorzième siècle*, p. 686.)

FRÉGOSE (Frédéric), Génois, cardinal, archevêque de Salerne, évêque de Gubio, était fils d'Auguste et de Gentille de Montefeltro, frère d'Octavien, doge, puis gouverneur de Gênes. Il fut ambassadeur de la république de Gênes auprès du pape Léon x, et se retira en France après la prise de Gênes par les Espagnols. Le roi François 1^{er} le reçut avec bonté, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon où il s'appliqua à l'étude des livres saints, et aux exercices de piété. De retour en Italie, il fut pourvu de l'évêché de Gubio, et le pape Paul iii lui donna le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Gubio le 22 juillet 1541. Il savait les langues, principalement la grecque et l'hébraïque. M. Dupin lui attribue les ouvrages suivans, 1^o de la manière de prier. 2^o Des méditations sur les psaumes 130 et 145. 3^o Des Lettres. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du sei-*

zième siècle, pag. 1011. Foglieta, *Hist. gen.*, liv. 12. Ughel, Aubéri, etc.)

FREIH (Jean-Thomas), en latin *Freigius*, jurisconsulte, natif de Fribourg en Brisgaw, y enseigna le droit ainsi qu'à Bâle et à Altorf dont il gouverna l'école en qualité de recteur, place à laquelle il fut nommé en 1575. Il mourut de la peste à Bâle, le 16 janvier 1583. Il avait composé divers ouvrages qu'on divise en trois parties, *Philologica*, *Philosophica*, *Juridica*. On trouve parmi ses ouvrages le *Pédagogue*, ou *Système abrégé*, pour montrer la manière la plus courte et la plus aisée d'enseigner les sciences et les arts. Ses traités de jurisprudence sont plus estimés que les autres. Tels sont en particulier ses paratitres sur le Digeste, où il y a beaucoup de méthode. Il a fait aussi *partitiones juris* par tables, et réduit en tables le traité des fiefs de Zazius. Melchior Adam, *in vit. Juris. germ. Gloria Acad. Altdorfinæ*, page 42 et 43.)

FREMIN (Louis), avocat-général au parlement de Metz séant à Toul, et depuis président à mortier, a écrit les décisions de quelques questions traitées en l'audience du parlement de Metz, séant à Toul; savoir, sur les matières ecclésiastiques, sur les mariages et contrats et sur les testamens, etc., à Toul, 1644, in-4^o. (Dom Calmet, *bibl. Iorr.*)

FREMIOT, ou FREMYOT (André), né à Dijon le 26 août

1573, de Bénigne Frémiot, seigneur de Tottes, ou de Rottes; président au parlement de Dijon, et de Marguerite Barbisey, étudia la jurisprudence à Padoue sous le célèbre Pancyrole. Depuis il fut regu conseiller au parlement de Dijon le 17 mars 1599. Il fut fait abbé de Saint-Étienne de la même ville le 15 avril 1595, archevêque de Bourges en 1603. Le roi Henri iv lui donna des lettres, et demanda pour lui le cardinalat, qu'il n'eut point. Louis xiii l'envoya ambassadeur à Rome. Ayant résigné son archevêché, il se retira à Paris, et y mourut le 13 mai 1641. Il fut inhumé chez les religieuses de la Visitation du faubourg Saint-Antoine. On a de lui, 1^o Remontrance faite dans l'assemblée du clergé en 1608, à Paris, in-8^o, et dans le tome premier du *Mercure français*. 2^o Ordonnances ecclésiastiques, et statuts synodaux, faits en 1608, à Bourges, in-8^o. 3^o Discours des marques de l'Église, à Paris, in-8^o, 1610. 4^o Discours de la constance à la reine régente, à Bourges, 1611, in-8^o. C'est une consolation à la Reine sur le parricide de Henri iv. 5^o Épître consolatoire à Louise de Lorraine, femme de Henri de Bourbon, prince de Conti, sur la mort de Paris de Guise, chevalier de Malthe, son frère, 1615, in-8^o. 6^o Remontrances du clergé de France, lorsqu'il fut aux États de 1614, dans le premier recueil général des affaires du clergé, à Paris, 1638, in-8^o.

(Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*. Voyez aussi ce prélat en son rang parmi les archevêques de Bourges.)

FREMIOT (Jeanne-Françoise), baronne de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation. (Voyez CHANTAL.)

FREMONT (Dom Charles), religieux de l'Ordre de Grandmont, né à Tours l'an 1610, entra dans cet Ordre à l'âge de dix-huit ans. Étant venu étudier en théologie à Paris, le cardinal de Richelieu ordonna en 1642 au général de lui donner un prieuré dans lequel il pût rétablir l'ancienne discipline de Grandmont, selon ses vœux. Le père Fremont y réussit non seulement dans la maison de Thiers en Auvergne, que les habitans de cet endroit fondèrent pour lui en 1650, mais encore dans six ou sept autres maisons qui appartenaient auparavant à l'Ordre, et qui étaient presque entièrement ruinées. Le pieux réformateur gouverna pendant trente ans la maison de Thiers avec beaucoup d'édification, et laissa des instructions très-solides à ses disciples. Il mourut âgé de près de soixante-dix-neuf ans, en 1689. (Le père Héliot, *Hist. des Ordres monast.*, t. 7, chap. 55.)

FRENADE (La), *Frenada*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille d'Obasine. Elle était située dans l'étendue de la paroisse de Saint-Remy de Merpin, sur la rivière de Nez, à une lieue de Cognac, et à quatre ou cinq de

Saintes. Elle fut ruinée au seizième siècle par les religieux, de façon qu'il n'en resta sur pied que les murs du réfectoire, dont on se servit ensuite pour rebâtir l'église. Les autres édifices avaient été rétablis par Dom Jean de Burg et Dom Jean Vitier, prieurs de ce monastère. (*Gallia. christ.*, t. 2, c. 1134.)

FRENCH (Pierre), célèbre missionnaire, né à Gallwray en Irlande, passa dans les Indes occidentales de la domination d'Espagne, où il prêcha l'Évangile avec des fatigues incroyables pendant trente ans aux Indiens du Mexique et des pays voisins. Revenu dans sa patrie, il y travailla sans relâche à préserver les catholiques de la séduction des hérétiques, jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1693. Il avait composé en langue mexicaine un Catéchisme, ou Exposition de la Foi, à l'usage des naturels du pays. (*Mémoire. manuscrits* de l'abbé Henegan, communiqués à Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

FRENCH (Nicolas), curé de Wexford sa patrie, ville capitale du comté de ce nom, dans la province de Lagénie, ou Leinster en Irlande, fut député de cette ville au conseil souverain des catholiques confédérés à Kilkenny, dans lequel il soutint avec zèle le parti du nonce Rinuccini, contre celui des plus modérés du même conseil. En 1643 il fut fait évêque de Fernes, et en 1667 les confédérés l'envoyèrent en ambassade à

Rome avec Nicolas Plunket, fameux jurisconsulte. Après leur retour, French travailla à la paix de 1648, qui lui déplut cependant dans la suite. Les succès de Cromwell le déterminèrent à passer en Espagne où il devint suffragant de l'archevêque de Saint-Jago, et y exerça les fonctions épiscopales jusqu'en 1666, qu'il passa en Flandre où il fut suffragant de l'évêque de Gand. Il mourut le 23 août 1678, âgé de soixante-quatorze ans. On a de lui, Relation du règlement, ou plutôt de la vente de l'Irlande, par lequel l'honnête acquéreur anglais est lésé, l'ancien propriétaires ruiné, la foi publique violée, au grand désavantage de l'Église et du gouvernement des Anglais; à Louvain, in-4°, 1668. 2° L'Iphigénie ensanglantée, ou justification de la conduite des Irlandais catholiques pendant les guerres des Cromwelliens, 1647, in-8°. 3° L'Infidèle déserteur d'hommes fidèles et d'amis véritables; à Paris, 1676, in-12. Il désigne par l'infidèle déserteur le marquis d'Ormond, devenu en suite duc du même nom. 4° La chute déplorable d'André Sall, religieux apostat, ou reproches que l'auteur fait à son ami, pour avoir embrassé les 39 articles de la confession anglicane; 1674, in-8°. 5° Une pièce latine, intitulée : *Neque præscripsit*, etc. 6° *Lucubrationes Episcopi Femensis in Hispania*. 7° Une synopse pour justifier la guerre. 8° La religion

d'Angleterre. 9° La soumission véritable des catholiques , etc. 10° Un Cours de philosophie , que l'on conserve en manuscrit à Dublin , dans la bibliothèque du saint Sépulcre. (*Mémoires cités à l'article précédent.*)

FRÈRE (Jean Le) , natif de Laval au Maine , fut principal du collège de Bayeux , et mourut à Paris au mois de juillet 1583. Il avait traduit de grec en français la chronique d'Eusèbe , l'histoire de Joseph , etc. Il publia aussi une histoire de son temps en 1581 , et quelques autres ouvrages. (*La Croix du Maine et du Verdier Vauprivas , Biblioth. française.*)

FRÈRE. Terme relatif entre deux enfans mâles qui sont sortis d'un même père , ou d'une même mère. Frère naturel est un frère illégitime , bâtard. Frères consanguins sont deux frères qui ont seulement le même père. Frères utérins ce sont ceux qui ont seulement la même mère.

FRÈRE , se prend dans l'Écriture pour un parent , un homme du même pays , de la même nation , pour l'ami , l'époux , pour un homme en général quel qu'il soit , que nous devons regarder comme notre prochain , et aimer comme nous-mêmes.

FRÈRE , se dit généralement de tous les chrétiens , et plus particulièrement des religieux d'un même Ordre et d'un même couvent.

FRÈRE LAY , ou LAÏC , ou CONVERS. *Voyez* CONVERS.

FRÈRE DONNÉ. *Voyez* DONNÉS.

FRÈRE DE L'AVE-MARIA. *Voyez* SERVITE.

FRÈRE DE LA CHARITÉ. *Voyez* CHARITÉ.

FRÈRE JOYEUX , autrement chevalier de l'Ordre de la glorieuse Vierge Marie. *Voyez* MARIE.

FRÈRES MINEURS. *Voyez* CORDELIERS , et SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

FRÈRES DE LA MORT , ou religieux de l'Ordre de Saint-Paul , premier hermite. *Voyez* SAINT PAUL.

FRÈRES DE LA PASSION DE NOTRE - SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. *Voyez* SERVITE.

FRÈRE PIE , ou AGACE , ou AGACHE , qui signifie *pie*. Les anciens nommaient ainsi tous les moines qui étaient vêtus d'habits moitié blancs et moitié noirs.

FRÈRES PRÊCHEURS. *Voyez* DOMINICAINS.

FRÈRES UNIS DE SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR. Ordre religieux établi en Arménie au quatorzième siècle. Le père Dominique de Boulogne , dominicain , ayant été envoyé en Arménie vers l'an 1328 par le pape Jean xxii , convertit un grand nombre d'Arméniens schismatiques , et entre autres plusieurs wartabieds , ou supérieurs de monastères. L'un d'eux , nommé Jean , neveu du prince Georges , institua un Ordre religieux , auquel on donna le nom de frères unis de Saint-Grégoire l'illuminateur , à cause que ce saint avait été l'apôtre de l'Arménie.

Ils prirent l'habit des Frères-Converts de l'Ordre de Saint-Dominique, avec les constitutions du même Ordre et la règle de Saint-Augustin. L'an 1356, ces religieux s'unirent entièrement à ceux de Saint-Dominique, et ne composèrent plus qu'une province de dominicains, qu'on appelle la province de Naksivan. (Père Héliot, tom. 1, p. 247.)

FRÈRES DE PAUVRE VIE, étaient les disciples de Dulcin, qui s'appelaient ainsi eux-mêmes, sous prétexte qu'ils avaient renoncé à tout, pour ne vivre que de la vie apostolique.

FRÈRES BLANCS. Visionnaires qui parurent en Prusse au commencement du quatorzième siècle, et qui se répandirent dans l'Allemagne. Ils se vantaient d'avoir des révélations particulières pour aller retirer la Terre-Sainte des mains des infidèles. On les nomma Frères Blancs, parce qu'ils portaient des manteaux blancs, sur lesquels il y'avait une croix de saint André de couleur verte. (Hartnnoch, dans son ouvrage sur *l'Origine de la religion chrétienne en Prusse : dissert.* 14.)

FRÈRES POLONAIS. C'est le titre que les Sociniens de Pologne avaient pris pour montrer que la charité régnait entre eux, et que leur confraternité était inviolable, à ce qu'ils prétendaient.

FRÈRES DE LA ROSE-CROIX, chimistes et cabalistes-visionnaires, qui s'appliquaient à la pierre philosophale, à la méde-

cine universelle, au secret de rajeunir, de dominer sur les démons, de faire des prodiges.

FRÈRES D'ARMES. Chevaliers qui avaient fait et juré ensemble une fraternité d'armes. (Voyez FRATERNITÉ.)

FREROT, ou FRATICELLE. Voyez FRATICELLE.

FREROT (Nicolas,) natif de Chartres, avocat au parlement sur la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième. Il fit imprimer en 1603 in-8°, des paratitres du Droit canonique, où il a suivi l'ordre des distinctions et des questions du décret, aussi bien que des titres des décrétales, du sexte et autres parties. Il donna encore en 1611 les basiliques, ou conférences des constitutions des Empereurs, avec les ordonnances de nos Rois, et des notes sur la coutume de Chartres, imprimées en 1684, in-4°, avec celles de Tullour. (Denis Simon, *Biblioth. hist. des Auteurs de Droit.*)

FRESCATI, ou FRASCATI, *Tusculum*, ville épiscopale d'Italie sous la métropole de Rome, est bâtie sur les ruines de l'ancien *Tusculum*, à douze milles au levant de Rome. Elle est petite et ne contient que 5,000 âmes et le diocèse autant; mais elle est célèbre par la quantité de belles eaux qu'on y trouve, et par plusieurs magnifiques maisons de campagne dont elle est environnée et qu'on appelle *Vignes*. Les principales sont celles de Borghese, Ludovisio et Aldo-

brandi. Outre la cathédrale de Saint-Pierre, et l'hermitage des Camaldules, il y a sept autres maisons religieuses : aux environs est l'abbaye de Grotta Ferrata, qui appartient aux religieux grecs calabrois de l'Ordre de Saint-Basile : elle est en com-mende.

On croit que Frescati reçut l'Évangile par le ministère des apôtres mêmes, ou de quelques uns de leurs disciples sans que l'on en ait des preuves certaines. (*Ital. sac.*, t. 1, p. 225.)

Évêques de Frescati.

1. Mars, l'an 269.

2. Vitalien, qui souscrivit en 680 dans un concile de Rome à la lettre que le pape Agathon donna aux légats qu'il envoyait au sixième concile général qui devait se tenir la même année à Constantinople. On ne trouve pas les noms des évêques qui siégèrent depuis Vitalien jusqu'au suivant.

3. Pierre, l'an 803. On ignore ses successeurs jusqu'à Gilles, qui suit.

4. Gilles en 964. Le pape Jean xiii l'envoya prêcher l'Évangile en Pologne ; ce qu'il fit avec beaucoup de succès.

5. Pierre II cardinal-évêque de Frescati vers l'an 1050. Il contribua beaucoup à la déposition de l'anti-pape Benoît X, et à l'élection du pape Nicolas II.

6. Gilbert, cardinal-évêque de Frescati vers l'an 1059, se trouva au concile de Rome de la même année.

7. Pierre III, en 1062.

8. Jean, nommé cardinal-évêque de Frescati par le pape Alexandre II, assista ce pontife dans la cérémonie de la consécration de l'église du Mont-Cassin l'an 1072. Il se signala par son zèle contre l'anti-pape Guibert, qui disputait la tiare au pape Grégoire VII, et mourut durant le pontificat d'Urbain II.

9. Jean II, fut nommé cardinal-évêque de Frescati par le pape Urbain II. Il soutint avec vigueur le parti du pape Pascal II contre les violences de l'empereur Henri IV, en 1106 dans le concile de Guastalla, jusque-là que s'étant enfui à Rome en habit déguisé avec le cardinal Léon, ils persuadèrent au peuple romain de prendre les armes contre Henri. Jean mourut sous le pontificat de Pascal II.

10. Divitius, que quelquesuns nomment Denys, créé cardinal-évêque de Frescati par le pape Pascal II, assista au concile de Bénévent de l'an 1119, et mourut l'an 1122, sous le pape Calixte II.

11. Gilles, ou Gillon, Français de nation et religieux de Clugny, fut nommé cardinal-évêque de Frescati en 1122 par Calixte II. Honoré II le chargea d'une légation en Orient l'an 1127. Il eut le malheur de s'attacher à l'anti-pape Anaclet, tant que vécut cet usurpateur ; mais après sa mort, il rentra sous l'obéissance du légitime pontife Innocent II, qui lui rendit la dignité de cardinal dont il l'a-

vait dépouillé. Ceci arriva l'an 1138, et Gilles mourut la même année.

12. Hugues de Saint-Victor, fut nommé cardinal-évêque de Frescati par le pape Innocent II au mois de décembre 1138. C'est au moins le sentiment de Pennot (*Pennot. hist. tripart.*, liv. 2, c. 23), qui doute cependant que Hugues ait pris possession de son église, étant mort, selon lui, l'an 1138. D'autres qui ne parlent point de cette promotion, mettent la mort de Hugues à l'an 1142. (*Voyez HUGUES DE SAINT-VICTOR.*)

13. Imar, bénédictin du monastère de Saint-Martin-des-Champs de Paris, fut créé cardinal-évêque de Frescati par Innocent II, en 1142, et envoyé légat en Angleterre par Luce II. Il se trouva à l'élection d'Eugène III, en 1145, et mourut à Clugny l'an 1164. Saint Bernard l'aimait à cause de sa science et de sa piété dont cependant il ternit le lustre, en s'attachant à l'anti-pape Victor IV, compétiteur d'Alexandre III. Il reconnut sa faute et rentra dans son devoir avant sa mort. Ce cardinal est tantôt appelé Ymar, et tantôt Igar; quelquefois même on lui donne le nom de Maur, et c'est sous ce dernier nom qu'on le trouve signé à un privilège que le pape Luce II accorda à l'abbaye de Clugny l'an 1144, comme on le peut voir dans le sixième tome de la collection des conciles du père Harduin.

14. Hugues de Perleonus, Romain, mourut à Rome l'an 1166.

15. Pierre IV, évêque de Pavie, fut nommé cardinal-évêque de Frescati par le pape Alexandre III, l'an 1178. Luce III lui donna le vicariat de la ville de Rome qu'il tint jusqu'à Clément III, sous lequel il mourut. Ce cardinal était bénédictin du monastère de Mantoue, si l'on en croit Arnould Wion dans son livre 2, *Ligni vitæ*.

16. Nicolas, Romain, cardinal-évêque de Frescati l'an 1205, fut envoyé légat en Angleterre par le pape Honoré III, pour engager les peuples de ce royaume à la guerre d'Orient. Il mourut l'an 1219.

17. Nicolas de Clermont, noble Sicilien et religieux de Cîteaux, cardinal-évêque de Frescati en 1219, se signala par deux légations, l'une en Allemagne pour engager l'empereur Frédéric II à la guerre sainte; l'autre dans le royaume de Naples. Il mourut en 1227.

18. Jacques de Vitri, natif de Vitri, village près de Paris, suivit les Croisés au Levant, et fut évêque d'Acre, autrement Ptolémaïde. Grégoire IX le fit cardinal et lui donna l'évêché de Frescati en 1228. Il mourut à Rome le 30 avril 1244. (*Voyez JACQUES DE VITRI.*)

19. Odon de Châteauroux, natif du diocèse de Bourges, chanoine et chancelier de l'église de Paris, religieux et abbé du monastère de Grand-Selve,

Ordre de Cîteaux, devint cardinal-évêque de Frescati l'an 1244. Le pape Innocent iv qui lui avait donné cette dignité, l'envoya légat en France pour y prêcher la croisade contre les Sarrazins. Il accompagna le roi saint Louis dans sa première expédition contre ces ennemis du nom chrétien l'an 1248, après avoir consacré la Sainte-Chapelle de Paris le 23 avril de la même année. Il mourut à Orviète après son retour en Italie, le 26 janvier 1273. Frison qui ne met sa mort qu'à l'an 1283, le confond avec Othon, ou plutôt Ordéon, qui remplissait le siège de Frescati cette année.

20. Jean-Pierre Giuliani, natif de Lisbonne, cardinal-évêque de Frescati en 1273, devint pape sous le nom de Jean xxi en 1276. (*Voyez* Jean xxi.)

21. Ordéon, que quelques uns nomment Odon, ou Othon, Portugais, nommé à l'archevêché de Brague par le pape Grégoire x en 1275, devint cardinal-évêque de Frescati en 1278, et mourut à Rome en 1285, sous le pontificat d'Honoré iv.

22. Jean Boccarnatus, romain, archevêque de Montréal en Sicile, fut fait cardinal-évêque de Frescati en 1285, par Honoré iv son parent. Le même pape l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Avignon le 10 août 1309.

23. Berenger Fredole, natif de Narbonne, évêque de Beziers, et non pas archevêque de Bourges, comme le dit Ughel, cardi-

nal-évêque de Frescati en 1309, mourut à Avignon en 1321. C'était un habile docteur dans l'un et l'autre Droit. (*Voyez* Berenger Fredole.)

24. Bertrand de La Tour, du diocèse de Cahors, de l'Ordre des Frères-Mineurs, archevêque de Salerne, cardinal-évêque de Frescati après Berenger Fredole, mourut à Avignon l'an 1327. Il fut chargé de diverses légations et laissa quelques ouvrages. (*Voyez* Bertrand de La Tour.)

25. Annibal de Ceccano, archevêque de Naples, cardinal-évêque de Frescati en 1327, fut chargé de plusieurs légations célestes, et mourut à Saint-Germain dans le royaume de Naples le 17 août 1350.

26. Guillaume Curti, Toulousain de naissance, religieux de l'abbaye de Balbone, Ordre de Cîteaux, diocèse de Mirepoix, docteur de Paris, fut nommé évêque de Nîmes par le pape Benoît xii son oncle, l'an 1337, et archevêque d'Alby la même année. Peu de temps après il fut décoré de la pourpre romaine. Clément vi lui donna l'évêché de Frescati le 18 décembre 1350. Il mourut à Avignon le 11, ou le 12 juin 1361, après avoir achevé le collège des bernardins de Paris, que son oncle Benoît xii avait commencé, et fondé six places d'étudiants en théologie dans ce même collège.

27. Nicolas Copocci, Romain, évêque d'Urgel, cardinal-évêque de Frescati en 1361, mou-

rut en 1368. Ce prélat qui possédait bien la science du Droit, était allié du pape Honoré iv.

28. Gilles Aiscelin de Mont-aigu, Français de nation, cardinal-évêque de Frescati sous le pape Urbain v, fut chargé de la légation du patrimoine de Saint-Pierre. Comme il était fort habile dans toutes les sciences, on lui donna commission de réformer l'Université de Paris l'an 1366. Il mourut à Avignon en 1378.

29. Jean de La Grange, Lyonnais, de l'Ordre de Saint-Benoît, évêque d'Amiens, fut créé cardinal par le pape Grégoire xi en 1375, et devint évêque de Frescati en 1379. Il fut un des cardinaux qui élurent l'anti-pape Clément vii au préjudice du légitime pontife Urbain vi. Il mourut à Avignon le 24 avril 1402, son corps fut transporté à Amiens.

30. Pileus de Prata, comte de Concorde, archevêque de Ravenne, fut créé cardinal-prêtre du titre de Sainte-Praxède par le pape Urbain vi en 1378. Il devint évêque de Frescati le 10 décembre 1385, et mourut au mois de décembre 1401.

31. Henri Minutulus, archevêque de Naples, cardinal du titre de Sainte-Anastasie en 1389, évêque de Frescati en 1403, se trouva à l'élection d'Innocent vii, de Grégoire xii et d'Alexandre v, qui fut élu au concile de Pise le 26 juin 1408. Ce pape transféra Henri à l'Église de Sabine.

32. Pierre Gérard, Limosin, évêque de Lodève, et ensuite du Puy-en-Velay, fut créé cardinal-prêtre du titre de Saint-Pierre-aux-Liens par l'anti-pape Clément vii l'an 1390. Il devint évêque de Frescati en 1402, et contribua à l'élection des papes Alexandre v et Jean xxiii. Il mourut à Avignon en 1415, et y fut inhumé dans la cathédrale.

33. Ange Corario, Vénitien, qui fut pape sous le nom de Grégoire xii, devint évêque de Frescati en 1415, après qu'il eut abdiqué la papauté par procureur au concile de Constance. Il mourut à Recanati en 1417.

34. Balthazard Cossa, Napolitain, qui fut pape sous le nom de Jean xxiii, ayant été déposé au concile de Constance, reçut la pourpre et l'évêché de Frescati des mains du pape Martin v le 23 juin 1419. Il mourut à Florence le 22 décembre de la même année.

35. Antoine Panciarini, natif de Frioul en Italie, patriarche d'Aquilée, cardinal-évêque de Frescati le 14 mars 1431, mourut à Rome le 3 juillet de la même année.

36. Hugues de Lusignan, cardinal-évêque de Palestine, opta l'Église de Frescati le 27 juin 1436. Il mourut au mois d'août 1442.

37. Louis de Luxembourg, évêque de Boulogne sur mer, puis archevêque de Rouen, fut créé cardinal-prêtre du titre des quatre-couronnes par le pape Eugène iv en 1439, et devint

évêque de Frescati en 1442. Il mourut à Hatfeild en Angleterre, non le 4 octobre, comme le dit Ughel, mais le 18 septembre 1443. Il avait été chancelier de Henri v roi de d'Angleterre, et avait assisté au couronnement de Henri vi son fils qui se fit sacrer roi de France dans la cathédrale de Paris le 27 novembre 1431.

38. Julien Cæsarini, Romain, cardinal-évêque de Frescati le 6 mars 1444, fut chargé d'une importante légation en Hongrie, contre le sultan Amurat. Il mourut au mois de juillet 1455, dans l'armée de Ladislas, roi de Pologne, qu'il avait suivi dans son expédition contre les Turcs. Il avait été évêque de Grosseto.

39. Bessarion, natif de Trebisonde, cardinal-évêque de Frescati en 1449, mourut à Ravenne le 18 novembre 1472, ou selon d'autres, le 14 décembre 1473. (*Voyez* BESSARION.)

40. Latin Ursin, Romain, cardinal-évêque de Sabine, passa à l'évêché de Frescati en 1473, et mourut le 11 août 1477. Il avait été archevêque de Trani.

41. Jacques *Amannatus*, Lucquois, nommé vulgairement le cardinal de Pavie dont il fut évêque, passa à l'Église de Frescati en 1477, et mourut à Rome le 10 septembre 1479.

42. Baptiste Zenon, Vénitien, neveu du pape Paul II qui le fit cardinal-prêtre en 1464, passa à l'Église de Frescati en 1479, et mourut à Padoue en 1501. Il

avait été évêque de Vicence.

43. Georges Costa, Portugais, cardinal-évêque de Frescati en 1501, fut transféré à l'Église de Porto. Il avait été évêque d'Albano.

44. Laurent Cibo, cardinal-évêque de Frescati en 1503. Il avait été évêque d'Albano.

45. Antoine Pallavicin, passa de l'Église d'Albano à celle de Frescati en 1503, et peu de temps après à celle de Palestrine.

46. Jean-Antoine de Saint-Georges, Plaisantin, cardinal-prêtre du titre des SS. Nérée et Achille, devint évêque de Frescati le 22 décembre 1503, et ensuite de Sabine.

47. Bernardin Carvajali, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Croix, fut nommé à l'Église de Frescati en 1507, et transféré depuis à celle de Palestrine.

48. Guillaume Briçonnet, Français de nation, cardinal-évêque de Frescati en 1509, fut transféré peu de temps après à l'Église de Palestrine.

49. Dominique Grimani, Vénitien, évêque d'Albano, cardinal-évêque de Frescati, après Guillaume Briçonnet, passa depuis à l'Église de Porto.

50. Philippe de Luxembourg, cardinal-évêque d'Albano, et puis de Frescati sous le pontificat de Jules II, mourut en France, sa patrie, l'an 1519, et fut inhumé dans la cathédrale du Mans dont il avait été évêque.

51. Alexandre Farnèse, car-

dinal-diacre, du titre de Saint-Eustache, succéda à Philippe de Luxembourg dans le siège de Frescati en 1519, et fut transféré depuis à celui de Palestrine.

52. Antoine de Monte, cardinal-évêque de Frescati en 1523, passa à l'Église de Palestrine.

53. François-Guillaume de Clermont, Français de naissance, cardinal-évêque de Frescati le 16 décembre 1523, mourut légat d'Avignon et doyen du Sacré-Collège l'an 1540. Il avait été évêque de Valence, archevêque de Narbonne et d'Ausch.

54. Marin Grimani, cardinal-évêque de Frescati le 13 mars 1541, passa depuis à l'Église de Porto.

55. Philippe de la Chambre, fils du comte Louis de la Chambre, fut premièrement religieux et ensuite abbé de Corbie, Ordre de Saint-Benoît, évêque de Boulogne sur mer, cardinal-évêque de Frescati le 24 septembre 1543. Il mourut à Rome le 21 février 1550.

56. Jean-Pierre Caraffe, cardinal-évêque de Sabine, puis de Frescati le 29 février 1550, passa au siège de Porto.

57. Jean de Beaujeu, cardinal-évêque de Frescati le 29 novembre 1553, passa au siège de Porto au mois de décembre de la même année.

58. Rodolphe Pie, cardinal-évêque de Frescati, le 2 décembre 1553, passa au siège de Porto.

59. Jean Alvarez, natif de Tolède en Espagne, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, cardinal-évêque de Frescati le 29 mai 1555, mourut à Rome le 15 septembre 1557. Il avait été évêque de Cordoue et de Burgos, d'Albano, et archevêque de Compostelle.

60. François Pisan, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 20 septembre 1557, passa à l'Église de Porto.

61. Frédéric, cardinal Cœsius, passa de l'évêché de Palestrine à celui de Frescati le 18 mai 1562, et de ce dernier à celui de Porto.

62. Jean Moron, cardinal-évêque de Palestrine, puis de Frescati le 13 mai 1564; et enfin de Porto.

63. Alexandre Farnèse, cardinal-évêque de Frescati en 1565, et de Porto en 1578.

64. Jacques, cardinal Sabelus, évêque de Frescati en 1578, passa à l'Église de Porto.

65. Jean-Antoine Serbelloni, cardinal-évêque de Frescati le 9 mars 1583, fut transféré à Porto.

66. Alphonse Gesvaldus, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 2 décembre 1587, et enfin de Porto.

67. Innicus Devalos, cardinal-évêque de Sabine, puis de Frescati le 6 mai 1587, et enfin de Porto.

68. Ptolomée Gallus, cardinal-évêque de Sabine, puis de Frescati le 20 mars 1591, ensuite de Porto l'an 1600.

69. Louis Madruce, cardinal-évêque de Sabine, puis de Frescati le 21 février 1600, mourut la même année. Il avait été évêque de Trente.

70. Jérôme Simoncellus, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 23 avril 1601, passa au siège de Porto.

71. Dominique Pinelli, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 16 juin 1603, fut transféré à Porto.

72. Antoine - Marie Gallus, cardinal-prêtre du titre de Ste-Praxède, évêque de Frescati le 1^{er} juin 1605, passa à l'Église de Palestrine.

73. *Marianus Perbenedictus*, de Camerino, cardinal-évêque de Frescati le 7 janvier 1608, mourut le 20 janvier 1611. Il avait été évêque de Martorano.

74. Évangéliste Pallotta, cardinal-évêque de Frescati le 24 janvier 1611, le fut ensuite de Porto.

75. François Sforce, né à Rome le 6 novembre 1562, prit d'abord le parti des armes. Il se signalait en combattant en Flandre pour le roi catholique lorsque le pape Grégoire xiii le créa cardinal. Il devint évêque de Frescati le 6 avril 1620, et mourut à Rome le 2 septembre 1624, après avoir exterminé les brigands qui ravageaient la Romagne dont Sixte v l'avait établi légat.

76. Odoard Farnèse, cardinal-évêque de Sabine, puis de Frescati en 1624, mourut à Parme le 21 février 1626. Il

était fils d'Alexandre duc de Parme et de Plaisance, et de Marie de Portugal. Les qualités de son cœur égalaient le lustre de sa naissance royale, et il fit des biens infinis, tant par la fondation de plusieurs églises et monastères, que par la protection qu'il accorda à une foule de malheureux, et les largesses qu'il répandit de toutes parts.

77. Jean-Baptiste Det, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 2 mars 1626, ensuite de Porto.

78. Boniface Bevilacqua, cardinal-évêque de Frescati le 7 septembre 1626, mourut à Rome le 7 avril 1627. Il avait été évêque de Cervia.

79. André Peretti, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 14 avril 1627, mourut à Rome le 3 août 1629. Il était parent de Sixte v.

80. Jean Garofiat Mellini, évêque de Frescati le 20 août 1629, mourut à Rome le 2 octobre de la même année. Il avait été évêque d'Imola.

81. Marcel Lanti, cardinal-évêque de Palestrine, puis de Frescati le 8 octobre 1629, puis de Porto et d'Ostie.

82. Jules Sabelli, Romain, cardinal-évêque de Frescati le 28 mars 1629, mourut le 9 juillet 1644. Il avait été archevêque de Salerno.

83. Jules Roma, cardinal-évêque de Frescati le 13 juillet 1644, et de Porto le 23 octobre 1645.

84. Charles de Médicis, car-

dinal-évêque de Sabine, opta l'Église de Frescati le 23 octobre 1645.

85. Bernardin Spada, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 23 septembre 1652, ensuite de Sabine.

86. Jules Sacchetti, opta l'Église de Frescati le 23 septembre 1652. Il était pour lors cardinal-prêtre du titre de Sainte-Marie au-delà du Tibre. Il passa à l'Église de Sabine le 11 octobre 1655.

87. Antoine Barberin, cardinal-évêque de Frescati le 11 octobre 1655, opta l'Église de Palustrine le 21 novembre 1661.

88. Jérôme Colonne, Romain, succéda à Antoine Barberin, et mourut le 4 septembre 1666 dans un voyage d'Espagne où il allait épouser la fille du roi catholique au nom de l'empereur Léopold. Il était cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent *in Lucina*.

89. Jean-Baptiste *Palotta*, cardinal-évêque de Frescati le 11 octobre 1666, mourut le 23 janvier 1668. Il avait été évêque d'Albano.

90. François-Marie Brancace, cardinal-évêque de Sabine, puis de Frescati le 30 janvier 1668, ensuite de Porto le 17 mars 1671.

91. Ulric Carpineus, cardinal-évêque d'Albano, puis de Frescati le 17 mars 1671, ensuite de Porto le 28 janvier 1675.

92. Virginius Ursin, cardinal-évêque d'Albano, opta l'Église de Frescati le 28 janvier

1675. Il fut le protecteur des Indiens et des Arméniens, et généralement de tous les pauvres, auxquels il fit de grandes aumônes. Il mourut fort regretté dans le conclave le 21 août 1676, et laissa plusieurs ouvrages en prose et en vers.

93. Charles Rosset, cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent *in Lucina*, fut nommé à l'Église de Frescati le 19 octobre 1676, et à celle de Porto le 8 janvier 1680. Il fit une loi qui obligeait ses diocésains de prier au son de la cloche de la cathédrale, à la vingt-unième heure, selon la manière de compter en Italie, pour honorer le temps de la mort de Jésus-Christ sur la croix.

94. Alderand Cibo, succéda à Charles Rosset dans le siège de Frescati, et passa à celui de Porto le 15 février 1683.

95. Pierre Ottoboni, succéda au cardinal Cibo dans l'évêché de Frescati, et ensuite dans celui de Porto le 10 novembre 1687.

96. Jacques Franzon, successeur d'Ottoboni dans l'évêché de Frescati, opta l'Église de Porto le 28 septembre 1693.

97. Nicolas Acciajoli, cardinal du titre de Saint-Calixte, fut nommé évêque de Frescati le 28 septembre 1693, et transféré à Porto le 15 décembre 1700.

98. Vincent-Marie des Ursins, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, opta l'Église de Frescati le 3 janvier 1701. Il fut pape

sous le nom de Benoît xiii. (V. Benoît xiii.)

99. Sébastien , cardinal du titre des Quatre - Couronnes , opta l'Église de Frescati le 1^{er} avril 1715.

FRESNE (Charles de), seigneur du Cange, trésorier de France à Amiens, sa patrie, né le 18 décembre 1610, de Louis du Fresne et d'Hélène de Rely, étudia le Droit à Orléans. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1631; et, après avoir fréquenté quelque temps le barreau, il retourna à Amiens, où il s'appliqua entièrement aux sciences, surtout à l'histoire sacrée et profane. Il vint s'établir à Paris où il se fit bientôt une grande réputation par ses ouvrages. Il y mourut le 23 octobre 1688, à soixante-dix-huit ans, et fut inhumé à Saint-Gervais où l'on voit son épitaphe. C'était un parfaitement honnête homme, sans ambition, sans prétentions, sans cette maladie du bel esprit qui fait qu'on se montre partout. Nullement entêté de ses ouvrages, il disait avec modestie qu'il avait pris le moindre parti, et ne s'était arrêté qu'à la recherche des mots corrompus que chacun condamne. Humble et toujours prêt à corriger ses fautes, il écoutait les critiques de bonne grâce et profitait de leurs avis avec docilité. Quoiqu'il fût continuellement appliqué à des études difficiles et hérissées, il conserva toujours la douceur du caractère, la politesse et l'urba-

nité des manières; quittant volontiers ses titres à toute heure pour recevoir ses amis et leur rendre service. « C'est pour moi » plaisir, disait-il, que j'étudie, » et non pour faire peine à per- » sonne, non plus qu'à moi- » même. » Ce grand homme a composé une multitude d'ouvrages, dont les uns ont été imprimés, et les autres sont encore manuscrits.

Ouvrages imprimés.

1^o. L'histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français, divisée en deux parties, et imprimée à Paris, de l'Imprimerie royale en 1657, in-fol. 2^o Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste, avec quelques traités grecs sur le même sujet, tirés des manuscrits de la bibliothèque du Roi, à Paris, chez Cramoisy, 1665, in-4^o. 3^o Histoire de saint Louis, 1^{re} du nom, roi de France, écrite par Jean sire de Joinville, enrichie de nouvelles observations et dissertations historiques, avec les établissemens de saint Louis et le conseil de Pierre de Fontaines, et plusieurs autres pièces concernant ce règne, tirées des manuscrits; à Paris, chez Mabre Cramoisy, 1668, in-fol. 4^o *Joannis Cinnami imperatorii grammatici historiarum libri 6, seu de rebus gestis à Joanne et Manuele Comnenis Imp. C. P. accedunt Caroli du Fresne D. du Cange, etc., in Nicephori Bryennii Cæsaris,*

Annæ Commenæ Cæsariissæ et ejusdem Cinnami historiam comenicam notæ historicæ et philologicæ. His adjungitur Pauli silentiarii descriptio, ædis sanctæ Sophiæ ex mss. cod. Paris. è typog. regid, 1670, in-fol. 5^o Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis, in quo latina vocabula novatæ significationis aut usûs rarioris, barbara et exotica explicantur, complures ævi mediî ritus, mores, legum, consuetudinum, municipalium, et Jurisprudentiæ recentioris formulæ et obsoletæ voces, utriusque ordinis dignitates et officia, et quamplurima alia observatione digna enucleantur, illustrantur, etc. Paris. Billaine, 1678, in-folio 3 vol. Francofurti ad Mœnum, 1679, in-fol. 3 vol. Paris Osmon, 1733, in-fol. 6 vol. 6^o Cyrilli Philoxeni, aliorumque veterum glossaria latina-græca et græco-latina, à Carolo Labbæo collecta et in duplicem alphabeticum ordinem redacta, cum variis emendationibus (Caroli du Fresne D. du Can) ex mss. codd. petitis; virorumque doctorum castigationibus et conjectaneis: quibus accedunt glossæ aliquot aliæ latino-græcæ ex iisd. codd. mss. quæ nunc primum prodèunt. Paris. Billaine, 1679, in-fol. 7^o Historia byzantina, duplici commentario illustrata: prior familias et stemmata Imperatorum Constantinopolitanorum, cum eorundem Augustorum numismatibus et aliquot

iconibus; præterea familias dalmaticas et turcicas complectitur: altera, discriptionem urbis Constantinopolitanæ, qualis exstitit sub Imp. christianis. Paris, Billaine, 1680, in-folio. 8^o Lettre du sieur N.... (Charles du Fresne, sieur du Cange), conseiller du Roi, etc., à son ami Antoine Wion d'Herouval, très-renommé entre les savans, au sujet des libelles qui de temps en temps se publient en Flandre, contre les RR. PP. Henschénius et Papebroch, jésuites..... 1682, in-4^o, Anvers, 1683, in-4^o. Nicéron. mém. tom. 2 et tom. 8. 9^o Joannis Zonaræ annales. Car. du Fresne D. du Cange Wolsianam editionem cum scriptis codd. contulit latinam versionem recensuit, annales notis illustravit. Paris, è typog. reg., 1686, in-fol. 2 vol. 10^o Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatatis, in quo græca vocabula novatæ significationis aut usûs rarioris, barbara et exotica, ecclesiastica, liturgica, tactica, nomica, jatrix, botanica, chymica explicantur, etc. Accedit appendix ad glossarium mediæ et infimæ latinitatis, in quo complura vocabula ex glossario mediæ et infimæ græcitatatis illustrantur et enucleantur. Lugd. Anisson, 1688, in-fol. 2 vol. 11^o Paschalion, seu chronicon Paschale à mundo condito ad annum vigesimum Heraclii Imperatoris, cum præfatione Paschalium apud Græcos conditoribus, et notis historicis ad idem

chronicon. Paris, è typog. reg., 1789, in-fol.

C'est pendant l'impression de ce dernier ouvrage que M. du Cange mourut, après avoir consacré sa vie et ses travaux à l'utilité publique.

12° Il préparait encore alors l'édition de *Nicephore Gregoras*, avec une addition de six livres tirés de la bibliothèque du Roi, et une histoire des Français qui ont possédé la Morée sur les derniers siècles, écrite en grec barbare, tirée de la même bibliothèque, le tout avec des observations, pour être imprimé au Louvre.

Peu de jours avant sa mort, du Cange engagea Boivin à se charger de cet ouvrage : ce qu'il fit, quant au Grégoras seulement, qui fut imprimé au Louvre en 1702, avec les notes de du Cange, qui furent communiquées après sa mort par Philippe Dufresne, son fils, comme Boivin le dit lui-même dans sa préface qui est toute à l'honneur de du Cange.

Ouvrages manuscrits de du Cange, qui sont dans la bibliothèque du Roi.

1° Projet pour une collection générale des historiens de France, présenté à M. de Louvois en 1676, in-fol. 2° Carte généalogique des Rois et maison de France depuis Pharamond, dressée en 1633, dessinée sur vélin. 3° Description historique et géographique de la France ancienne et moderne, c'est-à-dire de tous

les pays compris dans l'ancienne Gaule entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et les deux mers. Neufporte-feuilles, in-fol., petit format. 4° Description historique et géographique des Pays-Bas, in-fol. 5° Extrait de la description des Pays-Bas, de J. Petit, in-4°. 6° Un volume in-fol., intitulé *Gallia*, que l'on peut considérer comme la table générale des sources où du Cange devait puiser pour sa description des Gaules, dont nous venons de parler. 7° Recherches tendantes à une suite des grands officiers de la couronne, des gouverneurs des provinces, etc., in-fol., 5 vol. 8° Recherches sur les Baillis et Sénéchaux de différentes villes et provinces, rangées par ordre alphabétique, in-fol. 9° Nobiliaire de France, ou mémoire pour servir à l'histoire des grands fiefs de France, avec le supplément, quatre porte-feuilles in-fol. 10° Catalogues historiques, contenant les dépouillemens par noms, de grand nombre de rouleaux et titres originaux, la plupart tirés de la chambre des comptes, depuis 1200 jusqu'en 1515, vol. in-fol. 11° Les familles d'Outremer, ou l'histoire des principautés et des royaumes de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, et des familles qui les ont possédées. Ensemble les familles normandes, ou la généalogie des Rois de Sicile, des comtes d'Averse, et des princes de Capoue et de la maison de Grentemesnil, avec

le catalogue des Seigneurs normands qui se trouvèrent aux premières conquêtes de la Pouille et de la Sicile, et des seigneurs normands et français qui ont servi dans les armées des Empereurs de Constantinople, in-fol. 12° Histoire de l'empire de Constantinople, sous les empereurs français, divisées en deux parties, etc. (*Voy.* ci-devant le catalogue des ouvrages imprimés, art. 1.) Seconde édition revue, corrigée et prodigieusement augmentée, in-fol. 13° Traité du droit des armoiries, de leur origine et de leur usage, ouvrage divisé en quatre livres, porte-feuille in-fol. 14° Recueil de blason, deux vol. in-fol., dont le premier contient entre autres choses beaucoup de recherches sur les anciennes familles françaises transplantées en Angleterre. On peut voir dans ce recueil le plan déjà bien avancé d'un armorial général. 15° Recueil de mille à onze cents corrections, remarques, ou additions sur les chroniques d'Enguerran de Monstrelet, de l'édition de Guillaume Chaudière, en 1572, petit in-fol.

Histoire de Picardie.

16° Dessin et projet de l'histoire de Picardie, petit in-fol. Il est imprimé en entier dans le *Journal des Savans* de 1749. 17° Histoire de l'état de la ville d'Amiens et de ses comtes, avec une suite des baillis d'Amiens et leurs lieutenans. Ensemble, histoire des comtes de Montrenil

et Ponthieu, divisée en trois livres, avec une suite des vicomtes d'Abbeville, des seigneurs de Saint-Valéry; l'histoire de la ville de Calais, etc., in-fol. 18° Recueil de près de trois cents pièces, non encore imprimées, toutes copiées sur les originaux, de la main de du Cange, porte-feuille in-fol., pour servir de preuve à l'article précédent. 19° Histoire des évêques d'Amiens jusqu'en 1354, porte-feuille in-4°. 20° Un exemplaire in-4° des antiquités d'Amiens, par Adrien de La Morlière, chargé de notes et remarques de la main de du Cange. 21° Projet très-avancé d'une description historique et géographique de la Picardie. Ensemble, projet aussi très-avancé d'un nobiliaire de Picardie, volume in-4°, petit format. 22° A, B, C, D, E, cinq vol. in-fol., contenant les dépouillemens et extraits d'un grand nombre de cartulaires, titres originaux, et autres monumens de la province de Picardie. On a imprimé dans le *Journal des Savans* de 1749, pag. 779 et suiv., la table des deux premiers volumes; et par ceux-là on peut juger des trois autres, en observant qu'ils sont encore plus forts. 23° R. autre recueil in-fol. de plus douze cents pages, d'un caractère très-menu et serré, contenant une suite, ou une table générale de toutes les lectures de du Cange. Il y a en tête une table alphabétique des auteurs qui sont extraits dans ce volume. Les pages

y sont pour l'ordinaire divisées en trois colonnes, en tête desquelles on lit le titre de l'ouvrage auquel on renvoie par pages à chaque mot. La première colonne présente les noms de familles, la seconde les matières, et la troisième les noms de lieux. Du Cange a eu soin de barrer les mots à mesure qu'il en a fait emploi dans ses ouvrages, mais on peut néanmoins les lire.

Ouvrages étrangers à notre histoire ou qui n'y ont pas un rapport direct.

24° Familles germaniques au nombre de.... et toutes des plus illustres par leur antiquité, et les rôles qu'elles ont joué dans le monde, porte-feuille in-fol. 25° Dissertations projetées et très-avancées sur toutes sortes de matières, histoire, jurisprudence, littérature, etc., rangées par ordre alphabétique, deux volumes in-fol. 26° Recueil sur les anciens oracles pris séparément, intitulé : *de Oraculis*, et contenant soixante-douze chapitres, in-fol. 27° Recueil de grand nombre de lettres écrites à du Cange par plusieurs savans et personnes élevées en dignités, porte-feuille in-fol.

Les volumes manuscrits, tant grands que petits, sont au nombre de quarante-sept. Parmi les manuscrits dont on vient de donner la liste, il y a onze volumes. La notice en est imprimée, *Journal des Savans*, décembre 1749, un vol. qui

avait été acquis par le baron de Hohendorf, pour le compte du prince Eugène, et qui, avec ses autres livres, étaient passés dans la bibliothèque impériale. C'est principalement par les soins et par l'entremise du chancelier d'Aguesseau, qu'a été entamée en 1752 une négociation, au nom du Roi, pour obtenir au moins la communication de cette portion des manuscrits. Le marquis de Stainville voulut bien en écrire à la cour de Vienne, et reçut en réponse ce qui suit : « Leurs Majestés Impé- » les, qui sont charmées de tou- » tes les occasions qui se peuvent » présenter d'obliger la cour où » vous êtes, ont donné ordre » que les manuscrits du célèbre » du Cange fussent envoyés incessamment ; la caisse est préparée, ils doivent partir, etc. » (Mémoire communiqué par du Fresne d'Aubigny à Drouet, éditeur du *Moréri* de 1759.)

FRESNES (Le P. Louis des), religieux Minime, mort à Paris en 1676, fit imprimer à Rome en 1667, un livre intitulé, *cives Sanctorum et domestici Dei*, composé par le père Boyenval, mais qu'il avait augmenté. Il publia à Paris, en 1668, un autre ouvrage sur la fidélité avec laquelle on doit accomplir la volonté de Dieu. (*Voy.* l'idée de sa vie dans le *diarium Patrum ordinis Minorum*.)

FRETEL (T. B.), avocat en parlement. On a de lui : Projets proposés pour la réformation des coutumes d'Artois, autori-

sés par les conférences des coutumes voisines, les maximes du Droit coutumier, et les ordonnances, avec des réflexions et des dissertations importantes, suivis de quelques arrêts et déclarations sur divers sujets, in-8°. L'auteur avait déjà publié en 1734 des observations notables sur les règles et principes du Droit coutumier. Il dédie ses nouveaux projets aux députés des états d'Artois. Ils sont suivis de cinq dissertations. Dans la première l'auteur parle des différentes espèces de chemins, de la largeur que l'on doit leur donner, de ceux qui sont obligés de les réparer et de les entretenir, ou qui ont le droit d'y planter. Dans la seconde il traite des seigneuries et des justices, et des défenses faites aux seigneurs de les démembrer. Dans la troisième il s'agit de la saisie réelle des fonds situés dans une seigneurie, et des formalités qu'il y faut observer à l'égard du seigneur. La quatrième et la cinquième contiennent plusieurs observations importantes sur la manière de succéder aux propres dans la coutume d'Artois. (*Journal des Savans*, 1737, pag. 120 et suiv.)

FREVIER (Charles-Joseph), jésuite, de Rouen, né le 11 novembre 1689. Nous avons de lui la Vulgate authentique dans tout son texte, 1753, in-12.

FREVISSE, ou FRIDESVIDE, *Fridesvida*, religieuse anglaise, dans le huitième siècle, naquit à Oxford. Son père nommé Di-

dan, qui était seigneur du lieu, lui bâtit aux portes d'Oxford une église qui fut dédiée à la Sainte-Trinité sous l'invocation de tous les Saints, où elle passait les jours et les nuits dans les jeûnes, les veilles, la prière, les lectures saintes. Il lui fit aussi bâtir un monastère auprès de cette église, dans lequel elle prit le voile de religion, avec douze demoiselles de qualité. Un seigneur du pays, nommé Algar, ayant formé le dessein de l'enlever, elle alla se cacher dans un bois, où elle demeura près de deux ans. Elle vint ensuite à Thornbury, près d'Oxford, et elle y servit Dieu, retirée auprès d'une chapelle jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 735. Le Martyrologe romain, qui la nomme Fridesvinde, fait mention d'elle au 19 octobre, que l'on regarde comme le jour de sa mort. (Dom Mabillon, *Première part. du troisième siècle bénédictin*. Bulteau, *Hist.*, liv. 4, ch. 51. Baillet, tom. 3, 19 octobre.)

FREUZ (René des), en latin *Frusius*, bénédictin de Notre-Dame de Coulombs, près Nogent-le-Roi, était docteur en théologie de la Faculté de Paris. On a de lui, 1° Briève réponse aux exécrables articles contre la sainte messe, écrits par un auteur inconnu, et publiés à la foire de Guibrai 1560, faite en latin par René des Freuz, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, docteur en théologie à Paris, et par lui traduite en Français, à Paris chez Nicolas Chesneau, 1561, in-8°.

2° Conférences de René des Freuz et des ministres, imprimées à Paris. 3° Les marques et enseignes pour connaître la vraie Eglise de Jésus-Christ d'avec la fausse que les hérétiques se forgent, divisées en deux livres, à Paris, chez Nicolas Chesneau, 1564, in-8°. C'est une traduction d'un ouvrage latin de Jacques Noquet, docteur en théologie, doyen de Vienne en Autriche. (La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. Dom Liron, *Singularités historiques*, tom. 3, pag. 488.)

FREYMONIUS (Jean Wolfgang). On a de lui, entre autres ouvrages, une bibliothèque de Droit, sous le titre d'*elenchus omnium auctorum, qui in Jure tam civili quàm canonico, vel commentando, vel quibuscunque modis explicando, ad nostram usque ætatem claruerunt, nomina et monumenta complectens*, 1579. (Denys Simon, *Bibliothèque historique des Auteurs de Droit*.)

FREZZI (Frédéric), né à Foligno, ville d'Ombrie, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique où il se distingua par son savoir et son éloquence. Il cultiva avec succès les belles-lettres, la philosophie, le droit civil et canon, et la théologie. Il fut provincial de la province romaine, docteur en théologie, et enfin évêque de Foligno, nommé le 17 octobre 1403 par le pape Boniface ix. Ce fut en cette qualité que Frezzi alla au concile de Pise en 1409, et à celui de Constance

en 1414. Il mourut à Constance même 1416, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poëme italien beaucoup vanté, et imprimé in-fol. à Pérouse en 1481, sous le titre de *Quatrigio del decurso della vita humana*, etc. Il traite dans le premier livre du règne de Cupidon; dans le second, de celui de Satan; dans le troisième, de celui des vices; dans le quatrième et dernier, de celui de la déesse Minerve et de la vertu. Il a été imprimé six fois jusqu'en 1511, et en 1725 on en a encore donné une belle édition à Foligno. (Le père Échard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 1, pag. 758. Maittaire, *Annales typographiques*.)

FRIARD (saint), solitaire reclus près de Nantes, et patron des laboureurs, vint au monde vers l'an 511 dans le diocèse de Nantes. Suivant la profession de son père qui était de labourer la terre, il sut joindre les veilles, les jeûnes et la prière au travail. Étant tombé un jour du haut d'un arbre, et s'étant relevé sans être blessé, il crut que Dieu l'avertissait de se retirer dans la solitude. C'est ce qu'il fit dans une île de la Loire, appelée *F'indonite*, avec un diacre nommé *Secundel*. Ils avaient chacun leur cellule particulière, mais éloignées l'une de l'autre. Ils y faisaient leurs exercices à part, et saint Friard s'éleva bientôt à un degré de vertu qui lui mérita le don des miracles. Il eut dans ses dernières

années divers disciples auxquels il prédit souvent le temps de sa mort. Lorsqu'il se vit attaqué de la maladie qui devait finir ses jours, il envoya prier saint Félix, évêque de Nantes, de le venir voir avant qu'il mourût, ce qui devait arriver le dimanche suivant. L'évêque fit prier le saint d'avoir un peu de patience et de différer le jour de sa mort, afin qu'il pût avoir la consolation de l'embrasser. Levons-nous donc pour attendre notre frère, dit Friard qui était à l'extrémité lorsqu'il reçut cette réponse. Dieu suspendit en effet sa maladie jusqu'à l'arrivée de l'évêque, qui fut assez longtemps sans pouvoir venir. Dès qu'il fut arrivé, la fièvre reprit Friard qui mourut le lendemain matin entre les bras de son ami. On croit qu'il y a une partie de ses reliques dans l'église cathédrale de Nantes, et l'autre à Besnay, dont il est le principal patron. (Saint Grégoire de Tours, dans le chapitre dixième de son livre des *Saints Pères de France*. Baillet, toin. 2, 1^{er} août.)

FRIBOURG (Jean). Voyez JEAN DE FRIBOURG.

FRICENTI, ou FRICENTO, ou FRIGENTO, *Frequentum et Fricentium*, ville épiscopale du Samnium et du Vicariat romain, qui n'est plus qu'un village sur le Tripalto. Elle est située au haut d'une montagne, et exposée au vent d'hiver, proche d'Avellino, environ à douze milles de Bénévent, sa métropole. Cicéron, Appien, Ptolemée et

Plin en font mention. Elle était très-peuplée et très-riche; mais un tremblement de terre la renversa en 986. Les guerres ont depuis achevé de la ruiner: enfin Paul II voyant qu'elle était presque sans habitans, réunit à perpétuité son évêché à celui d'Avellino en 1465 le 7 mai. On y voit encore son église cathédrale desservie par le même nombre de chanoines qui y était auparavant. Voici les évêques qui y ont siégé.

Évêques de Fricenti.

1. Saint Marcien, ordonné par le pape Léon 1^{er}. Il était Grec de naissance, et siégea environ vingt ans. Nous n'en trouvons point d'autres jusqu'en 1082.

2. Engellen, en 1082.

3. Jean, sous le pontificat d'Innocent II, et d'Eugène III.

4. Jacquinte, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

5. Agapite, moine de Saint-Benoît, vers l'an 1189.

6. Martin, avant 1200.

7. Jean archiprêtre de Bénévent, sous Innocent IV, en 1252, mourut sur la fin du pontificat de ce pape.

8. Jacques, sous Innocent IV, en 1254.

9. B. sous Alexandre IV. Il était exilé de son siège en 1257.

10. G. mort en 1306.

11. Roger, élu par le chapitre, sous Clément V, en 1307.

12. Pierre, chanoine de Bénévent, en 1343.

13. Chrétien , transféré de Cividad , en 1348.

14. Fr. Eustache , ou Statius, Nicolas de Riccia , de l'Ordre de Saint-Augustin , nommé par Clément VII , mourut en 1370.

15. Jacques , transféré d'Ariano par Urbain V , en 1370.

16. Martin II , élu en 1399 , mourut en 1405.

17. Jean Caraccioli , de Naples , élu en 1405 , mort en 1424.

18. Gaspard , de Pérouse , abbé bénédictin , nommé par Martin V , mort en 1445.

19. Baptiste de Ventura , chanoine de Napes , nommé par Paul II , succéda à Gaspard et à Tuscus , évêque d'Avellino , et posséda ces deux sièges ensemble. (*Voyez Avellino. Ital sac.*, tom. 8 , pag. 284.)

FRICHE , ou FRISCHE (dom Jacques du) , né à Séez , ville épiscopale de Normandie , l'an 1641 , fit profession dans l'abbaye de Jumièges , Ordre de Saint-Benoît , congrégation de Saint-Maur , le 16 juin 1663. On a de lui la nouvelle édition des OEuvres de saint Ambroise , qui avait été commencée par dom Nicolas Le Nourri , dom Jean du Chêne et dom Julien Bellaise. Le premier volume parut en 1686 , le second en 1690 , l'un et l'autre à Paris , dédiés à M. de Harlay , archevêque de cette ville , tous deux enrichis de notes , de variantes , de remarques ; in-folio. Le père Friche travaillait à une nouvelle édition des œuvres de saint Gré-

goire de Nazianze , lorsqu'il mourut dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 15 de mai 1693. Il avait aussi travaillé avec dom Hugues Vaillant , à la vie de saint Augustin , qui se trouve dans la nouvelle édition des OEuvres de ce saint docteur. (Dom Le Cerf de La Viéville , *Bibliot. hist. et crit. des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur* , p. 135.)

FRICHE (Jean) , nommé depuis le père Césaire du Saint-Sacrement , carme déchaussé , d'une des meilleures familles de Vic , petite ville du diocèse de Metz , naquit le 10 octobre 1616 , et fit profession à Nancy le 28 de mai 1634. Il avait toutes les qualités d'un excellent religieux et d'un expérimenté directeur. Étant prieur du couvent d'Arras , il se retira dans le désert de Namur , y mena une vie semblable à celle des anciens solitaires , passant la plupart des nuits dans la prière , sans dormir guères plus de deux heures , souvent sans se coucher. Son esprit , sa science , sa charité , sa prudence , son zèle ardent pour la conversion des pécheurs , son inviolable attachement à l'Eglise , lui acquirent une réputation qui le faisait consulter de toutes parts et par toutes sortes de personnes , prêtres , laïcs , docteurs , évêques , gens de robe , ou d'épée ; chacun avait recours à lui pour les affaires de conscience. Il refusa un évêché qu'on lui offrait en Savoie , et mourut à Paris le 21 de

mai 1688 , après avoir prédit le jour de sa mort , et beaucoup souffert pendant les dernières années de sa vie. On a de lui , la Prière du précheur pénitent , ou l'esprit avec lequel il doit réciter l'oraison dominicale , in-16 , à Paris , 1690 , et encore méthode pour bien passer la journée , de la manière d'entendre la messe et de se disposer à la communion. (Dom Calmet , *Bibl. lor. biblioth. script. Carmel. excalceat. Journal des Savans* , tom. 81 , pag. 575 , édit. de Hollande.)

FRIDEGODE , diacre anglais , et moine bénédictin dans le dixième siècle , savait bien le grec , et a écrit la vie de quelques saints , mais non pas celle de saint Ouen de Rouen , comme le prouve dom Rivet , dans son Histoire littéraire de France , tom. 6 , pag. 273 et suiv. , contre Simler. Vossius. Cave. Le père Le Cointre et d'autres , qui attribuent cette vie à Fridegode.

FRIDÉRIC , prévôt de Saint-Siméon de Trèves en 1400 , a écrit l'histoire de la découverte et de la translation de saint Siméon reclus , dans la porte de Trèves. On trouve cet ouvrage qui est estimé , au premier tome de juin des Hollandistes , p. 101. (Dom Calmet , *Bibl. lorr.* , aux additions , pag. 138.)

FRIDÉRIC , prévôt de Saint-Paulin de Trèves , écrivit , il y a environ trois cents ans , un livre intitulé : *de l'Invention du corps de saint Paulin* , dans le-

quel il fit entrer bien des particularités touchant l'origine et les antiquités de la ville et de l'église de Trèves. Cet ouvrage fut imprimé en langue allemande vers l'an 1660 , par les soins de Jean Enenius , suffragant de Trèves ; il a été depuis mis en latin et imprimé par les soins d'un religieux de Saint-Maximin de la même ville , sous le titre d'*Epitome* , ou *de moelle de l'Histoire de Trèves*. (Brouver , *Annal. trevir. pro Parascev.* , cap. 3 , pag. 5. Dom Calmet , *Biblioth. lorr.*)

FRIDOLIN (saint) , abbé de Saint-Hilaire de Poitiers , puis de Seckingen en Allemagne , naquit en Irlande dans le cinquième siècle. Il méprisa la noblesse et les biens de ses parens pour la pauvreté de Jésus-Christ. Il vint en France où , après avoir prêché quelque temps , il s'arrêta aux faubourgs de Poitiers , où il fut fait abbé de saint Hilaire l'an 508. Il alla ensuite en Allemagne , y voyagea beaucoup , et y bâtit pendant le cours de ses voyages un grand nombre d'églises et de monastères dans le territoire de Metz , dans la Bourgogne , l'Alsace , la Suisse , etc. Enfin il se fixa à Seckingen , île du Rhin à quelque lieues de Bâle ; il y fonda un monastère double , et y mourut saintement vers l'an 538 , selon quelques uns , ou sur la fin du sixième siècle , selon d'autres. Dieu fit par son intercession beaucoup de miracles après sa mort , comme il en avait fait de son vivant.

On conserve son corps à Seckingen , et l'on fait sa fête le 6 de mars. On lui attribue un livre d'exhortations ; des avis aux moines ; une instruction au peuple d'Augstz , des actes de saint Hilaire : mais on n'a aucune preuve que ces écrits soient de lui. (Henschénius , dans le *Recueil de Bollandus*. Dom Rivet , *Hist. lit. de France* , t. 3 , p. 296 et suiv. Baillet , t. 1 , 6 mars.)

FRIDOLIN-KOPP , né à Rheinfelden l'an 1691 , se fit bénédictin dans l'abbaye de Muri en Suisse l'an 1708. Il en fut élu abbé le 16 mars 1751 , et mourut le 17 août 1757. Il avait donné en 1750 un ouvrage qui a pour titre : *Vindiciæ actorum maritimum pro et contra P. Marquardum Herrgolt , genealogiæ diplomaticæ Aug. Habsburgicæ gentis autorem*, imprimé à Muri en 1750 , in-4°.

FRIGDIEN. La congrégation des chanoines réguliers de Saint-Frigdien , évêques de Lucques en Italie , commença par des clercs , avec lesquels ce saint vécut en commun dans l'église qu'il avait fait bâtir l'an 566 , à l'honneur des saints diacres Étienne, Laurent et Vincent. Le pape Alexandre II fit venir de ces clercs , ou chanoines à Rome , pour réformer l'église de Latran et celle de Sainte-Croix de Jérusalem. L'an 1507 , la congrégation de Saint-Frigdien fut unie à celle de Saint-Sauveur de Latran , à certaines conditions exprimées dans la bulle du pape Léon X qui confirma cette

union. (Père Héliot , tom. 2 , pag. 50.)

FRIOUL , FRIULI , ou CITTA DI FRIULI , ville d'Italie dans le Frioul , avec évêché suffragant d'Aquilée , *Forum Julii*. L'an 790 , Paulin , patriarche d'Aquilée , tint un concile à Friuli. On y établit d'abord que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils , que Jésus-Christ ne peut pas être appelé fils adoptif , et l'on y fit ensuite quatorze canons sur la discipline. Le premier est contre la simonie , les autres sont touchant la vie exemplaire que doit mener le clergé , à qui on défend de loger avec quelque femme que ce soit. On défend aussi aux clercs les chansons profanes et les grands divertissemens. (R. 20. L. 7. H. 4.)

FRISE. Chevalier de Frise , ou de la Couronne. Ordre militaire prétendu , dont on attribue l'institution à Charlemagne. C'est ce qui en prouve la supposition , puisque l'on ne reconnaît point d'Ordre militaire avant le douzième siècle.

FRISINGUE , ou FRISINGEN , ou FREISINGEN et FREISINGHEN , ville épiscopale d'Allemagne , sous l'archevêché de Salzbourg. Elle est très-bien bâtie , ornée de diverses églises , et située dans la Bavière entre Munich et Landshut , sur le haut d'une montagne dont le pied est arrosé par l'Isar. On croit qu'elle fut bâtie par les présidens de la Vindelicie. Elle fut entièrement brûlée en 1159 , et rebâtie peu de temps après par l'évêque Al-

bert, aidé des secours de l'empereur Frédéric 1^{er}. Saint Corbinien et saint Boniface y ont érigé un siège épiscopal, qui n'est pas à la vérité d'une grande étendue, mais qui donne cependant rang à celui qui en est pourvu parmi les princes de l'Empire. L'église cathédrale est dédiée à la sainte Vierge. Son chapitre est composé de vingt-quatre chanoines, tous capitulaires, parmi lesquels on reçoit sans distinction les nobles et les gradués. Ses dignités sont celles de prévôt, de doyen, d'écolâtre et de trésorier. L'évêque fait sa résidence près de Frisingue dans un château fort agréable, élevé sur une montagne. Il a ses officiers héréditaires, et il avait autrefois pour avoué le comte de Schyren, mais celui-ci y renonça en faveur de l'évêque en 1140. Othon, qui était évêque de Frisingue, en a écrit l'histoire, et fait une description particulière de cette ville. Elle a aussi donné naissance à Georges Edor, jurisconsulte.

Évêques de Freisingen.

1. Saint Corbinien, né à Chartres, aujourd'hui Arpajon dans le diocèse de Paris, fut créé évêque régional vers l'an 718, par le pape Grégoire III, qui l'envoya prêcher la foi en Bavière. Il fixa sa résidence à Frisingue, où il bâtit une église cathédrale. Étant persécuté par Biltrude, duchesse de Bavière, il se retira à Mays dans le Tyrol, où son clergé le suivit. Luit-

prand, roi des Lombards, à qui le Tyrol appartenait, lui donna deux églises du pays, que le saint avait bâties autrefois à l'honneur de saint Valentin et de saint Zenon, près Mays, pour en joindre les revenus à la cathédrale de Frisingue. Il mourut en 730; et son corps après avoir été porté de Mays à Trente par les Lombards, fut transféré enfin à Frisingue l'an 760. On fait sa fête le 8 septembre.

2. Erimbert, frère de saint Corbinien, ordonné par saint Boniface, apôtre d'Allemagne, vers 738.

3. Joseph, élu en 758, mourut trois ans après.

4. Aribon, mort en 782.

5. Atton, mort en 810.

6. Hitton, mort vers 835.

7. Erchtembert, ou Adelbert, neveu du précédent, et abbé de Kempten, mort en 855.

8. Annon, mort en 875.

9. Arnulphe, mort en 883.

10. Walthon, mort en 906.

11. Otthon, mort avant d'avoir été ordonné, en 907.

12. Dracolphe, dissipateur des biens de son église, fut noyé dans le Danube en 926.

13. Wolfran, mort en 938.

14. Lambert, mort en 957. Les Hongrois et autres barbares ayant voulu, sous son pontificat, envahir en 955 sa ville épiscopale, et piller son église, perdirent tout d'un coup la vue et furent obligés de se retirer.

15. Abraham, mort en 992.

16. Gotschal, mort vers l'an 1005.

17. Frédéric, mort en 1007.
18. Engelbert, comte de Morspurg, mourut en 1039.
19. Nitger, fonda le Chapitre de Saint-Vit à Frisingue, l'empereur Henri III le relegua à Ravenne en 1044, où il mourut en 1052.
20. Ellenhard, fonda le Chapitre de Saint-André dans la même ville, et mourut en 1078.
21. Meginward, mort en 1098.
22. Henri de Eberstorff, mort en 1137.
23. Othon, fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, prévôt de Neubourg en Autriche, embrassa la règle de Cîteaux dans l'abbaye de Morimond en France, de laquelle il devint abbé, et ensuite évêque de Frisingue. Ce prélat était fort savant et célèbre par sa chronique, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1152. Il mourut en 1159, et fut enterré à Morimond.
24. Albert, grand-prévôt de Frisingue, mort en 1183.
25. Otthon, comte de Pergen et de Diessen, chanoine de Magdenbourg, mourut en 1220.
26. Gérald, mort en 1231.
27. Conrad Tolzner, mort en 1258.
28. Conrad Waldgrave, du Rhin, mort en 1278.
29. Frédéric, comte de Witemberg, grand-prévôt de Frisingue, mourut en 1282.
30. Emichon, comte de Morspurg, prévôt de saint André à Frisingue, mort en 1311.

31. Conrad, docteur en droit, fonda la collégiale de saint Jean-Baptiste à Frisingue, et mourut empoisonné en 1318.
32. Godefroi, doyen de la cathédrale, mourut en 1322.
33. Jean, docteur en droit, auparavant évêque de Brixen et de Bamberg, nommé par le pape Jean XXII, mourut en 1324.
34. Conrad de Kligenberg, mort en 1337.
35. Jean, médecin romain, évêque de Verden, mourut à Avignon en 1349, sans avoir joui.
36. Léopold, ou Lutold, comte de Schaunberg, élu en 1338 par le Chapitre, qui s'opposa à la nomination du précédent, jouit des revenus de l'évêché jusqu'à sa mort survenue en 1352.
37. Albert, marquis de Baden, comte de Hochberg, et Haigerloch, chanoine de Constance et de Strasbourg, chancelier de l'empereur Louis de Bavière, et doyen de Ruspach en Bavière. Il avait été élu évêque de Constance et de Wurtzbourg; mais n'ayant pu obtenir la possession de l'un ni de l'autre, il fut mis par le pape Clément VI sur le siège de Frisingue en 1352, et mourut sept ans après.
38. Paul, évêque de Gruck, mourut en 1377.
39. Léopold, se noya dans la rivière de Frisingue en 1381.
40. Bertauld de Weichingen; le pape Boniface IX lui conféra l'an 1403 l'archevêché de Saltzbourg; mais cette collation fut

révoquée par Innocent vii, son successeur. Bertauld mourut l'an 1410.

41. Degenhard de Weichser, grand - prévôt d'Augsbourg et prévôt de Morspurg, fut élu par le Chapitre. Le pape Jean xxiii cassa cette élection et nomma Conrard de Trautmansdorff, évêque de Gurck, auquel Degenhard résigna son droit; mais Conrard fut assassiné l'an 1412 par ses domestiques. On fit courir le bruit qu'il s'était tué lui-même, mais trente - deux ans après sa mort, quelqu'un des meurtriers ayant révélé son crime, le corps de l'évêque Conrard fut levé de terre, et enterré avec grande pompe par Nicodème, évêque de Frisingue.

42. Herman, comte de Cilly et d'Artemberg, mort l'an 1421.

43. Jean de Grienwalder, grand-prévôt de Frisingue, fils naturel de Jean, duc de Bavière, succéda l'an 1422; mais il fut privé de l'évêché à cause qu'il était illégitime, et ne rentra en possession quel'an 1443. L'anti-pape Félix le créa cardinal; mais le pape Eugène iv, le priva de cette dignité en lui laissant cependant l'évêché de Frisingue. Il mourut en 1453.

44. Nicodème de l'Escala, ou de Scala, issu des Seigneurs de Véronne, obtint cet évêché du pape Martin v, en 1423. Il eut pour compétiteur Jean qui précède, et Henri, comte de Schlick, à qui l'empereur Frédéric iii voulut

faire avoir cet évêché. Nicodème mourut à Vienne en 1443.

45. Jean Talbech, prévôt de Saint-Vit, et Pléban de Munich, résigna en 1473.

46. Sixte de Tannberg, chancelier de son prédécesseur, prévôt d'Isn en Bavière; fut élu évêque de Gurck vers l'an 1473, et dans la même année il devint évêque de Frisingue. Il fut sur le point d'être fait archevêque de Saltzbourg, mais l'empereur s'y opposa. Il mourut en 1495.

47. Rupert, duc de Bavière, élu la même année, âgé de dix-sept ans. Il abdiqua presque aussitôt.

48. Philippe, duc de Bavière, fils de l'électeur Philippe, ordonné en 1507. Il mourut en 1540.

49. Henri, duc de Bavière, coadjuteur de Philippe, son frère, mourut en 1554.

50. Léon Leschius, grand-prévôt de Frisingue, de Saint-Vit, de Morspurg et d'Isn, mourut en 1559.

51. Maurice de Sandizel, élu en concurrence avec Vit de Fraunberg, grand - prévôt de Frisingue, contre lequel il prévalut, résigna et mourut en 1565.

52. Ernest, duc de Bavière, élu en 1565, à l'âge de onze ans, de Hildesheim, en 1575, de Liège, et abbé de Stavelo en 1581, archevêque de Cologne en 1583, et évêque de Munster en 1585. Il mourut en 1612, sans avoir été ordonné.

53. Étienne, comte de Seibolsdorff, mort en 1618.

54. Vit Adam de Geebeck , mort en 1640.

55. Albert Sigismond, duc de Bavière , grand-prévôt de Constance, devint coadjuteur de Frisingue en 1637. Il fut postulé aussi évêque de Ratisbonne en 1668, et mourut en 1685.

56. Joseph-Clément, duc de Bavière, succéda à son cousin dans les évêchés de Frisingue et de Ratisbonne. Il devint trois ans après électeur de Cologne et prévôt de Bergtolsghaden en 1694. Il fut élu évêque et prince de Liège, et quitta alors l'évêché de Frisingue.

57. Jean - François Ecker, grand-doyen de Frisingue, fut élu le 29 janvier 1695.

L'an 1440, Nicodème de Scalatint un concile à Frisingue, où l'on fit vingt-cinq réglemens, qui contiennent d'excellentes choses.

Le cinquième renouvelle le statut du concile de Bâle, qu'il appelle général, contre les clercs concubinaires.

Lesixième défend la sépulture ecclésiastique à ceux qui auront été tués dans les tournois et les spectacles, qui seront morts subitement, et qui ne se seront pas confessés pendant l'année.

Le seizième défend de dire la messe sans lumières.

Le dix-huitième ordonne de renouveler les hosties consacrées au moins une fois chaque mois.

Le vingt-quatrième défend aux confesseurs d'absoudre des cas réservés au Saint-Siège, ou à l'évêque.

Le vingt - cinquième défend d'excommunier aucun clerc, ou laïc, sans une monition canonique et l'observation des formalités nécessaires, en rappelant le décret du concile de Bâle : *advitanda scandala*. (Labbe, t. 13, pag. 1283.)

FRISON, jésuite, natif de Reims, a fait imprimer : 1° l'Histoire d'Éléonore d'Autriche, mère du duc de Lorraine, Léopold 1^{er} et épouse du duc Charles V, à Nancy, 1725, chez Cusson, in-8°. 2° La vie du cardinal Bellarmin, in-4°, à Nancy, chez Barbier. 3° La vie du roi saint Sigisbert, in-8°, chez Cusson, 1726. 4° Les méditations du R. P. Louis Dupont, jésuite, traduites en français et retouchées. 5° La Vie de la mère Élisabeth de Ramfauing, institutrice des religieuses du refuge de Nancy, à Avignon, 1735, in-8°. 6° La Vie de Jean Berckmans, jésuite, à Nancy, chez Barbier, in-8°. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

FRISONNAIRE, ou FRIGDIONIEN, qui est dédié à saint Frigidien. La congrégation de Sainte-Marie de Frisonnaire, ou la congrégation Frigidionienne, est une congrégation de chanoines réguliers en Italie différente de celle de Saint-Frigdien de Luques, quoique ce soit à cause de ce Saint qu'elle a été appelée *Frigidionienne*. (Le père Héliot, tom. 2, chap. 3 et 4.)

FRITZLAR, FRISLAR, ou FRIDESLAR, ville d'Allemagne, située sur la rivière de Wiper, dans le bas Landgraviat de Hesse.

Il y eut un concile l'an 1118, *Concilium Fridestariense*. Ce concile confirma la sentence d'excommunication portée contre l'empereur Henri V, dit *le Jeune*. (*Reg.* 27. *Labbe.* 10. *Hard.* 6.)

Le père Mansi ajoute aux actes du concile tenu en cette ville, contre l'empereur Henri, en 1118, un extrait de la chronique anonyme de saint Trudon, rapportée par dom d'Acheri, t. 2, p. 697, de son spicilege, par lequel il conste que l'abbé de ce monastère appréhendant d'être lui-même séparé de la communion de l'Eglise, s'était trouvé à ce concile, dans lequel Henri avait été excommunié, en conséquence de son adultère et tyrannie qu'il exerçait contre l'Eglise romaine. Il rapporte ensuite une lettre de l'archevêque de Mayence aux chanoines de Wurtzbourg, par laquelle il les exhorte dans les termes les plus affectifs à se corriger de leur facilité à communiquer avec les excommuniés : il leur fait entendre, en finissant, qu'il ne dissimulera pas long-temps cette conduite. Suit une autre lettre du même archevêque aux chanoines de Bamberg, par laquelle, en conséquence de ce que plusieurs d'entre eux avaient, à l'exemple de leur évêque, rendu à César ce qu'ils devaient à Dieu, il interdit leurs églises jusqu'à ce que l'évêque lui-même eût satisfait à l'Eglise. Enfin une lettre du même prélat aux chanoines de Tubinge, par laquelle re-

tranchant même la communion à leur évêque déjà suspens, il les menace de la même peine, s'ils diffèrent encore d'envoyer au concile les abbés et autres prélats du diocèse.

Le même auteur fait mention d'un concile provincial tenu en cette ville vers la fin du douzième siècle et au commencement du suivant, par Gérard, archevêque de Mayence, pour ordonner l'observation exacte destestamens. (Le père Mansi, tom. 2, de son supplément aux conciles du père Labbe, col. 327 et suiv. et col. 783 et 784.)

FRIZON (Pierre), docteur en théologie, né dans le diocèse de Reims, fut d'abord jésuite pendant quelque temps, et enseigna les humanités dans sa société. Ayant quitté cette compagnie, il entra dans l'Université de Paris où il prit le bonnet de docteur en 1623. L'année suivante 1624, il fut admis dans le collège et société de Navarre, et chargé depuis de la pénitencerie de Reims. En 1632 il fut élu coadjuteur du grand-maître du collège de Navarre; et il eut ensuite la place même du grand-maître, qu'il occupa jusqu'en 1635, que le cardinal François de La Rochefoucaud voulant l'appliquer à d'autres fonctions plus conformes à son goût, l'engagea à renoncer à ce poste. Frizon mourut au mois de juillet 1650, ou 1651, et laissa : 1° la sainte Bible française, traduite par les théologiens de l'Université de Louvain, avec des

sommaires extraits des annales du cardinal Baronius, et les moyens pour discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les Huguenottes, avec des figures en taille-douce, à Paris, chez Jean Richer et Pierre Chevalier, 1621. 2° Une édition de la continuation des annales de Baronius, par Sponde, depuis 1622 jusqu'en 1630. 3° Une histoire des papes et cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, imprimée à Paris en 1629, in-fol., et réimprimée en 1638, avec augmentation des grands aumôniers de France. Cet ouvrage, estimé autrefois, fut attaqué en 1652 par Baluze, âgé alors de vingt-deux ans, qui dans un *Anti-Frizonius*, y fit remarquer beaucoup de fautes. Depuis il en a remarqué une infinité d'autres dans son excellente histoire des papes d'Avignon. 4° On a encore de Pierre Frizon la vie d'Henri de Sponde, qui est à la tête de sa continuation des annales ecclésiastiques, imprimées en 1659 à Paris, et la consolation des affligés, composée par le père Gaspart Loart, de la compagnie de Jésus, mise en français par Pierre Frizon, chanoine de l'église de Notre-Dame de Reims, à Paris, 1584, in-4°, et à Rouen, 1603, in-16. (De Launoi, dans son histoire du collège de Navarre, in-4°, tom. 2, pag. 833.)

FRIZON (Léonard), jésuite, poète latin, né à Périgueux en 1628, entra dans la société en 1644, et mourut à Bordeaux le 22 février 1700, après avoir en-

seigné la rhétorique, expliqué l'Écriture sainte, et composé les ouvrages suivans: 1° *Sylvarum, libri 4*, à Paris, 1653. 2° *Musæ Partheniæ libri tres : accessit fidei triumphus*, à Paris, 1657, in-12. 3° *In Eminentissimi cardinalis Julii Mazarini, à Belgio, cæsis hostium copiis, etc., carmen heroïcum*, à Paris, 1658, in-fol. 4° *Insula fortunata, sive insula pacis, carmen heroïcum, cardinali Julio Mazarino, cum primum ab insula pacifica in aulam rediit oblatum*, à Paris, 1660, in-folio. 5° *De nostrorum temporum rebus clarissimis, poemata varia*, à Poitiers, 1661, in-12. 6° *Serenissimo principi Carolo Parisio, comiti à S. Paulo, sub exequias optimi parentis Henrici, Ducis Longavillæ, consolatio heroïca*, à Paris, 1663, in-fol. 7° *Corollaria poetica de rebus nostrorum temporum*, à Poitiers, 1666, in-12. 8° *Poëmatum, libri 6*, à Lyon, 1666, in-12. 9° *Panegyricus in sanctum Franciscum Salesium*, à Lyon, 1667. 10° *In sanctam Radegundem, Franciæ Reginam, Regum Patronam, panegyricus*. 11° *Inchyto heroï Comiti Serino, Paunonicarum copiarum Imperatori, Turcarum terrori, panegyricus*. 12° *Sancti Francisci Borgia, solemnia poetica*, à Paris, 1663, in-4°. 13° *Sacra expeditio et victoria Polonica*, à Paris, 1663, in-4°. 14° *In Reg. natalitia Lud. Gall. Delphini, ejusdemque palæstram, seu regiæ pueritiæ exercitationes, odae 7*, à Paris, 1674,

in-8°. 15° *Opera poetica, libri 24, cum orationibus panegyricis tribus*, à Paris, 1675 in-8°. deux tomes ; c'est le recueil de toutes les pièces mentionnées ci-dessus. 16° *De poemate, libri tres, ad usum familiarem et christianum accommodati*, à Bordeaux, 1682, in-12. 17° *Fursenbergiana, libri 4, tres poematorum variorum de Ferdinando Furstenbergio, episcopo, ac principe monasteriensi et paderbornensi, auctore Leonardo Frizon, S. T. Quartus, epistolae ipsius principis auctorisque ad principem complexus, Præfixa operi laudatio Ferdinandi, et in criticos veteres ac novos disquisitio*, à Bordeaux, 1684, in-12. 18° *Xaverius Thaumaturgus, panegyricum poema, cum operibus 15 historicis, oratoriis, theologicis de sancto Indiarum Apostolo*, à Bordeaux, 1684, in-8°. 19° Vie du cardinal Bellarmine, à Nancy, 1709, in-8°. D. Calmet attribue cette vie à un autre Frizon, aussi jésuite, natif de Reims. 20° Description, en vers, du saint Suaire de l'abbaye de Cadouin. (Baillet, *Jugemens des Savans*, édition in-4°, tom. 2, pag. 115, tom. 3, pag. 317, et tom. 5, pag. 403. Le père Oudin, jésuite, *Mémoires manuscrits*, cités par Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

FROBERT, ou FLOBERT (saint), *Frodobertus*, abbé près de Troyes en Champagne, naquit dans cette ville vers la fin du sixième siècle, sous le règne

de Clotaire II. Ayant pris le parti de l'Eglise, il devint bientôt un modèle de vertu pour les clercs de la ville de Troyes ; mais le désir d'une plus grande perfection l'obligea de se retirer dans le monastère de Luxeu, où il fut un objet d'admiration pour les religieux même les plus avancés, par son humilité, sa patience, sa soumission, sa pauvreté, son détachement universel. Il retourna ensuite à Troyes dont l'évêque l'arrêta pour édifier son clergé et son peuple. Sa réputation vola jusqu'à la cour du roi Clovis II qui lui accorda une place près de la ville pour y bâtir un monastère qu'on appelait Montier-la-Celle, de l'Ordre de Saint-Benoît. Frobert y forma une communauté nombreuse qu'il gouverna pendant l'espace de près de vingt ans avec une sainteté que Dieu honora du don des miracles devant et après sa mort qui arriva l'an 673, la nuit qui précédait le jour de la Circoncision, à la fin des nocturnes, ou de l'office de matines. On conservait ses reliques à l'abbaye de Montier-la-Celle dans une châsse de bois peint, et l'on y faisait sa principale fête le 31 décembre. (Bollandus, 8 janvier. D. Mabillon, *deuxième siècle bénédictin*. Baillet, t. 3, 31 décembre. Bulteau, *Histoire monastique d'Occident*.)

FROC, se dit de l'habit d'un moine, et plus particulièrement de la partie supérieure de cet habit qui couvre la tête. Il si-

gnifie aussi en général la profession de religieux.

FRODOARD. Voy. FLODOARD.

FRODOND, chanoine d'Auxerre, et archi-prêtre dans l'onzième siècle, a écrit la Vie de Geofroi de Champaleman, et celle de Robert de Nevers, tous deux évêques d'Auxerre. Ces deux vies font partie des actes des évêques d'Auxerre, publiés par les soins du père Labbe, jésuite, au tome premier de sa bibliothèque des manuscrits. A la suite de la Vie de Robert de Nevers, on lit un huitain du même chanoine, et l'épithaphe du prélat en quatorze vers hexamètres. (*Histoire littéraire de la France*, tom. 8, pag. 324 et suiv. Lebeuf, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, tom. 2, pag. 486, et parmi les preuves du même volume, pag. 251. Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne*.)

FROES (Pierre), jésuite portugais, natif de Béja, alla aux Indes en 1548, et au Japon en 1563. Il mourut à Nangasacki le 8 juillet 1597, après avoir travaillé avec autant de zèle que de succès à la conversion des infidèles. Dom Théotonio de Bragança, archevêque d'Évora, fit recueillir toutes les lettres qu'il avait écrites du Japon, et les fit imprimer en 1598, in-fol., à Évora. L'histoire du christianisme du Japon y est bien écrite. Balthazard Tellès, dans l'histoire de la compagnie de Jésus en Portugal, parle aussi d'une

histoire du Japon, écrite par Froës.

FROGEMONT (Jacques), de Châteauvillain au diocèse de Langres, entra dans la société de Navarre en 1584, prit le bonnet de docteur quatre ans après, et mourut le 22 février 1620. On a de lui, 1^o Réponse catholique à la déclaration de Bertrand d'Avignon, jadis cordelier, et depuis naguère désfrôqué à Ablon, imprimée à Paris en 1606. 2^o Réplique aux prétendues réponses faites par Pierre Dumoulin, aux trente-deux demandes du père Coton, à Paris, 1619. 3^o La découverte des fausses conséquences des ministres de la religion prétendue réformée, à Paris, 1619. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 1582.)

FROIDMONT, *Frigidus-Mons*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située sur la rivière de Terrain, à trois lieues de Beauvais. Elle était fille de l'abbaye d'Orcamp, et fut fondée en 1134.

FROIDMONT (Libert), en latin *Fromondus*, né à Haccour, bourg entre Liège et Mastrecht, en 1587, enseigna la philosophie à Louvain au collège du Faucon. Il prit le bonnet de docteur en théologie, et en 1635, il eut la chaire royale d'interprète de l'Écriture-Sainte dans la même ville. Il savait bien les langues orientales, surtout le grec et l'hébreu. Il possédait aussi les mathématiques au point

de mériter l'estime du célèbre Descartes, bon connaisseur en cette partie. Froidmont mourut doyen de la collégiale de Saint-Pierre de Louvain, âgé de soixante-six ans, le 27 octobre 1653. On a de lui, 1^o *Saturnalia*. 2^o *Dissertatio de cometa anni 1618*. 3^o *Meteorologicorum libri 5*. 4^o *Brevis anatomia hominis*. 5^o *In actus apostolorum commentarii*. 6^o *Querimonia Jacobi Regis*. 7^o *Chrysippus sive de libero arbitrio*, en 1644. 8^o *Novus Prosper contra novum collatorem*, en 1647. Cet écrit est contre celui qui est intitulé : *Collatio antuerpiensis*. 9^o *Vincentii lenis theriaca adversus Petavium et Richardum de libero arbitrio*, à Paris 1648, in-4^o contre le père Petau, et contre le père Deschamps qui avait publié en 1646, sous le nom de Richard, un ouvrage latin sur le libre arbitre. Le même jésuite fit en 1648 une réponse latine à la *Theriaca*. Froidmont y répondit par l'ouvrage suivant : 10^o *Vincentii Lenis epistola prodroma gemella ad Petavium et Richardum*, aux pères Petau et Deschamps en 1649. 11^o Un commentaire latin in-fol. sur les épîtres de saint Paul, qui n'est proprement qu'un abrégé de celui d'Estius. 12^o Quelques écrits de controverse contre Voët. 13^o Oraison funèbre de François de Palneo, cardinal. 14^o Leconcile d'Afrique. 15^o Thèses apologétiques pour la question théologique historique et de Droit canon : Quel est le sen-

timent du concile de Trente sur la grâce efficace et la science moyenne, à Louvain, 1644. Froidmont était intime ami de Jansénius, évêque d'Ypres, dont il fut l'exécuteur testamentaire avec Calenus, et dont il fit imprimer l'*Augustinus*. (Le père Le Long et dom Calmet, *Bibliothèque sacrée*. Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, p. 2110.)

FROISSARD, ou FROISSARS et FROISSART (Jean), prêtre, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chimay, historien et poète, était de Valenciennes dans le Hainaut, où il naquit vers l'an 1337. Il voyagea en France et en Angleterre, et mourut, comme l'on croit, à Chimay vers l'an 1402. On a de lui une Chronique qui comprend ce qui s'est passé en Europe depuis l'an 1326 jusqu'à l'an 1400, continuée par Mestrelet jusqu'en 1466, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1559, 4 vol. in-fol. Cette histoire est extrêmement importante. On y trouve une infinité de particularités touchant les affaires des papes de Rome et d'Avignon, touchant celles d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, quelquefois même de la Prusse, de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique, des autres pays d'outre-mer ; enfin de presque tout le monde connu. On assure qu'il se trouve à Breslau en Silésie un manuscrit de cet ouvrage, le plus beau et le plus entier qu'il y ait, et qui sert à

prouver que le texte de l'historien a été corrompu dans les dernières éditions. Jean Sleidan a abrégé la chronique de Froissard, et M. de La Curne de Sainte-Palaye a fait des mémoires sur cet historien, qu'il faut lire avant son ouvrage. Ces mémoires qui sont très-curieux, se trouvent au dixième et au treizième tomes des mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y a dans le quatorzième tome des mêmes mémoires, un troisième mémoire sous le titre de Notice des poésies de Froissard; mais plusieurs de ces sortes de pièces ne mériteraient pas d'être connues, et font un contraste indécent avec le caractère de l'auteur. Le mémoire sur la vie de Froissard a été réimprimé presque entier dans le tome quarante-deuxième des Mémoires du père Nicéron.

FROLAND (Louis), seigneur des Portes, d'Aunay, etc., né en Normandie, reçu avocat au parlement de Rouen, vint s'établir à Paris où il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats au parlement le 19 de mars 1734. Quelque temps après s'étant retiré dans sa province, il prit rang et séance de doyen entre les avocats au parlement de Rouen, auxquels il donna sa bibliothèque, et tous ses recueils qui étaient curieux et considérables, plusieurs années avant sa mort, arrivée le 11 février 1746. Il mourut dans son château des Portes, et fut inhumé dans la paroisse de ce lieu. Fro-

land possédait très-bien la coutume de Normandie, et laissa, 1° des Mémoires concernant l'observation du Sénatus-consulte Velleïen dans le duché de Normandie; d'autres concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie; d'autres concernant la comté-pairie d'Eu, et ses usages prétendus locaux, 3 vol. in-4°, imprimés en 1722. 2° Deux autres volumes in-4° de mémoires concernant la nature et la qualité des statuts, 1729. 3° Un volume in-4° contenant un Mémoire sur le droit de tiers et danger, par Gréard son oncle, célèbre avocat au parlement de Normandie, 1737. 4° Un Recueil in-4° d'ordonnances, édits, déclarations et arrêts de réglemens concernant la province de Normandie, 1740. Drouet, éditeur du Moréri de 1759, d'après un mémoire manuscrit qui lui a été communiqué par Boucher d'Argis, avocat.

FROLLAND, évêque de Sens en 1043. On a de lui une lettre qu'il écrivit au fameux Bérenger de Tours, dans laquelle il lui témoigne beaucoup d'estime et d'amitié. Il ignorait sans doute alors les sentimens de cet artificieux novateur qu'il regardait comme un homme d'une rare piété. Cette lettre se trouve dans le second volume du Spicilege de dom Luc d'Acheri; dans le premier tome de l'histoire de l'Université de Paris, par du Boulay, et dans le

second tome du Commentaire, ou de l'Histoire des écrivains ecclésiastiques, par Casimir Oudin.

FROMAGE (Pierre), né à Laon le 12 mai 1678, entra au noviciat des jésuites à Nanci le 3 novembre 1693. Il demanda à ses supérieurs d'être envoyé aux missions du Levant, passa en Égypte, puis en Syrie où il a vécu et travaillé le reste de ses jours. Ayant trouvé le moyen de faire venir de Rome des ouvriers et des caractères, il établit une imprimerie dans le monastère de saint Jean-Baptiste, près d'Antura, village de l'Antiliban. Il donna quelques ouvrages qui sont tous en arabe, et qui ne sont presque tous que des traductions. 1° Explication de l'Évangile, c'est-à-dire de l'histoire et de la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 2° L'aimable Jésus, traduit du père Jean-Eusèbe Nieremberg. 3° De la dévotion de la sainte Vierge, traduction du même. 4° Les histoires de l'ancien et du nouveau Testament, traduction des figures de la Bible. 5° Introduction à la vie dévote, traduite de saint François de Sales. Il a aussi traduit la vie de ce Saint, de même que divers autres ouvrages. 6° Réfutation du livre d'un moine grec, sur la forme de la consécration. 7° Histoire du schisme des Grecs, et du concile de Florence. 8° Les Vies des Saints pour toute l'année, deux tomes in-fol. 9° Lettre datée de Tripoli de Syrie le

15 octobre 1736, au père Le Camus, procureur des missions du Levant, contenant l'histoire d'un synode des Maronites, et le discours que le père Fromage prononça à l'ouverture de ce synode dans le tome huit des nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant, à Paris, 1745, in-12. Le père Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce synode, et mourut au mois de décembre 1740, âgé de soixante-deux ans et quelques mois.

FROMAGEAU (Germain), fils d'un riche bourgeois de Paris, allié aux principales familles de la robe, fut reçu de la maison et société de Sorbonne le 9 août 1661, et prit le bonnet de docteur le 24 avril 1664. La connaissance qu'il avait de la théologie, et surtout de la morale, le fit choisir pour succéder à Delamet dans la décision des cas de conscience sur lesquels il était consulté. Il mourut en Sorbonne le 7 octobre 1705. On a recueilli et imprimé en 1714, in-8°, à Paris chez Louis Guerin, ses résolutions de cas de conscience touchant la morale et la discipline de l'Église, avec celles de Delamet. Ce premier volume devait être suivi de quatre autres qui n'ont point été donnés dans le temps promis, à cause de la difficulté de mettre en ordre toutes ces résolutions de cas de conscience. Mais Trouvé s'étant chargé de ce travail, on a donné toutes

ces résolutions en forme de dictionnaire par ordre alphabétique, en 2 vol. in-fol., à Paris en 1732. On y a compris ce qui avait été imprimé in-8° en 1714.

FROMAGEOT (avocat au parlement de Dijon), a laissé une consultation sur la dissolution du mariage pour cause d'impuissance, in-12. Son ouvrage le plus important est celui qui a pour titre : *Les Loix ecclésiastiques tirées des seuls livres saints* ; à Paris, chez Desaint et Saillant, rue Saint-Jean de Beauvais, et Guillaume Desprez, rue Saint-Jacques, 1753, vol. in-12. Fromageot, mort peu de temps après l'impression de cet ouvrage, se proposait de nous donner un corps de jurisprudence canonique : dans ce dessein il crut qu'il convenait de mettre à la tête des autres lois, celles que Jésus-Christ a établies pour le gouvernement de son église, et qui se trouvent comme dispersées dans les livres du nouveau Testament. L'auteur a recueilli ces lois et les a présentées sous un même point de vue dans l'ordre qui lui a paru le plus naturel. 1° Il les a rédigées en maximes simples et courtes sous différens titres, et il a mis à côté, sous les mêmes titres, les textes qui sont la preuve de la maxime. 2° Il a suivi dans la distribution des matières l'ordre même du droit, *personæ, res, et judicia*, afin de rendre plus sensible le rapport de ces lois avec la jurisprudence ordinaire. Le premier

livre qui a pour objet les personnes, est divisé en quatre titres : sous le premier sont comprises les lois qui concernent l'origine de l'épiscopat et le droit des évêques : on a rapporté sous le second celles qui règlent les qualités que doivent avoir les évêques, et qui prescrivent les devoirs auxquels ils sont soumis : les prêtres et les diacres font le sujet du titre troisième, et les simples fidèles celui du quatrième. Le livre second traite des choses, et est divisé en trois titres qui renferment ce qui regarde les Sacremens, la liturgie et les biens de l'Eglise. Le livre troisième, où l'on parle des jugemens, est pareillement divisé en trois titres : le premier est intitulé des deux puissances ; le second, des conciles et des jugemens ecclésiastiques ; et le troisième, de l'exercice de la juridiction ecclésiastique. 3° Les preuves que l'auteur emploie sont toutes tirées du nouveau Testament, mais elles ne sont pas toutes directes : il y en a qui sont des lois précises ; d'autres sont des faits, mais des faits qui supposent visiblement la vérité que l'auteur veut établir ; enfin il y a de ces autorités qui ne font preuve que par voie de conséquence, mais elles ne sont rapportées que dans le cas seulement où la maxime est d'ailleurs notoire et incontestable. Tel est le plan que l'auteur a suivi ; et, quoiqu'il l'ait renfermé dans des bornes fort étroites,

on peut dire qu'il l'a rempli très-heureusement. Il y a cependant quelques endroits où des lecteurs instruits trouveront qu'on ne s'est pas exprimé avec autant de précision qu'il serait nécessaire : dans des matières délicates comme celles-ci, on ne saurait porter trop loin l'exactitude. Par exemple, on trouve cette maxime à la page 48 : Cette obéissance aux pasteurs n'a point lieu, quand ils disent, ou ordonnent quelque chose contre la loi de Dieu. L'intention de l'auteur n'a pas été sans doute de faire entendre que le corps des pasteurs puisse dire ou ordonner quelque chose de contraire à la loi de Dieu ; mais n'aurait-il pas été plus prudent de s'exprimer ainsi : Cette obéissance du fidèle à son pasteur n'a point lieu, etc., etc. Au reste, il a paru une seconde édition de cet ouvrage où l'on a corrigé les endroits qui paraissaient en avoir besoin, et l'on y a encore fait d'autres changemens qui ne laissent plus rien à désirer pour l'exactitude. (*Journal des Savans*, 1754, pag. 179 et suiv.)

FROMENTIÈRES DES ESTANGS (Jean-Louis), évêque d'Aire, montra dès son enfance beaucoup de talent pour la prédication, suivant avec goût les prédicateurs, les écoutant avec attention, retenant leurs pensées et leurs paroles, imitant leurs gestes et leurs mouvemens. Il fit ses humanités dans le collège des pères de l'Oratoire du Mans, sa philosophie et sa théo-

logie à Paris, et se forma pour la chaire dans le séminaire de Saint-Magloire, sous le père Senault qui en était alors supérieur, et qui fut depuis général. Il prêcha l'avent devant le Roi en 1664 et en 1672, et le carême en 1680, étant déjà évêque. L'épiscopat fut pour lui un nouveau motif de s'appliquer avec plus de zèle et d'assiduité qu'il n'avait encore fait, au ministère de la parole. On le vit souvent interrompre la messe pour se tourner vers le peuple, et lui expliquer l'Évangile ; et ses instructions, soutenues de ses exemples, changèrent en peu de temps la face de son diocèse. Il était si humble, que durant sa dernière maladie, il ordonna qu'on brûlât ses sermons et ses autres écrits ; défendit qu'on lui fît d'oraison funèbre, et choisit sa sépulture au cimetière, avec les pauvres, voulant que le lieu où il serait enterré ne fût distingué que par un marbre noir, sur lequel on ne mettrait ni son nom, ni ses armes, mais seulement ces paroles du psaume 26 : « Seigneur, j'ai » aimé la beauté de votre mai- » son, et le lieu où réside votre » gloire. Ne perdez pas, ô mon » Dieu, mon âme avec les im- » pies. » Il mourut en 1684 ; et après sa mort, Richard, avocat, fit imprimer ses sermons en 1690. Ils sont en six volumes in-8°. Carême, 2 vol. Panégyriques et mystères, 3 vol. OEuvres mêlées, 1 vol. Ils sont aussi en 6 vol. in-12. Lyon,

1710. On trouve dans les trois volumes, des Panégyriques et des mystères, des sermons pour toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, avec trenté-trois Panégyriques, ceux de saint Antoine, de saint François de Sales, de sainte Scholastique, de saint Thomas d'Aquin, de saint Joseph, de saint Benoît, de sainte Monique, de saint Gervais et saint Protas, de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre, de saint Paul, de la Translation de saint-Benoît, de sainte Rose, de sainte Magdeleine, de saint Victor, de sainte Anne, de saint Ignace, de saint Bernard, de saint Louis, de saint Augustin, de saint Sulpice, de saint Michel, de saint Fr. d'Assise, de saint Denis, de saint François de Borgia, de tous les Saints, de saint Charles Borromée, de tous les saints de l'ordre de saint Benoît, de sainte Catherine, de saint André, de saint Étienne, de saint Jean l'Évangéliste... Dans le volume des œuvres mêlées il y a quelques sermons de morale, avec six oraisons funèbres; entre autres celle du père Senault, général de l'Oratoire, que l'on met au nombre des bonnes pièces d'éloquence. L'auteur de la Bibliothèque des Prédicateurs cite souvent les sermons de M. de Fromentières, et l'on peut assurer que de tous les sermons imprimés dans ce temps-là, il en est peu où il y ait plus d'élévation et de solidité. (*Voyez* la préface qui est à la tête de l'é-

dition des sermons de M. de Fromentières, et le Dictionnaire portatif des prédicateurs français, imprimé à Lyon en 1757.)

FRONT, ou FRONTON (saint), premier évêque de Périgueux, est un des hommes apostoliques venus dans les Gaules pour y dissiper les ténèbres du paganisme. On ne sait rien du détail de ses actions, si ce n'est qu'il convertit la ville de Périgueux. On lui donne, pour compagnon de ses voyages, un prêtre nommé Georges, que l'on fait le premier évêque du pays de Vellay dans les Cévennes. La fête de notre Saint est marquée au 25 d'octobre dans le Martyrologe romain, et l'on dit que son corps fut trouvé quelques années après la mort de Clovis 1^{er}, et transporté dans une église que fit bâtir en son honneur Chronope, évêque de Périgueux. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. 3, 25 octobre.)

FRONTÆ, ville épiscopale de la Mauritanie Césarienne en Afrique. (*Not.*, n° 58.)

FRONTAU. C'est un carré de peau de veau dure, qui renferme quatre morceaux de parchemin, sur lesquels les juifs écrivent quatre passages de la loi, et qu'ils mettent sur le front. (*Voy.* Léon de Modène, *Cérém. des Juifs*, part. prem., c. 11, art. 4.)

FRONTEAU (Jean), chanoine régulier de la Congrégation de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'Université de Paris, était fils de Jacques Fronteau, notaire d'Angers où il naquit l'an

1614. Il entra en 1630 parmi les chanoines réguliers de Saint-Augustin, et y enseigna la théologie pendant douze ans à Sainte-Geneviève. Il savait neuf langues, l'hébraïque, la chaldaïque, la syriaque, l'arabesque, la grecque, la latine, l'italienne, l'espagnole et la française. Il fut fait chancelier de l'Université de Paris en 1648, et depuis on lui donna le prieuré de Benets en Anjou, et enfin la cure de Montargis, dont il prit possession sur la fin du carême de 1662, et où il mourut le 17 avril de la même année à quarante-huit ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, savoir, 1° un abrégé de philosophie dans les principes de saint Thomas, sur le dessein du père Côme Allemani, jésuite de Milan. 2° Une chronologie des papes en vers hexamètres acrostiches. 3° Un écrit pour concilier les disciples de Jansénius avec les jésuites, intitulé : *Quæstionum de prædestinatione et gratiâ, concordia*. 4° La vie d'Yves de Chartres et l'édition de ses lettres, avec une épître dédicatoire à l'évêque de Chartres. 5° Quelques écrits pour soutenir que l'imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis. 6° Un livre intitulé, *anthitheses Augustini et Calvinii*, où il met en parallèle les passages de saint Augustin et de Calvin sur chaque point des matières de la grâce. 7° Un ancien calendrier de l'Église romaine, qu'il fit imprimer avec une préface et

des notes pleines d'érudition, et deux dissertations, l'une des fêtes, et l'autre du culte des Saints. 8° Une nouvelle explication des psaumes. 9° Une histoire des chanoines réguliers en trois parties, dont la troisième est demeurée imparfaite. 10° Une lettre adressée aux évêques de Soissons et de Laon, touchant le droit des évêques sur les églises de leurs villes, dans laquelle il prétend qu'il n'y a point d'église destinée au service public, sur laquelle les évêques n'aient un droit souverain pour y célébrer et y distribuer la communion au peuple. 11° Une lettre adressée à de Bellièvre, dans laquelle il fait servir à expliquer l'institution de l'Eucharistie, l'ancien usage de se saluer en buvant à la santé les uns autres. 12° Une autre lettre adressée à l'évêque de Tulle, touchant l'origine des paroisses, qu'il fonde sur les paroles des actes des apôtres (ch. 2, v. 42) où il est dit des premiers chrétiens, qu'ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communication de la fraction du pain et dans les prières. 13° Une autre lettre adressée à François de Harlai, archevêque de Rouen. Il y explique comment l'Église établit l'autorité de l'Écriture-Sainte, et comment l'Écriture-Sainte prouve celle de l'Église. 14° Une autre lettre adressée au même : elle contient la peinture des mœurs des premiers chrétiens. 15° Une autre lettre adressée à de Lamoignon, qui cou-

tient une description de la discipline et de la conduite des premiers chrétiens. 16° Une septième lettre, adressée à l'assemblée du clergé de l'an 1660, montre que le privilège accordé à quelques religieux de prendre les ordres de l'évêque qu'ils voudront choisir, suppose le consentement de l'évêque du lieu. 17° Une huitième lettre, adressée à l'évêque de Laon, est sur les chanoines, cardinaux. 18° Une neuvième lettre adressée à Le Rebours, conseiller de la cour des aides, est sur le signe de la croix. 19° Une petite dissertation philosophique de la virginité, imprimée en 1631, et quelques autres ouvrages qui n'ont point vu le jour. Le père Fronteau joignait l'érudition ecclésiastique et profane à une éloquence vive et naturelle. Il prêchait et parlait avec autant de facilité que d'agrément et de succès. Il ne s'attachait pas à traiter les matières à fond, mais à faire de nouvelles découvertes, et à donner des remarques curieuses. On a recueilli et fait imprimer en 1677, petit in-12, à Liège, divers opuscules composés par le père Fronteau en en forme de lettres, et déjà imprimés en divers temps. Le titre du recueil est, *Joannis Frontonis, canonici regularis, Academiæ parisiensis Cancellarii, epistolæ selectæ. Leodii Eburorum, apud Guillelmum Henricum Streel*. Ce recueil contient les neuf lettres dont on vient de parler. Jean Albert Fabricius a

réuni plusieurs des écrits du père Fronteau en un volume in-8°, qui parut à Hambourg en 1720. (*Voy. Le père l'Allemand, dans l'abrégé de la vie du père Fronteau, publié en 1662, et M. Dupin, dans la Bibl. des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, part. 2.*)

FRONTIBUS (Geofroi), religieux de l'Ordre de Saint-François, était Anglais. On ignore en quel temps il a vécu : on sait seulement qu'il fut surnommé le *Docteur vénérable*, et qu'il composa divers ouvrages, entre autres, *in magistrum sententiarum. Quodlibeta. De infantiasancti Edmundi*. (Willot, in *Ath. francis.* Pitseus.)

FRONTON (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, et compagnon de saint Luperque. (*Voyez LUPERQUE.*)

FRONTON DU DUC, ou LE DUC, connu sous le nom de *Fronto Duceus*, jésuite, était fils d'un conseiller de Bordeaux. Il entra dans la société l'an 1577, et y mourut à Paris le 25 septembre de l'an 1623. Il a été estimé tant pour son érudition, que pour sa sagesse et sa modestie exemplaires, et il a eu commerce de lettres avec tous les savans de son temps, soit catholiques, soit hérétiques. Il avait une grande connaissance des langues grecque et latine, et a passé pour un des meilleurs traducteurs et des plus justes critiques de son temps. On a ses notes et ses corrections sur saint Clément d'Alexandrie, sur saint

Basile, sur saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nisse, sur Antoine Melissa, sur Zonare, sur Balzamon, et sur l'histoire de Nicéphore Calixte, etc. Il a aussi fait un ouvrage français contre Duplessis-Mornay, intitulé : *Inventaire des erreurs et des contradictions de Philippe Duplessis-Mornay*, imprimé à Bordeaux en 1599, seconde édition, et une réfutation de la réponse faite à cet ouvrage, imprimée au même endroit en 1602. Mais son principal ouvrage, est la révision qu'il a faite des œuvres de saint Chrysostôme, dont il a corrigé le texte et refondu la version. (Alegambe, *Bibl. Script. societ.* Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés.*, dix-septième siècle, part. première.)

FROSINONE, ville de Campagne et du Vicariat romain, qui n'est plus qu'un méchant bourg dans la campagne de Rome sur le Cosa. Elle était épiscopale, et nous lui trouvons l'évêque suivant.

1. Papias, au concile de Rome, sous le pape Symmaque, en 503. (*Ital. sac.*, tom. 10, pag. 194.)

FROTAIRE, ou FROTHAIRE, évêque de Toul dans le neuvième siècle, reçut sa première éducation au monastère de Gorze, à trois lieues de Metz. Il devint depuis abbé de Saint-Èvre de Toul; et le siège épiscopal de cette ville étant venu à vaquer, Frothaire fut élu pour le remplir. Son ordination se fit le 22 mars dans le concile qui se tint

à Reims en 813. Il se trouva aux conciles de Thionville en 821 et 835, et au parlement tenu à Ingelheim en 840. Il mourut plein de mérites le 22 mai 848, après 35 ans d'épiscopat, et fut inhumé dans le cimetière de l'abbaye de Saint-Èvre, où il avait rétabli la discipline régulière, et pour laquelle il avait conservé toute sa vie beaucoup d'affection. Il se mêlait d'architecture, et l'empereur Louis-le-Débonnaire le chargea de la conduite de quelques bâtimens qu'il voulait faire ajouter à son palais d'Aix-la-Chapelle; mais comme cet emploi ne s'accordait pas avec ses fonctions épiscopales, il pressa vivement les ministres de l'empereur de l'en faire décharger, témoignant être résolu de quitter l'épiscopat si on le retenait plus long-temps éloigné de son peuple. Il fit aussi réparer sa cathédrale de Toul, et restituer à l'abbaye de Saint-Èvre les biens qu'elle possédait autrefois. Nous avons de lui quelques lettres imprimées dans les historiens français de Duchêne (tom. 2, pag. 712 et suiv.) Ces lettres sont au nombre de trente-une, mais il y en a dix qui ne sont pas de lui. De ces lettres écrites en latin, les unes sont adressées à des seigneurs d'une piété exemplaire, et dont le crédit lui pouvait être utile dans les affaires de son église; les autres, à l'empereur Louis-le-Débonnaire, à l'impératrice Judith, à Drogon, évêque de Metz, à Hilduin qu'il traite de

son père et de son maître, à Hetti, archevêque de Trèves, et à plusieurs autres. Ces lettres sont fort courtes et écrites sans art, d'un style grossier et chargées de mots barbares. Parmi les lettres qui ne sont pas de Frotaire, il y en a une d'un abbé nommé Vicard, une autre d'Aldric, archevêque de Sens, et quelques autres assez peu intéressantes. (D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 5. D. Calmet, *Biblioth. lorr.*)

FROWIN, abbé du Mont-des-Anges, vulgairement Engelberg, dans le canton de Zurich en Suisse, se rendit recommandable par ses vertus et son savoir vers l'an 1131. D. Mabillon étant à Linsidelen, ou Notre-Dames-des-Hermite, y trouva deux ouvrages de Frowin, savoir une explication de l'oraison dominicale, adressée à Bertholde son disciple; et sept livres à la louange du libre arbitre, dans lesquels l'auteur traite des principales questions de théologie contre certains novateurs, qui se faisaient gloire de leurs inventions. C'était peut-être contre Abailard, du moins dit-on qu'en ce temps-là Gerhoh, prévôt de Reichersperg dans la Bavière, écrivit contre les disciples d'Abailard. Il ne serait pas surprenant que les nouveautés de cet écrivain fussent passées de la Bavière dans la Suisse, qui n'en est pas fort éloignée. Dom Mabillon, pour exciter les possesseurs des ouvrages de Frowin à les mettre au jour, a publié dans l'appendice du sixième

tome de ses annales, les prologues, ou préfaces des deux écrits dont nous venons de parler, avec les sommaires de tous les chapitres, dont les sept livres sur le libre arbitre sont composés. Frowin marque dans le prologue sur l'oraison dominicale, qu'il ne dira rien de neuf sur cette prière, et qu'il se contentera de rapporter ce que les pères en ont dit. Il paraît par la préface sur les livres du libre arbitre, que le moine Adelbert l'avait engagé à écrire sur cette matière, et que Frowin l'intitula : *A la louange du libre arbitre*, parce que le libre arbitre l'emporte sur tous les autres dons que le créateur a faits à la créature raisonnable; et que toutes les vertus de l'homme, sa sagesse, sa justice, sa félicité, sont fondées sur le libre arbitre. Frowin citait contre les erreurs nouvelles, non-seulement les docteurs du siècle précédent, mais aussi ceux du sien, c'est-à-dire de l'onzième et douzième. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 22, page 56.)

FRUCHET (Jean-Baptiste), cordelier, docteur de la Faculté de théologie de Paris, né à Angoulême, le 2 février 1721. Il a donné les réflexions d'un Franciscain sur les trois volumes de l'Encyclopédie avec une lettre préliminaire aux éditeurs 1754, in-12.

FRUCTUEUX, martyr et évêque de Tarragone en Espagne, gouvernait son troupeau avec

une charité qui le faisait aimer et respecter des païens mêmes, lorsqu'il fut arrêté le 16 de janvier de l'an 259 avec Augure et Euloge, deux de ses diacres, par ordre d'Emilien, gouverneur de la ville, sous les empereurs Valérien et Gallien. Il passa tout le temps de sa détention dans la prière et les autres fonctions qu'il lui fut permis de faire, comme d'instruire et de baptiser. Le vendredi 21 de janvier, il fut conduit avec ses deux diacres au président Emilien, qui, sur leur confession, les condamna à être brûlés vifs. Comme on les menait à l'amphithéâtre, les fidèles qui l'environnaient en pleurant, lui offrirent à boire; mais comme le vendredi était un jour de jeûne, et qu'il n'était que dix heures et demi du matin, il le refusa, disant que l'heure de rompre le jeûne n'était pas encore venue. Lorsqu'il fut à la porte de l'amphithéâtre, il fit une puissante exhortation aux fidèles, et monta sur le bûcher avec ses deux compagnons. Ils y furent attachés chacun à un poteau, les mains liées derrière le dos. Après que les bandelettes qui leur liaient les mains furent brûlées, ils se mirent à genoux pour prier, puis étendant les bras en forme de croix, ils moururent tous trois en un même moment. Leurs reliques furent ramassées par les chrétiens, et mises dans un même tombeau. On prétend que la principale portion en fut transportée dans la suite en Ita-

lie sur la côte de Gènes, et déposée dans un monastère de Saint-Benoît, entre Porto-Fino et Secco, où la dévotion attire les peuples en foule. On parle aussi d'une autre translation qui s'en fit l'an 1372, partie à Manrèse en Catalogne, partie en une autre église de la même province proche de Barcelonne. On honore ces Saints le 21 janvier, jour de leur martyre. Leurs actes qu'on peut voir dans Bollandus et dans dom Thierry Ruinart, sont sincères et authentiques. (Baillet, *Vies des Saints*, t. 1, 21 janvier.)

FRUCTUEUX (saint), archevêque de Brague dans le septième siècle, tirait son origine du sang royal des Visigots; il était fils d'un général d'armée qui faisait sa demeure ordinaire au territoire de Vienez, entre les montagnes de Léon et de Galice. Après la mort de ses parens, il entra dans le séminaire de Conance ou Tonance, évêque de Palence, et il y fit un si grand progrès dans la vertu, qu'il distribua tous ses biens aux églises et aux pauvres, ne se réservant que ce qu'il fallait pour fonder le monastère de Complute dans les montagnes de Rabana, sur les confins du pays de Vierco ou Viërze, entre la Galice et les montagnes de Léon. Il prescrivit une règle à cette maison, y fit élire un abbé, et se retira dans un désert, revêtu d'un habit de peaux, à l'exemple des anciens solitaires; il y vécut d'une manière très-austère, ne mangeant

que ce que pouvait lui produire cet affreux désert , marchant pieds nus sur les roches et dans les ronces , couchant sur la terre , et priant sans interruption. Ayant été découvert malgré ses précautions , il bâtit dans le fond des montagnes le monastère de Rufane , d'où ses disciples de Complute vinrent l'arracher pour le ramener dans leur cloître. Il en sortit bientôt pour aller bâtir trois autres monastères qui furent suivis de plusieurs autres ; en sorte que les politiques représentèrent au Roi qu'il serait bon d'empêcher que Fructueux n'enlevât tant de personnes au siècle , afin qu'on pût trouver du monde pour porter les armes , cultiver les terres , exercer les arts et le commerce. Mais ces plaintes n'empêchèrent pas le Saint de continuer ses pieux établissements. Il voulut passer en Orient pour s'y cacher dans quelque désert , et il l'aurait fait en effet , si le Roi ne l'en eût empêché , comme il était sur le point de son embarquement. On l'élut peu de temps après évêque de Dume , et l'an 656 les Pères du dixième concile de Tolède le transférèrent à l'archevêché de Bague. Cette place éminente ne lui fit rien changer dans son habit non plus que dans sa façon de vivre. Elle ne l'empêcha pas non plus de continuer à bâtir des monastères , pour lesquels il composa deux règles , une pour les hommes seulement , et l'autre pour les hommes et les femmes ; car il y avait des communautés

qui renfermaient des familles entières , où les enfans se trouvaient avec leurs pères , et les filles avec leurs mères. Saint Fructueux mourut ; les mains levées vers le ciel , l'an 665 , le 16 d'avril , ou au moins avant l'an 675 , car l'année de sa mort n'est pas certaine. Ses reliques furent transportées à Compostelle , l'an 1102 , par Diegue , évêque de cette ville.

La première règle de saint Fructueux est composée de 25 chapitres , et a beaucoup de rapport avec celle de saint Benoît ; elle a toutefois plusieurs statuts particuliers. On lit dans le vingtième capitule que les religieux tiendront chapitre trois fois la semaine , et qu'outre l'exhortation du supérieur , ils entendront la lecture des règles des Saints Pères. Cela n'est point dans la règle de saint Benoît. La seconde règle , qu'on appelle *règle commune* , parce que saint Fructueux la composa pour des communautés d'hommes et de femmes , porte , au dixième capitule , que les abbés des monastères voisins s'assembleront en un même lieu au commencement de chaque mois pour faire des prières , et conférer entr'eux des devoirs de leurs charges. Saint Fructueux , voulant empêcher que le relâchement ne s'introduisit parmi ses disciples , leur défend d'avoir aucun commerce avec les faux monastères. Sous ce nom il entendait ceux que des particuliers érigeaient de leur autorité sur leur propre fonds où ils vivaient

avec leurs femmes, leurs enfans, leurs serfs, leurs voisins en société, mais sans règle et sans supérieur; s'ils en avaient un, il ne l'était que de nom. Il y avait d'autres faux monastères fondés par des prêtres, dans le désir de passer pour vertueux, ou par la crainte de perdre leurs dîmes et leurs autres profits, croyant se les assurer par ces établissemens qui étaient du goût des peuples; pour grossir leurs communautés, ils y recevaient indifféremment tous ceux qui se présentaient. Le défaut de discipline et d'observance rendait non-seulement ces assemblées indignes du nom de monastère, elles étaient encore contraires aux anciens réglemens de l'Eglise d'Espagne, dont on cite un décret qui porte défense de tenir pour vrais monastères ceux qui n'auront pas été bâtis par la permission de l'évêque diocésain, et où il

n'aura pas établi la règle. Au reste, quoique saint Fructueux reçût des hommes et des femmes dans les siens, les pères avec leurs enfans, les mères avec leurs filles, tous n'étaient pas ensemble dans un même monastère. Les hommes étaient seuls, et les femmes seules; il y avait même pour chaque sexe un oratoire particulier. C'est ce que l'on voit dans les sixième et quinzième capitules de la règle commune. (Henschénius, dans la *Continuation de Bollandus*. D. Mabillon, *Deuxième siècle bénéd.* Baillet. *Vies des Saints*, tom. 1, 16 avril. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* tom. 17, pag. 745 et suiv.)

FRUGALITE, *frugalitas*. La frugalité est une tempérance ou un ménagement sur le boire et sur le manger. Voyez TEMPÉRANCE.

FRUITS.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du nom et de la nature des Fruits.*
- § II. *De la division des Fruits.*
- § III. *Du partage des Fruits entre les Bénéficiers et leurs prédécesseurs ou leurs héritiers.*

§ I^{er}.

Du nom et de la nature des Fruits.

Fruits, se dit en morale de l'utilité et des avantages qu'on peut recueillir d'une chose. Ainsi les fruits sont proprement des émolumens qui naissent et re-

naissent du corps d'une chose; d'où il s'ensuit que les fruits civils ne sont pas véritablement, et en parlant selon la rigueur des termes, ne sont pas des fruits puisqu'ils ne proviennent pas du corps même des choses, mais de la convention et de l'obliga-

tion, *non nascuntur ex ipso rerum corpore, sed ex conventione et obligatione.* (De Ferrière , *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot FRUITS.)

§ II.

De la division des Fruits.

1. Les fruits sont ou naturels ou industriels.

Les fruits naturels sont ceux que la terre produit naturellement, sans culture et sans le travail de l'homme, comme sont les bois, les pommes, les poires, les foin, etc.

Les fruits industriels sont ceux que la nature produit avec le secours de la culture et du travail de l'homme, comme sont les blés, les raisins, etc.

2. Il y a des fruits pendant par la racine, et des fruits civils.

Les fruits pendant par les racines sont les fruits qui ne sont pas encore séparés du fonds, comme les fruits qui sont aux arbres, les blés avant qu'ils soient coupés, etc. Ils sont réputés immeubles, *quia fructus pendentes pars fundi videntur.* Leg. 44, ff. de Rei vindicat. Mais bois coupé, blé, foin ou grain soyé ou fauché, supposé qu'il soit encore sur le champ, et non transmis, est réputé meuble. Il y avait néanmoins quelques coutumes qui réputaient les fruits meubles dans un certain temps de l'année, quoiqu'ils ne fussent pas encore séparés du fonds. (Voyez la coutume de

Reims, art. 19. et celle de Nivernois, chap. 28, art. 1, 2 et 3.)

Les fruits civils sont des revenus annuels qui ne proviennent pas de la chose même, mais seulement à l'occasion de la chose, en vertu d'une convention; ils tiennent lieu de fruits en ce qu'ils se perçoivent et se renouvellent tous les ans, comme les véritables fruits. Tels sont les loyers des maisons, les fermages, les arrérages de rentes, et autres revenus annuels qui proviennent de la convention des parties.

3. Il y a des fruits insolites, ou extraordinaires et casuels, qui n'arrivent pas ordinairement, comme sont les reliefs; à la différence des fruits qui naissent et renaissent ordinairement, et qui se perçoivent chaque année.

4. Il y avait autrefois des fruits que le seigneur gagnait au moyen de la saisie féodale, quand elle était par lui faite faute de foi et hommage, et droits non faits et non payés, dans les quarante jours prescrits par la coutume, suivant l'article premier de la coutume de Paris. Mais la saisie féodale, faite faute d'aveu et de dénombrement, n'emportait pas perte de fruits. La saisie féodale faite faute de foi et hommage ne faisait pas gagner au seigneur tous les fruits généralement quelconques; car on distinguait entre les fruits naturels, les fruits civils et les fruits industriels.

Le seigneur gagnait, au moyen

de la saisie féodale , tous les fruits civils , au *prorata* du temps que durait la saisie féodale , parce que ces sortes de fruits échéaient tous les jours , et étaient dus *de die in diem* , *adeò ut quotidie deberi incipiant*. Ainsi , quand même le débiteur d'une rente , ou le locataire d'une maison , ou le fermier d'une terre , auraient eu un terme fixe pour payer , cela n'aurait pas empêché que le seigneur ne gagnât ces fruits civils au *prorata* du temps que la saisie aurait duré , parce que ce terme n'était pas censé avoir été apposé pour différer la dette de ces fruits , mais pour en différer le paiement pour la commodité de ceux qui les devaient.

Les fruits naturels et industriels n'appartenaient au seigneur , *per separationem à solo* , que lorsqu'ils étaient séparés du fonds , et qu'ils n'en faisaient plus partie. Ainsi , quand même la saisie féodale aurait duré sept ou huit mois , et que le vassal n'en aurait eu main-levée que la veille de la récolte , le seigneur n'y pouvait prétendre aucun droit ; mais si le seigneur faisait saisir la veille de la récolte , elle lui appartenait toute entière. A l'égard de la coupe des bois taillis et de la pêche des étangs , quoique fruits de plusieurs années , s'ils tombaient durant la saisie féodale , le seigneur en profitait ; mais si au contraire il ne s'était fait aucune coupe ni aucune pêche pendant le temps qu'avait duré la saisie ,

le seigneur ne devait rien avoir de la coupe et de la pêche qui eût été faite après ; en sorte qu'il ne pouvait prétendre que ventilation fût faite de ces sortes de fruits , pour en retirer le montant au *prorata* du temps qu'aurait duré sa saisie.

Il n'en était pas de même du relief dans lequel il entraient partie du produit de la coupe ou de la pêche , à proportion de ce que par la ventilation il en pouvait revenir de profit chaque année. La raison de la différence était que le relief était le revenu d'un an ; ce qui s'entendait de tous les fruits , émolumens et profits tant ordinaires que casuels et incertains , qui provenaient du fief pendant l'année de l'exploitation faite par le seigneur. Tout au contraire , le seigneur ne gagnait les fruits naturels et industriels en vertu de la saisie féodale , qu'en temps qu'ils étaient séparés du fonds , attendu qu'il n'était regardé en cela que comme un véritable propriétaire pendant que durait la saisie féodale ; c'est pourquoi étant *vice Domini* , il ne pouvait étendre sa jouissance au-delà des fruits , émolumens et profits , dont le propriétaire aurait véritablement joui , s'il n'en eût été empêché par la saisie féodale. (De Ferrière , *ibid.* et sur l'article 47 , 48 et 49 de la *Coutume de Paris.*)

Outre les fruits ordinaires qui entraient dans la saisie féodale , le seigneur jouissait encore des fruits casuels qui pouvaient ar-

river pendant la saisie ; de sorte que si un arrière-fief se trouvait ouvert pendant le temps de la saisie, il pouvait le saisir faute d'hommage et devoirs non faits et droits non payés ; et il pouvait en conséquence jouir des fruits en provenant, de même qu'aurait fait le vassal, s'il n'en eût pas été empêché par la saisie féodale. Ainsi le seigneur ne jouissait pas seulement de la propriété du fief saisi, mais aussi de la directe sur les fiefs et censives qui en relevaient, où il pouvait exercer *omnes actus dominicales*, parce que le fief en cet état lui était comme retourné ; mais ce retrait n'était pas pour appliquer l'héritage incommutablement à son domaine ; mais il pouvait en faire un bail nouveau, sous les charges anciennes sans diminution ; ce qui était un acte d'administration et non d'aliénation. (Coquille, en son *Institution de Droit français*, au titre des *Fiefs*.)

Dans la perception des fruits que le seigneur faisait en conséquence de la saisie féodale, il devait agir en bon père de famille, c'est-à-dire, qu'il ne devait rien détériorer, ni changer, ni abattre, ni avancer la récolte, ni recueillir les fruits avant leur maturité. En prenant les fruits du fief que le vassal faisait valoir par ses mains, il était tenu de lui rembourser les frais de labours et semences.

Il ne lui était pas loisible de déloger le vassal pendant que la saisie féodale durait, ni d'ex-

pulser le fermier. Ainsi, lorsqu'il trouvait le fief affermé, il était tenu de se contenter du prix du bail, à moins qu'il n'eût été fait en fraude. Au reste, le seigneur qui avait saisi féodalement n'était pas tenu des charges, dettes et hypothèques qui avaient pu être créées sur le fief saisi par son vassal, à moins qu'il ne les eût inféodées. Il n'était pas même tenu des servitudes qui avaient pu être imposées sur le fief sans son consentement. (De Ferrière, *ibid.*, et sur l'article 1 de la *Coutume de Paris*.)

§ III.

Du partage des Fruits entre les Bénéficiaires et leurs prédécesseurs ou leurs héritiers.

1. Louet dit qu'il paraît, par les anciens arrêts, qu'on distinguait trois temps différens pour le partage des fruits des bénéfices ; qu'il y en a qui ont jugé qu'à cet égard l'année commençait à la saint Jean-Baptiste, parce que c'était l'usage de commencer l'année ce jour-là tous les baux à ferme ; que par d'autres arrêts il a été ordonné que l'année commencerait à Pâques, parce qu'en France l'année commençait en ce temps-là ; mais enfin que le commencement de l'année civile ayant été réglé au premier jour de janvier, on a jugé équitable d'y commencer aussi l'année pour le partage des fruits. (Louet, *lettre A*, *somm.* 11.)

Anne Robert rapporte aussi

trois opinions différentes sur cette matière, qui ont été confirmées par des arrêts. Il y en a, dit cet auteur, qui prennent le commencement de l'année au temps que se cueillent les fruits; d'autres estiment qu'il doit être pris du jour que le défunt a été mis en possession; les autres soutiennent qu'il faut commencer l'année du mois de janvier. (Anne Robert, *rer. judicat. lib. 3, cap. 4.*)

L'usage de régler le partage des fruits des bénéfices, à commencer l'année au mois de janvier, formait la jurisprudence constante du royaume à cet égard.

2. Anne Robert dit qu'il y a eu trois opinions sur la question; savoir, si la règle du partage des fruits a lieu seulement pour les fruits à percevoir, ou si elle s'étend aussi aux fruits perçus et recueillis. Selon la première opinion, l'ancien titulaire et ses héritiers n'auraient eu aucun droit aux fruits pendans par les racines. Selon la seconde opinion, tous les fruits de l'année commencée, tant perçus qu'à percevoir, appartenaient à l'ancien titulaire ou à ses héritiers. Enfin la troisième opinion voulait que les fruits, ou perçus et cueillis, ou pendans par les racines, fussent distribués entre les héritiers du défunt titulaire et son successeur au bénéfice au prorata, et eu égard au temps de l'année qu'ils avaient été titulaires. Cet auteur

assure que cette dernière opinion fut confirmée par un grand nombre d'arrêts, il en prouve l'équité par plusieurs raisons et autorités. Anne Robert, *Rer. judic.*, liv. 3, chap. 4.

Dumoulin, sur la coutume de Paris, § 151, établit que les fruits recueillis avant la mort du bénéficiaire appartenaient aux héritiers; et s'il n'en restait pas à recueillir ils devaient être obligés à toutes les charges de l'année. Il paraît que cet auteur estimait qu'à l'égard des bénéfices, l'année devait commencer au temps de la récolte des fruits. La jurisprudence avait changé depuis le temps de Dumoulin, sur le commencement de l'année, et sur le partage des fruits entre les bénéficiaires; celle qu'appuie Anne Robert avait prévalu, de même que celle qui est expliquée par Brisson, avocat général, lequel portant la parole dans la cause qui se présenta à juger au parlement de Paris le 13 août 1579, entre les héritiers de La Garde, conseiller au parlement et curé, et les prétendans droit à sa cure, remarqua qu'il y avait sur cette matière plusieurs opinions suivies de jugemens de la cour; qu'il y en avait qui avaient comparé le bénéficiaire à l'usufruitier, qui faisait les fruits siens, *simul ac separati erant a solo*; suivant la loi *defuncta*, ff. de usufr. Et sur ce fondement, ils ont adjugé les fruits recueillis durant la vie du bénéficiaire à ses héritiers;

et ceux qui étaient pendans par les racines , et qui n'étaient pas encore échus au successeur , comme faisant partie du fonds. Que les autres estimaient , avec plus de fondement , qu'un bénéficié devait être comparé à un mari plutôt qu'à un usufruitier , parce que l'usufruitier fait les fruits siens , *ratione juris* , et le bénéficié *ratione beneficii et oneris* , comme fait le mari , *ad sustinenda onera matrimonii* , *leg. si pater* , *ff. de jur. dot. leg. pro onerib. cod.* Que suivant ce principe , il fallait diviser les fruits du bénéfice *prorata temporis* , et en délivrer aux héritiers *pro ea parte anni* que le défunt avait servi , et le surplus aux successeurs , *ergum. leg. si marita* , § *vult* , et *leg. divortio* , § *si fundum* , *ff. salut. matrim.* Que si on suivait la première opinion , il pourrait arriver que le bénéficié pourvu au mois de juillet , qui décéderait au mois de novembre après la récolte des fruits , et les termes des payemens des baux échus , percevrait pour le service de quatre mois tout ce qui est destiné pour l'année entière à la subsistance du bénéficié , et l'acquit des autres charges du bénéfice. Ainsi Brisson conclut pour cette dernière opinion , et la cour jugea conformément à ses conclusions.

Ces observations contiennent les règles qui ont été les plus ordinaires dans des temps différens sur le partage des fruits des bénéfices. Il y a eu des usages locaux

observés en certains cantons , qui en ont disposé autrement , et même certaines églises avaient là-dessus des usages particuliers.

C'était un usage reçu de la plus grande partie de la province de Normandie , que si le curé décédait après Pâques , les fruits de l'année appartenaient à ses héritiers ; mais les héritiers étaient obligés aux frais de la desserte du reste de l'année sur les fruits qu'ils avaient droit de percevoir , conformément à la pragmatique-sanction , *tit. de annat.* § 6 , *item quod si ecclesias* , qui semble supposer qu'il y a des bénéfices dont les fruits ne sont pas partagés à proportion du temps qu'un bénéficié aura été titulaire , et à cet égard il est dit que le successeur au bénéfice , qui recevra les fruits entiers de cette année , payera entièrement les droits attribués au pape pour le bénéfice.

La plupart des chapitres du royaume avaient aussi des statuts , ou usages particuliers pour la perception des gros fruits , suivant lesquels un chanoine n'était pas en droit de les prétendre , à moins qu'il n'eût commencé sa résidence à un certain jour de l'année. Ces statuts , ou usages étaient autorisés par la jurisprudence des arrêts , parce qu'on les regardait comme n'ayant rien de contraire aux bonnes mœurs , ni aux lois fondamentales de la discipline ecclésiastique. Le chapitre de l'église de Paris avait un usage ,

suivant lequel il suffisait qu'un chanoine vécût la veille de la saint Jean-Baptiste , pour gagner les gros fruits de toute l'année jusqu'à la veille de la saint Jean-Baptiste de l'année suivante , même en cas de mort , ou qu'il se fût démis purement et simplement de son canonicat , ou qu'il l'eût résigné en faveur d'un autre. Cet usage avait lieu dans beaucoup d'autres chapitres du royaume , et principalement dans le diocèse de Bourges. Guy du Rousseaud de La Combe, dans son Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale par ordre alphabétique, au mot *Fruits* , édition de 1755.

Quant à la manière de partager autrefois les fruits d'un évêché entre le Roi et les héritiers de l'évêque pendant la régale , Ruzé donne cette règle : *Regula erit talis quod Rex percipit fructus praelaturæ , nisi jam sint re-collecti , levati et in horreo reconditi , qui tunc spectarent praelati hereditibus , ex consuetudine generali regni Franciæ.* (Ruzé, *tract. de regal. privil.* 30, n. 25, pag. 59.)

Chopin , *de doman.* , lib. 2 , tit. 9 , n. 11 , rapporte un arrêt rendu en 1263 , pour les régales du diocèse de Soissons qui sur le partage des fruits , avait fait le règlement suivant sur les bois, vendanges , et droits seigneuriaux : *Super boscis , vinagiis et majoribus. De boscis determinatum est quod executores Episcopi mortui habebunt boscum copatum tempore mortis*

suæ ; Dominus Rex habebit boscum copatum tempore regalium suorum. De vinagiis determinatum est , quod ipsi executores habeant vinagia , quia Episcopus fuit mortuus post vindemias , cum ipsa vinagia debeantur ratione vindemiarum , licet aliquoties solvantur in medio martii , et de solvendo in vindemiis , vel in medio martii sit ad voluntatem illorum qui debent. De majoriis vero determinatum est , quod ea quæ acciderunt tempore Episcopi , sunt Episcopi , et ea quæ acciderunt tempore regalium , sunt domini Regis , et pertinent ad hujusmodi majorias , census , ventæ , investituræ et similia.

3. On pouvait douter si une terre qui relevait d'un bénéfice , étant tombée en rachat peu de jours avant le changement du titulaire de ce bénéfice , l'année entière des fruits de la terre , à commencer du jour du rachat , appartenait à l'ancien titulaire , ou si les fruits étaient partagés entre l'ancien et le nouveau titulaire au *prorata* du temps qu'ils avaient été titulaires pendant l'année du rachat.

Louet , lettre R. somm. 43 , écrit que le 5 août 1600 , il se présenta à juger à la cinquième chambre des enquêtes à son rapport , une question qui peut donner des éclaircissemens sur celle-ci : Si un rachat étant échu sur la fin de la ferme d'un fermier , il pouvait prétendre l'année entière des fruits de la terre tombée en rachat. Il observe

que la raison de douter était que les rachats consistent en fruits d'une année qui se lèvent *de die in diem*; que la ferme finie, le fermier n'ayant point droit de prendre les fruits de la ferme, il semble qu'il n'en avait pas plus de prétendre ceux de la terre tombée en rachat, qui n'était qu'un accessoire : que l'on pouvait dire qu'au moyen de l'ouverture du rachat les fruits étaient de la terre principale, comme y étant réunis ; il ajoute que c'étaient des fruits naturels qui ne se pouvaient acquérir que par la perception.

Nonobstant ces raisons il fut jugé au contraire, et que *jura releviorum erant in fructu*, acquis au fermier du jour qu'ils étaient échus ; que c'était fruits civils, ou plutôt *obventiones*, lesquelles du jour qu'elles sont dues, sont séparées du fief principal, *ut fructus naturales à solo separati*, suivant l'opinion de Dumoulin sur la coutume de Paris, § 1, *gl. 1, in verb.*, le seigneur féodal, *nombr. 33*, jusqu'au 58.

Le Prestre, *cent. 1, ch. 41, n. 8*, dit qu'une question de cette nature a été jugée à son rapport sur les mêmes maximes, au mois de juin 1601.

4. L'opinion commune était que les lods et ventes qui arrivaient pendant l'année de la vacance, ne se partageaient point comme les autres fruits, à proportion du temps qu'on avait joui pendant l'année, et qu'on devait les regarder comme des

casuels qui tournaient au profit du titulaire qui jouissait dans le temps qu'ils arrivaient. L'arrêt pour les régales du diocèse de Soissons, rendu en 1293, l'avait ainsi réglé entre le Roi et les héritiers de l'évêque décédé. Ruzé dans son traité de la régale, *privil.*, 30, § 8, p. 60, col. 1, prouve ce sentiment, et propose la question, si la vente avait été faite avant la mort de l'évêque, et l'investiture après, à qui appartiendraient ces droits ? Il répond, après Faber, qu'il faut suivre la coutume du lieu ; il y a des cantons où ces droits sont dus du jour du contrat ; dans les autres ils ne peuvent être exigés qu'après l'investiture. Dumoulin, sur la coutume de Paris, § 1, *gl. n. 53*, établit que les profits de fief, *jura et relevamenta et ceteræ obventiones sunt fructus civiles, qui non natura proveniunt, sed jure percipiuntur, qui non successivo tempore, sed semel et in momento debent incipere ; debet attendi quantum ad effectum acquisitionis, tempus quo semel ceperunt debent, etiam si postea percipiantur.*

Suivant ces maximes de Dumoulin, il a fallu distinguer les fruits civils et les fruits naturels ; les fruits naturels deviennent fruits par leur séparation de la terre : auparavant on les considère comme faisant partie du fonds ; les fruits civils sont fruits du jour qu'ils sont échus, on en distingue de deux sortes : il y en a qui échéent successivement

chaque jour, *de die in diem*, comme les loyers des maisons ; les autres échéent, ou sont acquis au même moment, comme les lods et ventes, droits de re-liefs ou rachats, et autres profits de fiefs.

Ces maximes étaient bien appliquées ; elles étaient suivies dans l'usage entre différens propriétaires, ou usufruitiers ; mais on pouvait douter si elles avaient lieu entre les bénéficiers qui ne recevaient pas tant les fruits *ratione juris*, que *ratione beneficii et oneris*, pour soutenir les charges du bénéfice. On observa que sur ce fondement les fruits devaient se partager entre les bénéficiers *prorata temporis*, quoiqu'on suivit d'autres règles entre les usufruitiers, ou différens propriétaires.

5. On demandait aussi si les lods et ventes d'un contrat de vente à faculté de rachat, appartenaient à celui qui était titulaire du bénéfice, en la mouvance duquel étaient les terres vendues, lors de la passation du contrat, ou à son successeur titulaire du bénéfice, lorsque la grâce, ou temps du rachat était expiré. Cette question était différente de la précédente, il ne s'y agissait pas du partage des fruits d'une même année : le temps du rachat pouvait n'expirer que plusieurs années après la passation du contrat.

Le Prestre, cent. 1, ch. 41, écrit qu'il a été jugé, au rapport de Fleuri, le 22 décembre 1584, que les lods et ventes

du contrat à faculté de rachat appartenaient au fermier qui tenait la ferme lors de la passation du contrat, et non à celui qui la tenait lorsque la grâce fut expirée ; quoique par la coutume du Maine, en laquelle les fonds étaient situés, il fût expressément porté qu'ès contrat à faculté de rachat, les lods et ventes ne pouvaient être demandés par le seigneur avant que la grâce fût expirée, et le terme d'icelle porté par le contrat fini et accompli. Anne Robert, liv. 3, chap. 18, traite amplement cette question. Suivant ces maximes, dans ce cas les lods et ventes devaient appartenir à celui qui était titulaire du bénéfice, lors de la passation du contrat, ou à son fermier.

6. Dans les ventes forcées par décret et adjudication judiciaire de terres dans la mouvance d'un bénéfice, les lods et ventes appartenaient-elles à celui qui était titulaire au temps de l'enchère, ou à celui qui l'était du temps de la délivrance du décret ?

Chopin propose cette question à l'égard de deux fermiers du fief dominant, et la résout en faveur du fermier du temps de l'enchère. Chopin, sur la coutume de Paris, lib. 1, tit. 2, n. 26. C'est aussi le sentiment de Gueret sur le Prestre, cent. 1, chap. 41, et de plusieurs autres.

Si le temps de l'enchère et celui de la délivrance du décret arrivaient dans différentes années, il paraît certain qu'on au-

rait suivi cette décision à l'égard des bénéficiers qui pouvaient prétendre ces droits ; mais si l'enchère et la délivrance du décret intervenaient dans la même année il resterait la même difficulté qu'on a expliquée précédemment , de quelle manière les droits de fief devaient se partager entre différens titulaires. (De Rousseaud de La Combe , *Recueil de jurispr.*)

7. Si y ayant supplément de prix à une vente , les lods et ventes de ce supplément appartenaient au titulaire du bénéfice au temps de ce supplément , ou à celui qui l'était au temps de la vente.

Gueret sur le Prestre , cent. 1 , chap. 41 , observe que ce cas arrivant entre différens fermiers , les lods et ventes appartenaient au fermier du temps du supplément et non à celui qui l'était au temps de la vente. Il cite un arrêt du parlement de Bretagne du 30 octobre 1576 , qui l'a ainsi jugé. (Voyez le Recueil de jurisprudence civile de Rousseaud de La Combe , au mot *lods* , *supplément.*)

8. Si les confiscations des immeubles se partageaient ou si elles appartenaient au bénéfice , ou au bénéficiere titulaire dans le temps qu'elles avaient été adjugées.

Ruzé écrit que c'était l'opinion commune , que les confiscations appartenaient au Roi pendant la régale ; *quia usufructuarius omnia emolumenta et obventiones quas cumque percipit , sine distinctione mobilium*

vel immobilium. Ces confiscations étaient regardées comme des fonds et des casuels de la justice qui appartient au bénéfice.

9. Si dans les bénéfices qui ont justice , les amendes appartenaient à celui qui était titulaire , dans le temps du délit commis , ou de l'instance commencée , ou de la condamnation et amende adjugée.

Cette question a été traitée par différens auteurs , pour ce qui regardait les droits des seigneurs , ou de leurs fermiers. L'opinion la plus commune et qui paraît la plus certaine , a été que l'amende appartenait à celui qui était fermier lors de la sentence de condamnation. C'est le sentiment de Guypape , q. 535 ; de Dumoulin , sur la coutume de Paris , tit. 2 , des Censives , § 74 , gl. 1 , *in verb.* Arrêt , ou brandon , n. 125 , et de le prestre , cent. 1 , ch. 41.

Cette jurisprudence était fondée sur ce que c'était la sentence de condamnation qui donnait droit de demander l'amende : *Non delicti , sed sententiæ tempus spectatur* , comme écrit Guypape , quest. 535 , *quia ante sententiam neque multa , neque aliud quidquam in obligatione erat , cum illud omne ex judiciis arbitrio et potestate penderet ; nam finis negotii in iudicis potestate situs est , inquit Imperator , leg. 10. cod. de accusat. Neque etiam petendæ mulctæ jus aliunde procedere possit quam ex condemnatione iudicis*

sententia; quia non ante et debebatur, quam sententia judicis pronunciata fuerit.

Il y avait plus de difficulté lorsque le condamné à l'amende se portait appelant, la sentence étant confirmée par le juge d'appel, si l'amende appartenait à celui qui se trouvait fermier lors de la sentence, ou lors de l'arrêt confirmatif. Chopin, sur la coutume d'Anjou, lib. 1, cap. 50, n. 3, et lib. 2, cap. 1, tit. 2, n. 2, rapporte un arrêt rendu en l'audience de la grand-chambre, au rôle de Vermandois, le 28 novembre 1580, qui a jugé que l'amende appartenait à celui qui se trouvait fermier lors du jugement définitif. *Rectissime sane*, dit Chopin, *cum sententia à qua provocatum sit, vires tantum assumat à judicis confirmatione superioris, et quia deinceps victor judicatum exequitur.*

Cette décision est contraire au sentiment de Dunioulin sur les const. d'Alexandre, tom. 3, const. 7, pag. 924, col. 2, où il dit : *Si sit appellatum et sententia confirmata, adhuc inspicitur tempus primæ sententiæ, quantum ad pœnam in ea adjudicatam, quia jus semel quasi-tum, non debet tolli occasione appellatiōis injustæ.* Voyez sur cette question le recueil de jurisprudence civile de Rousseaud de La Combe, au mot AMENDE.

Si ces amendes étaient adjudgées dans l'année de la vacance du bénéfice, elles se partageaient comme les fruits *prorata tem-*

poris, déduction faite des frais.

10. Pour savoir comment se partageaient les coupes des bois taillis entre les héritiers du titulaire, et son successeur au bénéfice. (*Voyez Bois.*)

11. De quel jour les fruits du bénéfice appartenaient au régaliste.

L'on tenait pour règle ordinaire que les fruits du bénéfice *re-meant futuro successorî*. Cependant en matière de régale on n'adjudgeait souvent les fruits au régaliste que du jour de sa prise de possession, en vertu du brevet du Roi : en ce cas les fruits antérieurs devaient être distribués aux pauvres du lieu par l'avis de l'évêque. Par arrêt du 28 mars 1726, pour René Gabriel, pourvu en régale de la chapelle de Fontaine-Milon, contre le sieur Bardoul, curé de Châteauguibert, la restitution des fruits ne fut adjugée au régaliste, que du jour de sa prise de possession. Par antre arrêt du 17 janvier 1733, il fut jugé qu'un régaliste avait droit de jouir provisoirement des fruits du bénéfice litigieux échus avant son brevet en régale, en vertu de l'arrêt qui lui adjugeait l'état préférablement à un séquestre; mais non comme régaliste, mais comme séquestre, et en donnant par lui caution; plaidant Aubry pour le régaliste, et Texier pour l'ancien séquestre Rousseaud de La Combe, *recueil de jurisprudence.*

FRUMENCE, *Frumentius* (saint), évêque d'Auxume, dans

le quatrième siècle , apôtre de l'Éthiopie et des Abyssins , était de la ville de Tyr en Phénicie. Mérope , philosophe célèbre , son parent et son maître , le mena en Éthiopie avec un autre enfant comme lui , nommé Edèse. Ce philosophe ayant été tué , les deux jeunes hommes furent conduits au roi du pays , qui les fit élever , et donna à Edèse la charge d'échanson , et à Frumence celle de secrétaire d'État. En mourant il laissa le royaume à sa femme , qui pria Frumence et Edèse de partager avec elle les soins du gouvernement jusqu'à la majorité de son fils encore enfant. Frumence se servit de son crédit pour l'établissement de la religion , en donnant permission aux marchands chrétiens qui venaient de l'empire romain trafiquer dans le pays , d'y tenir des assemblées ecclésiastiques et d'y bâtir des églises. Le jeune roi se trouvant en âge de gouverner , Edèse prit le chemin de Tyr et Frumence celui d'Alexandrie , où saint Athanase l'ordonna évêque , et lui commanda de s'en retourner à Auxume , capitale de l'Éthiopie septentrionale. Il y fit des miracles aussi grands que ceux des Apôtres , qui furent suivis de la conversion du roi Aizan , et de la plupart de ses sujets. Saint Frumence vivait encore en 356 , les Grecs font sa fête le 30 novembre , les Ethiopiens , ou Abyssins le 18 décembre , les Latins le 27 octobre. Socrate , liv. 1 , chap. 15. Saint Athanase , apo-

log. 1. Rufin , chap. 19 , du liv. 1 de son *Hist. ecclés.* Théodoret. ch. 23 , du liv. 1. Sozomène , ch. 24 , du liv. 2. Fleury , ch. 30 , du liv. 11 , de son *Hist. ecclés.* Henri de Valois ; dans ses notes où il fait voir que saint Frumence a été en Éthiopie , et non dans les Indes proprement dites. (Baillet , *Vies des Saints* , tom. 3 , 27 octobre.)

FRUSIUS (André) , jésuite , dont on prétend que le vrai nom était des *Freux* , né à Chartres , entra dans la compagnie à Rome en 1541. Il servit de secrétaire à saint Ignace de Loyola , enseigna la langue grecque à Messine en Sicile , et expliqua les saintes Écritures à Rome. Il mourut dans cette ville en 1556 , étant recteur du collège des Allemands. Il savait le grec , l'hébreu , le latin , la théologie , la jurisprudence , les mathématiques , et même la médecine. Il était d'ailleurs bon poète , bon orateur , et excellent musicien. Il a traduit et fait imprimer en latin les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola , originairement écrits en espagnol. On a encore de lui des thèses tirées de l'explication de la Genèse , qu'il avait faites à Rome dans le collège de la société ; des assertions théologiques sur la première partie de la somme de saint Thomas , et sur tous les titres de l'ancien et du nouveau Testament , imprimées à Rome en 1554 ; l'*Echo* sur les adversités de l'Église , et quelques épigrammes contre les hérétiques.

ques de son temps. Elles ont paru à Anvers in-8°, en 1582, et à Cologne, in-12, 1641. On a joint aux poésies de cet auteur un traité de la simplicité chrétienne. (Vavasseur, *libro de epigramm.* Baillet, *Jugemens des savans*, de l'édition de La Monnaie, in-4°, tom. 2, pag. 370, et tom. 4, pag. 399. Dom Liron, *Biblioth. chartraine*, pag. 153 et 154.)

FRUSTRATOIRE, se dit de tout acte simulé, collusoire, qui ne tend qu'à surprendre quelqu'un, ou à retarder le paiement d'une dette, ou enfin qui est frivole, et qui n'a aucun rapport à l'affaire dont il est question entre les parties.

FUENTE (Jean de La), religieux de l'Ordre de Saint-François, de la province de Castille, vers l'an 1570 et 1580, fit des commentaires sur l'Évangile de saint Matthieu, en quinze livres; vingt-six homélies sur le cinquantième psaume, et quelques traités en espagnol.

FUENTE (Gaspard de La), Tolède, cordelier, publia en 1631, *questiones dialecticæ et physicæ ad mentem Scoti*, et en 1649, *armamentarium seraphicum pro tuendo titulo immaculatæ Conceptionis*. Wadingue, *Biblioth. Minor.* Le Mire, de *Script. seculi decimi-sexti.*)

FUENTE HURTADO (Didace de La), jésuite, né à Tolède l'an 1615, entra dans la société en 1631, et mourut en 1648. On a de lui : 1° un traité de la puissance de l'évêque touchant

les excommunications sans adjoints, et des effets de l'appellation dans le for intérieur; à Saragosse en 1654. 2° Des solennités du droit, requises pour l'aliénation des biens ecclésiastiques; à Madrid en 1672. 3° Question : *si la lésion en armes a lieu dans les questions de Droit*, ibid. 4° Questions morales, ibid. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2028.)

FUENTE LA PENA (Antoine de La), capucin espagnol, natif de la ville de la Fuente la Peña, diocèse de Zamora, professeur en Théologie, et frère de dom Emmanuel Arias, président du conseil souverain de Castille, est auteur des ouvrages suivans : 1° un traité de philosophie qui renferme un grand nombre d'expériences curieuses, et plusieurs choses concernant l'histoire naturelle, imprimé à Madrid, de l'imprimerie royale, en 1676, in-4°. 2° Un livre des perfections divines, qui est très-estimé; à Madrid, 1685, in-8, et 1701. 3° L'abrégé de la Théologie mystique. 4° La lumière de la vérité, où l'on apprend à Lucinde et sous son nom à toutes les âmes, etc., à Madrid, in-16, 1702. C'est un dialogue dans lequel l'âme qui aspire à la perfection, interroge son directeur, lui propose ses doutes, et en reçoit les éclaircissemens nécessaires. L'auteur y attaque également les faux mystiques qui prétendent que les plus grands pécheurs peuvent d'abord en-

brasser la vie contemplative, sans avoir auparavant passé par les travaux de la pénitence, ni par la pratique des vertus, et leurs adversaires outrés, qui, par un excès contraire, soutiennent que la contemplation est inutile, et que personne ne doit s'y adonner. Cet ouvrage est solide et utile : tout est appuyé sur l'autorité de l'Écriture et des Pères. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. franc.* tom. 1, pag. 104. *Mémoires de Trévoux*, mois de janvier 1702, tom. 1, pag. 184 et suiv.)

FUENTIDUEGNA (Pierre), dit *Fontidonius*, natif de Ségovie en Espagne, chanoine de Salamanque, archidiacre d'Albe, enseigna la rhétorique et la théologie à Alcalá. Il accompagna Pierre Gonçalves de Mendosa, évêque de Salamanque, au concile de Trente, où il s'acquit l'estime des Pères par son éloquence et par son érudition. On admira deux sermons qu'il prononça en 1562, le jour de la fête la Trinité, et le jour de saint Jérôme. L'année suivante, il y fit, au nom de Philippe II roi d'Espagne, une harangue, où il releva le zèle de son maître pour la religion, et sa sévérité contre les sectaires. Toutes ces pièces sont imprimées, aussi bien qu'une apologie latine qu'il fit pour le même concile de Trente, contre Jean Fabricius Montanus, protestant. Fuentiduegna mourut le 1^{er} mai 1579, âgé de soixante-trois ans. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*)

FUERTES (Antoine de), né à Biota d'Uncatillo, dans le diocèse de Pampelune en Aragon, fut professeur en Droit à Boulogne au commencement du dix-septième siècle, puis auditeur en la Calabre ultérieure, et juge criminel à Naples : *della curia vicaria*. Il a écrit sur différents sujets de Droit, comme sur le titre au code de *usucapione pro emptore*, imprimé à Boulogne en 1626, in-4°. *De appellationibus à subdelegatis*, ibid. 1630. *Canonicarum lectionum libri 4.* à Boulogne, 1633. *Apologia pro successione regni Portugaliæ adversus Velastum de Govea. Additiones ad speculum principum Petri Bellugæ, cum additionibus Camilli Borelli*; à Anvers, in-fol. 1655. (Denys Simon, *Biblioth. hist. des Aut. de Droit.*)

FUET (Louis), reçu avocat au parlement de Paris le 20 juillet 1716, et mort en 1739. Il avait donné en 1723, un traité des matières bénéficiales dans lesquelles il était fort versé : c'est un volume in-4°, qui est fort estimé. Lorsque la mort surprit Fuet, il travaillait à un autre ouvrage considérable sur la jurisprudence ecclésiastique; et c'est sur ses mémoires que Guy du Rousseaud de La Combe, aussi avocat au parlement, a donné l'excellent ouvrage intitulé, *Recueil de Jurisprudence canonique et bénéficiale, par ordre alphabétique*, etc., sur les mémoires de feu Fuet.

FUIRON (Antoine), prêtre et

prédicateur. Nous avons de lui : Instruction du chrétien , ou explication de la doctrine de l'Église sur l'année sainte, le jubilé et les indulgences, in-12. Il explique en vingt entretiens tout ce qui regarde le jubilé et les indulgences, avec les dispositions nécessaires pour les gagner. Il répond à la fin aux principales objections des hérétiques contre les indulgences : il y explique certains cas de conscience et quelques difficultés importantes sur ce sujet. (*Journal des Savans*, 1677, pag. 70 de la première édition, et 40 de la seconde.)

FUITE. Quand un homme est prévenu d'un crime et qu'il s'enfuit, la fuite n'est pas une preuve qu'il ait commis le crime dont il est prévenu; elle induit seulement une présomption contre lui.

Les évêques et les curés peuvent-ils prendre la fuite en cas de peste, ou de persécution? (*Voyez* RÉSIDENCE.)

FUITE de Jésus-Christ en Égypte. Après la purification de Marie, et la présentation de Jésus-Christ au temple, l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : « Prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous avertisse d'en sortir; car Hérode doit chercher à ôter la vie à l'enfant. » Joseph obéit incontinent, et se retira en Égypte. Hérode, quelques jours après, fit mourir dans Bethléem, et

dans sa banlieue, tous les enfans mâles qui étaient au-dessous de deux ans, et mourut lui-même cinq ou six mois après, vers la fête de Pâque. Alors l'ange avertit Joseph de revenir en Judée, et lui dit que ceux qui cherchaient à faire périr l'enfant étaient morts. Ainsi, selon notre chronologie, en fixant la fuite de Jésus-Christ en Égypte, au trois ou au quatrième février, et son retour en Judée, vers le deuxième avril, cette fuite n'a été que d'environ deux mois. Le faux Évangéliste de l'enfance de Jésus-Christ est rempli de prétendus miracles, et de circonstances merveilleuses qu'on prétend être arrivées dans le voyage de Jésus-Christ en Égypte; mais nous ne faisons aucun cas de ces fictions, plus propres à détruire qu'à édifier. Les Pères ont dit qu'à l'arrivée de Jésus-Christ dans l'Égypte, les idoles étaient tombées, et qu'il était allé jusqu'à Hermopole dans la Thébaïde. (*Dom Calmet, dictionn. de la Bible.*)

FULBERT, évêque de Chartres, était d'Italie, selon quelques uns; mais, selon d'autres, on ne connaît ni ses parens, ni le lieu de sa naissance. On sait seulement qu'il fit ses études à Reims sous Gerbert, d'où il passa à Chartres pour présider à l'école de cette ville. Comme il avait l'esprit vif, aisé, pénétrant, il s'acquit bientôt la réputation du plus savant homme de son siècle, et son habileté lui attira de tous côtés des disci-

ples dont plusieurs furent élevés à l'épiscopat ou à d'autres dignités ecclésiastiques. Il possédait non seulement les belles-lettres et les sciences divines, autant qu'on le pouvait alors, mais encore la médecine. Il n'eut pas moins de piété que de doctrine, et sa rare vertu, jointe aux excellentes qualités de son esprit, lui attira l'estime et l'affection de tout le monde. On ne voit nulle part qu'il ait embrassé la vie monastique, moins encore qu'il ait été chancelier du roi Robert. Il le fut de l'église de Chartres, où il ouvrit une célèbre école de théologie, à laquelle on accourait de toute part, et où il forma un si grand nombre de personnes dans les sciences divines et dans la piété, que presque tous les habiles gens de son temps se faisaient honneur d'avoir été ses disciples. Il fut fait évêque de Chartres en 1007 ou 1016, et sacré par Lethéric, archevêque de Sens, son métropolitain. Les fonctions de l'épiscopat ne lui firent point discontinuer ses leçons publiques, et il n'éclaira pas seulement son diocèse; ses lumières se répandirent par toute la France, qui le regarda comme son oracle. Les grands et les petits, les prélats et les princes le consultaient comme leur maître. Il prêchait la parole de Dieu, dressait des canons pour la pénitence, composait des hymnes, disposait les offices divins; réglait la discipline et les mœurs, réprimait tous les abus avec une

douceur et une fermeté qui le faisaient également respecter et aimer. Il fut particulièrement considéré de Canut, roi d'Angleterre, de Richard II, duc de Normandie, de Guillaume, duc d'Aquitaine, de Robert, roi de France, qui le consultait souvent. Ces grandes occupations extérieures ne l'empêchaient point de donner une application singulière aux exercices de piété. Il avait pour la sainte Vierge une dévotion toute particulière. Il bâtit la grande église qu'il dédia sous son nom, à la place de l'ancienne qui avait été consumée dans l'embrasement de la ville de Chartres de l'an 1020, et établit dans cette église la fête de sa nativité, dont l'institution était assez récente ailleurs. Il mourut comblé de mérites la veille du jeudi-saint, le 10 d'avril de l'an 1028, ou selon d'autres, le 10 janvier de l'an 1029, comme nous l'avons dit en parlant de lui parmi les évêques de Chartres. Il fut enterré dans le monastère de Saint-Pierre-en-Vallée. Il est qualifié Saint par la plupart des écrivains, et son nom se trouve dans les litanies de l'église de Poitiers, composées du temps d'Urban VII, et dans le martyrologe de France, par du Saussay; mais il n'est pas dans le Romain, et l'église de Chartres fait un obit anniversaire pour le repos de son âme. Il a laissé divers monumens de sa doctrine qui consistent en neuf sermons; un pénitentiel fort abrégé, un recueil de

passages de l'Écriture sur la Trinité, l'Incarnation et l'Eucharistie ; des hymnes, des proses, quelques autres poésies, et cent trente-huit lettres, mais qui ne sont pas toutes de lui ; il y en a d'Isembert, évêque de Poitiers, d'Hildegare, de Guillaume, duc d'Aquitaine, et de quelques autres. Les lettres de Fulbert sont beaucoup supérieures à ses autres ouvrages, et pleines de délicatesse et d'esprit. Il y fait paraître du zèle, de la fermeté, de la justesse dans ses décisions, et une grande connaissance des dogmes et de la discipline de l'Église. Il explique dans la première, adressée à Adeodat, le mystère de la Trinité et de l'Incarnation, le Baptême et l'Eucharistie. Il prouve par l'autorité de l'Écriture qu'il y a trois personnes en Dieu en une seule et même nature, et combat, en passant, Sabellius, Arius, Macédonius et Nestorius, montrant que Jésus-Christ est Dieu ; que la sainte Vierge est véritablement mère de Dieu ; qu'en Jésus-Christ les deux natures, la divine et l'humaine, ont été unies en une seule personne, mais non pas confondues. Il dit que le Baptême efface les taches de notre naissance, et qu'il a son effet quoique conféré par un mauvais ministre ; que l'Eucharistie n'est pas le symbole d'un vain mystère, mais le vrai corps de Jésus-Christ, que sa vertu produit tous les jours d'une manière invisible sous la forme visible de la créature dans nos sa-

crées solennités. Une sur l'usage de son temps de donner aux prêtres, après leur ordination, une hostie consacrée, pour la conserver, la couper en quarante parcelles, et s'en communier eux-mêmes pendant quarante jours. Elle est adressée à un seigneur nommé Einard, et non pas Finard, comme on le nomme dans les imprimés. Les cinq suivantes ne contiennent rien de remarquable. La huitième contient la copie d'une lettre qu'il avait écrite à Avisgaudus, évêque du Mans, qui s'était plaint que Fulbert et Leuthéric, archevêque de Sens, avaient publié sa confession. Les suivantes, jusqu'à la vingt-unième, contiennent peu de matières ecclésiastiques. Celle-ci regarde le moine Megenard, qui demanda et obtint du comte Thibaud l'abbaye de Saint-Pierre de Chartres avant que l'abbé fût mort. Dans la vingt-deuxième, il prie le pape Jean XVII de ne point donner l'absolution au comte Rodulphe qu'il avait excommunié pour s'être emparé des biens de son église et pour avoir maltraité un clerc. Les lettres suivantes, jusqu'à la trente-quatrième, sont adressées à Leuthéric, archevêque de Sens : dans la vingt-troisième il lui conseille de renvoyer un prêtre simoniaque dans le diocèse de celui qui l'a ordonné, ou de le suspendre de ses fonctions ; dans la vingt-cinquième il lui mande de dégrader un prêtre ordonné pour

de l'argent ; et, après une pénitence de deux ans, de le réhabiliter par les instrumens et les habits, mais non pas de le réordonner ; la trente-quatrième est écrite au nom Leutheric et de Fulbert, au clergé de l'Église de Paris ; dans la trente-huitième il dit qu'on ne doit pas rejeter Ebaud, élu archevêque de Reims, quoiqu'il soit laïc, s'il a toujours été de bonnes mœurs ; la trente-neuvième est adressée à l'archevêque de Bourges, touchant quelque différend sur la juridiction. Les lettres quarante-cinquième, quarante-huitième et quarante-neuvième regardent le meurtre du sous-doyen de son église ; dans la cinquante-deuxième il dit qu'il vaut mieux ne point célébrer la messe, que de la célébrer sans qu'il y ait deux ou trois personnes ; dans la soixante-douzième il conseille à l'abbé et aux moines de Saint-Médard d'être soumis à leur évêque, suivant les lois de l'Église ; dans la quatre-vingt-troisième, adressée à l'économe de l'Église d'Orléans, il traite de la peine que mérite un prêtre qui a célébré sans communier. La cent huitième est une lettre d'Ordilon à Fulbert. Les vingt-six lettres suivantes sont écrites au nom des chanoines de Chartres, et ne contiennent rien de bien remarquable touchant les matières ecclésiastiques. Le premier discours, ou sermon de Fulbert sur la religion, n'est qu'un fragment de l'instruction qu'il fit à son peuple sur les premiers prin-

cipes de la religion, c'est-à-dire, sur la foi en un Dieu en trois personnes. Il traite dans le second, en peu de mots, du Baptême et de la Pénitence. Le troisième fut prononcé le jour de la purification. En parlant des cierges allumés que les fidèles portaient dans l'Église, il dit : « En » mémoire de la présentation » de Jésus-Christ au temple, » nous célébrons ce jour avec » l'oblation des cierges, dont la » lumière signifie sa divinité ; la » cire, sa chair virginale. » Il y a trois sermons sur la naissance de la sainte Vierge. Fulbert rejette les livres apocryphes de la naissance de cette sainte mère de Dieu et de l'enfance de Jésus-Christ, et une prétendue généalogie de Marie, qu'on supposait faussement avoir été écrite par saint Matthieu. Henri de Gand et l'anonyme de Molk attribuent à Fulbert un traité contre les Juifs, où il répondait aux vaines subtilités qu'ils employaient pour montrer que cette prophétie de Jacob : *le sceptre ne sera point ôté de Juda*, etc., n'a point été accomplie en Jésus-Christ. Il est visible que c'est ce traité qu'on a divisé en trois sermons dans les éditions des œuvres de Fulbert ; division qui n'est fondée sur rien, puisqu'on ne voit par aucun endroit qu'ils aient été prononcés publiquement. Il paraît au contraire que ce n'est qu'un seul et même traité, quoique les parties n'en soient pas extrêmement bien liées. Le dernier discours n'est

qu'un tissu de passages, pour montrer que Dieu est un en trois personnes, et que la seconde s'est faite homme pour nous racheter. Suivent deux listes des péchés canoniques, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, avec le temps de la pénitence pour chaque péché. L'anonyme de Molk, après avoir parlé du traité de Fulbert contre les Juifs, dit qu'il en avait composé d'autres contre les mauvais chrétiens. C'étaient donc des discours de morale, qui n'ont pas encore vu le jour. Le cent huitième discours dans l'appendice des œuvres de saint Augustin, porte le nom de Fulbert dans quelques manuscrits; mais on a reconnu qu'il était d'Ambroise Autpert. Le recueil des œuvres de Fulbert finit par divers écrits de piété, tant en prose qu'en vers. Il y a des proses sur saint Pantaléon, sur la nativité de Notre-Seigneur, sur saint Gilles, sur saint Martin; des hymnes en l'honneur de saint Piat et de la sainte Trinité; un invitoire avec des répons pour la fête de saint Gilles; quelques petites pièces en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Lambert, et une prière à Dieu pour la prospérité des armes du roi Robert. Suivent plusieurs petits poèmes, en vers hexamètres la plupart; d'autres sont élégiaques, ou de quelque autre mesure; un sur la croix; un qui a pour titre : de la crainte, de l'espérance et de l'amour; le suivant est sur le même sujet;

deux où Fulbert parle de lui-même avec beaucoup de piété et de modestie; un sur l'année et ses divisions en mois, jours et heures, et la manière de trouver la bissexté et les épactes; un à la louange du rossignol; un en l'honneur de saint Caraune; un sur la chasteté et les moyens de la conserver; une prière à Dieu; des litanies; trois hymnes, une sur les rois Mages une sur le Saint-Esprit, la dernière sur la fête de Pâque.

Casimir Oudin ayant découvert dans l'abbaye de Long-Pont, ordre de Cîteaux, diocèse de Soissons, un traité de Fulbert sur ces paroles du douzième chapitre des actes : *En ce temps-là le roi Hérode employa sa puissance pour maltraiter quelques-uns de l'Eglise*; le fit imprimer en 1692, à Leyde, in-8° avec quelques opuscules d'anciens écrivains de France et de la Belgique. On trouve sous le nom de Fulbert, dans les manuscrits du Vatican, un traité des vertus, un recueil de sentences des Pères sur le souverain bien; des vers sur la paix et sur le livre et les parties dont elle est composée. On ne sait point si ces écrits ont été imprimés. Mais Charles de Villiers a inséré dans ses notes sur la cent treizième lettre de Fulbert, des vers sur l'once et ses parties, et sur le scrupule et ses parties. Trithème attribue à Fulbert diverses pièces en l'honneur de la sainte Vierge. La chronique de Cambrai fait le docteur Fulbert

auteur de la vie de saint Aubert, évêque d'Arras; mais il y eut dans l'onzième siècle plusieurs écrivains du nom de Fulbert; un, archidiacre de Rouen; un autre, moine de saint Ouen, en la même ville. Si l'auteur de la chronique de Cambrai avait eu dessein de parler de Fulbert de Chartres, ne l'aurait-il pas nommé évêque? Il l'était avant Gérard, évêque de Cambrai, qu'on suppose lui avoir ordonné d'écrire cette vie. Bellarmin attribue encore à Fulbert un traité de la variété des offices divins, qu'il dit être imprimé sous son nom au troisième tome de la bibliothèque des Pères, à Paris, édition seconde.

Les œuvres de Fulbert ont été recueillies par Papyre le Masson, et imprimées à Paris en 1585, chez Dupré, in-8°. Cette édition étant fort imparfaite, Charles de Villiers en publia une autre dans la même ville en 1608, chez Thomas Blaise, in-8°, mais si elle est plus ample que la première, elle n'est point exempte de fautes, que l'on n'a pas corrigées dans les bibliothèques des Pères de Cologne, de Paris et de Lyon, où l'on n'a fait que copier l'édition de Charles de Villiers. Adalman, disciple de Fulbert, l'appelle son *vénérable Socrate*. Il relève la sainteté de sa vie et la grandeur de sa charité. Jostald, dans la vie de saint Odilon, écrite vers l'an 1049, loue aussi la sainteté de Fulbert, sa sagesse admirable; et dit qu'à sa mort l'étude

de la philosophie et la gloire de l'épiscopat semblèrent être ensevelies avec lui. Les ouvrages de Fulbert justifient ces éloges. Ses lettres sont écrites avec beaucoup de grâces et d'esprit, d'un style aisé et délicat. Il y répond solidement à grand nombre de questions, et il le fait toujours avec clarté; car il possédait bien la science ecclésiastique. Exact observateur des canons pour lui-même, il les faisait observer aux autres sans se laisser fléchir aux prières des grands en faveur des prévaricateurs et au préjudice de la loi. Quoiqu'il ne fit pas profession particulière de poésie, il en savait les règles, et ne manquait pas de talens pour y réussir. Ses hymnes et ses proses passèrent dans son siècle même à l'usage des églises d'Angleterre, où on les chantait publiquement. (Trithème, Sixte de Sienne. Possevin. Baronius. Dupin, *Biblioth. des Aut. eccl. du onzième siècle*. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 20, pag. 128 et suiv.)

FULBERT, archidiacre de Rouen, accompagna Maurille, archevêque de cette ville, et Hugues, évêque de Lizieux, dans une visite qu'ils firent en 1056, à l'abbaye de saint Évrout, pour y rétablir la paix et le bon ordre. Il est auteur d'une vie de saint Romain, évêque de Rouen, qui a été imprimée en 1609, en un volume in-8°, par les soins de Nicolas Rigault. Celui-ci n'ayant point dans son manuscrit l'épître dédicatoire, par laquelle

Fulbert adresse son ouvrage aux chanoines de Rouen, a attribué cet ouvrage à un auteur beaucoup plus ancien. Dom Mabillon a pris aussi l'écrit de notre archidiacre pour la plus ancienne vie en prose de saint Romain. Mais depuis que cette épître dédicatoire a été publiée dans le premier tome du *Thesaurus anecdotorum*, de DD. Martenne et Durand, on a rendu l'ouvrage à son véritable auteur. Ce Fulbert est aussi auteur de la vie de Saint Reini, autre évêque de Rouen. DD. Martenne et Durand l'ont publiée dans le troisième tome de leur *Thesaurus anecdotorum*. Dom Rivet attribue encore à Fulbert d'avoir rédigé *l'ordre et la manière de célébrer le concile provincial, et d'ordonner un évêque dans la même église*, qui se trouve à la suite des archevêques de Rouen, publiés par Dom Martenne, au second tome de ses *Analectes*. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*.)

FULBERT, moine de Saint-Ouen de Rouen, dans le onzième siècle, écrivait sous Nicolas, abbé de Saint-Ouen. On peut douter qu'il ait vécu au-delà de l'année 1092, qui est celle de la mort de l'abbé Nicolas, sous lequel il écrivait. Fulbert est auteur de l'histoire des miracles de saint Ouen, patron de son monastère, publiée par les Bollandistes au 24 août, et d'une vie de saint Aicadre, vulgairement saint Achart, second abbé de Jumièges, que Surius rapporte

au 16 septembre, et dont le père du Moustier a fait réimprimer une grande partie dans son *Neustria pia*.

FULCOIE, ou FULCOIUS, sous-diacre de l'église de Meaux, naquit à Beauvais, vers l'an 1020, d'une famille noble, mais plus pieuse que riche. Il paraît qu'il étudia dans l'école de Reims sous le célèbre Hermann, qu'il appelle son maître dans l'építaphe qu'il composa pour lui. Mais dans la suite, préférant le séjour de la ville de Meaux à celui de Beauvais, il y alla faire sa demeure, entra dans le clergé, et fut ordonné sous-diacre. Quoiqu'il eût étudié les langues et les lois, il se fit une occupation suivie de la poésie; pour y vaquer plus à l'aise, il se retira dans l'abbaye de la Celle, à quatre lieues de Meaux, qu'il dépeint comme un lieu agréable aux muses. Ses poésies le firent connaître non seulement en France, mais aussi en Allemagne et à Rome. Il en envoyait partout, et il n'était pas fâché que ceux à qui il les adressait l'en récompensassent. On ne peut mettre sa mort avant le 20 octobre de l'an 1082, puisqu'il fit l'építaphe de Gautier Saveyr, évêque de Meaux, qui mourut ce jour-là. Fulcoie s'appliqua particulièrement à célébrer dans ses vers les Saints de la Brie, les hommes illustres, comme Alexandre II, Grégoire VII, Gervais et Manassé, archevêque de Reims, Richier de Sens, Hugues de Die, et de plusieurs au-

tres évêques; de doctes person-
nages de son temps, comme de
Lanfranc, de saint Anselme,
d'Hermann son maître. Ses poé-
sies, dans les manuscrits des bi-
bliothèques du Roi, de Sorbonne
et de Beauvais, sont distribuées
en trois tomes, divisées en dix
livres. Le premier tome est inti-
tulé : *utrum*; le second, *neu-
trum*; le troisième, *utrumque*;
titres singuliers dont le sens est
que dans le premier, l'auteur, à
l'imitation d'un laboureur, pré-
pare la terre; dans le second, il
jette la semence; dans le troi-
sième, il moissonne. Le premier
contient les épîtres, les épita-
phes et quantité d'autres petites
pièces de poésie en l'honneur des
grands hommes que nous venons
de nommer; le second, les vies
de plusieurs Saints du diocèse de
Meaux; celle de saint Faron avait
été écrite en prose par l'évêque
Hildegare. Fulcoie l'a mis en
vers sans y rien changer. Le troi-
sième tome comprend des dia-
logues entre l'esprit et l'homme,
sur la réunion des deux testa-
mens en Jésus-Christ, et celle
des deux peuples qui, par sa
grâce, n'en font plus qu'un. Le
poète y chante aussi l'union de
l'Eglise avec ce divin Époux. On
a imprimé divers fragmens de
cet ouvrage dans les Annales bé-
nédictines, dans l'Histoire de
l'Eglise de Meaux, dans les Re-
cueils de Seyser et de Fabricius,
et dans les Dissertations de Le
Beuf. Ce dernier remarque que
Fulcoie y promettait un traité
sur les arts libéraux. On ne sait

pas s'il a exécuté sa promesse. Il
se fit, par ses travaux littéraires,
une si grande réputation dans
la ville de Meaux, qu'on le re-
gardait comme le plus habile
maître que l'on y eût jamais vu.
Ses vers ne sont néanmoins, ni
élégans, ni exacts, ni harmo-
nieux; mais ils passaient alors
pour admirables. (Dom Rivet,
Hist. littér. de la France, t. 8,
in-4°, pag. 113, 120. Dom Ceil-
lier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*
tom. 20, pag. 595.)

FULCRAN, ou FULCRAND
(saint), évêque de Lodève en
Languedoc, naquit dans le dixi-
ème siècle, de parens nobles et
qualifiés du territoire de cette
ville. Sa mère qui était de la fa-
mille des comtes de Soustancion
près de Montpellier, prit un
grand soin de le faire élever
dans la piété et dans les lettres :
mais quoiqu'il surpassât tous
ses maîtres pour les sciences, il
eut toujours beaucoup plus de
vertu que de savoir. Il était
chaste jusqu'au point de fré-
mir à la moindre parole libre.
Il portait le cilice, veillait long-
temps, et jeûnait avec une
grande rigueur. Thierri, évê-
que de Lodève, qui l'avait éle-
vé, jugeant que Dieu le desti-
nait à lui succéder, l'ordonna
prêtre malgré sa résistance, et
le mit à la tête de son clergé. Il
lui succéda en effet l'an 949,
après qu'on l'eut découvert dans
le lieu où il s'était caché pour
se soustraire à l'épiscopat. Ayant
donc été contraint de prêter les
épaules à ce redoutable fardeau,

il déclara une guerre sainte au vice, partout où il le trouva. Il réprima fortement les grands du pays qui menaient une vie scandaleuse, et en particulier le vicomte de Lodève qui tyrannisait son peuple. Mais autant qu'il paraissait inexorable à l'égard des endurcis, autant se montrait-il doux et compatissant envers ceux qui se rendaient à la justice et à la vérité. Ses aumônes n'avaient point de bornes; il visitait assidûment les malades, il les consolait par des discours pleins de bonté, et subvenait à tous leurs besoins. Aux jours de dimanches, de fêtes, et pendant tout le carême, il lavait les pieds à un grand nombre de pauvres. Il fonda le monastère de Saint-Sauveur, il en répara quelques autres, et rétablit par tout son diocèse la discipline religieuse. Un évêque étant tombé dans le judaïsme, il se laissa aller à dire que cet apostat mériterait le feu. Il sut qu'en effet le peuple l'avait brûlé vif; et se croyant coupable de sa mort par le discours inconsidéré qu'il en avait tenu, il alla trois fois à Rome demander le pardon de sa faute, et lorsqu'il était aux portes de la ville, il se serrait les côtés d'épines, et se faisait fustiger le long des rues jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Il mourut saintement le 13 février de l'an 1006. Les habitans de Lodève prétendent avoir son corps entier, quoique d'autres disent qu'on n'en put recouvrer qu'un bras et quel-

ques autres petites parcelles, lorsque les huguenots, en 1572, le brûlèrent et le hachèrent en pièces. (Bollandus. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 1, 13 février.)

FULCUIN. (Voyez FOLCUIN.)

FULDE, *Fuldæ*, célèbre abbaye d'Allemagne, fondée en 744 sous la règle de saint Benoît par saint Boniface, apôtre du pays de Frise, sur la petite rivière de Fulde qui lui a donné son nom dans le pays de Buchow, ainsi nommé en allemand, de la grande quantité de hêtres dont il est rempli. Le premier patron de cette abbaye était le Sauveur du monde, le second saint Pierre, et le troisième saint Boniface son fondateur. Les papes et les empereurs se sont empressés à l'envi de combler cette abbaye d'honneurs et de biens. Le pape Zacharie l'exempta dès sa fondation de la juridiction épiscopale, et la soumit immédiatement au Saint-Siège. Le pape Honoré II accorda à ses abbés, au douzième siècle, les ornemens pontificaux, et les empereurs les élevèrent à la dignité de princes de l'Empire. Charles IV leur accorda, au milieu du quatorzième siècle, le droit de siéger à ses pieds aux diètes de l'Empire, avec le titre et les fonctions d'archichanceliers de l'impératrice : prérogative dont l'abbé de Fulde qui se dit primat des abbés d'Allemagne, jouissait encore de nos jours; et en cette qualité, lorsque dans les cérémonies l'impératrice quittait la couronne,

l'abbé de Fulde la lui ôtait , la tenait dans ses mains , et la lui remettait sur la tête quand il le fallait. Le pape Benoît xiv érigea à la fin de l'an 1752 l'abbaye de Fulde en évêché, et accorda le *pallium* à l'évêque et abbé qui était élu par les moines capitulaires ; le chapitre demeurant toujours régulier.

Le domaine de l'évêque et abbé de Fulde était partagé en treize baillages pour le civil ; et, quant au spirituel, il contenait soixante paroisses et quatre-vingt-quatorze églises succursales, partagées en cinq doyennés, sur lesquelles l'abbé avait juridiction spirituelle et souveraine. Toutes ces églises étaient catholiques, excepté dix paroisses et environ quatorze succursales qui suivaient la confession d'Ausbourg ; la partie catholique formait environ quarante mille communians catholiques.

FULDE, ville capitale du domaine des abbés, qui a été autrefois libre et impériale, et qui devait son origine à l'abbaye, son principal ornement, est située au milieu du pays, borné au nord et au couchant par la Hesse, au levant et au midi par la Franconie. Il y avait dans cette ville une collégiale de saint Boniface, deux paroisses, une abbaye de religieuses bénédictines, un couvent de Récollets, quatre hôpitaux, un collège de jésuites, avec une maison de pensionnat, pour y élever *gratis* trente nobles et

soixante pauvres écoliers. Les jésuites avaient aussi le séminaire du diocèse.

L'abbaye de Fulde était composée de religieux nobles et non nobles. Les premiers qui étaient ordinairement au nombre de trente, faisaient preuve de noblesse de seize quartiers, comme dans les chapitres d'Allemagne. Les douze plus anciens étaient capitulaires, et les huit suivans domiciliés. Les capitulaires avaient seuls le droit d'élire l'abbé parmi eux. Les religieux qui n'étaient pas nobles, et qui faisaient le plus grand nombre de la communauté, possédaient les charges claustrales, comme celles de prieur, sous-prieur, etc.

Évêques de Fulde.

1. Armand de Buseck, de la maison des barons de même nom, religieux de Fulde, fut sacré évêque de Temiscive *in partibus* le 26 janvier 1727, élu abbé en 1737, et enfin premier évêque de Fulde en 1752. Il mourut le 4 décembre 1756.

FULGENCE (saint), évêque de Ruspe en Afrique, naquit à Telepte, ville de la province Byzacène, vers l'an 464, ou 468. Il eut pour père Claude, pour mère Mariane, et pour aïeul Gordien, sénateur de Carthage, qui s'était sauvé en Italie pour éviter la persécution de Genserik, roi des Vandales, qui était Ariën. Claude étant mort, Mariane fit instruire le jeune Fulgence, son fils, dans les lettres grecques et latines. Il fut chargé

de ses affaires domestiques , et il usa de son pouvoir avec bonté , traitant ses débiteurs avec tendresse et ne les vexant jamais ; ce qui lui attira bien des reproches qui contribuèrent à le dégoûter du monde. Dès l'âge de vingt-deux ans , il se retira dans un monastère auprès d'un évêque nommé Fauste , que Hunneric , roi des Vandales , avait banni. Sa mère , alarmée de sa retraite , accourut toute en pleurs au monastère , ne cessant de crier et de demander son fils , jusqu'à ce qu'épuisée de forces elle se vit contrainte de lui céder l'honneur de la victoire. Ce fut pour lors que délivré d'une guerre si dangereuse , il tourna ses armes contre lui-même , par mille sortes d'austérités qui le conduisirent aux portes de la mort , car il mangeait si peu que son corps en devint tout desséché , et sa peau couverte d'ulcères. Dieu lui ayant rendu la santé , il se retira dans un autre monastère gouverné par l'abbé Félix , un de ses anciens amis , qui l'obligea de se charger de l'instruction de ses religieux , en partageant le fardeau de sa supériorité. Ils furent contraints de s'enfuir quelque temps après à cause d'une incursion de barbares de Numidie , et tombèrent entre les mains d'un Vandale nommé Félix , prêtre arien , curé de Gabbardilla , qui leur fit déchirer le corps à coups de fouets et de bâtons , pour leur faire abjurer

la foi. L'an 500 , saint Fulgence alla à Rome visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs. A son retour en Afrique , il bâtit un nouveau monastère , et le quitta pour se retirer dans un autre qui était sur une roche dans la mer , où presque toutes les choses nécessaires à la vie manquaient. Il fut rappelé et ordonné prêtre dans son monastère , pour l'empêcher d'en sortir davantage. Quelque temps après , c'est-à-dire l'an 508 , on le fit évêque de Ruspe ; mais Trasamond , ou Trasimond , roi des Vandales , le bannit deux fois en Sardaigne , à cause de son zèle contre les Ariens. Hilderic , successeur de Trasamond , ayant rappelé tous les exilés , saint Fulgence fut reçu à Ruspe l'an 523 , aux acclamations des peuples qui le conduisaient de ville en ville , portant des branches d'arbres et des flambeaux à la main , parsemant les chemins de fleurs et chantant des hymnes de réjouissance. Il assista à deux conciles de la province Byzacène. Après s'être épuisé par les exercices de la charité envers son peuple , et de la pénitence envers lui-même , il se retira sur un rocher de l'île de Circine , avec un petit nombre de religieux choisis , et y mourut le premier jour de janvier de l'an 533. Les Espagnols croient avoir son corps dans un monastère de Girone en Catalogne , et les habitans de Bourges en France se flattent du même avantage.

Ouvrages de saint Fulgence.

Saint Fulgence a composé plusieurs ouvrages ; savoir , 1^o dix réponses à dix objections des Ariens , *adversus Arianos liber*. 2^o Trois livres au roi Trasimond , pour répondre à un long écrit que ce prince lui avait envoyé , *ad Trasimundum Regem libri tres : primus de mysterio Mediatoris Christi duas naturas in una personâ retinentis ; secundus de immensitate divinitatis Filii Dei ; tertius de sacramento dominicæ Passionis*. 3^o Un livre contre Pinta. 4^o Trois livres adressés à Monime , son ami , *ad Monimum libri tres : primus de duplici prædestinatione , altera bonorum ad gloriam , altera malorum ad pœnam ; secundus de sacrificiî oblatione , Spiritûs-Sancti missione et super erogatione sancti Pauli ; tertius de expositione illius , Verbum erat apud Deum*. 5^o Deux livres de la rémission des péchés , *de remissione peccatorum libri duo ad Eutymium*. 6^o Plusieurs lettres sur différens sujets. 7^o Un traité sur la foi , *ad Donatum liber de fide*. 8^o Divers traités sur la proposition de Jean Maxence ; un de la Trinité a souffert. 9^o Trois livres de la vérité , de la prédestination et de la grâce , *de veritate prædestinationis et gratiæ Dei libri tres*. 10^o La lettre à Jean et à Venerius , au nom des évêques d'Afrique. 11^o Dix livres contre Fabien. 12^o Un traité adressé à Victor. 13^o Un traité

de la foi , à un laïc nommé Pierre. 14^o Un autre traité , où il répondait à cinq questions du diacre Ferrand. 15^o Un traité à Reginus , et plusieurs sermons. Voilà l'ordre dans lequel les ouvrages de saint Fulgence paraissent avoir été composés. On ne l'a point suivi dans la nouvelle édition , donnée à Paris en 1684 , et l'on y a mis en premier lieu les trois livres à Monime , quoique saint Fulgence ne les ait écrits qu'après ceux qu'il adressa au roi Trasimond. Nous suivrons néanmoins cette nouvelle édition dans le compte que nous allons rendre des ouvrages de ce père.

Livres à Monime.

Monime , un des principaux amis de saint Fulgence , lui ayant écrit plusieurs lettres dans lesquelles il lui demandait son sentiment sur plusieurs difficultés , le Saint ne put lui répondre que dans son second exil en Sardaigne ; c'est-à-dire vers l'an 521 , et il renferma dans trois livres ses réponses aux difficultés de son ami. La première était touchant la doctrine de saint Augustin sur la prédestination. Monime s'était imaginé que , suivant les principes établis dans le livre de la perfection de la justice de ce saint docteur , et ailleurs , Dieu nous prédestinait également au mal comme au bien , au péché comme à la vertu , à la mort comme à la vie. Saint Fulgence emploie son premier livre tout entier à

montrer que dans le sentiment de saint Augustin, Dieu ne prédestine point les hommes au péché, mais seulement à la peine, ou au supplice qu'ils ont mérité par leurs péchés. Il montre que ce saint docteur, en disant qu'il y a des hommes prédestinés à la mort, n'a pas entendu par le terme de mort la première mort de l'âme dans laquelle les enfans naissent, ou celle que nous nous donnons par nos crimes propres ; mais la seconde mort, c'est-à-dire les tourmens que nous méritons par nos péchés, soit ceux que nous avons commis avant le baptême, quand nous mourons sans avoir été régénérés, soit ceux que nous commettons depuis le baptême, lorsque nous mourons sans les avoir effacés par la pénitence. C'est cette mort que le pécheur se donne lui-même par le mépris qu'il fait des divins commandemens que Dieu punit par une double mort ; la première, dans la séparation de l'âme et du corps : la seconde, dans les supplices éternels, dont il punit l'âme et le corps. Comme donc en Dieu il n'y a point de péché, le péché ne peut pas venir de lui, ni par conséquent être son ouvrage. Or, il ne prédestine que ce qu'il fait, ou qu'il veut faire : il ne fait point le mal, ni ne le veut faire : le mal n'est donc point un effet de sa prédestination. D'où il suit que les méchans ne sont point prédestinés pour faire le mal, mais seule-

ment pour souffrir la peine due à leurs péchés. La prédestination ne renferme point une nécessité de contrainte pour la volonté humaine, mais une juste, miséricordieuse et éternelle disposition de l'œuvre de Dieu, par laquelle il accorde gratuitement le pardon à un misérable, tandis qu'il en punit un autre ; le tout par un conseil secret, mais juste, de sa volonté. Dieu prévient par sa miséricorde celui qu'il veut sauver, quoiqu'il en soit indigne : il trouve l'autre digne de sa colère. Lors donc qu'il punit de mort le pécheur, il punit en lui l'œuvre mauvaise, qu'il n'aurait point commise, s'il ne s'était retiré de Dieu ; au lieu que lorsqu'il accorde la vie éternelle, il achève, en glorifiant le juste, l'ouvrage qu'il avait lui-même commencé, en le rendant juste, d'impie qu'il était.

Saint Fulgence, dans le second livre à Monime, réfute les Ariens qui prétendaient que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ ne devait être offert qu'au Père seul, et non pas à toute la Trinité. C'était une suite de leur erreur sur la divinité du Verbe ; car ne reconnaissant pas le Fils de Dieu, ils devaient nier conséquemment qu'il fût digne d'un même honneur que le Père. Saint Fulgence prouve que le patriarche Abraham ayant sacrifié aux trois personnes de la Trinité, nous devons en faire de même. Il prouve la même chose d'Isaac, des pro-

phètes et de l'Église catholique, où le sacrifice salulaire est également offert au Père, au Fils et au Saint-Esprit, c'est-à-dire à la Ste.-Trinité, comme c'est au nom de ces trois personnes qu'elle confère le Baptême. Quoique dans la prière de celui qui offre le sacrifice, il ne soit fait mention que du Père seul, il n'en résulte aucun préjudice pour le Fils et le Saint-Esprit, parce que la consommation du sacrifice renferme le nom de ces deux Personnes; et qu'encore que les paroles du prêtre s'adressent nommément au Père, l'oblation se fait en l'honneur de toute la Trinité. L'Église latine faisait en ces temps-là une prière par laquelle elle demandait à Dieu que le Saint-Esprit descendît sur les dons, c'est-à-dire sur le pain et le vin, pour les changer au corps et au sang de Jésus-Christ. Cette prière fournissait aux Ariens une objection contre la divinité du Saint-Esprit, disant qu'il était moindre que le Père et le Fils, puisqu'il était envoyé par eux. Saint Fulgence répond que si le Saint-Esprit est moindre que le Père et le Fils, parce qu'il est envoyé par eux, le Fils est donc aussi moindre que le Père et le Saint-Esprit, puisque nous lisons que le Père et le Saint-Esprit l'ont envoyé. Mais, ajoute-t-il, la mission du Fils, ni celle du Saint-Esprit, n'est point locale : elle est spirituelle comme l'est aussi la venue du père dans les cœurs des fidèles, dont Jésus-Christ dit

dans l'Évangile : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* Il montre par l'Écriture que l'immensité est un attribut commun aux trois Personnes; que toute la Trinité concourt à la sanctification de l'Eucharistie; que l'invocation particulière du Saint-Esprit marque souvent les dons du Saint-Esprit, la charité, la paix, la foi, la continence, et que ce sont ces dons que l'on demande pour tout le corps de l'Église dans le sacrifice, n'y en ayant point d'occasion plus convenable.

Saint Fulgence, dans le troisième livre, réfute les Ariens qui s'autorisaient de ces premières paroles de l'Évangile selon saint Jean : *le Verbe était avec Dieu*, en disant qu'autre chose était d'être chez quelqu'un, ou avec quelqu'un; et autre d'être dans quelqu'un; que le Fils était avec le Père, mais qu'il n'était pas dans le Père. Saint Fulgence montre que si tout ce qui est avec Dieu, est extérieur à Dieu, et que si tout ce qui est dans lui, lui est intérieur, il s'ensuit que nous sommes plus intimes à Dieu que son propre Fils. Car il est dit de lui, *qu'il était avec Dieu dès le commencement*, au lieu qu'il est dit de nous, *que c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être*; et que tout est de lui, par lui, et en lui. Il rapporte divers passages de l'Écri-

ture où ces paroles *avec et dedans* se prennent indifféremment. Il est dit dans saint Jean : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, savoir, l'esprit de vérité. Vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera dans vous.* D'où il conclut que lorsqu'il est dit que *le Verbe était avec Dieu*, c'est comme si l'Évangéliste avait dit, *il était en Dieu*, parce que le Fils qui est le Verbe-Dieu, dit que non-seulement le Père est dans lui, mais qu'il est lui-même dans le Père : *Ne voyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi ?* Il est vrai que nous sommes dans Dieu et avec Dieu, mais ce n'est pas de la même manière que le Fils unique est dans Dieu et avec Dieu. Il est dans Dieu comme né naturellement de Dieu ; c'est-à-dire de la propre substance du Père, au lieu que nous sommes ses enfans par grâce, et non par nature.

Livre contre les Ariens.

Le livre des réponses aux dix objections des ariens, paraît être le premier des écrits de saint Fulgence, selon l'ordre des temps. Il le composa étant à Carthage où le roi Trasamond l'avait fait venir de Sardaigne vers l'an 521. Ce prince qui voulait éprouver son savoir, lui envoya diverses objections contre la foi catholique, avec ordre d'y répondre promptement. Le Saint les divisa par articles, et y

joignit des réponses claires et solides.

1. Les Ariens disaient, les noms de père et de fils sont différens ; leur nature est donc aussi différente ? Saint Fulgence répond que la différence des noms marque en Dieu la distinction des personnes, et non pas une diversité de nature.

2. N'est-il pas écrit, ajoutaient les Ariens, que la génération du fils de Dieu est ineffable ? Cela est vrai, répond saint Fulgence ; mais si l'on ne peut traconter sa 'génération', ni expliquer de quelle manière elle s'est faite, il n'est pas écrit qu'on ne peut la connaître. De ce qu'on ne peut expliquer une chose, il ne suit pas qu'il soit impossible de savoir quelle elle est. Qui peut dire de Dieu tout ce qu'il est ? Personne. Il n'est pas néanmoins permis d'ignorer qu'il existe. Comme donc il ne nous est pas permis d'ignorer la divinité de Jésus-Christ, quoique nous ne puissions l'expliquer, la connaissance de sa génération ne nous a point été refusée, encore que nous ne puissions pas en faire connaître la manière.

3. Ils objectaient divers passages où le Fils est appelé Créature. Saint Fulgence répond que cela doit s'entendre de la génération temporelle du Fils, selon laquelle il est né de la Vierge.

4. Mais pourquoi dites-vous, demandaient les Ariens aux Catholiques, que le Fils est né de la substance du Père ? C'est, répond saint Fulgence, que nous

ne pouvons adorer que ce qui est Dieu substantiellement.

5. Le Fils, disaient les Ariens, n'est point égal à son Père, puisqu'il est engendré, et que le Père ne l'est pas. Saint Fulgence répond qu'il faudrait au contraire dire qu'il n'est pas égal au Père, s'ils étaient tous les deux non engendrés. Car, dans deux non engendrés, la divinité est différente; au lieu que dans celui qui est engendré de celui qui n'est pas engendré, l'unité de nature se trouve évidemment. C'est pourquoi le fils de Dieu étant de la substance du Père, il ne peut en avoir une moindre que la sienne, ni une différente. Jésus-Christ ne marque-t-il pas son égalité avec son Père, lorsqu'il dit : *Mon Père et moi sommes une même chose.* (Joan, 10, 30.) Et encore : *Tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.* (Joan. 5, 23.)

6. Les Ariens insistaient : Autre est le Père de la lumière, autre est la lumière. Le Père est l'auteur de la lumière, le Fils la lumière : ils ne sont donc point égaux. Saint Fulgence répond que le Père et le Fils sont une même lumière substantiellement. Le Père est dans le Fils lumière, et le Fils dans le Père lumière, la lumière disant d'elle-même : *Je suis dans mon Père, et mon Père dans moi.*

7. Le Père est autre que le Saint-Esprit, puisque le Fils dit : *Mon père vous donnera un autre consolateur.* Le Fils est encore autre que le Père, selon qu'il

dit lui-même : *Ily en a un autre qui rend témoignage de moi.* Saint Fulgence répond que le mot *autre*, dans ces deux endroits, est mis pour distinguer les personnes de la Trinité, et non pour marquer entre elles une différence de nature et de substance. Si le Père rend témoignage au Fils, on ne peut douter qu'il ne soit une personne distinguée du Fils; s'il est véritablement son Père, il est donc aussi de même nature.

8. C'est faire injure au Père, disaient les Ariens, de croire que le Fils lui soit égal, et de lui rendre un semblable honneur. La foi apostolique, répond saint Fulgence, ne fait point d'injure à Dieu, mais elle l'honore, en assurant que la substance divine ne peut, ni être changée, ni être diminuée. C'est pour cela qu'elle enseigne que le Fils est égal au Père, parce que l'unité de substance dans tous les deux conserve à chacune de ces personnes la plénitude de sa perfection.

9. L'Écriture dit, en parlant de la génération du Fils, qu'il a été engendré du sein avant l'aurore : ce qui, disaient les Ariens, ne peut s'entendre que d'une naissance charnelle. Saint Fulgence répond que le terme de *sein*, ou de *ventre*, ne se dit de Dieu en cet endroit, que dans un sens métaphorique; et que l'Écriture se sert souvent de cette figure, lorsqu'elle parle de Dieu; que par le terme de *ventre* on doit entendre la na-

ture divine ; et que ces mots, *avant l'aurore*, signifient que la naissance du Fils est éternelle, et qu'elle n'a pas commencé dans le temps.

10. Il n'est pas permis de dire que Dieu soit composé de trois parties. C'est la dernière objection des Ariens, à laquelle saint Fulgence répond que l'Eglise enseigne avec vérité qu'il y a trois personnes en Dieu, et une seule substance.

Les trois livres au roi Trasamond.

Saint Fulgence réfute dans le premier de ces livres les Manichéens, les disciples de Photin, et les autres hérétiques qui niaient également que Jésus-Christ fût Dieu et homme, ou qui rejetaient sur la Divinité tout ce qui doit se rapporter à la nature humaine dans Jésus-Christ. Il distingue donc en Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes, deux natures parfaites, unies en une seule personne. Il le fait en alléguant un grand nombre de passages de l'Ecriture, où l'on voit qu'il y a trois choses en Jésus-Christ, la chair, l'âme raisonnable, et la divinité.

Le second livre à Trasamond a pour titre : *L'immensité du Fils de Dieu*. Mais saint Fulgence ne laisse pas d'y traiter encore de la réparation du genre humain par le sang de Jésus-Christ. Il n'y avait que lui qui pût rétablir l'homme après sa chute. Étant Dieu par nature,

il est aussi immense et éternel. Comme le Père est dans le Fils, le Fils est dans le Père. Cette unité naturelle prouve l'égalité de ces deux personnes. Le Père a tout fait par le Fils, autrement l'on ne pourrait pas dire que le Fils est la vertu, la sagesse et la main de Dieu, ni que toutes choses ont été faites par le Fils ; ce qui est contraire à l'Ecriture, qui lui donne les noms de sagesse, de vertu et de main, et qui nous assure que rien de ce qui est fait n'a été fait sans lui. Quelqu'un dira peut-être : *Il est écrit que le Verbe était au commencement, mais non pas avant le commencement*. Cette objection, dit saint Fulgence, ne peut tomber dans l'esprit que de ceux qui n'entendent pas la force du terme *commencement*, qui doit se rendre par éternel. Il tire sa dernière preuve de l'immensité du Fils de Dieu et des autres personnes de la Trinité, de la forme du baptême qui, s'administrant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit dans toutes les parties du monde en un même temps, suppose la présence, et par conséquent l'immensité des trois Personnes divines.

Dans le troisième livre, saint Fulgence revient au mystère de l'Incarnation, dont il avait déjà traité avec assez d'étendue dans le premier. Il attaque surtout ceux qui enseignaient que la Divinité avait souffert : d'où il suivait qu'elle était détériorée par son union avec la nature hu-

maine dans Jésus-Christ. Le but de ce troisième livre est donc de montrer qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, dont l'une, qui est la Divinité, a toujours été impassible; et l'autre, qui est la nature humaine, a souffert la mort; et que ces deux natures sont unies en Jésus-Christ en une seule Personne, chaque nature conservant ses propriétés. Après avoir établi la distinction des natures et l'unité des Personnes en Jésus-Christ, saint Fulgence répond aux objections de ceux qui soutenaient qu'encore que la Divinité soit impassible en elle-même, elle avait néanmoins souffert depuis son union avec la chair. Il prouve, par divers passages de l'Écriture, qu'elle est également immuable en elle-même, et unie à l'homme dans Jésus-Christ; que n'étant susceptible d'aucun changement dans le Père, elle n'en peut être susceptible dans le Fils, le temps ne pouvant rien ajouter à ce qui est immuable de sa nature, ni en rien diminuer.

Lettres de saint Fulgence sur le vœu de continence.

Une jeune femme s'étant trouvée réduite à l'extrémité dans une maladie, avait embrassé la pénitence par l'imposition des mains, suivant la coutume de l'Église. Le vœu de continence était annexé à cette sorte de pénitence; mais le mari de cette femme voyant qu'elle avait recouvré la santé, et ne croyant pas pouvoir vivre dans la conti-

nence, consulta Saint Fulgence, pour savoir quelles règles on devait garder dans l'usage du mariage, et si une personne mariée était obligée de garder un vœu de continence.

Saint Fulgence répond à la première demande que l'usage du mariage doit avoir pour fin la génération des enfans, et non le plaisir. Il répond à la seconde que le vœu de continence fait par une des personnes mariées ne peut pas obliger l'autre, ni dispenser celle qui a fait vœu de lui rendre le devoir conjugal, parce qu'il n'est pas permis aux personnes mariées de faire vœu de continence, n'ayant pas leur corps en leur propre pouvoir. D'où il conclut que si les personnes qui l'avaient consulté s'étaient engagées unanimement, par vœux à la continence, elles devaient la garder; mais que s'il n'y avait qu'une des deux qui eût fait vœu de continence, et cela sans le consentement de l'autre, elle devait garder ce vœu comme téméraire, et rendre le devoir avec une exacte sincérité, à celle qui n'avait point fait vœu.

Lettres à Galla et à Proba.

Saint Fulgence était dans son second exil, lorsqu'il apprit que Galla, fille du consul Symmaque, venait de perdre son mari qui était aussi consul, et avec lequel elle n'avait pas vécu un an entier. Le diacre qui lui apporta cette nouvelle, lui apprit aussi que Galla avait résolu de

demeurer veuve. Il lui écrit donc, et pour la consoler de la mort de son mari, et pour l'instruire des devoirs d'une veuve chrétienne. Il commença sa lettre par l'éloge des vertus de son mari, ne doutant point que Dieu ne l'eût enlevé dans la fleur de son âge pour le faire jouir d'un bonheur éternel. Il passe ensuite aux devoirs des veuves; et, après lui avoir dit que la virginité est supérieure en dignité au mariage, il lui fait considérer la virginité où se elle trouvait, comme un don de Dieu qui voulait l'élever par degrés à ce qu'il y a de meilleur. Il lui propose l'exemple de Judith, d'Anne, et celui de Proba sa sœur qui, après avoir consacré à Dieu sa virginité, vivait dans Rome avec tant d'édification, qu'elle semblait avoir oublié sa naissance, pratiquant les humiliations, affectant de servir tout le monde, se refusant, pour ainsi dire, le nécessaire, afin d'en nourrir les pauvres, et se contentant d'un habit vil, pour avoir plus de moyens de les revêtir.

Saint Fulgence marque dans cette lettre qu'il en avait écrit une à Proba. Il y fait voir que le don de la virginité, lorsqu'il renferme l'intégrité de l'âme et du corps, est plus grand que tous les autres dons, sans prétendre toutefois que le mariage soit un mal. Il montre en même temps quelle doit être la vie d'une vierge pour pouvoir se promettre tout le bien qui est attaché à son état. Il veut qu'elle

fuie les délices du siècle, soit dans le boire, soit dans le manger, soit dans les vêtemens; qu'elle mortifie sa chair par des jeûnes et des abstinences; qu'elle donne aux pauvres ce qu'elle retranche de ses alimens; qu'elle cherche uniquement à plaire à Jésus-Christ son époux; qu'elle se garde de l'orgueil qui est la source de tous les péchés. Il marque qu'il y a deux sortes d'orgueil dans les personnes qui font profession de piété. L'une en méprisant la vie des autres; l'autre en attribuant à leurs propres forces quelque chose de leurs bonnes œuvres. Il dit qu'une vierge qui tombe dans l'un ou l'autre de ces excès n'est point une vraie vierge de Jésus-Christ qui n'admet à son lit nuptial que les humbles, et qui en chasse les superbes.

La seconde lettre à Proba est une instruction sur la prière et la componction du cœur. Saint Fulgence lui avait écrit une troisième lettre, où il traitait de l'oraison et du jeûne. Nous ne l'avons plus. Il en dit quelque chose dans sa lettre à Galla.

Lettres à Eugyppius, à Théodore, et à Venantie.

La lettre à Eugyppius est une réponse à celle que cet abbé lui avait écrite. Elle roule toute entière sur la charité.

La lettre à Théodore, sénateur qui s'était donné à Dieu, est une congratulation et une exhortation. Saint Fulgence y congratule Théodore de ce qu'il

avait rompu les liens qui l'attachaient au siècle. Il relève l'avantage que l'Eglise tire de la conversion des grands, en ce que leurs exemples sauvent avec eux plusieurs personnes.

La lettre à Vénantie, femme qu'on ne connaît point d'ailleurs, est intitulée *de la vraie pénitence et de la rétribution future*. Saint Fulgence y pose pour principe, qu'aussitôt que la charité habite dans le cœur de l'homme, le péché ne le domine plus. Il fait consister la conversion du pécheur à espérer le pardon en faisant pénitence de ses péchés, et à faire pénitence de ses péchés dans l'espérance du pardon. Car souvent l'ennemi du salut ôte l'espérance à celui qui se repent, ou la pénitence à celui qui espère le pardon.

Livre de la foi orthodoxe à Donat.

Donat à qui est adressé le livre de la foi orthodoxe, que l'on met pour la huitième lettre de saint Fulgence, était un jeune homme qui, après s'être appliqué à l'étude des lettres humaines, faisait son occupation ordinaire de la lecture des livres saints. S'étant trouvé avec des Ariens, ils lui proposèrent un argument par lequel ils prétendaient montrer que le Père est plus grand que le Fils. Donat, qui n'était pas encore assez instruit dans la science des divines Écritures, ne put répondre à la difficulté, mais il en demanda la solution à saint Fulgence qui

lui donna une explication exacte sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Croyez, lui dit-il, que la Sainte-Trinité, c'est-à-dire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit est un vrai Dieu; qu'elle est d'une seule nature, d'une seule essence d'une seule toute-puissance, bonté, éternité et immensité; en sorte que lorsque vous entendez dire un seul Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, vous conceviez qu'il n'y a qu'une nature dans la Trinité; et lorsque vous entendez nommer la Trinité, vous reconnaissez que les trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit sont une même Divinité. Car il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; c'est pour cela que l'on dit Trinité; mais comme il n'y a qu'une substance du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est pour cette raison que la Trinité est appelée véritablement un seul Dieu par les fidèles. Il n'y a donc qu'un Dieu en trois personnes dont la nature est la même. Si donc vous voyez quelqu'un confesser l'unité de nature du Père, du Fils et du St.-Esprit, mais vouloir soutenir qu'il n'y a aussi qu'une personne; regardez-le comme un hérétique Sabellien. Si vous en trouvez quelqu'autre qui confesse tellement trois personnes, qu'il veuille aussi qu'on reconnaisse trois natures, ne doutez pas que ce ne soit un Arien. Si quelqu'un confesse que la nature du Père et du Fils est la même, et qu'il enseigne que celle du Saint-Esprit est différente, en sorte qu'il

avoue que le Fils est égal au Père, et qu'il dise que le Saint-Esprit est seul moindre et inférieur, celui-là est infecté de l'hérésie de Macédonius. Saint Fulgence ajoute que, pour ne point tomber dans les hérésies des Manichéens, des Photiniens, des Ariens, des Nestoriens et des Eutychiens, sur l'Incarnation, il faut reconnaître qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, unies sans confusion en une seule personne; de manière que la nature que le Fils a du Père n'est point confondue avec celle qu'il a prise de la Vierge: Jésus-Christ n'a jamais eu deux personnes, parce que c'est le même Dieu, Fils unique, qui est né du Père selon la Divinité, et d'une Vierge selon la chair.

Livre contre le sermon de Fastidiosus.

Un nommé Victor ayant envoyé un sermon de Fastidiosus, Arien, à saint Fulgence, le saint écrivit un livre à Victor pour réfuter les erreurs de Fastidiosus qui avait quitté la vie monastique, pour se jeter dans le parti des Ariens, et qui appelait les catholiques Homousiens, en prétendant qu'il fallait dire, selon eux, que toute la Trinité s'était incarnée, qu'elle avait souffert la mort, qu'elle était descendue aux enfers, et ressuscitée le troisième jour. Saint Fulgence fait voir que la Trinité est indivisible, et dans ses opérations et dans sa nature. Elle est indivisible dans ses opérations,

puisque toutes les trois personnes opèrent inséparablement, n'y ayant aucun ouvrage fait par le Père, que le Fils et le Saint-Esprit ne l'aient fait aussi. Il rapporte sur cela un grand nombre de passages de l'Écriture. Un des plus précis est celui où Jésus-Christ dit : *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait de même.* (Joann. 5, 19.) Or on voit par un autre endroit, que ce que le Fils fait, il le fait dans le Saint-Esprit, dans lequel il dit lui-même qu'il chassait les démons. Elle est inséparable dans sa nature, puisqu'elle est une. Ce père montre ensuite qu'il n'y a que le Verbe qui se soit incarné, et que de dire que la Trinité entière s'est faite chair, ce serait tomber dans l'hérésie des Sabeliens, qui n'admettaient en Dieu qu'une seule personne et une seule nature. L'Église catholique enseigne qu'il n'y a qu'une nature de la Trinité, mais aussi elle fait donner à chaque personne ce qui lui est propre. Or elle croit que c'est le Fils seul qui s'est fait homme pour nous racheter. La raison en est que le Fils a pris un corps et une âme, non dans l'unité de nature, mais dans l'unité de personne, qui n'est pas la même dans le Fils que dans le Père et le Saint-Esprit. Comme donc l'unité de personne n'a pas fait qu'il y eût deux personnes en Jésus-Christ, quoiqu'il y eût deux natures, elle n'a pas non plus rendu l'incarnation commune à la sainte Trinité. L'incarnation est bien

l'ouvrage de la Trinité ; mais elle est particulière à la personne du Fils qui s'est revêtu seul de la chair.

Lettres à Scarilas et à Ferrand, diacre.

Un nommé Scarilas s'étant trouvé à table chez un catholique qui s'appelait Eventus , la conversation tomba sur le mystère de l'incarnation : un de la compagnie avança que ce n'était pas le Père , mais le Fils qui s'était incarné : un autre dit en général qu'un Dieu en trois personnes s'était fait chair. Après qu'on eut fini sur cette matière, un troisième dit que ce n'était pas Dieu qui avait créé les mouches, les scorpions, ni les autres animaux venimeux ; mais qu'ils étaient l'ouvrage du démon depuis sa chute. Tout le monde s'opposa à cette proposition , et il fut convenu que l'on consulterait saint Fulgence, tant sur cet article, que sur celui de l'Incarnation. Scarila fut chargé d'en écrire au saint évêque qui lui répondit par un livre intitulé , *de l'Incarnation du Fils de Dieu.*

Saint Fulgence , après y avoir établi les mêmes principes que dans le livre précédent, décide que c'est du Fils seul que l'on doit dire qu'ils s'incarnent, et que c'est pour cela que l'évangéliste saint Jean a dit : *Nous avons vu sa gloire comme du Fils unique du Père , étant plein de grâce et de vérité.* Si la Trinité fût

venue elle-même dans la chair , le Fils ne se dirait pas envoyé du Père. Sur la seconde question saint Fulgence dit que l'Écriture nous assurant que Dieu a fait toutes choses, et que rien n'a été fait sans lui , il faudrait donner un démenti à l'écrivain sacré , si l'on voulait soutenir que les mouches, les scorpions et autres insectes ne sont point l'ouvrage de Dieu. C'est Dieu qui a formé lui-même , dans le temps de la création, tous les animaux que la terre et les eaux produisent , comme il a fait les cieux , la terre , et tout ce qu'ils contiennent. Il montre par l'assemblage des parties du scorpion qu'il n'a rien qui ne puisse tourner à la louange du Créateur. Que le venin même qu'on attribue à cet animal devrait servir de leçon aux hommes , en les faisant souvenir qu'ils ne sont blessés des animaux que par une suite de la peine due à leur transgression ; que cela paraît visiblement, en ce que les animaux à quatre pieds, les plus grands et les plus forts, comme sont les chameaux, les chevaux, les bœufs et les éléphants, sont encore soumis à l'homme , tandis qu'il est quelquefois ému et ébranlé lui-même par la morsure d'un petit insecte qu'il pourrait facilement écraser de deux doigts. Saint Fulgence dit donc qu'il n'y a aucune nature mauvaise, soit qu'elle soit animée , soit qu'elle ne le soit pas. Qu'à l'égard des insectes qui s'engendrent de la

corruption des chairs et des fruits, on peut dire que Dieu ne les a pas formés dans les six premiers jours de la création, mais qu'il a donné l'être aux choses dont ils devaient ensuite être formés.

Le diacre Ferrand ayant proposé à saint Fulgence une question au sujet du baptême d'un Ethiopien adulte qui fut baptisé n'ayant plus, ni voix, ni mouvement, ni connaissance, et qui mourut peu de temps après, saint Fulgence répond qu'on ne peut douter du salut de cet Ethiopien, disant qu'ayant eu la foi et le sacrement du baptême, il en avait aussi reçu l'effet; mais qu'encore que cet Ethiopien eût la foi, il n'aurait pas été sauvé, s'il n'eût reçu le baptême, parce que Jésus-Christ demande l'un et l'autre pour le salut. C'était la seconde question de Ferrand. Il en avait fait une troisième touchant le baptême des morts, et une quatrième sur ceux qui meurent subitement après avoir été baptisés, et avant d'avoir reçu la divine Eucharistie. Saint Fulgence répond qu'on ne baptise point les morts, tant parce que chacun doit être jugé suivant ce qu'il a fait dans son corps, que parce que la chair ne peut être baptisée sans l'âme. A l'égard de ceux qui meurent avant d'avoir reçu le corps et le sang de Jésus-Christ, il ajoute qu'il ne faut point en être en peine, parce que par le baptême nous devenons les membres de Jésus-Christ, et qu'ainsi nous par-

ticipons à son corps et à son sang. C'est en conséquence de cette doctrine que l'on a cessé depuis plusieurs siècles de donner même aux enfans l'Eucharistie avec le baptême.

Le même diacre Ferrand proposa à saint Fulgence cinq autres questions : 1° La Trinité étant inséparable, parce qu'elle n'a qu'une même nature, une même opération et une même volonté, peut-on dire que les trois personnes sont inséparables ? 2° Peut-on dire que la divinité de Jésus-Christ est née, qu'elle a souffert, qu'elle est morte, comme on dit que le Fils de Dieu est né, qu'il a souffert, qu'il est mort ? 3° L'âme de Jésus-Christ connaît-elle parfaitement la divinité, et se connaît-il lui-même, en tant qu'homme, de la même manière que le Père, le Fils et le Saint-Esprit se connaissent mutuellement ? 4° Cette formule de prière, *le Fils règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit*, ne semble-t-elle pas marquer que le Fils règne seul avec le Père, et que le Saint-Esprit n'est pas éternel ? 5° Comment doit-on entendre ce que dit saint Luc en parlant de la cène du Seigneur, qu'il prit premièrement le calice, qu'il le donna à ses disciples, et qu'ayant pris ensuite le pain, il dit : *Ceci est mon corps* ; que prenant, après avoir soupé, le calice, il dit alors : *Ce calice est la nouvelle alliance et mon sang, lequel sera répandu pour vous*. Est-ce, disait Ferrand, un ca-

lice donné deux fois, ou sont-ce deux différens calices ?

Saint Fulgence répond à la première question, que la Trinité ne serait pas inséparable, si les personnes pouvaient elles-mêmes être séparées. Il fait voir que tous les attributs qui conviennent à une des trois personnes, conviennent aussi aux deux autres, à l'exception des propriétés relatives, et qu'ainsi l'on ne peut dire qu'elles soient séparables, comme il n'est pas permis de les confondre. Il répond à la seconde question, que puisque, selon Ferrand, lorsqu'on disait que la divinité de Jésus-Christ a souffert, on sous-entendait, dans sa chair, cette expression ne porte aucun préjudice à la foi par laquelle l'Eglise catholique croit et enseigne que la divinité du Fils de Dieu est impassible et immuable. Il répond à la troisième question, qu'il serait très-dur et entièrement éloigné de la pureté de la foi, de dire que l'âme de Jésus-Christ n'a pas une pleine connaissance de sa divinité, avec laquelle nous croyons qu'elle n'a fait naturellement qu'une personne; mais il ne veut pas décider si l'on doit dire que l'âme de Jésus-Christ connaît sa divinité comme la divinité se connaît elle-même. Il répond à la quatrième question, que ces paroles, dans l'unité du Saint-Esprit, montrent que nous croyons l'unité de nature du Saint-Esprit avec le Père et le Fils, et par

conséquent sa divinité et tous ses attributs divins. Enfin il répond à la cinquième question, que quelques interprètes soutiennent que c'est un seul et unique calice, donné une seule fois par Jésus-Christ à ses disciples, et que c'est par anticipation que saint Luc dit d'abord que Jésus-Christ le distribua à ses apôtres; mais que, selon d'autres, le même calice fut donné deux fois. Ce Père convient que ces deux interprétations sont catholiques, et il penche beaucoup pour la seconde.

Lettre à Jean et à Venerius.

Jean, archimandrite, et Venerius, diacre de Constantinople, ayant envoyé à saint Fulgence les livres de Fauste de Riez sur la grâce, et ayant écrit en même temps aux évêques relégués en Sardaigne par Trasamond, saint Fulgence leur répondit pour les évêques d'Afrique, en disant que c'est de Dieu que nous vient la grâce de la bonne doctrine, des bonnes œuvres, et même la bonne pensée; afin que nous apprenions à nous glorifier dans le Seigneur, et non pas en nous-mêmes. Il enseigne que le libre arbitre qui était sain et entier dans le premier homme, est maintenant comme ébranlé par sa propre infirmité dans les enfans de Dieu; mais qu'il est relevé et fortifié par la grâce dont Dieu les gratifie.

Lettre aux moines de Scythie.

Les moines de Scythie, députés à Rome pour y faire approuver leur proposition : *Un de la Trinité a souffert*, n'ayant point trouvé dans cette église l'appui qu'ils en espéraient, s'avisèrent de consulter les évêques relégués en Sardaigne par Trasamond. Ceux-ci chargèrent saint Fulgence de répondre en leur nom. Il établit dans sa réponse la doctrine des deux natures unies en une seule personne, en Jésus-Christ ; il dit que ce n'est point la Trinité qui s'est incarnée, mais le Fils seul, et finit sa réponse par une récapitulation de ce qu'il avait dit sur le mystère de l'Incarnation et sur celui de la grâce.

Lettre qu comte Regin.

Le comte Regin, dont nous n'avons plus la lettre, avait écrit à saint Fulgence pour le consulter sur deux points. Le premier, de doctrine, savoir si le corps de Jésus-Christ était corruptible, ou s'il était demeuré incorruptible. Le second, de morale, regardait la vie que doit mener un homme engagé dans la profession des armes. Saint Fulgence répond à la première question, que Jésus-Christ ayant pris une nature sujette à la mort, il a été soumis à la corruption qui consiste dans la mort, puisqu'il est mort réellement ; mais qu'il n'a point essuyé cette sorte de corruption qui entraîne une si grande altération des parties, que le corps

est réduit en pouriture et en poussière, étant ressuscité le troisième jour, toutes les parties de son corps entières ; que depuis sa résurrection il est absolument incorruptible par l'union inséparable de son âme avec son corps qui, par la gloire dont il jouit, est comme spiritualisé.

Livre de la Trinité à Félix.

Félix qui est qualifié notaire, se trouvant souvent avec des hérétiques qui tâchaient de l'engager dans leurs erreurs, pria saint Fulgence de l'instruire exactement de la doctrine orthodoxe sur la Trinité. Le saint répond, en disant : le Père n'est pas Fils, le Fils n'est pas Père, le Saint-Esprit n'est ni Père ni Fils. Étant trois, nous ne disons pas trois Dieux, parce qu'il est écrit : *Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un*. Il est donc un en nature, non en personne ; car autre est la personne du Père, autre du Fils, autre du Saint-Esprit. Le Père n'est engendré d'aucun, le Fils est engendré du Père, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ces noms relatifs font la Trinité : les essentiels ne se triplent pas.

Des deux livres de la rémission des péchés.

Ces deux livres sont une réponse à la consultation d'un homme de piété, nommé Euthymius, qui désirait de savoir qui sont ceux à qui Dieu remet les péchés en cette vie, et si par

sa toute puissance il ne les remet pas quelquefois aux morts après cette vie. Après avoir expliqué dans le premier livre en quoi consiste la rémission des péchés, saint Fulgence dit que pour y parvenir, trois choses sont nécessaires ; la foi, les bonnes œuvres et le temps ; en sorte que l'on ne peut l'obtenir, si quelqu'une de ces trois choses vient à manquer. Il montre dans le second livre que la rémission des péchés n'est accordée qu'à ceux qui en ce monde ont fait pénitence.

Des trois livres de la vérité, de la prédestination et de la grâce de Dieu.

Ces trois livres, écrits en 523, et adressés à Jean et à Venerius, sont contre ceux qui prétendaient que les dons de la divine bonté dépendaient de la qualité des actions des hommes ; en sorte que Dieu ne leur fit aucune grâce qu'ils ne l'eussent méritée, et qu'il n'eût prévu qu'ils la mériteraient, s'il leur conservait la vie.

Dans le premier livre, saint Fulgence se propose de montrer que la prédestination est purement gratuite. Le dessein du second livre est de faire voir que le libre arbitre est non-seulement dans les bons, mais encore dans les méchants ; avec cette différence que, dans les bons, il est aidé et élevé par la grâce du Rédempteur, au lieu que dans les méchants, il est délaissé et puni par l'équité et la justice

d'un Dieu vengeur. Saint Fulgence traite encore de la prédestination dans le troisième livre où il fait voir que ceux que Dieu a prédestinés à la gloire, le sont aussi aux bonnes œuvres, par lesquelles ils doivent mériter cette gloire.

Du livre de la Foi.

Le livre de *la foi* ou de *la règle de la vraie foi*, adressé à un laïc nommé Pierre, fut écrit après l'an 523. Après avoir instruit ce vertueux laïc sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, saint Fulgence lui dit qu'il doit croire que tous les autres êtres, soit spirituels, soit corporels, sont l'ouvrage de Dieu qui les a créés de rien ; que les êtres spirituels et intelligens subsisteront éternellement par la volonté du Créateur ; qu'il a créé ces êtres de telle manière qu'ils fussent obligés de l'aimer plus qu'eux-mêmes, les ayant faits ce qu'ils sont sans aucun mérite précédent de leur part ; que les Anges ayant été créés libres et en pouvoir de mériter leur béatitude avec le secours de la grâce, ou de déchoir de leur état bienheureux par leur faute, une partie a été confirmée dans l'amour de Dieu qu'elle ne peut plus perdre, et l'autre a péri par une aversion volontaire pour Dieu, qui sera puni des peines éternelles ; que l'homme qui, avec la liberté, avait reçu de Dieu dans sa création le don de l'immortalité et de la félicité, est déchu de cette

prérogative par son péché ; que Dieu n'a pas néanmoins permis que toute la masse du genre humain pérît éternellement ; mais qu'il en a délivré plusieurs par sa grâce , laissant les autres dans l'état de damnation où le péché les avait réduits , etc. Saint Fulgence continue à expliquer à Pierre jusqu'à quarante articles de foi. On en trouve un quarante-unième dans quelques imprimés.

Du livre de la Foi contre l'Évêque Pinta , et de quelques sermons.

L'auteur de la vie de saint Fulgence , en parlant des trois livres que ce Saint adressa à Trasamond , dit que ce prince en fut si étonné , qu'il n'osa plus lui faire de questions ; qu'un évêque arien , nommé Pinta , répondit à ces trois livres , et que saint Fulgence lui répliqua par un ouvrage particulier. Nous avons un écrit qui porte le nom de saint Fulgence , avec le titre de *Réponse à Pinta* ; mais ce ne peut être celui que ce père composa contre cet évêque arien. Saint Fulgence , au rapport de l'auteur de sa vie , faisait voir dans sa réplique à Pinta , que les ariens avaient été terrassés dans ses trois livres à Trasamond , et que les raisons que Pinta lui avait opposées , étaient vaines. On ne voit rien de tout cela dans l'écrit qui nous reste ; il n'y est parlé , ni des livres à Trasamond , ni de la réponse de Pinta ; l'Écriture y est d'ailleurs citée d'une

version différente de celle que saint Fulgence a suivie dans ses ouvrages. Au reste , la réponse à Pinta que nous avons , n'est presque qu'un tissu de passages de l'Écriture rassemblés sous différens titres. Dans l'un on rapporte les passages qui prouvent l'unité de Dieu ; dans l'autre , ceux qui marquent l'égalité du Père et du fils ; et dans les suivans , ceux qui rendent témoignage à la divinité du Fils et du Saint-Esprit , et à la trinité des Personnes en Dieu. Il finit par un précis de ce que la foi catholique enseigne sur la Trinité et sur l'Incarnation.

Nous avons dix sermons parmi les vrais ouvrages de saint Fulgence. Le premier est intitulé : *des Dispensateurs* ou *des Économes du Seigneur*. Le second sermon traite des deux naissances de Jésus-Christ , l'éternelle et la temporelle. Le troisième est en l'honneur du martyr de saint Étienne. Il traite trois différens sujets dans le quatrième ; la fête de l'Épiphanie , la mort des Innocens , et les présens que les Mages offrirent à Jésus-Christ lorsqu'ils vinrent l'adorer. Le cinquième discours est sur la charité. Le sixième sur saint Cyprien. Le septième sur le larron crucifié avec Jésus-Christ. Le huitième sur la fête de la Pentecôte. Le neuvième sur saint Vincent , martyr , n'est pas de saint Fulgence , mais de saint Augustin , parmi les sermons duquel il se trouve dans le cinquième tome de la nouvelle

édition , au nombre 276 : les premiers mots ne sont pas toutes les mêmes dans cette édition et dans celle des œuvres de saint Fulgence ; mais il n'y a point de différence dans le reste du discours. Le dixième est sur ces paroles du prophète Michée : *Je t'apprendrai , ô homme ! ce que c'est que le bien , et ce qui t'est utile ; c'est d'agir suivant la justice et d'aimer la miséricorde.*

Livres contre Fabien.

Saint Fulgence s'étant trouvé avec un arien , nommé Fabien , ils entrèrent en dispute sur divers points de religion , particulièrement sur la Trinité et l'Incarnation. Au sortir de la conférence , Fabien répandit dans le public plusieurs discours sous le nom de saint Fulgence , disant qu'il s'était expliqué de cette sorte dans l'entretien qu'il avait eu avec lui. Comme il n'y avait rien de vrai dans tout ce que Fabien avait attribué à saint Fulgence , ce Père en entreprit la réfutation dans un long ouvrage qu'il divisa en dix livres. Il ne nous en reste que des fragmens qui ont été donnés au public par le P. Chifflet , imprimés dans le recueil des œuvres de saint Fulgence.

Le premier livre avait pour titre : *du Très-Haut , du Consolateur , de la qualité d'Envoyé , de Docteur et de Juge.* Saint Fulgence y faisait voir que le Fils est Dieu , Très-Haut ; que Dieu le Père peut être appelé

consolateur ; que les offices de Juge , de Docteur et d'Envoyé , conviennent au Saint-Esprit. Il enseignait dans le second livre que le Saint-Esprit gémit ou demande pour nous , lorsqu'il nous inspire de gémir nous-mêmes pour nos fautes , et de nous adresser à Dieu ; mais qu'on ne peut pas dire qu'il gémissé véritablement , parce qu'étant Dieu , il n'est sujet à aucune misère qui lui donne lieu de gémir. Le sujet du troisième livre était de distinguer ce qui est propre à chaque Personne de la Trinité d'avec ce qui est commun aux trois Personnes. Le culte que nous devons à Dieu faisait la matière du quatrième livre. Saint Fulgence traitait dans le cinquième de la qualité d'image donnée au Fils , montrant qu'il est tellement l'image du Père , qu'il est aussi de même nature. Il prouvait dans le sixième que le fils est co-éternel au Père. Dans le septième , qui avait pour titre : *de l'Égalité et de l'unité du Saint-Esprit avec le Père et le Fils* , il établissait la divinité du Saint-Esprit par divers passages de l'Écriture. Le huitième livre était intitulé : *de la Mission du Fils et du Saint-Esprit.* Le neuvième avait pour titre : *de l'Invocation de la sainte Trinité.* Dans le dixième , saint Fulgence faisait voir que ce qui est dit de la personne du Père dans le symbole des Apôtres , convient aux autres personnes de la Trinité.

*Des Ouvrages de saint Fulgence
que nous n'avons plus.*

Ces ouvrages sont , 1° un Livre des Questions sur la procession du Saint-Esprit, dont Hincmar, archevêque de Reims, et Ratramme, moine de Corbie, répondant l'un et l'autre aux objections des Grecs, citent deux passages. 2° Un livre qui contenait le récit de ce qui s'était passé dans une conférence où saint Fulgence avait disputé sur la foi en présence du roi Trasamond. 3° Un livre du Saint-Esprit adressé à Abragila. 4° Une lettre aux catholiques de la ville de Carthage, dans laquelle saint Fulgence découvrait tous les artifices dont les ennemis de la foi usaient pour les séduire. 5° Deux livres où il traitait du jeûne et de la prière pour l'instruction de la vierge Proba. 6° Deux lettres écrites au nom des évêques relégués en Sardaigne, à une femme de condition nommée Stéphanie. 7° Une lettre à un évêque nommé Jean. 8° Sept livres contre Fauste de Riez.

*Des écrits supposés à saint
Fulgence.*

Ces écrits sont , 1° Un Traité de la prédestination et de la grâce, dont l'auteur possédait si peu ces matières, qu'il raisonnait tantôt en demi-pélagien, et tantôt suivant les principes de saint Augustin. 2° Plusieurs sermons, entr'autres celui de saint Vincent, celui de la Purification, etc.

*Jugement des Ouvrages de saint
Fulgence.*

Saint Fulgence a été regardé avec justice comme la gloire et l'ornement de l'Eglise d'Afrique, tant pour sa science que pour sa vertu. Il avait l'esprit vif, subtil, fécond ; il comprenait facilement les choses, et les tournait en mille manières différentes, ce qui lui occasionait des redites, et le rendait trop diffus et trop abondant. Il savait bien l'Ecriture et les Pères, surtout saint Augustin, dont il a suivi constamment la doctrine ; ce qui l'a fait appeler l'*Augustin de son siècle*. Son style est moins pur et moins châtié que celui de ce Père ; mais il est net et facile. Il montre partout beaucoup de vigueur et de force, soit dans ses expressions, soit dans ses raisonnemens, et met les matières les plus abstraites dans un si beau jour, qu'il les rend intelligibles aux esprits les moins pénétrants. On voit par plusieurs de ses écrits, surtout par ce qui nous reste des livres contre les hérétiques, qu'il se plaisait dans les questions épineuses, et qu'il les traitait avec beaucoup de subtilité. Il donne pour maxime, et il la suivait lui-même, que dans les questions douteuses, il fallait s'en tenir aux décisions des Pères. (Ferrand, diacre, dans la *Vie de saint Fulgence*. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 1, 1 janvier. Dupin, *Bibl. des Aut. eccl.* t. 6. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* t. 16, p. 1 et suiv.)

FULGENCE (Fabius-Claudius-Gordianus). On de lui l'ouvrage intitulé : *F. Cl. G. Fulgentii viri clarissimi liber voluminum 10, 13. De ætatibus mundi et hominis, reservatis per singulos singulis litteris..... eruit à manuscriptis*, P. J. Hommey, *notis, dissertationibus illustravit*, in-8°. Dans une seconde édition, on donna à cet ouvrage un nouveau titre qui exprime mieux le dessein de l'auteur : *Liber absque litteris de ætatibus mundi et hominis, absque A. absque B. et C. autore F. Cl. G. Fulgentio, F. Cl.* On a cru que ce Fulgence pouvait être père de saint Fulgence, évêque de Ruspe ; d'autres l'ont attribué au Saint même ; d'autres à Fulgence, évêque d'Asti, puis de Carthagène. Mais l'auteur de ce livre se déclare Africain, et l'évêque de Carthagène était Espagnol. (*Journal des Savans*, 1694, pag. 464 de la première édition, et pag. 398 de la seconde.)

FULGENCE DE LA NATIVITÉ, Espagnol, de l'Ordre de Saint-François et de l'Étroite Observance, a enseigné la théologie dans le dernier siècle, et publié un ouvrage dédié au cardinal Jacques Cantelmi, archevêque de Naples. Cet ouvrage, imprimé à Naples même en 1701, a pour titre : *Alphabeticum quodlibetum, seu moralium omnium operationum compendium juxta seriem alphabeti, permixto, competenti indice dispositum, ex duplici tomo Encyclopediæ Matthæi Renii deductum.*

In quo laxioribus opinionibus rejectis, probabiliore et selectiores in hoc unicum volumen arctantur. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francisc.* tom. 1, pag. 453.)

FULGOSE ou **FRÉGOSE** (Raphaël), célèbre jurisconsulte dans le quinzième siècle, naquit, non à Gênes, comme le prétendent les habitans de cette ville, mais à Plaisance, comme les auteurs de son temps le disent expressément, et comme le marque son épitaphe qu'on voit à Padoue dans l'église de Saint-Antoine. Il était savant dans le droit canon et civil. Jean Galeas Visconti, duc de Milan, l'attira de l'Université de Pavie, où il enseigna le droit canon durant six ans. Il l'enseigna depuis à Plaisance, sa patrie, et à Padoue, où il mourut, et fut inhumé dans l'église de St.-Antoine. On a de lui : *Super codice, lib. 9, super ff. veteri, lib. 24, super ff. novo lib. 12. Opera Calcuteca, sive controversiarum forensium; et quæstionum practicarum, decades 4, consilia posthuma, criminalia, feudalia et testamentaria*, etc. (Trithème, de *Script. eccles.* Gesner, *Biblioth.*)

FULIGATTI (Jacques), Romain, entra en 1595 dans la compagnie de Jésus. Il fut président de la Congrégation de la sainte Vierge, à Rome, et mourut dans cette ville en 1653. Il a donné les vies du cardinal Belarmin, de Bernard Réalin, et de Pierre Canisius, jésuites. On a aussi de lui la vie de sainte

Élisabeth de Portugal, et une édition des lettres de Bellarmin.

FULLER (Nicolas), célèbre philologue anglais, né à Southampton, prit le degré de maître ès-arts à Oxford en 1584, reçut les ordres sacrés, et obtint ensuite le pastorat de l'église d'Aldington en Wiltshire. Retiré dans ce lieu, il partagea son temps entre ses fonctions et l'étude de l'Écriture-Sainte et des langues orientales; et on assure qu'il n'y avait personne alors en Angleterre qui en eût une si profonde connaissance. Il eut ensuite un canonicat de Salisbury et le rectorat de Waltham. Il mourut à Aldington en 1623, le 13 février. De tous ses ouvrages, on n'a publié que ses *Miscellanea theologica et sacra*, où il y a beaucoup d'érudition; et un *Appendix* à cet ouvrage, où il répond fortement à Jean Drusius qui l'avait accusé de plagiat et d'erreurs. (Wood, *antiquit. oxoniens.*)

FULLER (Thomas), né à Alwinkle, dans le duché de Northampton, aumônier de Charles II, roi d'Angleterre, était fort versé dans l'Écriture-Sainte, la théologie et l'histoire ecclésiastique. Il mourut en 1662, et laissa les ouvrages suivans écrits en anglais: une Description de la Palestine et des pays voisins, avec l'histoire de ce qui s'y est passé dans l'ancien et le nouveau Testament, à Londres, 1650 et 1662, in-fol. Commentaire sur le livre de Ruth, à Londres, 1654, in-8°. Commentaire

sur le quatrième chapitre de saint Matthieu, *ibid.* 1652, in-8°.

Une Histoire des Croisades, in-folio, 1651; et une Histoire ecclésiastique, principalement par rapport à l'Angleterre, depuis Jésus-Christ jusqu'en 1648, en anglais, à Londres, 1655, in-folio. On dit que cet ouvrage n'est point estimé, et que l'on trouve à la suite une histoire de l'Université de Cambridge. (Le Long, *Biblioth. sacr.* pag. 735. Moréri, édit. de 1759.)

FULMINATION, *fulminatio*.

La fulmination est la sentence d'un évêque, d'un official ou autre ecclésiastique commis par le pape, par laquelle on ordonne que des bulles ou autres rescrits pontificaux seront exécutés et enregistrés à l'officialité. On appelle plus particulièrement fulmination l'exécution ou la dénonciation d'une sentence d'anathème, faite publiquement avec solennité. Voyez Censure.

FULQUIN ou FULCUIN, FOLCUIN et FOLQUIN, abbé de Lobes. Voyez Folcuin.

FUMANO ou FUMANI (Adam), né à Véronne, fut chanoine de cette ville en 1544, et y mourut fort âgé en 1587. Il savait les langues grecque et latine, et ne manquait pas d'érudition. On a de lui, 1° l'Oraison funèbre de Giberti, évêque de Véronne, mort en 1544. Cette pièce, qui est estimée, fit tant verser de pleurs à l'auditoire lorsque l'orateur la prononça, qu'elle ne put être écoutée avec l'attention qu'elle méritait; elle n'a pas été

imprimée. 2^o *D. Basilii magni archiepiscopi Cæsariensis moralia, ascetica magna, ascetica parva, Adamo Fumano interprete*; à Lyon en 1640, in-fol. 3^o *In creationem Sixti V, carmen, Veronæ*, en 1585, in-4^o. 4^o *Carmina*, répandus dans différens recueils. 5^o *Logices libri quinque*, en vers héroïques qui se trouvent avec plusieurs autres pièces du même auteur dans le recueil imprimé en 1739, à Padoue, en deux volumes in-4^o, sous le titre de *Hieronymi Fracastorii, Adami Fumani, et Nicolai Archii carmina. Verona illustrata. Journal de Venise*, tom. 9, pag. 135.

FUMÉE (Barthélemi), dominicain, né à Villon, ou Villo, dans le territoire de Plaisance en Italie, reçut l'habit religieux dans le couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville. Il se distingua bientôt par sa science et par sa piété, et devint un prédicateur célèbre. Il fut inquisiteur général et mourut en 1545. Il laissa une somme de cas de conscience, intitulé le *Brasselet d'or, Armilla aurea*, qui fut imprimée in-4^o, à Venise en 1550, et souvent réimprimée depuis en différens endroits. On a encore du même auteur : *Expositio compendiosior in epistolas Pauli et canonicas. Poemata quædam. Philothea opus immortalis animi dignitatem continens*. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2, pag. 123.)

FUNAMBULE, ou DANSEUR DE CORDE, *andabata, funam-*

bulus, scænobates. Les funambules qui dansent sur une corde fort élevée, se rendent coupables de péché mortel, parce que, quelque habiles qu'ils puissent être, ils s'exposent toujours au danger de se tuer, ou de se blesser considérablement, puisqu'il ne faut pour cela qu'un vertige, qu'une faiblesse d'imagination, un mouvement subit, causé par les cris des spectateurs. (*Voyez BATELEUR.*)

FUNÉRAILLES, derniers devoirs que l'on rend à ceux qui sont morts. (*Voyez FRAIS FUNÉRAIRES, MORTS, SÉPULTURE.*)

FUNGER (Jean), natif de Leuwarden dans la Frise, vivait dans le seizième siècle. Il étudia à Louvain, voyagea en France et en Allemagne, et revint dans son pays où il fut recteur du collège. Il savait les langues, et publia quelques ouvrages, comme *symbolorum ethicorum explicationes. De conflagratione mundi. Etymologicum trilingue*, etc. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

FURCONIO, ville ancienne des Vestiniens, en latin *Furconium*. Elle fut épiscopale et ruinée par les Lombards. On n'en voit plus aujourd'hui que quelques restes dans l'Abruzze ultérieure sur la rivière de Poscara, environ à trois lieues d'Aquila, où son évêché a été transféré. Les évêques qui y ont siégé avant cette translation sont :

1. Flore, au concile de Rome, sous le pape Agathon, 680.
2. Jean, au concile de Rome

contre Anastase, prêtre, 853, et un autre contre Jean, archevêque de Ravenne, 861.

3. Cèse, en 956.

4. Gualderic, en 968.

5. Odorise, en 1095.

6. Berard, en 1147, vivait encore en 1187.

7. Jean, parent d'Innocent III, siégeait en 1204.

8. Anfute, en 1208.

9. Théodore, en 1220.

10. Saint Raynier, mourut en odeur de sainteté vers l'an 1225.

11. Thomas, élu en 1225.

12. Bernard, ou Berard de Padula, qui fut fait pape sous le nom d'Alexandre IV, siégeait en 1252, et après lui ce siège fut réuni, ou transféré à Aquila. (*Ital. sac.*, tom. 10, pag. 105.)

FUREUR, est un emportement violent, causé par un dérèglement habituel de l'esprit et de la raison. La fureur est une cause d'interdiction; mais quand celui qui en est attaqué a de bons intervalles, ce qu'il fait dans ces momens de calme, qu'on appelle, *tempus intermissi furoris, aut dilucidi intervalli*, est valable. (*Leg. 40, ff. de regul. jur.*) La fureur n'ôte point les droits de la société civile; c'est pourquoi les furieux retiennent les droits et les biens qui leur appartiennent; mais l'administration en est donnée à un curateur. Ainsi, les furieux avaient droit d'ainesse aux fiefs, excepté en principauté souveraine. (La Pyrère, *lettre A, nomb. 24.*)

Comme la fureur ôte tout

consentement à celui qui en est attaqué, mais qu'il arrive qu'il a de bons intervalles dans lesquels il a un usage entier de sa raison; lorsqu'on oppose qu'une obligation, ou autres actes ont été passés par un homme en démence, ou fureur, il n'y a pas lieu de donner la provision à l'acte; mais les parties doivent être reçues à informer; savoir, si celui dont l'acte est produit, était lorsqu'il l'a passé dans son bon sens ou non. (Papon, l. 18, tit. 1, *nomb. 43.*)

La fureur qui survient à l'un des conjoints, ne fait point dissoudre le mariage: elle donne seulement lieu à une séparation de biens et d'habitation. (*Voyez* Dupineau, quest. 7, pag. 26; et deux arrêts, l'un du 14 mars 1673, l'autre du... 1677, qui sont rapportés dans le journal du palais. Touchant l'état des furieux et leur capacité de succéder, *voyez* ce qu'en a dit Le Brun dans son traité de la communauté, liv. 3, chap. 3, sect. 2, *in fine*. Pour ce qui est du testament d'un furieux, *voyez* de Ferrière sur l'art. 292 de la coutume de Paris, *glose 1.*)

FURGOLÉ (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, de Castel-Ferrus dans le bas Armagnac. Nous avons de lui l'ordonnance de Louis XV, de 1731 sur les donations, avec des observations, 1733, in-fol. Traité des curés primitifs, 1736, in-4°. Traité des testamens, codiciles, donations à cause de mort, 1748, 4 vol. in-4°.

FURIEUX, celui qui est emporté jusqu'au dérèglement de l'esprit et à la perte de la raison, *furiosus*. Il n'est point permis d'étouffer un furieux, ni de lui procurer la mort en quelque autre manière; ce serait homicide. Il n'est point permis non plus de lui rendre une épée qu'il aurait mise en dépôt, à moins qu'il n'y eût plus de péril à la refuser qu'à la rendre. Un furieux perpétuel qui n'a point de bons intervalles, ne peut, ni contracter, ni tester, ni donner, ni s'obliger en aucune sorte. On l'interdit, et le juge de son domicile lui donne un curateur, du consentement de ses parens. Il ne peut non plus accepter un bénéfice, mais si la fureur lui survient après qu'il en est pourvu, elle ne le fait pas vaquer. On commet seulement quelqu'un pour faire les fonctions qu'il ne peut exercer. Un furieux qui n'a point perdu la raison, ou qui a de bons intervalles, peut tester, contracter mariage, et faire les autres actions civiles. (*Voyez* **IRRÉGULARITÉ**, **MARIAGE**, **EXTRÊME-ONCTION**.)

Le furieux n'étant point libre lorsqu'il est dans la furie actuelle, il n'est point garant de ses actions, et on ne le punit point corporellement dans le cours ordinaire, lorsqu'il en commet quelques unes qui mériteraient des châtimens corporels, s'il était dans un état de liberté. Cependant un arrêt de 1503, rapporté par Bouchel,

condamne Edmont La Fosse, qui avait furieusement ôté l'hostie des mains d'un prêtre, à être brûlé vif, nonobstant les attestations des médecins qu'il était maniaque et insensé. Un autre insensé fut condamné au dernier supplice, pour avoir renversé une image de Notre-Dame dans l'Église de Paris. Mais ces décisions ne doivent pas servir de règles dans les autres cas. Il y a des crimes publics pour la réparation desquels le public souhaite un exemple et une satisfaction; la qualité du crime peut permettre de franchir la règle. On ensevelit dans les cendres du furieux, tout innocent qu'il est, le souvenir de l'action; il est condamné moins pour le punir, moins en qualité d'homme, et comme complice de son action, que pour en effacer tous les vestiges; c'est une victime que la justice sacrifie au public offensé; on cherche plutôt à venger des citoyens, qu'à examiner le coupable. (*Deni-sart, Collect. de jurisprud.*, tom. 1, au mot. **FURIEUX**.)

Quoique le furieux ne soit pas toujours puni corporellement pour ses actions, il n'est point affranchi des dommages et intérêts qui en résultent. Boniface, tom. 2, partie 3, p. 15, rapporte un arrêt rendu le 24 janvier 1654, par lequel un insensé qui, dans un moment de fureur, avait donné un coup d'épée à un particulier, fut condamné en des dommages et intérêts.

Il n'était pas permis aux premiers juges de décharger les accusés de crimes, sous prétexte de démençe ou de fureur; au contraire les arrêts leur ordonnaient de juger à la rigueur, sauf à la cour d'ordonner sur l'appel l'instruction de ce fait justificatif; il y a à ce sujet trois arrêts rendus les 11 février 1732, 12 septembre 1733, et 8 juillet 1738.

FURLONG (Wilite), en latin *Candidus*, né dans le comté de Wexford en Irlande, reçut au baptême le nom de Guillaume. Il passa à Oxford et ensuite à Londres, où il prit la généreuse résolution de renoncer aux erreurs qu'il avait sucées avec le lait. Il voyagea en France, en Italie, en Espagne, où il embrassa la vie monastique dans l'ordre de Cîteaux, à Nucale en Galice. Après son cours de théologie qu'il fit à Salamanque, il retourna en Irlande comme missionnaire. Sa vertu lui attira la vénération de tous les peuples de cette île, et il fut assez heureux pour ramener son père au sein de l'Église. Il mourut à Wexford le 8 avril 1614, ou selon d'autres, en 1616. Il écrivit *oratio per modum epistolæ ad sanctum Malachiam, Archiepiscopum et Primatem Hiberniæ. Epistola ad sanctum patrem nostrum Bernardum*, écrite en Irlande. (*Mém. manusc. de l'abbé Hénegan, communiqué à Drouet, éditeur du Moréri de 1759.*)

FURNI, ville épiscopale d'A-

frique dans la province proconsulaire. Victor de Vite, liv. 1, n. 3, dit que l'évêque Mansuetus d'Uricita fut brûlé à la porte de Furnes, c'est-à-dire, à la porte de Carthage qui conduisait à la ville de Furnes. Siméon, un de ses évêques, assista au concile de Carthage, sous Boniface que l'auteur de la Vie de saint Fulgence dit avoir consacré l'Église de Furnes. (*Vit. S. Fulg.*, c. 29. Geminius de Furnes se trouva au concile de Carthage, sous saint Cyprien. *Coll. Carth. not.* 367.)

FURSY, ou FOURLY, *Furseus* (saint), abbé de Lagny et patron de Péronne, était Irlandais de naissance, fils d'un petit prince du pays, nommé Myltant, qui se vit dans la suite roi de Momonie, ou Munster, l'une des provinces de l'Hibernie. Il fut élevé avec un soin particulier par un évêque de ses parens; mais le désir de servir Dieu le fit résoudre à quitter son pays pour se retirer dans une des îles adjacentes à l'Irlande, où il bâtit un monastère. La division qui régnait dans sa famille le porta à retourner en Momonie, où, après avoir converti le Roi son aïeul, réconcilié son père et sa mère avec ce prince, engagé deux de ses frères Foignan et Ultan à embrasser la vie religieuse, il tomba dans une maladie qui le réduisit à l'extrémité. Il recouvra la santé et se mit à prêcher la pénitence aux peuples qui le suivaient en foule. La jalousie de ses ennemis l'o-

bligea de quitter encore une fois le pays, pour se retirer dans l'Estangle, ou le royaume des Anglais orientaux. Il y bâtit le monastère de Cnobersburg, qu'il gouverna quelque temps. Il alla ensuite trouver son frère Ultan dans le désert, d'où il passa en France, et bâtit un monastère à Lagny dans le diocèse de Paris. Lorsqu'il l'eut affermi dans la vie régulière, il voulut aller visiter les églises où il avait fait autrefois des missions apostoliques; mais il mourut en chemin à Maisières, bourgade du Pontlieu, le 16 janvier de l'an 650. Son corps fut transporté à Péronne qui le regarde comme son patron. (Desmay, docteur de Sorbonne et chanoine de Péronne, *Vie du Saint*. Bulteau, liv. 3, *de son histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 1, 16 janvier.)

FURSTEMBERG (Ferdinand de), issu de la maison des libres barons de ce nom, en Westphalie, né à Bilstein le 21 octobre 1626, s'est rendu des plus recommandables dans le dix-septième siècle par ses vertus, sa piété et son érudition. Il fit ses études à Cologne où il lia une étroite amitié avec Chigi, pour lors nonce apostolique en cette ville, puis à Munster. L'application qu'il avait pour les belles-lettres, et surtout la poésie latine, lui acquirent la bienveillance de ce prélat qui étant de retour à Rome, et ayant été fait cardinal en 1652,

l'attira auprès de lui. Trois ans après ayant été élevé au pontificat sous le nom d'Alexandre vu, il fit de Furstemberg l'un de ses camériers secrets, et le pourvut des canonicats des églises cathédrales de Hildesheim, de Paderborn et de Munster. L'évêché de Paderborn étant demeuré vacant en 1661, après la mort de Théodore-Adolphe de Ruk, le chapitre, à la recommandation du pape, lui donna Furstemberg pour successeur, et en cette qualité il fut sacré à Rome le 6 juin de la même année, par le cardinal Rospigliosi, depuis pape, sous le nom de Clément ix. Quatre mois après il se rendit à son évêché, au bien duquel il donna tous ses soins, et où il fit quantité de réparations très-nécessaires. Ses belles qualités et surtout sa prudente et judicieuse conduite lui acquirent une estime si générale, que le fameux évêque de Munster, Christophe-Bernard Van-Galen, le voulut avoir pour son coadjuteur, quoiqu'il ne fût, ni son parent, ni son allié. L'affaire ne fut pas sans difficulté de la part du chapitre de Munster; mais l'évêque les leva et vint heureusement à bout de faire faire l'élection le 19 de juillet 1667. Il assura dans ce même temps à son évêché de Paderborn la ville de Luger et la future succession au comté de Pymont. Enfin, après la mort de l'évêque de Munster, en 1678, il prit possession de cet évêché, et fut déclaré par le

pape vicaire apostolique dans tous les pays du Nord, où il travailla avec un empressement incroyable à y conserver la véritable religion, et à y ramener ceux qui en étaient les plus éloignés par ses manières douces et efficaces, conformément à la devise qu'il avait prise *fortiter et suaviter*. Il étendit même son zèle jusqu'aux extrémités de l'Orient, faisant pour la conversion des infidèles de la Chine et du Japon des fondations considérables, comme il en avait fait de nombreuses dans son pays pour les peuples du septentrion. Ses soins apostoliques ne l'empêchaient pas de cultiver cet amour pour les belles-lettres, qui était né avec lui, et qu'il conserva jusqu'à la fin. On ne peut dire avec quelle profusion de bienfaits il protégea et avança les sciences non-seulement en Allemagne, mais encore dans toute l'Europe. Il fut le *Mæcenas* de tous les hommes de lettres : non content d'en avoir toujours quatre ou cinq à sa cour et dans son palais, qui l'entretenaient dans le temps qu'il avait besoin de se relâcher du soin des affaires publiques, et qui travaillaient sans cesse à de grands ouvrages, il aidait même ceux qui en avaient entrepris d'importans dans quelque partie du monde qu'ils se trouvasent, tant en manuscrits dont il avait amassé un grand nombre, qu'en argent pour l'impression, et par tous les autres se-

cours qui dépendaient de lui. On lui est redevable de beaucoup de monumens illustres d'antiquité qui étaient dans son diocèse de Paderborn, qu'il fit renouveler avec beaucoup de frais, et qu'il embellit de plusieurs doctes inscriptions, comme on le voit dans son ouvrage intitulé : *Monumenta paderbornensia*, dont il y a eu au moins trois éditions. On peut voir aussi dans le livre qu'il fit imprimer à Rome sous le titre de *septem virorum illustrium poemata*, plusieurs de ses poésies latines qui font avouer que depuis le siècle d'Auguste, peu de personnes ont égalé dans ce genre d'écrire la pureté de son style et la beauté de ses pensées. Enfin ce grand prélat mourut le 26 juin 1683, lorsque le roi de France venait de faire achever, à l'imprimerie royale, une impression de ses poésies, avec une magnificence digne de Sa Majesté, et d'un auteur si illustre en tant de manières. C'est un in-fol. qui parut en 1684. (*Mémoire du temps. Journal des Savans. Baillet, Jugement des Savans sur les poètes modernes. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.*)

FUSCHIUS, ou FUSCHUS (Paul), évêque de Sarni, dans le quinzième siècle. On a de lui, 1^o deux livres de la visite du gouvernement des églises, à Rome en 1581. 2^o Singularités sur les questions les plus subtiles du Droit civil et canonique,

à Francfort en 1601. (Dupin, *Table des Auteurs eccl. du seizième siècle*, pag. 1319.)

FUSCIEN, martyr près d'Amiens dans le troisième ou quatrième siècle, vint de delà les Alpes dans les Gaules avec saint Denis et ses compagnons. Il était avec saint Victorin auprès de Terouanne lorsqu'ils apprirent ce que Rictius Varus, préfet du prétoire sous Maximien Hercule, faisait contre les chrétiens dans les diocèses de Reims et de Soissons, et dans le Vermandois. Le désir de savoir des nouvelles de Saint-Quentin les fit venir à Amiens. Ils surent de leur hôte Gentien qu'il était mort depuis un mois pour la religion chrétienne. Ils furent arrêtés eux-mêmes pour la même cause et conduits devant le préfet qui fit couper la tête à Gentien sur-le-champ. Pour Fuscien et Victorin, ils furent mis à la question, et envoyés chargés de chaînes dans les prisons d'Amiens. Le juge y étant arrivé, les interrogea de nouveau, et, sur leur confession, il les condamna à avoir la tête coupée; ce qui fut exécuté le onze décembre vers l'an 287. On croit que les corps de ces trois saints demeurèrent dans la ville d'Amiens jusqu'à la fin du neuvième siècle, auquel ils furent trouvés par Otger, évêque d'Amiens, qui donna celui de saint Victorin à l'église de Saint-Quentin, celui de saint Gentien à l'abbaye de Corbie, et laissa ce-

lui de saint Fuscien à la cathédrale d'Amiens. Leurs actes qui paraissent être d'un auteur du huitième siècle, et qui ont été publiés par Bosquet au quatrième livre de son histoire de l'Eglise gallicane, n'ont point d'autorité. (Tillemont, *quatrième tome de ses Mémoires ecclésiastiques* à l'article de saint Denis de Paris. Baillet, tom. 3, 11 décembre.)

FUSCIEN-AUX-BOIS (saint), *Sanctus Fuscianus-in-Nemore*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans un village qui porte le même nom, à deux lieues d'Amiens, devait son origine à une église que le roi Charlebert fit bâtir en ce lieu, après qu'on y eut découvert le corps de saint Fuscien, martyr, et ceux de ses compagnons Victorin et Gentien. On l'appela Saint-Fuscien-aux-Bois, à cause de sa situation auprès d'une petite forêt. Cette abbaye ayant été ruinée, Enguéran, comte d'Amiens, la fit rétablir vers la fin du onzième siècle. Elle fut d'abord sur un pied assez florissant, mais les guerres et les incendies y causèrent ensuite de si grands dommages, que dans le siècle passé elle semblait une maison abandonnée. Les religieux de la congrégation de Saint-Maur, qui y ont été introduits en 1648, l'avaient fait rebâtir en entier, et y avaient rétabli la discipline monastique; il n'en plus question aujourd'hui. (*Gallia christ.*, tom. 10, col. 1302.)

J FUSCULE (saint), évêque et confesseur dans le cinquième siècle, sous Hunneric, roi des Vandales, en Afrique, fut envoyé en exil après avoir reçu cent cinquante coups de bâton. On l'honore le 6 septembre avec les autres saints évêques fustigés et bannis dans le même temps et par le même prince. (Baillet, tom. 3, 6 septembre.).

FUSI, ou FUSIL (Antoine), Lorrain de naissance, que l'on dit avoir été gentilhomme, fut curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu-Saint-Gilles de Paris. Il se fit jésuite de bonne heure, mais il ne demeura pas longtemps dans la société. On voit, par un ouvrage intitulé : *Franco Archer*, pag. 870, qu'il avait étudié à Louvain, et qu'il y avait même pris des degrés de théologie. Étant venu à Paris, il s'y fit recevoir docteur de Sorbonne, et fut fait protonotaire apostolique. Étant curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu-Saint-Gilles, et cette dernière Église étant alors annexe de la première, en 1609 les marguilliers de Saint-Leu lui intentèrent un procès criminel, l'accusant d'hérésie, de sorcellerie et d'incontinence. On dit qu'il assista à la mort Ravailiac, qui fut exécuté le 27 mai 1610; mais ce fait n'est point certain. Pour se venger des marguilliers de Saint-Leu, il publia en 1609 un violent libelle diffamatoire intitulé, *le Mastigafore*. Il le désavoua toujours depuis; mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût

arrêté le 12 juillet 1612, et mis en prison au grand Châtelet. Son affaire fut portée à l'officialité où, par sentence, il fut privé de ses bénéfices, interdit de toutes fonctions ecclésiastiques, et condamné à faire réparation envers Viviau, premier marguillier de Saint-Leu. Il en appela au parlement, et de là à Sens, et enfin à Lyon, et par tout la sentence de l'officialité fut confirmée. Après avoir demeuré environ cinq ans dans les prisons, il fut élargi; et ne sachant plus où donner de la tête, il se retira à Genève en 1619, où il embrassa le calvinisme et s'y maria. On dit qu'ensuite étant allé à Constantinople, il se fit Turc. On ignore le temps de sa mort. Voici le catalogue de ses ouvrages : *Factum pour Antoine Fusi, docteur en théologie, prédicateur ordinaire du Roi, et confesseur de sa maison, curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu-Saint-Gilles, son annexe, contre maître Nicolas Viviau et autres marguilliers de Saint-Leu-Saint-Gilles, et marguerite Biblet, in-8°, à Paris. C'est sa défense contre Viviau. Le Mastigafore, ou Précurseur du zodiaque*, est encore une apologie contre son adversaire Viviau, à Paris, 1609, in-8°. Le zodiaque annoncé n'a point paru. *Le Franco Archer de la vraie Église, contre les abus et énormités de la fausse, à Paris, 1619, in-8°. C'est un fruit de son apostasie contre l'Église catholique. On voit à la tête cette ins-*

cription : « Au Roi de la Grande-Bretagne, Jacques 1^{er}, remontrance apologétique sur les énormités et abus représentés, attentat et inhumanités du chef de la fausse Église et de ses suppôts, contre les vrais et légitimes enfans de la vraie. » On a fait plusieurs écrits contre Fusi, comme la Déclaration et décret de la Sorbonne de Paris, contre les impiétés d'Antoine Fusi, Paris, 1619. La Vie d'Antoine Fusi, etc. C'est la traduction du décret de Sorbonne. La Banqueroute d'Antoine Fusi, devenu apostat à Genève, Paris, 1619. Quelques-uns ont dit qu'il se fit mahométan, étant allé à Constantinople sur la fin de sa vie; mais La Boulay Le Gouz dit que ce fut un fils d'Antoine Fusi qui, étant à Constantinople, se fit Turc, pour décliner la juridiction de M. de La Haye, ambassadeur de France, à qui appartenait, suivant l'usage, de le juger pour un crime qu'il avait commis. (Le père Nicéron, tom. 34 de ses *Mémoires*. Dom Calmet, *Bibl. lorr.*)

FUSSEL, lieu d'Espagne, sur les limites des diocèses de Burgos et d'Oñza. Il y eut un concile l'an 1104, *concilium fusselense*. On y régla les limites de ces deux diocèses, et l'on y traita quelques autres points. (Hard., t. 6.)

FUSTAILLIER (François), avocat à Mâcon, dans le dix-septième siècle. Il est auteur de l'ouvrage suivant : *Chronicon urbis Matisconensis; Philibertus Bugnonius, Jcrisconsultus*

concinnavit, à Lyon, 1559, in-8°. On voit par l'épître dédicatoire de cet ouvrage que Bugnion n'en a pas été l'auteur, comme le titre semble l'annoncer, mais seulement l'éditeur. (Papillon, *Bibl. des Aut. de Bourgogne*.)

FUTAIE. La coutume de Paris ne fixait pas l'âge que le bois devait avoir pour être réputé futaie; celle de Nivernois, chapitre des Bois, article 8, n'exigeait que vingt ans depuis la dernière coupe; celle de Troyes, art. 88; de Sens, art. 253 et d'Auxerre, art. 267, disaient que les bois étaient réputés futaies quand ils étaient bons à moissonner (bâtir), quand ils portaient glandée, et quand il n'y avait mémoire de coupe et de culture.

Lorsqu'un bois de haute futaie, appartenant à l'un des conjoints, était coupé, le prix n'entrait point en communauté, et le remploi en était dû, parce que ces sortes de bois étaient réputés immeubles et faisaient partie des fonds.

Cependant, quand ils étaient coupés, ils étaient meubles; le prix ne s'en distribuait point par ordre d'hypothèque, si ce n'était dans les pays où les meubles étaient susceptibles d'hypothèque, et il n'était dû au seigneur suzerain aucuns droits seigneuriaux à l'occasion de ces ventes.

Il a été jugé par un arrêt rendu le 8 mai 1725, plaidant Le Roi et Normant, que des bois de haute futaie, vendus et cou-

pés pendant une saisie féodale, ne faisaient point partie du revenu ordinaire, et par conséquent n'appartenaient point au seigneur saisissant féodalement, le seigneur ne devant prendre que les fruits ordinaires, c'est-à-dire, les revenus annuels. Cet arrêt fut rendu pour le ressort de la coutume de Dunois. L'emphytéote ne pouvait pas couper la futaie. (Denisart, *Collect. de jurispr.*, tom. 1, au mot FUTAIE.)

FYOT DE LA MARCHE (Claude), comte de Bosjan, abbé titulaire de l'Église abbatiale et collégiale de saint Étienne de Dijon, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Lyon, appelé de saint Irenée, conseiller d'État et conseiller d'honneur au parlement de Bourgogne, et ancien aumônier du Roi, naquit à Dijon, le 6 octobre 1630, de Philippe Fyot, seigneur de la Marche, d'Arbois, de Monjay, etc., second président du parlement de Bourgogne, et garde des sceaux en la chancellerie de cette province, et de Claire Guillaume, sa femme. Il n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'il soutint au collège des jésuites de Dijon des thèses de théologie, que le roi Louis XIV, auquel elles étaient dédiées, et qui se trouvait alors en cette ville, honora de sa présence. Ce prince le nomma le 4 mai 1662, à l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon, dont il prit possession en personne le 13 de septembre de la même année, après en avoir obtenu les bulles de provision

du pape Alexandre VII, le 8 du mois de juillet précédent. Il était alors aumônier du Roi, et prieur de Notre-Dame de Pontarlier-sur-Saône. Ce prieuré et le bourg dans lequel il est situé avaient été entièrement ruinés par les guerres en 1636, de sorte que les religieux qui l'habitaient avaient été contraints de l'abandonner. Claude Fyot en fit réparer l'Église, et fit construire un bâtiment en forme de monastère. Il y rétablit ensuite les chanoines réguliers de la Congrégation de France, de l'autorité d'Antoine-Pierre de Grammont, archevêque de Besançon, par traité fait avec l'abbé du Val-des-Écoliers, ayant pouvoir de l'abbé de sainte Geneviève de Paris, au mois de mai 1679, confirmé par le chapitre général de cette congrégation, à laquelle celle du Val-des-Écoliers avait été unie. Il se démit en 1703 de ce bénéfice en faveur de Claude Boubier son petit-neveu. Il avait quitté la cour de bonne heure, et n'y retourna dans la suite que lorsque les emplois dont il fut chargé l'y obligèrent. Il s'était retiré dans son abbaye de Saint-Étienne peu de temps après l'avoir obtenue. Cette abbaye fut le principal objet de ses soins. Le 13 mars 1664 il commença la visite des églises de Dijon, où il avait droit de visite. Il en fit autant dans celles de la campagne, où il avait le même droit; et, de temps en temps, il renouvela ses visites, durant lesquelles, et lorsque

L'occasion s'en présentait, il y fit et laissa tous les réglemens qu'il crut nécessaires pour la réformation des abus et des mœurs, pour l'entretien et l'ornement des églises, l'ordre et la célébration de l'office divin. En qualité d'abbé de Saint-Étienne, il reçut tous les honneurs, et il eut tous les emplois que cette dignité pouvait lui procurer. En 1665, les abbés du diocèse de Langres le nommèrent pour remplir la place de leur député dans la chambre ecclésiastique de Langres. L'assemblée provinciale tenue à Lyon au mois d'avril de la même année 1665, le nomina pour député du second ordre à l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Paris et à Pontoise en 1665 et 1666. Le Roi lui donna au mois de juillet 1668 des lettres de conseiller d'honneur au parlement de Dijon où il fut reçu le 4 décembre suivant, et, en 1669, Sa Majesté lui accorda encore un brevet de conseiller d'État. En 1674, la chambre de l'Église le nomma pour élu des états de la province, dont il fit les fonctions pendant les années 1674, 1675 et 1676. Il eut encore la même charge en l'année 1700. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de tenir la main à tout ce qui restait à faire pour le bon ordre de son église, en exécution de la bulle de sécularisation, qui ordonnait aux abbés, doyens, et chanoines de se faire des statuts et réglemens

dans le nouvel état d'abbé, de chanoines et prêtres séculiers. Il en dressa avec son chapitre, qui furent trouvés si canoniques, que l'évêque les confirma entièrement au mois de mai 1667. Il entreprit aussi, en 1669, avec les paroissiens de Saint-Médard, de rebâtir, ou du moins de réparer presque entièrement son église de St.-Étienne qui, nonobstant les réparations qui y avaient été faites, se ressentait encore de toutes les ruines qu'elle avait autrefois souffertes. Il contribua de sa part aux frais de la dépense; et la nouvelle église étant enfin achevée après sept ans ou environ de travail, il en fit la bénédiction avec beaucoup de solennité le 4 juin 1676. Depuis elle fut consacrée le 5 août 1685, par Étienne Le Camus, évêque et prince de Grenoble, et depuis cardinal. Le 2 juillet de l'année suivante, le feu du ciel tomba sur la pointe de l'aiguille du clocher de cette église; il le consuma entièrement, fondit les cloches, calcina la tour de pierre qui soutenait l'aiguille, et brûla une partie du couvert de la nef. L'abbé Fyot entreprit encore avec les paroissiens de Saint-Médard le rétablissement de ce clocher qui fut achevé, le 14 juin 1690; alors il fit la bénédiction des nouvelles cloches qui avaient été refondues. Le dessein qu'il eut d'établir une paix solide entre les abbés et le chapitre, et l'expérience du passé lui ayant fait connaître que

le meilleur moyen d'y parvenir était de faire en sorte que les abbés eussent entrée au chapitre avec voix délibérative, et droit d'y présider en toutes sortes d'occasions et d'affaires, il fit pour cela un concordat avec les doyen et chanoines au mois de mars 1693, qui lui donnait ce droit et aux abbés ses successeurs. La connaissance qu'il avait aussi des inconvéniens qui naissaient de ce que les abbés n'avaient aucune part aux distributions journalières du chœur, le porta à donner de son patrimoine un fonds assez considérable pour augmenter celui qui avait été fait et destiné par le chapitre, en sorte que, sans diminution de ce qui revenait aux doyen et chanoines de leurs distributions, les abbés pussent y participer à l'avenir. Il fit cette donation par acte du 14 août 1693, qui contient encore la donation de plusieurs autres fondations pour l'augmentation du service divin dans cette église. Il fit aussi rebâtir le cloître de son abbaye, et ayant fait construire un logement sur l'une des ailes de ce cloître en forme de lieux réguliers, il y reçut et établit de jeunes clercs pour y vivre en commun, et pour y être élevés dans la pratique des vertus et des fonctions ecclésiastiques comme dans un séminaire. Enfin, après avoir rempli si dignement une très-longue vie, il mourut à Dijon le 27 avril 1721, dans la quatre-vingt-onzième

année de son âge. On a de lui quelques ouvrages ; savoir , 1^o l'Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne, imprimée à Dijon, en un volume in-fol. en 1696. Elle est remplie de recherches solides et curieuses sur les antiquités de la ville de Dijon. Il se servit, pour la composition de cet ouvrage, des lumières du père André de Saint-Nicolas, ex-provincial des Carmes de la province, religieux habile dans la connaissance de l'antiquité, et très-instruit de ce qui regarde la discipline de l'Église, l'histoire et le Droit canon. 2^o Entretien abrégés avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant et après la sainte Messe, pour les prêtres, avec quelques sentimens de piété sur l'excellence et la sainteté de leur ministère, et l'explication des cérémonies du saint Sacrifice, à Lyon, 1721, in-12. La deuxième partie de cet ouvrage fut imprimée dans la même ville, en 1726. Elle contient des réflexions affectueuses sur les litanies du saint nom de Jésus, et des cantiques auxquels on a joint les préparations et actions de grâces ordinaires marquées dans le missel ; un avis pour célébrer dignement, etc. Ces deux parties, augmentées considérablement, ont reparu en 1729, en quatre volumes in-12. Fyot a encore composé, 3^o Manuel qui comprend différentes méthodes pour entendre la sainte Messe, pour la confession et la communion ; des effusions en

forme de prières pour la visite du Saint-Sacrement, etc.; à Lyon, 1731, in-12, et en 1734. 4° Avis important sur la pratique et l'administration du sacrement de Pénitence pour l'utilité des Confesseurs et Pénitens, etc. ;

à Bruxelles, 1738, in-12. 5° La dévotion aux saints Anges, réduite en méditations, etc. ; à Lyon, 1738, in-12. (Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, tom. 1, pag. 235 et 236; et aux additions, pag. 6.)

G.

GAAL (hébr., *mépris*, ou *abomination*), fils d'Obed, étant venu dans la ville de Sichem pour secourir les Sichémities contre Abimélech, fils de Gédéon, s'avança pour le combattre : mais il fut vaincu et mis en fuite. (*Judic.* 9, 26 et seq.)

GAAS (hébr., *tempête*, *commotion*, *tumulte*, *renversement*), montagne du lot d'Ephraïm, au nord de laquelle était Thamnath-Saré, lieu célèbre par le tombeau de Josué. (*Josué* 24, 30.)

GAAS, *torrent*, ou *vallée de Gaas*, dont il est fait mention. (2. *Reg.* 23, 30.)

GABA (hébr. *colline*, autrement *gobelet*), ville située au pied du mont Carmel, entre Ptolemaïde et Césarée. Eusèbe met une petite ville de Gaba, ou Gabé à seize milles de Césarée de Palestine.

GABAA, ville de la tribu de Benjamin, patrie de Saül, premier roi d'Israël, d'où vient qu'on l'appelle assez souvent Gabaa de Saül. Elle était environ à deux lieues de Jérusalem vers le septentrion. Elle se rendit fameuse par ses crimes, et surtout par celui qu'elle commit envers la femme du Lévite, dont il est parlé au dix-neuvième chapitre des Juges.

GABAA, ville de la tribu de Juda, bâtie par Aza, roi de Juda. (*Josué* 15, 57.)

GABAAT DE PHINÉES, ville située dans les montagnes d'Ephraïm, laquelle fut donnée en partage à Phinéas, fils d'Eléazar. (*Josué* 24, ult.)

GABAATHITES, peuples, (1. *Paral.* 12, 3.)

GABAC, ville (*Josué* 21, 17), autrement Gabaté, ou Gabé, ou Gabée. (*Josué* 18, 24.)

GABALA, ville épiscopale de Lydie, au diocèse, d'Asie, sous la métropole de Sardes. Il en est fait mention dans les notices grecques, aussi bien que dans les actes des conciles. Hierocle la nomme improprement Talaza. Nous en trouvons les évêques suivans.

1. Polycarpe, assista au concile de Chalcédoine. Il avait assisté auparavant au brigandage d'Ephèse, et souscrivit en 458 à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon, au sujet de la mort de saint Protaire.

2. Jean, au septième concile général. (*Oriens christ*, t. 1, p. 894.)

GABALA, ville épiscopale de la première Syrie au diocèse d'Antioche, sous le patriarche. Elle est située sur le bord de la mer de Syrie. Théodoret dit qu'elle est petite, mais fort agréable. Les actes des conciles l'attribuent à la première Syrie. La notice grecque en fait une

dépendance de Théodoriade. Guillaume de Tyr la nomme Gebel. Elle a eu les évêques suivans :

1. Zoïle, au concile de Nicée.
2. Sévère, souscrivit à la lettre des évêques assemblés à Philippopolis.

3. Eusèbe, au premier concile général de Constantinople.

4. Sévérien, grand ennemi de saint Chrysostôme qui le reçut très-bien à Constantinople, lorsqu'il y alla pour faire briller son éloquence, quoiqu'il ne le fît que par intérêt; il se ligua avec ses ennemis dans le concile appelé *ad quercum*; mais ce saint étant de retour à Constantinople, renvoya Sévérien dans son diocèse. (*Pallad. dial. de vit. Chrysost. socr.*, liv. 6, c. 10 et 11.)

5. Maras, succéda immédiatement à Sévérien. (*Assem.*, tom. 1, *Bibl. or.*, p. 240.)

6. Pierre, au concile de Chalcedoine.

7. Flavien, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

8. Jean, au concile de Constantinople, sous Mennas.

9. Romain, au cinquième concile général, en 533.

10. Germain, dont nous avons un ouvrage manuscrit à la bibliothèque du Roi, n° 623, sur le nom de l'homme. (*Or. chr.*, tom. 2, pag. 798.)

Guillaume de Tyr fait mention de cette ville, l. 7, c. 17, en ces termes : l'armée (des Croisés) étant sortie de Laodicée de

Syrie, vint à Gabala, appelé aussi Gibel, qui est éloignée de douze milles, et on l'assiégea en 1098; mais on leva aussitôt le siège par ordre du comte de Toulouse. Les Latins la prirent ensuite et y mirent des évêques de leur rit.

1. Guillaume, *Gesta Dei per Francos*, pag. 445. Il siégeait vers l'an 1115.

2. Hugues, assista au concile d'Antioche en 1136.

3. N...., vers l'an 1145.

4. N...., assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

5. Gauthier, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Urbain IV, en 1264.

6. Adam de l'Ordre de Saint-François, nommé après une longue vacance le 28 juin 1345, par Clément VI.

7. Henri de Henreberch, dominicain, vers l'an 1393. (*Echard, in ind. episcop. Or. christ.*, tom. 3, pag. 1170.)

GABAON (hébr., *gobelet*, ou *colline*, autrement *ce qui est au-dehors*, ou *qui s'élève*, autrement *élévation d'iniquité*), ville capitale des Gabaonites, qui vinrent surprendre la religion de Josué et des anciens d'Israël, en leur faisant entendre qu'ils étaient d'un pays fort éloigné, et qu'ils souhaitaient faire alliance avec le peuple du Seigneur. Ils furent condamnés pour leur supercherie à porter l'eau et le bois au tabernacle du Seigneur, comme des captifs pris en guerre. Les Gabaonites

étaient de la race des Hévéens , anciens habitans du pays , et ils furent toujours fort fidèles aux Israélites. Gabaon était assise sur une hauteur , comme son nom même le dénote ; elle était à quarante stades de Jérusalem , c'est-à-dire , environ à deux lieues de cette ville , vers le Nord. Elle est nommée Gabaa , 2 *Reg.* , 5, 25, comparé à 1 *Par.* 14 , 16. Le tabernacle et l'autel des holocaustes que Moïse avait faits dans le désert , étaient à Gabaon sur la fin du règne de David , et au commencement de celui de Salomon , sans qu'on sache , ni quand , ni par qui , ni à quelle occasion ils y furent transportés. (*Jos.* 9, 3 et suiv. 10, 1, 2, 3 et suiv. 1 *Par.* 21, 29, 30. *Joseph ant.* , lib. 7 , cap. 10.)

GABARA , ou GABAROTH , ville considérable de Galilée. (*Joseph.* , *de vita sua* , p. 1017.)

GABATHON , ou GEBETHON (hébr. , *son dos* , ou *son éminence* , ou *élévation* , *sa paupière*) , ville de la tribu de Dan , attribuée aux Lévites. (*Josué* 21 , 23.)

GABBA , ou GABBUS , ville épiscopale de la première Syrie , au diocèse d'Antioche , sous le patriarche ; elle est à vingt jours de Carres ; c'était une ville commerçante. Les actes des conciles font mention de quelques uns de ses évêques.

1. Bassien , au concile de Nicée.

2. Sévère , souscrivit à la lettre des évêques de l'assemblée de Philippopolis , au concile de Sardique.

3. Pierre , au concile de Chalcédoine , et à la lettre des évêques de sa province , à l'empereur Léon. (*Oriens christ.* , tom. 2 , pag. 787.)

GABBARA , ou GABBARE. Nom que les Égyptiens donnaient aux corps morts qu'ils conservaient dans leurs maisons. Ils avaient coutume d'envelopper de linges les corps des personnes qui mouraient dans la piété , et surtout ceux des martyrs ; ils les embaumaient , et les mettaient sur de petits lits pour les conserver. On appelait gabbares , ces corps ainsi embaumés. (Saint Augustin , *Serm.* 120 , *de divers.* , cap. 12. Bollandus , 17 janvier , pag. 140. Tillemont , *Hist. eccl.* , tom. 7 , pag. 132.)

GABBATHA , lieu du palais de Pilate , d'où ce juge prononça la sentence de mort contre Jésus-Christ. C'était apparemment une éminence , ou une terrasse , ou un balcon élevé et pavé de pierre , ou de marbre ; car *gabbatha* , en hébreu , signifie un pavé de pierre élevé , et vaut autant qu'en grec *lithostrotos*. (*Joan.* 19 , 13.)

GABEL , ou GABELUS (hébr. , *limites* , *bornes*) , parent de Tobie , était de la tribu de Nephtali. Il fut mené en captivité au-delà de l'Euphrate , avec Tobie l'ancien , son cousin , à qui il avait emprunté dix talens d'argent , et établit sa demeure à Ragès , ville de Médie. Ce fut à ce Gabelus que Tobie le père envoya son fils pour lui demander l'ar-

gent qu'il lui avait prêté, ou bien qu'il lui avait mis en dépôt, comme portent les textes hébreu et grec. (*Tob. 4 et seq.*)

GABELLE, *gabella*. La gabelle est un impôt qui se lève sur les marchandises et les denrées, comme le sel, etc., que l'on fait entrer dans les villes. On appelle aussi ces sortes d'impôts *aydes*, *entrées*, *vectigal*, *portorium*, *vectigal portus*, *octavae*. Le droit d'établir ces sortes d'impôts est une suite du pouvoir souverain que les princes ont sur leurs sujets, et les sujets par conséquent sont obligés de leur obéir en ce point, et de leur restituer en cas de contravention à leurs ordres. Saint Paul, dans le treizième chapitre de son Épître aux Romains, n'ordonne pas seulement de payer le tribut aux souverains, il veut qu'on leur paye encore tous les autres impôts, *cui tributum*, *tributum*; *cui vectigal*, *vectigal*. Les saints Pères ont toujours obligé les fidèles de payer les impôts. On se trompe, dit saint Augustin, dans son exposition de quelques questions sur l'Épître aux Romains, si l'on prétend que le christianisme dispense de payer aux souverains les tailles et les autres impôts. *Si quis putat, quoniam christianus est, non sibi esse vectigal reddendum, aut tributum.... in magno errore versatur*. D'ailleurs les sujets qui participent au bien commun de l'État sont tenus d'en porter les charges commu-

nes, ce qui se fait par les impôts qui deviennent par-là d'une obligation étroite.

D'où il suit, 1^o que quand un impôt est établi selon les usages et les lois du royaume, on est obligé de le payer, et si on y manque, on est tenu à restitution, ou envers le Roi, si les fermiers généraux comptent avec Sa Majesté de clerc à maître, ou envers les fermiers généraux, s'ils ont affermé les droits du prince à forfait.

Il suit, 2^o que ceux qui ont conseillé, aidé, facilité, ou recelé les marchandises qui n'ont pas payé les droits, sont tenus à restitution, selon l'ordre qui doit se garder entre ceux qui sont solidairement obligés à restituer.

Il suit, 3^o que si la coutume générale est qu'on ne paye les droits que quand on les demande, on n'y est obligé que lorsqu'on les exige en effet, pourvu qu'on ne cache pas à dessein les marchandises qui doivent payer, ou qu'on ne les conduise pas par des endroits détournés pour tromper la vigilance des exacteurs. (*Voyez les conférences de Paris sur l'usure*, t. 4, p. 258, et Collet, *Moral.*, tom. 3, pag. 329.)

Au reste, le mot *gabelle* vient de *gabium*, qui signifie *tributum*, et ce droit n'a pas été inconnu chez les autres nations. Si nous en croyons Plin, liv. 3, chap. 7, c'a été *Ancus Martius* qui l'a établi le premier; et, au rapport de Tite-Live, *Marcus*

Livius ne fut appelé *salinator*, que parce qu'il imposa un tribut sur le sel pendant qu'il fut censeur. Suivant Piganiol, cet impôt commença en France sous Philippe IV, en 1286. (Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot *Gabelles*. Dictionnaire civil et canonique; Denissart, *Collec. de jurisprudence*, au mot *GABELLES*.)

GABEN, petite ville, mais épiscopale de la seconde Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Scythople, et éloignée de Césarée d'environ seize milles. On n'en voit aucune de ce nom dans les notices ecclésiastiques, et je croirais que Gaben est un mot corrompu, et qu'il faudrait dire Gade. Cependant nous trouvons des évêques qui prennent ce nom dans leurs souscriptions à quelques conciles; peut-être étaient-ils de Gabé, dans la tribu de Benjamin, dont parle Josué, c. 18, v. 24, et qu'on croit être la même que Geba, (2 *Esdr.*, c. 7, v. 30.) Au reste, il y avait dans la Célésyrie des peuples qu'on nommait Gabeni, dont l'évêque souscrivit au concile de Nicée.

Evêques de Gaben.

1. Ruffin, assista au concile d'Éphèse en 431.

2. Anastase, au concile des trois Palestines en 536. (Or. chr., tom. 3, pag. 702.)

GABER (hébr., *homme fort*), fils d'Uri, intendant de la province de Galaad et de Basan au-

delà du Jourdain, sous le règne de Salomon. (3. *Reg.* 4, 19.)

GABIA (Jean-Baptiste), savant de Véronne, professa les lettres grecques à Rome; dans le seizième siècle. Il savait aussi la langue hébraïque et la théologie. On a de lui, 1° La traduction du grec en latin des commentaires de Théodoret, évêque de Cyr, sur Daniel et sur Ézéchiel, imprimé à Rome en 1563, in-fol. Le père Sirmond l'a donnée dans son édition de Théodoret. 2° La traduction de l'histoire de Jean Scilitza Curopalate: cette version parut en 1570. Elle est plus entière que le texte de cet auteur, qui fut publié à Paris en 1648. 3° La traduction de l'historien Zoizime, et des psaumes sur l'original hébreu. 4° Une traduction grecque du calendrier grégorien, publiée à Rome l'an 1583, avec les tables de Jean-Baptiste Santi, et une épître en grec au devant, par Gabia lui-même. Scipion Maffei, *Verona illustrata, lib. quarto, de gli scrittori veronensi*.

GABIM (hébr., *fosses*, autrement *hauteurs*), ville dont parle Isaïe 10, 31. On ne sait pas quelle était sa situation, et plusieurs prennent le mot de *Gabim* en général pour des hauteurs.

GABIO, ville ruinée d'Italie dans le Latium, entre Rome et Palestrine. Elle était très-peuplée et ne cédait en rien à aucune ville de tout le pays. Sextus, fils de Tarquin-le-Superbe, feignant

d'être mal avec son père, se réfugia dans cette ville, et ayant gagné la confiance des Gabiens, il trahit leurs intérêts et les livra aux Romains. Plusieurs auteurs parlent de la ville de Gabio, mais ils ne conviennent pas de l'endroit où elle était située. Elle avait embrassé la religion chrétienne, et était devenue le siège d'un évêque. Voici les noms de quelques prélats qui ont rempli cet ancien siège.

1. Ascerius, assista au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

2. André, au concile de Rome, sous le pape Félix III, en 487.

3. Mercurius, aux conciles de Rome, sous le pape Simmaque, en 501 et 504.

4. Martin, au concile de Latran, sous Martin I^{er} en 649.

5. Martinien, au concile de Rome en 721.

6. Nicétas, aux conciles de Rome en 743 et 745.

7. Grégoire, ou Georges, au concile de Rome en 826.

8. Pierre, aux conciles de Rome en 853 et 861.

9. Léon, aux conciles de Rome en 876 et 879. (*Ital. sacr.*, tom. 10, col. 107.)

GABRIEL (hébr., *homme de Dieu*, ou *force, de Dieu*, ou *mon Dieu fort*), un des premiers Anges. Il fut envoyé au prophète Daniel pour lui expliquer les visions du belier et du bouc qu'il avait vus, et le mystère des septante semaines qui lui avait été révélé. Le même ange Gabriel fut envoyé à Za-

charie, pour lui annoncer la naissance future de Jean-Baptiste, et à Marie, pour lui apprendre que le fils de Dieu s'incarnerait dans son sein. Il la salua pleine de grâce, lui expliqua de quelle manière elle concevrait sans donner atteinte à sa virginité, et la quitta lorsqu'il eut obtenu son consentement. Les Grecs honorent saint Gabriel le 26 mars, le 11 juin et le 26 de juillet. Les Latins n'en font point de fête universelle, excepté celle du 29 septembre qui lui est commune avec les autres Anges, mais ils en ont beaucoup de particulières à certains lieux et à certaines communautés. L'une des principales est celle du 18 de mars, établie dans presque toutes les églises d'Espagne. On voit quelques églises dédiées à saint Gabriel, entre autres celles des Carmélites déchaussées de Boulogne. *Daniel*, 8, 16, 9, 21. *Lucæ*, 1. Baillet, t. 3, 29 septembre.)

GABRIEL, archevêque de Philadelphie, surnommé *Sévère*, né à Monembasie, autrefois Épidaure, ville du Péloponèse, fut ordonné évêque de Philadelphie à Constantinople l'an 1577, par le patriarche Jérémie. Il se retira à Venise où il fut évêque des Grecs qui étaient dans le territoire de cette ville. On a de lui, 1^o un petit traité en grec des Sacrements imprimé à Venise en 1600. 2^o Une apologie, en 1604, où il défend, contre quelques théologiens la-

tins, le culte que les Grecs rendent aux symboles du pain et du vin, avant leur consécration. 3° Un recueil en grec et en latin, imprimé à Paris en 1671, par les soins de Simon, sous ce titre : *Fides ecclesiæ orientalis, seu Gabrielis metropolitæ Piladelphiensis opuscula*. Ce recueil contient son apologie pour la défense du culte que les Grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer dans le temps que les prêtres le portent dans le sanctuaire. Un traité des particules que les Grecs offrent avec l'Eucharistie en l'honneur des Saints. Un discours de l'usage des colybes, ou des légumes cuits, et un traité des Sacrements, où l'auteur traite succinctement des Sacrements en général, et de l'Eucharistie en particulier. On voit dans son apologie le mot de *transubstantiation* répété pour le moins vingt fois. (*Journal des Savans*, 1672, pag. 37 de la première édition, et 3 de la seconde. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 110.)

GABRIEL DE SAINT-VINCENT, religieux de l'Ordre des Carmes déchaussés, né à Lodi, dans le duché de Milan, enseigna avec éloge la philosophie, la théologie et la controverse, fut prieur, définiteur, visiteur général de la province de Gênes, et composa un grand nombre d'ouvrages qui ont été imprimés à Rome; savoir, 1° *Logica*, 1669, in-fol. 2° *Physica*, 1670, in-fol. 3° *De generatione et cor-*

ruptione et metaphysica, in-fol. 4° *Philosophia moralis*. 5° *In primam partem D. Thomæ*, 1664, in-fol. 6° *In secundam partem*, 1665, in-fol. 7° *De gratia*, 1670, in-4°. 8° *De fide, spe et charitate*, 1666, in-fol. 9° *De incarnatione*, 1656, in-fol. 10° *De sacramentis*, 4 vol. in-4°, 1656. 11° *De censuris*, 1661, in-fol. 12° *De justitia et jure*, 1661, in-fol. 13° *Consilia varia*, 1668, in-fol. 14° *De remediis ignorantiae*, 1667, in-fol. 15° *Summa moralis*, 1667, in-fol. 16° *Anagogia christiana*, 1666, in-fol. (*Biblioth. Carmelit.*, tom. 1, col. 533.)

GABRIEL, ou GABRIELIS (Gilles de), licencié dans l'Université de Louvain, prêtre-religieux de l'Ordre de Saint-François, définiteur général et commissaire apostolique dans les Pays-Bas. On a de lui, 1° *Thesis theologica de sacramento Pœnitentiæ, peccatoribus, præsertim consuetudinariis et recidivis, legitime administrando*, à Bruxelles 1676, in-4°. 2° *Specimina moralis christianæ, et moralis diabolicæ in praxi*, à Bruxelles 1675, in-8°. Cet ouvrage fit du bruit, et l'auteur fut obligé d'aller à Rome, pour justifier sa doctrine : elle y fut approuvée, et on l'obligea seulement de changer un peu le titre de son ouvrage dans une nouvelle édition qui parut à Rome en 1680, sous le seul titre de *specimina moralia*. Le même ouvrage a été réimprimé à Lyon

sous son premier titre , en 1683, in-12. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibli. univers. francis.* tom. 1 , pag. 15. *Journal des Savans*, 1681 , pag. 131 de la première édition et 85 de la seconde.)

GABRIEL (Archange de S.), né à Rouën le 25 août 1637, fit profession dans le tiers Ordre de Saint-François le 12 mars 1655. On a de lui ; 1° l'esprit de l'Évangile, en 7 vol., à Paris en 1683 et 1684. 2° La profanation des églises, condamnée par deux lettres chrétiennes, *ibid.*, en 1688. 3° La mort des élus, ou exercice chrétien pour se préparer à bien mourir, *ibid.*, en 1684 et 1689. 4° Paroles tirées du nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus - Christ, pour éclairer les personnes religieuses et les personnes du monde, en 2 vol., *ibid.*, en 1691. 5° Soliloques sur les sept Psaumes de la Pénitence, *ibid.*, en 1690 et 1697. 6° Soliloques sur le psaume *Beati immaculati*, qu'on imprimait. 7° Instructions chrétiennes tirées de l'Écriture sainte, en forme de méditations pour chaque jour de l'année, en 2 vol., *ibid.*, en 1691. 8° Pratiques de piété pour tous les jours de la semaine, *ibid.*, en 1696. 9° Exercice chrétien et intérieur pour une âme qui est dans l'état de pénitence, *ibid.*, en 1691. 10° La règle du tiers Ordre de Saint-François, *ibid.*, en 1691. 11° La vie de sainte Elizabeth de Thuringe, *ibid.*, en 1692. (Dupin, *Table des Aut. ecclés.*

du dix-septième siècle, page 2728.)

GABRIEL, seigneur de Correvon, conseiller de la ville de Lausanne, membre correspondant de l'illustre société d'Angleterre pour l'avancement de la doctrine chrétienne, et associé étranger de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille. On a de lui, de la religion chrétienne, traduit de l'anglais de Adisson, avec un discours préliminaire, des notes et dissertations du traducteur..... 2 vol. in-8°, à Lausanne, chez Pierre Vernay. On en trouvait quelques exemplaires à Paris chez Desaint et Saillant.

GABRIEL (le père), Augustin de la place de Victoires, a fait une excellente critique de l'apologie d'Érasme, par l'abbé Marsollier.

GABRIELI (Antoine), Romain, jurisconsulte, avocat consistorial du fisc, et de la chambre apostolique, mort le 25 octobre 1555, a laissé un ouvrage de Droit en huit livres, que quelques auteurs ont nommé le *calepin de la Jurisprudence*. Mario Gabrieli, fils d'Antoine, publia cet ouvrage en 1570. (Jacobilli, *Biblioth. umb.*)

GABRIELI (Jean-Marie de S. Floride), né à Citta di Castello, dans l'état ecclésiastique, se fit Feuillant le 13 octobre 1672. Il se livra à l'étude de la philosophie, de la théologie, du droit canon, des conciles et de l'histoire ecclésiastique. Son mérite le fit parvenir à la charge

de supérieur général de sa congrégation. Il fut aussi président de la congrégation de la Propagande, où il s'attira l'estime et l'amitié de Fabroni, qui le recommanda au pape Innocent xii. Ce pape goûta le père Gabrieli, et l'éleva au cardinalat le 14 novembre 1699. Il mourut à Caprarole le 17 septembre 1711, et a laissé, 1^o un traité du Pontife romain et de l'Eglise, suivant les sentimens de saint Bernard, à Rome 1686. 2^o Promptuaire d'assertions choisies, historiques, critiques, dogmatiques, tirées de l'Ecriture, de l'Histoire ecclésiastique, des Papes et des conciles, et distribuées dans l'ordre chronologique des dix-huit premiers siècles de l'Eglise, à Rome en 1687. 3^o Théologie historico-dogmatico-scholastique contre les payens, juifs, hérétiques, schismatiques. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2690 et suiv.)

GABRIELITES, secte particulière d'anabaptistes, qui s'éleva dans la Méranie en 1530. Son auteur fut Gabriel Scherling. (Voyez l'Histoire des Anabaptistes.)

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis de Bourbon 1^{er}, comte de Montpensier, épousa le 9 juillet 1485 Louis de La Trémouille II du nom. Cette princesse qui avait beaucoup d'esprit, aimait les sciences et composa divers ouvrages; savoir, l'Instruction des jeunes pucelles; le temple du Saint-Esprit;

le Voyage du pénitent; les contemplations de l'âme dévote sur les mystères de l'Incarnation et de la passion de Jésus-Christ, etc. Gabrielle de Bourbon mourut au château de Thouars en Poitou, le 31 décembre 1516. Jean du Bouchet, Possevin, etc.

GAD (hébr., *heureux*, ou *armé et préparé*, autrement *bouc*), fils de Jacob et de Zelphia, servante de Lia. Jacob bénit Gad de cette sorte : « Gad combattra » couvert de ses armes à la tête » d'Israël, et il retournera du » combat couvert de ses armes. »

Après la mort de Moïse, Gad ayant reçu son partage au-delà du Jourdain, marcha en armes à la tête d'Israël, pour lui aider à faire la conquête de la terre des Cananéens au-deçà de ce fleuve, et s'en retourna bien armé et chargé de dépouilles. La tribu de Gad sortit de l'Egypte au nombre de quarante-cinq mille six cent cinquante hommes. Après la défaite des rois Og et Schon, les tribus de Gad, de Ruben et la moitié de Manassé, demandèrent leur partage dans les pays nouvellement conquis; ce qui leur fut accordé, à condition qu'ils accompagneraient leurs frères dans la conquête du pays de delà le Jourdain. Ainsi Gad eut son partage entre Ruben au midi, et Manassé au nord, ayant les montagnes de Galaad à l'orient, et le Jourdain à l'occident. (*Genes.* 30, 11, 46, 16, 49, 19. *Num.* 32, 1, et suiv.)

Gad, prophète, ami de Da-

vid, qui le suivit dans ses disgrâces sous Saül, et qui lui demeura toujours attaché. David ayant fait faire le dénombrement de son peuple, le Seigneur lui envoya le prophète Gad, pour lui donner de sa part le choix de trois fléaux, *la famine, la guerre ou la peste*. David choisit la peste. Gad avait écrit 1 vol. de la vie de David, qui est cité dans le premier livre des Paralipomènes, 29, 29. (2. Reg. 24, 12 et suiv.)

GAD, divinité payenne dont il est parlé au onzième verset du chap. 65 d'Isaïe, et en d'autres endroits de l'Écriture. Il y a apparence que Gad signifie le soleil dans le passage d'Isaïe, et que saint Jérôme, qui l'a traduit par : *Qui ponitis fortune mensam*, a entendu par Gad, la bonne fortune marquée par la lune. (Dom Calmet, *dictionn. de la Bible*, au mot GAD.)

GADARA. On distingue deux villes de ce nom, toutes deux épiscopales; l'une dans la première Palestine, l'autre dans la seconde : la première sous Césarée, la seconde sous Scythople : celle-là proche d'Azot et de Jamnia, dont parle Joseph, liv. 12 antiq. col. 2; celle-ci sur l'Hiéromacé au levant du lac de Tibériade, à seize milles de Scythople, et appelée *Gaddi*. Nous trouvons des évêques de Gadara souscrits aux actes des conciles, sans désignation de quelle ville, ou de la première, ou de la seconde Palestine. Nous rapporterons leurs noms, en laissant

au lecteur à juger de quel endroit ils étaient.

1. Gajan, ou Gaïan, au premier concile de Nicée.

2. Eusèbe, au concile d'Antioche en 341.

3. Théodore, au concile d'Éphèse en 431.

4. Jean, au concile de Chalcédoine en 451.

5. Araxe.

6. Théodore. Ces deux derniers étaient au concile, où Anthime fut condamné en 536. (*Or. christ.*, tom. 3, p. 656.)

GADDA, ou ASERGADDA, ville de la tribu de Juda. (*Jos.* 15, 27.)

GADDEL (hébr., *grand, puissant*, autrement *frange, ruban*), fils de Gaher. (1. *Esdr.* 2, 47.)

GADDI (hébr., *heureux*, ou *armé et préparé*), fils de Lusi, de la tribu de Manassé, fut un des douze qui allèrent reconnaître la terre de Chanaan sous Moïse. (*Num.* 13, 12.)

GADDIS (hébr., de même, autrement *tas*, ou *amas*), surnom de Jean, fils de Mattathias, et frère de Judas Machabée. (1. *Mach.* 2, 2.)

GADER (hébr., *mur, muraille sèche*, ou *haie*), ville dont le roi fut pris, et mis à mort par Josué 12, 13. Gader est apparemment la même que Gador, et Gaderoshi, et Gedor, et Gayer, et Gayera, ou Gadara, ou Gadera.

GADGAG, montagne dans le désert de Pharan. Les Hébreux y campèrent dans leur voyage du désert. Elle est entre Be-

nejacan et Jetebathia. (*Num.* 33, 32.)

GADI, père de Manahem, qui usurpa le royaume d'Israël. (*4. Reg.* 15, 14.)

GADI, lieu de la naissance de Bonni, un des braves de David. (*2. Reg.* 23, 36.)

GADOLUS (Bernardin), général de l'Ordre de Camaldoli, était de Bresce, ville d'Italie, et vivait en 1510. Il savait le droit, la théologie et les lettres saintes. Il recueillit les œuvres de saint Jérôme, qu'il avait dessein de publier, et laissa de sa façon des commentaires sur toute la Bible, des sermons, des Épîtres; un traité intitulé, *de fugiendo seculo et amplexanda religione*; un autre *contra superbiam et ambitionem*. Gesner. Possevin.

GADOR, la même que Gadara.

GAETAN DE THIENE (St.), instituteur des clercs réguliers, appelés Théatins. *Cajetanus*, était de la famille des Thieni, l'une des plus considérables du Vicentin, dans la seigneurie de Venise. Il naquit l'an 1480 à Vicence ou à Thiène même, bourg appartenant à sa famille, situé à trois ou quatre lieues de cette ville vers le couchant. Il fut fils de Gaspard de Thiène et de Marie Porte, qui joignait la noblesse à la vertu. Les exercices de piété auxquels il s'adonna, et qui lui méritèrent le nom de Saint dès sa tendre enfance, ne l'empêchèrent pas de s'avancer dans les sciences humaines. Il devint philosophe, théologien,

savant dans l'un et l'autre Droit qu'il étudia à Padoue où il prit le bonnet de docteur. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, alla à Rome où le pape Jule II le fit protonotaire participant, retourna à Vicence, où il s'enrôla parmi les pauvres confrères de saint Jérôme pour avoir part au mépris que le monde faisait d'eux, passa de là à Venise où il fit de grandes conversions, et attira beaucoup de personnes au service des pauvres sous sa conduite. Le père Jean-Baptiste de Creme, dominicain, directeur du Saint, jugeant que Dieu le destinait à servir l'Église universelle, l'envoya à Rome où il se joignit à Jean-Pierre Caraffé, archevêque de Théate, à Paul Consiglière, de la famille de Ghisleri, et à Boniface de Colle, pour fonder l'Ordre des clercs réguliers, nommés Théatins, de la ville de Theate, à cause que Jean-Pierre Caraffé, archevêque de cette ville, fut leur premier général. Les quatre fondateurs du nouvel institut firent leurs vœux solennels le 14 septembre de l'an 1524, et le pape Clément VII le confirma l'année suivante par une bulle du 24 juin. Après leur profession ils se retirèrent au Champ-de-Mars, dans une maison qui avait appartenu à Boniface de Colle, pour satisfaire aux engagements de leur institut qui, outre la réforme du clergé, renfermait encore le rétablissement du culte extérieur, la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Euc-

charistie , la prédication , la visite des malades. Mais aucun des nouveaux associés ne s'acquitta de ces différens devoirs avec plus de zèle et de fruit que Gaetan. Charles-Quint ayant pris la ville de Rome , les Théatins en furent chassés , après avoir souffert une rude question , et se retirèrent à Venise. Les trois années de la supériorité de Caraffe étant expirées , Gaetan fut élu en sa place , sans que ce nouvel emploi fit obstacle aux exercices de sa charité envers les étrangers. Il se démit au bout de trois ans et fut envoyé à Véronne où il aida beaucoup l'évêque du lieu à réformer les mœurs de son troupeau. L'an 1532 , il fut envoyé à Naples pour y fonder une communauté de son institut. On le rappela à Venise , et , après ses trois ans d'obéissance , il y fut élu de nouveau supérieur général. Son temps fini , on le rendit à sa maison de Naples où il continua ses pratiques ordinaires de pénitence et de charité jusqu'à sa mort qui lui fut causée par la vue des maux de la chrétienté , et qui arriva le septième jour d'août de l'an 1547 , qui était le soixante-septième de sa vie , et le vingt-troisième de la fondation de son Ordre. Son corps fut enterré en son église de Saint-Paul à Naples où il est révérend des peuples. Urbain VIII le déclara bienheureux par un bref de l'an 1629 , et Clément X le canonisa. On fait sa fête le 7 août. (Sponde , à l'an 1524. Le père Joseph de

Silos, *Annales de l'Ordre*. Dom Bernard , théatin , *Vie du Saint* publiée à Paris en 1698. Baillet , tom. 2 , 7 août. Voyez *Clercs réguliers , Théatins*.)

GAETANIS (Benoît de) , prêtre de Pise ; nous avons de lui , *de supremâ unctione liber historico-dogmaticus*. ill. ac rev. D. D. Franc. ex comitibus guidis , patriarchæ Pisanæ ecclesiæ Archiepiscopi dicatus , à Lucques 1747 , in-8°. Ce traité est regardé comme une bibliothèque de tout ce qu'on a écrit sur le sacrement de l'Extrême-Onction , soit pour ce qui regarde la partie historique , soit pour le dogme et les cérémonies , soit pour les disputes des hérétiques des derniers temps. (*Journal des Savans* , 1748 , p. 58.)

GAETE. GAIETE , ou CAJETE , ville dans la terre de Labour , l'une des plus importantes du royaume de Naples , qui lui sert de clef et de barrière du côté de l'état ecclésiastique. Elle est située dans le golfe de Formia sur le penchant d'un promontoire , et le long de la mer. Quelques auteurs tiennent qu'elle fut bâtie par Énée quatre ans après la ruine de Troie , d'autres par la nourrice d'Énée , qu'on appelait Cajeta. Il y en a qui veulent que son nom de Gaète soit dérivé d'un mot grec qui signifie brûler , parce , disent-ils , que ce fut en cet endroit qu'Énée brûla sa flotte quand il eut abordé en Italie. Il y a beaucoup d'apparence que la religion chrétienne fut établie

dès les premiers siècles dans la ville de Gaëte ; la proximité de Formia et de Minturnia dont les habitans se signalèrent en souffrant la mort pour la défense de la foi, ne laisse aucun lieu d'en douter. Ces deux villes ayant été détruites, leurs sièges ont été réunis à celui de Gaëte, qui ne dépend que du souverain Pontife. La cathédrale est dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge ; son chapitre est composé de quatre dignités, dont l'archidiacre possède la première, et de dix-sept chanoines, dont un fait les fonctions curiales. On y voit cependant encore plusieurs églises paroissiales. C'est le lieu de la sépulture de Charles de Bourbon, connétable de France, qui fut tué en 1527 en montant à l'assaut au siège de Rome. Son corps fut porté à Gaëte, où on le voit debout dans le château avec ses habits, ses bottes, ses éperons et ces quatre vers espagnols au-dessus de sa tête :

*Francia me dio la leche,
España fuerte y ventura,
Roma me dio la muerte,
Y Gaeta la sepultura.*

Évêques de Gaëte.

1. Camplus ou Campolus, siégeait sous le pape Adrien en 790.

2. Léon, en 840.

3. Constantin, en 846, premier évêque de Gaëte.

4. Léon, assista au concile de Rome en 861.

5. Rainulphe, siégeait en 870.

6. Docibilis, 879.

7. Bon, 880.

8. Rainulphe.

9. Marin.

10. Dieudonné, vers l'an 911.

11. Léon, des ducs de Gaëte.

12. Pierre, de la même race.

13. Bernard, sous l'empire d'Othon-le-Grand, siégeait en 998.

14. Probe.

15. Étienne, élu en 1031.

16. Léon, alla au concile de Rome sous le pape Nicôlas II en 1059.

17. Raynald, nommé par Urbain II.

18. Albert, succéda à Raynald.

19. Jean, qui défendit le pape Paschal II dans le concile de Latran en 1116.

20. Richard, moine du Mont-Cassin, succéda à Jean en 1117.

21. Berthold, en 1121.

22. Théodoric.

23. Trasmonde.

24. Richard II, élu en 1126.

25. Jacquinte ou Hyacinthe, en 1152.

26. Rainald, moine du Mont-Cassin, élu en 1169.

27. Jean, succéda à Raynald.

28. Pierre, en 1188.

29. Gilles, grand ami d'Innocent III, qui le confirma.

30. Gauthier, en 1221.

31. Adenolphe, en 1223.

32. Richard, en 1236.

33. Pierre de Terracine, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Innocent IV, en 1252.

34. Benvenutus , en 1256.
35. Barthelemi , chanoine de Gaëte , confirmé par Jean xxi en 1276.
36. Matthieu Mirabellus , élu en 1290 , mourut en 1305.
37. François , de l'Ordre des Frères-Mineurs , confesseur de Robert , duc de Calabre , nommé en 1306 , mourut en 1320.
38. François Gattula , succéda en 1320.
39. Antoine d'Aribandis , de l'Ordre des Frères - Mineurs , nommé en 1341.
40. Roger Friczie , chanoine de Rivello , élu en 1348.
41. Pierre , siégeait en 1381.
42. Augustin , de l'Ordre des Augustins , transféré de Calli , par Boniface ix , en 1396.
43. Ubertin , évêque de..... transféré par le même , mourut en 1399.
44. Jean Gattula de Gaëte , nommé en 1400.
45. Nicolas , abbé de l'Ordre de Saint-Benoît , transféré en 1404.
46. Marin , évêque de Terracine , transféré à Gaëte en 1404.
47. Antoine de Zaggarola , de l'Ordre des Frères - Mineurs , nommé par Martin v , en 1422 , mort en 1427.
48. Jean de Normandis , de Rome , aussi évêque de Terracine , transféré par le même le 10 novembre 1427.
49. Félix , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé par Eugène iv en 1442.

50. Jacques , Espagnol , du royaume de Navarre , en 1444.
51. François Patricede Sienne , nommé par Pie ii en 1460.
52. Baccius Ugolin , succéda en 1494.
53. Paul Hodierna , de Naples , succéda même année à Ugolin , qui mourut.
54. Ferdinand de Ferrera , nommé par Jules ii en 1506. Il alla au concile de Latran.
55. Galeace , de Boulogne , nommé par Léon x , mourut avant d'en recevoir la nouvelle.
56. Thomas , surnommé Gaëtan , de l'Ordre de Saint-Dominique , fait cardinal par Léon x , nommé par le même en 1519 , le 13 avril. *Voyez CAJET.*
57. Étienne-Gabriel Merini , cardinal de Gien , administra cette église depuis 1535.
58. Pierre Flores , transféré de..... mourut en 1540.
59. Antoine Lunell , Espagnol , d'Aragon , nommé en 1541 , mourut en 1549.
60. Pierre Lunell , neveu du précédent , nommé en 1560.
61. Ildefonse Lasso Sadeno , Espagnol , nommé par Sixte v , le 12 octobre 1587 , siégea dix ans , après lesquels Clément viii le transféra à Cagliari en Sardaigne.
62. Jean de Gautès , Espagnol , succéda en 1597 , et Paul v le transféra à Mazaria en Sicile en 1605.
63. Pierre de Oгна , Espagnol , général de l'Ordre de la Merci , transféré de Venezuela dans les

Indes par Paul v, mourut en 1634.

64. Hyacinthe de Ceno, Espagnol, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Urbain viii, mourut en 1535.

65. Jérôme Damin, d'Aragon, de l'Ordre des Carmes, mourut en 1650.

66. Gabriel Ortiz, nommé en 1651, mourut en 1662.

67. Jean de Parades, siègea peu de temps.

68. Balthazard de Valdès, Espagnol, nommé le 16 juillet 1665, siègea cinq ans.

69. Martin de Villanuebas, Espagnol, de l'Ordre de la Merci, nommé le 16 juin 1670, transféré à Reggio en 1675.

70. Antoine del Rio, Espagnol, le 27 avril 1676, passa à Acerenza le 14 mars 1678.

71. Laurent Mayers Caramuel, Espagnol, de l'Ordre de la Merci, évêque de Castro, transféré en 1678. Il mourut en 1683.

72. Joseph Sanz de Villarguta, Espagnol, de l'Ordre de Saint-François, passa à Pouzzolen en 1693.

73. Joseph Guerrero de Torres, Espagnol, de l'Ordre des Augustins, nommé le 13 avril 1693. (*Ital. sac.* tom. 1, col. 526, et tom. 10, col. 221.)

GAFFAREL (Jacques), docteur en théologie et en droit canon, natif de Mannes en Provence, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu qui l'envoya en Italie pour y faire choix des meilleurs livres. Il mourut à Ségonte ou à Ségovie en Espagne,

en 1681, âgé de quatre-vingts ans. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences mystérieuses des rabbins, et toutes les manières différentes d'expliquer l'Écriture dont se servent les cabalistes. Il possédait les langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, grecque, latine, espagnole et italienne. Ses ouvrages sont *Abdita divinæ cabalæ mysteria. De Musica Hebræorum stupenda. De Stellis cadentibus opinio nova. Quæstiones hebræicæ philosophiæ. Traité des bons et mauvais Génies*. Un catalogue latin de tous les ouvrages de cabale manuscrits, dont Jean Pic de La Mirandole s'est servi, in-8°, à Paris, en 651. Un traité singulier, intitulé : *Quæstio pacifica, num religionis dissidia, per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint*, in-4° en 1645, chez Du Mesnil. *A. R. Elcha ben David de sine mundi ex hebræo latinè, interprete et notatore Jacobo Gaffarello*, en 1629, in-8°. *Catena hebræica in omnes veteris Testamenti libros. In voces derelictas vet. Test. centuriæ duce*. Paraphrase (française) sur le Psaume *Super flumina Babylonis*, in-12, en 1624. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris.

GAGE, *pignus*. Le gage est une chose mobilière que le débiteur donne au créancier pour la sûreté de ce qui lui est dû : c'est ce qui s'appelle aussi nan-

tissement. Il n'y a en France que deux sortes de gages; le *judiciaire*, qui consiste à saisir les meubles d'une personne par autorité de justice, et le *conventionnel*, que le débiteur accorde volontairement à son créancier, en lui donnant quelque meuble pour assurance de la somme qu'il lui demande à emprunter. Il ne s'agit ici que de cette dernière espèce de gage.

1^o Le gage conventionnel est permis, parce qu'il n'est contraire, ni au droit naturel, ni au droit canonique, ni au droit civil, qui ne défendent pas de prendre des assurances pour se faire payer de la chose qu'on prête.

2^o Il n'est pas permis de prendre en gage les meubles nécessaires pour se couvrir ou pour gagner sa vie, tels que sont les habits à un pauvre, les charrues et les chevaux à un laboureur, les ustensiles et les outils à un ouvrier. C'est une cruauté contraire à la religion et à la raison.

3^o Il n'est pas permis non plus, ni au débiteur de mettre en gage des meubles qui ne lui appartiennent pas, ni au créancier de se servir des meubles engagés sans le consentement exprès ou justement présumé du débiteur. Si le créancier use sans ce consentement de la chose engagée, il doit au débiteur le prix de l'usage qu'il en a fait et du dommage qu'il lui a causé, s'il lui en a causé quelqu'un.

4^o Le créancier et le débiteur ne peuvent convenir que, si dans

un certain temps le débiteur ne rend ce qu'il a emprunté, la chose engagée demeurera au créancier. Ces sortes de conventions sont contraires à l'équité naturelle, et condamnées par le Droit civil et canon; savoir, par la constitution de l'empereur Constantin, qui abroge la loi (*lex commissoria*) qui permettait ces conventions; par le pape Innocent III, *in cap. significante 7, de pignoribus*, etc., liv. 3, tit. 21, par le concile de Bordeaux de 1583, etc. On peut cependant stipuler que le gage demeurera au créancier, suivant l'estimation qui en sera faite.

5^o. Si le gage périt par la faute du créancier, il en porte la perte. S'il périt sans sa faute et par un cas purement fortuit, comme le feu du ciel, etc., il n'est tenu à rien. La raison est que le créancier n'étant pas le maître de la chose engagée, si elle vient à périr sans sa faute, cette perte tombe sur le débiteur à qui elle appartient, *res perit domino*.

6^o. Le prêt sur gage n'est permis en France que suivant l'ordonnance de 1673 (tit. 6, art. 8 et 9), concernant le commerce, qui dit qu'*aucun prêt ne sera fait sous gages, qu'il n'y en ait un acte pardevant notaire, dont sera retenu minute, et qui contiendra la somme prêtée et les gages qui auront été délivrés, à peine de restitution des gages*. D'où il suit que les confesseurs doivent empêcher les prêts sous gages, lorsqu'il s'agit de choses

un peu considérables, à moins qu'on ne se conforme à cette loi.

7°. Lorsque le débiteur ne paye pas au temps prescrit, le créancier, ne peut pas disposer, de son autorité privée, des meubles qui lui ont été donnés en gages avec les formalités requises; il doit obtenir du juge la permission de les faire vendre publiquement et sans fraude, par un sergent, au plus offrant et dernier enchérisseur. (*Conférences de Paris sur l'usure*, tom. 1, pag. 319. Pontas, au mot GAGE.)

GAGEURE, *sponsio*. La gageure est une convention de deux ou de plusieurs personnes qui déposent de l'argent ou une autre chose, à condition qu'elle appartiendra à celui qui aura dit la vérité touchant un événement incertain. Pour que les gageures soient permises et obligatoires, il faut que l'objet en soit honnête; que les contendans l'entendent dans le même sens, et qu'ils n'aient point de certitude de son événement, puisque, si l'un d'eux en était certain, il ne partagerait point l'espérance et le péril avec les autres, ce qui est cependant nécessaire à cette sorte de contrat. Les gageures ne produisent d'action en justice que lorsque les gages sont consignés pour quelque somme que se soit, et lorsque la somme passe cent livres, il faut de plus que les gageures soient écrites. On peut voir touchant les gageurs, Despeisses, t. 1, part. 1, tit. 10. Mornac,

sur la loi 3, au digeste de *aleatoribus*. Le traité de la preuve par témoins, aux additions du chapitre 10, nombre 12, et suivans, où cette matière est bien traitée. Le septième tome des causes célèbres, vers la fin du chapitre des pipeurs confondus.

GAGNÉE (Jean), Parisien, neveu de Jean Ganei, ou Ganai, ou Gagnée, premier président au parlement de Paris, fut aumônier du roi François 1^{er}, docteur en théologie, et chancelier de l'Église de Paris. Il mourut le 25 décembre 1549. Il avait étudié les langues sous le célèbre Pierre Danès, et laissa quelques ouvrages. De courtes notes sur tout le nouveau Testament, dans lesquelles il explique le sens littéral du texte, par une espèce de paraphrase. Les notes sont fort justes. Des scholies sur les épîtres de saint Paul, sur les épîtres canoniques, et sur l'Apocalypse, imprimées à Paris, en 1543; des scholies sur les évangiles et sur les actes des apôtres, imprimées après sa mort en 1552. Il y blâme Cajétan, et loue Catharin et Pighius, dont il suit assez les sentimens touchant la grâce et la prédestination. Les psaumes en différentes sortes de vers lyriques, etc. Cet auteur était clair, judicieux, solide, pieux et savant. (Dupin, *Biblioth. des Aut. eccl. du 17^e siècle*, part. 4.)

GAGUARITA, ou CAUVARITA, siège épiscopal de la Byzacène en Afrique, marqué dans la notice, n° 100. Rogatus qui

en était évêque, se trouva à la conférence de Carthage, chap. 128, not. 148.

GAGUIN (Robert), docteur en Droit dans la Faculté de Paris, général de l'Ordre des Trinitaires, dit *Mathurins*, en l'an 1473, fut garde de la Bibliothèque royale sous Charles viii et Louis xii selon quelques auteurs. Il est du moins certain qu'il fut employé à diverses ambassades en Italie; en Allemagne et en Angleterre. Il était né à Celline, petit bourg qui confine l'Artois, sur la rivière de Lys, et il mourut à Paris le 22 mai 1501, ou 1502. On a de lui, 1^o *Compendium super Francorum gestis*, à Pharamundo usque ad annum 1491, à Paris, 1497, in-4^o, plusieurs fois réimprimé, et en particulier à Lyon, en 1524, in-fol. 2^o *Epistolæ et orationes*, à Paris, 1397, in-16, et 1498, in-4^o. 3^o Un traité de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge contre Vincent de Châteauneuf, imprimé à Paris, en 1598. 4^o Un discours en vers sur le même sujet. 5^o Des poèmes de la passion de saint Richard, martyr. 6^o Des différens Ordres des ecclésiastiques. 7^o De la misère de l'homme. 8^o Un dialogue contre les paresseux, etc. (Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, quinzième siècle*, part. 1. Valère-André, *Bibliothèque belg.* Michault, de Dijon, *Mém. sur Robert Gaguin*, imprimé au tome 43 des *Mémoires du père Nicéron*.)

GAHAM (hébr., *quiles con-*

duit, fils de Nachor et de Roma. (*Genèse*, 22. 24.)

GAHER (hébr., *la sortie de la chaleur, ou de la colère*), un des chefs des familles qui revinrent de Babylone à Jérusalem. (1. *Esdr.*, 2, 47.)

GAIANITE, *Gaianita*. Les Gaianites étaient des hérétiques sortis de la secte des eutychiens. Ils suivaient les erreurs de Julien d'Halicarnasse, chef des incorruptibles et des fantastiques : ensuite ils furent appelés Gaianites de Gaian, évêque d'Alexandrie, qui se mit à leur tête. Ils soutenaient qu'après l'union des deux natures en Jésus-Christ, son corps avait été incorruptible, et qu'il n'avait point souffert les infirmités de la nature humaine, comme la faim, la soif, etc. (Léontius le scholastique, *de sectis act.* 10. Prateole, *her.* 109. Baronius, à l'an 515.)

GAICHIÉS (Jean), prêtre de l'Oratoire, ancien théologal de Soissons, et membre de l'Académie de cette même ville, mort à Paris le 5 mai 1731, dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il a exercé pendant plus de trente ans les fonctions de théologal à Soissons, sans penser à plaire, ni à se faire estimer par des sermons étudiés, mais uniquement occupé à instruire solidement et à former les mœurs par des discours évangéliques. Également homme de belles-lettres et théologien, l'Académie de Soissons

se faisait honneur de l'avoir pour membre, et l'a plusieurs fois chargé de faire les discours d'éloquence qu'elle est dans l'obligation d'envoyer tous les ans à l'Académie Française, suivant qu'il est porté par les lettres de son établissement. Ces discours sont au nombre de dix. On en trouve plusieurs dans les recueils de l'Académie Française. Celui qui est *contre la lecture des livres de galanterie*, dans le recueil de l'Académie Française de l'année 1707, et celui où il explique cette sentence : *il faut être touché pour toucher (si vis me flere dolendum est primum ipse tibi)*, sont également bien écrits et solides. Il est encore auteur des maximes sur le ministère de la chaire, imprimées en 1711, sans sa participation : c'est un petit volume, mais bien précieux par la solidité des maximes qu'il renferme, et par la manière agréable dont elles sont exprimées. Il s'en est fait à Toulouse une édition, où l'on donne cet ouvrage au père Massillon, depuis évêque de Clermont ; mais on s'est trompé, et le père Massillon l'a lui-même désavoué, en louant l'ouvrage. La *dénouciation faite à l'Académie de Soissons de quelques termes peu polis et messéans*, comme *pardi*, *mardi*, etc., est encore une pièce ingénieuse du père Gaichiés. Elle se trouve dans les Mémoires de litt. et d'hist., chez Sinart, tom. 8, part. 1. En 1739, on a donné à Paris, in-12, le recueil des œuvres du père

Gaichiés, contenant ses maximes sur le ministère de la chaire, et ses discours académiques. Cette édition a été faite sur les originaux, par les soins de Lavarde, chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, qui y a joint une préface avec l'éloge latin, en prose carrée de l'auteur de ces écrits. Le dernier discours du père Gaichiés est terminé par une lettre au pape Innocent xi, pour demander la canonisation du vénérable César de Bus.

Duguet faisait une estime singulière des maximes de la chaire, et il disait dans une de ses lettres, que quand leur auteur aurait pris encore plus de soin de se cacher, il aurait toujours reconnu dans cet écrit la finesse de son bon goût, l'élévation de son esprit, la justesse de ses expressions. Il y a mille endroits, disait-il, sur lesquels il faudrait se récrier, car tout l'ouvrage se soutient, et on ne peut l'accuser d'aucun autre défaut que d'être trop beau. Les maximes de la chaire sont, dit Gibert, l'ouvrage d'un homme apostolique qui a vieilli dans l'emploi sur lequel il donne des règles, et qui s'est rendu aussi respectable par sa vertu et son bon esprit, que par ses manières, soit dans son livre, soit dans le commerce de la vie. Ces maximes sont belles, judicieuses, pleines de lumières et d'un sens exquis, dit leur approbateur qui ajoute que si le sujet en est important et auguste, la manière de le traiter est vive et concise ; que l'ex-

pression est naturelle et le tour délicat ; qu'on y donne presque autant de sentences, que de paroles. Il serait difficile, dit un autre critique, de rassembler en moins de mots et avec autant de goût et de discernement tout ce qui sert à bien connaître l'art de prêcher. L'auteur a recueilli avec soin les préceptes les plus importans sur cette matière ; et quoique chaque maxime paraisse isolée, elles ne laissent pas de former un tissu délicat et ingénieux. Il y a un art admirable à avoir ainsi fondu ses idées, et à les avoir exprimées avec un laconisme dont l'énergie ne nuit point à la clarté ; et l'on peut dire sans flatterie qu'un ouvrage si bien digéré, et dont toutes les parties tiennent par un fil presque imperceptible, suppose la méditation la plus profonde, la parfaite connaissance des vraies beautés de l'éloquence, et l'attention la plus sérieuse aux principes et aux conséquences qui en résultent. Rien n'y sent la sécheresse didactique ; le style est toujours plein d'agrément et de noblesse. L'abbé Goujet ajoute que ces maximes de la chaire devraient être le manuel d'un prédicateur, et être toutes gravées dans son esprit et dans son cœur. Il en donne lui-même une longue analyse, et il en parle de nouveau dans sa Bibliothèque française, tom. 2, où il fait observer que l'édition qui en a été faite en 1738, est beaucoup plus correcte que la première. (Gi-

bert, *Jugemens des Savans*, tom. 3. *Observations sur les écrits modernes*, tom. 17. *Lettre* 244. *Dictionn. portatif des Prédicateurs*.)

GAIGNI, ou GAGNI (Jean), Parisien, premier aumônier du roi François 1^{er}, expliqua le livre des sentences au collège de Navarre l'an 1529, fut recteur de l'Université en 1531, reçut le bonnet de docteur en théologie la même année, et fut chancelier de l'Université depuis le 20 juillet 1546 jusqu'à sa mort qui arriva le 25 novembre 1549. Il savait les langues, la théologie, et composait assez bien en vers latins. Nous avons de lui soixante-quinze psaumes traduits en vers latins, imprimés à Paris en 1547, 1564 et 1587. C'est autant une paraphrase qu'une traduction des commentaires de Primasius sur les épîtres de saint Paul, qu'il a mis en notre langue par ordre du roi François 1^{er} et qu'il publia en 1540 ; une autre traduction des sermons de l'abbé Gueric ; une Vie d'Alcime Avite qu'il a écrite en latin, et qui fut imprimée au-devant de l'édition de cet auteur, donnée en 1604 à Leipsick, in-8°. L'ouvrage le plus considérable de Jean de Gaigni sont les scholies sur le nouveau Testament qui ont paru par parties et en différens temps. Ses scholies sur les quatre évangiles ont été imprimées à Paris en 1531, in-8°, et en 1552, in-fol., celles sur les actes des apôtres, à Paris, 1560,

in-8°, dernière édition, et dans la grande Bible de Jean de La Haye; les scholies sur les épîtres de saint Paul, les épîtres canoniques et l'Apocalypse, in-8°, à Paris, en 1563 et 1633. Les scholies sur l'Apocalypse sont aussi dans la *Biblia maxima* de Jean de La Haye. Jean Balesdens a fait imprimer les scholies sur les quatre évangiles et les actes des Apôtres, in-8°, à Paris, 1631. (La Croix du Maine et du Verdier - Vauprivac, *Biblioth. franc.* Le Mire, *de script. sæc. decimi-sexti*. Du Boulai, *Histor. Universit. paris.*, t. 6, p. 95.)

GAILLAC, *Galliacum*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le diocèse d'Alby, sur la rivière de Tarn où à l'occasion de ce monastère s'est formée une ville qui est une des six considérables de ce canton. L'abbé et les moines y avaient toute justice qu'ils avaient depuis cédée au roi, s'en réservant seulement la quatrième partie. Il y avait une autre abbaye de Gaillac au territoire de Cahors où le roi Pepin avait fondé un monastère en l'honneur de Saint-Quintin. Le monastère de Gaillac, sous l'invocation de saint Michel, au diocèse d'Alby, paraît plus récent. On n'en trouve point de mention avant l'année 960 environ, à laquelle le père Mabilon compte qu'il faut rapporter le testament de Raymond Pons, comte de Toulouse qui est le fondateur de cette maison avec

Froterius, évêque d'Alby. Tout le monde convient que la règle de saint Benoît fut la première que suivit ce monastère dès son commencement. Mais en 1534, les religieux ayant demandé qu'il leur fût permis de passer dans l'état de chanoines séculiers, le pape Paul III leur donna une bulle à ce sujet. Le roi et l'évêque d'Alby consentirent à cette sécularisation. La nouvelle collégiale qui s'en forma, était composée d'un abbé séculier, d'un doyen, de douze chanoines, de quatre hebdomadiers, de dix prébendiers, etc. Il est faux que la mense abbatiale ait jamais été unie au collège des jésuites de Toulouse, ainsi que plusieurs auteurs l'ont avancé. (*Gallia christ.*, tom. 1, col. 52, nov. edit. *Dictionn. univ. de la France.*)

GAILLANDE (Jean Noel), né à Paris en 1685, sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il fut reçu de la maison de Sorbonne en 1708, et de la société en 1709. Il a fait licence de 1710 et 1711; il a pris le bonnet de docteur en 1712. Il est mort senieur de la maison de Sorbonne, et supérieur de Sainte-Barbe, en 1745. Il est auteur d'un livre qui a pour titre : *Éclaircissemens sur quelques ouvrages de théologie*. Il était plein de zèle pour le maintien de la foi et pour le soutien de la discipline ecclésiastique.

GAILLARD (Honoré), jésuite, prédicateur célèbre, né à Aix en Provence le 9 octobre

1641, d'un avocat au parlement de cette province, entra dans la société à Avignon, le 5 novembre 1656. Il est mort à Paris le 11 juin 1727, à quatre-vingt-six ans. Il avait prêché trois fois l'avent et onze fois le carême à la cour. Il avait aussi rempli les meilleures chaires de Paris, toujours avec un grand concours. Ce prédicateur travailla, sur la fin de sa vie, à mettre en ordre les sermons qu'il avait prêchés, mais il ne les a pas rendus publics. Nous n'avons de lui que quatre oraisons funèbres, imprimées séparément; 1^o Celle de Louis de La Tour d'Auvergne, prince de Turenne, prononcée dans l'église de l'abbaye de Clugny en 1683. 2^o Celle de Harlay, archevêque de Paris, prononcée en 1695. 3^o Celle de Louis Dauphin, et de Marie-Adélaïde de Savoie, prononcée à Notre-Dame de Paris en l'an 1712; et celle de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, prononcée en 1709. Tous ces discours sont écrits avec beaucoup de délicatesse, et l'auteur y a fait briller son esprit et ses talents. (*Dictionnaire portatif des Prédicateurs*, imprimé à Lyon en 1757.)

GAITTE (Jacques), docteur en théologie de la Faculté de Paris, chanoine de Luçon. On a de lui : *De usura et fœnore*, à Paris, 1678. *De usuraria trium contractuum pravitate*, 1688. Dupin, dans sa *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, pag. 2712, nomme

ce docteur Charles, au lieu que Moréri l'appelle Jacques.

GAL, *Gallus* (saint), évêque de Clermont en Auvergne, d'une famille très-qualifiée dans les Gaules, naquit vers l'an 489 dans la ville à qui l'on a donné depuis le nom de Clermont. Renonçant de bonne heure à tous les avantages du siècle, il embrassa la vie religieuse dans le monastère de Cronon, ou Cournon, à trois petites lieues de la ville, et s'y appliqua de toutes ses forces à dompter ses passions par les armes de la pénitence. Il était humble, chaste, sobre, vigilant, sage, modeste, grave, et d'une exactitude merveilleuse à tous ses devoirs. Mais comme il avait une voix qui enlevait par son agrément tous ceux qui l'entendaient chanter au chœur, l'évêque saint Quintin le prit auprès de lui et l'ordonna diacre. L'Auvergne étant tombée dans le partage de Thierri, roi d'Austrasie, ce prince charmé du mérite du diacre Gal, le fit venir à sa cour et l'y retint jusqu'à l'an 527, qu'il le nomma évêque de Clermont après la mort de saint Quintien. Ce fut pour lors surtout qu'il fit paraître tant de douceur, d'humilité, de complaisance, de charité envers tout le monde, qu'il gagna le respect et l'amour de tous. Il portait la patience jusqu'au point de souffrir les outrages et même les coups sans dire un mot, ni témoigner la moindre aigreur. Il travailla sans relâche au salut de ses peuples.

ples durant son épiscopat, et se trouva, autant qu'il put, à toutes les assemblées ecclésiastiques du royaume pour le maintien de la discipline et des mœurs. Il fit plusieurs miracles qu'on peut voir dans saint Grégoire de Tours son neveu, dont un des plus remarquables fut de préserver son diocèse d'une grande peste, appelée *ingunaire*, qui ravagea diverses provinces. Il mourut âgé de 65 ans, le dimanche d'avant les Rogations, vers l'an de Jésus-Christ 553. Son corps est dans l'église cathédrale, que l'on appelle Notre-Dame du Port. Le Martyrologe romain fait mention de lui au 1^{er} juillet. *Sa vie qui est au chapitre 6 de celles des saints Pères, qu'a écrites saint Grégoire de Tours son neveu, se trouve dans toutes les éditions des œuvres de cet auteur, et dans le premier siècle bénédictin avec les notes du père Mabillon.* (Baillet, t. 2, 1^{er} de juillet.)

GAL (saint), abbé, naquit en Irlande vers le milieu du sixième siècle, de parens nobles et vertueux, qui l'offrirent à Dieu dès sa première jeunesse, dans le monastère de Bencor au pays d'Ultonie, sous la discipline de saint Coloman. Il fit des progrès extraordinaires dans les vertus et dans les sciences, et surtout dans l'intelligence de l'Écriture-Sainte dont il expliquait admirablement les endroits les plus difficiles et les plus obscurs. Il accompagna

saint Coloman en Angleterre, en France, en Austrasie, en Suisse, où il brûla les temples et brisa les statues des faux dieux, ce qui lui attira de grandes persécutions de la part des idolâtres. Hiltibod, diacre de Villimar, curé d'Arbon, lui ayant indiqué un désert, il y bâtit une église, qu'il environna de douze cellules. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Gal, qui subsiste encore aujourd'hui sous la règle de saint Benoît, dans le pays des Suisses, accompagnée d'une ville de même nom, au diocèse de Constance. C'est le monastère que saint Gal gouverna saintement jusqu'à sa mort, après avoir refusé l'évêché de Constance et l'abbaye de Luxeu. L'année de cette mort est fort contestée. On croit assez probablement qu'il mourut âgé d'environ quatre-vingt-un ans, vers l'an 646, le 16 d'octobre, entre les bras de Villimar son ancien ami, curé d'Arbon, qui l'avait prié de prêcher le jour de la fête de sa paroisse. Son corps fut transporté dans son monastère où Dieu rendit témoignage à sa sainteté par divers miracles. On fait sa fête le 16 d'octobre. Sa vie, écrite par Valafrid Strabon, est dans Surius et dans le second siècle bénédictin du P. Mabillon. (Baillet, t. 3, 16 octobre.)

GALAAD (hébr., le *tas*, ou *l'amas du témoignage*), fils de Machir, et petit-fils de Manassé, eut son partage dans les monta-

gues de Galaad, à l'Orient du Jourdain, qui séparent les pays d'Ammon, de Moab, de Ruben, de Gad et de Manassé, et de l'Arabie déserte. Souvent *Galaad* est mis pour tout le pays de delà le Jourdain. L'Écriture vante beaucoup la résine de Galaad. (*Genès.* 37, 25, *Num.* 26, 29.)

GALACTOIRE (saint); il est regardé comme le successeur de saint Julien, qui fut le premier évêque de Béarn, ville de la troisième Aquitaine. Il assista au célèbre concile d'Agde qui se tint l'an 506, par la permission d'Alaric, roi des Wisigots. L'année d'après ce concile il passa, avec tout son peuple, sous la domination des Français, par la mort d'Alaric, qui fut défait et tué par le roi Clovis qui devint bientôt maître de toute l'Aquitaine. Galactoire crut devoir se réunir à ce prince pour chasser les Ariens de son diocèse. Il leva des troupes à cet effet; mais avant de pouvoir joindre ce prince, il fut attaqué par les ennemis qui avaient reconnu Gesaleic pour leur roi après Alaric. Ses troupes furent défaites après un combat opiniâtre et fort sanglant, et lui fait prisonnier. Les Ariens le voulurent forcer par les tourmens de renoncer à sa foi, mais leurs efforts ayant été inutiles, ils le massacrèrent. Ce genre de mort le fit considérer dans son Église et dans tout le pays de Béarn comme un véritable martyr. Sa fête se célèbre le 27 de juillet, que l'on prend pour le jour de sa mort,

ou de sa déposition. Il se fit encore une autre translation de son corps dans le cours de la même année, du lieu de Mimi-san où il avait été défait et tué, dans la ville de Lescar. L'an 1569, ses reliques furent brûlées par les huguenots, et les cendres jetées au vent. (*De Marca, Hist. de Béarn*, liv. 1, ch. 15, n. 8. Baillet, tom. 2, 7 août.)

GALANCES (Clément), Théatin du dix-septième siècle. On a de lui, 1° Conciliation de l'Église arménienne avec l'Église romaine, sur les témoignages des pères et docteurs arméniens, 2 vol. in-fol., imprimés à Rome, en 1650, 1658 et 1661, dans l'imprimerie de la *Propagande*. 2° Histoire d'Arménie ecclésiastique et politique, à Cologne, 1686. (*Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, p. 2223.)

GALANTES (Livius), d'*Imola*, de l'Ordre des Frères-Mineurs, a donné la Théologie chrétienne comparée avec la philosophie de Platon, et la sagesse des anciens Egyptiens et Grecs, à Boulogne en 1627. (*Le P. Jean de Saint-Antoine, Bibl. Univ. Francisc.*, tom. 2, pag. 283.)

GALATIE, province de l'Asie mineure, appelée aussi Gallo-Grèce, du nom des Celtes, ou Gaulois, qui s'y établirent autrefois. Elle avait pour bornes, au couchant la grande Phrygie, la Bithynie, et l'Asie propre; au midi, la Pisidie et la Lycaonie; au levant, la Cappadoce, et au septentrion la Paphlagonie qui en

faisait aussi partie. Les peuples qui y habitaient, étaient nommés, *Galates, Gallo-Grecs, Tectorages, Tolistoboges, et Trocromes*. On appelle aujourd'hui cette province *Chiangare*, au rapport de Castald, et elle est sous la dépendance des Turcs.

L'empereur Constantin en fit deux provinces, dont la première fut gouvernée par un proconsul, et l'autre par un président. Ancÿre était la capitale de celle-là, l'ayant été auparavant de toute la Galatie, comme on le voit par un ancien monument qui fut trouvé dans les ruines de cette ville, et qui paraît avoir été érigé du temps de César Auguste. Saint Paul annonça l'Évangile aux Galates, comme il est rapporté, act. 16, v. 6. Nous avons de cet apôtre une lettre qui leur est adressée, et dans laquelle il leur parle comme un maître à ses disciples. Il y envoya Cressent, apparemment comme évêque. (*2 ad Thimoth.*, c. 4, v. 10.) Saint Pierre leur écrit aussi, comme à des gens déjà instruits de la foi de Jésus-Christ. La seconde Galatie avait pour métropole la ville de Pessinonte, du temps de Théodose-le-Grand, au quatrième siècle. L'une et l'autre sont au diocèse de Pont. La première comprend sous Ancÿre neuf sièges épiscopaux. La seconde, huit sous Pessinonte.

GALATIN (Pierre), religieux de l'Ordre de Saint-François, dans le seizième siècle, fut provincial de la province de Saint-

Nicolas de l'étroite observance dans la Pouille. Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec et le latin. Il enseigna aussi la philosophie et la théologie. On a de lui un traité des secrets de la Vérité catholique, partagé en douze livres, contre les Juifs. Le titre est : *P. Galatini (ordinis minorum) de arcanis catholicæ Veritatis, libri 12, quibus pleraque religionis christianæ capita contra Judæos, tam ex scripturis veteris testamenti authenticis, quàm ex talmudicorum commentariis, confirmare et illustrare conatus est*. La première édition de cet ouvrage est de 1518. Il y en a eu plusieurs éditions depuis, comme à Bâle, en 1591; à Francfort, en 1603, 1612 et 1672. Dupin, qui dit que Galatin était un juif converti, assure aussi que son ouvrage n'est qu'une copie du *Poignard de la foi* de Raimond Martin, imprimé plusieurs fois sous le nom de Galatin; d'autres disent que Galatin a copié un chartreux nommé Porchet, dans son livre intitulé, *de victoria adversus Judæos*. Mais ce livre n'ayant été imprimé pour la première fois qu'en 1520, à Gênes (il y en a qui disent à Paris), par les soins d'Augustin Justiniani, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, évêque de Nébio; Galatin n'avait pu le copier dans le sien, qui fut imprimé deux années auparavant. On doit donc dire que l'un et l'autre, Porchet et Galatin, ont copié Raimond Martin, avec cette différence que Porchet

en est convenu de bonne foi , et que Galatin n'a pas eu la même sincérité. (Sixte de Sienne, *Bibl. Possevin*, Le Mire, Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, page 966. Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. Univ. Francis.*, tom. 2, pag. 447. *Journal des Savans*, 1697, page 286 de la première édition, et 251 de la seconde.)

GALBANUM, sorte de gomme qui entrait dans la composition du parfum qui devait être brûlé sur l'autel d'or dans le Saint. Le galbanum est un suc tiré par incision d'une plante qui ressemble à la fêrûle, et qui croît dans la Syrie sur le mont Amanus. Le terme *galbanum* vient de l'hébreu *chalbanach*, qui signifie gras, onctueux, gommeux.

GALDIN, ou GAUDIN (saint), cardinal, archevêque de Milan, était fils d'un gentilhomme de la ville, de l'ancienne et noble famille de la Sala. Il embrassa l'état ecclésiastique, et monta par degrés aux charges jusqu'à celle d'archidiacre et de chancelier de l'Église de Milan. Cette ville ayant été assiégée par l'empereur Frédéric 1^{er}, dit Barbe-rousse, saint Galdin en sortit secrètement avec son archevêque Hubert de Pirovane pour se retirer auprès du pape Alexandre III, qu'ils suivirent en France où ils se trouvèrent au concile de Tours de l'an 1163. Le pape étant retourné à Rome, y appela Galdin, le fit cardinal du titre de sainte Sabine au mois de décembre 1165, et le sacra l'an-

née suivante archevêque de Milan, à la place d'Hubert de Pirovane, qui était mort à Bénévent. Le nouveau pasteur ne put rien faire autre chose d'abord que de gémir sur les ruines de son Église de Milan, qui demeurait ensevelie dans ses cendres, depuis qu'elle avait été prise et rasée par l'armée de Frédéric; mais les Milanais ayant commencé à redresser les murs de leur ville, il rassembla son troupeau épars, et apporta tous ses soins pour détruire le schisme avec le parti de l'anti-pape pascal dans toute la Lombardie, et y faire reconnaître le pape Alexandre. C'est à quoi il employa l'autorité que lui donnait le caractère de légat apostolique dans toute la Lombardie, dont il était revêtu. Il fit ériger un nouvel évêché à Alexandrie de la Paille, sans que les soins qu'il accordait en qualité de métropolitain à sa vaste province, diminuassent rien de son application à sanctifier son peuple de Milan. Il rétablit les rites et les anciens usages de l'Église ambrosienne, fit divers réglemens pour la discipline, prêcha lui-même son peuple, assista les pauvres d'une façon toute particulière, et combattit avec succès les hérétiques appelés *Cathares*, par ses prédications et ses conférences, dont les fatigues lui épuisèrent enfin les forces. Il mourut le 18 d'avril de l'an 1176, à la fin de la messe dans l'église de Sainte-Thècle où il avait prêché un sermon plein de feu contre les

erreurs et les infamies des Cathares. Son corps, illustré de la grâce des miracles, fut enterré sous le jubé même de l'église de Sainte-Thècle où il était mort, et transporté dans la cathédrale l'an 1548. Saint Charles Borromée fit présent en 1582 de quelque portion de ses reliques au cardinal Gabriel Paleotti, évêque de Boulogne, qui en enrichit son Église. On fait sa fête le 18 d'avril. Sa vie, écrite par un inconnu peu de temps après sa mort, se trouve dans Bollandus. (Bailliet, tom. 1, 18 avril.)

GALE (Théophile), ministre presbytérien anglais, étudia à Oxford où il fut membre du collège de la Madelaine. Il mourut à Londres en 1678, âgé d'environ quarante-neuf ans. Son principal ouvrage est celui qu'il a intitulé : le parvis des Gentils, en 4 volumes in-4°. Les autres sont : la véritable idée du jansénisme ; l'anatomie de l'incrédulité ; discours sur la venue de Jésus-Christ ; sommaire des deux alliances. Ces écrits sont en anglais. Il a fait en latin : *Idea theologiæ tam contemplativæ quàm activæ ; philosophia generalis*, etc. (Ant., Wood, *Athen. oxon.*)

GALEN, ou GALIEN (Matthieu), prévôt de Saint-Amé-de-Douai, et chancelier de l'Université de cette ville, était de Westcapel, petite ville de la Zélande. Il prêcha et enseigna la théologie avec applaudissement, prit le bonnet de docteur à Douai en 1564, et mourut en

1573, ou, selon d'autres, en 1583. On a de lui des ouvrages très-estimés ; savoir, 1° *Commentarium de christiano et catholico Sacerdote*. 2° *De missæ sacrificio*. 3° *De originibus monasticis*. 4° *De seculi nostri choreis*. 5° Des catéchèses. 6° Trois discours, imprimés à Dillingen en 1563. 7° Des prières et des méditations liturgiques. 8° Des homélies, ou prônes. 9° La vie de saint Wilbrod. 10° La vie de saint Denis, par Hilduin, avec deux homélies. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, pag. 655. Le Mire, *de Script. sæc.* 17.)

GALÉNISTES, ou GALÉNITES, espèce de mennonites, ou d'anabaptistes, ainsi nommés de Galénas, médecin d'Amsterdam, qu'on accuse de socianisme. Les galénites soutiennent la plupart des erreurs des sociniens touchant la divinité de Jésus-Christ. (Jovet, tom. 1, pag. 413.)

GALÈRES, signifie la peine à laquelle sont condamnés les criminels qui, quoiqu'accusés de crimes capitaux, ne méritent pas la mort. On les condamne ordinairement à servir le Roi comme forçats sur ses galères, pendant un temps, ou à perpétuité. La condamnation aux galères pour un temps quoiqu'infamante, n'emporte, ni confiscation, ni mort civile ; mais la condamnation aux galères à perpétuité, emporte la mort civile et par conséquent la confiscation des biens, dans les provinces où la confiscation avait lieu. Ainsi, un homme condamné aux

galères à perpétuité étant mort civilement, ne peut disposer de ses biens qui ne lui appartiennent plus; il ne peut succéder, il ne peut se marier valablement, du moins quant aux effets civils. Il ne peut non plus recevoir les ordres parce qu'il est irrégulier, quand même il ne serait point condamné aux galères pour toujours, la note d'infamie publique, qui est un empêchement à l'ordination, étant attachée à la condamnation même qui n'est que pour un temps. (Saint Thomas, in-4°, *dist.* 25, q. 2, art. 2, *question.* 3, in *corp. concil. Toletan. quart.* Brodeau sur Louet, *Lettre S*, somme 13, nombre 15. Le Prêtre, cent. 2, ch. 25. De Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot GALÈRES.)

GALÈRES. C'est un usage assez commun en Italie, que les juges d'Église condamnent les clercs aux galères. En Espagne, pour l'honneur du clergé, on n'a permis, ni aux juges d'Église, ni aux juges séculiers, de condamner les ecclésiastiques à cette peine infamante, et qui avilit si fort le caractère clérical. Quant à la France, on n'y a pas eu la même délicatesse qu'en Espagne, et on y condamnait les clercs aux galères, comme à d'autres peines afflictives, selon qu'ils étaient dignes par leurs crimes des unes ou des autres; mais il n'y avait que le juge laïc qui pût condamner les ecclésiastiques aux galères dans ce royaume; le juge d'église ne le pou-

vait pas, quoique tel fût autrefois le désir du clergé, ainsi qu'il paraît par l'article 28 des remontrances que la chambre ecclésiastique des États, en 1614, présenta à Louis XIII. Un clerc du diocèse de Bourges ayant été condamné aux galères avec ses complices, accusés de faux, et parmi lesquels se trouvaient deux prêtres, ils appelèrent comme d'abus de la sentence, qui était intitulée du nom de l'archevêque, et signée de son secrétaire; elle était aussi signée du lieutenant général au baillage de Bourges, et des autres officiers royaux de ce siège; mais sur les conclusions de Le Maître, la sentence fut déclarée abusive au parlement de Paris par arrêt de 1544. Défenses furent faites par le même arrêt, rendu en forme de règlement, aux juges d'Église, de condamner aux galères; et aux officiers royaux, d'assister à de pareils jugemens avec les supérieurs ecclésiastiques, et de rendre leurs sentences conjointement avec eux. (*Mémoire du clergé*, tom. 7, page 1241 et suiv. Fevret, de l'abus, liv. 8, ch. 1, n. 12.)

GALES (Jean de), GALOIS, ou GAULES, dit *Galensis* et *Gaulen*, cordelier anglais et docteur de Paris, dans le treizième siècle, surnommé *Arbor vitae*, écrivit vingt volumes, tant de philosophie que de théologie sur le Maître des sentences, sur l'Apocalypse, etc. (*Vadingue, in anal. et Biblioth. Minor.*)

GALES (Jean de), Anglais,

dans le quatorzième siècle, a écrit sur le Maître des sentences. (Pitseus, de *Illustr. script. angl.*)

GALÉSI (Dominique), évêque de Ruvo en Italie. On a de lui, *ecclesiastica in matrimonium potestas... adversus Launoii doctrinam. Adsunt etiam contra eundem Launoium vindiciæ pro annatarum justitia, et summa divi Thomæ*, à Rome, in-4°, 1678. (*Journal des Savans*, 1679, pag. 274 de la première édition, et 152 de la seconde.)

GALESINI (Pierre), plus connu sous le nom de *Petrus Galesinius*, natif de Milan, protonotaire apostolique, fleurit sous le pontificat de Grégoire XIII, et sous celui de Sixte V. Il procura une nouvelle édition du Martyrologe romain, qui ne fut point approuvée à cause de sa longueur et de la négligence de l'auteur dans ses citations, et la confusion qu'il fait des personnes et des lieux. Galesini donna encore au public des notes sur le texte grec des Septante, imprimées à Rome en 1567; un commentaire sur le Pentateuque, ibid. en 1587; les vies des Saints dont on fait mention dans l'Eglise de Milan, imprimées à Milan en 1582; l'histoire des papes, sous le titre de *Théâtre pontifical*. Il a aussi fait quelques traductions de grec en latin, et procuré quelques éditions. Il est mort vers l'an 1590. Richard Simon soupçonne que les notes que Dupin attribue à Galesini sur le texte grec des Septante ne sont

autre chose qu'un ouvrage du même auteur, imprimé à Rome en 1587, sous ce titre, *de bibliis græcis Interpretum 72, Sixto V. S. P. M. editis commentarius brevis ac dilucidus*, à Petro Galesinio Proton. apos. (Dupin, *Biblioth. ecclési.*, dix-septième siècle, pag. 5. Richard Simon, *Critiq. de Dup.*, tom. 2, page 130.)

GALGAL, ou GALGALA (hébreux, roue, révolution, tas, roulement), ville qui était à une lieue du Jourdain, et à une pareille distance de Jéricho. Les Hébreux reçurent la circoncision en cet endroit après la sortie d'Égypte. L'arche y demeura long-temps. Ce fut aussi à Galgal que le peuple s'assembla pour confirmer le royaume à Saül; que ce prince infortuné encourut la disgrâce de Dieu en immolant des victimes avant la venue de Samuël, et qu'il reçut l'arrêt de sa réprobation pour avoir épargné le roi d'Amalec, avec ce qu'il y avait de meilleur et de plus précieux dans les dépouilles des Amalécites. (Josué, v. 2, 1 *Reg.* 11, 14, 13 et 15.)

GALICZON, ou GALIZON (Gatien de), docteur de Sorbonne et évêque d'Agathople, était petit-fils de Gassion Galizon, président au présidial de Château-Gontier en Anjou, depuis conseiller d'État en 1658. et maître des requêtes de l'hôtel de la Reine-mère. Toutes ses inclinations se portèrent à la piété dès son enfance; et Loyer,

son oncle , chantre de l'église de Tours , l'ayant envoyé à Paris dans la communauté de Gardeau , curé de Saint-Étienne-du-Mont , il prit le bonnet de docteur en 1688. Il fut ensuite chantre et chanoine de l'église de Tours. Étant retourné à Paris, il y logea chez MM. des missions étrangères, jusqu'à ce que Milon, évêque de Condom , l'eût engagé à travailler dans son diocèse : il y était en 1694. Le cardinal de Noailles l'ayant sacré évêque d'Agathople le 28 octobre 1708, il partit pour la Perse, où il eut plusieurs audiences favorables du Grand-Sophi, et en obtint un édit en faveur des missionnaires contre les schismatiques. Il mourut à Ispaham, capitale de Perse, le 22 septembre 1712. On a de lui un recueil latin de quelques lettres des papes, et autres monumens ecclésiastiques, tirés de saint Martin de Tours. Ce recueil parut à Tours en 1694, in-8°, sous ce titre, *Quædam epistolæ summorum Pontificum Leonis VII. Alexandri III, Innocentii III, aliaque monumenta; prodeunt ex manuscriptis insignis ecclesiæ sancti Martini Turonensis*. Ces pièces regardent le Droit canonique et la puissance ecclésiastique, et ont toutes rapport au chapitre de Saint-Martin de Tours. (*Mém. du temps. Journal des Savans*, 1695, pag. 263 de la première édit. et 220 de la seconde.)

GALIEN (Joseph), dominicain, professeur de théologie

dans l'Université d'Avignon, né au Puy en Velay. Nous avons de lui, lettres théologiques touchant l'état de pure nature, 1745, in-12. Nous ne parlons point de son ouvrage sur l'électricité, non plus que de celui qui a pour titre, *l'Art de naviguer dans les airs*.

GALIFAT (le père Joseph), de la compagnie de Jésus, a donné : l'Excellence et la pratique de la dévotion à la sainte Vierge, avec les textes choisis des saints Pères, qui montrent la tradition de tous les siècles sur la dévotion à la Mère de Dieu; les différens offices de l'Église à son honneur, et autres prières à Lyon, chez Aimé de La Roche, rue Mercière, 1750, in-12.

GALILÉE, province de la Palestine. Elle se divise en haute et en basse Galilée. La basse Galilée s'étend dans les tribus de Zabulon, d'Aser et de Nephtali, au-deçà du Jourdain, au couchant de la mer de Tibériade. La haute Galilée s'étend principalement au-delà du Jourdain, tirant vers la Trachonite, vers le Liban et vers la Batanée. On l'appelait la Galilée des Gentils, parce qu'elle confinait avec des peuples Gentils, comme les Phéniciens, les Syriens, les Arabes.

GALILÉENS, peuples de Galilée. Leur langage et leurs accens étaient différens de ceux des autres Juifs du pays. Jésus-Christ a été surnommé Galiléen, parce qu'il avait été élevé à Nazareth, ville de Galilée. Ses dis-

ciples , et les chrétiens en général , ont aussi été nommés Galiléens , parce que les apôtres étaient de Galilée.

GALILÉENS, secte de Juifs, qui s'éleva dans la Judée quelques années après la naissance de Jésus-Christ. Les Galiléens eurent pour chef Judas le Goulonite , ou le Galiléen , natif de Goulon dans la haute Galilée. Ce Judas , prétendant que la taxe établie par les Romains était une servitude intolérable , souleva une partie du peuple qui se joignit à lui pour commencer une guerre domestique qui ne finit qu'avec la ruine de Jérusalem. Les Galiléens , selon Josèphe , convenaient en tout avec les Pharisiens. La seule chose qui les distinguait , était l'amour de l'indépendance , ayant pour principe que Dieu seul doit être appelé Seigneur , et qu'il est le seul chef auquel il faut obéir. Les Galiléens furent aussi nommés Hérodiens , parce que le royaume d'Hérode-le-Tétrarque s'étendait sur la Galilée de delà le Jourdain , et sur les environs de Gaulon , patrie de Judas. (Josèphe , *Antiq.* , lib. 18 , c. 2 , *ad finem.*)

GALLÆUS (Servatius) , ministre d'Amsterdam dans le dix-septième siècle. Nous avons de lui : *Servatii Gallæi dissertationes de Sybillis eorumque oraculis , cum figuris æneis* , in-4°. *Amstelodami* , et à Paris , chez Daniel Horthemels , 1688. 2° *Sybillina oracula ex veteribus codicibus emendata ac restituta* ,

et commentariis diversorum illustrata , opera et studio Servatii Gallæi. Accedunt etiam oracula magica Zoroastris , Jovis , Apollinis , etc. Astrampsychi oneirocriticum , etc. , græce et latine , cum notis variorum ; in-14° , *Amstelodami* , et à Paris , chez Daniel Horthemels , 1689.

GALLE (sainte) , veuve , était fille du patrice Symmaque le jeune , qui fut consul l'an 485. Ayant perdu son mari dès la première année de son mariage , elle se renferma dans un petit monastère qui joignait l'église de Saint-Pierre de Rome , pour s'y appliquer uniquement aux exercices de la prière , de la pénitence et de la charité. Elle mourut d'un cancer qui la mit au tombeau. Étant proche de sa fin , elle vit l'apôtre saint Pierre entre les deux lampes qu'elle tenait allumées toutes les nuits dans sa chambre , qui lui dit d'aller à Dieu , et que ses péchés lui étaient remis. Elle mourut trois jours après avec une religieuse que l'apôtre lui permit de demander pour compagne. (Saint Grégoire , *Dialog.* , liv. 4 , c. 13. Baillet , tom. 3 , 5 octobre.)

GALLEMAND (Placide) , récollet du dix-septième siècle , a donné la vie de Gallemmand , docteur de Sorbonne , en français , et un traité latin de l'état de la province des récollets de Saint-Denis. (Dupin , *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle* , pag. 2296.)

GALLESE, bourg d'Italie dans la province du Patrimoine, avec titre de duché dans la maison d'Altemps, entre Citta-Castellana et Horta. On y compte environ deux mille âmes, deux maisons religieuses d'hommes, et une de filles. Il y avait autrefois un siège épiscopal qui fut uni à celui de Citta-Castellana en 1252. Pie IV l'en sépara, et le rétablit à Gallèse en 1562; mais vers l'an 1576 il fut encore uni à celui de Citta-Castellana, à cause de sa pauvreté.

Évêques de Gallèse.

1. Donat, assista au concile de Rome en 826.

2. Dominique, aux conciles de Rome, en 853 et 861.

3. Etienne, souscrivit à la condamnation du quatrième concile de Constantinople, en 868.

4. Théodore, au concile de Rome, en 877 et à celui de Rome, en 879.

5. Jean, au concile de Rome, sous le pape Jean IX, en 898.

6. Jean, au conciliabule tenu contre le pape Jean XII, en 963, et aux conciles de Rome, en 964 et 969.

7. Hugues, au concile de Rome, en 1059. On ne sait point quels furent ses successeurs pendant deux siècles. En 1252 l'évêché de Gallèse fut uni à celui de Citta-Castellana, et demeura dans cet état jusqu'à l'an 1562, qu'il fut rétabli à Gallèse.

8. Jérôme Garimbert de Sienne, nommé après que le siège eut été rétabli à Gallèse, en 1562,

mourut en 1575. Après la mort de cet évêque, le siège fut encore uni à celui de Citta-Castellana. (*Ital. sacr.*, tom. 10, col. 107.)

GALLICANUS (Grégoire), de l'Ordre des Frères-Mineurs, prédicateur et théologien de la province de Milan, a donné, *Mariale, sive apophthegmata sanctorum Patrum in omnibus festivitibus et materiis Virginis Mariæ*, à Bresce, 1624 : des sermons et une rhétorique ecclésiastique. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.*, tom. 2, pag. 26.)

GALLIM (hébr., *qui amasse, qui couvre, qui roule*, autrement *gouttes de la mer*, ou *amas d'eau*), village au voisinage d'Accaron. (1 *Reg.* 25, 44.)

GALLIM, ou ÆGALLIM, ou AGALLA, ou ÆGALLA, ville de delà le Jourdain.

GALLION, frère de Sénèque le philosophe, était proconsul d'Achaïe, et demeurait à Corinthe l'an de Jésus-Christ 57, de l'ère vulgaire 54. Les Juifs, irrités des conversions que faisait saint Paul, traînèrent cet apôtre au tribunal de Gallion, qui ne voulut pas les écouter. (*Act.* 18, 12.)

GALLIPOLI, ville épiscopale du royaume de Naples dans la terre d'Otrante. Elle est située sur un rocher autour duquel la mer tourne, et qui est joint à la terre par un pont. Son terroir est très-fertile, et produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Elle est pro-

che de Nardo , et éloignée de Tarente d'environ quarante-deux milles. Ughelle se donne bien de la peine pour nous rendre raison du nom qu'elle porte; si elle a été ainsi nommée par les Grecs, ou les Français qui l'ont possédée alternativement: nous croyons devoir couper court à cette difficulté, en disant, avec son continuateur, que cette ville doit s'appeler comme autrefois Callipoli, et que ce n'est que depuis qu'on la nomme Gallipoli. Son église cathédrale, dédiée à sainte Agathe, est d'une ancienne architecture, et desservie par neuf chanoines qui ont à leur tête dix dignitaires, l'archiprêtre, l'archidiacre, le doyen, le chantre, le prévôt, le trésorier, le sous-chantre, le premier et le second primicier, et le sous-trésorier. Un chanoine fait les fonctions curiales dans toute la ville qui comprend quatre couvens de différens Ordres, et un monastère de filles. L'évêque qui relève d'Otrante peut jouir d'environ 2,000 ducats de revenu. (*Ital. sacr.*, tom. 9, pag. 98.)

Évêques de Gallipoli.

1. Dominique, souscrivit au décret du pape Vigile contre Théodore de Césarée en 557.

2. Jean, auquel écrit saint Grégoire. (*Epist.* 45, l. 2.)

3. Sabin, ou Sabinien. Quelques uns veulent que ce soit lui qui a succédé au pape Grégoire.

4. Jean, assista au concile de Latran, sous Martin 1^{er}, en 649.

5. Melchisedech, au concile de Nicée, en 787. La suite manque.

6. Paul, en 1081.

7. Baldric, en 1105.

8. Théodore, siègea depuis 1158 jusqu'en 1173.

9. N...., succéda en 1174.

10. Conrad, évêque-cardinal de Sabine, administrateur en 1179, assista au concile de Latran.

11. N..., surnommé Coconda, sous le pontificat du pape Célestin III.

12. N..., siègeait en 1271.

13. Grégoire, mort sous Jean XXII, en 1325.

14. Mélise, nommé par Jean XXII, en 1329.

15. Paul, en 1331.

16. Pierre, en 1348.

17. Jean, transféré à la Cedogna.

18. Guillaume, transféré de la Cedogna, en 1392. Il était de l'Ordre des Frères-Mineurs.

19. Guillaume de Fonte, du même Ordre, élu en 1412.

20. Ange Corpo Sancto, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Martin V en 1421, siègea trois ans.

21. Donat de Brindes, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Ange en 1424, et mourut en 1443.

22. Antoine de Nesterio, du même Ordre, nommé par Eugène IV, fut transféré à Motula en 1445.

23. Pierre, évêque de Motula, transféré la même année.

24. Antoine de Joannetto, de

l'Ordre des Frères-Mineurs , nommé en 1451 , transféré à Andri dans la Pouille.

25. Louis Spinelli , de Naples , nommé par Calliste III , en 1458 le 28 avril.

26. Alphonse Spinelli , frère du précédent , succéda en 1493.

27. François , succéda à Alphonse en 1494.

28. Alexis Celadoni , disciple du cardinal Bessarion , nommé le 22 décembre 1494 , siégea quatorze ans , et fut transféré à Melphi.

29. Henri d'Aragon , nommé le 6 août 1508 , siégea jusqu'en 1513.

30. François , cardinal Romellini , commendataire , mourut en 1518.

31. André , cardinal de Valle , administrateur en 1518 , abdiqua six ans après.

32. Jérôme Nunoz , moine et abbé de Saint-Basile de Squillace , nommé le 17 octobre 1524 , abdiqua en 1529.

33. Fédéri Petrucci , de Sienne , camérier de Léon X , nommé le 20 avril 1529 , siégea sept ans , et résigna.

34. Pélegrin Cybo , de Gênes , nommé le 4 août 1536 , mourut en prison la quatrième année de son épiscopat.

35. Jean-François , mort en 1575.

36. Alphonse Herrera , Espagnol , chanoine régulier de Saint-Augustin , rebâtit sa cathédrale , fut transféré à Ariano en 1585.

37. Sébastien Quinteri Ortis , Espagnol , siégea cinq ans , et se retira.

38. Vincent Capyci , de Naples , clerc régulier Théatin , nommé par Philippe II , en 1595 , mourut en 1620.

39. Gonzalve de Rueda , Espagnol , évêque d'Anquila , transféré le 14 novembre 1622 , siégea vingt-huit ans , et mourut en 1650.

40. André II Massa , de Gênes , mort au mois de décembre 1654.

41. Jean de Cardona , Espagnol , chancelier du royaume de Naples , nommé le 9 juin 1655 , mourut en 1666.

42. Antoine-Jérémie de Bufalo , de l'Ordre de Saint-François , évêque de Temnos , transféré le 14 mai 1668 , mourut en 1677.

43. Antoine Perez dela Sostra , Espagnol , succéda le 6 février 1679 , mourut le 14 janvier 1700.

44. Oronce Philomarini , clerc régulier Théatin , nommé le 28 de mai 1700 , siégea encore en 1720.

GALLOIS (dom Antoine Paul Le) , né à Vire au diocèse de Bayeux en Normandie , fit profession de la règle de Saint-Benoît dans la Congrégation de Saint-Maur , le 28 mars 1662 , âgé de vingt-deux ans. Il exerça le ministère de la prédication avec un très-grand succès pendant plus de vingt ans , et se livra ensuite tout entier à la composition de l'histoire de Bretagne : elle était fort avancée lorsque dom Gallois mourut d'apoplexie , âgé de cinquante-

cinq ans , le 5 novembre 1695 , au mont Saint-Michel , dont il était allé visiter le chartrier. On a de lui , 1° Un abrégé de sermons de controverse , imprimé à Caen , in-4° en 1684. 2° Eclaircissemens apologétiques sur quelques propositions de théologie , où l'on défend les expressions de l'Écriture-Sainte , etc. , 1686 , in-4°. Cet ouvrage est contre la Faculté de théologie de Caen , qui avait donné trois censures contre quelques propositions des sermons de controverse de dom Gallois. 3° Un petit écrit où il expose les règles que le père Théophile Rainaud , jésuite , veut qu'observent ceux qui publient des censures d'ouvrages qu'ils prétendent être erronés. 4° Une déclaration signifiée le 11 février à messieurs les docteurs de la Faculté de théologie de Caen. 5° Une lettre d'un écolier en théologie à un de ses amis sur deux censures faites par les soi-disans de la Faculté de Caen. 6° Une réponse charitable à la lettre diffamatoire adressée à l'Université de Caen par le père D... 7° Une oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche , prononcée dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1683. 8° Un éloge funèbre latin de Le Tellier , chancelier de France , en forme de prose carrée , imprimé à Paris et à Rouen en 1685. 8° Un écrit de même forme sur une relique du monastère de Bonnes-Nouvelles de Rouen , intitulé : *velum veli Dei*. (Dom Lobineau , *Préface*

de l'Histoire de Bretagne. Dom Le Cerf , *Biblioth. histor. et crit. des Aut. de la Congrégation de Saint-Maur.*)

GALLOIS (Jean) , abbé de Saint-Martin de Cores au diocèse d'Autun , naquit à Paris dans la paroisse de Saint-Étienne du Mont , le 14 juin 1632. Il devint secrétaire de l'Académie des Sciences , un des quarante de l'Académie Française , professeur en langue grecque au collège royal. Il a eu part aux premiers journaux commencés par Salo le 5 janvier 1665 , et les a continués seul depuis le 30 mars suivant jusqu'en 1674. Il mourut le 19 avril 1707 , âgé de soixante - quinze ans. (*Voyez l'Histoire des Journaux* , imprimés en France , par Denis-François Camusat , in-8° , 1721 , p. 56 et suiv.)

GALLONIUS (Antoine) , Romain , prêtre de l'Oratoire , mort en 1605 , publia un livre italien l'an 1591 sur les supplices des Martyrs et sur les instrumens dont on se servait pour les tourmenter. Il traduisit ensuite son ouvrage en latin , le dédia au pape Clément VIII , et le fit imprimer l'an 1594. Il fut imprimé à Paris en 1659. Cet ouvrage est curieux , exact et fondé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. L'auteur a aussi composé une histoire des Vierges ; les vies de quelques martyrs ; celle de saint Philippe de Néri , avec un traité du monachisme de saint Grégoire , pape , dans lequel il soutient l'opinion de Baronius

qui avait dit que saint Grégoire n'avait jamais été bénédictin. Il y traite aussi de quelques privilèges du mont Cassin. Il a encore fait un autre écrit sur le même sujet. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, part. 1.)

GALLUS (Robert), religieux on ne sait de quel Ordre , vivait après le milieu du treizième siècle. Il était Français, d'où il a été appelé *Gallus* ; car on ignore son vrai nom. C'était un homme pieux, mais simple et peu éclairé, comme il paraît par son livre des révélations, qui a été imprimé in-fol., en 1513, chez Henri Étienne, à Paris, avec plusieurs autres écrits sur la même matière. Ce recueil qui est rare, a pour titre : *liber trium virorum*, (c'est-à-dire, Hermas, Uguetin et frère Robert), et *trium spiritualium virginum*, (savoir, les saintes Hildegarde, Élisabeth et Mechtilde). L'éditeur de ce recueil est Le Fèvre d'Étaples. (Voyez MAITTAIRE, *annal. typogr.*, v. 2, p. 242, de la première édition ; et Casimir Oudin, *in comment. de Script. eccles. sæc.* 13, tom. 3, pag. 655.)

GALLUS (Thomas), abbé de Saint-André de Verceil, de l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, de la Congrégation de Saint-Victor de Paris, vivait dans le treizième siècle. On a de lui une paraphrase sur saint Denis l'Aréopagite, et une explication du Cantique des cantiques qui a été imprimée in-fol.

en 1521, à Paris, chez Ascensius, avec un commentaire d'Halgryn sur le même livre, à Lyon en 1571, in-fol., et à Rome en 1666, in-fol., avec un décret de la Congrégation de l'*Index*, qui avertit de prendre garde de publier encore cet ouvrage sous le nom de Scot : ce qui marque qu'il avait déjà paru sous ce nom. Gallus est mort en 1226, selon le père Le Long, ou en 1246, selon Oudin, qui prouve par une histoire manuscrite de l'abbaye de Saint-Victor, que Thomas Gallus était chanoine régulier, et non pas Franciscain, comme quelques-uns l'ont prétendu. Le même auteur décide que les deux ouvrages dont on vient de parler, sont de Thomas Gallus, chanoine régulier, contre le sentiment de ceux qui prétendent que Thomas Gallus qui a composé le commentaire sur le Cantique des cantiques, est différent de celui qui a fait un commentaire sur saint Denis. (Casimir Oudin, tom. 3, de ses *écrivains ecclés.*, pag. 9.)

Gallus qui prenait le titre d'abbé de la cour royale, *abbas aulae regiae*, était de l'Ordre de Cîteaux, et vivait en Bohême, auprès de la ville de Prague, en 1370. On a de lui un ouvrage intitulé : *Dialogus Malo granatus, in tribus libris distinctus, interlocutoribus patre et filio*. Il a été imprimé en Allemagne en 1481, in-4°, et en 1487, in-fol., sans nom de lieu ni d'imprimeur. L'auteur traite dans cet ouvrage

de l'état des commençans dans la vie spirituelle, de celui de ceux qui avancent, et de celui des parfaits. (Charles de Wisch, *Biblioth. des Aut. de l'Ordre de Cîteaux*, pag. 117. Casimir Oudin, *comment. de Script. eccl.*, tom. 3, siècle 14, pag. 1131.)

GALOPIN (Georges), de Mons en Hainaut, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, lecteur en théologie, fut un homme savant dans l'histoire et dans l'antiquité ecclésiastique. Il vivait dans le dix-septième siècle. Valère-André cite de lui les ouvrages suivans : 1° *vidua sareptana exposita sensu litterali ac mystico*, en trois livres. Galopin n'est que l'éditeur de cet ouvrage, dont on ignore l'auteur ; il le publia à Douai en 1634, in-8°. Il a donné en 1636, in-4°, à Mons, la *Vie et les Miracles* de saint Veron, confesseur, composés en latin par Olbert, abbé de Gemblours, avec des notes de l'éditeur. La même vie a été insérée dans les *Bollandistes* au 30 mars. 3° En 1639 il fit imprimer, in-4°, à Mons avec des notes, l'ouvrage de Pierre le Chantre, docteur et professeur en théologie, chantre de l'église de Paris, intitulé : *verbum abbreviatum* ; c'est un ouvrage de morale. 4° Recueil d'antiquités ecclésiastiques, en français. 5° *Flandria generosa, seu compendiosa series genealogica comitum Flandriæ, cum eorum gestis heroïcis ab anno 792 ad 1212, et manuscriptis monasterii sancti Gisteni collectum*,

à Mons 1643, in-4°. 6° *Commentarius sancti Brunonis heribipolensis episcopi in Pentateuchum Moysis*, avec des notes, à Douai, 1648, in-4°. Valère-André *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, in-4°, tom. 1, pag. 337 et 338.)

GALTELLY, ville autrefois épiscopale de Sardaigne, située dans la partie orientale de l'île. Ce n'est aujourd'hui qu'un petit bourg à soixante milles de Bosa. La ville de Galtelly ayant été ruinée au commencement du seizième siècle, son évêché fut uni à l'Église de Cagliari, quoiqu'il fût alors sous la métropole d'Arbora ; il avait dépendu aussi auparavant de l'archevêché de Pise, et il avait été soumis ensuite immédiatement au Saint-Siège. L'église cathédrale était sous l'invocation de saint Pierre ; il y avait un petit chapitre composé d'un archi-prêtre et de huit chanoines.

Évêques de Galtelly.

1. Bernard, siégeait en 1138.
2. Jean, en 1173.
3. N... , en 1302.
4. Antoine, de Gironne en Catalogne, savant théologien et habile prédicateur de l'Ordre des Carmes, nommé à l'évêché de Galtelly par le pape Jean xxii, mourut à Gironne où il était en qualité de coadjuteur de l'évêque de cette église en 1330.
5. Martin, succéda la même année 1330.
6. François Gosaldus, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en

1345, ne siégea point suivant Wadingue, tom. 9, *ad eum an.*

7. Arnoul de Bissalis, savant religieux carme, siégea vers l'an 1366.

8. Antoine, mort vers l'an 1404.

9. Paul Romain, de l'Ordre des Frères-Mineurs conventuels, nommé en 1404.

10. Jean Ferreri, de Valence en Espagne, de l'Ordre de Saint-François, en 1426, mourut environ deux ans après.

11. Guillaume à Maurana, docteur en théologie du même Ordre, siégea environ cinq ans.

12. Sébastien Abbatis, de Valence en Espagne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé le 6 mars 1433.

13. Laurent Pugiol, de l'Ordre des Frères - Mineurs, en 1451.

14. N..., vivait en 1486. (*Sardin. sac.* pag. 280.)

GAMA (Antoine), Portugais, natif de Lisbonne, étudia à Boulogne dans le collège des Espagnols, où il fit de grands progrès dans la jurisprudence civile et canonique, et fut reçu docteur; et depuis le roi Jean III le fit conseiller au parlement de Lisbonne, et successivement conseiller d'État et grand chancelier. Il mourut à Lisbonne le 31 mars 1595, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui, *decisiones supremi Lusitanie Senatus. Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatibus, ac de testamentis, anatomia et eorum supultura* (Nicolas

Antonio, *Biblioth. hisp. Biblioth. port. manuscr.*)

GAMA (Emmanuel de), avocat au parlement, est auteur d'une Dissertation sur le droit d'Aubaine, imprimée à Paris en 1706, vol. in-12. Ce n'est proprement qu'un *factum*, mais qui contient une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui ne font que passer dans le royaume en voyageant. (*Mémoire manuscrit de Boucher d'Argis, avocat.*)

GAMACHE (Philippe de), docteur en théologie de la Faculté de Paris, maison et société de Sorbonne, professeur de Sorbonne, et abbé de Saint-Julien de Tours, naquit en 1568; fut reçu docteur le 26 février 1590, selon Dupin, ou, selon d'autres, en 1598, et professeur le 16 de mars de la même année. Après avoir enseigné plus de vingt-cinq ans, et passé pour un des bons théologiens scholastiques de son siècle, il mourut le 21 de juillet de l'an 1625, âgé de cinquante-sept ans. On fait beaucoup de cas de ses commentaires sur la Somme de saint Thomas imprimés à Paris en 2 volumes in-fol., l'an 1627, selon Moréri et les auteurs qu'il cite; savoir, entre autres, du Boulai, *Hist. univ.* part. t. 6, p. 908. Cependant nous avons actuellement sous les yeux cet ouvrage de Gamache, dédié au cardinal de Richelieu, et imprimé à Paris,

chez Pierre Chaudière, en 2 vol. in-folio qui font trois tomes, en 1634.

GAMALIEL (hébr. , *récompense*, ou *chameau de Dieu*, ou *allaité de Dieu*), fils de Phadassur, était prince de la tribu de Manassé, lorsque les Israélites sortirent d'Égypte. (*Num.* 1, 10.)

GAMALIEL, docteur de la loi, homme de grande distinction parmi les juifs, du vivant et après la mort de Jésus-Christ, était de la tribu de Juda et de la race même de David. Peu de temps après le jour de la Pentecôte, le grand-prêtre ayant fait paraître les apôtres devant le Sanhédrin, et délibérant de les faire mourir, Gamaliel les délivra. Il était Pharisien de secte, et il avait instruit saint Paul des observances de la loi. Il ne tarda pas à embrasser la religion chrétienne, et l'on croit même qu'il l'avait déjà embrassée lorsqu'il sauva la vie aux apôtres; mais on ne sait précisément, ni le temps de sa conversion, ni par qui il fut baptisé. Il avait deux fils, l'un nommé Abibas, ou Abibon, qui fut baptisé avec son père, et l'autre appelé Sedémias, ou Selémias, qui persista dans le judaïsme. Gamaliel mourut vers l'an 52 de Jésus-Christ. Son corps fut enterré dans la même grotte que celui de son fils Abibas, de saint Étienne et de Nicodème. Lorsqu'on emporta le corps de saint Étienne à Jérusalem, après la découverte qui en fut faite au prêtre Lucien l'an 415, ceux

de Gamaliel, de Nicodème et d'Abibas demeurent à Caphar-gamale. Les Italiens prétendent que dans la suite ils furent transportés tous trois à Pise en Toscane, et qu'ils s'y conservent encore aujourd'hui dans une chapelle de la cathédrale. Les anciens martyrologes latins, hors celui de Bède, les mettent tous trois au rang des Saints en marquant leur invention, comme celle de saint Étienne, au 3 d'août; ce qui a été suivi par presque tous les modernes. L'église de Chartres croyait avoir la tête de saint Abibas dans l'abbaye de Saint-Père en Vallée, où sa mémoire est honorée le 3 d'août. Act. 5. (Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. 2. Baillet, tom. 2, 3 août.)

GAMARIAS (hébr. , *consommation*, ou *accomplissement du Seigneur*), fils d'Helcias, fut envoyé à Babylone avec Elasa, fils de Saphan, par Sédécias, roi de Juda, pour porter les tributs à Nabuchodonosor. (*Jerem.* 29, 3.)

GAMARIAS, fils de Saphan, était un des conseillers du roi Joakim, devant qui Baruch lut le livre des prophéties de Jérémie. 36, 12.

GAMBACURTA (Pierre), de Palerme en Sicile, Jésuite, entra dans la société à l'âge de quatorze ans, en 1559. Il enseigna en Sicile, en France et à Rome. Il fut élevé aux premières charges de son Ordre, et mourut à Palerme le 1^{er} septembre 1605, âgé de soixante-un ans. On a de

lui, *De immunitate ecclesiarum*, lib. 8, imprimé à Lyon en 1622. (Alegambe, *Biblioth. societ. Jesu*. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1839)

GAMBAR, ou GAMMAR (Pierre-André), jurisconsulte de Boulogne en Italie, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui un traité du devoir et de l'autorité du légat à latere, en dix livres, à Venise 1571. 2° Un traité sur la bulle de Jules II, de l'élection d'un pape simoniaque, *ibid.*, 1587. 3° Un traité de la permutation des bénéfices, *ibid.*, 1584. 4° Plusieurs traités de Droit civil. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1412.)

GAMBARD (André), natif du diocèse de Noyon, fut reçu dans la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paule par ce fondateur, qui eut toujours pour lui une estime singulière. Il le donna ensuite pour confesseur aux religieuses de Sainte-Marie de Saint-Jacques du Haut-Pas. Cet emploi qu'il a rempli jusqu'à la fin de sa vie, ne l'empêcha pas d'exercer son zèle à instruire et à catéchiser les pauvres de l'Hôtel-Dieu et des différens hôpitaux de Paris, et de faire encore souvent des exhortations dans plusieurs églises de cette capitale. Ce pieux missionnaire est mort le 18 décembre 1668, à soixante-huit ans. Nous avons de lui le Missionnaire paroissial, ou Sommaire des exhortations familières pour l'instruction

des pauvres, et du simple peuple dans les prônes, imprimé à Paris en 1668 et suivant 8 vol. in-12. Les deux premiers volumes sont pour les dimanches de l'année; les quatre suivans sont sur les fêtes des Saints, sur les symboles, l'oraison dominicale, les commandemens de Dieu et les Sacremens; les deux derniers contiennent des instructions pour une octave du Saint-Sacrement, avec un recueil sur les vêtures et professions religieuses, et quelques sermons pour les missions. Ceux qui sont obligés d'instruire les peuples de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage. Les instructions qu'il renferme sont courtes, claires, et à la portée des plus simples. (*Dictionn. port. des Prédicat.* p. 395 et suiv.)

GAMUL (hébr., récompense, autrement *allaïter*), chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales qui servaient dans le temple, chacune à son rang et à son tour (1. *Par.* 24, 17.)

GAMZO, ville de Juda, que les Philistins prirent sous le règne d'Achaz. (2. *Par.* 28, 18.)

GAND, ville des Pays-Bas, capitale du comté de Flandre, en latin *Ganda*, *Gandavium* et *Gandavum*. Elle est située sur l'Escaut qui forme dans son enceinte avec les rivières du Lis, de la Liève et de la Moete, vingt-six petites îles, où l'on passe sur trois ou quatre cents ponts. Elle a Anvers au septentrion, Malines au levant, Bruxel-

les au midi, Middelbourg au couchant, éloignée d'environ dix lieues de chacune de ces villes. On l'appelait autrefois *Clarince*, et ses premiers habitans sont nommés *Gorduns* par César, liv. 5 *belli galli*. Les Romains s'en étant rendu les maîtres, les Vandales, les Francs, les Saxons allemands s'y établirent successivement du temps de Charlemagne. On y comptait de ces derniers soixante mille hommes. On peut dire que c'était autrefois une des plus belles, des plus riches et des plus grandes villes du monde; dans un air très-pur, et la situation la plus commode pour entretenir avec toutes les nations de l'Univers le commerce le plus avantageux; les marchandises remontant par la mer dans l'Escaut, et de l'Escaut par les canaux qui partagent la ville, devant les maisons des négocians. Charles-Quint y prit naissance le 24 février 1500. Louis XIV, roi de France, la prit le 9 mars 1678, et la rendit aux Espagnols à la paix de Nimègue. Ceux-ci en furent depuis les maîtres jusqu'en 1714, qu'elle passa sous la domination de l'Empereur avec toutes les autres provinces des Pays-Bas.

La ville de Gand et ses environs reçurent la foi par le ministère de saint Amand. L'église cathédrale et paroissiale de Saint Jean-Baptiste, aujourd'hui de Saint-Bavon, est d'une beauté surprenante, et fait plaisir à voir. Charles V y fut baptisé, et y tint les assemblées de la Toison d'Or,

en 1445 et en 1559. On commença à la bâtir en 871. Ingelram, fils de Baudoin, dit Bras de Fer, comte de Flandre, en posa la première pierre, et Transmare, évêque de Tournai et de Noyon; la consacra à Dieu en 941, sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, de saint Vaast et de saint Bavon. Elle fut soustraite en 1559, du diocèse de Tournai dont elle dépendait, et érigée en cathédrale par le pape Paul IV qui dota le nouvel évêque du revenu de la grande prévôté. Le chapitre fut composé de cinq dignités, du doyenné, de la chantrerie, de l'archidiaconé, de la trésorerie et de la théologale. On y ajouta trente prébendes, dont dix étaient affectées aux gradués en général, trois aux théologiens gradués, du nombre desquels était le pénitencier désigné par l'évêque, trois aux jurisconsultes, et trois aux nobles de la ville. Il y avait encore, outre cela, deux vicaires perpétuels, un maître de cérémonie et douze enfans de chœur. Le diocèse est divisé entre l'archiprêtre de Gand et sept doyens ruraux, et on y compte environ cent quatre-vingts paroisses. Outre la cathédrale, on voit dans la ville une insigne collégiale qui porte le nom de Saint-Pharailde qui était autrefois la paroisse des comtes de Flandre, et de ceux qui servaient au palais. Il doit y avoir un prévôt et douze chanoines avec plusieurs chapelains. On

comptait plus de quarante couvens, tant d'hommes que de femmes, dans la ville de Gand.

Évêques de Gand.

Le premier qui fut nommé pour remplir le siège de Gand, était Français; mais Doroult, ou Dhelfaut, abbé de Saint-Pierre de Gand, ayant refusé, on nomma :

1. Cornelius Jansenius; né à Hulst, il fit ses études à Louvain, et fut curé quelques années à Courtrai, d'où il retourna à Louvain pour prendre le bonnet de docteur en théologie, et on le fit doyen de Saint-Jacques. Philippe II, roi d'Espagne, l'envoya au concile de Trente, et le nomma à son retour évêque de Gand. Il fut ordonné par François Sonnius, évêque de Bolduc en 1568. Il est compté entre les écrivains ecclésiastiques. (*Voy. JANSENIUS*). Il mourut en 1576.

2. Jean Funccius, nommé par Philippe II, mais mort avant qu'il eût reçu ses bulles.

3. Matthieu Rukebuc, doyen de l'église de Cambrai, mort aussi avant qu'il eût reçu ses bulles en 1586.

4. Guillaume Damasi Lindanus, évêque de Ruremonde, né à Dordrecht, siégea à peine deux ou trois mois, et fut inhumé dans le même tombeau que Cornelius Jansenius. Il a aussi mérité le titre d'aut. ecclés. (*Voy. LINDANUS*.)

5. Pierre Damant, de Malines, docteur en l'un et l'autre Droit,

doyen de Saint-Bayon de Gand, et prévôt de Saint-Sauveur d'Utrecht, puis de Sainte-Pharailde, depuis 1558 jusqu'en 1590, qu'il fut ordonné, mourut après avoir siégé dix-neuf ans, le 14 septembre 1609.

6. Charles 1^{er}, Macz, de l'illustre famille de ce nom, doyen de l'Eglise d'Anvers, aumônier des archiducs Albert d'Autriche et Isabelle, fut transféré d'Ypres à Gand en 1610, et mourut en 1612.

7. François 1^{er}, Vanderbuch, fils de Jean, président du conseil d'État de Bruxelles, docteur en l'un et l'autre Droit, chanoine d'Arras, puis doyen de Malines, nommé en 1612, prit possession le 8 février 1613, fut transféré à Cambrai le 4 juin 1615.

8. Jacques Boonen, doyen et official de Malines, et conseiller à la cour souveraine de la même ville, fut nommé le 5 février 1617, et ordonné par Mathias Hovius, archevêque de Malines, auquel il succéda le 23 décembre 1621.

9. Antoine Triest, de l'illustre famille de ce nom, fils de Philippe, chevalier de la Toison d'Or et seigneur d'Auveghem, et de Marie Van Royen, fut d'abord chanoine de Gand, ensuite archidiacre, chapelain honoraire des archiducs, doyen de Bruges, dont il fut fait évêque, enfin transféré à Gand le 15 mars 1622, gouverna son diocèse comme un bon pasteur, et mourut le 28 mai 1657, laissant

partout des marques de sa charité et de sa munificence.

10. Charles II, Vandenboch, transféré de Bruges en 1658, et entré en possession le 23 juillet 1660, siégea cinq ans.

11. Eugène - Albert d'Allamont, nommé le 1^{er} février 1666, mourut à la cour du roi d'Espagne en 1673. Le 28 août, son cœur fut rapporté à Gand.

12. François II, Van Hoorenbeke, doyen de Saint-Pierre de Louvain, fit son entrée le 5 août 1677, après quatre ans de vacance, et mourut le 4 janvier de l'année suivante.

13. Ignace-Augustin de Grobendonk, transféré de Namur en 1679, siégea cinq mois.

14. Albert de Hornes, ordonné le 22 juillet 1681, siégea treize ans, et mourut au retour des visites de son diocèse le 4 juin 1694.

15. Philippe Érad Vander-noot, d'une ancienne et illustre famille de Bruxelles, chanoine gradué de Malines, archi-prêtre et vicaire-général de l'archevêque Humbert, fut nommé évêque de Gand par Charles II, roi d'Espagne, et ordonné le 27 décembre 1694. (*Gall. christ. nov. edit.*, tom. 5, pag. 158 et suiv.)

16. Jean - Baptiste de Smet, licencié en théologie, né à Lockeren au pays de Was, de parents obscurs. Il dut à son mérite personnel le rang qu'il tint ensuite dans l'Église. Il était chanoine de la métropole de Malines, et président du séminaire épiscopal de la ville, quand il

fut nommé évêque d'Ypres. Il gouvernait cet évêché d'une manière digne des plus grands éloges, lorsqu'il fut transféré à celui de Gand où il mourut en 1741.

17. Maximilien-Antoine Van Der Woot, né d'une illustre famille de Bruxelles, et neveu de l'illustre évêque Érad Philippe, licencié en théologie et en droit, chanoine de l'Église de Gand, et président du séminaire épiscopal, fut sacré évêque de cette ville en 1742. Il célébra avec éclat son jubilé de prêtrise au mois d'octobre 1759. (*Mém. fournis par le vicomte de Haro et d'Enghien, résidant à Bruxelles.*)

GANDILLAUD (Pierre), conseiller au présidial d'Angoumois. Nous avons de lui, Exposition sommaire sur les coutumes de la duché et sénéchaussée d'Angoumois, imprimée pour la première fois en 1600, et réimprimée en 1720 avec les commentaires de Jean Vigier, sur cette même coutume; cette exposition de Pierre Gandillaud, quoique fort inférieure au commentaire de Vigier, ne laisse pas de contenir des observations utiles. (*Journal des Savans*, 1721.)

GANDOLFE (François-Dominique - Antoine), Génois, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, a donné à Rome en 1704, un traité in-4° sur les deux cents plus célèbres auteurs de son Ordre, sous ce titre: *Dissertatio historica de ducentis celeberrimis augustinianis*

Scriptoribus ex illis qui obierunt post magnam unionem ordinis Eremitici usque ad finem tridentini Concilii. Amplioris bibliothecæ augustinensis edendæ prævia, et ad posteros collectores ecclesiasticorum scriptorum directa; auctore Fr. D. A. Gandolfo Genuensi ab intemelio, ejusdem ordinis S. Theologiæ Licenciato et Concionatore generali, inter Academicos Arcades ac infœcundos Romæ, Physiocreticos senarum et Apatistas Florentiæ annumerato. Addita sunt aliqua ad D. Nicolaum Tolentinatum, beatos quosdam ac venerabiles ejusdem ordinis spectantia, in-4°. Il a rangé par ordre alphabétique chaque religieux dont il a entrepris l'éloge. Il en décrit la naissance, le pays, l'état et la condition, les emplois auxquels il a été élevé, sa vie et sa mort; ensuite sont les titres des ouvrages qui ont été composés par chacun de ces écrivains, et qui nous sont restés. On trouve à la fin une relation de la vie de saint Nicolas de Tolentin qui n'est pas de l'auteur. (*Journal des Savans*, 1707, pag. 299 de la première édit. et 265 de la seconde.)

GANGRES, métropole de la Paphlagonie au diocèse de Pont, située à vingt lieues au levant d'Ancyre. Elle avait sous sa juridiction cinq à six villes épiscopales aujourd'hui ruinées. Son nom moderne est Gangri, ou Kankiari, suivant d'Anville. C'est le siège d'un Sangiac, quoi-

qu'elle soit fort peu de chose. On lui donne les évêques suivants :

1. Hypatius, assista au concile de Nicée. Les ménologes des Grecs et le Martyrologe romain en font mention le 14 novembre.

2. Dios, présida au concile qui se tint à Gangres, à l'occasion du fameux Eustathius, évêque de Sébaste en Arménie.

3. Basilide, Arien, dont saint Basile-le-Grand relève les excès dans sa lettre à Eustathius de Sébaste. (*Epist.* 72.)

4. Bosporius, assista et souscrivit au concile d'Éphèse.

5. Callinicus, ordonné par Eusèbe d'Ancyre, du consentement de Proclus, patriarche de Constantinople. Il y a apparence que le métropolitain d'Ancyre, étendait aussi alors sa juridiction sur les églises de la Paphlagonie.

6. Pierre, souscrivit en 458 à la lettre du concile de sa province à l'empereur Léon. Il avait assisté auparavant au brigandage d'Éphèse, et deux ans après au concile de Chalcédoine, dont il approuva et signa les canons.

7. Théodore, souscrivit à la relation du concile de Constantinople au patriarche Jean, touchant la condamnation de Sévère d'Antioche, et des autres hérétiques.

8. Alexandre, assista et souscrivit au cinquième concile général.

9. Alypius, au quatrième concile.

10. Serge, souscrivit aux canons *in Trullo*.

11. Marcellin, siégeait sous l'empereur Constantin Copronyme.

12. Constance, assista et souscrivit au 7^e concile général.

13. Basile, au huitième concile général.

14. Nicolas.

15. Étienne. On les trouve tous les deux souscrits au concile de Photius après la mort de saint Ignace; le premier parmi les métropolitains, et le second parmi les évêques. On croit qu'Étienne avait été ordonné par saint Ignace après la mort de Basile, et que Nicolas l'avait été auparavant par Photius. C'est pour cela qu'on le préféra à Étienne.

16. Pierre souscrivit au décret synodal du patriarche Sisinnius 1^{er}, par lequel on statua que deux frères ne pourraient épouser deux cousines germanes.

17. Christophe.

18. Nicéphore, assista à l'assemblée que les grands de l'Empire et les évêques tinrent en 1082, sous l'empereur Alexis Comnène, pour le renouvellement du décret touchant le culte des images.

19. N....., assista en 1135, au concile où l'on déposa deux évêques ordonnés contre les canons, et accusés des erreurs des Bogomiles.

20. N....., assista au concile du patriarche Luc Chrysoberge qui défendit les mariages entre

parens jusqu'au septième degré, en 1151.

21. Jean, assista à un autre concile, tenu sous le même patriarche, contre ceux qui accusaient les Allemands de penser mal sur la divinité de Jésus-Christ.

22. Théodore, au concile du patriarche Georges Xiphilin, en 1197, au sujet des droits des territoires. (*Oriens christ.*, t. 1, pag. 549.)

Concile de Gangres.

Il y eut un concile à Gangres dont l'époque n'est pas bien certaine. Les uns le mettent à l'an 324 ou 325; d'autres entre les années 326 et 341; d'autres à l'an 360; d'autres en 370. Dom Ceillier croit qu'il vaut mieux le reculer jusqu'après la mort de saint Basile, arrivée en 379, et cela pour deux raisons; la première, c'est que ce père qui en plus d'un endroit se plaint des excès commis par Eustathe de Sébaste dans le territoire de Gangres, et les pays circonvoisins, ne dit point, que pour cet effet et les autres dérangemens de sa conduite et de sa doctrine, il ait été condamné par un concile tenu en cette ville. C'était néanmoins le lieu de le dire, et il n'y a point d'apparence qu'il s'en soit abstenu, pour épargner Eustathe, ou pour ne pas lui reprocher ses fautes, puisqu'il ne cesse d'invectiver contre lui dans ses lettres, même dans celles qu'il écrivit peu d'années avant sa mort. La seconde, c'est

que nous voyons qu'en 380, saint Pierre, frère de saint Basile, occupait le siège de Sébaste en Arménie, et comme nous n'avons aucune preuve qu'Eustathe fût mort alors, il est à croire qu'ayant été déposé vers ce temps-là par le concile de Gangres, saint Pierre fut mis en sa place sur la fin de l'an 380.

Mais il s'agit de savoir si l'Eustathe condamné et déposé dans ce concile est celui de Sébaste. Socrate et Sozomène le disent en termes exprès, et ils sont d'autant plus croyables en ce point, que non-seulement nous n'avons aucun auteur plus ancien qu'eux à leur opposer, mais que ce qu'ils disent d'Eustathe et de sa doctrine est absolument conforme à ce que nous en lisons dans la lettre synodale du concile de Gangres. Ils se rencontrent sur le nom d'Eustathe, sur ses disciples, sur ses erreurs; et si la lettre synodale ne le qualifie point évêque de Sébaste, comme font Socrate et Sozomène, elle insinue au moins qu'il avait répandu ses erreurs en Arménie, puisqu'elle s'adresse aux évêques de ce pays-là. Il faut ajouter à Socrate et à Sozomène l'autorité de saint Basile. Ce père témoigne dans ses lettres que les disciples d'Eustathe de Sébaste rendaient la vie ascétique odieuse, par leur dissimulation et leur fausse piété. Or, nous voyons par les canons du concile de Gangres, qu'Eustathe et ses disciples y furent condamnés

pour avoir introduit des nouveautés contre l'Écriture et les canons, et abusé des exercices de la vie ascétique, pour s'élever avec arrogance au-dessus de la vie plus simple. C'est donc inutilement que quelques critiques ont distingué l'Eustathe du concile de Gangres, d'avec celui de Sébaste. En supposant que ce concile ne s'est tenu qu'après la mort de saint Basile, ou au moins après l'an 376, auquel il écrivit ses lettres contre Eustathe de Sébaste, il sera aisé de répondre aux raisons qu'ils apportent de cette distinction. Si le pape Libère, lorsque Eustathe lui vint demander sa communion, les divers conciles qui l'ont condamné, saint Basile, lorsqu'il a écrit contre lui, ne lui ont jamais rien reproché des choses qui sont dans le concile de Gangres, c'est que ce concile ne s'était pas encore tenu. C'est encore inutilement qu'on a voulu substituer Eutarte qui, selon saint Épiphane, était d'auprès de Satales, dans la petite Arménie, à Eustathe condamné par le concile de Gangres; puisque tous les exemplaires manuscrits et imprimés de ce concile, portent uniformément Eustathe, et non pas Eutarte.

Eustathe, sur la fin de sa vie, feignit qu'il n'était point permis de se marier, ni de manger de certaines viandes; il sépara plusieurs personnes mariées, conseilla à ceux qui avaient de l'aversion pour les assemblées de l'Église, de communier dans

leurs maisons particulières , détourna, sous prétexte de piété, les domestiques du service de leurs maîtres ; il porta aussi un habit de philosophe, et en fit porter un extraordinaire à ses sectateurs ; il obligea les femmes à se couper les cheveux, et dit qu'il ne fallait point garder les jeûnes prescrits, mais jeûner le dimanche ; il défendit de prier dans les maisons des personnes mariées, et soutint qu'il fallait éviter, comme une profanation sacrilège, la bénédiction et la communion d'un prêtre qui vivait avec une femme, avec laquelle il avait contracté un mariage légitime, lorsqu'il n'était que laïc.

Pour arrêter le cours de ces maximes dangereuses, les évêques s'assemblèrent dans la ville de Gangres, métropole de la Paphlagonie, et y firent vingt-un canons, qui en renferment de toutes opposées. Quinze évêques y souscrivirent, et les adressèrent, avec une lettre synodale qui contient en abrégé les motifs du concile aux évêques d'Arménie.

Le premier condamne d'anathème ceux qui blâment le mariage, et qui disent qu'une femme vivant avec son mari ne peut être sauvée.

Le second, ceux qui défendent de manger de la chair, quand même on s'abstiendrait du sang des viandes étouffées et immolées, suivant la discipline qui était alors en vigueur.

Le troisième, ceux qui ensei-

gnent aux esclaves à quitter leurs maîtres, et à se retirer du service, sous prétexte de piété.

Le quatrième, ceux qui se séparent d'un prêtre qui a été marié, et ne veulent pas participer à l'oblation qu'il a célébrée.

Le cinquième, ceux qui méprisent la maison de Dieu, et les assemblées qui s'y font.

Le sixième, ceux qui tiennent des assemblées particulières, pour y faire les fonctions ecclésiastiques, sans la présence d'un prêtre et le consentement de l'évêque.

Le septième, ceux qui prennent à leur profit les oblations faites à l'Eglise.

Le huitième, ceux qui disposent de ces oblations sans le consentement de l'évêque et de ceux qu'il en a chargés.

Le neuvième, ceux qui embrassent la virginité, ou la continence, non pour la beauté de la vertu, mais par horreur pour le même mariage.

Le dixième, ceux qui ayant embrassé la virginité insultent aux gens mariés.

Le onzième, ceux qui méprisent les agapes, ou repas de charité, qui se faisaient en l'honneur de Dieu, et ne veulent point y participer.

Le douzième, ceux qui, sous prétexte de vie ascétique, portent un habit singulier, et condamnent ceux qui portent des habits ordinaires.

Le treizième, les femmes qui, sous le même prétexte, s'habillaient en hommes.

Le quatorzième, celles qui abandonnent leurs maris par aversion pour le mariage.

Le quinzième, les parens qui abandonnent leurs enfans, sous prétexte de vie ascétique, sans prendre soin de leur nourriture, ou de leur conversion.

Le seizième, les enfans qui, sous le même prétexte de piété, quittent leurs parens sans leur rendre l'honneur qu'ils doivent.

Le dix-septième, les femmes qui, par un semblable motif, se coupaient les cheveux que Dieu leur a donnés, comme un mémorial de l'obéissance qu'elles doivent à leurs maris. L'Église a approuvé depuis que les religieuses coupassent leurs cheveux, et les usages ont varié selon les pays et les temps, sur ces choses indifférentes; mais la vanité et l'affectation opiniâtre ont toujours été condamnées.

Le dix-huitième défend, sous le même anathème, de jeûner le dimanche.

Le dix-neuvième, de mépriser les jeûnes qui viennent de la tradition.

Le vingtième, de blâmer les mémoires des martyrs, les assemblées qui s'y tenaient, et les offices qu'on y célébrait.

Le vingt-unième est conçu en ces termes. « Nous ordonnons » ceci, non pour retrancher de » l'Église ceux qui veulent s'exer- » cer à la piété, selon les Écri- » tures, mais ceux à qui ces » exercices sont une occasion de » s'élever avec arrogance au- » dessus de la vie plus simple,

» et d'introduire des nouveautés » contre l'Écriture et les canons. » Nous admirons donc la virgi- » nité, nous approuvons la con- » tinence et la séparation du » monde, pourvu que l'humilité » et la modestie les accompa- » gnent. Mais nous honorons le » mariage, et nous ne mépri- » sons pas les richesses accom- » pagnées de justice et de libé- » ralité. Nous louons la simpli- » cité des habits qui sont pour » le seul besoin du corps, et » nous n'y approuvons, ni la » mollesse, ni la curiosité. Nous » honorons les maisons de Dieu » et les assemblées qui s'y font, » sans toutefois renfermer la » piété dans les murailles. Nous » louons aussi les grandes libé- » ralités que les frères font aux » pauvres par le ministère de » l'Église. En un mot, nous sou- » haitons que l'on y pratique » tout ce que nous avons appris » par les divines Écritures et » et par les traditions apostoli- » ques. »

Le pape Adrien, dans son épître des canons, dit que dix évêques souscrivirent au concile de Gangres, à la tête desquels il met Eusèbe, et il se trouve placé ainsi presque dans tous les exemplaires. Mais il y en a qui marquent les souscriptions de douze évêques, d'autres de quinze. Saint Grégoire de Tours cite le quatorzième canon de ce concile, comme étant de Nicée; ce qui vient apparemment de ce que, dans l'exemplaire qu'il avait en main, les canons de

Gangres étaient joints à ceux de Nicée, sous un même titre. Il n'est parlé d'Eustathe ni de ses disciples dans aucun ancien catalogue des hérétiques, et on ne voit par aucun endroit de l'histoire qu'ils aient continué à dogmatiser depuis leur condamnation dans le concile de Gangres. D'où il est naturel de conclure qu'ils acquiescèrent à ce qui y avait été ordonné, ou au moins que leurs erreurs prirent fin avec eux. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclés.*, t. 4, pag. 734 et suiv.)

GANO, *Ganus*, ou *mons Ganus*, montagne et ville de Thrace, avec évêché suffragant d'Héraclée, dans la province d'Europe. Elle fut érigée en métropole avant le milieu du quatorzième siècle, et on lui unit ensuite les évêchés de Chora et de Zichna. Il y a eu pour évêques :

1. Joseph, siégeait en 1347.
2. N....., condamné dans le concile des Palamites avec Ephesius, Nicephore Gregora et Dexius. (*Cantacuz.*, l. 4, c. 23.)
3. Gennade, assista et souscrivit au concile de Florence.
4. Grégoire, souscrivit au faux concile de Constantinople contre l'union, après la mort de Jean Paléologue II.
5. Pachome, vivait en 1576.
6. Paisius, en 1639.
7. Gabriel, transféré au siège patriarchal de Constantinople, en 1656.
8. Grégoire, homme pieux et savant, siégeait en 721. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 1152.)

GARAMPI (le comte), gentilhomme romain. Nous avons de lui, *de nummo argenteo Benedicti III. Pontificis Max. dissertatio, in qua plura ad pontificiam historiam illustrandam, et Joannæ Papissæ fabulam refellendam proferuntur. Accedunt nummi aliquot Romanorum pontificum hactenus inediti, et appendix veterum monumentorum*; Romæ, 1749, excudebant Nicolaus et Marcus Palearini, typographi et bibliopolæ romani. C'est-à-dire *dissertation sur une monnaie d'argent du pape Benoît III, dans laquelle on donne plusieurs éclaircissemens sur l'histoire des papes et une nouvelle réfutation de la fable de la Papesse Jeanne*. On y a joint quelques monnaies des papes qui n'avaient point été publiées, et un appendix d'anciens monumens; à Rome, 1749, chez les frères Palearini, imprimeurs-libraires, vol. in-4°. L'ouvrage est dédié à notre saint père le pape Benoît XIV. (*Journal des Savans*, 1750, page 720.)

GARANT, *sponsor, vas, author*. Celui qui est tenu, et responsable de l'éviction de quelque chose, qui est obligé à en faire jouir paisiblement l'acquéreur, ou de l'indemniser. On distingue deux sortes de garans; le formel, et le simple. Le garant formel est le vendeur qui est obligé de droit à la garantie. Le garant simple est celui qui s'est obligé à payer pour un autre, et à le décharger de quelque

dette, ou action personnelle. (*Voyez* Éviction, héritier, Hypothèque, Testament, Vente.)

GARANTIE, *authoritas, cautio*. La garantie est une obligation par laquelle on se rend garant de la chose qu'on a vendue et cédée, pour en mettre l'acquéreur en possession. Il y a la garantie de droit et la garantie de fait. La garantie de droit est celle qui oblige le garant de faire jouir le garanti de la chose vendue, échangée, ou transportée. Par la garantie de fait, le garant promet que les fruits de la même chose sont exigibles, et que le débiteur est solvable; mais il faut pour cela qu'il y ait une clause expresse dans le contrat, parce que la garantie de fait n'est jamais suppléée. Si donc un homme cédait une dette par une simple garantie de fait, en assurant que cette dette lui est légitimement due, sans répondre que le débiteur la paiera, ce garant ne serait point obligé à faire payer la dette, parce que cette clause a été omise, et ne peut être suppléée.

Le vendeur doit garantir la chose vendue à l'acquéreur; mais cette règle a ses exceptions. Il n'est point garant, 1° de ce qui arrive par force majeure et par cas fortuit; 2° des évictions qui procèdent de l'autorité; 3° des faits du prince. (*Voyez* de Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, aux mots GARANT et GARANTIE; et Denisart, *Collect. de jurispr.*, sous les mêmes mots.)

GARASSE (François), natif d'Angoulême, entra chez les Jésuites en 1600, ou 1601, âgé de quinze ans, et mourut à Poitiers à l'âge de quarante-six ans, le 14 juin 1631, dans l'hôpital de cette ville, en assistant les pestiférés. Il avait du feu, du génie, de la lecture et du talent pour la chaire. On a de lui, 1° un poème sur le sacre de Louis XIII, avec des élégies sur la mort de Henri-le-Grand, imprimés en 1611. 2° L'horoscope de l'Anti-Coton, et la vie, mort et apostasie de La Martilière et d'Hardiviliers, à Anvers, en 1614. 3° L'élixir calvinistique, ou la Pierre philosophale de la réforme, tirée depuis peu par Casaubon, avec le testament de l'Anti-Coton, sous le nom d'André Scioppius, *ibid.*, 1615. 4° Le banquet des sept Sages, à Paris, 1617. 5° L'Église réformée, à Bruxelles, 1720. 6° Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels, à Paris, 1623. 7° Lettre au prieur Ogier. 8° Somme de théologie des vérités capitales de la religion chrétienne, *ibid.*, 1625. 9° Erreurs découvertes dans la censure de sa Somme, 1626. 10° Rabelais réformé: ce n'est point une réforme du livre de Rabelais, mais un ouvrage de controverse contre le ministre Pierre du Moulin, qu'il accuse d'être imitateur de Rabelais. 11° Recherches de Pasquier. Alegambe, *Biblioth. script. societ. Jesu*. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième*

siècle, page 1740, et *Addit.*, page 2906.)

GARBICELLO (Joachim), né à Milan en 1625, entra dans l'Ordre des Carmes déchaussés, et prononça ses vœux en 1645. Il mourut plein de jours et de mérite le 21 novembre 1697. On a de lui : 1° *Mirabiles excellentiæ, sive grammatica theologica, anagrammaticæ versiones et divina attributa augustissimi nominis Jesu* ; Milan, 1692, in-fol. 2° *Mystica anatomia sacratissimi nominis Deiparæ Virginis Mariæ sub omnium scientiarum et creaturarum angelicarum et humanarum, callestium et sublunarium operoso compendio, ad representandas prærogativas, et perfectiones maximasque virtutes, et dignitates almæ Dei Genitricis, exposita* ; Venise, 1690, in-fol. 3° *De interpretatione sacrarum vocum ex divinis litteris, opus ex doctrinis sanctorum Patrum, sententiisque ecclesiæ Doctorum concinnatum, etymologiarum, et rerum naturalium investigatoribus, philosophis, theologis, mysticæ sapientiæ speculatoribus, sacræ Scripturæ studiosis, denique verbi divini præconibus, ad intelligenda scripturarum arcana conscriptum. Volumen primum* ; Milan, 1685, in-fol. On voit le reste de ce grand ouvrage, consistant en vingt-deux volumes in-fol., manuscrit, dans la bibliothèque des Carmes de Milan. (*Biblioth. scriptor. Mediolan.*)

GARBIS, ville épiscopale de

la province de Numidie en Afrique, marquée dans la notice, n° 102. Les actes du concile de Cirthe et Optat de Milève, liv. 1, n. 14, font mention d'un de ses évêques, nommé Victor.

GARCIA (Jean), Espagnol, religieux de Saint-Dominique, était né à Moral dans la partie de la Castille neuve qu'on appelle la Manche. Après avoir achevé ses études, il passa aux îles Philippines l'an 1632, avec un grand nombre de missionnaires de son Ordre. Il alla d'abord dans l'Île Formose pour travailler à la conversion des infidèles ; il y bâtit quelques églises. Après qu'il eut travaillé quelque temps dans ce pays, il fut envoyé par ses supérieurs dans la Chine, où il entra, l'an 1636, avec deux autres religieux de son Ordre. Ces missionnaires prêchèrent l'Évangile dans sa pureté aux Chinois ; mais quelques gens malintentionnés ayant irrité contre eux les Mandarins, ils furent contraints de se cacher pendant trois ans. Le père Garcia fut maltraité, à cause qu'il ne voulut pas approuver les cérémonies chinoises. Il se sauva dans l'île Formose. Les Chinois néanmoins le rappelèrent, et il y retourna l'an 1641, huit mois après en être sorti. Comme il eut beaucoup plus de liberté dans cette seconde mission, il parcourut aussi plusieurs autres provinces de la Chine, et y convertit un grand nombre de Chinois. Après avoir travaillé fort utilement et

avec des travaux infinis l'espace de trente ans dans cet empire, il mourut en réputation d'une grande piété le 8 décembre de l'an 1665, d'une maladie causée par les mauvais traitemens qu'il avait reçus peu auparavant. Il a composé en langue chinoise un catéchisme et un traité de l'oraison mentale. Il eut part aussi à un traité sur le culte de Confucius; et entre plusieurs de ses lettres on en imprima une de l'an 1648, en 1654, à Coïmbre, qui a été traduite, et que le père Tellier, dans sa *défense des nouveaux Chrétiens*, a accusé à tort de supposition. (*Histoire du R. P. Grellon, Jésuite*, c. 28. *Histor. Philip.*, 2 pag., lib. 1, cap. 9, 10, 26, etc., et lib. 2, cap. 38. Fontana, *Monum. dominic.* 1662 et 1665. Echard, *Script. ord. Prædicat.*, tom. 2. Moréri, *édit. de 1759*.)

GARCÍAS, natif de Séville, jurisconsulte, vivait sur la fin du treizième siècle vers l'an 1290, et avait fait de grands progrès dans le droit civil et canonique. Il est assez connu par les commentaires qu'il a faits sur les décrétales, et que nous avons en cinq livres. On lui en attribue quelques autres. (*Trithème, de script. eccles.*)

GARCÍAS (Fortunius), jurisconsulte espagnol, natif de Biscaye, enseigna le droit à Bologne, dans le collège des Espagnols. Il a donné, *de ultimo fine utriusque Juris*, à Venise en 1584, et à Cologne en 1585. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-*

septième siècle, page 233.)

GARCÍAS (Nicolas). Espagnol, professeur en droit civil et canonique, et chanoine d'Avila, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui un traité des bénéfices, imprimé à Genève en 1618, in-fol.

GARD (le), *Gardum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, sur la Somme, près de Pecquigni, à trois lieues d'Amiens, était de la filiation de Charlieu, ligne de Clairvaux, et fut fondée l'an 1137 par Gérard, vidame d'Amiens, et seigneur de Pecquigni. Messieurs de Sainte-Marthe mettent cette fondation un peu plus tard, savoir, en 1139: ce qui peut s'entendre de l'entrée des religieux dans le monastère, de la perfection des édifices, et de la dédicace de l'Eglise. (*Gallia christ.*, tom. 10.)

GARDE, était une faculté accordée par quelques coutumes aux pères, mères, aïeuls, aïeules, de jouir des biens, ou d'une partie des biens appartenant à leurs enfans mineurs, pendant un certain temps, et aux charges prescrites par la coutume, sans être obligés de rendre compte des fruits dont ils auront profité pendant ce temps. Ce droit n'avait lieu qu'en pays coutumier. Il consistait ordinairement dans la jouissance des meubles et dans l'usufruit des immeubles du mineur, qui lui étaient échus par la mort du prédécédé. Quelques coutumes néanmoins donnaient plus ou moins d'étendue à ce droit. (De

Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot GARDE. Denisart, *Collect. de jurisp.*, sous le même mot.)

GARDE-NOBLE. Droit que les pères et les mères nobles avaient de jouir du bien de leurs enfans mineurs jusqu'à l'âge de vingt ans pour les mâles, et de quinze ans pour les filles en la coutume de Paris, sans être tenus d'en rendre compte, à la charge de les entretenir selon leurs qualités, de tenir les bâtimens en bon état, et de payer les dettes mobilières.

GARDE-BOURGEOISE, ou **ROTURIÈRE.** Droit que la coutume accordait aux bourgeois de Paris, qui était le même à l'égard des pères et mères bourgeois, que celui de garde-noble à l'égard des gentilshommes, excepté que la garde-bourgeoise finissait à quatorze ans pour les mâles, et à douze ans accomplis pour les filles.

La garde-bourgeoise, aussi bien que la garde-noble, s'acceptait en jugement, et ne se déférait qu'une fois; c'est-à-dire que celui qui a la garde venant à mourir avant la majorité de son pupille, la garde n'est point donnée à un autre, le pupille profite de ses biens, et n'a plus qu'un tuteur.

GARDE-ROYALE. C'était un droit qui appartenait au Roi dans la province de Normandie seulement, et qui consistait en deux choses. La première, d'avoir sous son soin et sous sa protection particulière les enfans

qui avaient perdu leur père, ou leur mère avant vingt-un ans accomplis, et qui en avaient des fiefs mouvans immédiatement du Roi; la seconde, de jouir des fruits spirituels et temporels de ces fiefs, et de ceux qui relevaient, s'ils venaient à vaquer, et de tous les biens roturiers, appartenant à la succession de ces mineurs. Ce droit commençait ordinairement par un arrêt de la chambre des comptes de la province, qui entérinait le don que le Roi faisait des fruits temporels aux mineurs qu'il prenait en sa garde, et finissait par un autre arrêt de la même chambre, qui ordonnait l'enregistrement des lettres patentes de main levée, accordées par le Roi. Il durait jusqu'à vingt-un ans accomplis. Dans le don que le Roi faisait des fruits temporels, il avait accoutumé de se réserver les fruits spirituels, par lesquels on entendait les droits de présentation, ou de collation, appartenant à la succession des mineurs; et quand il manquait de les retenir, ils étaient censés réservés, parce qu'ils étaient incessibles. Après le don du Roi, les fruits temporels étaient administrés par les tuteurs jusqu'à la majorité. (Gibert, *Instit. ecclés.*, pag. 681. La Combe, *Recueil de jurisp. canon. verb.* Garde-royale.)

GARDEBOSC (le père Ambroise), religieux Carme, professeur en théologie dans l'Université de Toulouse, a donné : *Historiæ ecclesiasticæ a Christi*

ortu ad hanc usque ætatem synopsis, et in omnia ejusdem controversa capita dissertationes; tomus primus, sæculum primum, à Toulouse, chez Jean Guillemette, 1713, in-fol. L'auteur divise ce premier volume en huit parties. Il expose dans la première l'état de l'Église du premier siècle, et il y parle des Saints qui y ont paru. La suite des souverains pontifes et leurs principales actions remplissent la seconde. Il traite, dans la troisième, des conciles soit généraux, soit particuliers. Les hérésies et les schismes, et leurs auteurs font le sujet de la quatrième. La cinquième est un catalogue des écrivains ecclésiastiques, que le père Gardebosc examine en critique. Dans la sixième, il propose les dogmes de la foi, et les preuves que fournit là-dessus le premier siècle. La septième regarde les mœurs; et la huitième, la discipline, soit par rapport à la police extérieure, soit par rapport aux cérémonies qui s'observaient dans les assemblées des fidèles. Tout cela est précédé d'une dissertation, où l'on parle des empereurs et des autres princes, dont l'histoire a quelque liaison avec celle de l'Église, parce qu'ils ont, ou persécuté, ou favorisé les chrétiens. Ces huit parties sont sous-divisées en plus ou moins de livres; chaque livre est distribué en plusieurs dissertations, et chaque dissertation en plusieurs questions. (V. le *Journal des Savans*,

1713, pag. 193 de la première édition, et 163 de la seconde.)

GARDE-DE-DIEU (la), *Garda*, ou *Custodia Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fondée en 1150 par le B. Étienne, abbé d'Obasine. Elle était située au diocèse de Cahors, dans la sénéchaussée de Montauban, au territoire de Mirabel, paroisse de Sainte-Marie de Viminiez, à cinq lieues de Cahors, dans une assez belle vallée, le long du petit ruisseau de Lambous qui coule dans le Tarn. Ce monastère avait été bâti d'abord dans la vallée de la paroisse de Saint-Martin d'Esernac, qui en est à huit lieues. D'où venait que c'était l'abbé de la Garde-de-Dieu qui présentait la cure d'Esernac. Le principal bienfaiteur de cette abbaye fut Raymond, comte de Toulouse, qui en 1181 lui fit des donations très-considérables. (*Gallia christ.*, tom. 1, col. 186.)

GARDEN (Jacques), docteur et professeur en théologie dans le collège d'Aberdeen en Écosse, a donné : *Theologiæ puræ et pacificæ solida fundamenta, sive theologia comparativa*. Cette théologie comparative de Garden n'est autre que la théologie mystique. Ce traité se trouve dans le recueil intitulé : *Theologiæ pacificæ itemque mysticæ, ac hujus auctorum, idea brevior, in gratiam eruditorum qui sine multa lectione succinctam simulque solidam ac fructuosam rerum theologicarum et spiritualium expositionem desiderant*. Amstelodami, apud Henricum

Werstenium, in-12, 1702. J. W. Jager, dans son examen de théologie nouvelle, réfute le livre du docteur Garden.

GARDES-GARDIENNES, étaient des lettres de privilège, accordées par le Roi à des communautés, chapitres, collèges, abbayes, prieurés, églises, portant que le Roi prendrait en sa garde particulière ceux à qui il les accordait, et que pour cet effet il leur assignait des juges particuliers, par-devant lesquels toutes leurs causes étaient commises. (*Voyez* l'ordonnance de 1669, et l'édit du mois de février 1722.)

GARDICIUM, ville épiscopale de la première Thessalie sous la métropole de Larisse, qui est encore un village sur le golfe de Zecton.

GARDIEN, se dit de celui qui a la garde noble ou bourgeoise.

GARDIEN DE MEUBLES, se dit de celui en la garde duquel des meubles, ou autres effets sont laissés, ou par un huissier qui les a saisis et exécutés, ou par un officier qui a apposé des scellés. Ces espèces de gardiens sont contraignables par corps à la représentation des choses dont ils ont été chargés; mais il faut pour cela qu'il y ait un jugement qui les y condamne. (*Voy.* ce qui est dit des Gardiens dans le titre 19 de l'ordonnance de 1667. *Voyez aussi* de Ferrière, Denisart, au mot GARDIEN.)

GARDIEN DE LA SPIRITUALITÉ, ou DU SPIRITUEL. On appelle ainsi en Angleterre celui

qui dans un diocèse a la juridiction spirituelle pendant la vacance du siège. Tel est l'archevêque de sa province.

GARDIEN, dans l'Ordre de Saint-François, est le supérieur du couvent, dont la charge qu'on appelle *gardiennat*, est ordinairement de trois ans.

GAREB, un des braves de l'armée de David. (2. *Reg.* 23, 38.)

GAREB, colline auprès de Jérusalem. (*Jérem.* 31, 39.)

GARELLA, ville épiscopale de la Thrace, au diocèse de même nom, appelée aussi *Gariolla*, ou *Garielus*, proche d'Apros, selon Jean Cantacuzène (liv. 1, *Hist.*, c. 24.)

Les notices en parlent comme d'un archevêché; elle fut érigée en métropole au quatorzième siècle. Elle a eu les évêques suivants :

1. Sisinnius, se trouva et souscrivit au septième concile général.

2. Basile, au concile de Photius.

3. N... en 1066. (*Jur. græc. lat.*, liv. 3, pag. 211.)

4. N... se trouva au concile où les évêque de Sasime et de Barbalisse furent déposés, sous l'empire de Jean Comnène.

5. N... sous l'empereur Isaac Comnène.

6. N... un de ceux qui écrivirent à Grégoire x, pour demander l'union, sous l'empereur Michel Paléologue.

7. Joannice, assista en 1351 au concile de C. P. où Barlaam

et Acyndine, ennemis des *Palamites*, furent condamnés. (*Orchr.*, tom. 1, pag. 1169.)

GARENNE, *leporarium*, *vivarium cunicularium*, terrain destiné à renfermer des lapins. On en distingue de deux sortes ; il y en a d'ouvertes, et de closes qu'on appelle garennes privées, qui sont enfermées de murs, ou de fossés remplis d'eau. Les garennes ouvertes sont très-préjudiciables aux propriétaires des héritages qui en sont voisins ; d'où vient que les seigneurs, quoique haut-justiciers, n'avaient pas droit d'établir des garennes sans la permission expresse du Roi, enregistrées à la chambre des comptes, parce qu'il n'en était pas des garennes comme des colombiers, qui étaient des appartenances du fief, au lieu que les garennes ne l'étaient pas, puisque les ordonnances et les arrêts défendaient à tous seigneurs de fiefs d'établir aucunes garennes sans la permission expresse du Roi dûment enregistrée. Ceux qui en établissaient sans cette permission étaient donc obligés à la restitution du dommage que causaient les lapins par le dégât qu'ils faisaient dans les terres voisines des garennes. (Pontas, au mot GARENNE ; *Supplém.*, pag. 1. Voyez aussi l'ordonnance du roi Jean de l'année 1355, et l'article 19, tit. 30 de celle des eaux et forêts. Voyez encore La Rocheffavain, des Droits seigneuriaux, c. 27, art. 5, et De Ferrière et Denisart, au mot GARENNE.)

GARET (Jean), natif de Lou-

vain et docteur de la Faculté de la même ville, chanoine régulier de Saint-Augustin, dans le couvent de Saint-Martin, puis confesseur des religieuses près d'Anvers, et pénitencier à Gand, où il mourut le jour de Pâques de l'an 1571, a publié, 1^o de *Eucharistia*, imprimé plusieurs fois. 2^o *De sacrificio missæ*, à Anvers en 1563. 3^o *De sanctorum invocatione*, à Gand, 1570. (Valère André, *Biblioth. belg.* Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1181.)

GARET (dom Jean), bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans laquelle il fit profession âgé de vingt ans, le 29 mars 1647, était né au Havre de Grâce, diocèse de Rouen. Il mourut dans l'abbaye de Jumièges, le 24 septembre 1694. Nous avons de lui la belle édition de Cassiodore, sénateur romain dans le sixième siècle, dédiée à Michel Le Tellier, chancelier de France, et imprimée à Rouen en 1676, en 2 vol. in-fol, sous ce titre : *Magni Aurelii Cassiodori Senatoris, viri Patricii, consularis et Vivariensis Abbatidis opera omnia in duos tomos distributa, ad fidem miss. codd. emendata et aucta, notis et observationibus illustrata, cum indicibus locupletissimis quibus præmittitur illius vita, quæ nunc primum in lucem prodit cum dissertatione de ejus Monachatu.* Rottomagi, impensis Antonii Dezallier, *Bibliopolæ Farisensis.* Le Moréri de l'édition de 1759 s'est donc trompé en di-

sant que c'est un vol. Le marquis Scipion Maffei a donné en 1717 un ouvrage de Cassiodore sur les Épîtres des apôtres et sur l'Apocalypse, qui n'est point dans la collection de dom Garet. (*Voyez dom Le Cerf, Biblioth. his. et crit. des Aut. de la congrég. de Saint-Maur.*)

GARGARA, ville épiscopale de Mysie, province d'Asie, sous la métropole d'Ephèse. On la place vers le mont Ida, sur un promontoire du golfe, nommé Adramyte, qui est au midi. Elle est ainsi nommée du mont Gargare, qui est le sommet du mont Ida. Polybe, Ptolémée et quelques auteurs plus anciens en font mention, et elle se trouve dans les notices. Elle a eu les évêques suivans.

1. Jean, souscrivit à la relation synodale de Constantinople, au patriarche Jean, au sujet de Sévère d'Antioche et de ses sectateurs.

2. Théodore, au cinquième concile général.

3. Ephraïm, à celui de Photius. (*Oriens christ.*, tom. 1, pag. 704.)

GARGARA, siège épiscopal jacobite au diocèse d'Antioche, un des sept qui sont aux environs de Melitene. Abulfeda l'appelle Carcar, et dit que c'était de son temps un château le plus fort qu'il y eût en Syrie, sur la rive occidentale de l'Euphrate, proche des Cachta à deux jours de chemin de Melitene. (*Assem.*, tom. 2, *diss. monoph.* Voici ses évêques :)

1. Timothée, siégeait en 1139. Il fut transféré par la faveur de Gosselin, comte d'Edesse, au siège de Samosate, et commit son neveu Joseph, fils de sa sœur, à l'administration de l'église de Gargare; mais vers l'an 1160, il fut renfermé dans le monastère de Macrona, et on chassa aussi tous ses autres parens dont il s'était fait autant d'évêques coadjuteurs. (*Ibid.*)

2. Ignace, succéda à Timothée et accompagna Basile de Césarée dans la visite de son diocèse en 1167. (*Ibid.*)

3. N... , un de ceux qui imposèrent les mains à Ignace IV, qu'on surnomma Philoxène Nemrod, en 1283.

4. Siméon Manemita siégeait en 1421, et fut fait patriarche. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 1492.)

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion protestante, né à Montauban en 1587, fut nommé à l'âge de vingt-quatre ans ministre de Puylaurens. On le choisit en 1627 pour gouverner l'église de sa secte à Montauban, et pour remplir dans la même ville une chaire de théologie. Il mourut en 1650, et laissa entre autres ouvrages : 1° Un recueil de sermons sous le titre de *Voie du salut*. 2° Quelques thèses de théologie. 3° Un traité de *Christo Mediatore*, imprimé à Genève en 1662, in-4°. 4° *Decreti synodici carentoniensis, de imputatione peccati Adæ, explicatio et defensio*; à Montauban, 1648, in-8°. 5° *Pauli-Caroli et Antonii Garissolii, utrius-*

que Pastoris et Professoris in Ecclesia et Academia montabanensi, explicatio catecheseos religionis christianæ ; à Genève 1656 , in-8°. (Moréri , édition de 1759.)

GARIZIM (hébr. , *des coupeurs et des trancheurs*), montagne de Sichem , dans la tribu d'Ephraïm , et dans la province de Samarie. La ville de Sichem était au pied des montagnes d'Hébal et de Garizim. Manassé, petit-fils du grand-prêtre Elia-sib , et frère de Jaddus , grand-prêtre des Juifs , ayant été chassé de Jérusalem , et souffrant impatiemment de se voir privé de l'honneur du sacerdoce , obtint d'Alexandre-le-Grand la permission de bâtir un temple sur la montagne de Garizim , qu'il consacra au Dieu d'Israël. Du temps du roi Antiochus , les Samaritains dédièrent le temple de Garizim à Jupiter le Grec , ou l'Olympien. On ne sait combien de temps subsista cette dédicace ; mais il est certain que du temps de Jésus-Christ on adorait le vrai Dieu dans le temple de Garizim. (*Joan* , 4 , 20 , 21. Josèphe , *Antiquit.* , liv. 11 , chap. 8.)

GARMES , ou BETP-GARMES , les Arabes disent *Bagerma* , est une contrée d'Assyrie qui comprend les villes d'Akuka , Scialiar-Kadta , Buazicha et quelques autres. Il n'y avait qu'un évêque pour toute cette contrée. (*Biblioth. or.*) Elle est du diocèse Jacobite d'Antioche.

1. Constantin , fut exilé avec

son patriarche en 969 , par Nicephore Phocas , à cause de son obstination dans l'hérésie. (*Or. chr.* , tom. 2 , pag. 1493.)

GARMI , l'un des fils d'Odaïe , sœur de Naham. (1 *Paralip.* 4 , 19.)

GARMIER (saint) , né en France dans le pays de Forez , se retira à Lyon dans sa jeunesse. Il y vivait pauvrement et dans une grande simplicité , exerçant le métier de serrurier , nourrissant quelques pauvres de son travail , et leur donnant quelquefois jusqu'à ses outils , quand il n'avait rien autre chose. Il était droit , sincère , juste , officieux , chaste , mortifié en tout et cependant gai en conversation , savant même et agréable dans ses entretiens , fécond en tours ingénieux pour porter tout le monde à bénir Dieu en toute occasion. Il avait pour mot favori : toujours grâces à Dieu. L'abbé Vivence , qui gouvernait alors le monastère de Saint-Just de Lyon , et qui fut depuis évêque de cette ville , l'ayant vu prier avec un profond recueillement dans l'église du village d'Ouvac , ou Auditiac , jugea que c'était un grand serviteur de Dieu , et l'emmena avec lui dans son monastère. L'évêque Gaudri , prédécesseur de Vivence , le fit sous-diacre malgré ses larmes et ses conjurations. Mais il prit de si justes mesures pour empêcher qu'on ne le fit monter plus haut , qu'on fut obligé de le laisser dans le soudiaconat jusqu'à sa mort

arrivée le 27 de février, vers le milieu du septième siècle, entre les années 642 et 660. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Just par l'abbé Vivence, et dissipé par les huguenots du seizième siècle, excepté un bras que l'on conserve à Saint-Galmien Lyonnais, ville qui porte le nom du saint, que le vulgaire appelle aussi Gaumier, Geaumier, Germier, Baldoimer et Valdimer. Sa vie, qui, selon le père Le Cointe à l'an 642, n°. 52, est d'un auteur contemporain, se trouve abrégée d'un ancien manuscrit de saint Just de Lyon, dans Bollandus. (Baillet, tom. 1, 27 février.)

GARNEFELD (Georges), Allemand, dans le dix-septième siècle, a donné, 1° Eclaircissement sur les cinq livres des images des anciens hermites avec leurs vies et leurs actions, à Cologne 1621. 2° La vie de saint Chrysostôme, ibid. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccl. du dix-septième siècle*, p. 1902.)

GARNIER, chanoine et sous-prieur de saint Victor dans le douzième siècle, a composé, sur la fin de ce siècle, un traité intitulé : *Grégorien* contenant des explications allégoriques sur la Bible, tirées des œuvres de saint Grégoire-le-Grand, imprimé à Paris en 1608. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccl. du douzième siècle*.)

GARNIER (Jean), jésuite, naquit à Paris en 1612, entra dans la société en 1628, où il enseigna la théologie pendant l'es-

pace de vingt-six ans, et mourut à Boulogne en allant à Rome, le 26 octobre 1681. Il a laissé plusieurs ouvrages; savoir, 1° en 1651, un vol. intitulé : *Theses de Philosophia morali*. 2° En 1655, un livre sur la grâce intitulé : *Regulæ fidei catholicæ de gratia Dei per Jesum-Christum*, à Bourges. 3° En 1668, des notes sur le livre de Julien, évêque d'Eclane, fameux pélagien, sous le titre de *Juliani eclanensis Episcopi libellus missus ad Sedem apostolicam, notis illustratus*. 4° En 1673, les œuvres de *Marius Mercator*, avec quantité de pièces, de notes, de dissertations sur les hérésies de Pélagie et de Nestorius. 5° En 1675, l'ouvrage de Libérat, diacre de Carthage, qui contient un état succinct de la cause des nestoriens et des eutychiens. 6° En 1678, *Systema bibliothecæ collegii parisiensis societatis jesu*, in-4°. 7° En 1680, le journal des papes, intitulé : *Liber diurnus romanorum Pontificum*, qui contient les anciennes formules dont les papes se servaient en écrivant leurs lettres, ou en dressant des actes. Il y a joint des notes historiques et trois dissertations. La première, sur la question fameuse : Si le pape Honorius est tombé dans l'hérésie des monothélites; la seconde, sur les inscriptions et souscriptions des lettres des papes; la troisième, sur le Pallium. Sur la première, il prétend que le pape Honorius a été vraiment et justement condamné dans le

sixième concile , comme fauteur des monothélites , quoiqu'il n'ait point soutenu leurs erreurs. Dans la seconde dissertation , il donne une lettre curieuse des inscriptions et souscriptions des lettres des papes. Dans la troisième , il parle de l'origine du pallium , de la manière de l'envoyer , etc. 8° Le supplément des œuvres de Théodoret , imprimé après sa mort , in-fol , en 1684 , par les soins du père Hardouin , avec des notes et cinq dissertations critiques ; les trois premières , sur la vie et les écrits de Théodoret , qu'il condamne ; et la quatrième , sur l'histoire du cinquième concile ; on trouve dans la cinquième près de deux cents lettres de Théodoret et des évêques orientaux qui étaient comme lui intrigués dans le nestorianisme ; c'est le meilleur ouvrage du père Garnier. Ce père avait beaucoup de lecture , d'érudition et de piété. Il connaissait en particulier très-parfaitement toute l'histoire ecclésiastique. On peut voir son éloge , que le père Hardouin a mis à la tête de l'*Actuarium* de Théodoret , et celui qui se trouve dans le *Journal des Savans* , 1684 , pag. 157 de la première édition , et pag. 100 de la seconde. (On peut consulter aussi Dupin , dans sa *Biblioth. des Auteurs eccl. du dix-septième siècle* , tom. 4.)

GARNIER (dom Julien) , natif de Converai au diocèse du Mans , fit profession dans la Congrégation des bénédictins de

Saint-Maur , le 30 septembre 1690 , et mourut à Paris le 3 de juin 1725 , dans la cinquante-cinquième année de son âge. Nous avons de lui la nouvelle édition des OEuvres de saint Basile , qu'on peut comparer à tout ce qu'il y a de plus parfait en ce genre. Elle est en 3 vol. in-fol ; mais dom Garnier ne vit que les deux premiers imprimés , l'un en 1721 , et l'autre en 1722. La préface qui est toute entière de lui , est un morceau excellent : on y trouve une critique judicieuse et un discernement sûr. (*Voyez* dom Le Cerf , *Biblioth. hist. et crit. des Aut. de la Congrégation de Saint-Maur*. La préface du troisième volume des OEuvres de saint Basile , pag. 1 , et le *Journal des Savans* , 1721 et 1730.)

GARRIE (Pierre) , natif de Montpellier , chanoine de l'église cathédrale de la même ville , et docteur en l'un et l'autre Droit , dans le dix-septième siècle. On a de lui , 1° l'*Origine , les Changemens et l'État présent de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Montpellier* , in-12 , 1631 , et in-8° , 1634. 2° *Series Episcoporum Magalonensium et Montispeliensium , ab anno 451 ad annum 1652* , in-fol. , en 1652. Ce livre , qui fut réimprimé à Toulouse en 1665 avec une continuation jusqu'à cette année , est attribué au père Bonnefoy , jésuite , dans la bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus. 3° Idée de la ville de Montpellier. (*Voyez* l'*Hist. eccl. de*

Montpellier, par Aigrefeuille.)

GARZIA (Martin), évêque de Barcelonne, prédicateur des rois Ferdinand et Isabelle, et confesseur ordinaire de cette reine, vivait sur la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il a laissé quelques ouvrages : entre autres un vol. de sermons, qu'Augustin Olivan, chanoine de Barcelonne, fit imprimer en 1550. Divers auteurs parlent de ce prélat avec éloge, ce qu'on pourra remarquer dans la Bibliothèque des écrivains d'Espagne de Nicolas Antonio.

GARZIA (Dominique), Espagnol, natif d'Aragon et chanoine de Sainte-Marie de Saragosse, enseigna les langues dans le collège appelé des Trois-Langues, à Alcalá, et mourut en 1629. On a de lui, entre autres ouvrages, 1^o *Propugnaculum christianæ religionis contra perfidiam Judæorum*, à Saragosse, en 1606. 2^o *Recentiorum variarum et inextricabilium questionum, ex viscerib. lib. Geneseos, discussio*, ibid., 1624. Le père Morin se plaint de la vanité de Garzia, qui prétend décider de toutes choses en maître. (Jean Morin, *Exercit. bibl.*, lib. 1, cap. 2. Nicolas Antonio, *Bibl. hisp.*)

GARZONOSTASE, *garzonostasium*. C'est dans les églises grecques une espèce de parvis, où les garçons, c'est-à-dire, les domestiques des grands-seigneurs s'arrêtent, tandis que leurs maîtres sont dans l'église. (Ducange.)

GASPARD, de Véronne, précepteur du cardinal Borgia, depuis Alexandre VI. On a de lui : Histoire de ce qui s'est passé sous le pontificat de Paul II. Cette histoire, qui renferme quelques traits singuliers dans les portraits que l'auteur fait des cardinaux, se trouve dans le troisième volume du *rerum italicarum*.

GASPARD (le père), de sainte Marie Magdelene de Pazzi, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, autrefois professeur en théologie. Il a donné, *Bona praxis confessoriorum, sive methodus bene administrandi Pœnitentiæ sacramentum, dialogice deducta*, à Anvers, 1703, in-12. Le père Gaspard avoue que son style n'est ni coulant, ni fort orné, et en faisant cet aveu, il se rend justice. (*Journal des Savans*, 1705, pag. 556 de la première édition, et 489 de la seconde.)

GASPHA, lieu de la demeure des Nathinéens. (2. *Esdras*. 11, 21.)

GASSER (Achilles-Pirminius), savant Luthérien, né le 3 novembre 1505 à Lindau ; ville impériale en Souabe sur le lac de Constance, étudia à Wittemberg sous Philippe Mélancthon, et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Feldkirch et à Augsbourg. Il mourut le 4 déc. 1577, âgé de soixante-douze ans et deux mois, et laissa entre autres ouvrages : 1^o *Catalogus Regum omnium, quorum sub christiana professione per Europam*

adhuc regna florent ; à Augsbourg , 1554. 2° *Catalogus Regum hierosolymitanorum*. 3° *Historiarum et chronicorum mundi epitome* , dont la troisième édition est de Bâle en 1535 , in-8°. Cette troisième édit. va jusqu'en 1534. 5° *Annales augsburgenses* , imprimées à Hanovre en 1593 , in-fol. , et dans la collection des écrivains de l'histoire d'Allemagne , donnée par le savant Jean Burchard Mencken , et imprimée à Leipsick en 1725 , en 3 vol. in-fol. (*Voy. la vie de Gasser* , imprimée au tome 10 des *Amœnitates litterariæ* de Scellhorn , sous ce titre : *de vita et scriptis Achillis - Pirminii Gasseri lindaviensis.... dissertatio* , auctore Jacobo Bruckero.)

GASTAUD (François) , prêtre , prédicateur et avocat au parlement de Provence , mort en 1732. On a de lui , 1° un Discours prononcé dans l'église du Val-de-Grâce aux prières des quarante heures pour le Roi , et imprimé à Paris , in-4° , 1692. 2° Homélies sur les Épîtres de saint Paul , dans lesquelles on donne une explication littérale et morale tirée de saint Chrysostôme et des autres Pères , à Paris , chez Nicolas Le Clerc , deux tomes in-12. (*Journal des Savans* , 1703 , pag. 144.)

GASTALDE (Sigismond de Saint-Bernard) , natif de Turin , de l'Ordre des Feuillans , mort en 1663 , a laissé , 1° l'Épousée de Jésus - Christ , ou louange de la vie claustrale. 2° Le lys d'Alexandrie , ou panégyrique de

sainte Catherine. 3° L'enceins de Cîteaux , ou louange de Saint-Bernard. 4° Le soldat évangélique , ou louange de saint Marc. 5° Le pain substantiel , ou discours sur les morts. 6° Le feu brillant , ou louange de saint Antoine de Padoue. 7° L'antidote sacré pour purifier les vices et acquérir la vertu. 8° La noblesse de Saint-Contard , à Milan en 1654. (Dupin , *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle* , pag. 2381.)

GASTINE , ou GATINE , *Gastina* , abbaye de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin , était située dans la Touraine , au diocèse et à quatre lieues de Tours. Ce ne fut d'abord qu'un simple hermitage. Hugues , archevêque de Tours , l'érigea en abbaye l'an 1138. Les comtes de Blois et de Vendôme en ont été les fondateurs.

GASTINEAU (Nicolas) , prêtre , conseiller et aumônier du Roi , né à Paris en 1620 , ou 1621 , gouverna pendant environ vingt ans la cure d'Anet sur Marne , au diocèse de Meaux , et vint ensuite à Paris où il se livra totalement à l'étude. Il mourut à Saint-Cloud le 17 juin 1696 , et laissa , 1° la Réfutation du livre du ministre Claude , qui a pour titre : *la défense de de la réformation contre le livre intitulé : Préjugés légitimes contre les Calvinistes*. Cette réfutation , avec quelques lettres , forme le premier volume des *lettres de controverse* de Gastineau , qui parut en 1677 , à

Paris, chez Pralart, in-12. Le second et le troisième volumes de ses lettres parurent en 1679, sous ce titre qui en indique le sujet : *la grande controverse de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie, ou la suite des lettres à un gentil-homme de la religion prétendue réformée*. Il y a en tout dix-huit lettres. (*Moréri*, édit. de 1759.)

GASTREL, docteur anglais, est auteur de deux traités sur la religion, écrits en anglais : l'un a pour titre : *De la nécessité de la religion en général*; l'autre, *De la certitude de la révélation chrétienne*. Ces deux traités sont écrits avec force et avec beaucoup d'ordre, au jugement de l'abbé Mouteville. (*Journal des Savans*, 1740, pag. 244.)

GASTROMANCE, *gastromantia*, sorte de divination qui se faisait avec des paroles qui paraissaient sortir du ventre. Il y avait une autre espèce de gastromance qui se faisait avec des verres, ou autres vaisseaux transparents et ronds, au fond desquels il paraissait quelques figures par magie, disait-on.

GATAKER (Thomas), Anglais, né à Londres le 4 septembre 1574, et mort le 27 juin 1654, a fait divers ouvrages de critique et de théologie. Ses ouvrages de critique sont : 1° un Recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés, intitulé *Cinnus*. 2° Une dissertation sur le style du nouveau Testament. 3° *Adversaria*

miscellanea, etc. Ses ouvrages de Théologie sont presque tous en anglais. Voyez *vita Thomae Gatakeri, partim ab ipso partim ab alio conscripta*. (*Moréri*, édit. de 1759.)

GATHAM, fils d'Eliphas, fils d'Esaiï. (*Genès.* 36, 11.)

GATIANA, ville épiscopale de la Byzacène en Afrique, marquée dans la notice, n° 22. Il en est fait mention dans la conférence de Carthage, où était un de ses évêques nommé Victor. Victor de Vit parle, dans son troisième livre, d'un appelé Boniface, évêque de ce siège, auquel a présidé aussi Janvier qui a souscrit à la lettre synodale des évêques de la province de Byzacène, rapportée dans le concile de Latran, sous le pape Martin. (*Coll. Carth.* col. 198, not. 368.)

GATIEN (saint), apôtre et premier évêque de Tours, fut un des prédicateurs envoyés dans les Gaules par le pape saint Fabien, vers le milieu du troisième siècle. Il s'arrêta à Tours dont les habitans étaient fort attachés à l'idolâtrie. Il y fit quelques conversions au milieu des insultes et des mauvais traitemens des idolâtres. Il s'assemblait avec son petit troupeau dans des lieux secrets pour y célébrer le mystère du jour du Seigneur, et souvent il était obligé d'y demeurer caché pour éviter la violence des plus puissans de la ville. C'est ainsi qu'il vécut jusqu'à la fin du troisième siècle, et qu'il mourut en paix

avec la qualité de confesseur de Jésus-Christ. Son corps fut enterré dans un cimetière qui appartenait aux chrétiens, et transporté depuis dans l'église de Saint Lidoire, que l'on prétend se trouver aujourd'hui renfermée dans le chœur de la grande église de Tours, qui porte le nom de Saint-Gatien, au lieu de celui de Saint-Maurice, sous lequel elle avait été dédiée. La fête principale de saint Gatien se fait le 18 de décembre que l'on prend pour le jour de sa mort. L'abbaye de Saint-Vaast d'Arras croit avoir son corps; mais on croit à Tours qu'il n'en est point sorti, et qu'il y fut brûlé par les huguenots en 1562, à la réserve de quelques ossements qui se gardent aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame de la Riche, que l'on a bâtie à la place de l'ancien cimetière où le Saint avait été enterré la première fois. (Saint Grégoire de Tours dans le premier et le dernier livre de son Histoire de France, et dans son Recueil de la gloire des Confesseurs. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 3, 18 décembre.)

GATTICO (Jean-Baptiste), chanoine régulier et abbé de Latran. Nous avons de lui : *de oratoriis domesticis, et de usu altaris portatilis, juxta veterem et recentem ecclesiæ disciplinam, ecclesiasticorum seculariorumque virorum singula jura et privilegia complectentem*. Auctore P. D. Joanne-Baptista Gattico novariensi, Ca-

nonico regulari Lateranensi et abbate. Romæ, ex typographiâ Generosi Salomoni, 1746, in-fol. La matière des chapelles domestiques et des autels portatifs n'avait pas encore été traitée exprès par aucun auteur; elle n'avait été touchée jusqu'ici que par partie et fort sommairement : cet auteur a rassemblé tout ce qu'il a trouvé sur ce sujet, à quoi il a joint ses recherches : il règne dans tout son ouvrage beaucoup d'ordre et d'érudition. (*Journal des Savans*, 1746, pag. 698.)

GATTO (Antoine), professeur en Droit dans l'Université de Pavie, a donné : *Gymnasiî Ticinensis historia et vindiciæ à seculo quinto ad finem decimî quinti, et plura de ejusdem urbis antiquâ nobilitate*, in-8°. (*Journal des Savans*, 1707, pag. 58 de la première édit. et 55 de la seconde.)

GATTOLA (D. Erasme), religieux du mont Cassin, et garde des archives de l'abbaye, mort en 1734, a donné, 1° *Historia sacri monasterii Cassinensis ab erectione ad annum usque 1725*, 3 vol. in-fol., à Venise, 1733. 2° *Historia abbatiae Cassinensis per seculorum seriem distributa, quâ Leonis chronicon à Petro Diacono ad annum 1538. Continuatum in plerisque supplementur, et ad hæc usque nostra tempora ex probatissimis authenticisque documentis producitur. Insertis operis initio, monasterii descriptione, et ad calcem pro laudatî chronici au-*

toribus apologia. Studio et labore D. *Erasmi Gattula*, Casetani, abbatis sancti Matthæi servorum Dei, et celeberrimi Cassinensis archivi Custodis. Venetiis, apud Sebastianum Coleti 1733, in-fol. à Venise, 2 vol., ou deux parties faisant ensemble 1019 pages sans la préface. (*Journal des Savans*, 1737, pag. 116.)

GAUBERT, ou VALBERT (saint), troisième abbé de Luxeu, naquit vers la fin du sixième siècle à Nanteuil le Haudouin, ou à Vinante, entre Meaux et Dammartin. Ses parents distingués dans le pays par leur noblesse, le laissèrent engager dans la profession des armes suivant sa condition. Il mena la vie d'un religieux sous un habit militaire, et il n'eut pas de peine à suivre le conseil que lui donna saint Eustase, abbé de Luxeu, touchant la vie religieuse. Il l'embrassa dans le monastère même de ce saint abbé, et fit en peu de temps des progrès admirables sous sa discipline dans l'obéissance, l'humilité, la pénitence, et les autres vertus qui le firent choisir pour son successeur après sa mort qui arriva l'an 625. Cet emploi ne lui fit rien relâcher de ses premières austérités. Il perfectionna l'observance en suppléant à ce qui y manquait, et réformant ce qu'elle avait eu d'imparfait du temps de ses deux saints prédécesseurs. Il étendit aussi ses soins au temporel, afin que ses religieux, libres de toute

inquiétude au sujet de la vie, s'appliquassent uniquement à leur salut dans la retraite. Il mourut saintement comme il avait vécu, après quarante ans d'administration, le deuxième jour de mai de l'an 665, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin, au côté septentrional de son monastère, devenu une paroisse de Luxeu. On fait sa fête le deuxième jour de mai. (Bollandus. Dom Mabillon, *troisième siècle bénédict.* Baillet, *Vies des Saints*, t. 2, 2 mai.)

GAUCHAT (Jean), docteur en théologie, abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Jean de Falaise, prieur de Saint-Jean du Désert, de l'Académie de Villefranche. Nous avons de lui : 1° *Lettres critiques, ou Analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion*, in-12, 14 vol., 1755, et suiv. L'auteur continue cet excellent ouvrage, dont on publie trois volumes par année. 2° *Recueil de piété tiré de l'Écriture-Sainte*, 3 vol. in-12, le premier contient le rapport des Chrétiens et des Hébreux : le second, la suite du rapport des Chrétiens et des Hébreux, propre aux religieuses; le troisième, des retraites spirituelles pour des religieuses. Le *Paragui*, ou conversation morale et amusante, à l'usage des pensionnaires qu'on veut exercer dans un couvent. (*Voyez le Journal Chrétien*, 1755, et suiv.)

GAUCHE, *Sinister*. On a donné le nom de *Gauches* aux Novatiens en Orient. (Tillemont,

Hist. ecclés. tom. 9. pag. 442.)

GAUCHER (saint), chanoine régulier en Limosin, naquit vers l'an 1050, à Meulan en Vexin. Il quitta son pays à l'âge de dix-huit ans avec un compagnon appelé Germon, et s'en alla en Limosin où il s'arrêta en un lieu fort solitaire qui fut depuis nommé Chavagnac. Il y vécut trois ans dans la prière et la pénitence avec son compagnon, au bout desquels ils passèrent dans un autre bois voisin, nommé Sauviat, ou Aureil où il bâtirent un double monastère, l'un d'hommes et l'autre de femmes. Saint Gaucher donna aux uns et aux autres la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et les porta à la plus haute perfection par ses discours et par ses exemples jusqu'à sa mort qui lui fut causée par une chute, au village de Feitiac à l'âge de quatre-vingts ans, le 9 d'avril 1130. Le pape Célestin III le canonisa l'an 1194. On fait sa fête le 9 avril. Sa vie, écrite par un ancien d'une manière exacte et sincère, a été publiée en latin dans le second tome de la Bibliothèque manuscrite du père Labbe, dans la continuation de Bollandus, et en français, l'an 1652, par François de Blois, lieutenant-général de Meulan. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. 1, 9 avril.)

GAUDAN (Guillaume), Hollandais, de l'Ordre des Frères-Mineurs, a donné : Exposition des mystères de la Messe, imprimée à Deventer en 1504, et

depuis à Dillingen, en 1564. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 906.)

GAUDENCE (saint), évêque de Presce en Italie, fut sacré par saint Ambroise, archevêque de Milan, à la place de saint Philastre, évêque de Bresce, mort l'an 383, ou 387. Nous ignorons le détail des actions de saint Gaudence pendant son épiscopat. Nous savons seulement qu'il gouverna son troupeau avec toute la vigilance du plus zélé pasteur; qu'il le nourrissait assidument du pain de la parole de Dieu, et qu'il fut du nombre des députés que le concile Romain de l'an 405 envoya à Constantinople, en faveur de saint Jean Chrysostôme. Saint Gaudence eut beaucoup à souffrir en ce voyage, et il mérita la qualité de Confesseur, pour avoir rejeté avec une constance invincible la communion d'Attiqne intrus sur le siège de saint Jean Chrysostôme, après la mort d'Arsace qu'on avait substitué à cet illustre banni. On ne sait pas bien le temps de sa mort. Quelques-uns la mettent à l'an 410, et d'autres à l'an 427. Sa fête est marquée au 25 d'octobre dans le Martyrologe romain moderne. Nous avons de saint Gaudence, dans la bibliothèque des Pères, la vie de saint Philastre son prédécesseur, et dix-neuf instructions, tant en sermons qu'en petits traités adressés à Bénévole, homme de considération de la ville de Bresce, et que l'on regardait comme un

confesseur illustre. Quoique le style de Saint Gaudence paraisse assez simple, il ne laisse pas d'avoir de l'élégance et de l'agrément; et on voit par ce qui nous reste de ses écrits, qu'il était très-instruit des dogmes de la religion. Comme nous n'avions jusqu'ici ses ouvrages que dans les bibliothèques des Pères, Galéardi les a donnés à Bresce avec quelques autres, sous la direction du cardinal Querini, et sous ce titre : *veterum Brixice episcoporum Sancti Philastrii et Sancti Gaudentii opera, necnon beati Ramperti; et vener. Adelmani opuscula. Nunc primum in unum collecta.... notis aliisque additionibus illustrata et aucta* 1738, à Bresce, in-fol. (Baronius. Bellarmin. Possevin. Baillet, *Vies des Saints*, t. 3, 25 octobre. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 10, pag. 517. *Journal des Savans*, 1539, pag. 649 et suiv., où l'on trouve un bon précis de ce qui est renfermé dans ce recueil.)

GAUDENZIO (Paganino), né à Pesclaf, petite ville du pays des Grisons, vers l'an 1595, fit ses études en Allemagne, passa ensuite en Italie, et fit quelque séjour à Rome, où il fut reçu dans l'Académie des Eumoristi. On l'appela à Pise en 1625, et il y professa jusqu'à sa mort, arrivée à Sienne le 3 janvier 1649. On a de lui, 1° *de dogmatibus et ritibus hæreticorum*, 2 tom. in-8°, imprimés à Rome en 1625 en 1626. Dupin cite cet ouvrage sous ce titre : *des dog-*

mes et des rits de l'ancienne Église. 2° *Vétilations contre la paastratie de Chamier*, ibid., 1627. 3° *Déclamations*, à Florence en 1630. 4° *La sage-femme des âmes, et des nouvelles épigrammes*, ibid. 5° *Exposition juridique avec des additions*, ibid., en 1637. 6° *Des mœurs du siècle de Justinien*, ibid. 7° *De la transmigration des âmes*, ibid., en 1641. 8° *Des erreurs des sectaires de ce siècle*, ibid., en 1644, et à Pise en 1641. 9° *Essais sur la Genèse*, ibid. 10° *Contre l'année du jubilé des Jésuites*, ibid. 11° *Des sentimens de philosophie des anciens Pères*, à Pise en 1644. 12° *De la comparaison des dogmes d'Origènes avec la philosophie, et les difficultés de Tertullien.* 13° *De la vie des chrétiens avant Constantin*, à Florence en 1637. (Le père Nicéron, tom. 31 de ses Mémoires. Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2105.)

GAUDET (le père), chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Sauveur en Lorraine, né à Metz en 1698. Il travailla à un ouvrage intitulé : *les Origines ecclésiastiques et profanes*, in-folio. (Dom Calmet, *Bibliothèque lorr.*)

GAUDIABA, ou GAZABIA, ville épiscopale de Numidie en Afrique, marquée dans la notice, n° 93. Saturin, évêque de ce siège, assista à la conférence de Carthage, c. 201, not. 387.

GAUDIN (Jacques), docteur

de la maison et société de Sorbonne, chanoine de l'église de Notre-Dame de Paris, official de M. de Péréfixe, archevêque de cette ville, était de Touraine. Il mourut le 18 juillet 1695, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge, et laissa, 1° l'Assomption de la Vierge vengée, contre la dissertation de Joly, en latin, à Paris, 1670. 2° Réponse à la neuvième lettre imaginaire de Nicole. 3° Oraison funèbre de M. de Péréfixe, archevêque de Paris, prononcée dans l'église de Sorbonne le 10 février 1671, à Paris, 1671, in-4°. 4° Un éloge historique, en latin, du père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, 1679. 5° Défense du traité de controverse du cardinal de Richelieu, contre la réponse du sieur Martel, ministre de la religion prétendue réformée, Paris, 1681, in-12. 6° Une lettre au père Lallemant qui se trouve dans le recueil des éloges consacrés à la mémoire du père Fronteau, imprimé en 1663, in-4°. (Le Long, *Biblioth. hist. de France*. De Vigneul Marville, *mélange d'histoire*, etc., pag. 137. Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle.*, p. 2538.)

GAUDIN (dom Alexandre), chartreux de Paris; donna en 1704, l'ouvrage intitulé : *la Distinction et la nature du bien et du mal, où l'on combat l'erreur des Manichéens, les sentimens de Montagne et de Charron, et ceux de Bayle.*

GAUDRILLET (Joseph), prêtre mépartiste, c'est-à-dire, *habitué* en l'église de Notre-Dame de Dijon, né en cette ville au mois de mai 1689, de Philippe Gaudrillet, notaire, mourut au mois de janvier 1738, et laissa, Histoire de Notre-Dame de Bon-Espoir, dont l'image miraculeuse qui est dans l'église paroissiale de Notre-Dame, est en grande vénération dans la ville de Dijon depuis plus de huit siècles, à Dijon, 1733, in-8°. Cette histoire renferme plusieurs traits qui concernent celle de Dijon, l'origine des confréries, des réglemens pour celle de Bon-Espoir, des prières, etc. (Papillon, *Biblioth. des Aut. de Bourgogne.*)

GAUFFRE (Ambroise Le), né à Lucé, ville du Maine, en l'an 1568, enseigna le Droit à l'Université de Caen. D'Angennes, évêque de Bayeux, lui donna en 1610 la prébende de Castillon, qu'il remit pour celle de Bretteville. Le même prélat le fit trésorier de sa cathédrale, puis vice-chancelier de l'Université de Caen, et son grand-vicaire. Il fut député de la province de Normandie aux États généraux du royaume, et mourut âgé de soixante-sept ans, le 23 novembre 1635, au grand regret de toute cette province qui le regardait avec justice comme un homme humble, modeste, intègre, éclairé, charitable envers les pauvres, et très-zélé pour la discipline de l'Église. Il avait aussi été official de Bayeux

dans l'officialité de Caen. Le Gauffre son neveu, maître des comptes à Paris, fit imprimer un abrégé des décrétales qu'il avait laissé manuscrit en latin, et qui a pour titre : *Ambrosii le Gauffre synopsis decretalium, seu ad singulos decretalium titulos methodica juris utriusque mutationum distinctio*, à Paris, chez Clousier, 1656, in-fol. Cet ouvrage décèle un homme d'un grand sens et d'une profonde capacité. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1773. Huet, *Origines de Caen*, seconde édition, pag. 419. Hermant, *Histoire du diocèse de Bayeux*, pag. 496.)

GAUFRIDI (Jean-François de), chevalier, baron de Trets, conseiller du roi en la cour du parlement de Provence, fils de Gaufridi, président à mortier au même parlement, donna à la lecture des bons livres et à la composition de l'histoire de son pays le temps qui lui restait, après s'être acquitté de tous les devoirs de sa charge. La perte de la vue dont il fut privé dans les dernières années de sa vie, et sa mort arrivée en 1689 vers la soixante-septième année de son âge, l'empêchèrent de la mettre au jour : c'est l'abbé Gaufridi son fils qui a pris ce soin. Elle a été imprimée à Aix en 1699 en deux tomes in-folio. Cette histoire est exacte pour les faits, éloignée de la médisance et de la flatterie, d'un style châtié et noble : à la fin du second livre, l'auteur fait l'his-

toire des conciles de Provence ; et à la fin du troisième livre, est une digression sur l'établissement de la religion chrétienne dans cette province. (*Journal des Savans*, 1699, pag. 25 de la première édit. et pag. 22 de la seconde.)

GAUGERAN (Gabriel), dominicain, ancien professeur de théologie dans l'Université de Toulouse sa patrie, mort le 7 avril 1754, dans sa soixantedix-septième année. Nous avons de lui, un discours sur l'élection du pape Benoît xiii, intitulé : *Recens Benedicti XIII. electio. Oratio extemporalis, dicta Tolosæ die 2 julii, anni 1724, in æde sacra, Fratrum Prædicatorum*, à Paris, chez Antoine Deshayes, 1725, in-12. On en a fait une traduction française beaucoup plus étendue que l'original. On a aussi du père Gaugeran, Lettres théologiques sur le mandement de Saléon, évêque de Rhodéz, in-4°. (*Journal des Savans*, 1725, pag. 402. *La France littéraire*.)

GAUGERAN (Gabriel), dominicain du couvent de Toulouse, s'est distingué dans ce siècle par sa science et par sa piété. Il fit l'essai de ses talents dans l'emploi de professeur qu'il exerça au Puy, à Montauban et à Toulouse. Il fut ensuite choisi pour occuper le premier la chaire de théologie que Grignan, évêque de Carcassonne, avait fondée en faveur des dominicains dans sa ville épiscopale. Mais il se signala surtout dans l'em-

ploi de professeur royal de l'Université de Toulouse où ses belles et savantes leçons lui attirèrent une foule d'écoliers, et lui méritèrent l'estime des plus habiles docteurs de cette fameuse Université. Sa réputation porta la république de Venise à lui offrir la chaire de Padoue, après la mort du savant père Serry; mais il crut devoir refuser cet honneur. Il ne fut pas à son pouvoir de refuser de même l'office de prieur du couvent de Toulouse, non plus que celui de provincial de la même province, qu'il remplit avec autant de sagesse et de prudence que d'exactitude et de régularité. On le consultait de toute part au dedans et au dehors, sans que cette confiance universelle qu'on avait en ses lumières lui fît rien perdre de sa modestie. En 1752, l'hôpital général de la ville de Toulouse ayant été affligé d'une grande mortalité, et les prêtres ordinaires ne pouvant suffire au travail, le père Gaugeran s'y dévoua de bon cœur malgré son grand âge. Il mourut deux ans après, le 7 avril 1754, âgé de soixante-dix-sept ans. Nous avons de ce pieux et savant religieux, entre autres ouvrages : 1^o un discours qu'il prononça devant le parlement de Toulouse, à l'exaltation du pape Benoît xiii. 2^o Un Panegyrique de saint Thomas, imprimé à Toulouse, chez Pierre Thomas, sous ce titre : *Doctori Angelico divo Thomæ Aquinatis, quinto Ecclesiæ Docto-*

ri, panegyricus inter festorum ejus solemnia, in angelicâ Academicâ tolosanæ scholâ dictus, A. P. F. Gabriele Gaugeran, ord. Prædic. Theologiæ Doctore. 3^o Six lettres au sujet de certaines disputes qui s'étaient élevées au diocèse de Rodez. Ces lettres, écrites en français, ont été publiées sous le nom d'un ecclésiastique du diocèse de Rodez, à un ecclésiastique du diocèse d'Agen, sur l'instruction pastorale de Saleon, leur évêque. On peut voir la belle lettre circulaire du père Gaugeran, imprimée à Toulouse le 10 avril 1754.

GAUGERIC, ou GERI, ou GUERIC, *Gaugericus* et *Gauricus*, évêque d'Arras et de Cambrai, naquit à Yvois, petite ville du diocèse de Trèves. Son père Gaudence et sa mère Astridiole, tous deux nobles et chrétiens, lui inspirèrent la piété, et Magneric, évêque de Trèves, faisant sa visite à Yvois, lui donna la tonsure cléricale sur la réputation de sa vertu. Il l'éleva au diaconat dans une autre visite, et l'odeur de sa sainteté s'étendant au-delà de son pays, le clergé et le peuple de Cambrai le demandèrent pour pasteur à Childebart II, roi de France, après la mort de Védulfe, arrivée l'an 580. Le prince ayant donné son consentement, saint Geri fut sacré par Gille, évêque de Reims, et travailla avec une application infatigable à déraciner les restes de l'idolâtrie qui s'étaient conservés dans

quelques lieux écartés de son diocèse , à réformer les mœurs de ses peuples , et à établir partout une discipline exacte. C'est dans ces pénibles travaux qu'il passa près de trente-neuf ans d'épiscopat. Il en alla recevoir la récompense le 11 août de l'an 619. Ses reliques étaient à Cambrai dans l'église de son nom , et l'on fait sa fête le 11 août. (Surius. Baillet, *Vies des Saints*, tom. 2.)

GAULAN, ou GAULON , ou GOLAN (hébr., *transmigration*, ou *leur résolution*), ville célèbre de delà le Jourdain, qui donna son nom à une petite province nommée Gaulanite. Elle était dans la haute Galilée, au-delà du Jourdain, et fut donnée à la demi-tribu de Manassé de delà le Jourdain. On la céda aux lévites de la famille de Gerson, pour leur demeure, et elle devint une ville de refuge. Judas de Gaulon, chef des Galiléens, ou des Hérodiens, était natif de cette ville. (*Deutéron.* 4, 43. *Josué*, 21, 27.)

GAULE, grande partie de l'Europe, ainsi nommée, dit Ptolémée, de la blancheur de ses habitans, dont les corps sont à l'abri de la trop grande chaleur du soleil qui hâle les autres peuples. *Gala* est un mot grec qui signifie du lait, comme si on disait que les Gaulois sont blancs comme du lait. Le même auteur l'appelle Celto-Galatie, du nom de cette portion de l'Asie qu'on nommait autrefois Galatie, et qu'on appelle au-

jourd'hui Natolie, voisiné du Pont-Euxin, non pas que cette province ait donné le nom à la Gaule, puisqu'au contraire c'est la Gaule qui la fit appeler Galatie, les Gaulois s'étant prêtés aux besoins du roi de Bithynie qui les avait appelés à son secours, et s'étant ensuite établis dans ses États. Nous ne parlons point ici de cette partie d'Italie que les anciens ont appelé Gaule Cisalpine, mais de celle qu'on nomme Transalpine, et qui est la Gaule proprement dite. On la divisait communément en Gaule dite Braccata, des hauts-de-chausses que ses peuples portaient, et en Gaule Comata, à cause des longs cheveux de ses habitans. Celle-ci se divisait encore en Aquitanique, Celtique et Belgique; la première comprenait tout le pays qui est entre les monts Pyrénées et la Garonne. Ptolémée et Plinè disent qu'elle était terminée par la Loire, et que les eaux dont elle était environnée lui firent donner le nom d'Aquitanique. La seconde était renfermée entre la Garonne et la Seine, et fut appelée Celtique, dit Appien, par Celtus, fils de Poliphène. La Belgique était tout le pays qui est entre la Seine et l'Escaut. Si nous en croyons Diodore de Sicile, ce fut Galata, roi des Celtes, qui donna son nom à cette partie de l'Europe. (*Rer. antiq.*, l. 5, c. 9.)

La Gaule, si considérable tant par sa situation que par sa fécondité et par le courage et l'heureux génie de ses habitans,

soutint avec vigueur pendant quatre-vingts ans tous les efforts que firent les Romains pour la soumettre ; et si elle tomba depuis en leur pouvoir, ce fut autant pour leur faire honneur que pour sa propre utilité. Il n'y eut jamais de nation plus fidèle à cette république, dit Diodore de Sicile ; aucun intérêt ne fut capable de l'en détacher. Agrippa propose aux Juifs l'exemple des Gaulois, pour les porter à obéir aux Romains : « Qui pouvait mieux secouer le » joug, dit-il, dans Josephé, *de bell. Jud.*, liv. 2, chap. 16, » qu'une nation que la nature » semble défendre de tous côtés, à l'orient par les Alpes, » au septentrion par le Rhin, au » midi par les Pyrénées, à l'occident par l'Océan ? »

Les Gaulois furent longtemps et souvent en guerre avec les Romains. Ils passèrent les Alpes l'an de Rome 529. Les Saliens et les Allobroges commencèrent l'attaque, mais Fulvius Flaccus les défit. Domitius Oenobardus battit en 632 les Allobroges et les Arvernes unis ensemble. L'année suivante Fabius Maximus remporta une célèbre victoire sur l'armée de Bituite, roi des Arvernes, et lui tailla en pièces cent vingt mille hommes. Ce prince fut obligé d'aller à Rome implorer la clémence du sénat qui lui donna la ville d'Albe pour prison. (*Voyez FLOR.*, liv. 3. chap. 2.)

Après la guerre des Allobroges et des Arvernes, la Gaule appe-

lée Narbonnaise fut réduite en province ; et trois ans après, c'est-à-dire, l'an de Rome 636, on envoya une colonie à Narbonne, comme nous l'apprenons de *Velleius*, l. 1. Depuis ce temps-là les hostilités recommencèrent mieux que jamais, et les Gaulois remportèrent plusieurs avantages sur les Romains. Les Cimbres et les Teutons se voyant chassés des Gaules et de l'Espagne, cherchèrent à s'établir en Italie par la force des armes ; mais le sénat n'ayant pas voulu leur accorder des terres, ils attaquèrent le consul Silanus en 645, et le battirent. Scaurus, autre consul, étant passé dans les Gaules l'année suivante, fut défait par les Cimbres, au rapport de Tacite. L. Cassius, consul, ayant mal disposé son armée en 647, fut tué, et ses troupes mises en fuite par les Tigurins Helvètes sur les confins des Allobroges, comme dit César, 1. *comm.* Mais rien n'égale l'humiliation où tombèrent ces maîtres du monde au temps de Q. Cépion. Ce général romain ayant pillé la ville de Toulouse, enleva d'un de ses temples, en 648, cent dix millions de marcs d'or, et cinq millions de marcs d'argent, comme nous l'apprenons de Justin, liv. 32. Mais les Gaulois tirèrent l'année suivante une terrible vengeance de ce sacrilège. C. Manilius, consul, et le proconsul Cépion perdirent dans un seul combat quatre-vingt mille hommes, sans compter plus de soixante

mille goujats, ou valets, qui suivait l'armée : c'est ce que rapporte Orose, liv. 5, chap. 16.

Marius, consul pour la quatrième fois, eut sa revanche à Aix : il y défit presque entièrement les Teutons et les Ambruns, leur tua sur la place deux cent mille hommes, et leur fit quatre-vingt mille prisonniers l'an 652. Le même s'étant joint au proconsul Catulus, attaqua les Cimbres l'année suivante, qui s'étaient fait un passage par l'Illyrie occidentale, les mit en déroute, leur tailla en pièces cent quarante mille hommes, et leur fit soixante mille prisonniers. (*Voyez Flor., liv. 3, chap. 3, Eutrop., liv. 5, et Oros., l. cit.*)

La conquête du reste des Gaules était réservée à la valeur de Jules César. Il en fit une province, il la dompta souvent, et l'empêcha de se révolter. Depuis l'an de Rome 695, il la gouverna par lui-même pendant neuf ans; il défit les Helvètes sur les bords de la Saône, l. *comm.* 1. Il porta la guerre contre les Belges et les Néviens en 697. P. Crassus, son lieutenant, attaqua les Venètes, les Unelles, et les autres peuples de Bretagne, et les soumit. Mais s'étant ensuite révoltés, César y vint lui-même, les vainquit dans un combat naval, pendant que Sabinus, son lieutenant, chassa les Unelles, et Crassus battit les Sontiates en Aquitaine en 700, César vola à Trèves et soumit tout le pays aux environs; mais à peine était-il

de retour en Italie, que tous ces peuples soumis se révoltèrent. Il repassa aussitôt les Alpes dans le plus fort de l'hiver, mit ses troupes en bataille lorsqu'ils l'attendaient le moins, et les attaqua, soumit leurs plus fortes places, Bourges, Alise, Gergoie, fit prisonnier Vercingétorige, et obligea toute la Gaule à reconnaître l'Empire romain.

Nous avons déjà dit que la Gaule se divisait anciennement en Belgique, Aquitanique et Celtique. On n'y comprenait point la Narbonnaise, parce qu'elle était déjà aux Romains qui en avaient fait une province. Auguste est le premier qui en ait fait mention dans sa division, suivant laquelle, dit Dion Cassius, toute la Gaule est partagée en Narbonnaise, Lyonnaise, Aquitanique et Celtique. Strabon, Pomponius Mela, Pline et Ptolémée donnent la même division.

Ces quatre provinces furent ensuite sous-divisées en quatorze : Rufus, dans son abrégé historique qu'il dédia à l'empereur Valens en 369, les dispose ainsi. Les Alpes maritimes, la province Viennoise, Narbonnaise, la Novempopulanie, les deux Aquitaniques, les Alpes Graiennes, la Séquanoise, les deux Germaniques, les deux Lyonnaises, et les deux Belges. Cette division est attribuée par quelques uns à Adrien, par d'autres à Constantin; il y en a qui veulent que Théodose

en soit l'auteur, mais il n'est pas possible de l'attribuer à Théodose, puisque Sextus Rufus en parle long-temps avant le règne de Gratien et de Théodose. De Marca, dans sa dissertation sur la Primatie de Lyon, n°. 62, dit qu'elle s'est formée peu à peu, et selon le goût des empereurs qui ont suivi Auguste; ensuite qu'Adrien, ou Antonin, qui s'appliquèrent à régler les provinces de l'Empire, et à les fixer, établirent ce nombre dans les Gaules. Le père Pagi aime mieux rapporter cet établissement au vieux Valentinien, parce que, dit-il, du temps de Constantin, la Lyonnaise était déjà divisée en deux, comme il paraît que la loi 1. *cod. Theod. de censu*, portée en 312, et adressée à Antoine Marcellin, président de la première Lyonnaise. Cette division était donc déjà faite. Au reste, l'Aquitaine n'était encore qu'une province au commencement de l'empire de Valentinien et de Valens, ce qui se prouve par plusieurs inscriptions que rapportent Gruter, pag.:465, n. 8, et Smith, dans lesquelles Saturnin est marqué président d'Aquitaine, sans distinction de la première ou de la seconde. Or, ce Saturnin présidait en Aquitaine sous l'empire de Valentinien et de Valens, pour lequel ils firent faire une statue avec la seconde inscription, ce qui revient parfaitement à la date de Rufus.

La quatrième division qui fut

faite de la Gaule a pour auteur Gratien, vers la huitième année de son empire, 374 de Jésus-Christ, puisqu'on y trouve la province de Narbonne, dont Rufus n'avait point parlé. Sous le gouvernement de ce prince, la Lyonnaise et la Narbonnaise furent divisées en plusieurs provinces. La Narbonnaise en faisait deux, la première et la seconde : la Lyonnaise quatre. Ainsi, selon cette nouvelle division, on comptait la seconde Narbonnaise, la troisième Lyonnaise, ou la Touraine, la quatrième Lyonnaise appelée aussi Senonoise, qui, ajoutées aux quatorze provinces de la troisième division, font en tout dix-sept provinces des Gaules. Nous ne nous arrêterons à ces divisions de la Gaule, qu'autant que cette exposition est nécessaire, pour entendre ce que les conciles, les lettres des papes, et les écrivains ecclésiastiques nous disent souvent de la position des sièges de l'Eglise gallicane; on sait, au reste, que l'Eglise a imité l'Etat dans l'établissement de ses métropoles et de ses évêchés. C'est pour cela que nous joindrons ici la notice des provinces et des villes des Gaules, telle que le père Jacques Sirmond nous l'a donnée dans son édition des conciles de France.

Notice des Gaules.

I. Province Lyonnaise.

Lyon, métropole.

Autun.
Langres.
Châlons-sur-Saône.
Mâcon.

II. Province Lyonnaise.

Rouen , métropole.
Bayeux.
Avranches.
Évreux.
Sées.
Lizieux.
Coutances.

III. Province Lyonnaise.

Tours , métropole.
Le Mans.
Rennes.
Angers.
Nantes.
Quimper , *Coriosopitum*.
Vannes.
Tréguier , *Ossismum*.
Dol , *Diablintum*.

IV. Province Lyonnaise.

Sens , métropole.
Chartres.
Auxerre.
Troyes.
Orléans.
Paris.
Meaux.

I. Province belge.

Trèves , métropole.
Metz.
Toul.
Verdun.

II. Province Belgique.

Reims , métropole.
Soissons.
Châlons-sur-Marne.

Vermand.
Arras.
Cambrai.
Tournai.
Senlis.
Beauvais.
Amiens.
Térouane.
Boulogne.

I. Province Germanique.

Mayence , métropole.
Strasbourg.
Spire , *Nemetum*.
Worms , *Vangione*.

II. Province Germanique.

Cologne , métropole.
Tongres.

Province Maxime Sequanoise.

Besançon , métropole.
Nyon , *Equestrium Nojodunus*.
Avenches , *Esvetiorum Aven-
ticus*.

Bâle.
Vendich , *Vendonisse*.
Iverdun , *Castrum Ebredun-
ense*.
Augst , *Castrum Ravacense*.
Portus Abucini.

*Province des Alpes Graiennes et
Pennines.*

Tarentaise , métropole.
Martinach en Valais.

Province Viennoise.

Vienne , métropole.
Genève.
Grenoble.
Viviers.
Die.

Valence.
Trois-Châteaux.
Vaison.
Orange.
Cavaillon.
Avignon.
Arles.
Marseille.

I. Province Aquitanique.

Bourges, métropole.
Clermont.
Rodez.
Albi.
Cahors.
Limoges.
Mende.
Le Puy.

II. Province Aquitanique.

Bordeaux, métropole.
Agen.
Angoulême.
Saintes.
Poitiers.
Périgueux.

Province de Novempopulanie.

Eause, métropole.
Acqs.
Lectoure.
Comminge.
Conserans.
Civitas Boatium.
Lescar.
Ayre.
Bazas.
Tarbes.
Oleron.
Auch.

I. Province Narbonnaise.

Narbonne, métropole.
Toulouse.

Beziers.
Nîmes.
Lodève.
Uzès.

II. Province Narbonnaise.

Aix, métropole.
Apt.
Riez.
Fréjus.
Gap.
Sistéron.
Antibes.

Province des Alpes maritimes.

Embrun, métropole.
Digne.
Civitas Ricomagensium.
Civitas Solliniensium.
Senez.
Glandève.
Cimies.
Vence.

Il ne reste plus qu'à savoir en quel temps la religion chrétienne a été prêchée dans les Gaules, et quels en ont été les premiers apôtres. Le père Jacques Sirmond, et après lui Jean Launoy, docteur de Paris, soutiennent que jamais saint Denis l'Aréopagite n'est venu en France, et que la foi n'y a été annoncée que vers le milieu du troisième siècle, un peu avant le consulat de Dèce et de Gratus, par saint Gatien, qui prêcha à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Martial à Limoges, Denis, autre que l'Aréopagite, à Paris, Saturnin à Toulouse, et Stremonius en Auvergne. Ils s'appuient particulièrement de

l'autorité de Grégoire de Tours et de Sévère Sulpice, qui assurent que ces sept missionnaires furent les premiers qui vinrent dans les Gaules; mais, quoique nous ne croyions pas devoir reculer si loin l'établissement de la foi dans les Gaules, nous ne pensons pas cependant que saint Denis l'Aréopagite ait été le premier qui y soit venu et qui ait établi son siège à Paris; nous sommes en cela du sentiment de Sirmond et de Launoy, et nous convenons aisément qu'il faut distinguer deux Denis, l'un d'Athènes où il mourut, l'autre de Paris, qui y souffrit le martyre. Nous soutenons seulement qu'avant les sept missionnaires dont nous venons de parler, la foi de Jésus-Christ fut établie dans les Gaules, et voici les raisons qui nous engagent à préférer ce sentiment aux deux premiers.

1^o Il est certain que les apôtres ont accompli ce précepte de Jésus-Christ, *euntes docete omnes gentes*. Saint Marc nous apprend qu'après l'ascension du fils de Dieu au ciel, les apôtres se dispersèrent pour annoncer l'Évangile par toute la terre, 16, v. 20. Saint Paul s'écrie : Malheur à moi, si je néglige le ministère de la parole dont je suis chargé. Il est clair, par l'épître aux Romains, que cet apôtre se disposait à aller en Espagne. Les pères grecs et latins, S. Cyrille de Jérusalem, *catech.* 17; saint Épiphanes, *l. de hæres.* c. 17; saint Chrysostôme, *præf.*

in epist. ad hebr. homil., 7 de *laud. Pauli*; Théodoret, etc., assurent positivement qu'il y est allé. Saint Jérôme, *in c. 5, amos.*, parle de la prédication de saint Paul en Espagne comme d'un fait incontestable. S. Grégoire-le-Grand n'en parlait pas avec moins de certitude, et l'inscription trouvée en Espagne, où la colonie appelée Cluvia congratulate l'empereur Néron de ce qu'il a délivré ce pays des brigands et de ceux qui y avaient introduit une superstition nouvelle, ne fait-elle pas voir évidemment que la religion chrétienne, que les païens traitaient de superstition, avait déjà jeté de profondes racines du temps de ce prince. (Baron. *ad an.* 12, 69.)

Il est donc assez vraisemblable que ces disciples de saint Paul que nous lisons avoir fondé quelques églises dans les Gaules, comme Trophime à Arles, Crescent à Vienne, Paul à Narbonne, ont été envoyés par cet apôtre, ou allant en Espagne, ou à son retour. Eusèbe le dit expressément de Crescent, sur le 10^e verset du 4^e ch. de la seconde à Timothée, où la Vulgate marque que ce disciple alla en Galatie; cet écrivain traduit dans les Gaules, *in Gallias*; saint Épiphanes et Théodoret l'entendent de même.

Saint Épiphanes croit aussi que saint Luc a prêché dans les Gaules, et il n'est pas douteux que, outre ce disciple de J.-C., d'autres n'y soient aussi allés pour

travailler à la propagation de la foi. Car quelle apparence que saint Pierre qui envoya de Rome saint Marc à Alexandrie pour y fonder une église, ait négligé d'envoyer des prédicateurs dans les Gaules, beaucoup plus voisines de l'Italie que l'Égypte.

2^o Aussitôt après la mort de Jésus-Christ l'Évangile fut annoncé dans les pays les plus éloignés de la Palestine, selon l'opinion des plus anciens pères de l'Église. Saint Justin, l'an 140, opposant la religion chrétienne à celle des Juifs, dit à Triphon : Il y a bien des peuples qui n'ont encore aucune connaissance de votre doctrine, mais il n'y en a aucun dans toute la terre qui ignore qu'on sert aujourd'hui le vrai Dieu, l'auteur de cet univers au nom du Seigneur Jésus qui a été crucifié. C'était donc dès-lors un fait incontestable, et auquel nous ne voyons pas que les Juifs aient donné aucune réponse. Saint Irénée marque en particulier les Gaules, comme ayant été favorisées des premières de la connaissance du Fils de Dieu, *l. 1, contr. hæres. c. 3*. On n'a point, dit-il, d'autre foi en Allemagne, en Espagne, parmi les Celtes, les Orientaux, les Égyptiens, etc. Par les Celtes on entend les Gaules dont les villes ont conservé jusqu'aujourd'hui leurs anciens noms celtes, comme *Lugdunum, Vienna, Darandasia, Arelatum, Avenio, Narbo, Elusa, Burdigala, Avaricum, Lutetia, Rothomagus, Durocortarum, Mogun-*

tiacum, Argentoratum, Basilia; toutes villes épiscopales.

Saint Irénée, évêque de Lyon, disciple de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean l'Évangéliste, en parlant du symbole de la foi qui porte le nom des apôtres, *c. 18, l. 1, adhæres.*, dit : C'est là la foi de toute l'Église qui est répandue par toute la terre. Elle est la même en Allemagne, la même en Espagne, dans les Gaules et en Orient. Tertullien, dans le même siècle, *l. adv. jud. c. 7*, parlant de ceux qui croyaient à Jésus-Christ, met de ce nombre les Espagnols, les Gaulois et les peuples de la Grande-Bretagne, chez qui les Romains n'avaient point encore pénétré. Il n'hésite pas même d'avancer que, si on retirait les chrétiens, l'empire romain ne serait plus qu'un désert.

Mais examinons ce que les critiques de nos jours opposent à ces faits, qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute. Sévère Sulpice et Grégoire de Tours disent expressément que le christianisme n'a été établi dans les Gaules que sous Aurèle, fils d'Antonin, qui excita contre les fidèles la cinquième persécution ; mais où trouve-t-on dans saint Grégoire de Tours qu'avant les sept évêques qui sont venus dans les Gaules du temps de Dèce, il n'y en soit pas venu d'autres qui aient prêché l'Évangile ; au reste, l'autorité de cet auteur ecclésiastique, quelque grande qu'elle soit, ne détruira jamais celle des anciens Pères

que nous venons de citer. Pour ce qui regarde Sulpice Sévère, tout le monde sait qu'il fut disciple de saint Martin de Tours, disciple lui-même de saint Hilaire, par conséquent plus jeune que ce saint, et d'une autorité bien inférieure à la sienne; que d'ailleurs il a donné dans des erreurs très-grossières, celles des millenaires et des pélagiens. De quelle autorité peut être un tel écrivain, si on fait encore attention qu'il contredit le maître de celui dont il a été disciple, qui soutient que l'Évangile a été annoncé à toute la terre, même avant la destruction de Jérusalem, et qui s'éloigne si visiblement du sentiment des saints Pères qui l'ont précédé?

On dira peut-être : Si la foi de Jésus-Christ était établie dès les premiers siècles de l'Eglise dans les Gaules, pourquoi voit-on tant d'intervalle entre les premiers fondateurs de ces églises et leurs successeurs ? Nous demanderons à notre tour si saint Gatien, premier évêque de Tours, a prêché dans les Gaules au premier siècle ; y ayant été envoyé par le pape saint Clément, comme Grégoire en convient lui-même, que sera devenue l'église de Tours après lui ? Quels sont les évêques qui lui ont succédé ? Il est certain qu'entre saint Gatien et saint Liboire qui précéda saint Martin sur ce siège, il s'est passé plus de deux cents ans pendant lesquels nous ne trouvons aucun évêque de Tours. Nous n'adoptons pas aveuglé-

ment la tradition de chaque église sur l'antiquité de ses évêques ; nous savons que l'envie de passer pour plus ancienne qu'une autre en a engagé quelques-unes à se donner pour évêques des hommes apostoliques, quelquefois des apôtres mêmes et des disciples de Jésus-Christ. Mais nous savons aussi qu'il ne faut pas douter généralement de ce que les églises nous ont conservé dans leurs archives, ou de toutes les traditions qui nous ont été transmises dans les ouvrages des saints Pères, et auxquelles on ne peut opposer que de faibles raisons qui n'ont de fondement que dans une érudition mal digérée.

Nous disons donc qu'il a fort bien pu arriver que la foi chrétienne ait été annoncée et établie dans les Gaules dès les premiers siècles de l'Eglise, qu'elle y ait même subsisté quelque temps, et qu'ensuite la violence de la persécution s'étant fait sentir, et ayant enlevé les évêques et les pasteurs, les brebis se soient dispersées et la religion éteinte. Nous ajoutons que les Empereurs romains n'ayant rien oublié pour effacer la mémoire d'une religion qu'ils avaient en horreur, ont pu faire enlever jusqu'aux archives de nos églises, qui nous apprendraient peut-être ce qui s'y est passé, ceux qui les ont gouvernées, et qui nous donneraient un état plus exact de la succession de leurs évêques.

Conciles des Gaules.

On nomme ainsi les conciles qui se sont tenus dans les Gaules, sans qu'on sache en quel lieu précisément

Le premier concile des Gaules se tint l'an 429, contre les pélagiens. C'est ainsi qu'il est cité dans les collections ordinaires; mais le père Mansi, dans ses notes sur le père Pagi à l'an 429, et dans le premier tome de son supplément aux Conciles, p. 311, dit que ce concile fut tenu à Troyes en Champagne.

Le second l'an 679, contre les monothélites, sous le pape Agathon. (*Reg.* 16, *Hab.* 6, *hard.* 3.)

Le troisième l'an 688, dans le palais du roi Thierry, où l'on adjugea le corps de saint Léger à l'évêque de Poitiers. (*Lab.* 6, *Hard.* 2.)

Le quatrième l'an 800, touchant la justification des prêtres.

L'an 1041 il se tint divers conciles dans les Gaules où l'on prescrivit la *Trêve de Dieu ou du Seigneur*, qui consistait en ce qu'on ne pouvait faire aucun acte d'hostilité depuis le soir du mercredi de chaque semaine jusqu'au matin du lundi suivant, sous peine de bannissement ou d'amende. (*Lab.* 9, *Hard.* 2.)

Le père Mansi, tom. 1, col. 1219 et 1220, rapporte, d'après le père Jérôme de Pruto, prêtre de l'oratoire de Véronne, dans la magnifique édition qu'il a publiée des œuvres de Sulpice Sévère, en 1741, un concile tenu

dans quelques villes des Gaules, peut-être à Poitiers et à Toulouse, l'an 355, dans lequel saint Hilaire et plusieurs autres évêques avec lui se séparèrent de la communion des hérésiarques Saturnin d'Arles, Ursace et Valens; ce que cet auteur conclut aussi d'un écrit de saint Hilaire contre Constance, et qu'il croit être une lettre adressée aux évêques orientaux en 360.

Le même auteur, *ibid.* col. 327 et 328, cite un autre concile tenu en 451 dans les Gaules, auquel Ravennius, archevêque d'Arles, présida, et dans lequel la lettre que le pape saint Léon adressait à Flavien, à dessein de l'envoyer par ses légats au concile de Chalcédoine, fut non-seulement approuvée, mais encore comblée de magnifiques éloges. Il conclut à assigner ce concile à l'an 451, de ce que la réponse de saint Léon à la lettre synodale des Pères de cette assemblée est datée de l'an 452. Il croit aussi que l'archevêque d'Arles ayant été le président de ce concile, ce fut dans sa métropole qu'il l'assembla.

Il fait aussi mention (*ibid.*, col. 485 et 485) d'un concile, ou assemblée tenue dans les Gaules, et peut être à Paris, en 1649, dans laquelle, pour se conformer aux désirs du pape Martin 1^{er}, on désignait saint Ouen et saint Éloi, comme députés du royaume, pour assister au concile qu'il méditait d'assembler à Rome contre les Monothélites.

Le même (ibid., col. 495 et 496) cite un concile des Gaules, tenu vers l'an 658, sous le pontificat du pape Vitalien, au sujet d'une légation de ce pape vers le Roi de France, pour l'engager à faire rendre au mont Cassin les reliques de saint Benoît et de sainte Scholastique, qui avaient été transportées au monastère de Fleuri. Il doute cependant si cette assemblée fut composée d'évêques, ou seulement des grands de la cour. Il pense aussi que c'est à Clovis et non pas à Dagobert, que le pape envoya ses légats, ce dernier prince étant mort au plus tard en 638.

Il est encore mention (ibid., col. 739 et 740) d'un concile tenu dans *les Gaules* en 796, dans lequel on déposa Joseph, évêque du Mans, en conséquence des cruautés qu'il avait exercées dans son diocèse. Le père Mansi croit que ce concile fut assemblé à Tours; parce que le diocèse du Mans dépendait alors de cette métropole, et que les évêques doivent être jugés par le métropolitain. Il pense aussi qu'il n'a pu être tenu plus tard qu'en 796, puisqu'on trouve des lettres-patentes de Charlemagne, datées de décembre de cette année en faveur du successeur de Joseph.

Le même auteur (ibid., col. 897 et 898) parle d'un concile tenu dans *les Gaules*, en 839 ou 840, dans lequel le monastère de Saint-Omer fut soumis à la juridiction de l'abbé de Saint-Bertin. Il pense que ce

concile fut peut-être tenu à Boulogne-sur-Mer, parce que les actes portent que cette juridiction fut confirmée par le suffrage de saint Folquin, alors évêque de cette ville.

Il est aussi parlé (ibid., col. 1081 et 1082) d'un concile tenu dans *les Gaules*, vers la fin du neuvième siècle, dans lequel on soutint la cause du pape Formose, et où il semble qu'on approuva les ordonnances qu'il avait faites. Quoique incertain du lieu où s'est tenu ce concile, le père Mansi pense que ce fut à Reims; parce que Fulcon, alors président de cette métropole, avait été fort lié avec Formose, et avait horreur de l'exhumation de ce pape.

On trouve encore (ibid., col. 1199 et 1200) la notice d'un concile des *Gaules*, sans nom de lieu, tenu entre les années 999 et 1016, dont il n'est rappelé aucun acte, sinon une carte signée des pères de ce concile pour la liberté de quelques personnes qui s'étaient mises sous la sauvegarde des moines de Bésu. On trouve encore cette charte dans la chronique du même monastère, rapportée par D. d'Acheri (tom. 2, pag. 415 de son *Spicilege*, édit. in-fol.)

Le même père Mansi (tom. 2, col. 175) fait mention d'un concile tenu vers l'an 1099, par Hugues, archevêque de Lyon, et légat apostolique dans un endroit des Gaules, qu'il ne nomme point. Dans ce concile, Rabode, évêque de Noyon, persista à vouloir se purger par

serment du crime de simonie dont il était accusé. L'histoire du même concile rapportée par Heriman, et qu'on trouve dans le spicilège de D. d'Acheri, tom. 2, pag. 911, dit que cet infortuné prélat n'éprouva que trop la vérité de la prédiction de Hugues, puisqu'en effet il mourut peu de temps après ce serment sacrilège.

L'ancien auteur de la chronique de Rouen (dit le père Mansi, tom. 3, col. 339 et 340) marque à l'année 1310 trois conciles provinciaux tenus dans les Gaules contre les Templiers; l'un à Paris, par l'archevêque de Sens, dont parle aussi le père Labbe; l'autre par l'archevêque de Reims, à Aubenat; le troisième à Pontoise, par l'archevêque de Rouen.

GAULONITE, *Gaulonita*, *Gaulonites*. Les Gaulonites étaient parmi les Juifs des factieux et non des hérétiques. Ils tiraient leur nom d'un certain Judas surnommé *Galiléen*, ou *Galonite*, qui se révolta contre le président romain, à l'occasion d'un tribut. C'est ce Judas dont parle saint Luc au trente-septième verset du cinquième chapitre des actes des apôtres. (Joseph, *antiq.*, liv. 18, c. 2, et *de bello Jud.*, liv. 7, c. 28.)

GAULT (Ignace Le), Récollet, provincial de la province de Saint-Denis en France, vicaire général et commissaire apostolique de tous les Récollets de ce royaume dans le dix-septième siècle, a laissé, 1° un traité de

la sainteté de l'Eglise romaine. 2° Un traité contre Paul Ferry, ministre de Metz. 3° Plusieurs tomes de sermons. Dupin ne fait qu'un seul ouvrage des deux premiers; le père Jean de Saint-Antoine en fait deux. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 1898. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 2, pag. 3.)

GAUMIN (Gilbert), natif de Moulins, maître des requêtes et conseiller d'État, mort en 1667, âgé de plus de quatre-vingts ans, a donné des notes sur Psellus des opérations des démons, à Paris 1618, et la traduction d'un traité hébreu de la vie et de la mort de Moïse, avec des notes, à Paris en 1629. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, pag. 2272.)

GAUNILON, moine de Marmoutier dans l'onzième siècle, est connu par l'ouvrage intitulé, *Liber pro insipiente*, dans lequel il désapprouvait un raisonnement de saint Anselme, qui de l'idée de Dieu en concluait son existence : le Saint répondit par un livre apologétique, où il soutient la justesse de sa conclusion. L'ouvrage du moine Gaunilon a été inséré parmi les œuvres de saint Anselme. (*Journal des Savans*, 1721, pag. 435. Dom. Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 8.)

GAURIANA, ville épiscopale de Numidie en Afrique, marquée dans la notice, n° 99.

GAURIC (Luc), natif de Gi-

fani dans le royaume de Naples, évêque de Civitate, mort en 1559, a donné un calendrier imprimé à Venise en 1522, et un traité de l'éclipse miraculeuse de Notre-Seigneur, à Paris en 1553. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du seizième siècle*, pag. 1005.)

GAUTEREAU, ci-devant ministre des églises protestantes du Poitou, et converti à la foi catholique, a donné, la France toute catholique sous le règne de Louis-le-Grand, ou Entretiens de quelques Français convertis, par Gautereau, 3 vol. in-12, à Lyon 1685. Il a y trois dialogues; dans le premier l'auteur répond aux libelles satiriques et séditieux qui parurent alors sous les titres de *Derniers efforts de l'innocence affligée; la politique du clergé de France; l'empereur et l'empire trahis....* Il entreprend de prouver dans sa réponse que le Roi peut détruire le calvinisme sans violer la foi publique, ni les lois divines et humaines. Le second dialogue est une apologie des violences prétendues exercées dans le Poitou, et des autres moyens que la piété du Roi emploie pour faire de la France un royaume tout catholique. Dans le troisième dialogue, Gautereau justifie sa conversion; et entre les motifs qu'il dit l'avoir produite, il met les contradictions manifestes qui se trouvent dans la doctrine des PP. RR. Le troisième tome de cet ouvrage est employé à réfuter le livre intitulé, *le Calvi-*

nisme et le papisme mis en parallèle. (*Journal des Savans*, 1686, pag. 38 de la première édit. et 31 de la seconde.)

GAUTHIER, de Mauritanie, ou de Mortagne, évêque de Laon, enseigna avec réputation la rhétorique au mont de Sainte-Geneviève à Paris, depuis l'an 1136 jusqu'en 1148; ensuite il professa la philosophie, puis la théologie en la même ville. Il paraît qu'il tint aussi les écoles de Laon. Après avoir été chanoine de la cathédrale, il en fut fait Doyen, et ensuite évêque l'an 1155, à la mort d'un autre Gauthier, son prédécesseur. Il assista au concile de Tours en 1163, et mourut en 1174; il fut enterré dans l'église de Saint-Martin. Ses lettres ont été recueillies par dom Luc d'Acheri, et imprimées dans le second tome du spicilege, pag. 459. Elles se trouvent aussi dans l'histoire de l'Université de Paris, par Duboulai, sur l'an 1120. La première est adressée à un moine, nommé Guillaume qui ne croyait pas que les enfans baptisés avant l'âge de discrétion par les hérétiques, reçussent la grâce du baptême. Gauthier prouve que la qualité du ministre n'influe pas dans l'effet du baptême, parce que c'est Dieu, c'est J.-C. qui baptise, qui confirme, qui opère la grâce de l'un et de l'autre sacrement. Dans la seconde, Gauthier traite du mystère de l'incarnation, à l'occasion d'une proposition qu'il avait avancée où il disait que

l'homme, pris par le Verbe, est Dieu. Il fait entendre que de semblables propositions, qui sont assez ordinaires, ne signifient autre chose, sinon que l'homme, c'est-à-dire le corps et l'âme auxquels le Verbe s'est uni, est Dieu, parce que l'union des deux natures, de l'humanité et de la divinité, s'est faite en une seule personne, qui est Dieu; mais il ajoute que cette union s'étant faite sans le mélange, ni la confusion des deux natures, on ne peut dire séparément que la nature humaine est Dieu, ni que la nature divine est homme, l'une de ces deux natures ne pouvant être changée en l'autre; au lieu qu'on dit bien en vertu de l'union personnelle des deux natures, J.-C. a toujours été; il est éternel, ce qui ne signifie pas que le Fils de Dieu ait toujours été homme, mais que celui qui s'est fait homme dans le temps, a toujours été. Par la troisième lettre Gauthier réfute le sentiment d'un docteur nommé Thierry, qui assurait que Dieu était partout par sa puissance, mais non par son essence. Il montre que cette proposition se détruit d'elle-même, puisque Dieu ne pourrait exercer sa puissance partout, s'il n'était partout essentiellement. Un autre docteur, appelé Albéric, avait avancé que J.-C. n'avait en aucune manière appréhendé la mort, et qu'au moment de sa passion il n'avait ressenti aucun trouble, ni tristesse. Gauthier montre d'abord que

J.-C. s'était assujéti à toutes les infirmités de la nature humaine, excepté le péché; ensuite il rapporte les passages de l'Évangile, où le Sauveur lui-même nous apprend que son âme fut agitée de trouble à la résurrection du Lazare; qu'aux approches de sa passion il commença à s'attrister, que son âme fut triste jusqu'à la mort, et que la frayeur qu'il en avait lui fit demander à son père de l'en délivrer, s'il était possible. Aux témoignages de l'Écriture, Gauthier ajoute ceux des pères de l'Église, qui enseignent unanimement que J.-C. a craint la mort, et que les sentimens de trouble et de tristesse ont eu lieu en lui comme en nous, avec cette différence qu'il était le maître de ne les pas ressentir, et qu'ils dépendaient de sa volonté, au lieu qu'ils sont une suite de la corruption de notre nature. La cinquième lettre est adressée à Pierre Abailard, à qui Gauthier se plaint de quelques discours que ses disciples répandaient dans le public; qu'ils disaient entre autres que Pierre, leur maître, était si subtil, qu'il connaissait parfaitement comment l'essence divine était une en trois personnes, comment le Fils était engendré du Père, et comment le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils. La sixième lettre de Gauthier est une réponse à Hugues de Saint-Victor qui lui avait adressé son traité de l'âme de J.-C. Hugues y disait que l'âme de J.-C. avait

une science égale à celle de la nature divine. Gauthier le reprend en ami avec politesse du peu d'exactitude de cette proposition, et, distinguant dans J.-C. les deux natures, il dit qu'étant selon sa nature divine égal à son Père, il a selon la même nature tout ce que le Père a lui-même, et conséquemment la plénitude de la science; mais qu'étant moindre que le Père, selon la nature humaine, il a aussi une science inférieure à la sienne. Cette lettre ne se lit pas à la suite des autres dans le Spicilege, parce qu'elle avait été imprimée dans les notes de dom Mathoud, sur Robert Pullus, pag. 332. Au lieu de Gauthier on y lit Guillaume, ce qui vient de ce que son nom n'était marqué dans le manuscrit que par la lettre initiale de son nom G. Duboulai fait la même faute dans l'histoire de l'Université de Paris, sur l'an 1120, tom. 2, pag. 64, où il parle aussi des traités de Gauthier. Le nom entier de Gauthier de Mauritanie, ou de Mortagne, se trouve dans un acte de donation, qu'il fit en 1152 à l'église de Prémontrés. Il en est parlé dans le catalogue des Doyens de la cathédrale de Laon, à la suite des ouvrages de Guibert de Nogent. Les lettres de Gauthier sont écrites avec élégance, les raisonnemens en sont solides, et proposés avec beaucoup de netteté. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tome 23, page 202 et suiv.)

GAUTIER (saint), chanoine régulier, abbé d'Estrop en Limousin; vint au monde dans l'Aquitaine vers l'an 990. Son père Raimond était de race consulaire, et sa mère Gauburge, femme très-pieuse, descendait des seigneurs français. Elle inspira de bonne heure sa piété à son fils, qui, lorsqu'il fut en âge, se consacra tout entier au service de Dieu, sous la conduite du bienheureux Israël, chanoine du Dorat dans la Basse-Marche. Il fut fait lui-même chanoine de la même Église, qu'il édifia par sa modestie, sa régularité, son assiduité à la prière, et sa mortification générale, jusqu'à ce qu'ayant encouru l'indignation du prieur, ou de l'abbé de cette église pour avoir essayé d'adoucir son humeur féroce, il se retira dans le bourg de Conflans ou Consoulans. Les chanoines réguliers d'Estorp, abbaye voisine de ce bourg, l'ayant attiré chez eux, l'obligèrent d'être leur abbé l'an 1032, et il les conduisit moins par son autorité que par les exemples de sa vie, l'efficacité de ses discours et la vertu de ses prières. Il se considérait comme le moindre d'entre eux, veillait sur tous comme s'il n'en eût eu qu'un à conduire, sans que les soins qu'il leur accordait l'empêchassent de penser efficacement à soulager ceux du dehors. Il jeûnait pour se mettre en état de faire aux pauvres des aumônes plus abondantes; il souffrait le froid pour les en garantir; il se

refusait tout pour leur donner tout. Le pape Victor II ayant appris, vers l'an 1055, les grands talens du Saint pour travailler au salut des autres, lui envoya des pouvoirs extraordinaires qu'il fit servir à la conversion d'une infinité de pécheurs. Au milieu de ces grandes occupations pour le salut des peuples, Dieu le purifia par le feu des adversités, et particulièrement par la privation de la vue qu'il perdit sept ans avant sa mort qui arriva l'onzième de mai de l'an 1070. Son tombeau fut honoré de divers miracles. Son nom est marqué dans les martyrologes au onze et au treize de mai. (Bollandus. Baillet, t. 2, 11 mai.)

GAUTIER (saint), premier abbé de Saint-Martin de Pontoise, naquit au village d'Andainville, dans le pays de Vimeu en Picardie, vers la fin du règne de Robert I, ou le commencement de celui de Henri I. Quand il fut en âge, il apprit et enseigna les lettres humaines avec beaucoup de réputation. Il alla ensuite embrasser la règle de saint Benoît dans l'abbaye de Rebais, au diocèse de Meaux, où sa charité lui fit trouver le moyen de sauver un paysan qu'on laissait mourir de faim dans les prisons de la justice abbatiale, après lui avoir porté son dîné secrètement pendant un temps considérable. Il subit la peine de cette action qui fut regardée comme un crime, et continua à édifier la maison de Rebais jusqu'à ce qu'on l'obligeât d'aller prendre

la conduite d'un nouveau monastère près de Pontoise. Il mit ses religieux sous la règle de saint Benoît, et fit dédier l'église de son abbaye sous le nom de Saint-Germain, qu'elle a quitté depuis pour prendre celui de Saint-Martin. Il y fit fleurir la discipline monastique, et par l'exemple de ses vertus, et par les charmes de son éloquence vive et aisée. Ces succès ne l'empêchèrent pas de se dérober de son abbaye pour aller vivre inconnu dans celle de Clugny. Ses religieux l'y vinrent trouver et l'obligèrent de s'en retourner à Pontoise. Il s'y pratiqua une grotte à l'extrémité de son monastère où il mena une vie si austère et si fort au-dessus des forces humaines, qu'on ne le regardait presque plus que comme un citoyen du ciel, auquel on accourait de toute part pour en recevoir les oracles. Ces honneurs qui alarmaient sa modestie, le firent sauver de nouveau dans une petite île près de la ville de Tours, où il servit une petite chapelle dédiée sous les noms de Saint-Côme et de Saint-Damien. Ses religieux de Pontoise l'ayant encore découvert dans cette retraite, l'engagèrent une seconde fois à retourner avec eux. Il alla ensuite à Rome, où le pape Grégoire VII le renvoya comblé d'honneurs dans son monastère, en l'exhortant à employer ses talens au service de l'Église; ce qu'il fit avec un zèle extraordinaire et sans épargner personne. Il reprocha sévère-

ment la simonie au roi Philippe, et résista en face aux évêques assemblés à Paris pour s'opposer à un décret du pape qui défendait d'entendre la messe d'un prêtre concubinaire. Ces prélats le firent mettre en prison, d'où il alla se renfermer dans son ancienne cellule pour y pratiquer des mortifications plus rigoureuses que jamais. Il en sortit encore dans les dernières années de sa vie pour aller jeter les fondemens d'un monastère de religieuses à Bertaucourt en Picardie. Quelques traverses qu'il eut à souffrir de la dame du lieu l'obligèrent de retourner à Pontoise, où il mourut le 8 d'avril 1099. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Martin. On fait sa principale fête à Pontoise le 8 d'avril. (Bollandus. Baillet, tom. 1, 8 avril.)

GAUTIER, chanoine régulier de Saint-Victor, sur la fin du douzième siècle, écrivit un livre contre les premiers théologiens scholastiques, intitulé : *des quatre Labyrinthes de la France, Pierre, Abailard, Gilbert, de La Porrée, Pierre Lombard et Pierre de Poitiers*. Il les accuse d'erreur sur la Trinité et l'Incarnation. Il les traite même d'hérétiques, et les appelle *Annitrichilistes*, sur ce qu'ils disent que Jésus-Christ n'est pas *aliquid* en tant qu'homme. (Dupin, *Biblioth. ecclés. treizième siècle*, pag. 2.)

GAUTIER, de l'Ordre des Frères-Mineurs et évêque de Poitiers, a fleuri vers l'an 1250. Il

a composé une somme théologique sur le Maître des Sentences, et des sermons pour toute l'année. (Dupin, *douzième siècle*.)

GAUTIER DE VINTERBORN, natif de Salisbury en Angleterre, cardinal de l'Ordre de Saint-Dominique, mort à Gênes le 26 d'août de l'an 1305, a laissé quelques ouvrages, *summa theologiæ. Questiones theologiæ. Exhortatio ad Clerum Angliæ*. (Léand. Albert, *de Vir. illustr.* lib. 3, fol. 69. Onuphre. Sixte de Sienné. Le père Tournon, *Homm. illust.* t. 1, p. 729.)

GAUTIER, dit DE BRÛGES, parce qu'il était natif de la ville de ce nom en Flandre, de l'Ordre des Frères-Mineurs, et évêque de Poitiers, prit le parti de Gilles de Rome, archevêque de Bourges, qui disputait de la primatie avec Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Celui-ci étant devenu pape sous le nom de Clément v déposa Gautier, et le renvoya dans son couvent, où il mourut en laissant quelques ouvrages, des Commentaires sur le Maître des Sentences, des quolibets, des sermons, etc. (Trithème, *de Script. eccles.* Valère-André, *Bibl. belg.*)

GAUTIER, de Disse, village du comté de Norfolk en Angleterre où il naquit, embrassa l'Ordre des Carmes à Norwick, et prit le bonnet de docteur à Cambridge. Il fit un voyage à Rome, et fut employé dans des légations importantes par les papes Urbain vi et Boniface ix.

Il mourut vers l'an 1404, en laissant des Commentaires sur le Maître des Sentences, un Traité du Schisme, des Sermons, etc. (Trithème, *de Script. eccles. Lucius, Bibl. carm.*)

GAUTIER (François), Prémontré, originaire de Bar-le-Duc, mourut à Eville en Champagne, dont il était curé, le premier septembre 1629, regretté des savans et de ses frères. Il avait enseigné la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, et rempli les premiers postes de son Ordre en différens monastères. Il fit imprimer, dans le journal de Soleure, et à Paris chez la veuve Chardon, deux dissertations contre la vie de saint Norbert, composée par l'abbé Hugo, auxquelles celui-ci a fait une réponse en 1705. Il avait aussi composé un ouvrage très-vaste en forme de Dictionnaire universel, en trois vol. in-fol., dans lequel il développait l'origine des choses. Nous ignorons s'il a été imprimé. (Voyez D. Calmet, *Bibl. lorr.*)

GAUTIER, chanoine régulier de la Congrégation de Notre-Sauveur, professeur de mathématiques et d'histoire des Cadets gentilshommes du roi de Pologne Stanislas, de l'Académie de Nanci. Nous avons de lui un discours sur l'inutilité de la dispute pour ramener les hommes à l'unité d'opinion, qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1745; observations sur la lettre de Rousseau de Genève à Grimm, 1752, in-12. Réfu-

tation du Celse moderne, ou objections contre le christianisme avec des réponses, 1753, in-12 (*Journal des Savans*, 1746, pag. 448. *La France littér.*)

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, se fit jésuite en 1624, et mourut à Caen le 30 mai 1681, dans la soixantedix-neuvième année de son âge. On a de lui une Histoire sainte, avec l'explication des points controversés de la religion, qui fut imprimée pour la treizième fois en 4 vol. in-12, l'an 1692. (Huet, *comment. de rebus ad eum pertinentibus*, pag. 325.)

GAUTSAC (l'abbé), est auteur des lettres critiques, ou analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion; à Paris, chez Hérisant, rue Notre-Dame, 13 vol. in-12. Cet ouvrage dont on donnait de temps en temps 1 vol., a pour objet la réfutation de divers écrits modernes, tels que les lettres philosophiques, le livre des mœurs, le poème de Pope sur l'homme, les lettres persannes, turques, juives, cabalistiques et chinoises, la Henriade et les autres écrits de Voltaire, l'Esprit des Loix, le livre de Rousseau sur l'inégalité des conditions; l'analyse de Bayle. L'auteur y traite encore de la foi, de la grâce, de la liberté, des guerres sacrées, du culte de l'Eglise, de l'opposition prétendue des sciences avec la foi, du manichéisme, de Dieu, de la Providence, de Mahomet,

du pyrrhonisme , de la fausse philosophie , de l'athéisme , de la tolérance , de la persécution , et de plusieurs autres sujets tous relatifs à la religion et à la morale. (*Journal des Savans*, 1760, pag. 746.)

GAUVER (Jean), Allemand , religieux de l'Ordre des Carmes dans le quinzième siècle vers l'an 1440, composa divers ouvrages , comme des commentaires sur le Maître des sentences, sur l'Exode , la concordance des évangiles, etc. (Trithème , *de Script. eccles.* Lucius, *Bibl. carm.*, etc.)

GAVANTUS (Barthélemi), religieux de la Congrégation des Clercs réguliers de Saint-Paul , ou Barnabites , était de Milan. Il fut consulteur de la Congrégation des Rits, et général de son Ordre. On a de lui : 1° un Commentaire en deux tomes sur les rubriques du misselet du bréviaire romain, imprimé pour la sixième fois du vivant de son auteur , en 1626. 2° La vie de saint Paul , à Venise. 3° Un traité pour montrer que l'apôtre saint Barthélemi est Nathanaël , *ibid.* 4° La prononciation des mots et des noms douteux qui se trouvent dans le Bréviaire et dans le Martyrologe , *ibid.* 5° Ordre perpétuel pour la récitation de l'Office , *ibid.* 6° De la visite épiscopale. 7° *Manuale episcoporum*, *ibid.* 1632. 8° Un traité latin de la manière de célébrer un synode diocésain , *ibid.* in - 4°, et à Paris en 1639. 9° L'Octavien romain , à Bologne et à Naples. 10° *Decreta sa-*

cræ rituum Congregationis in lucem primum edita à P. D. Bartholomeo Gavanto ex clerc. Reg. S. Pauli , deinde à P. D. Cajetano Mariæ Merato ex clerc. Reg. ejusdem S. R. C. consultore , etc. Florentiæ 1743, in-8°. Cette édition qui est très-correcte , a été revue avec soin sur les registres de la Congrégation , et on y a ajouté les décrets qui en sont émanés depuis 1738 , jusqu'en 1743. (Dupin , *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle* , pag. 1817. De Vert , *Explication des cérémonies de l'Eglise* , tom. 3 et 4 , *Journal des Savans* , 1743 , pag. 570.)

GAVENNE , droit que quelques Seigneurs prenaient sur les terres des églises dont ils étaient gardiens et protecteurs. *Tutelæ redemptio*. Ce droit consistait dans une certaine quantité de grains.

GAVER , défilé près de Jérusalem , où Ochozias , roi de Juda , fut blessé à mort par Jéhu. (4. Reg. 9, 27.)

GAYOT , docteur ès arts et gradué , nommé de l'Université de Paris , historiographe de S. A. M. l'évêque et prince de Liège , a donné , *Chronologie historique et universelle* qui contient tous les événemens mémorables qui sont arrivés depuis le commencement du monde jusqu'à présent , par Gayot , in-12, 20 vol. C'est une compilation qui peut servir de petite Bibliothèque historique et chronologique , tant pour le sa-

cré que pour le profane ; le tout est entremêlé de dissertations critiques sur les points les plus difficiles de l'histoire. On voit qu'il traite cette infinité de sujets qu'il a embrassés non-seulement en chronologiste , mais en philosophe , en théologien , en jurisconsulte ; il n'est pas étonnant qu'il soit tombé en plusieurs méprises ; aussi à la fin de chaque volume , il donne les corrections et les additions nécessaires pour les volumes précédens. Le premier volume de cet ouvrage a été imprimé à Bruxelles en 1738 ; le second , le troisième , le quatrième et le cinquième , à Mastirck en 1740 ; le sixième , de nouveau à Bruxelles , et enfin le septième et les suivans à Liège , 1745. Ils se vendent tous dans la même ville , chez F. A. Barchon , et à Paris , chez Lottin. (*Journal des Savans* , 1746 , pag. 203.)

GAZA , la plus ancienne ville des Philistins. On lit Azza dans l'hébreu. Il en est fait mention , (*Gen. c. 10 , v. 19. Deuter. c. 2 , v. 23. Josué , c. 10 , v. 41 , etc.*) , et elle fut donnée au sort à la tribu de Juda. (*Josué , c. 15 , v. 47*). Il n'en est parlé qu'une fois dans le nouveau Testament ; c'est aux Actes des apôtres , c. 8 , v. 26. Joseph dit qu'elle était à la tribu de Juda , qu'Kiskias prit toutes les villes des Philistins depuis Gaza jusqu'à Gath , qu'Alexandre-le-Grand l'assiégea lorsqu'elle était défendue par un corps de Persans , que Ptolomée la prit , qu'Alexandre-

Jannée la renversa , que Gabinius la rebâtit , qu'Auguste la remit à Hérode , et qu'elle ne fut jamais sous la domination d'Archelaüs. Arrien la dit éloignée de la mer au plus de vingt stades , qu'elle est de difficile accès , à cause de la hauteur du sable qui l'environne , que c'est une ville assez étendue , située sur une colline , et fortifiée à l'entour d'une bonne muraille , la dernière que trouvent ceux qui vont de Phénicie en Egypte à l'entrée du désert. Strabon ajoute qu'elle est à sept stades du port , qu'elle était autrefois célèbre , qu'Alexandre la détruisit , et que de son temps elle était déserte. Les Juifs , quoiqu'ils en aient été long-temps les maîtres , n'ont pu y détruire entièrement le culte des faux Dieux ; on y adorait toujours Jupiter de Crète , que les habitans appelaient *Marna* , c'est-à-dire , Notre-Seigneur. Le nombre des chrétiens n'y fut pas grand au commencement de l'Eglise. Les églises que Constantin fit bâtir depuis , furent consumées par le feu , du temps de l'empereur Julien , et beaucoup de fidèles y souffrirent le martyre.

Evêques de Gaza.

1. Philemon , suivant Dorothee de Tyr , l'auteur de la synope des prophètes , et qui prétend que ce Philemon est le même que celui à qui S. Paul a adressé une lettre.

2. Silvain , martyr sous Dio-

clétien.... (Eusèbe liv. 8, *Hist.* col. 13.)

3. Asclepas , défenseur de la foi contre les ariens , assista au concile de Nicée. Il fut déposé par ses ennemis en 331 , apparemment dans le concile d'Antioche , et Quintien mis à sa place ; mais Asclepas remonta sur son siège en 348.

4. Irenion , ou Irenée , siégeait en 363 , et mourut en 392 , ou 393.

5. Enée , succéda à Irenée , et mourut en 395.

6. Porphyre , fait évêque de Gaza par Jean de Césarée en 395. (*Voyez* Boll. , tom. 3 , p. 644 ; et Tillem. , t. 10 , *Hist. eccl.* , pag. 703 et 843.) Il assista au concile de Diospolis où Pélage fut absous , et mourut en 420.

7. Nestoras , siégeait en 431 , et assista au concile d'Éphèse.

8. Natiras , au concile de Constantinople , 449.

9. Jean , marqué dans le calendrier des Éthiopiens d'Abysinie le 6 avril.

10. Timothée , obtint de l'empereur Anastase la remise du tribut appelé *chrysargyrum*.

11. Cyrille , souscrit aux lettres synodales de Jean , patriarche de Jérusalem , contre Sévère d'Antioche , en 518.

12. Marcien , au concile des trois Palestines , en 436.

13. Aurélien , siégeait vers l'an 540.

14. Matus , en 1146.

15. N... , parent de Germain , patriarche de Jérusalem , en 1569.

16. Paysius. Nous avons sa réponse qu'il fit à l'ambassadeur de Suède , au sujet de la croyance des Grecs schismatiques sur l'Eucharistie. (*Perpet. fid.* , lib. 12 , pag. 58 , édit 1669.)

17. Christodule , se trouva en 167 à la dédicace de l'Église de Bethléem , qui se fit sous le patriarche Dositée II.

18. Pantaléon , après avoir fait ses études à Rome , alla en Moscovie pour travailler à la réunion , d'où il retourna à Jérusalem , et fut fait évêque de Gaza à la fin de l'avant-dernier siècle , ou au commencement du dernier.

19. Parthenius , succéda à Pantaléon II. (*Or. chr.* , t. 3 , pag. 603.)

GAZABAR , Persan , père de Mithridate. (1. *Esdr.* 1 , 8.)

GAZÆUS (Æneas). *Voyez* ÆNEAS-GAZÆUS.

GAZÆUS (Alard) , de l'Ordre de Saint-Benoît , et prévôt de saint Michel près d'Arras , mourut le 26 septembre 1626 , après avoir publié , 1^o Disquisition sur les offices de la Vierge et des défunts , les Psaumes graduels et pénitentiels , et les litanies , à Arras , 1622. 2^o Commentaires sur les œuvres de Cassien , *ibid.* , 1628. (Dupin , *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle* , pag. 1878.)

GAZÆUS (Nicolas). *Voyez* NICOLAS GAZÆUS.

GAZAILLE. C'est un contrat de société qui se faisait de cette sorte : Pierre donnait à Paul pour six ans des bêtes à cornes ,

ou autre gros bétail, à condition, 1^o que Paul le nourrirait, en aurait soin, et donnerait à Pierre quatre boisseaux de blé, estimés quatre liv. par chaque année, pour chaque bête. 2^o Que Paul acquerrait un douzième du fonds chacune des six années. 3^o. Qu'à la fin de ces six années, le fonds et le croît seraient partagés entre eux. Ce contrat était licite à ces conditions, 1^o que la perte des bêtes qui n'étaient point encore acquises au preneur, et qui périssaient sans sa faute, tomberait sur le bailleur. 2^o Que le preneur ne changerait point les bêtes, qu'il les conserverait bien, et rendrait un compte fidèle des profits au preneur. 3^o Que la justice serait gardée dans le partage des profits, en sorte que le preneur eût un profit proportionné à ses soins et à la dépense qu'il était obligé de faire, et que le bailleur retirait aussi un profit proportionné au risque qu'il courait de la perte des bêtes qui périssaient sans la faute du preneur. (De Sainte-Beuve, tom. 1, cas 120, 127, 141, 142 et 143. Pontas au mot SOCIÉTÉ, cas 25.)

GAZAM, l'un des chefs de famille qui revinrent de Baby-lone à Jérusalem. (1. *Esdr.* 2, 48.)

GAZARES, hérétiques, ainsi appelés du nom de *Gazare*, ville de Dalmatie. Ils parurent vers l'an 1197. Ils avaient à peu près les mêmes opinions que les Vaudois et les Albigeois; ce qui donne lieu de présumer que

quelqu'un de leur secte avait porté cette erreur dans la Dalmatie. Ils croyaient que le démon avait créé le monde, et regardaient le mariage comme une de ses inspirations, afin de perpétuer ses ouvrages. Ces hérétiques ne sont pas les seuls qui aient ainsi pensé. L'erreur qui leur est la plus propre, est celle d'avoir enseigné que nulle puissance sur la terre n'a le droit de condamner à mort, quelque crime que le coupable ait commis. Ils poussaient le ridicule jusqu'à croire que l'on ne pouvait pas même faire mourir les animaux sans raison. Leur système est condamné par leur propre sentiment, car si, selon eux, c'était un crime de se marier, parce que l'on perpétuait l'ouvrage du démon, ce devait être une bonne œuvre, que la destruction des ouvrages de ce mauvais auteur; mais tel a été toujours le caractère des hérétiques, de n'être pas d'accord avec eux-mêmes. L'erreur de ces Gazares n'était que l'augmentation de celle de Manès et de celle des Albigeois, qui ôtaient toute puissance aux Magistrats, surtout quand ils étaient en état de péché. Voyez SPONDE, à la table, il en parle en plusieurs endroits, et commence à l'an 1198. Sponde doute si les Gazares ne sont pas les mêmes que les Cathares, Vaudois, ou Albigeois, dont on a corrompu le nom; ce qui paraît être aussi probable. Innocent III les a condamnés avec leurs compagnons,

et ils ont été combattus par Reynier qui, après avoir été de leur parti, abjura leur erreur, prit l'habit de Saint-Dominique, et écrivit contre eux. (Le père Pinchinat, *Dictionnaire chronolog. histor. et crit. sur l'orig. de l'idolâtrie, des sectes*, etc.)

GAZARIS, ville, ou territoire de Gazara, ou Gadara, ou Gader, Gaderoth, Gazera, etc. (1. *Mach.* 13, 54.)

GAZAUFALA, ville épiscopale de Numide en Afrique, marquée dans la notice, n° 2. Salvien, un de ses évêques, assista au concile de Carthage sous saint Cyprien. Ptolemée dit *Gauzaphna*; Procope, *Gazopila*; et les tables de Peutinger, *Gazaupala*.

GAZER, *Gazera*, ou *Gazara*, ville. (*Josué* 10. 33.)

GAZET (Guillaume), né à Arras, en 1554, fut curé de Sainte - Marie - Magdelaine de cette ville vers l'an 1580, et ensuite chanoine de la collégiale de Saint-Pierre d'Aire dans l'Artois. Il mourut à Arras le 25 août 1612, âgé de cinquante-huit ans, et laissa, 1° *Magdalis, tragedia sacra*, à Douai en 1589, in-8°. 2° Une édition de poésies latines de Robert Obrizius, son prédécesseur dans la cure de Sainte-Marie-Magdeleine d'Arras, avec une longue épître dédicatoire et des vers à la louange de l'auteur, à Arras en 1592, in-4°. 3° L'Ordre et suite des évêques et archevêque de Cambrai, avec une brève histoire de leurs faits plus illustres et des

choses mémorables avenues de leur temps. Plus, le catalogue et dénombrement des Saints qui sont spécialement honorés dans le diocèse de Cambrai, à Arras en 1597, in-8°. L'Ordre des évêques d'Arras, depuis la séparation de l'évêché de Cambrai, etc. Plus, le catalogue des Saints qui sont honorés au diocèse d'Arras avec l'histoire de la sacrée manne et de la sainte chandelle, à Arras en 1598, in-8°. L'histoire de la sacrée manne, etc., a été réimprimée séparément avec le miracle des Ardens, etc. La vie de saint Vaast, à Arras en 1599, in-8°. *Thesaurus precum et litaniarum ex Scripturæ sacræ sanctorumque Patrum Gazophilaciis depromptus*, etc.... à Arras en 1602, in-12. L'Ordre et suite des évêques d'Arras jusqu'à Messire Jean Richardot, qui fit sa joyeuse entrée le 8 février 1604, etc. Plus, la succession des comtes d'Artois, etc., à Arras en 1604, in-8°. Tableaux sacrés de la Gaule Belgique, portraits, ou modèles du pontifical romain, selon l'Ordre et la suite des Papes et de tous les évêques des Pays - Bas, avec les Saints qui sont honorés en tous leurs diocèses, et la bibliothèque des docteurs, théologiens, canonistes, scholastiques, et autres écrivains célèbres, anciens et modernes de ce pays, à Arras en 1710, in-8°. Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, à Valenciennes en 1614, in-4°. On trouve dans cette histoire, publiée après la mort de l'auteur,

presque tout ce que Gazet avait donné auparavant sur les Pays-Bas : les vies des Saints avec des exhortations morales, à Reims en 1613, in-8°, 2 vol; le Miroir de la conscience, à Douai; le sacré Banquet, ou exercices touchant la sainte Eucharistie, à Douai; exercices spirituels et latins pour toute la semaine, avec des prières du B. Joscion, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Bertin, à Arras, à Douai et à Mons en 1641; à Lille en 1644, et encore ailleurs; Remèdes contre les scrupules de la conscience; le Cabinet des Dames; l'Abrégé de la somme des péchés du Bénédicti; *Idiota de stature religiosorum*. Gazet a fait réimprimer ce livre (Voyez la Bibliothèque belgique de Valère-André, édit. de 1739, in-4°, tom. 1, et le tom. 43 des Mémoires du père Nicéron.)

GAZOPHYLACIUM. Ce terme, selon l'étymologie grecque, signifie garde-trésor, ou chambre du trésor. Les Évangélistes le mettent pour le tronc dans lequel on jetait les offrandes à l'entrée du temple. (*Marc.* 12, 41, 43. *Luc* 21, 1.)

GAZOTHES (saint Augustin de), évêque de Nocéra. (Voy. le sous ce mot.)

GAZZANIGA (Pierre-Marie), dominicain de Bergamo en Lombardie, et docteur en théologie de l'Université de Bologne où il fit la plus grande partie de ses études, et fut aussi agrégé au collège de la faculté théo-

logique, devint par la suite professeur public de théologie dans l'Université de Vienne en Autriche. L'impératrice, reine apostolique, cette princesse si digne de ce beau nom, et du vaste empire qu'elle gouvernait avec tant de sagesse, l'admiration de l'univers, l'amour et les délices des peuples qui ont eu le bonheur de vivre sous ses lois, parce qu'elle ne voulait régner que sur leurs cœurs, et qu'elle était toujours occupée de leur félicité; la gloire, l'ornement et l'appui de la religion; cette princesse, dont le nom seul est un éloge complet, ayant fondé dans la capitale de son empire deux chaires de théologie, l'une pour la doctrine de saint Augustin, et l'autre pour celle de saint Thomas, le père Gazzaniga fut appelé d'Italie à Vienne par Sa Majesté impériale apostolique en 1759, pour remplir la chaire de Saint-Thomas, qu'il occupa avec une capacité qui justifia pleinement le choix de son auguste protectrice, comme le prouvent non-seulement les savantes et utiles leçons qu'il fait à ses disciples, mais encore les doctes ouvrages qu'il avait donnés et qu'il continua de donner au public. En 1763 il fit paraître à Vienne le traité de Dieu et de ses attributs, sous ce titre : *F. Petri Mariæ Gazzaniga ord. Prædic. in Vindobonensi universitate sacræ theologiæ publici professoris, de Deo ejusque proprietatibus, in usum suorum auditorum. Cum*

privilegio S. Cæs., Reg. apost. Majest. Vindobonæ, typis Joannis Thomæ Trattners Cæs. Reg. Aulæ typ. et Bibliop., 1763, in-8°, pag. 766. L'abbé Lami a fait une annonce aussi juste que flatteuse de cet ouvrage dans sa gazette littéraire de Florence. L'année suivante, 1764, le père Gazzaniga publia les traités de *Trinitate et de actibus humanis*. Il se proposait de publier en 1765, et la suivante 1766, les traités de *gratia, et de virtutibus theologicis*. Le digne collègue du père Gazzaniga, qui occupa la chaire de Saint-Augustin, était le R. P. Gervasio, religieux Napolitain, de l'Ordre des Augustins. Cet habile professeur a enrichi la république des lettres du traité de *legibus, peccatis et peccatorum pœnis*. Il continua de même que le père Gazzaniga à donner un traité chaque année. Puisque l'occasion s'en présente si naturellement, c'est ici le lieu de dire que ce que l'impératrice reine fit à Vienne, en y érigeant deux chaires de théologie, l'une pour la doctrine de Saint-Augustin, et l'autre pour celle de Saint-Thomas, la même souveraine le fit aussi à Prague, à Olmutz, à Gratz et à Inspruck, par l'érection de théologie dans chacune de ces villes, pour l'enseignement de la même doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. La pieuse et royale fondatrice ne pouvait sans doute mieux prouver son discernement exquis, sa sagesse

profonde, sa rare prudence, ses lumières supérieures, et son zèle éclairé, qu'en protégeant et en étendant au loin dans ses États une doctrine si propre à y affermir de plus en plus la croyance et la pratique de la vraie religion, à y faire fleurir la foi et la vertu dans leur pureté primitive, à extirper toutes les erreurs et tous les vices ennemis du dogme et de la morale, à rendre enfin heureux les peuples que la Providence lui avait soumis, en assurant son bonheur personnel; avantages précieux, qui ne se puisent que dans la source d'une doctrine saine et uniforme, qui montre sans déguisement la voie droite qui conduit à la vie, apprend à rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; entretient l'harmonie, qui doit régner entre le sacerdoce et l'empire, resserre les nœuds qui unissent les souverains et les sujets, en inspirant surtout à ceux-ci le respect, l'attachement et la fidélité qu'ils doivent aux maîtres qui les gouvernent, sans qu'ils puissent sous aucun prétexte briser le lien, ou franchir les bornes d'une obéissance que le Tout-Puissant lui-même leur impose comme un devoir inviolable et sacré.

GÉAN DE BRAUMONT, de Rouen, curé de Saint-Nicolas de la même ville. Nous avons de lui, l'imitation de la Vierge, vies des Saints, et autres ouvrages de piété.

GÉANT, *Gigas*. On entend

par Géans des hommes d'une grandeur démesurée, et l'on demande s'il y a eu en effet des hommes d'une telle grandeur en assez grand nombre, dans certain pays et dans certaines familles, pour qu'on puisse assigner certains peuples et certaines races de géans. Josèphe l'historien, dans le chap. 4 du premier livre des Antiquités judaïques, n'entend, sous le nom de Géans, que des hommes d'une hardiesse et d'une insolence extraordinaires. Origène n'a entendu non plus que des hommes impies, athées, méchants. D'autres, comme Eusèbe de Césarée, dans le chap. 4 et 5 de la préparation Évangélique, ont prétendu que les géans, dont parle Moïse, n'étaient autres que des démons. Saint Chrysostôme, dans son Homélie 22 sur la Genèse, dit que, sous le nom de géans, l'Écriture n'entend que des hommes d'une grande force de corps. Les stoïciens rangeaient les géans avec les centaures et les autres êtres forgés à plaisir par l'imagination des hommes. Quelques naturalistes ont expliqué d'un effet naturel des vents souterrains tout ce que l'on dit de la guerre des géans contre le ciel. D'autres soutiennent non seulement qu'il n'y eut jamais de géans, mais qu'il ne peut y en avoir, la nature, telle qu'elle a été créée de Dieu, ne pouvant faire, selon eux, d'assez grands efforts pour produire des géans. Le père Boulduc, capucin, dans son ouvrage intitulé : *de Ecclesiâ*

ante legem, l. 1, c. 2, 8, 9; et l. 3, soutient que les Nephisim, les Raphaïm, les Zuzim, les Enacin, les Emim, les Zonzomim, que l'on croit communément avoir été des géans, des hommes cruels et d'une énorme grandeur, étaient au contraire des hommes d'une vertu rare et d'une piété extraordinaire. Mais on ne peut nier qu'il n'y ait eu autrefois des géans, c'est-à-dire des hommes en grand nombre d'une stature excessive et fort au-dessus de celle des hommes ordinaires, sans combattre l'Écriture, la tradition de tous les peuples, et les histoires les plus certaines.

Les Israélites qui avaient parcouru la Terre-Sainte, dirent à leurs frères qu'ils avaient vu dans ce pays-là des géans de la race d'Enac, qui étaient si démesurément grands, que les autres hommes n'étaient devant eux que comme des sauterelles. (*Num.* 13, 33, 34.)

Moïse parle du lit d'Og, roi de Basan, qui avait neuf coudées de long sur quatre de large, c'est-à-dire, quinze pieds quatre pouces et demi de long. (*Deuter.* 3, 11.) Goliath avait six coudées et un paume de haut, c'est-à-dire, dix pieds sept pouces; et ces sortes de géans étaient encore communs sous Josué et sous David, dans un temps où la vie des hommes était déjà si fort abrégée. Les Hébreux, les Arabes, les Égyptiens, les Perses, les Mahométans, les peuples du Pérou, et

ceux des autres pays croient unanimement la réalité des géans. Simon , auteur du Dictionnaire de la Bible , imprimé à Lyon en 2 vol. in-fol. , en 1703 , atteste , tom. 1 , pag. 523 , qu'étant curé de la paroisse de St.-Uze en Dauphiné , il a vu quelques dents d'un homme qui fut trouvé dans une prairie en 1667. Ces dents pesaient chacune dix livres. On trouva aussi dans la même prairie un os de sept pieds trois pouces de long et de deux pieds de circonférence; on croit que cet os était celui qui va du coude à l'épaule , parce qu'auprès dudit os , il y en avait un autre fort large et plat. On trouva ces ossemens dans un tombeau très-ancien et bien cimenté , et on les conserve dans le château de Molard proche le bourg de Saint-Valier , diocèse de Vienne en Dauphiné. Les gazettes du 21 septembre , art. de Londres , et d'octobre 1719 , nous apprennent qu'on trouva , cette année 1719 , près de Salisbury en Angleterre , un squelette humain qui avait neuf pieds quatre pouces de long. Cette découverte a été faite à six milles de Salisbury , en un lieu nommé Stonenheng , ou Pierres-suspendues , que les anciens appelaient la danse des géans. Il serait inutile de répondre à ces preuves et à beaucoup d'autres semblables qu'on pourrait apporter de la réalité des géans , que ce que l'on prend pour des os de géans , sont , ou des os de baleines , ou d'éléphants , ou des os de fossiles produits dans la

terre par un jeu de la nature , comme le prétend le père Kircher. On convient que la nature en jouant peut produire dans le sein de la terre des choses qui auront quelque ressemblance à des os humains ; mais elle ne produira jamais des corps entiers.

De plus , il y a une grande différence entre les os humains et les fossiles qui les imitent ; et les jeux de la nature se découvrent toujours par quelque endroit ; tantôt c'est par la couleur , ou par la forme ; d'autres fois par les proportions , et ordinairement par la solidité. Les os fossiles sont pâles , ou tirant sur la couleur de la terre qui les a produits. Ils sont massifs et ne sont pas creux comme les os naturels : il se peut faire que l'on montre quelques os d'éléphants , ou de baleines , pour des os de géans ; mais il est certain qu'on en garde de véritables en plusieurs endroits. On doit donc regarder l'existence des géans comme un fait indubitable , et c'est une chose entièrement ridicule que de vouloir détourner à des sens allégoriques , ou moraux , ce qu'en disant les auteurs sacrés et profanes. (Dom Calmet , *Dissertation sur les géans.*)

GEBA , ou GABAA. *Voyez* CABAA.

GEBAL (hébr. , *montagne.*) Le Gebal , ou la Gabalene , est un pays au midi de la tribu de Juda , et dans l'Idumée méridionale. (*Ps.* 82. 8.)

GEBAR. Les enfans , ou les

descendans de Gébar revinrent de la captivité de Babylone , au nombre de quatre-vingt-quinze.

(1 Esdr. 2 , 20.)

GEGBAI (hébr. , *dos , élévation*), nom d'homme. (2. Esdr. 11 , 8.)

GEBBETHON , ou GABBATHIA , ou GABBATHON , ou GABATHON. Voyez GABATHON.

GEDDEL , ou GEDDELT (hébr. , *grand , grandeur ; autrement frange , cordon*), fils d'Héman , Lévi. Sa famille était la douzième de celles qui servaient par tour dans le temple. (1 Par. 25 , 4.)

GEDDIEL (hébr. , *bouc de Dieu ; autrement félicité , préparation , expédition de Dieu*), fils de Sodi , de la tribu de Zabulon , fut envoyé par Moïse pour considérer la terre de Chanaan. (Num. 13 , 11.)

GEDELIAS (hébr. *grandeur , ou frange du Seigneur*), fils de Phassur. (Jérém. 38 , 1.)

GÉDÉON (hébr. , *qui brise , ou qui rompt ; autrement retranchement de l'iniquité*), fils de Raphaïm , père de Jamnor , de la tribu de Siméon , un des aïeux de Judith. 8 , 1.

GÉDÉON , fils de Joas , de la tribu de Manassé , qui demeurerait à Ephraïm , fut choisi de Dieu pour délivrer les Israélites de l'oppression des Madianites , où ils étaient tombés après la mort de Barac et de Débora. Un ange lui apparut comme il était occupé à battre furtivement son grain dans un pressoir sous un chêne , et lui dit qu'il délivre-

rait Israël de la puissance des Madianites. Gédéon s'excusa et lui demanda un signe pour s'assurer que ce n'était point une illusion. L'ange lui dit de mettre sur une pierre la chair d'un chevreau et les pains sans levain qu'il était allé faire cuire , et qu'il voulait lui offrir ; il toucha la chair et les pains du bout de son bâton , et aussitôt il sortit un feu de la pierre qui les consuma. En même temps l'ange disparut , laissant Gédéon fort effrayé. Gédéon renversa ensuite l'autel de Baal par l'ordre du Seigneur , ce qui lui fit donner le nom de Jero-Baal , c'est-à-dire , que Baal voie , ou que Baal conteste contre celui qui a abattu son autel. Vers ce même temps , les Madianites vinrent camper dans la vallée de Jezraël ; et Gédéon , rempli de l'esprit de Dieu , sonna de la trompette , rassembla les Israélites , et demanda au Seigneur de lui faire connaître qu'il l'avait choisi , en faisant tomber la rosée sur une toison qu'il étendrait sur la terre , pendant que le reste de la terre demeurerait sèche , ce qui arriva. Il demanda ensuite que la toison demeurât sèche , pendant que toute la terre des environs serait humide , et Dieu lui accorda encore l'effet de cette seconde demande. De trente-deux mille hommes qui s'étaient joints à lui , il n'en retint que trois cents , auxquels il ordonna d'avoir chacun une trompette , une lampe , ou un fallot , et un pot de terre vide pour cacher

le feu du fallot. Il leur donna pour mot du guet, au Seigneur et à Gédéon; les partagea en trois troupes de cent hommes chacune; et ils s'avancèrent par trois endroits vers le camp des Madianites, où ils arrivèrent au milieu de la nuit. Ils brisèrent aussitôt leur pot, sonnèrent de la trompette, et mirent ainsi la terreur et le désordre dans le camp des Madianites qui s'égorgèrent mutuellement en s'enfuyant. Gédéon les poursuivit, prit leurs deux rois Zébée et Salmana, et punit à son retour la ville de Socoth et celle de Phanuel, qui lui avaient refusé des vivres, lorsqu'il passait près d'elles, en poursuivant les ennemis. Après cette victoire, qui arriva l'an du monde 2759, Gédéon gouverna Israël jusqu'à l'an 2768, qui fut celui de sa mort. Il fut enseveli dans le sépulcre de Joas, son père, dans la ville d'Ephra. Il laissa soixante et dix fils de diverses femmes. Les Latins honorent Gédéon le 1^{er} jour de septembre. Ils le joignent à Josué, et les qualifient prophètes l'un et l'autre. (*Judic* 6, 7 et 8. Baillet, tom. 4, premier septembre.)

GEDERA, ou GADERA, ville. Voyez GADERA.

GEDEROTHAIM, ville. (*Josué*, 15, 36.)

GEDOR, fils de Phanuel, de la tribu de Juda. (1 *Paralip.* 4, 4.)

GEDOR, fils de Jared, de la tribu de Juda. (1 *Paralip.* 4, 18.)

GEDOR, ville, la même que Gadera.

GEGENBACH, *Gegenbachium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située, dans une petite ville du même nom, en Suabe, dans l'Ortenau, sur le Kingzin, autrefois diocèse de Strasbourg. Elle fut fondée l'an 742 par Sirmin, évêque de Strasbourg, et l'on n'y admettait que de la noblesse. L'abbé obtint de l'empereur Rodolphe 1^{er}, l'an 1278, qu'aucun sujet, ni vassal ne put appeler de ses jugemens. (La Martinière, *Dict. géogr.*) Cette abbaye, suivant dom Vaislette, qui la met à quatre lieues de Strasbourg, et sa fondation en 740, dépendait de la congrégation d'Alsace, et elle était sous la protection des princes de Furstemberg. (*Géogr. hist.*, etc., t. 4, p. 391.)

GEGITA, ville épiscopale de la Mauritanie de Sitifi en Afrique, marquée dans la notice, n° 13. Quadratus, évêque de Gegita, était de la conférence de Carthage. (*Ch.* 128, not. 149.)

GEHENNE, *gehenna*. Ce mot qui se trouve souvent dans l'Evangile, ne signifie autre chose que l'enfer, ou le feu de l'enfer, et c'est ainsi que le traduisent presque tous les modernes. (Voy. GEHENNON. Fils de Gehenne, dans le style de l'Ecriture, signifie, digne de l'enfer.)

GEHENNOM, en hébreu, signifie simplement la *vallée d'Hennom*. C'était une vallée près de Jérusalem, et qui lui servait de voierie. On y entretene-

nait un feu en l'honneur de Moloch, fausse divinité, et c'est pour cela qu'on a donné à l'enfer le nom de gehenna. (*Josué*, 15, 8.)

GEHON, l'un des quatre fleuves qui avaient leur source dans le Paradis terrestre. Il est probable que c'est l'Araxe qui a sa source, comme l'Euphrate et le Tigre dans les montagnes d'Arménie, et qui va se décharger avec une très-grande rapidité dans la mer Caspienne. Le nom de Gehon, en hébreu, signifie impétueux, rapide, violent. (Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, au mot GEHON.)

GEHON, ou GÉON, fontaine auprès de Jérusalem. (*Voyez* GIHON, ou GION.)

GEHON, contrée de la Cilicie, arrosée par le fleuve Gehon. Athanase v, patriarche, surnommé Salach, fut ordonné dans Catin, village de cette contrée, en 987. Gehon est un siège épiscopal jacobite au diocèse d'Antioche, dont nous trouvons deux évêques.

1. Basile, sous le patriarchat de Jean xiii, élu en 1126, dont il était Syncelle, eut envie de passer au siège de Mélitène; et pour cela il prévenait auprès du patriarche tous ceux qu'il voulait écarter de ce poste. Josué qui y prétendait comme étant de la ville, fut rejeté et frappé de censures par le patriarche, et le siège demeura vacant pendant trois ans, jusqu'à ce que le patriarche étant mort, Basile, qui s'empare de son sceau, supposa des lettres par lesquelles il l'avait fait évêque de Mélitène avant de mourir. Mais ce Josué, appelé Bar-Chetre, fut élevé au patriarchat sous le nom d'Athanase viii, en 1450. Basile fut donc obligé de se retirer à Géhon, lui et son neveu qu'il s'était donné pour coadjuteur. Enfin il fut déposé pour sa mauvaise conduite par le patriarche Michel. (*Assem. in diss. monoph.*)

2. Abugaleb, se trouva à un concile que le patriarche Michel tint en 1169.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

Tome II.

FEI = GEH

BIBLIOTHÈQUE

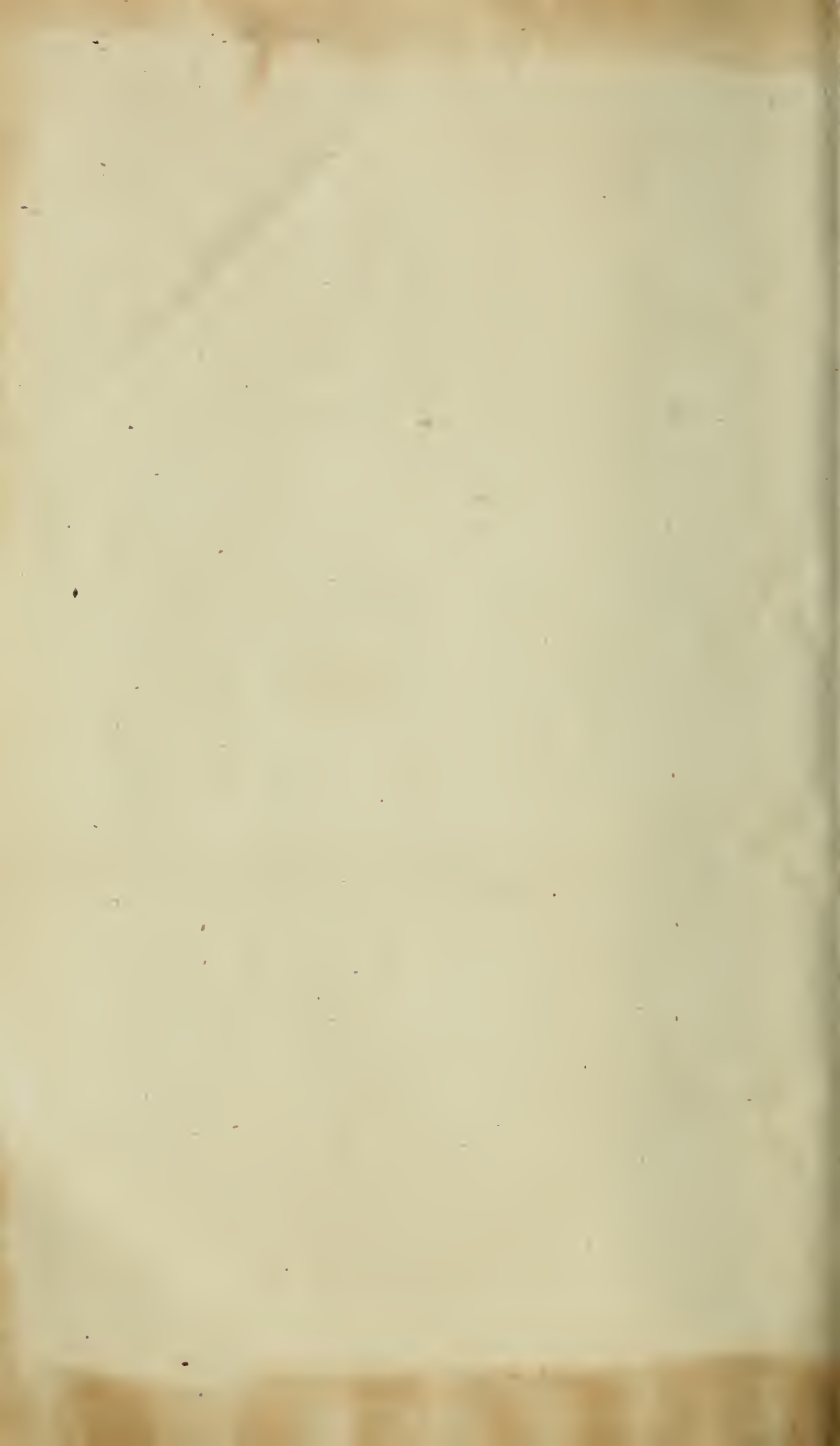
SACRÉE.

Tome II.

FEI = GEH

27-1117-1118
1117-1118
1117-1118
1117-1118

27-1117-1118
1117-1118
1117-1118
1117-1118



100

100

100

